

Jean Guiart

Bêtisier océanien

Ce qu'il faut savoir
de l'Océanie et
dictionnaire
des erreurs courantes



Te pito o te fenua

Le Rocher-à-la-Voile

Nouméa et Papé éte, MMXIII

mis gratuitement à votre disposition

par www.jeanguart.org

Une sculpture de Tahiti reconstruite

Dans tout le Pacifique, les légendes sont souvent liées à des lieux dits. Elles expliquent la mémoire de falaises, de grottes et d'îlots remarquables, la clarté et la propreté de l'eau douce, et rappellent les empreintes de pas d'ancêtres mythiques que les humains voyaient en bord de mer et sur le récif. C'est la cas pour la terre Tapuaemaui, qui se situe sur la presqu'île de Tahiti dans sa partie sud, plus précisément à la limite actuelle des districts de Toahotu et de Vairao.

Le 29 juin 1769, les Tahitiens dans ce lieu précis font découvrir à Joseph Banks et au capitaine Cook, lors de leur tour de l'île, une sculpture monumentale en vannerie recouverte de plumes dont les deux navigateurs nous ont transmis une description très détaillée. Voici leurs témoignages :

1 Cook : *«From hence we proceeded farther and met with a very extraordinary curiosity call'd Mahuwe ± and said by the Natives to be used in their Heiva's or public entertainments, probably as punch is in a Puppet Show. It was the figure of a man made in basket work 71/2 feet high and every other way large in proportion, the head was ornamented with four knobs resembling stumps of horns three stood in front and one behind, the whole of this figure was cover'd with feathers, white for the ground upon which black imitating hair and the Marks of tattoo — it had on a maro or cloth about its loins, under which were proofs of its being intended for the figure of a man.»*

2 Banks : *«At this place we saw a singular curiosity, a figure of a man made of Basket work, roughly but not ill design'd; it was 7 feet high and two bulky in proportion to its height ; the whole was neatly coverd with feathers, white to represent skin and black to represent hair and tattoo; on the head were three protuberances which we should have call'd horns but the Indians call'd them tata etc, little men. The image was call'd by them Maúwe ; they said it was the*

only one of the kind in Otahite and readily attempted to explain its use, but their language was totally unintelligible and seemed to refer to some customs to which we are perfect strangers.»

Traduction en français :

2 Banks : « Dans ce lieu nous avons vu une curiosité singulière, la représentation d'un homme fabriqué en vannerie, assez brut mais bien dessiné ; il faisait 2 m, 10 de haut et était très encombrant par rapport à sa hauteur ; l'ensemble était soigneusement recouvert de plumes, le blanc représentait la peau et le noir les cheveux et les tatouages ; sur la tête se trouvaient trois protubérances que nous appelions des cornes, mais les Indiens les appelaient *taata iti*, petits hommes. Ils donnaient le nom de *Mauï* à l'image ; ils disaient qu'il était unique à Tahiti et commençaient immédiatement à en expliquer l'usage, mais leur langage était totalement incompréhensible et faisait apparemment référence à quelques coutumes qui nous sont complètement étrangères. »

1 Cook : « De là nous continuions à nous rendre à un autre endroit plus loin où nous avons rencontré une curiosité extraordinaire qui s'appelle *Mauï*, dont les natifs disent qu'ils s'en servent dans leurs *Heiva* ou représentations publiques, probablement comme d'un Guignol dans un théâtre de marionnettes. C'était la figure d'un homme fabriqué en vannerie environ 2 m, 25 de haut et de proportions plutôt larges, la tête était ornée de quatre boutons de porte qui ressemblaient à des bouts de cornes, trois en avant, une à l'arrière, la figure était totalement recouverte de plumes blanches pour le fond sur lequel des [plumes] noires imitaient les cheveux et les marques de tatouage — il portait un *maro* ou tissu autour de ses reins, en-dessous duquel on pouvait trouver l'évidence qu'il devait s'agir d'un homme. »

L'œuvre décrite par Cook et Banks est unique pour Tahiti, d'abord par sa grande taille,

ensuite la nature des matériaux utilisés et enfin par sa forme humaine. Elle est atypique par rapport aux autres objets collectés à Tahiti qui sont de petite taille et pratiquement tous en bois. Les seuls objets connus en vannerie sont les *to'o*, petites sculptures phalliques faites de tressages qui enveloppent des âmes en bois, pierre ou os. Pour trouver des figures humaines en vannerie, il faut se tourner vers d'autres archipels polynésiens. Le *Bernice Pauahi Bishop Museum* à Honolulu conservait deux objets, qui représentaient un tronc humain avec tête semblable à la description de Cook et Banks : c'étaient des réceptacles tressés autour des ossements de deux chefs qui avaient vécu à Hawaï'i au XVI^e siècle, bien documentés par la photographie. Malheureusement, les objets ont disparu en 1994, enlevés du musée par des activistes de cet archipel américain.

Pour ma reconstruction, j'ai fait le choix de m'inspirer des objets hawaï'iens pour la forme générale de la sculpture décrite par Banks et Cook, juste une tête et un tronc, pas de jambes, pas de bras, les deux navigateurs n'en parlent pas d'ailleurs ; cette forme pouvait être réalisée en vannerie traditionnelle de fibres de coco ou de racines adventives de *'ie'e* (*Freycinetia arborea*). Les yeux aussi s'inspirent de modèles hawaï'iens, des disques en nacre orné de graines de *to'u* (*Cordia subcordata*) en guise de rétine. L'utilisation de la nacre n'est pas étrangère à Tahiti. On la trouve en abondance sur le costume du deuilleur.

Banks et Cook parlent de tatouages, mais il n'y a probablement aucun tatouage au monde qui soit aussi mal documenté que celui de Tahiti. Les quelques dessins existants de cette époque témoignent d'un tatouage qui ressemble beaucoup à celui de Samoa. Il existe deux types de tatouage distincts pour hommes et femmes. Et puisque la sculpture en vannerie représente un homme, ce qui a été vérifié par le capitaine Cook lui-même, je lui ai donné des tatouages masculins qui s'inspirent du fameux dessin de Parkinson. Pour le *maro*, le cache-sexe masculin

polynésien, je me suis inspiré d'autres dessins réalisés par les artistes des voyages de Cook.

Un dernier détail a fasciné les deux navigateurs : les protubérances sur la tête de l'homme en vannerie. Cook et Banks les comparent respectivement à des cornes, des bouts de cornes, à des knobs, c'est-à-dire des boutons de porte, tandis que les natifs du pays y voient des *ta'ata iti*, des petits hommes. A Tahiti, cette forme de corne coupée ornée de plumes se retrouve sur la partie haute du *heva*, costume du deuilleur, une fois toutes les nacres frontales retirées : c'est la partie cachée, en réalité posée sur la tête de la personne qui porte le costume, l'ensemble faisant parfois trois mètres de haut ! D'après A. Babadzan, cette partie aurait été analysée sur le costume conservé au Musée du Vatican : on y trouve des ongles et des cheveux, probablement du défunt. Dans celui du British Museum, les chercheurs ont trouvé à la place un *tiki*, une figure humaine ; et sur pratiquement tous les autres costumes de deuilleur, cette partie serait vide ou manquante, donc trop sacrée pour être confiée aux Occidentaux.

L'homme en vannerie était-il une effigie utilisée «*as Punch in a Puppet show*» comme le suggère Cook ? Ou s'agissait-il d'un réceptacle à ossements, objet que nous trouvons dans tous les archipels polynésiens ?

Cette sculpture très fragile était-elle abritée dans un lieu sacré ou placée dans la grotte ou abri sous roche qui se trouvait à l'entrée de la terre *Tapuaemaui*, là où se trouvaient la table et les empreintes des pieds de Maui ? Emportées par la modernité et ensevelies lors de la construction de la route de ceinture qui fait le tour de l'île de Tahiti aujourd'hui ?

Andreas Dettloff

N.B. Je remercie Robert Koenig, éternel passionné du passé, qui m'a transmis les textes originaux et Virginie Gillet, pour ses indications précieuses concernant le lieu.

(voir p. 432 pour un commentaire inspiré)

Trois siècles d'idioties répandues de par le monde concernant l'Océanie et les Océaniens : les insulaires sont anthropophages, cruels, leurs femmes tuent leurs enfants pour obéir à des rites irrationnels, ils vivent dans la crainte de leur chefs et des sorciers ou des prêtres qui règnent sur les théories de cadavres suspendus aux arbres, utilisés comme rouleaux pour tirer les pirogues ou enfouis au pied de chaque poteau des maisons collectives.

Tout est faux.

Les chefs n'ont aucun droit de vie ou de mort sur leurs sujets. Bien au contraire, c'est eux qui risquent d'être exécutés si on leur attribue la responsabilité, du fait de leur conduite en dehors des normes, des catastrophes naturelles que les dieux nous envoient comme sanctions de notre comportement : éruptions volcaniques détruisant villages et leurs habitants, inondations catastrophiques, tsunamis balayant devant eux les agglomérations côtières, tremblements de terre provoquant les glissements de terrains qui emportent maisons et leurs maîtres perchés sur les hauts flancs des montagnes. C'est le chef qui est alors sacrifiés et non les vierges que nos théologiens voulaient voir offrir aux nouvelles divinités carthaginoises.

Les femmes n'ont aucun besoin de recourir à l'infanticide, pas plus ici qu'ailleurs. Elles connaissent les plantes abortives, qui sont d'ailleurs plantées aux abords des villages.

Le sorcier n'existe en Océanie que dans l'imagination des blancs et les histoires inventées qu'on leur raconte pour leur faire plaisir.

Les textes inamovibles qu'on doit répéter sans jamais ce tromper d'un mot, sous peine de mort, sont une autre invention. Chaque groupe de descendance possède des variantes des textes traditionnels, dont les écarts vis-à-vis d'une norme qui n'existe pas correspondent à l'identité de chacun. Non seulement on peut varier dans le récit mythologique, mais on doit le faire, de manière à affirmer l'originalité et la légitimité de sa lignée. En plus, chaque récitant peut rivaliser avec d'autres dans la variété de son récit, y ajoutant des chants et des épisodes dansées, au cours des danses assises nocturnes, qui sont le lieu de ces formes d'expression et auxquelles aucun Européen n'a jamais assisté. Elles ont toujours lieu, ici ou là.

Dès qu'un blanc prétend intervenir, on lui livrera des textes secs, auxquels on a ôté tous les éléments signifiants, de telle façon qu'il sera incapable des les analyser convenablement et de comprendre jamais leur signification véritable. De même qu'avant 1900, sur la côte sud de la Nouvelle Irlande, et le long de la route coloniale allemande, les insulaires offraient à la vente de fort belles pièces de l'art *malanggan*, toutes neuves, d'où on avait ôté tous les élément signifiantss pour être assuré que les blancs ne comprendraient jamais. C'est bien ce qui s'est passé, partout, les blancs n'ont jamais rien compris. Alors, ils ont inventé, écrit et publié leurs inventions. D'où cet ouvrage qui vise à remettre les choses en place. On ne saura pas tout, mais au moins on saura ce qui est faux.

Au souvenir de Harry Maude et de son insatiable curiosité historique proche du peuple océanien qu'il trouva le moyen de nourrir et de réconforter, aussitôt après la guerre, à Kiribati, lorsqu'il n'y avait plus rien. Les opérations militaires avaient presque tout détruit.

Etat n° 5, pour lecture et commentaires. Merci aux lecteurs qui nous ont déjà aidés de leurs critiques et de leurs conseils fraternels : Chris Ballard, Jean-Paul Caillard, Lamont Lindstrom, Dominique Jouve, Denise et Robert Koenig, Philippe Prudhomme.

N.B. Les rubriques non signées sont de la main de Jean Guiart. Copyright Professeur Jean Guiart et les Editions du Rocher-à-la-Voile, Nouméa et Pape'ete, BP 1574 Punavai, 98703 Punaauia, Tahiti, Polynésie Française. Email : <jeanguiart@mail.pf> Site Web : <<http://www.jeanguiart.org>>.

Documents pour servir à l'intelligence du temps présent

Jean Guiart

Le Bêtisier Océanien

*Ce qu'il faut savoir de l'Océanie et dictionnaire
des erreurs accumulées*

*avec des textes de Andreas Dettloff, Dominique Jouve, Robert Koenig,
Philippe Prud'homme,*

Le Rocher-à-la-Voile

Nouméa et Pape'ete

MMXII

mis gratuitement à votre disposition
par www.jeanguiard.org

INTRODUCTION

L'Océanie est, pour le moment, la cinquième partie du Monde selon les géographes, annexée majoritairement par l'Occident. La conquête a été militaire, le sous-produit de l'intrusion des flottes européennes, avant d'être politique. Economique moins, avec des aventures. La Nouvelle Zélande a été annexée par l'Angleterre pour ses pins kaori (Agathis), qui devaient fournir les mâts de ses navires de guerre. . . jusqu'au jour du passage à la machine à vapeur. De même les aventures du coton qui ont toutes échoué. La canne à sucre a toujours été une culture supportant un niveau de vie peu élevé, du moins quand elle s'est maintenue, à Fiji et au Queensland australien. Le café et le cacao ont donné lieu à des flambées spéculatives, mais pas à une richesse stable. Par contre, en Mélanésie et en Australie, la richesse minière s'est révélée comme assurant un revenu régulier, après beaucoup de hauts et de bas, mais avec une contre-partie écologique frisant constamment la catastrophe, en tout cas aux dépens de la population première. Après l'huile de coco, le coprah, c'est-à-dire l'amande séchée de la noix de coco, a été le fond de commerce des régions côtières des grandes îles et de toutes les autres îles du Pacifique.

L'histoire contemporaine s'est construite à coups de canons en un premier temps, puis par des massacres à terre en Australie, en Nouvelle Zélande, en Nouvelle Calédonie et à Pohnpei. Ailleurs, le contact a pu être plus convenable, du moins lorsque des pirates occidentaux ou sud-américains ne s'en mêlaient pas. La christianisation, extraordinairement multiple, a souvent joué comme une protection contre les abus, et en particulier contre les répressions militaires françaises, allemandes, britanniques. Elle est devenue presque universelle, marquée par les rivalités entre les églises et une réaction agressive catholique au XIX^e siècle pour empêcher que le Pacifique ne devienne un lac exclusivement protestant.

Tous ces facteurs ont créé une domination culturelle, en train de s'effriter lentement, qui a propagé les idées les plus fausses, sinon les plus bêtes et méchantes, par rapport aux pays et aux nations océaniques. Il a semblé utile de rendre accessible au plus grand nombre un outil contre l'ignorance, de façon en particulier à ce que les systèmes d'enseignement cessent, par indifférence ou par simple paresse d'esprit ou manque de curiosité, de diffuser une masse d'idées fausses répétées de génération en génération. Certaines ont été inventées par malignité et colportées par suite d'opérations de nature politique destinées à renforcer, ou renflouer, les régimes coloniaux. D'autres recherchaient seulement la justification d'une supériorité occidentale par rapport aux insulaires, laquelle n'a jamais été justifiée en rien. La civilisation fondée sur le pétrole ressemble de plus en plus à une erreur technique, ne produisant que la pollution ou la guerre. Celle fondée sur de plus paisibles cochons produit le lisier, dont on ne sait plus que faire. Etc.

Jean Guiart

SOMMAIRE

Hors série : Le dossier judiciaire des frères Konhu P. 9

A

Ambrym	11
<i>American Museum of Natural History, New York</i>	12
Îles de l'Amirauté	13
<i>Ancient Tahiti</i>	13
Animaux importés par l'homme	15
Anthropologie	16
Apolosi	19
Archéologie	20
Arcs et flèches	23
Armes à feu	23
Art océanien	25
Asmat	28
Assassinats	29
Aubert de la Rüe	30
Australie	30
Austronésiens	33
Auteurs océaniens anciens	35
Auteurs océaniens modernes	38

B

Bambous gravés	42
Banques	43
<i>Basler Ethnographisches Museum</i>	43
Gregory Bateson	45
Georges Baudoux	46
<i>Beachcombers</i>	47
Biologie humaine	48
Ludwig von Biro	49
Bismarck (archipel)	50
Beatrice Blackwood	50
Tibor Bodrogi	51
Botanique	51
Bougainville	51
<i>British Museum</i>	52

Bwaxat (chef) 53

C

Café	54
Caldoches	55
Canaques	56
Cannibalisme	56
<i>Cargo-cults</i>	59
Chasseurs d'hommes	59
Evelyn Cheesman	60
Chefferies	60
Chinois	63
Christianisation	65
Climats	68
R. H. Codrington	69
Confrontations	70
Constructions mégalithiques	74
Capitaine James Cook	75
Iles Cook	76
Coprah	77
Crânes	77
Ron Crocombe	82
Cuivre et or	83

D

Bengt Danielsson	84
Danses et musiques océaniques	85
Arthur Bernard Deacon	86
Desgranges	87
Développement agricole	88
Différences culturelles	89
R.P. Marie-Joseph Dubois	90
Dunes	92

E

Echanges	93
Ecoles	94
L'école française au Vanuatu	96
Adolphus Elkin	98
Erskine	98
Espiritu Santo	98
Ethnohistoire	100
Ethnologie allemande	100
Excitants	101

F		<i>Kula</i>	138
Femmes en Océanie	102		
<i>Field Museum of Natural History, Chicago</i>	104	L	
Fiji	104	Jacques Lafleur	139
Otto Finsch	105	Lances et sagaies	141
La rivière Fly	106	Langues	141
		Peter Lawrence	142
G		John Layard	143
José Garanger	107	Maurice Leenhardt	143
Godeffroy	108	Maurice Lenormand	144
Maurice Godelier	109	Lamont Lindstrom	145
Sir George Grey	113	Linguistiques	146
Wayá Gorodé	114	Littérature sur l'Océanie	146
		Ecrivains calédoniens non océaniens	150
H		Jack London	153
L'habitat	114	Karl Lumholz	153
Tom Harrison	116		
André Haudricourt	118	M	
Hawai'i	118	Eloi Machoro	154
Albert Henry	120	Main-d'œuvre	155
Thor Heyerdahl	121	Malekula	157
<i>Hiri</i>	121	Bronislaw Malinowski	157
Histoire	123	<i>Mamaia</i>	159
Arthur Maurice Hocart	124	<i>Mana</i>	160
Ian Hogbin	125	Ratu sir Kamisese Mara	161
		Îles Marquise(s)	162
I		Massues	164
Indonésiens	127	Harry Maude	165
Insurrections, Résistances et		Margaret Mead	166
Millénarismes	128	Sydney Moko Mead	167
Walter Ivens	130	Médecine traditionnelle	167
		Mégapodes	168
J		Mélanésien	168
Japonais	130	Les mensonges	170
Martin et Osa Johnson	131	Alfred Métraux	173
Journaux et périodiques	132	Mikluho-Maclay	173
Journaux professionnels	133	Micronésie	173
		Migrations	175
K		Richard Moench	176
<i>Kava</i>	134	Monnaies	176
Keesing	136	Mormons	179
G. Kingsley Roth	137	Musées	180
Kiribati	137	Musée de l'Homme	183
		Mythes, légendes et contes	186

N

Naisseline	187
Navigation	189
<i>Navosavakadua</i>	191
Neige	193
Colin Newbury	193
Sir Apirana Ngata	193
Nickel	194
Nouvelle Bretagne	195
Nouvelle Calédonie	198
Nouvelle Guinée	199
Nouvelle Zélande	201

O

Douglas Oliver	204
Patrick O'Reilly	205

P

La paix blanche	206
Paliau	207
Île de Pâques	207
Pédagogie	207
Perçoir à volant ou contrepoids et à archet	211
Phosphates	211
Jean-Marc Pidjo	214
Pieds-Noirs	215
Plantes importées par l'homme	215
Plantes autochtones utiles du Pacifique	216
Plaques tectoniques	218
Politiques coloniales	219
Politiques foncières	227
Politiques modernes	232
Polynesian outliers	233
Polynésie française	235
Polynésiens	236
Poterie	237
Pouvana'a a O'opa	238
Prinz Frederik-Hendrik Eiland	241
Problèmes médicaux	242
Prophètes	245
Propulseurs	245
Psychiâtries, psychologies, etc.	246

R

Racisme	247
Radcliffe-Brown	248
Rai coast	249
Rébellions blanches	250
Réductions	250
Rhum rebellion	251
W. H. Rivers	251
R. W. Robson	252
<i>Roy Mata</i>	252
<i>Rua Kenana</i>	253
<i>Rusiate Nayacakalou</i>	253

S

Sacrifices humains	254
Marshall Sahlins	255
Îles Salomons	259
Samoa	261
Santa Cruz	261
Alain Saussol	262
Victor Segalen	263
Seligmann	263
Selwyn	264
Se mettre au plein	264
Sépik	264
Sir Percy Stevenson Smith	266
Frank Stimson	266
Sociétés savantes	267
Sorcellerie	267
Spéculation foncière	268
Robert Louis Stevenson	270
Systèmes d'échanges	270

T

Tahiti	271
Taiwan	273
Tambours	273
Tanna	274
Technologies océaniques	276
<i>Te Rangi Hiroa</i>	278
Sir Basil Thomson	279
Tikopia	279
Tissage	281
Jean-Marie Tjibaou	282
Tonga	284

Tradition	285
Transport	288
Travail du bois	288
Tungaru (voir Kiribati)	289
Tuvalu	289

U

L'université française dans le Pacifique	289
L'Université du Pacifique Sud à Suva	291

V

Valeur stratégique	292
Jan van Baal	293
Van den Broek d'Obrenan	294
Vanuatu	296
Villes et ports : Pagopago, Hawai'i, Pape'ete, Apia, Suva, Port Moresby, Port-Vila, Nouméa	298
Vietnamiens	303
Volcans	303
<i>Karl von den Steinen</i>	305

W

Wallis et Futuna	306
F. E. Williams	307
Révérénd John Williams	307

BIBLIOGRAPHIE	309
---------------	-----

ILLUSTRATIONS	379
---------------	-----

LÉGENDES DES ILLUSTRATIONS	417
----------------------------	-----

POSTFACE	425
----------	-----

INDEX	433
-------	-----

Hors série, le scandale humain de ce début de siècle :

Le dossier judiciaire des frères Konhu

— Dans l'affaire des frères Konhu de l'île des Pins, accusés à tort d'avoir assassiné une touriste japonaise, alors qu'on avait vu celle-ci déambuler avec un Européen qu'on n'a pas vraiment cherché, le psychiatre expert officiel s'est rendu publiquement ridicule en interprétant le refus d'un accusé de subir des tests cognitifs comme mettant en évidence sa potentialité meurtrière. Mais les accusés avaient déjà fait quatre ans de prison pour l'un et six pour l'autre en particulier à cause du pré rapport négatif de cet expert.

Or pour qui connaissant comme moi le contexte local, il était évident que toute l'affaire reposait non sur une psychose meurtrière imaginaire des prévenus, mais sur la volonté des accusateurs de s'approprier les terres des deux frères, qui comprenaient les sites les plus touristiques de l'île. Dans le Pacifique Sud et en Nouvelle Calédonie en particulier tous les conflits ont, si l'on cherche bien, une base foncière. Comment des magistrats d'expérience n'ont pas su voir qu'il y avait un loup est difficilement compréhensible ? Comment ont-ils pu se persuader que le coupable devait être canaque ?

J'ai eu devant moi le frère aîné, venu remercier pour mon assistance auprès du tri-

bunal. J'en ai profité pour le sonder. Je me suis aperçu qu'il présentait le comportement d'un prêtre dans la tradition, élevé à remplir cet office, et en ayant la connaissance approfondie de tout un tas de dossiers traitant de la Grande Terre et des îles que bien des insulaires ne connaissent pas, et cela dans une île réputée pour être très acculturée. Cela explique les comportements qui sont ceux de sa fonction et pas ceux que l'univers blanc prétend imposer comme la norme. Cet homme est au dessus de toutes les petites gens.

Lui et son frère ont été sauvés en grande partie par l'intelligence de la campagne organisée par la Ligue des droits de l'Homme et par un avocat d'une finesse juridique rare à Nouméa, en dépit d'une pression constante de personnes qu'on n'aurait pas imaginé se transformer ainsi en parangons caricaturaux du racisme caldoche.

Les Kate, que l'on présente comme les voisins des Konhu, ne détiennent aucun droit foncier traditionnel sur place, sinon par des arrangements du fait de mariages avec les Konhu. Leurs terres, qu'ils ont intégralement conservées, sont dans le nord de l'île. Le grand chef d'avant les blancs, qui les avait exilés dans le sud, sanctionnait l'adultère de l'un d'entre eux avec une de ses épouses. Il ne pouvait confisquer leurs terres parce que, d'origine étrangère, installé à l'île des Pins par droit de conquête, issu de la chefferie Xetriwaan au village côtier d'Inangoj à Lösi au sud de Lifou, il ne détenait aucun droit foncier prééminent. Mais les Kate aurait volontiers vu les Konhu éliminés de façon à s'installer à leur place.

Il s'y ajoutait le désir du grand chef,

maire de l'île, d'imposer la notion, absolument pas traditionnelle, d'un droit de regard et d'intervention qu'il aurait sur les terres de ses soi-disant «sujets».

Depuis la christianisation, un certain nombre de chefs traditionnels dans l'ensemble de la région, se prenant pour le roi David ou son fils Salomon, ont cherché à vendre aux blancs un peu partout l'idée que la terre leur appartenait, ce qui n'est jamais vrai, nulle part en Océanie. Par contre, il existe de nombreux Européens prêts à le croire, parce que cela les arrange, rêvant de trouver là un raccourci pour aboutir à une spoliation de plus.

Planait sur le dossier, mais on n'en a pas parlé ouvertement, l'image de l'incendie quelques années auparavant de l'hôtel internationalement connu, le «Relais de Kanumera», détruit parce que le propriétaire s'était attribué au culot, et y avait construit des résidences, des terres en arrière du bâtiment, terres qui étaient un des sites religieux traditionnels les plus sacrés de l'île, juste en face du fameux rocher où l'on a retrouvé le corps d'une touriste japonaise, déposé là pour impliquer les frères Konhu dans une affaire où ils n'avaient rien à voir.

L'hôtelier aurait pu se méfier, un des missionnaires anciens de l'île, le R.P. Lambert, ayant décrit et publié le site dans un ouvrage classique (voir le détail dans la bibliographie analytique en fin de volume).

Mais, en Nouvelle Calédonie, depuis deux siècles, lorsqu'on joue un tour au Canaques, c'est toujours au culot et sans s'inquiéter du contexte réel. La justification est toujours une histoire fausse, un mensonge colonial de plus.

Il me paraît évident qu'il conviendrait

d'ouvrir plus largement le dossier. Les capitaux locaux investis dans le tourisme auraient aimé que des accusés sous le manteau, par la rumeur européenne, mais contre qui rien n'avait été trouvé à l'époque, où ils aurait même pu être absents de l'île, soient condamnés et mis hors circuit, de façon à ce qu'on puisse reprendre sans ambages et sans gêneurs les investissements désirables à Kanumera, le plus beau site de l'île. Si on avait pu les accuser de quelque chose avant, on l'aurait fait. C'est ce point de vue que, sans le reconnaître, représentait le grand chef de l'île des Pins, membre du conseil d'administration de l'hôtel de Uro, dans le nord de l'île, le plus luxueux de l'île des Pins.

J'ai participé sous Mitterrand à une réunion technique à Paris où se discutait justement le problème de la reconstruction de l'hôtel de Kanumera malgré l'opposition canaque. Était présent le PDG de la Cie aérienne U. T. A., qui insistait que le seul problème était de donner quelques millions au grand-chef, sans savoir que ce dernier prendrait bien l'argent, mais était incapable de régler le problème, ne disposant d'aucun pouvoir foncier au lieu même. Il s'agissait déjà des frères Konhu, mais ces messieurs à Paris ne le savaient pas.

J'avais alors la connaissance du dossier foncier traditionnel, mais je n'imaginai pas la mascarade judiciaire à laquelle on allait se livrer, manipulant la justice française pour s'assurer de la maîtrise de lieux fortunés par la nature et qui étaient les plus convoités de l'île.

La méchanceté et l'avidité débordent de partout dans cette affaire, justement chez les acteurs européens ou canaques qui se présentent la main sur le cœur, en train de pré-

parer un sacrifice humain. La Nouvelle Calédonie coloniale n'est pas loin, dans ces personnages qui veulent apparemment la transformer en république bananière où ils pourraient agir entièrement à leur convenance.

(Lambert 1900)
(Guiart 1963)
(Sarda 2010)

A

Ambrym, sorcellerie — Cette île volcanique au centre nord du Vanuatu ressemble à un jeu de construction. Elle est parfaitement triangulaire avec un volcan au milieu. Seuls ses pointes sont peuplées, le reste est du désert volcanique, un plateau de cendres d'où surgissent trois cratères dont un est en action constante, le *Marum*.

Contrairement à l'image populaire, il n'y a pas de coulées de lave issues du cratère central. Les coulées surgissent là où elles trouvent une issue, en bas des pentes, en particulier à la pointe occidentale de l'île où, en 1913, tout un district disparaîtra dans un cratère adventice apparu tout d'un coup, avec l'hôpital central de la mission presbytérienne. La population de ce district, ramassée par tous les bateaux de la région rameutés par l'événement, s'est établie en face, sur la côte est de Malekula. Ils n'ont même pas eu à délibérer, on peut les comprendre, l'enfer s'ouvrant en dessous de leurs pas.

Seule la pointe nord de l'île, considérée comme le district d'Olal, du nom de la mission catholique, semble avoir une origine

géologique différente du reste de l'île. Elle est protégée du volcan par un massif montagneux assez raide, adventice par proximité, couvert d'une forêt primaire de bonne qualité — les cendres ne viennent pas par là — mais qui ne semble pas avoir de relation génétique avec le massif du Marum.

Ambrym est considérée, à l'extérieur, comme l'île des sorciers (sorcellerie : *su*). C'est une réputation usurpée que lui ont créée les chrétiens côtiers des îles extérieures pour se faire valoir eux-mêmes. Il n'y a pas plus de sorciers à Ambrym qu'ailleurs, c'est-à-dire pas du tout, l'existence de la sorcellerie dans les îles étant une invention européenne, transportant une institution de chez nous, ou que l'on imagine avoir existé chez nous, là où l'on a besoin de faire croire que les habitants se livrent à des rites irrationnels. Dans tous les cas, où que ce soit, l'existence de la sorcellerie est surtout constituée d'accusations dont la preuve est parfaitement impossible à apporter, sauf à se substituer à l'Inquisition.

La tradition nouvelle de ce que nous appelons la sorcellerie, c'est-à-dire des rites tournés exclusivement vers l'envoi de maladies ou provoquant la mort d'autrui, est venue de l'extérieur, en même temps que les blancs et que le christianisme. On reçoit la même explication, sur place, au Vanuatu, selon Deacon, et en Nouvelle Guinée, au témoignage de Malinowski, et en Nouvelle Calédonie, au témoignage de Maurice Leenhardt et des vieux pères maristes de l'île des Pins, témoignages dont j'ai pu vérifier la véracité.

La réalité est que tous les rites traditionnels océaniques sont ambigus, à double détente. Leurs maîtres, qui sont des hommes

connus de tout le monde et pas des individus se cachant pour agir, comme ce que l'on prétend des sorciers, peuvent bouger, sur demande d'un haut personnage habilité à traduire une volonté plus générale, dans un sens ou dans un autre. Le maître du volcan, à Ambrym, peut modérer ce dernier ou diriger sa colère vers telle ou telle communauté. Le maître du requin voit les siens et lui-même protégés, en mer, par son requin éponyme, et peut envoyer ce dernier ravager les pirogues ennemies. Le maître du moustique peut protéger les siens de la filariose, ou envoyer les moustiques donner cette maladie à d'autres et par exemple à des pères catholiques dont la présence gêne.

Cette réputation ne pose pas problème aux gens d'Ambrym qui s'amuse éventuellement à faire peur aux étrangers débarquant sur leurs côtes. Ceux qui, d'aventure, sont établis à Nouméa, en profitent pour vendre à bon prix de soi disant paquets magiques à des clients *qui ne sont pas toujours Canaques*, la croyance étant que ce qui vient d'Ambrym est plus puissant.

Mais tout cela fait partie des évolutions psychologiques provoquées par la présence et la conquête européennes, créant une sous-culture marginale dans les villes et dans les ports de la région. Ça n'a pas grand-chose à voir avec Ambrym.

(Lamb 1905)

(Guiart 1951)

(Rio 2007)

American Museum of Natural History, New York — Le A.M.N.H., N.Y. est le musée qui a recueilli Margaret Mead au cours de toute sa carrière universitaire et après. Elle était chargée des collections

océaniennes, mais n'avait visiblement aucune vocation pour s'occuper des objets eux-mêmes.

La collection qu'elle avait rapportée du Sépik était accrochée sur un fond de jute tendu sur une armature de bois, les pièces les unes à côté des autres, à l'air, et aux rayons ultra-violet, avec des numéros près de chaque objet. On y voyait de fort belles pièces du fleuve Yuat. Ainsi que d'autres de la vallée du Sépik. Mais la petite galerie publique d'Océanie à laquelle elle avait mis la main était quelconque et pauvre. Son bureau était juste derrière la paroi de jute, sans mur de séparation. On ne se rend pas compte parfois de la misère financière de certains grands musées internationaux. Ou bien est-ce que Margaret agissait dans toutes sortes de sens, mais ne s'occupait pas vraiment du musée et qu'alors on le lui faisait sentir.

J'avais de bonnes relations avec elle. Elle m'a convoqué, dans un congrès du Pacifique à Honolulu, pour que j'expose ma thèse selon laquelle la distinction entre Mélanésie et Polynésie n'existait pas et qu'on rencontrait les mêmes principes d'organisation sociale des deux côtés (ce qui était aussi le point de vue de Douglas Oliver). Elle m'enverra par la suite des étudiants à Paris. Un archéologue américain fort connu m'écoutait attentivement, prenant moult notes, sans parler. Je retrouverais mes idées dans son prochain livre, sans guillemets. Il était coutumier du fait.

Îles de l'Amirauté — Selon les archéologues, les îles de l'Amirauté auraient été peuplées très anciennement avant l'archipel des îles Bismarck et n'auraient eu de long-

temps aucun contact avec cet archipel. On attend de voir cette affirmation confirmée ou infirmée par des recherches plus récentes, comme il est arrivé si souvent, les interprétations archéologiques se révélant, d'une génération à l'autre, un produit fragile.

Elles comprennent 70 îles dont la principale est Manus, site pendant la guerre du Pacifique d'une base navale US qui servira à préparer l'attaque passablement coûteuse et stratégiquement inutile des Philippines et sera abandonnée ensuite.

La conquête de Manus contre les Japonais avait été l'idée du général MacArthur mais, trop improvisée, faillit se terminer en déroute.

Manus est surtout connu par la relation qu'en a fait Margaret Mead et son deuxième mari, le néo-zélandais Reo Fortune, connu pour un mauvais livre sur Dobu, où il prétendait corriger Malinowski en ce qui concerne la *kula*, pour faire plaisir à son directeur de thèse Radcliffe-Brown, l'ennemi intime de Malinowski. Pour les deux auteurs, ce seront leurs meilleurs ouvrages. Margaret Mead est revenue à Manus après la guerre, et en a sorti un second ouvrage, d'un ton plus détaché et d'une information meilleure que tout ce qu'elle avait écrit jusque là.

De tout ce que l'on peut savoir sur les îles de l'Amirauté, elles pourraient être classées en Micronésie, comme toutes les petites îles, Hermit, Durour, Wuvolu, Kiniet, Kilinailau et Saint-Mathias etc., qui l'entourent très au large, et qui sont menacées par la montée des eaux.

Après 1945, Manus a été le terrain d'un homme d'Etat avant la lettre, Paliu, qui travaillait pour l'indépendance de son pays

sans jamais en prononcer le nom et qui a été victime d'une campagne injurieuse de la part des jeunes administrateurs australiens, tous anciens combattants de la guerre contre le Japon, qui ne pouvaient pas le souffrir et disaient qu'il se prenait pour le Mikado, qu'il avait un harem, ce qui était faux, quoique ses revendications consistaient dans le fait à créer une municipalité autonome à Manus, ce qu'on sera bien obligé de mettre sur pied en fin de compte. Sans lui, mais qu'est-ce qu'on y aura gagné? Contrairement à ce qui est dit un peu partout, son mouvement n'avait rien d'un culte et était parfaitement laïque. Les meilleures descriptions du mouvement de Paliu sont dus à Margaret Mead et à son étudiant Ted Schwarz, qui était venu suivre mon séminaire à Paris.

On peut imaginer que l'ancienne base américaine soit relevée un jour, mais peut-être pas par les Américains. Elle est idéalement située pour assurer le contrôle stratégique du Pacifique sud-ouest. Mais elle reste d'intérêt secondaire par rapport à la base atomique que les U.S. veulent monter aux îles Palau (Koror).

(Nevermann 1933 et 1934)

(Fortune 1935)

(Mead 1934 et 1956)

(Schwarz 1962)

(Mitten 1979)

(Ohnemus 1998)

Ancient Tahiti — Le dossier connu sous la forme de l'ouvrage *Ancient Tahiti*, ou sa version française, éternellement rééditée, *Tahiti aux temps anciens*, ouvrage présenté par Teuira Henry comme étant le résultat des travaux de son grand-père le

L.M.S. missionnaire Orsmond, n'a jamais fait l'objet de la moindre étude critique systématique. Il est accepté comme la Bible de la culture tahitienne ancienne et pourtant il présente un certain nombre d'affirmations qui ne résistent pas à l'examen.

Orsmond a une bonne réputation dans les milieux intellectuels français de l'époque et depuis parce qu'il s'était rallié à la présence française, puisque l'Angleterre ne bougeait pas. Cette position opportuniste l'a entouré d'une espèce d'auréole le rendant intouchable.

Or c'était sur le plan missionnaire un vieil imbécile, qui avait fait couper dans son district tahitien tous les arbres fruitiers, pour obliger les Tahitiens à travailler, trouvant qu'ils avaient la vie trop facile, ce qui n'était certes pas le bon moyen de provoquer la confiance et des révélations inattaquables.

C'était une époque où le respect des textes vernaculaires n'était pas la règle, on les arrangeait, coupait, collait ou ajoutait dans tous les pays européens, où par exemple le célèbre *Kalevala* finlandais est un collage littéraire romantique de traditions diverses dont l'auteur a confectionné une épopée héroïque. Le nationalisme finlandais s'empara de l'affaire et l'écrivain devint un héros national, alors qu'il avait violé toutes les règles connues de la philologie classique.

Tahiti aux temps anciens relève de plusieurs critiques relevant d'une analyse de contenu.

a) ses textes poétiques sont mal établis et mal traduits. Teuira Henry ne connaît pas la toponymie traditionnelle ancienne et traduit les noms de lieux comme s'il s'agissait

à chaque fois de simples images poétiques. Tous les textes vernaculaires sont à revoir et à traduire beaucoup plus prudemment, en comparant les mots à des listes de toponymes à récolter aussi bien à Tahiti, où ils sont souvent oubliés ou transformés ou remplacés pour des raisons historiques, dont la spéculation foncière, ou dans les archipels voisins ou ayant une relation traditionnelle avec Tahiti, par exemple les îles Cook, en tenant compte du fait bien établi de la cohérence et de la stabilité des noms de lieux dans la région : on retrouve les mêmes depuis Hawai'i jusqu'à la Mélanésie orientale.

b) Douglas Oliver s'est penché, avec le meilleur linguiste tahitianisant de l'époque, sur tous les textes vernaculaires de Teuira Henry traitant des *ari'oi*. A eux deux, ils n'ont pu en tirer un discours cohérent. Ces textes ressemblent ainsi à une pseudo littérature archaïque.

On a des raisons sérieuses de penser que ce dossier particulier est en grande partie fictif. Les infanticides représentent une accusation missionnaire et coloniale constante dans la région. Ils n'étaient jamais nécessaires du fait de la connaissance des abortifs par les femmes océaniques, partout, les plantes abortives étant connues d'elles et même plantées aux abords des maisons. Ce n'était pas le moins du monde un lourd secret transmis en chuchotements.

Il existe ailleurs dans la région, chez des peuples polynésiens ou proches comme les Fijiens, des groupements d'adolescents (les *luve ni wai*, ou «enfants de l'eau» au sud de Viti Levu) chargés de mettre au point, entre eux, des danses et des chants, des saynètes aussi représentant la vie courante. Ils se rencontrent à cet effet sur des plages ou dans

des clairières de la forêt.

Je suis tombé personnellement, sur Tikopia, île polynésienne vivant encore une vie traditionnelle pour le simple fait que l'île était trop petite, trop montagneuse et trop peuplée pour même tenter d'établir des cultures de rente.

Les répétitions se pratiquaient entre adolescents, filles et garçons, dans des lieux écartés, le résultat livré aux adultes une fois au point. Ces représentations comportaient une part de raillerie de la vie des adultes et de présentations très réalistes de la manière dont les hommes en particulier se livraient en cachette à des activités sexuelles hors mariage, et que les jeunes gens ou les enfants qui étaient dans le coup et espionnaient les adultes avaient répérés.

Il y a lieu de penser que la réalité tahitienne se rapprochait plutôt de ce modèle, les troupes aux ensembles les plus réussis pouvant voyager en dehors de leurs circonscriptions de naissance. Mais tout le reste est de l'imagination des zéloteurs de la mission, interprétée par les missionnaires qui voyaient tout sous la forme des institutions de la Grèce ou de la Rome antiques, en particulier sous le Bas Empire. Ils imaginaient trouver des prostituées sacrées partout.

Une autre histoire est plus que douteuse, celle qui veut que sur le *marae* de Taputapuataea sur Raiatea, des corps sacrifiés étaient suspendus aux branches horizontales des banians et que des corps humains servaient de rouleaux pour monter les pirogues de haute mer hors d'atteinte de la marée haute. L'écrivain quelque peu galéjeur de l'époque, *Cannibal Jack* (voir *Beachcombers*), raconte exactement la même histoire pour Kandavu aux îles Fiji.

Pour le moment, on n'a pas retrouvé les milliers de squelettes qui devraient témoigner de l'existence d'un tel cérémonial à Raiatea. Et aucune vérification n'est venue de Kandavu, dont la tradition ne confirme en rien cette invention.

(Henry 1928)

(Oliver 1974)

(Guiart 2012b)

(Cannibal Jack, *in* : Erskine 1853)

Animaux importés par l'homme — Anciennement, il apparaît que l'homme n'est pas venu seul dans la région. N'ayant pas de problèmes pour survivre dans des voyages courts d'île en île, avant de se lancer au nord en Micronésie et au sud en Polynésie, là alors avec des problèmes de survie sur de longues distances, il s'est donc fait accompagner le plus souvent par ses commensaux habituels.

Les auteurs se rendent peu compte que le rat est venu parce qu'il faisait partie d'un élevage (les rats représentent symboliquement les femmes et sont cuits au four et mangés par les hommes célibataires la veille d'un mariage, Nouvelle Calédonie, îles Loyalty), mais aussi le serpent python, du fait de sa valeur rituelle symbolique, il représente la force des lignées aînées et est consommé par leur chef une fois l'an, Lösi, Lifou ; et le crabe de cocotier (on en a fait ici et là l'origine de l'homme, par exemple dans le district de Waesisi à Tanna, sud Vanuatu, mais on le mange aussi).

Le porc apparaît être le résultat d'une introduction tardive en provenance de l'Asie, par l'Indonésie. Il n'est pas arrivé en Nouvelle Calédonie, ni aux îles Loyalty, sinon par les descendants du couple de porcs

achetés par le capitaine James Cook à Port Sandwich, à Malekula, Vanuatu, et lâchés par lui à Balade. Leur multiplication spontanée obligera les Canaques à accrocher leurs morts dans les arbres, sur les branches horizontales de banians, dans une boîte plus ou moins réussie, parfois sculptée, plutôt que de les laisser à terre comme avant. Aux îles Loyalty, les personnages principaux, hommes ou femme, se retrouvaient dans d'ancienne coques de pirogues, ou des fragments de coques.

Les îles Loyalty étant en relation avec l'île d'Anatom, (Kiamu), où ils avaient des porcs, la question se pose de la raison de ne pas les avoir introduit aux îles. On peut penser que l'élevage en stabulation libre posait des problèmes sur des îles coralliennes exhaussées, où enfoncer des poteaux dans le sol calcaire pour les protéger pouvait poser se révéler impossible aux abords des champs, la roche karstique dure affleure sous les sols meubles ne s'y prêtant vraiment pas.

Anthropologie — Cette discipline se voulant austère est pour une bonne part née dans le Pacifique et au XIX^e siècle, et plus particulièrement en Australie et aux îles Fiji. Des missionnaires anglicans et méthodistes s'y sont distingués, dont le très révérend Codrington aux îles Salomon et au nord du Vanuatu, Lorimer Fison de manière moins utile aux îles Fiji, puis bien plus tard le pasteur Maurice Leenhardt en Nouvelle Calédonie et le professeur et prêtre anglican Adolphus Elkin à Sydney.

Les missionnaires catholiques ont publié des travaux, dont certains importants, mais qui relevaient plus d'une approche née de

la notion de folklore (le père Lambert aux Belep et à l'île des Pins, les pères du Verbe Divin aux îles Bismarck).

Le père mariste E. Tattevin, travaillant au sud de Raga (île Pentecôte), est pourtant celui qui, au Vanuatu, dès les années 20 du siècle dernier, ce qui en soi est remarquable, a donné l'analyse la plus claire du fonctionnement de la société ni-Vanuatu, partagée entre les institutions verticales, locales et patrilinéaires, et les systèmes horizontaux (deux moitiés matrimoniales (les *Tabi* et les *Bule*) allant au-delà de l'horizon, de descendance matrilineaire.

Raymond Firth n'avait pas encore développé son concept du «ramage», qui signifie que les habitants de Tikopia en particulier avaient le choix de la descendance qu'ils voulaient, allant s'installer et revendiquer un nom, un statut social, de la terre aussi bien chez leur mère que chez leur père (également chez la mère de leur père et chez leur épouse : en ce dernier cas, dit de mariage uxorilocal les transferts fonciers éventuels se pratiquant de l'oncle paternel aux neveux utérins).

Aujourd'hui les Maoris ont décidé d'échapper aux références imposées par la christianisation et l'occidentalisation. Ils se définissent systématiquement chacun à la fois par le *ha'apu*, ou l'*iwi* à l'échelon en dessous, de leur mère et celui de leur père. Ils peuvent revendiquer des droits potentiels, en particulier fonciers, dans les deux directions, mais pas en même temps, et bénéficient d'un statut social spécifique aux deux points, en application de la parenté classificatoire et de leurs généalogies parallèles. Pendant plus d'un siècle et demi, cela ne leur avait pas été permis, du moins officiellement et conceptuellement.

Evidemment, tout cela est en complète contradiction avec les normes occidentales de la gestion de la propriété privée. Donc condamnable. Il fallait imposer les références occidentales, par le biais de soi-disant tribunaux coutumiers entièrement manipulés au profit des colons blancs. Tous les tribunaux dit «indigènes» ou «coutumiers» dans la région sont des faux trucs.

En Nouvelle Irlande et en Nouvelle Bretagne, des pères du Verbe Divin ont publiés des monographies intéressantes, complexes, difficiles à lire et où il faut parvenir à séparer les faits, qui demandent à être clarifiés, et les interprétations qui sont celles de l'époque, dont celles tendant à privilégier l'existence hypothétiques de cultes solaires selon le savant africaniste allemand Frobenius.

Les spécialistes laïques sont extrêmement nombreux : il conviendra de consacrer une mention à chacun de ceux de quelque poids. On trouve chez eux quelques personnages intéressants. Mais nous ne nous intéresserons ici qu'à la connaissance et aux auteurs qui l'ont enrichie. Les débats des ethnologues entre eux aux séminaires parisiens ou dans d'autres capitales ne font pas partie de notre propos.

Dans tous les cas c'est du temps perdu, puisque ce genre d'exercice intellectuel, variante des sociétés d'admiration mutuelle académiques, change de génération en génération sans aboutir jamais à la moindre conclusion qui tienne la route. Les idées flamboyantes disparaissent pour être remplacées par d'autres. Entre temps, se manifestent des périodes manifestées par un grand vide intellectuel, ce qui est le cas aujourd'hui.

Les grands témoins : Frank Boas, Margaret Mead, Gregory Bateson, Adolphus Elkin, Bronislaw Malinowski, Maurice Leenhardt, Raymond Firth, F. E. Williams, Claude Lévi-Strauss, Douglas Oliver, Peter Lawrence, Apirana Ngata, Jan van Baal, etc., sont morts ou sont relégués sur le bord de la route. C'est pour une part le temps des faux témoins et des découvertes dépourvues de contenu. Nous n'y ferons que peu d'allusions ici, par la marge en quelque sorte où traînent de rares escrocs intellectuels.

La plus grande partie de la recherche anthropologique est anglo-saxonne est a été organisée à partir de Sydney, plus récemment à partir de l'*Australian National University* à Canberra, qui avait mis sur pied une organisation très libérale pour les chercheurs de toutes nationalités.

Une de ses caractéristiques méthodologique, que je ne soutiens pas, est d'obliger le chercheur à se faire construire une maison, à la manière locale, en matériaux végétaux, à l'extérieur du village, et d'amener avec lui un cuisinier homme à tout faire qui s'occupe de ses besoins matériels. A mon jugement, cette méthode ralentit le travail, comporte des possibilités de manipulation de l'enquêteur sans qu'il s'en aperçoive et l'empêche d'être constamment présent dans le village pour observer. Lui est par contre constamment surveillé par les enfants, envoyés pour ce faire par les parents. J'ai préféré vivre directement dans le village, coucher par terre sur la natte dans un coin et manger assis sur une bille de bois. Je peux ainsi noter directement ce qui se passe et attendre tranquillement qu'on me propose des commentaires *sans avoir à poser de questions.*

La première organisation, montée à partir de l'université de Sydney par Radcliffe-Brown, fonctionnait sur des crédits américains de la Fondation Rockefeller que le gestionnaire australien a gaspillé en jouant aux courses de chevaux. Une génération de chercheurs anglo-saxons s'est retrouvée au chômage brutalement et a survécu difficilement pendant les années de la première crise financière internationale.

Depuis, les universitaires Maoris ont fait sécession des départements d'anthropologie, refusant d'être les objets d'étude de leurs collègues *pakeha* (blancs) et ont fondé des départements d'études maories où ce sont eux qui décident qui étudie quoi chez eux, conservant avec eux quelques *pakeha* (étrangers =Européens), triés sur le volet.

Ils ont eu parfaitement raison. L'imposition de concepts européens, nés d'une mode intellectuelle quelconque, elles le sont toujours, sur les cultures océaniques, est insupportable.

Ils ne veulent plus d'une anthropologie paternaliste et qui a été longtemps, en Nouvelle Zélande, parfaitement coloniale. La discipline qui s'est distinguée, au cours des dernières décennies, par sa solidarité avec le peuple maori, aura été l'histoire et pas l'anthropologie. Pas la géographie non plus, entre parenthèses. Et pas les universités de l'île du Sud.

La révolution introduite dans les études de mythes par Claude Lévi-Strauss n'a pas marqué l'anthropologie du Pacifique Sud, en dehors de moi, mais j'avais été bien avant lui marqué par la linguistique structurale de l'école de Prague. Soit les mythes n'intéressent guère nos collègues anglo-saxons formés en Angleterre, qui ne savent

ni les recueillir, ni les traiter, soit, dans des sociétés agricoles millénaires, les textes mythiques sont si chargés de connaissances empiriques liées à la tenure foncière, que le libellé propre de l'histoire elle-même, le côté exclusivement littéraire de la chose, ce que les anthropologues retiennent généralement parce qu'on leur livre des textes autocensurés, souvent répétitifs sur de longs cheminements d'île en île, perd de son intérêt.

Si le chercheur n'est pas un homme d'une longue expérience, et qu'il leur braque un micro devant le nez, ce qui provoque automatiquement la transformation d'un texte original en résumé sec, on considérera qu'il vaut mieux qu'il ne sache rien du contenu réel du mythe et on lui fournit ce qu'il cherche, et selon lui, un conte ou une légende, du matériau arrangé, sinon fabriqué pour le blanc en le piquant ailleurs.

Voir politiques coloniales
Voir politiques foncières
(Arago 1822)
(Banks 1896)
(Seligmann 1910)
(Barton 1910)
(Handy 1927)
(Leenhardt 1930, 1932 & 1947)
(Oliver 1949b, 1955 & 1973)
(Copp et Pula 1950)
(Hogbin 1951)
(Hogbin et Wedgwood 1953)
(Held 1957)
(Ngata 1959, 1974)
(Biggs 1960)
(Burridge 1960, 1969)
(Neuhaus 1962)
(Lawrence 1962)
(Read 1965)
(Powdermaker 1966)
(Malinowski 1967)
(Panoff et Panoff 1968)

(Rappaport 1968)
 (Epstein 1969)
 (Van Baal 1970, 1981)
 (Hart 1970)
 (Goldman 1970)
 (Spindler 1970)
 (Tiesler 1970)
 (Vern, ed., 1970)
 (Epeli Hau'ofa 1975 et R. Crocombe 1976)
 (Young 1971, 1983)
 (Chowning and Goodenough 1971)
 (Goodenough 1971)
 (Strathern 1971)
 (Guiart 1971 et 1992)
 (Espirat, Guiart, Lagrange & Renaud, 1973)
 (Hau'ofa 1975 & 1975)
 (Weinert 1976, 1982)
 (Bonte et Godelier 1976)
 (Tjibaou 1976)
 (Best 1977)
 (Guidieri 1980)
 (Glowcewski 1981)
 (Lemonnier 1981)
 (Guiart 1973, 1985)
 (Goodenough 1973)
 (Stirling 1980)
 (Lemonnier 1990)
 (Damon 1990)
 (Guiart 1996)
 (Wedoye 1990, 2006)
 (Latouche 1994)
 (Telban 1998)
 (Maranda 2002)
 (Loohmann 2007)

Apolosi — Le mouvement de ce nom prend celui de son fondateur, Apolosi R. Nawai, formé comme prédicateur et comme charpentier par l'église méthodiste, lequel imaginera entre les deux guerres une coopérative nationale d'achat et de vente de produits de la terre qui courtcircuiterait les commerces Indiens et Européens, préparant l'archipel à un état des choses ou Blancs et

Indiens ne contrôleraient plus le domaine économique aux dépens du pouvoir d'achat des paysans fijiens, et où les terres affectées aux Indiens seraient rendues aux villages fijiens, cette dernière revendication toujours d'actualité.

Aucun gouvernement n'ose y toucher, en ce qu'elle précipiterait dans la misère une masse de paysans Indiens. Mais la revendication inverse des Indiens voulant agrandir leur emblavures en canne à sucre aux dépens des Fijiens est à l'origine des coups d'état successifs de l'armée fijiennne.

Apolosi s'emberlificotera dans l'impossibilité de gérer avec les moyens à sa disposition une ambition aussi lucide, mais aussi impossible à réaliser dans les conditions du moment, cette impossibilité l'amenant à politiser son affaire de plus en plus au point que son organisation apparaîtra comme un produit de remplacement des institutions officielles de la colonie, ce qui ne fera que maximiser sa popularité, mais attirera sur lui une répression implacable.

Des agents provocateurs lui attribueront des discours incendiaires qu'il n'avait jamais prononcés, ce qui fait qu'il sera déporté à Rotuma comme Navosavakadua auquel il se référerait de temps à autre.

Dès qu'il avait terminé son temps d'exil, on le renvoyait à Rotuma sous une nouvelle accusation. Il décédera avant le jour de l'indépendance, qu'il avait prévue dans une de ses prophéties. A un moment, il avait choisi de se faire catholique, par réaction contre l'église méthodiste majoritaire dirigée par des Blancs, qui ne voulait pas lui reconnaître un statut spécial du fait de sa carrière socio-politique hors normes. Il cherchait ainsi une compensation à l'exil.

Le dossier est pourtant mal connu. Nous

disposons de deux études par des historiens du Pacifique. Elles ne disent pas exactement les même choses. Il est très difficile, comme pour Navosavakadua (voir ce nom), de faire la part des accusations destinées à lui faire du tort et des données réelles de sa vie publique en parallèle aux institutions publiques officielles des îles Fiji. L'échec économique était prévisible, il a atteint, au cours des décennies suivantes, toutes les tentatives du même genre, y compris le bateau de Pouvana'a à Tahiti, qui a terminé en faillite, peut-être organisée par le comptable *popa'a* auquel il avait fait confiance.

(Macnaught 1978)

(Norton 2002)

(Heartfield 2003)

Archéologie — L'archéologie du Pacifique avant guerre n'a publié que des relevés de surface, pour la Polynésie Française, Hawai'i et Tonga. Les travaux de fouilles sont post 1945 et le fait de spécialistes américains, puis anglais, australiens et néo-zélandais, en attendant José Garanger et ses successeurs du côté français.

Le problème de méthode principal de mon point de vue, pas de celui de nos collègues australiens et néo-zélandais, est d'établir le lien entre la tradition orale et les résultats des fouilles. Les archéologues anglo-saxons ont eu beaucoup de difficultés à comprendre la nécessité qu'il y aurait à obtenir l'accord, puis la collaboration des ayants-droits, étant donné leur habitude de fouiller à l'emplacement de leur choix, ce qui, ici ou là, et en particulier chez les Maoris de Nouvelle Zélande, a provoqué des réactions hostiles du fait de l'interdit traditionnel de toucher à toute terre où le sang a

été versé.

L'habitude d'emporter pour étude le contenu de toute tombe ouverte par une fouille provoque de la même façon des réactions négatives de la population première. Des régions entières ont été interdites à l'archéologie de ce fait, sauf celle qui procédait à partir des Universités ou départements où les Maoris étaient majoritaires et où les archéologues se voyaient expliquer comment procéder, dont au premier rang l'université de Waikato.

Un point qui provoque constamment la discussion entre spécialistes est la valeur exacte des dates obtenues par le recours à la quantification du Carbone 14 survivant dans les charbons de bois, les ossements humains ou animaux, les coquillages. Chaque génération de spécialistes use d'une méthode plus pointue que la précédente et conteste la portée des dates affichées précédemment. De sorte que l'on est obligé d'avoir recours au bon sens et de prendre une marge de sécurité bien plus grande que celle revendiquée par les archéologues eux-mêmes.

Un facteur constant au cours des dernières décennies a été que les archéologues ont presque tous cédé à la tentation de travailler sur une plage de sable fin et sous les cocotiers, à moins de tomber sur une grotte fertile ou un abri sous roche. Ils ont fort peu, et seulement récemment dans une vallée fijiennne, ou à Tikopia pour vérifier les données de la tradition orale recueillies par (sir) Raymond Firth, ou José Garanger au Vanuatu et Daniel Frimigacci aux îles Wallis, creusé dans des sites à l'intérieur des grandes îles, le manque de route automobiles dans les grandes îles obligeant alors

à des frais d'expédition avec porteurs qui les rebutaient pour s'installer loin de tout et sans les aménités habituelles à portée de la main. Jack Golson est heureusement sorti du lot à Kuk, dans les Hautes Terres de Nouvelle Guinée, où il a montré la présence il y a 9.000 ans d'un système de drainage associé à la culture du taro.

Le résultat ailleurs est la concentration des fouilles sur la côte, laquelle donne une vision forcément déséquilibrée du passé dont ils se sont faits une spécialité. La concentration sur les sites liés à la poterie Lapita augmente ce déséquilibre. Des sites importants aux îles Salomon, en remontant les vallées, restent intouchés, de même que des sites potentiels dans l'immensité de la Nouvelle Guinée. On n'a fouillé encore qu'une très faible proportion des sites potentiels, pas de quoi justifier sérieusement les synthèses proposées.

Des auteurs secondaires en arrivent à écrire que la population *lapita* était concentrée sur la côte, ce qui est de l'imagination pure, puisqu'on n'a pas fouillé en dehors de la côte, et que rien ne prouve que les sites d'argile de bonne qualité soient concentrés là. Ce n'est pas le cas en Nouvelle Calédonie, où ils sont à l'intérieur des terres.

Les résultats de fouilles mineures côtières sont parfois présentées comme étant le témoignage des tout premiers arrivants pionniers sur l'île. Ces auteurs négligent le fait que, le long de côtes fort peu fournies en terres arables comme à l'ouest et au sud de la Nouvelle Calédonie, les intéressés étaient obligés de se déplacer de lieu en lieu, non seulement pour pêcher, mais pour entretenir et récolter des champs dispersés parce que de faibles surfaces à chaque fois. Ce nomadisme relatif, rendu obligatoire par

l'environnement, a duré plusieurs millénaires.

En Papouasie orientale, la même raison a poussé à édifier les villages sur la mer et sur pilotis, de façon à économiser au maximum le peu de terre arable existant sur la côte et rechercher en même temps la brise qui permet de chasser une grande partie des anophèles porteurs de la malaria. L'explication militaire est tout simplement ridicule, les villages sur pilotis pouvant être aussi facilement incendiés que sur terre. Les seules constructions à intention de protection contre les attaques sont les *pa* maoris où les forts fijiens, quoique ces derniers soient principalement tardifs et concomitants de la présence européenne du temps des *blackbirders* et des *beachcombers*.

Dans une civilisation préeuropéenne, la poterie, si elle n'a pas été abandonnée, comme elle l'a été dans toute la part orientale de la région, y compris en Mélanésie, est une affaire de premier plan pour les archéologues, parce qu'elle laisse des débris classables et jusqu'à un certain point interprétables. Il n'est cependant pas sûr que l'interprétation eut été la même de la part des habitants de l'époque des sites fouillés.

Le nombre d'éléments culturels qui ne laissent aucune trace archéologique est dix fois plus important au moins que celui de ceux qui tombent entre les mains des archéologues. L'interprétation des fouilles peut virer à une forme de romantisme fort peu scientifique chez des archéologues qui n'ont pas eu de véritable expérience de la vie insulaire.

Le besoin empirique de la présentation obligatoirement enthousiasmante (pour justifier des crédits demandés ou obtenus) des

résultats de fouilles, peut être à l'origine de discours fort éloignés de la réalité. Souvent, les archéologues ont une mauvaise formation, ou pas de formation du tout en ce qui concerne la multiplicité des situations et des solutions ethnographiques, ainsi que de la variation des institutions sociales et culturelles établies sur un même fond technologique.

D'où cet étonnant déni de nos collègues anglo-saxons qui se refusent à reconnaître que les potiers, en Océanie, étaient des potières, malgré des descriptions aussi classiques que celle de Margaret Mead des potières à Aibom, lac Chambri, vallée du Sépik, et de la manière dont ces dernières étaient protégées par un interdit quand elle allaient en pirogue, le long du fleuve, vendre leurs créations, à condition de n'avoir aucun homme avec elles. Ils négligent le nombre de témoignages, illustrations et photographies, des premiers temps du contact qui établissent que les potiers étaient des potières.

Mais les archéologues ont-ils lu Margaret Mead, ou les anciens auteurs allemands? Ou le Russe Mikluho-Maclay, le premier à avoir enquêté sur la poterie le long de la Rai Coast, Nouvelle Guinée, au point d'accompagner des pirogues allant vendre et acheter des poteries sur l'île de Bilibil. On s'aperçoit souvent qu'ils ne lisent et ne citent que d'autres archéologues, ce qui tend parfois à renforcer la tendance aux interprétations erronées qui se renforcent en se soutenant l'une l'autre.

Ma collaboration avec José Garanger avait pourtant ouvert une porte pour l'interprétation des résultats d'une archéologie qui tiendrait compte de l'apport *factuel* d'une anthropologie qui ne serait pas divorcée de

la vie quotidienne des insulaires. Elle a été poursuivie par la collaboration d'un archéologue (Daniel Frimigacci) et d'un ethnologue (Bernard Vienne) sur l'ethno-histoire des Îles Wallis. Les résultats ont été dans les deux cas novateurs et de qualité, la rationalité des opérations étant que, au lieu de fouiller dans les tas de coquillages sur la plage, on travaillait là où la tradition orale indiquait la nécessité d'y procéder. Ce faisant, on ne tombait jamais bredouille. C'était déjà un avantage. Certaines fouilles faites au hasard sur la côte ont donné des résultats d'une pauvreté . . .

Un archéologue australien en Nouvelle Calédonie en a été tellement touché qu'il a mis le feu à ses matériaux et s'en est allé. En sciences humaines, les bons résultats vont avec un équilibre mental, qui n'est malheureusement pas toujours présent, surtout chez ceux qui font métier de porter jugement sur les insulaires.

Ces derniers peuvent réagir méchamment. Il y a un demi siècle, un jeune archéologue américain, travaillant aux Marquises, a pris le premier avion de Moscou, où avait lieu un congrès, aux Etats-Unis, et s'est tiré une balle dans la tête lorsqu'il a été démontré que ses résultats si novateurs provenaient d'une mise en scène imaginée par les Marquisiens, et que les motifs si originaux sur le col des poteries avaient été obtenus avec le côté de leurs chaussures de basket.

Ce sont des situations que l'ont rencontre souvent en Més-Amérique, où les techniques de fabrication des faux archéologiques atteignent des sommets (voir les crânes mexicains en cristal), mais on ne les attendait pas de si tôt en Océanie.

Cela fait près d'un siècle et demi pourtant que les Océaniens fabriquent à la

chaîne des faux en art primitif pour le plus grand plaisir des collectionneurs et des marchands. On ne voit pas pourquoi ils ne se mettraient pas à la confection des faux archéologiques.

Les archéologues océanistes ne vérifient jamais l'authenticité de leurs pièces en céramique. Une raison est que le coût de la technique de vérification est élevé. Mais ils ont tant battu l'estrade avec les poteries Lapita que les tentations se multipliant de ce fait, ils pourraient avoir des surprises, y compris de la part des descendantes directes des potières Lapita.

(Gifford et Shutler 1956)
(Golson 1962)
(Chevalier 1962)
(Kellum 1971)
(Garanger 1972)
(S. Bulmer 1975)
(Sinoto & McCoy 1975)
(Yen 1980)
(Frimigacci et Monin 1980)
(Monin 1987)
(Golson et Hughes 1980)
(Galipaud 1992)
(Sand 1995)
(Conte 1995)
(Galipaud et Lilley 1999)

Arcs et flèches — Ce sont là les armes qu'utilisent la moitié des Océaniens, l'autre moitié ayant recours aux propulseurs et aux sagaies, souvent oubliés par les auteurs récents. L'arc est en bois dur, souple, généralement à simple courbure. Au Vanuatu, on utilise les racines de palétuviers des îles Maskelynes pour obtenir des arcs à double courbure.

Les flèches sont selon le lieu en roseaux munis d'une pointe en bois dur, en os hu-

main ou en épine de raie. On les trempe dans des cadavres en décomposition pour les rendre mortelles. Le Commodore Goodenough en est décédé avant d'arriver à Sydney, ayant été touché lors d'un débarquement à Malekula et d'une incursion à l'intérieur où son groupe est tombé dans une embuscade (une autre version le fait périr aux îles Salomon, mais il doit s'agir d'un autre Goodenough).

Les flèches destinées à la pêche ont trois pointes, en bois épointé ou en fil de fer ou de cuivre. Celles destinées aux oiseaux dont on veut prendre les plumes n'ont pas de pointe, pour ne pas les abimer, mais une grosse tête en forme d'un cône inversé.

Avant la pointe, peut se placer une pièce de bois léger, sculptée et peinte d'un motif indiquant le lieu où la flèche a été confectionnée, ce qui permet de la situer. Des variations peuvent être introduites par des individus, de façon à ce que la propriété de l'oiseau descendu, ou la responsabilité de l'homme tué soit inattaquables.

Dans les mythes, la flèche devient un symbole phallique et indique la personne qui a commis un adultère avec la femme de son frère aîné sous prétexte de récupérer sa flèche tirée intentionnellement là où il ne fallait pas (tombée sur la couche de la femme), coupable qui sera alors tué ou condamné à l'exil (thème connu du Vanuatu à la côte nord de la Nouvelle Guinée).

(Speiser 1909)

Armes à feu — Les fusils ont été les premiers objets que voudront obtenir les Océaniens après avoir constaté leur effet sur leurs proches du fait des Européens. Pendant longtemps, les explorateurs ou autres

visiteurs de la région se sont contentés de les distribuer à bon escient aux principaux chefs, avec peu de munitions.

Puis a eu lieu l'alliance de la mission de la *London Missionary Society* et du chef Tu, qui devint le roi Pomaré, mission ayant favorisé, sinon organisé, les achats d'armes de ce dernier sur la place de Sydney, en échange de l'exportation de porcs pour la très jeune colonie qui manquait de nourriture carnée au moment des guerres napoléoniennes.

L'alliance parallèle de la mission méthodiste aux îles Fiji avec le «roi» Cakobau. L'alliance de fait des navires baleiniers américains avec la royauté des Kamehameha aux îles Hawaii, ce qui permit à ses derniers, recevant les fournitures militaires nécessaires, de conquérir le reste de l'archipel. Celle des mêmes baleiniers américains avec les chefs maoris de l'île du nord de la Nouvelle Zélande auxquels ils vendront fusils et même artillerie légère.

Il s'ensuivra la nécessité, pour tout insulaire de vouloir se protéger, et protéger les siens, contre les ennemis traditionnels, mais aussi contre les Blancs, par la possession d'armes à feu et la nécessité, pour les recruteurs de main-d'œuvre de payer le travail sous cette forme, les intéressés n'acceptant que ce mode de paiement.

Le géologue Aubert de la Rüe a été le premier à attirer mon attention, très tôt, sur ce trafic illégal d'armes à feu, interdit par tous les gouvernements coloniaux, mais qui se déroulait ouvertement au Vanuatu, les vendeurs, c'est-à-dire les employeurs se justifiant en disant que les insulaires tiraient mal et que dans tous les cas eux cassaient les mires avant la vente.

Le dossier m'intéressant, j'ai poursuivi

l'enquête. Je l'ai en partie résolue en découvrant, dans la correspondance de l'homme d'affaires d'origine allemande Tibby Hagen à Nouméa avec son oncle établi sur Epi, que c'était lui qui avait découvert une source de vieux fusils militaires des guerres entre l'Autriche et la Prusse, les avait fait venir et les écoulait dans l'archipel auprès des colons qui les refilaient aux Canaques.

Sur le terrain, j'ai eu l'occasion d'examiner systématiquement tous les fusils que je voyais entre les mains de Mélanésiens. J'en ai vu des centaines au cours des années. Aucun n'avait la mire brisée. Les colons mentaient, comme à leur habitude. Ces fusils avaient été conservés en excellent état et les jeunes gens descendaient des oiseaux en l'air avec de vieux fusils militaires autrichiens. Le problème des munitions avait été résolu, les commerçants chinois les faisant fabriquer spécialement en Chine sans se vanter outre-mesure de ce petit commerce, dont on constatait les effets, mais qu'ils n'avaient pas.

Ce n'étaient pas des munitions de guerre, mais des cartouches à plombs. Les insulaires démontaient les cartouches, fondaient les plombs en une seule masse et bourraient avec de l'écorce. Il leur fallait pouvoir arrêter d'un seul coup un taureau, ou un porc, sauvage chargeant. Mais c'était un projectile aussi que n'aurait pas aimé recevoir ni un membre de la police armée, ni un administrateur, ni un recruteur ou tel planteur européen détesté. Les embuscades montées par des insulaires armés de ces fusils pouvaient être meurtrières. Elles l'ont été, y compris pour des contingents débarqués de navires de guerre.

Au bout du compte, il n'y avait pas un homme dans les îles du Vanuatu qui ne soit

le propriétaire d'un fusil, ou de plus d'un, et ces derniers devenaient de plus en plus modernes, les insulaires ne voulant plus des vieilles pétoires genre Snyder et autres. Ils voudront des carabines modernes, achetés pour l'essentiel aux Comptoirs d'Armes et Cycles de Saint-Etienne.

Cela jouera au moment de la revendication pour l'indépendance, qui a été accordée beaucoup trop tôt, avant qu'on ait eu le temps de former des hommes politiques convenables et des fonctionnaires de bonne qualité. Les deux gouvernements responsables du Condominium ne pouvaient envisager d'envoyer un corps expéditionnaire qui risquait de fondre dans une guerrilla généralisée. Ils ont donc cédé.

Le haut commissaire français à Nouméa, qui avait eu la faiblesse d'envoyer des gendarmes mobiles en hélicoptères depuis Poindimié jusqu'à Epi, en infraction avec les traités internationaux qui proclamaient la démilitarisation de l'archipel, devra les rapatrier sur la Nouvelle Calédonie. Là où ils s'étaient rendus à tort, ne sachant rien du dossier, ils ont rencontrés des insulaires armés dansant derrière les cocotiers pour bien marquer que s'ils voulaient, ils pourraient liquider nos gendarmes un par un.

(Marshall 1937)

Art océanien — L'art océanien est d'une variabilité extraordinaire, l'inventivité la plus grande se concentrant dans certaines régions comme la vallée de Sépik en Nouvelle Guinée, en opposition à des zones culturelles comme la Polynésie où les pièces sont moins nombreuses et les formes plus stables, ou d'autres, comme les Highlands de Nouvelle Guinée, où l'art n'existe

le plus souvent que dans la parure très inventive des corps. De façon générale, l'art océanien est très coloré, la couleur des œuvres autour de la Nouvelle Guinée étant renouvelée à chaque présentation en public, ce qui finit par constituer un revêtement fragile et cassant qui peut disparaître à force que les pièces soient manipulées dans un circuit occidental.

Les pièces en bois sculptées présentent normalement des facettes de taille dont la coupe dessine un creux, et qui ne sont jamais planes, et même des parties sculptées, sur le bois vert, au moyen d'un feu sans flamme conduit précautionneusement.

En Polynésie, des pièces très polies peuvent être des faux confectionnées par des marins, ou par des sculpteurs allemands à Hambourg travaillant du bois des îles Marquises envoyé par une société commerciale allemande locale avant 1914.

J'ai eu en mains un faux maori, une pirogue funéraire, où les facettes de taille planes avaient été corrigées chacune par une goutte de gomme de pin kauri à la partie inférieure pour donner l'impression d'une facette de taille pré-européenne. C'était très intelligent.

Une grande part des plus anciennes collections des musées allemands et internationaux de l'art *malanggan* de Nouvelle Irlande proviennent de séries sculptées et peintes en grande quantité et offertes à la vente le long de la route carrossable créée tout le long de la côte sud de l'île par le gouverneur allemand de l'époque. Des photographies de ces étalages pris sur le vif confirment ce point. Elles sont connues, ont été publiées de nombreuses fois, sans toujours se rendre compte qu'il s'agissait de faux et d'objets calculés pour la vente aux

blancs du fait que les textes les accompagnant étaient en allemand et déjà parfois ambigus en cette langue.

L'inconvénient majeur est que ces pièces, assez belles parce que la qualité de la facture était encore excellente, ont automatiquement perdu les éléments qui traduisaient des facteurs rituels et symboliques essentiels. Il ne fallait pas que les blancs puissent comprendre le contenu conceptuel exact de ce qui était représenté. Personne n'en parle, parce que cela gênerait trop d'institutions ayant pignon sur rue. Collectionneurs, marchands et conservateurs de musées dorment paisiblement avec leurs faux de première génération.

En Polynésie, nous n'avons laissé survivre qu'une part de la production ancienne. Ce que nos collections publiques et privées possèdent est ce qui n'a pas été détruit par le feu au moment de la christianisation, de sorte que notre connaissance est seulement partielle. On ne devrait pas généraliser à partir d'aussi peu de témoins matériels. Les auteurs de ces destructions sont le plus souvent les zélés de la nouvelle religion, qui ont par exemple réussi à faire disparaître des îles Cook, avant l'installation d'un missionnaire sur place, toute la sculpture monumentale qui préexistait sous la forme de poteaux sculptés des grandes maisons de réunion. On n'en possède même pas un dessin convenable, et on n'en a appris l'existence que par le manuscrit d'un des tout premiers pasteurs protestants *LMS*.

En Nouvelle Calédonie, dans toute la partie sud et sud-est de la Grande Terre, les incendies systématiques de villages par les troupes de marine ont fait disparaître la plus grande partie de la sculpture de cette région.

Il s'ajoute à cela que les collecteurs des

deux siècles passés n'avaient aucune curiosité ethnographique et emportaient les pièces, qu'ils ne payaient pas le plus souvent, sans s'inquiéter de relever les informations essentielles, dont le nom de leurs propriétaires, et même le plus souvent aussi le lieu, rendant de ce fait très difficile la reconstitution des éléments de connaissance de toutes ces pièces.

Une enquête systématique a cependant fait connaître l'existence d'un village de sculpteurs (de faitages et de chambranles par les Teê Hwimanik et les Dila Ma à Sinaal) dans la montagne donnant sur la vallée du Diahot, sur les flancs occidentaux du mont Ignambi, dans l'emprise de la chefferie Malu Ma des Pêbwa, et d'un autre village de sculpteurs (Wéol) pour les représentations en pied, d'hommes et de femmes, placées de part et d'autre de la porte de la grande maison ronde. Ce qui change de la notion popularisée par Maurice Leenhardt, plus au sud, d'un sculpteur invité et qui travaillait, installé chez ses clients, ce qui est la formule pratiquée aussi en Nouvelle Irlande. cela explique ainsi la cohérence de la sculpture dans le nord sur une grande région de la Grande Terre.

L'art du Pacifique est le dossier sur le quel nous sommes restés le plus ignorants, de temps en temps une nouvelle donnée venant apporter sur un point précis un nouvel éclairage. Mais ce genre d'information objective, très spécialisée à chaque fois, n'intéresse ni les collectionneurs, ni les marchands, accrochés de toutes leurs forces au romantisme déviant du sauvage et du primitif, parce que c'est ce dernier qui leur fait gagner de l'argent, abusivement. Certains marchands se paient des illustrations

chères, dans des livres coûteux, pour dire les stupidités qui, malheureusement, font vendre. De temps en temps, ils rémunèrent un spécialiste pour en obtenir des commentaires moins surprenants.

On a tenté de mettre sur pied un système d'analyse du Carbone 14 résiduel dans les objets d'art africains et océaniens. Mais les dates obtenues par un laboratoire commercial allemand n'ayant pas étudié le dossier comme il eut convenu ne sont pas crédibles. Ce laboratoire n'avait pas rassemblé tout d'abord une collection type des pièces de bois utilisées pour confectionner ces objets, et n'avait par conséquent aucune idée de la manière dont chaque bois évoluait au cours des siècles. Aucune hypothèse préalable n'avait été proposée ni testée dans des conditions expérimentales convenables, On affirmait des résultats qui n'avaient fait l'objet d'aucune évaluation critique. C'était de la poudre aux yeux.

Le résultat est que nous en sommes encore à placer sur la carte les éléments matériels des styles les uns à côté des autres, sans avoir la moindre idée sérieuse de leur chronologie, les hypothèses flottant sur l'air n'ont aucun intérêt, de la direction réelle des transferts de facteurs culturels stylistiques. Par contre on additionne les situations d'échanges évidents d'éléments de formes et de décor.

L'ennui est aussi que ce que l'on trouve dans le sol est ce qui supporte le séjour, c'est-à-dire la pierre, actuellement bien abandonnée. On rencontre ainsi de très belles pièces dont on sait pour un certain nombre qu'elles sont des pilons, mais pour piler quoi ? Les diverses noix ? Les lé-

gumes racines ? Il n'y a plus de traces utilisables pour le moment et pas de lien clair avec l'état de l'ethnographie à l'arrivée des blancs. On ne sait relier ces chefs-d'œuvre à aucune société et culture connues du présent ou du passé.

De même que les liens de la production esthétique d'un archipel à un autre ne sont guère évidents. On ne voit pas de lien inséré dans la production esthétique entre la Nouvelle Calédonie et les îles Loyalty avec le Vanuatu, alors qu'on sait par contre exactement qui fait quoi dans l'établissement de ces liens à un niveau plus matériel. La relation entre Tikopia aux Salomons et Mota Lava aux îles Banks, Vanuatu, est connue même au niveau matrimonial, à savoir qui épouse qui, génération après génération, mais, entre les deux, il n'y a pas d'art à transporter, de Tikopia aux Banks, et il n'y en a pas eu de transporté, dans le sens contraire. Par contre, j'ai trouvé sur les rives du Sépik un objet micronésien qui avait atterri là.

Entre les Salomons et les îles Bismarck, la limite s'établit là où les intermédiaires, sur les îles au large, passent de Polynésiens à Micronésiens. Ce qui se transmet par contre sont les monnaies de perles taillées dans le tridacne, échangées à l'occasion des mariages.

Le grand problème est l'interprétation de la fonction des objets, un par un, la fonction de l'art en soi étant un faux problème. Une des évidences est que, excepté dans l'art maori moderne des grandes maisons de réunion, qui n'existaient pas avant l'arrivée des Européens, il n'existe pas de représentation de divinités, mais des objets, sculptés et peints ou non, qui servent de support à la divinité dans le lieu et le moment où

elle est appelée. Ce ne sont pas des idoles, concept mosaïque faux dans le Pacifique Sud, mais des réceptacles provisoires, des reposoirs à divinités en quelque sorte, dont la forme à peu d'importance, mais peut recevoir, chez les Maori, des symbolismes fort intéressants, les prolongements sculptés étant interprétés comme les paniers de la connaissance, les paniers des émotions et des sentiments, les paniers de la force et de la puissance, etc.

La fonction des pièces peut venir embrouiller les situations. En Nouvelle Calédonie, les sculptures monumentales de la demeure ne représentent strictement rien, pour la bonne raison qu'à l'état neuf, venant d'être réalisées et placées dans leur position architecturale, elles seront démontées et emportées par les utérins, c'est-à-dire les utérins vrais plus les utérins classificatoires, et installées on ne peut savoir où au départ, chambranles et flèches faitières sculptées. On les remplacera par de vieilles sculptures conservées à cet effet et qui avaient été obtenues dans les mêmes conditions inversées.

Le message qu'elles portent n'est pas l'image d'un dieu quelconque, mais celui de l'échange dont elles témoignent, allant et revenant, au-delà des générations, et à l'occasion des deuils et des mariages.

De même, Larsson a brillamment montré, pour les îles Fiji, que la statuette en bois venant de Tonga, toujours de la même île depuis des siècles, remplaçant une statuette en ivoire de cachalot dont peu d'exemples ont survécu, n'était là qu'un réceptacle provisoire de la divinité locale, et dont aucun détail n'avait la moindre pertinence par rapport au concept religieux fijien, ce qui

comptait étant son origine géographique, Tonga, et le prestige qui en découlait du seul fait de sa possession.

(Meier 1911)
(Bateson 1932, 1936)
(Berndt 1948)
(Berndt & Berndt 1948)
(E. Métais 1952)
(Phillips 1953)
(Berndt 1958)
(Chevalier 1959)
(Larsson 1960)
(Gerbrands 1967)
(Koch 1968)
(Gerner 1969)
(Guiart 1963, 1978, 2006 et 2012e)
(Legge 1970)
(S. Mead 1973, 1975)
(Somare 1974)
(Ison 1974)
(Maori Kiki 1974)
(Tickle 1977)
(Narubutau 1979)
(Ohnemus 1998)
(Glowcewski 2002)
(Derlon 2002)
(Coiffier 2003)

Asmat — Les Asmat sont une population côtière du sud de la Nouvelle Guinée occidentale. Ils sont connus d'une part pour leur bi-sexualité agressive, d'autre part pour leur art particulier, utilisant des bois des arbres des marécages à palmiers sagoutiers, bois présentant la caractéristique de constituer une sorte de tube de bois dur autour d'un milieu mou, inutilisable, ce qui donne des sculptures à la périphérie, s'enroulant autour d'un centre vide. Le résultat est aussi étonnant qu'esthétiquement réussi. Le bois est peint en blanc, avec des ajouts de couleurs sur les boucliers sculptés en relief sur

un fond en creux. Les motifs sur ces boucliers représentent des roussettes, grandes chauve-souris frugivores entre les traits desquels on peut imaginer insérer un visage humain. L'effet est celui-là, mais il n'est pas certain que l'artiste ait vu les choses de cette façon.

(Guiart 1963)

(Gerbrands 1967)

Assassinats — L'Océanie n'est pas une région absolument pacifique. Les meurtres ne sont pas si courants, mais ils arrivent sans crier gare, du fait de résistances insulaires contre des abus (le non versement de salaires est un déclencheur habituel), du fait aussi des politiques des Etats européens responsables, pouvant être le résultat de jugements expéditifs (le chef Kandjo fusillé à Nouméa en 1844), ou d'assassinats politiques sur ordre de la capitale (Eloi Machoro exécuté sur ordre de l'Elysée, Jean-Marie Tjibaou assassiné dans une affaire où Paris avait mis un doigt aussi).

A Tahiti, on a eu dans la période récente deux assassinats qui relèvent de la stupidité des intéressés, l'un du baron d'Anglejean-Chatillon, tué dans un sommeil opiacé par un commando de jeunes Tahitiens surexcités, qui s'étaient mis en tête de tuer un blanc, s'étaient fait mettre à la porte d'une première maison par une tahitienne, puis d'une autre, la mienne, par ma bru tahitienne et par les chiens de mon fils aîné (ils se promenaient dans une vieille jeep peinte en jaune).

Quelques années plus tard, l'assassinat du fils du banquier protestant Jean Bréhaut a été le fait d'un groupe de métropolitains allumés qui s'imaginèrent, dans une île

d'où il n'est pas si facile de s'extraire si on a la conscience pas tranquille, de réussir une prise d'otages en tuant leur victime. Ils seront dénoncés par un vieux jardinier tahitien qui avait les yeux grand ouverts et qui avait noté leur occupation irrégulière d'une maison vide au lotissement le Lotus.

Quelques années plus tard, l'assassinat d'un journaliste est entouré d'un voile à demi-transparent, celui qui avait avoué avoir participé à l'assassinat ayant été poursuivi aussitôt par le parquet pour dénonciation calomnieuse, initiative qui n'a jamais été clairement expliquée, ni justifiée. Le procureur est celui qui avait participé à Ouvéa à l'affaire de la grotte. Le fait qu'on n'ait pas retrouvé le corps incite à penser qu'il a été immergé dans des conditions qui assuraient qu'il ne remonterait pas à la surface, et qu'il ne s'agit pas d'un suicide, où l'on aurait forcément vu le cadavre revenir à la lumière.

On trouvera dans mon ouvrage sur Malekula et celui sur Espiritu Santo la liste des assassinats commis dans ces deux îles contre des Européens au cours des cent dernières années, à chaque fois à l'intention dernière de pousser, directement ou indirectement, au départ des colons blancs.

On a eu aussi, en Californie, mais pour des raisons ayant trait à l'intervention de l'acteur américain Marlon Brando et sa famille à Tahiti, l'assassinat de Dag Drollet, fils de notre ami Jacques Denis Drollet, qui sera obligé de dépenser une fortune qu'il n'avait pas en frais de justice et pour transporter la famille de son fils en Californie pour qu'elle soit présente au tribunal américain qui condamnera le fils de l'acteur à une lourde peine.

On ne sait finalement qui a tué Dag et pour quelle vraie raison, dans le mystère des relations croisées hors normes d'une famille indéfiniment recomposée dominée par un acteur trop souvent vivant dans un monde à part des règles sociales acceptées généralement ? La fille de Marlon Brando, maîtresse de Dag et qui avait un enfant de lui, se suicidera après son accouchement, mais sans parler ni laisser d'écrit.

Tout tourne autour de l'atoll de Tetiaroa, que le pouvoir colonial s'était attribué, et que l'acteur a pu acheter contrairement à la règle légale, sur intervention de Mme Pompidou dans le dossier. Tetiaroa a ses propriétaires tahitiens dépossédés anciennement à qui il conviendrait de faire rendre l'île, les descendants de la reine Pomaré. Il n'est pas normal que cette île puisse être exploité commercialement par une famille étrangère, et en partie au bénéfice d'un assassin, un des ayant droits de l'acteur décédé. Si les tenants de l'indépendance étaient cohérents avec eux mêmes, ils reprendraient le contrôle de l'atoll.

Aubert de la Rüe — Edgard Aubert de la Rüe est un géologue franco-suisse, formé à Lyon par un professeur qui était un parent par alliance de ma mère. Spécialiste de la géologie des chemins de fer à travers le monde, cela lui a permis une belle carrière diversifiée d'explorateur scientifique un peu partout.

On lui demandera de consacrer quelques temps à débrouiller la géologie de l'archipel des Nouvelles Hébrides, connue seulement par des travaux anglo-saxons de gens qui avaient rarement dépassé le niveau de la côte. Il viendra en 1934, puis en 1937. Il ra-

mènera de fort belles collections pour le musée de l'Homme, mais avec peu d'informations sur chaque pièce. Il ne découvrira rien de particulier, sinon que les espoirs d'un trésor minier caché ne reposaient sur rien de tangible. Il s'enfoncera dans l'intérieur du sud Malekula à la recherche d'une mine de charbon mythique qui n'existait pas, aux sources de la rivière Pangkumu.

Il se cassera une jambe. Les «sauvages» du fond de l'île, les soi-disant cannibales, les descendants de ceux qui avaient tué le Commodore anglais Goodenough, lui poseront des attelles tout-à-fait convenables et le ramèneront sur un brancard de leur façon jusqu'à une baie où il sera pris en charge par un navire qui l'amènera à l'hôpital de Santo. Il n'aura jamais de séquelles. Les «primitifs» avaient été parfaits.

Il avait découvert au sud de l'île Pentecôte un mini gisement de nickel qui servait de pigment vert pour peindre les sculptures dans tout le centre de l'archipel. Comme les propriétaires du gisement faisait payer leur vert en cochons à défenses tournant un cercle plein, l'apparition du bleu de lessive, qui ne coûtait presque rien dans les magasins de proximité, avait remplacé le vert, et orné des objets dont des hommes de l'art parisiens appréciaient la couleur profonde, y compris Malraux qui en tirait des conclusions inattendues. Ce n'était que des objets tout neufs. Le lexique vernaculaire ne faisait pas la différence entre le bleu et le vert.

(Aubert de la Rüe 1945, 1956)

Australie — Continent à faune et flore presque entièrement originales. Quarante mille ans ou plus d'une population de chasseurs pêcheurs, en train de passer lentement

à l'agriculture de tubercules dans le sud-est plus arrosée, usant du feu pour la chasse aux kangourous et aux émeus, ont transformé tout l'intérieur en désert et détruit une bonne part des réserves d'eau douce, d'autant que le faible relief à l'est et au nord-est accroche mal les vents de la mousson.

Les cultures traditionnelles multiples de l'Australie montrent des peuples qui, ne pouvant se marquer par l'évolution rapide de leurs technologies, ont construit des systèmes sociaux d'une complexité extrême, où la prime allait vers encore plus de facteurs originaux de créations intellectuelles. Ces peuples n'avaient rien de figé, sinon pour les conditions physiques de leur survie et recomposaient constamment leur civilisation. Ils continuent à s'y employer.

L'intervention blanche, anglaise, à la fin du XVIII^e siècle, a commencé par l'expérience d'un développement agricole et démographique par l'installation d'un bague, servant à débarrasser les villes anglaises du trop plein marginalisé et instable du transfert de main-d'œuvre de la campagne vers ces villes, de façon à pallier le danger d'une explosion sociale prévisible, que les détenteurs de capitaux craignaient par dessus tout, des jacqueries transférées de la campagne à la ville.

Les étapes successives du développement de cette colonisation, pénitenciaire, puis libre, de grands propriétaires fonciers puis de plus petits fermiers contestataires, en attendant une ruée vers l'or, puis le développement d'une économie minière (fer, charbon, nickel, cuivre), font que le pouvoir politique oscille entre un populisme de gauche et un conservatisme de nantis. La

politique officielle de l'Australie blanche (*white Australia policy*), en particulier mise sur pied par le parti travailliste sous la pression des syndicats, renvoyait en Chine la main-d'œuvre venue au moment de la ruée vers l'or et interdisait l'immigration asiatique. La libéralisation au cours des dernières décennies de cette politique n'a pas pu empêcher l'introduction des Triades chinoises, qui posent un problème difficile d'ordre public aux autorités australiennes, qui n'ont pas su, ni voulu, faire appel à temps à la compétence britannique sur ce dossier.

La libéralisation aussi à grand pas du statut des aborigènes australiens après 1945, en particulier favorisée par la campagne permanente organisée par Adolphus Elkin, prêtre anglican, à partir de sa chaire du département d'anthropologie de l'université de Sydney, n'a pas encore réussi à faire rendre à ce peuple premier une grande partie des terres confisquées au profit d'une colonisation rurale blanche, aujourd'hui mise en difficulté par l'accélération de la désertification de l'intérieur du pays.

Les grands propriétaires fonciers voient leur cheptel (bovins pour l'exportation de la viande, ovins pour la laine) mourir de soif et sont obligés de renoncer progressivement aux facilités de l'irrigation des emblavures devant le danger de ne plus avoir assez d'eau pour la survie des villes tentaculaires qui caractérisent le développement de l'Australie blanche.

Une partie de ces villes constitue une sorte de miroir des agglomérations du nord-est des Etats-Unis, du fait de l'importance de l'immigration irlandaise, catholique et pauvre, dont l'organisation politique et électorale clientéliste mime la corruption

introduite par les mêmes dans les systèmes urbains nord-américains, et en particulier par la même alliance de la police et des patrons des cliques électorales animées par la droite syndicale catholique. L'immigration en provenance du sud de l'Italie et de la Grèce n'apparaît pas comme un frein à cette tendance, d'où se différencie cependant une colonie allemande ayant introduit la vigne et le vin en tant que moyen de développement dans le sud de l'Australie.

La vision stratégique de l'époque coloniale australienne, visant à établir une ligne de défense du paradis perdu des blancs le plus loin possible vers le nord, amènera l'Angleterre à s'opposer à ce que les Français s'attribuent seuls le Vanuatu, à établir un protectorat sur les îles Salomon et à annexer et administrer la Papouasie, avant que l'Australie ne se fasse remettre globalement les anciennes colonies allemandes au traité de Versailles, dont l'île aux phosphates de Nauru, pendant que la Nouvelle Zélande prenait en compte les Samoa occidentales.

«L'Australie, n'est-elle pas un préjugé et une réalité aux antipodes des idées reçues ?

Le peuplement le plus ancien de cette partie du monde date-t-il de — 100.000 ans ou de — 50.000 ans ? Qu'importe, les descendants de ce peuple premier n'ont obtenu le droit de vote qu'en 1967... Et qu'importe si leur art rupestre remonte à - 40.000 ans (celui de Lascaux, si prestigieux à - 17.000!)

Ainsi ce vaste espace parcouru pendant si longtemps par les aborigènes a-t-il pu être considéré comme la terre de personne, *terra nullius*, et 1788 à 1971 et ce n'est qu'en 1992 que l'arrêt Mabo de la Cour suprême australienne reconnaît qu'il a été d'abord

peuplé par un peuple premier (1,5 % de la population actuelle soit 257. 000 personnes aujourd'hui).

Les limites du plus petit continent des continents de notre terre varient, comme les autres, avec le niveau des océans qui l'entourent. Est-ce pour cela que l'Australie se nomme *Sahul* selon les géologues à la dernière glaciation (- 18.000 ans) ou Australasie si l'on est archéologue (- 50.000 ans au minimum) ou même Meganesia si l'on est biologiste ? En effet, l'idée d'évolution chère à Darwin (de l'*Origine des espèces*, 1852) n'est-elle pas double ou différente de part et d'autre de la ligne de Wallace — celui-là même qui aurait pu devenir Darwin à la place de Darwin ?

D'ailleurs cette faune si étrange et cette flore si particulière décrite pour la première fois par Banks et Solander lors du premier *Voyage de Cook* en Océanie, ce genre *Banksia* (77 espèces de la famille des *Proteaceae*) devenu la fleur symbole de l'Australie, n'a-t-il pas failli être le premier nom officiel de l'Australie ?

La première colonie anglaise, la Nouvelle Galles-du-Sud (en hommage au fief de tous les princes héritier de la Couronne britannique) n'a-t-elle pas fait partie, brièvement, de la Nouvelle Zélande (en hommage au navigateur hollandais Abel Tasman) jusqu'à la signature du traité de Waitangi en 1841 ? D'ailleurs cette séparation n'a jamais été complète (la NZ participe en 1891 à la *National Australasian Convention*) et le gouvernement néo-zélandais siège toujours au sein du Conseil des gouvernements australiens (COAG) : et les deux pays célèbrent encore le même *Anzac day* (*Australian and New Zealand Army Corps*) chaque 25 avril, en souvenir du dé-

barquement à Gallipoli en 1915.

L'Australie semble unique à tel point qu'on oublie qu'elle est, comme les Etats-Unis d'Amérique, une Confédération, *Commonwealth of Australia* est son véritable nom. Construite un peu sur le modèle des cantons de la Suisse, elle assemble, depuis juillet 1900, 6 anciennes colonies avec leurs 6 Gouverneurs, 6 Parlements souverains (Australie méridionale, Victoria, Nouvelles Galles-du-Sud, Tasmanie, Queensland, Australie occidentale), 3 Territoires (Territoire fédéral australien, Territoire du Nord, Territoire de Jarvis Bay) mais il faut y inclure aussi les Terres extérieures (Terres antarctiques, îles de Christmas, de Cocos, de Norfolk ainsi que celles de la Mer de corail, Heard et Mc Donald).»

(*Robert Koenig*)

(Lümholz 1889)
 (MacIntyre 1987)
 (Clark 1987)
 (Spencer et Gillen 1899, 1904)
 (Spencer 1914)
 (Elkin 1933)
 (Lewis 1976)
 (Glowczewski 1981, 1989, 1991, 1997, 2002)
 (Kupka *JSO*)
 (Coombs 1994)

Australonésiens — Les «sujets parlants», selon le si aimable terme concocté par nos amis linguistes, les langues classées comme australonésiennes comprendraient 386. 000. 000 d'individus, dispersés entre Madagascar et l'île de Pâques. La précision de ces chiffres est bien sûr trompeuse et l'on ne doit en retenir que l'échelle. Ils comprennent la plupart des habitants de l'Indonésie, des Philippines, de la Malaisie,

une bonne partie de l'Indochine et des parties de la Thaïlande, de la Birmanie, la presque totalité de Madagascar, en plus de la Micronésie, de la plus grande partie de la Mélanésie insulaire et de la Polynésie. Cela fait du monde quand même.

Il s'agit ainsi non pas de la diffusion dans le seul Pacifique d'une famille de langues découvertes dans ce seul environnement maritime, mais d'un des principaux mouvements culturels et linguistiques de l'histoire universelle, dont le point d'éclatement est à rechercher là où la population est la plus nombreuse, à savoir dans l'ensemble Malaisie — Indonésie. Il n'est pas question qu'il soit issu d'une petite migration de Chine à Formose et au-delà.

Cette dernière, située aux environs de 5.000 ans avant maintenant, se placerait, à ce moment là précis, après l'apparition du millet et du riz, de la roue, du fer et de l'élevage des buffles de trait, pour leur viande et leur lait. Comme ils n'ont pas apporté tout cela en Polynésie, c'est qu'ils sont allés ailleurs. Si cette migration a eu lieu, elle s'est dirigée normalement au plus près, couvrir les îles Philippines d'Australonésiens connaissant le fer, etc., tout le reste est de la fantaisie.

Le problème de méthode est que les linguistes qui se sont le plus accrochés au problème de l'origine des langues australonésiennes se sont trompés, ayant imaginé des raccourcis sans jamais les justifier véritablement au plan scientifique, l'utilisation d'un vocabulaire commun de moins de trois cent mots étant un abus par rapport à l'ampleur du dossier. On doit comparer des langues entières entre elles et pour cela avoir recours à des moyens informatiques lourds et des logiciels qui n'existent pas encore.

Tout ce qu'on sait pour le moment est que des vocables chargés culturellement et économiquement (par rapport à la survie) tendent à se retrouver équivalents sur une large surface de dispersion, tel le mot pour le cocotier, *nu*, palmier essentiel pour la vie insulaire ou sur les côtes de l'Asie du Sud et dont la diffusion pourrait être liée partout à la présence ou au passage de groupes austronésiens, y compris une variété spécifique sud-américaine à l'existence antérieure à Christophe Colomb (ce qui impliquerait un échange logique entre la patate douce allant d'Amérique en Océanie et le cocotier allant d'Océanie en Amérique).

Le terme pour le chien, *kuli*, ou ses allèles, *uli*, etc., est tout aussi ancien. C'est ce phénomène d'un vocabulaire relativement stable d'ouest en est, avec un saut qualitatif en Polynésie orientale, qui est à l'origine du concept austronésien. Certains descendants d'Austronésiens mangent le chien, d'autres pas. Personne n'a soulevé ce critère là.

De la même façon le petit nombre de milliers d'années, cinq, accordé par ces mêmes linguistes pour la construction de l'ensemble austronésien, ne tient pas la route, le phénomène est trop important et ces linguistes n'ont pris en compte matériellement qu'un trop petit nombre de langues, surtout océaniques et parmi ces langues un trop petit nombre de mots. Dans ce genre de travaux, on tient compte de toutes les petites langues océaniques, mais les deux cent millions d'Indonésiens ne sont représentés en fait que par une seule langue globale, le *bahasa indonesia*. Les auteurs ne disposent généralement pas d'un inventaire de toutes les langues locales dont l'addition constitue l'Indonésie, la même situation à Madagascar. Et ils ne savent rien des

langues le long des côtes de l'Océan Indien. Tous leurs raisonnements sont à mettre au panier. Sur le plan scientifique, Isidore Dyen, l'inventeur du raccourci, est une catastrophe, ce qui était l'avis d'André Haudricourt, et le mien aussi.

On est obligé de constater d'ailleurs que la flore qui accompagne l'expansion austronésienne est une flore dite indo-pacifique, dont le groupe spécialisé des plantes médicinales, et dont l'arbre principal, le banian, qui fait partout l'objet d'une véritable culture par l'homme, et d'une vénération traduite par des rites liés au culte des morts, est lui est lui aussi originaire d'Asie du Sud. Les plantes alimentaires, légumes racines essentiellement, dont l'igname et le taro sont originaires d'Asie où elles sont diffusées et utilisées très largement, aujourd'hui encore. Leur point d'origine n'est pas la Chine, mais elles s'y sont diffusées très tôt.

Ainsi, l'aire de diffusion la plus large des langues austronésiennes est la côte sud et sud-est de l'Asie, celle que l'on connaît le moins tant pour son archéologie que pour l'histoire ancienne détaillée de cette région, où la science occidentale s'est essentiellement intéressée aux grands royaumes et pas aux mouvements qui se déroulaient, un peu dans tous les sens, silencieusement, le long des côtes de l'Océan Indien. Le seul facteur un peu connu est l'histoire de l'empire du Champa, majoritairement austronésien, et dont l'éclatement tardif peut d'ailleurs avoir provoqué des migrations secondaires plus récentes, vers l'ouest ou vers l'est, personne n'a fouillé ce dossier.

Le fait que toute cette région a été recouverte par l'Hindouisme, puis partiellement par l'Islam, puis par l'expansion de la civilisation Han vers le sud, puis par la nais-

sance et l'extension du royaume Dai Viet, ne facilite pas les choses.

Une interrogation naît de la formation insuffisante des linguistes anglo-saxons travaillant sur le Pacifique Sud. Aucun n'est préparé à reconnaître et à travailler sur des langues à tons. Pour découvrir trois langues à tons en Nouvelle Calédonie — sont-elles vraiment austronésiennes ? — il nous a fallu, à l'initiative d'André Haudricourt et sur la suggestion de Maurice Leenhardt qu'un tel phénomène linguistique pourrait bien exister, former spécialement un linguiste pour travailler sur les langues à tons.

Puisqu'il y en a en Nouvelle Calédonie, il pourrait bien y en avoir ailleurs dans la région, mais personne n'a posé le problème parce que personne, dans ceux qui se proposent comme étant compétents, n'est en mesure de le résoudre.

L'hypothèse d'une auto-crédation sur place de langues à tons pour répondre à un besoin interne de ces langues n'est pas entièrement satisfaisante. A-t-on vraiment observé un tel phénomène ailleurs ? En Asie, le dossier des langues à tons est une affaire de masses humaines en interconnexion depuis des millénaires.

Un autre problème est l'inanité des études globales concernant ce qu'on désigne du nom de langues papoues. Le seul critère actuel est d'affirmer qu'elles ne sont pas austronésiennes. Mais sur quelles bases l'affirme-t-on ? Pour le moment, les travaux de Stephen Wurm sont extrêmement superficiels et décevants. Cet Autrichien ne cherchait d'ailleurs pas à ce qu'il en soit autrement, il s'amusait à faire du vent.

(Austronésiens Wikipedia)
(Lebot 2002)
(Guiart 2012e)

(Grace 1959)

(Haudricourt 1972)

Auteurs océaniens anciens — Les premiers auteurs océaniens ont été hawaïens et relevaient de la cour des rois Kamehameha successifs, dont ils valorisent la tradition. Ces auteurs, liés à la mission protestante américaine, ont écrit en anglais et en hawaï'ien. Leurs ouvrages, puisqu'il s'agit de cela, ont été réédités par le *Bernice Pauahi Bishop Museum*, à Honolulu, dont c'était la vocation. Ils ont traité aussi bien aux grands mythes cosmogoniques qu'aux phénomènes religieux locaux, à l'organisation de la vie politique dans les commencements du régime royal, aussi bien qu'à la vie de tous les jours des insulaires. Les noms à retenir sont ceux de John Papa I'i et de Samuel Kamakau. L'appareil de notes de leurs éditeurs est cependant moins satisfaisant que celui offert par Maurice Leenhardt ou les auteurs de la présentation des cahiers de Luellen Bernart en Micronésie.

Le premier auteur mélanésien de quelque importance a été la traduction d'un texte en langue de Mota écrit par un diacre anglican de Merlav, Clement Marau, au profit du révérend Codrington, traduit et publié par ce dernier en 1894. Merci à Lamont Lindstrom de me l'avoir rappelé.

Puis viendra au cours des années 1920 et même avant, en tant que collaborateur du pasteur missionnaire et anthropologue Maurice Leenhardt, le pasteur Bwesou Eurijisi, de la vallée de Houailou, la «vallée longue», en Nouvelle Calédonie. Il nous a laissé des dizaines de cahiers écrits dans la langue de la vallée, où ressortent des textes aussi bons que les meilleurs articles profes-

sionnels de l'époque écrits par des spécialistes européens expatriés.

D'autres Mélanésiens ont écrit pour Maurice Leenhardt des textes de la même qualité, mais en plus petit nombre. Leenhardt en a publié une grande partie, en les utilisant, traduits et mis entre guillemets, dans les chapitres de ses ouvrages, en plus des textes de mythes présentés en texte vernaculaire avec traduction juxtalinéaire et traduction en bon français, et un appareil de notes à nul autre semblable à l'époque, du moins du fait d'un auteur européen. L'ensemble de l'œuvre de Bwesou est disponible aujourd'hui en édition en langue vernaculaire, grâce à une fédération scolaire protestante, mais avec seulement des résumés en français et peu de notes. J'en ai publié un certain nombre en texte vernaculaire avec traduction originale et inédite par Maurice Leenhardt et un appareil de notes incluant les notes de Leenhardt et les miennes.

John Fisher, Saul Riesenbergr et Marjorie Whiting ont publié en 1977 *Le Livre de Luellen Bernart*, auteur micronésien originaire de l'île de Pohnpei (Ponape) dans les îles Carolines. Ses écrits couvrent la période de 1934 à 1946, les trois derniers chapitres ayant été dictés par lui à sa fille quand il était alité et malade. Cet ouvrage traite des mythes d'origine et de l'histoire mythique, dont celle de la cité mégalithique construite sur le platier récifal à Nan Madol, puis de la chronique coloniale de l'île de Pohnpei, de la société et de la religion ancienne, enfin de textes de chants et de danses et des lexiques spécialisés de la connaissance de la nature environnante. Un second livre de notes détaillées, chapitre par

chapitre, complète un travail d'édition et d'érudition remarquables.

La *Polynesian Society* de Nouvelle Zélande a publié, sous la plume de Sir Apirana Ngata en 1928, et avec la collaboration de l'érudit maori Pei Te Hurinui en 1961 pour les livres II et III, un compendium de chants traditionnels maoris présentés dans la langue polynésienne et en traduction anglaise, avec un appareil de notes extrêmement intéressant, qui ne doit rien à la science européenne et à ses théories locales imaginées par des *pakeha* : *Nga Moteatea, The songs, scattered pieces from many canoes*. Le matériau est riche et passionnant. Ce sont des chants d'amour et de deuil, des *dirges*, forme littéraire bien connues des intellectuels écossais, dont sir Walter Scott a publié des dizaines.

L'histoire des lignages polynésiens s'y retrouve depuis le point de départ à Tahiti ou Raiatea, puis dans les luttes intestines pour le pouvoir local avant l'arrivée des *pakeha*, les étrangers blancs, puis dans les guerres coloniales contre les Anglais. C'est là une des plus remarquables réussites de l'édition au profit des Océaniens. Mais c'est aussi un témoignage difficilement réfutable de la place des femmes et en particulier des filles première-nées de grand lignage, dans la société maorie.

Les textes concernant *La lignée royale des Tamato'a de Raiatea*, traduits et préparés pour l'édition par Hiriata Millaud et Bruno Saura, et *L'histoire et les traditions de Porapora et Huahine*, édités par Hiriata Millaud, Patrick Matari'i Daubard et Bruno Saura, sont de la même veine, une traduction prudente et précise et un appareil de notes utiles et de qualité de textes anciens

qui dormaient dans des archives où l'on ne sait comment ils y étaient arrivés.

Le regretté Ron Crocombe et son épouse, après Raymond Leenhardt qui l'avait cité le premier, et à partir de l'université nationale australienne à Canberra, ont ressuscité la figure de l'évangéliste protestant Ta'unga, originaire des îles Cook et qui travaillait pour la *London Missionary Society*. J'ai collaboré marginalement à ce travail par quelques notes pas toujours très brillantes.

Il avait été installé à Tuauru, au sud-est de la Nouvelle Calédonie, avec d'autres évangélistes. Ils ont eu du mal à se faire accepter, mais y parvenaient petit à petit, à cause de la force de caractère de ce dernier et de son intelligence du terrain. Ils seront retirés par le missionnaire responsable du champ, à l'occasion d'une visite du navire missionnaire, le *Camden*, basé aux îles Cook et à Samoa, craignant pour leur vie après plusieurs morts de maladies et des menaces provenant de la chefferie de l'île des Pins les rendant responsables de l'introduction d'épidémies. Le résultat de cette retraite sera que le sud de la Nouvelle Calédonie deviendra catholique.

Ce groupe d'évangélistes sera réinséré à Maré et à Lifou, où Ta'unga entrera en conflit avec son collègue Fao, étant plus lucide que lui et voyant clair dans la stratégie à Mu, pays de Lösi, à Lifou, de *Ngazonie Api Angajoxu*, amant de l'épouse du vieux grand chef *Bula* aveugle, et qui entraîna le christianisme naissant dans des affaires qui choquèrent une grande partie du pays de Lösi et déclenchèrent une guerre civile de quatre années à la mort de *Bula*, guerre sur laquelle soufflait les commerçants blancs

vendant des armes à feu aux deux camps, entre les *Angete Lösi*, les gens du bord de mer autour du site de la chefferie de Mu et les *Anga Haetra*, les chefferies secondaires dites «aînées» de l'intérieur de l'île et de la côte plus au nord.

Il s'y ajouta des affaires sexuelles condamnables de la part d'un des assistants de Fao, samoan comme lui et que par conséquent il défendait. Toutes ses belles amies ayant accouché en même temps de fils, dont deux co-épouses du chef *Bula*, elles leur donneront le nom du Samoan, rendant par cela même le scandale public. La Légende dorée protestante de la conversion des îles Loyalty passe pudiquement cet incident sous silence.

Avant que cette guerre n'éclatât Ta'unga fut retiré du champ et ramené aux îles Cook, où il poursuivra, dans les îles extérieures, une carrière pastorale sans problèmes.

Il laissera, soit dans sa famille, soit dans les archives de la *L.M. S.*, plusieurs cahiers relatant son apostolat sur la Grande Terre, les affaires de Lifou avant son départ, et sa vie plus tranquille aux îles Cook.

Ces cahiers contiennent deux sortes de textes, d'une part une description fouillée et une analyse tout à fait neuve des conditions de l'évangélisation sur la Grande Terre, comportant des détails permettant d'intéressantes découvertes par la comparaison avec d'autres sources de la tradition orale : ses voyages le long de la côte est jusqu'à Hienghène et les visites de grands personnages locaux venus le voir.

Mais aussi des visions terrifiantes complètement inventées du cannibalisme local et des chasseurs de viande humaine, textes destinés à être lus en chaire à Rarotonga et

justifier ainsi les efforts missionnaires et leur coût.

Son analyse des intrigues à la cour des Bula est parfaitement intéressante et objective.

(Codrington 1894)
(Wheeler 1926)
(Milner 1952)
(L'i 1959)
(Guiart 1963 et 2004)
(Kamakau 1964)

Auteurs océaniens modernes — L'environnement culturel des indépendances dans le Pacifique a provoqué la curiosité et un intérêt pour des auteurs littéraires océaniens. On a eu de ce fait une floraison de petits ouvrages de nouvelles écrites par des auteurs qui deviendront, ou pas, des hommes et des femmes politiques de poids dans leur pays libéré. C'est ainsi qu'on peut lire des nouvelles d'auteurs papous et ni-Vanuatu, dont on n'entendra plus jamais parler après, la curiosité s'étant émoussée et donc aussi les possibilités d'édition et la vocation des auteurs.

En même temps, certains personnages papous ou salomonais de premier plan ont été encouragés à écrire leurs mémoires, seuls ou avec un *ghost-writer*. Ces ouvrages ne sont jamais très longs, on y voit surgir à chaque fois deux personnages, et tout d'abord la mère, dont ils parlent avec des phrases touchantes et montrent qu'elle n'était pas en état de servitude dans son couple (contrairement aux affirmations de Godelier), mais participait avec force aux décisions.

Le second personnage est un blanc, un missionnaire ou un officiel du gouverne-

ment colonial, qui prend intérêt à un enfant ou un adolescent, le pousse et trouve les moyens financiers pour lui assurer une éducation hors de l'ordinaire des enfants des îles, le projetant dans un monde étrange et nouveau pour lui, où il guide ses pas, lui servant de père de substitution dans ce qui ressemble à chaque fois à un conte philosophique.

Ces père Noël blancs, cherchant à compenser les fautes du système colonial par des initiatives individuelles leur acquérant un mérite anonyme, sont un phénomène intéressant qui serait resté inconnu sans ce mouvement littéraire. Ils sont missionnaires ou laïques, et parmi ces derniers de très hauts fonctionnaires australiens de l'ordre judiciaire.

Les groupes d'écrivains se révélant stables, en tant que tels, sont les auteurs maoris, hommes et femmes, et un auteur samoan, qui ont su prendre pied dans l'édition occidentale de la région et se faire connaître internationalement. La clé de cette réussite est ainsi à la fois le talent de l'auteur et sa capacité de comprendre les mécanismes occidentaux de relations publiques, même si c'est parfois de manière un peu caricaturale. On trouve là aussi bien des femmes que des hommes.

Le romancier et poète Albert Wendt, métis de descendance allemande, on trouve des Wendt aussi bien à Fiji qu'à Wallis et à Futuna, est l'ancien directeur du lycée d'Apia. Il avait bien réussi comme enseignant, mais deviendra un écrivain sulfureux à Samoa. En effet, la société samoane qu'il décrit est une société post coloniale striée d'hypocrisies et de violences de toutes sortes qui, elles, peuvent expliquer le taux

effrayant de suicides de jeunes, qui est le plus élevé au monde actuellement (auparavant c'était la Suède qui portait cette couronne) ainsi que, les choses étant liées, le taux important de départs pour immigrer en Nouvelle Zélande, autre forme plus bénigne de suicide social.

Les hommes politiques samoans n'apprécient pas du tout les révélations négatives que l'on trouve dans les œuvres d'Albert Wendt. Les descriptions de tragédies en devenir sont si fortes qu'on n'imaginerait pas un anthropologue osant exprimer un tel discours. Aucun d'ailleurs ne l'a tenté. Personnellement, l'ouvrage que je préfère est *Puliuli*, où je retrouve toutes les étapes des messianismes dont j'ai été le témoin en Mélanésie.

La violence sociale décrite par Wendt est générale ailleurs en Océanie, excepté qu'il la pousse par effet littéraire pour parvenir à la tragédie qui lui est nécessaire, alors que dans la plupart des cas, ou elle s'essoufle par manque d'oxygène, et aboutit à une acceptation morose de la réalité (le départ à la ville blanche, ou métisse, est une solution partielle : Auckland, Suva, Nouméa ou Pape'ete), ou elle vire au problème de santé mentale, à l'alcoolisme et à la drogue, au *paka*, surtout aux deux en même temps, et alors on obtient des assassinats de proches en période de crise due au mélange détonnant alcool et drogue, qui remplacent en quelque sorte les suicides samoans.

Il s'ajoute à cela une autre forme de réaction à des situations éprouvées comme insolubles, l'incendie par un homme de sa maison, celle où il vit avec son épouse et ses enfants. Des exemples existent jusque dans le Tahiti moderne. On notera que ces

incendies sont des affaires d'hommes, les femmes ne mettent normalement pas le feu à leur maison, mais il y a des accidents domestiques. Il me semble qu'en Indonésie et en Asie du sud-est les incendies de leurs maisons par les femmes existent, quoique ce soient plutôt les maisons de leurs rivales qu'elles choisissent.

Les écrivains maoris, eux, traitent de toutes les formes de la violence blanche, cette violence coloniale maintenue qui ne veut plus dire son nom, comme à Nouméa aujourd'hui (par le refus de la réforme foncière pour des communautés canaques parvenues au bout du rouleau, devenues trop nombreuses sur des domaines devenus trop exigus, trop difficiles à vivre sur des terres trop pauvres, ou trop souvent inondées). De l'injustice foncière en dehors de la ville, au manque de justice sociale à la ville elle-même, avec toutes les conséquences connues dans les quartiers ghettos, il y a de quoi faire pour les écrivains se penchant sur les tragédies en devenir (Witi Ihimaera, *Tangi ; The new net goes fishing*) ou recherchant des formes de salvations individuelles (Patricia Grace, *Potiki ; Mutuwhenua : the moon sleeps*). John Puhiaatau Pule (*The Shark that ate the sun*) et Keri Hulme (*The Bone people*) recherchent une solution aux maux de la société dans une réinsertion de la tradition orale.

On notera un effort de l'intelligentsia maorie pour se donner à plein dans la construction d'une littérature nationale maorie qui soit directement utile aux enseignants de leur nation dans leur œuvre pour remettre la langue maorie au premier plan et remonter le courant menant à sa disparition. Ces hommes et ces femmes lucides

ont considéré que ce travail de pédagogie était prioritaire par rapport à l'action politique

La Nouvelle Calédonie est dominée, y compris les auteurs blancs, par la figure de Déwé Gorodé, pour le moment ministre inamovible de la culture. Elle est inamovible justement parce qu'il n'existe personne, y compris chez les écrivains européens, qui puisse rivaliser avec sa qualité humaine et littéraire.

Poète et romancière, elle a chanté plus particulièrement le combat des femmes et les tragédies qui les attendaient dans ce monde colonial d'une brutalité telle que les femmes canaques étaient considérées par les Européens comme du bétail, au point de manifester violemment devant la gendarmerie à Nouméa contre l'arrestation d'un violeur blanc, justement parce que : «Monsieur, les femmes canaques, c'est du bétail!». Incident que nous relate un général de gendarmerie en retraite en des mémoires récentes. Comment met-on sur pied un destin commun avec ces gens là ? Tout ce que Déwé Gorode raconte est parfaitement exact.

Petite fille d'auteurs canaques qui travaillaient pour Maurice Leenhardt et moi même, les pasteurs Eleisha Nabay et Philippe Gorode, fille d'un autre auteur canaque prolifique, Waya Gorode, dont nous (nous collectif) sommes en train de préparer l'édition complète de ses manuscrits restés inédits, cette grande dame de la littérature calédonienne laisse là une œuvre qui nous donne une leçon nécessaire, ne jamais reculer devant la description de l'injustice. Il y en a tant dans la situation coloniale, ou celle prétendument post coloniale, que les

histoires sont forcément tristes, de quelque côté qu'on les envisage.

Son œuvre en tant que ministre de la culture est l'objet de jugements défavorables de la jeune génération canaque, qui voudrait un accès plus facile aux crédits publics, sans se rendre compte de la difficulté de mettre en route le moindre projet, dans un environnement politique européen local qui ne désire, au plan culturel canaque, que des faux semblants et organise des pressions cachées pour éviter que naisse aucune initiative d'envergure qui puisse marquer le siècle. On en est réduit au saupoudrage.

La littérature maohi à Tahiti est difficile à classer. Elle est le fait de la classe urbaine de demis, très bien intégrés en français, qui est sa langue principale d'expression depuis de nombreuses générations, toujours plus ou moins proches du pouvoir local, fournissant la plupart des cadres de la fonction publique et de l'enseignement, justement cette classe sociale qui s'est fait mettre sur le côté à l'indépendance dans les divers Etats de la région, Fiji et la Papouasie-Nouvelle Guinée.

Excepté Samoa où ils avaient participé à la lutte pour l'indépendance depuis les années du mouvement du *Mau* avant guerre.

Ailleurs on leur reproche d'avoir été trop liés au pouvoir colonial et ils ont perdus leurs emplois dans la fonction publique, comme en Indonésie les cadres chrétiens civils ou militaires de la période hollandaise.

Le résultat est une ambiguïté fondamentale de la littérature maohi, qui apparaît dans la peur décrite par un auteur femme devant la force non maîtrisée de l'émeute surgissant à partir des quartiers populaires et misérables de Fa'a (dans un roman qui

rappelle étrangement une œuvre d'avant guerre de la princesse Bibesco, le prétexte est le même, celui d'une jeune femme installée dans la «bonne» société et qui tombe amoureuse d'un leader syndical et se trouve confrontée à la violence politique).

L'indépendance conceptuelle est favorisée, mais à condition que rien ne change dans la hiérarchie des relations sociales et économiques. Les gens qui dinaient en ville avec les chefs de services expatriés ou chez le gouverneur veulent bien l'indépendance, mais pas contre eux.

Ils ne craignaient pas Gaston Flosse. Ils craignent Oscar Temaru, non à cause de la force de sa personnalité, mais parce que justement il manque de force et ne maîtrise pas son électorat. Temaru se contente de gestes symboliques souvent vides de contenu, les réunions de prières ou les pétitions à l'intention des Nations-Unies. Pour le reste, ceux qui l'entourent se comportent trop souvent comme ceux qui entourent Gaston Flosse. Il y a autant de clientélisme des deux côtés.

On ne saurait construire une littérature vivante à partir de réalités politiques aussi terre à terre et d'un avenir pour les auteurs aussi incertain.

Temaru au pouvoir donnant un emploi à sa fille s'insurge contre les critiques parce qu'elle est handicapée, mais ce n'était pas à lui à le faire, et ce faisant il violait manifestement la loi portant statut de la Fonction publique. Il aurait pu procéder avec plus de subtilité. Si Hollande agissait ainsi, que ne dirait-on pas !

Le révérend père Patrick O'Reilly, admirateur du Tahiti historique, celui de la reine Pomaré et des amiraux de la Royale, avait imaginé cette Académie Tahitienne,

dont la fonction n'est pour le moins pas entièrement claire et l'action peu évidente, pas plus que les autres académies ailleurs. Il y a pourtant des gens que j'estime parmi ses membres.

La réalité est que la littérature vivante ne fonctionne pas à coups d'institutions officielles, mais d'initiatives privées d'auteurs agissant dans le secret de leur cabinet de travail, s'ils en ont un. Ce qui manque aux écrivains tahitiens, c'est un lectorat à l'échelle du contenu de leurs écrits.

Albert Wendt l'avait trouvé dans l'ensemble des universités de langue anglaise, où d'une part il était devenu professeur, d'autre part il allait de l'une à l'autre pour des cycles de conférences et de lecture publique de textes, sorte de rituel difficile à prendre au sérieux dans le milieu intellectuel français. Quand j'étais lycéen, cela m'aurait amusé parce que sortant de la routine. Aujourd'hui, je me sauverais.

Les écrivains de l'outre-mer français manquent généralement de pareille ouverture institutionnalisée. Ils n'arrivent pas à se frotter à un public concret. Ils ne savent pas vraiment pour qui ils écrivent. Parfois, ils en rajoutent à titre de test, mais sans obtenir de vraie réponse. Peut-être manquent-ils du *punch* nécessaire ?

Césaire l'avait, en tant qu'homme politique internationalement admiré, mais dans le Pacifique Sud francophone, en dehors de Déwé Gorodé, aucun écrivain n'est homme ou femme politique, et aucun n'a eu tellement à se plaindre des conditions matérielles de son existence. Aucun non plus n'a bénéficié du retentissement qu'obtiennent les écrivains antillais, qui ont l'avantage d'un lectorat captif en métropole, celui de l'immigration antillaise et guyanaise,

s'ajoutant au public universitaire qui admire par principe, n'osant pas critiquer du fait du poids de l'histoire.

On ne saurait être à la fois écrivain et Christina Taubira. Elle a l'étoffe, le punch, la personnalité remarquable et la capacité de faire passer un message, tout ce qu'on voudrait voir ici, mais elle n'écrit pas.

(Beier 72 et 74)
(Wendt 73, 77 et 79)
(Ihimaera 1973, 1977)
(Kilage sd)
(Shelley 1978)
(Hulme 1983)
(Hau'ofa 1983)
(Gorode 1985)
(Pule 1992)
(Lacabanne 1992)
(Grace 1992)
(Koce 1996)

B

Bambous gravés — Le bambou gravé à large diamètre, si commun en Asie et en Indonésie, s'est introduit tard dans le Pacifique Sud, aboutissant en Nouvelle Calédonie seulement au début du XIX^e siècle. De ce fait, il présente des usages divers et peu cohérents.

Montrant une installation manifestement plus ancienne, le long des côtes septentrionales de la Nouvelle Guinée, il sert de gourde à chaux pour le bétel, couvert de motifs gravés apparentés dans toute la région avec ceux de l'Indonésie des îles extérieures et de Kalimantan. Ailleurs il est flûte liée aux rites d'incision du prépuce des adolescents, en particulier dans la vallée du Sépik.

Aux îles Salomon, il devient le matériau des flûtes de Pan (Malaïta), de même que au nord Malekula au Vanuatu. Tout autour, au Vanuatu, il sert individuellement, en tant que flûte simple, au jeu des accords amoureux parallèles à la montée de la liane de l'igname. Ces flûtes sont gravées du motif du visage humain à l'intérieur du losange dessiné par les deux mâchoires inférieures de porcs affrontées, ou de sa traduction sous la forme du masque *Rom*.

Le bambou dans toute la région est aussi contenant pour la cuisine. On ouvre un entre-nœud vert coupé juste avant le haut, on le bourre d'ignames râpées enveloppées dans des feuilles comestibles (jeunes feuilles de taro, feuilles de chou kanak) et on le place près du feu ou sur les braises. Lorsque le bambou est sec, le plat est cuit.

En Nouvelle Calédonie, le bambou est comme souvent aussi au Vanuatu résonnateur, frappé verticalement au sol pour les danses, par les hommes et par les femmes indifféremment, ce qui correspond à son statut d'acquisition récente.

Ou alors, ce qui est une spécialité du milieu du XIX^e siècle, il devient carnet de croquis. Ces pièces très intéressantes plutôt que belles, sont localisables par le dessin des flèche faitières représentées, ce qui est donc pour la plupart l'indication qu'ils viennent de Canala, quelques autres de Touho. Les divers auteurs imaginant de travailler sur ces bambous se sont tous trompés en ne sachant pas ce détail, excepté ceux qui m'ont plagié sans le dire. Mme Lobsiger-Dellenbach, une très vieille amie du musée de l'Homme, qui a exploité un mari en or en lui faisant recopier à la main tous les bambous de la terre, y a cherché l'illustration de mythes de la vallée de

Houailou alors qu'il s'agissait de la région de Canala. Mme Eliane Métais a raconté n'importe quoi, interprétant au hasard et au culot.

(Colombo-Dugout 2009)

Banques — La banque se prend facilement pour le sommet de la civilisation occidentale. Ce qu'elle cache soigneusement, c'est qu'elle est comme tout le monde, elle obéit à des phénomènes de mode qui, plus d'une fois, l'ont mené dans le mur depuis l'affaire Law au XVIII^e siècle.

Les Tahitiens ont été les premiers à comprendre ce facteur secret des carrières bancaires (où l'on poussait vers la retraite ceux qui n'étaient pas au goût du jour).

La vieille Banque de l'Indochine, d'une prudence consommée, ne prêtait de l'argent qu'avec un garant dont elle vérifiait soigneusement les tenants et les aboutissants. La mode est venue d'être plus libérale. Elle s'est mise à prêter sans vérifier la solidité des garanties à Tahiti, de façon à gonfler le chiffre d'affaires. Les Tahitiens se sont empressés de pénétrer dans la faille ainsi créée. Au bout de quelques années, on s'est aperçu que tout le monde était garant de tout le monde. J'ai vu se dérouler le processus avec beaucoup de curiosité pour la conclusion, ayant refusé d'y participer. Il était, socialement et politiquement, devenu impossible de recouvrer les créances.

La Banque de l'Indochine se retira du marché océanien et vendit son fonds à une Banque Australienne, la *Bank of New South Wales* ou *WestPac*, une des plus solides de ce continent, sans bien sûr lui expliquer le dessous des cartes et qu'elle était, à Tahiti, techniquement en état de cessation de paie-

ment, le dossier des créances étant irrécouvrable.

La *WestPac* prendra quelques temps à s'apercevoir qu'elle ne pouvait que perdre de l'argent dans les opérations océaniques francophones, ou à la rigueur ne pas en gagner. Elle revendra à la Société Générale de Banque, française, qui s'est accrochée et qui a dû, on peut le supposer, approvisionner petit à petit les pertes qu'on lui avait si généreusement laissées. En se taisant. Les banquiers n'aiment pas reconnaître qu'ils se sont faits rouler. Les Tahitiens, malins, ont su d'une certaine façon réduire ainsi la fracture sociale. Chirac n'y avait pas pensé.

(Miroux 1999)

Basler Ethnographisches Museum — Le Musée d'Ethnographie de Bâle, en Suisse, aujourd'hui *Museum der Kulturen*, vit de la générosité des grandes familles commerciales et bancaires de la ville, la raison pour laquelle ses conservateurs successifs, Fritz Sarasin, Félix Speiser, Alfred Bühler, ont été longtemps des fils un peu aventureux de cette aristocratie économique, qui apprenaient plus ou moins bien le métier sur le terrain.

Eux au moins sont venus travailler dans le Pacifique, en Nouvelle Calédonie pour Sarasin, au Vanuatu et en Nouvelle Guinée pour Speiser, en Nouvelle Guinée et aux Amirautés pour Bühler. Mais leur ethnographie était aussi primitive que ce qu'ils imaginaient des insulaires. L'illustration est le fort de leurs ouvrages, mais les explications ont du mal à se démarquer de ce que leur racontaient les Européens installés, les auteurs ayant eu du mal à coucher ailleurs que chez des blancs. L'idée de vivre dans des

villages canaques, de coucher avec les gens, de manger leur nourriture, ne leur est jamais venue. Et leur maîtrise du bichelamar a été longue à venir, ne disposant souvent d'aucun interprète que le missionnaire, qui ne pouvait pas leur consacrer tout son temps. On allait en expédition dans un village, puis on en revenait le soir.

Pendant ce temps, l'anthropologie sociale anglaise naissante se mettait à une méthodologie de plus en plus inverse. Pour ce qui me concerne, j'ai très exactement agi tout au contraire : je n'ai couché chez un colon que deux fois en soixante ans, à chaque fois pour des raisons circonstancielles impérieuses. Je ne l'ai d'ailleurs pas regretté.

Les spécialistes bâlois du Sépik s'arrangent généralement pour ne jamais citer Gregory Bateson, en particulier Christian Kaufmann, alors que les travaux de Bateson dominant de loin les siens.

Les Bâlois, en anthropologie, ont mis très longtemps à apprendre à travailler convenablement sur le terrain et ils ont très longtemps aussi été les défenseurs des théories allemandes des *Kulturkreise* que tout le monde avait abandonnées.

Cette vision, qui croyait pouvoir faire avancer l'histoire universelle au moyen de l'étude de la répartition des éléments ethnographiques reportés sur la carte un par un et point de l'espace par point de l'espace, aboutissait à mettre en évidence de soi-disants complexes culturels, les *Kultur Kreise* justement dont l'existence était expliquée par un entrecroisement de migrations hypothétiques.

Ces travaux ont été mis à mal par la critique britannique fondée sur les données et l'expérience de l'anthropologie sociale de

terrain, à partir des résultats de Bronislaw Malinowski, qui connaissait bien le dossier, ayant été étudiant à Berlin, et qui anima personnellement le mouvement international pour la neutralisation scientifique de cette école allemande.

On peut néanmoins considérer que la précision dans le détail des travaux des auteurs de ces théories menant évidemment à une impasse ont permis de mettre en valeur des faits ethnographiques qui sans cela auraient été négligés. Les travaux de l'allemand F. Graebner sur les îles Santa Cruz sont particulièrement notables de ce point de vue, mais ceux de Speiser sur les objets mélanésien sont tout aussi intéressants. Mais enfin comparer les formes des masses dans toute la Mélanésie ne mène pas à grand-chose en l'absence d'une étude technologique précise, examinant l'équilibre des masses et expérimentant l'usage précis de ces armes (voir Massues).

Une nouvelle génération, issue du département d'ethnologie de l'université de Bâle, s'est mis au travail en fonction d'un plan raisonné le long du Sépik. Il en est issu des publications novatrices, déséquilibrées parfois par la participation d'un conservateur du Musée qui a du mal à envisager une méthode strictement scientifique.

Christian Kaufmann, qui a succédé à Bühler pour les collections d'Océanie, a publié d'intéressantes remarques sur le métier de peintre dans la vallée du Sépik mais, issu d'une formation d'historien de l'art et non d'anthropologue, devient imprudent dans ses interprétations dès lors qu'il sort de son terrain, surtout du fait qu'il ne s'est donné le mal d'avoir accès qu'à une fraction de la littérature disponible seulement, ce qui ne l'empêche pas de proposer des généralisa-

tions qui ne tiennent pas à l'examen. Il mérite alors de figurer au bêtisier de la profession quand il croit avoir le droit de substituer sa vision personnelle d'une œuvre à celle qu'il aurait dû aller obtenir sur place des intéressés. La subjectivité n'a pas sa place dans notre discipline.

(Les Catalogues édités par le Musée d'Ethnographie de Bâle au fur et à mesure des années, les thèses soutenues à partir des collections du musée traduisent une grande bonne volonté, mais pas une vision claire des techniques souhaitables, les potentialités de l'informatique ayant été ignorées.)

Gregory Bateson — Ce troisième mari de Margaret Mead, la mangeuse d'hommes de la profession, était le plus intelligent, le mieux formé (1904-1980), et celui qui possédait l'hérédité intellectuelle la plus remarquable, son père étant un des biologistes les plus célèbres du moment. Il vivra tout d'abord un drame avec la mort d'un de ses frères en 14-18 et le suicide d'un autre pour un chagrin d'amour.

Il commencera par une formation de biologiste avant de passer à l'anthropologie, étudiant cette spécialité à l'université de Genève, puis à Cambridge avec Haddon. Le résultat sera qu'il partira mal préparé au terrain. Un premier essai portant sur la relation entre les Baining et les Tolai sera un échec, les Baining le baladant et lui faisant des promesses qu'ils ne tenaient pas, ou plutôt qu'il imaginait avoir reçues. J'ai déjà vu le cas chez des linguistes qui croyaient qu'on leur avait donné rendez-vous un jour et à une heure précise. . . dans le Pacifique ! Avait-il obtenu les autorisations nécessaires des Baining en relation directe inégale avec

les Tolai qu'il aurait dû contacter ? Les chercheurs qui viendront par la suite n'auront pas de résultats bien meilleurs chez les Baining, qui les baladeront aussi. Les Baining restent une interrogation non résolue.

Bateson reconnaîtra l'échec et recommencera une nouvelle initiation au terrain chez les Iatmul du Sépik.

Il réussira mieux et s'intéressera entre autres à l'art Iatmul. Il sera le premier à enquêter rationnellement sur ce thème et à exprimer des jugements sensés dans un dossier condamné par ailleurs à une romantisation échevelée pour des raisons financières dues à un marché spécialisé où l'amour de la vérité ne tient aucune place.

Son expérience du terrain cette fois réussi l'amènera à des conceptions théoriques en compétition avec celles proposées par Ruth Benedict, amie intime de Margaret Mead. Il les raffindra et les précisera au cours du reste d'une carrière hâchée, passant de Cambridge en Angleterre à diverses institutions d'Hawai'i ou de Californie, travaillant pour l'OSS en Asie du Sud-Est pendant la guerre. Il oscillera entre la psychiatrie et l'anthropologie, devenant un spécialiste reconnu de la schizophrénie.

Il divorcera de Margaret Mead, se remariera deux fois et aura des enfants de ses deux femmes successives. Sa fille avec Margaret Mead est devenu anthropologue au Moyen-Orient. Elle a écrit un ouvrage fort intéressant sur ses parents. Son autre fille de sa dernière épouse s'est constituée gardienne des idées de son père.

Bateson s'est intéressé, comme Lévi-Strauss, qui avait visiblement décidé de l'ignorer complètement, je ne sais pas vraiment pourquoi, à la théorie de la communi-

cation. Mais il va plus loin que ce dernier plus prudent et propose une théorie générale de la connaissance, très intéressante et séduisante, exprimant tout à fait autrement des recherches que l'on retrouve en mode mineur dans le structuralisme, ce qui explique le rôle de gourou qu'il a pu jouer en Californie au cours de ses dernières années, et qui ne devait pas plaire à tout le monde.

Claude Lévi-Strauss n'acceptait à la fin des fins de jouer ce rôle qu'au niveau de l'implicite. Un peu comme Maurice Leenhardt qui se savait l'objet, de la part du peuple canaque, d'un culte prophétique, mais n'a jamais voulu le reconnaître ouvertement.

Bateson, de même que Lévi-Strauss est à la recherche d'un «système des systèmes», qu'il n'a jamais trouvé, le seul possible est la globalité d'une culture, croit trouver *the pattern of patterns* dans une vue globale de la Science. Cette dernière, que Lévi-Strauss considère pour sa part comme imparfaite et de ce chef toujours en renouvellement, sans qu'on puisse jamais atteindre la globalité du savoir potentiel, Bateson la considère comme étant seulement un mode de perception.

«La science peut confirmer ou infirmer des hypothèses, mais ne saurait fournir la preuve du vrai en tant qu'identité entre ce qui est décrit et la réalité décrite. . . Le contexte temporel traverse la spatialisation et par cela même établit la relation entre la créature et son environnement.». (Alexandru Anton-Luca 1998).

. . L'arrangement (*pattern*) formel qui est l'aspect extérieur de la relation entre deux concepts, deux points dans l'espace, etc., est «en premier une danse entre des

parties qui interagissent et n'est que secondairement enraciné par toutes sortes de limites physiques et par les limites que les organismes imposent du fait de leur existence même» (traduction libre de : Bateson, *Man and Nature*, 1979). . . «Les différentes parties internes d'un organisme sont interconnectées, créant une pertinence, le tout baignant dans un contexte qui est à l'origine du sens que revêt l'ensemble. L'expérience objective est impossible, et la classification n'est pas simplement le fruit d'une perception, mais introduit un contexte constitué de significations inconscientes.»

Cela a pour conséquence que le monde sensible et le monde décrit par la science sont deux univers qui se ressemblent superficiellement, mais sont fondamentalement différents.

Bateson réfute la majorité des explications scientifiques qui ne sont pour lui que «des tautologies abstraites auxquelles on accroche le relevé spatial qu'est la description». (Bateson 1979). Selon lui, les systèmes de causalité ne sont pas linéaires, mais circulaires. Les causes d'une variation peuvent s'y répercuter sans fin et sur tous les points du circuit. On pourrait trouver, dans les systèmes d'échanges interinsulaires, des situations collant avec cette description, et que Lévi-Strauss qualifierait d'échanges généralisés.

(Bateson 1932, 1936)

(Mary Bateson 1984)

(Anton-Luca 1998)

Georges Baudoux — Homme de la mine tout au début de l'histoire du nickel en Nouvelle Calédonie, puis auteur de nouvelles bien enlevées traitant des milieux

blancs qu'il avait fréquentés, et qui alors sont des documents humains de très bonne qualité. Il y mélange malheureusement d'autres nouvelles où il décrit une société canaque cannibale, entièrement imaginaire, en Nouvelle-Calédonie.

Il aura quelques difficultés à s'imposer alors comme le seul écrivain calédonien — personne ne savait alors qu'il existait des auteurs canaques tout aussi bons, mais plus véridiques — le frère de l'imprimeur royaliste de Nouméa ayant plagié un de ses écrits. Cet Alin Laubreaux, faux auteur flamboyant à la recherche d'un public qu'il ne trouvera jamais, sera d'ailleurs condamné en justice de ce fait pour plagiat, partira se refaire un nom en France où il fréquentera en fin de compte la fine fleur de la collaboration et finira ses jours en Espagne. Une histoire malheureuse.

Ses écrits sur la Nouvelle Calédonie, dont *Le Rocher-à-la-Voile*, présentent des caractères poussés à l'absurde, sinon parfaitement imaginaires, personne ne collant avec la description dans un roman présenté pourtant comme étant à clés.

(Baudoux 1928)

Beachcombers — Les «peigneurs de plages» correspondent à une période où aucune autorité légitime, en termes occidentaux, ne s'exerçait dans le Pacifique et où par conséquent les Européens errant dans la région, de navire en navire et d'île en île, pouvaient agir de n'importe quelle façon, sans imaginer qu'ils pourraient être sanctionnés. Certains seront exécutés sur l'ordre de chefs insulaires qui ne pouvaient plus souffrir leurs comportements.

Petit à petit, au lieu de marins désér-

teurs, ou abandonnés par sanction sur une île et qui étaient entièrement entre les mains des insulaires, du moins jusqu'à ce qu'ils se groupent en bandes fortement armées et vendent alors leurs capacités militaires au chef le plus offrant, les *beachcombers* se sont stabilisés, se sont établis près les uns des autres, certains d'entre eux réussissant bien comme traders, commerçants, d'autres comme techniciens et réparateurs d'armes à feu.

Puis des capitaines de navires marchands aventureux, trafiquant sur Canton, plus tard sur Hong-Kong, se sont établis, tels Towns en Australie, Hershheim en Micronésie, Paddon sur Anatom au sud Vanuatu, O'Keefe à Yap, organisant des réseaux d'Européens travaillant pour eux sur telle île ou telle autre île, de commerce de proximité en commerce de proximité, et le tout a commencé à prendre forme, certains plus hardis ou plus intrigants, certains plus réfléchis se protégeant des intrigues des autres, tout cela tournant autour du commerce de plus en plus stable du coprah après celui plus aventureux de la «beiche de mer» ou holothurie. Celui du bois de santal qui a joué dans l'intervalle ressemblait souvent, comme celui de l'holothurie destiné au marché chinois, à des opérations de piraterie. Certains capitaines y ont laissé leur vie et celle de leurs équipages, en cherchant à tromper les insulaires sur le poids. D'autres ont été scrupuleusement honnêtes, pour ce que du moins les insulaires pouvaient vérifier, et s'en sont bien sortis.

Ces individus isolés, étant passés par des épreuves qui n'étaient pas toujours imaginaires (mais ce sont les premiers faux témoins d'histoires de cannibales, dont ils

avaient besoin eux aussi pour s'autojustifier), ont été ceux qui ont, bien volontiers dans la plupart des cas, formés des insulaires à leurs divers métiers manuels, établissant une tradition telle que celle des Tahitiens d'aujourd'hui capables de tout faire sans aller chercher un artisan européen.

Ils se sont établis de ce fait comme des chefs, ils ont même succédé à des titres de chefs polynésiens ici et là, sont devenus polygames et ont eu chacun des dizaines d'enfants, qui se sont transformés en milliers de descendants, etc., introduisant ainsi les anticorps nécessaires à l'époque où les insulaires en avaient le plus grand besoin. Ils sont de ce fait responsables pour une grande part de la survie des populations insulaires, en particulier là où le besoin était le plus grand, c'est-à-dire dans les plus petites îles. A partir de là, les anticorps se diffusaient dans les plus grandes îles, mais plus lentement.

Les jugements de valeur éthiques n'avaient rien à voir dans ce dossier. L'urgence absolue était la diffusion des anticorps, ce à quoi on n'aurait pas imaginé que les missionnaires protestants s'y mettent. Ces derniers chassaient de leurs rangs, même encore au cours des années 50 du siècle précédent le nôtre, c'est-à-dire il y a peu de temps, qui se mariait avec une Polynésienne, une Mélanésienne ou une Papoue, y compris dans la célèbre famille missionnaire Abel de Papouasie, poussés par les épouses blanches, excluant de ses rangs et de l'église le frère aîné qui se mariait avec une infirmière papoue. La seule chose qu'on pouvait objectivement lui reprocher était que son infirmière faisait la moitié de sa hauteur, ce qui faisait un effet bizarre.

Les mœurs «dissolues» des *beachcombers* étaient en réalité une bénédiction pour les Océaniens, d'autant que, ayant pour la plupart contracté dans leur enfance le pian, ces derniers étaient de ce seul fait résistants à la syphilis. Les cas d'hérédité syphilitique sont extrêmement rares chez les Océaniens, par contre les cas d'hérédité alcoolique y ont été apportés par les blancs.

A la limite, ceci veut dire qu'aujourd'hui, sauf peut-être dans les hautes vallées de Nouvelle Guinée où le contact est plus récent, l'immense majorité des Océaniens d'aujourd'hui a du sang européen dans les veines, peu ou prou.

Un détail pour les défenseurs de la parité. Quelques femmes européennes, du fait de naufrages, se sont retrouvées dès avant 1815 comme épouses polygames de chefs océaniens, en particulier fijiens. Elles n'ont pas toutes cherché à rentrer en Angleterre. Les filles d'Européens installées dans les îles n'ont eu aucun problème pour se marier dans les chefferies existantes. Il en a eu beaucoup. La liste serait intéressante à établir. A cette époque là, cela n'a choqué personne. Les Européens dans le Pacifique sud ne sont devenus vraiment racistes qu'à la toute fin du XIX^e siècle, en conséquence du système colonial triomphant qu'ils s'étaient mis à vouloir théoriser (*the white man's burden*).

(Diapea 1928, voir aussi *Cannibal Jack*, texte publié dans Erskine 1853)

Biologie humaine — L'explication par le cannibalisme ne donnant rien, et ce dernier disparu, puisqu'il n'avait jamais existé, l'explication par la recherche de protéines animales tombait, puisque les protéines in-

gérées en vaste quantités étaient végétales, dans l'igname, le taro, le fruit à pain et la patate douce, on s'est mis à s'interroger sur une biologie qui pouvait être différente de la nôtre.

On a pris des Kanaks de bonne volonté, et on leur a mis sur le dos des appareils mesurant les échanges chimiques intérieurs au corps et vis-à-vis de l'extérieur, en fonction du repos et de l'effort. Ils étaient vraiment de bonne composition. On s'est aperçu qu'ils créaient spontanément des éléments azotés, comme les plantes spécialisées dans cette production. La chose a provoqué des contestations et le sujet a été un bon moment à la mode, puis a disparu tout simplement de l'écran des radars intellectuels. L'interrogation posée n'a jamais eu de réponse faisant consensus.

Le développement des études génétiques apportera une révolution dans les études biologiques, parfois fausse révolution quand les chercheurs allaient trop vite et s'imaginaient pouvoir résoudre tous les problèmes de la diffusion de l'humanité en quelques années et cela sans travaux de terrain solides. Ils réglaient sur le papier les problèmes de l'histoire de groupes humains dont ils ne savaient pas grand-chose. Ils sont en train de passer à la vitesse inférieure et les résultats sont meilleurs.

(Hipsley 1969)

(Cleve, Kirk, Gajdusek et Guiart 1967)

(Gajdusek, Guiart, Kirk, Irvine, Kynoch & Lehmann 1967)

(Oomen et Corden 1970)

(Faliu 1989)

Ludwig von Biro — Baron Hongrois, Biro s'est révélé le collecteur ethnogra-

phique le plus rationnel et le plus raffiné de la période des années autour de 1900. Il a créé une collection extraordinaire au bénéfice du Musée d'Ethnographie de Budapest, son choix ne se portant pas seulement sur les objets les plus beaux, mais aussi les autres, recueillant les informations les plus nécessaires pour chacun, au-delà de ce que tentaient les plus célèbres muséographes du moment. Ses fiches sont les meilleures de l'époque et n'ont pas tant de rivales aujourd'hui.

Il a collecté en Nouvelle Guinée proprement dite, tout le long de la Rai coast, dans les îles allant vers la Nouvelle Bretagne, dont Tami, en Nouvelle Bretagne et en Nouvelle Irlande. Il s'est donné ainsi les moyens de montrer que les objets les moins bons étaient un problème de talent du sculpteur, par rapport à un autre meilleur, et pas de désintégration d'une tradition, comme certains auteurs le prétendaient, les insulaires considérant que même si l'objet était moins réussi, il pouvait faire l'affaire et s'intégrer malgré cela dans un rituel. Le travail d'aucun homme ne devait être méprisé.

Bismarck — L'archipel qui a reçu le nom prestigieux du premier chancelier du II^e Reich comprend deux grandes îles, le nouveau Mecklemburg, *Neue Mecklenburg*, aujourd'hui Nouvelle Irlande, et la nouvelle Poméranie, *Neue Pommern*, aujourd'hui Nouvelle Bretagne, plus d'autres plus petites comme le nouveau Hanovre. Comme ces deux îles ne portent pas de nom vernaculaire propre, mais ses parties côtières reçoivent divers noms donnés par les habitants des îles au large, il n'existe pas de pression notable pour leur donner un

nom vernaculaire, et en choisir un choquerait les partisans des autres noms possibles.

L'immigration allemande a plus porté sur la Nouvelle Irlande que sur la Nouvelle Bretagne, plus large, plus volcanique et plus montagnaise, excepté en ce qui concerne la presque île de la *Gazelle*, plus agréable à vivre.

Les îles au large de ces deux grandes masses sont connues pour leur richesses culturelle et archéologique, artistique aussi en ce qui concerne le nord de la Nouvelle-Bretagne et les îles dépendant de la Nouvelle Irlande, support de l'art en bois sculpté et peint fragile dit *malanggan*, dont la fonction est à la fois de support matériel d'un deuil et de transmission des droits fonciers du mort à ses ayants droits.

(Parkinson 1907)

(Powdermaker 1933)

(Fortune 1935)

(Panoff 1969, 1985)

(Schütte 1989)

Beatrice Blackwood — Cette grande fille (1889-1975), au visage d'homme, peu féminine, aura en premier lieu une formation d'anthropologie physique, époque où elle fréquentera la France, l'abbé Breuil et les autres préhistoriens. Attirée par l'anthropologie, elle aura des problèmes à recevoir une formation appropriée à Oxford, où l'on avait une vision archaïque de la discipline.

Elle finira par trouver les moyens financiers et partira pour Sydney, puis Port Moresby où le *government anthropologist*, F. E. Williams, la dirigera vers le *Buka passage*, le détroit allongé, rectiligne entre les îles sœurs de Bougainville et Buka. Le vil-

lage qu'on lui avait recommandé étant trop christianisé, elle le quittera pour un autre au-delà du détroit, proche de la côte nord de Bougainville.

Elle travaillera avec acharnement, lisant tous les jours l'ouvrage premier de Malinowski, devenu sa bible, et craignant de ne pas arriver à sa cheville. En fait, elle écrira tout autre chose, beaucoup plus classique des réponses successives à un questionnaire implicites telles les publications du Bishop Museum, mais aussi plus curieuse au plan des événements de la biologie humaine, comme l'unique à ce jour là description d'un accouchement.

Harry Maude, qui savait tout sur tout le monde dans la région, parce qu'il avait eu accès aux archives les plus confidentielles, m'expliquera qu'elle avait eu des relations avec le chef de son village, d'où était né un fils, qu'elle sera obligé d'abandonner à son père en partant, l'Angleterre de son époque n'étant pas prête à accepter une telle atteinte aux règles que devait observer un blanc, ou une blanche, dans les Colonies.

Ce péché majeur fera qu'elle n'atteindra jamais le poste de professeur titulaire à Oxford, qu'elle aurait mérité par la qualité de ses travaux. Aucun document officiel ne fait mention de cette aventure, en dehors de rares documents administratifs coloniaux australiens de l'époque, s'ils ont survécu à la guerre.

A titre de sanction implicite, son bureau à l'université était situé sous les combles qu'elle devait atteindre avec une échelle. Elle s'entêtera et restera fidèle jusqu'au bout à son insitution de départ. Elle aura droit après la guerre à un nouveau terrain et ira travailler chez les Anga, en Nouvelle Guinée qui n'étaient pas encore connus. Les

spécialistes actuels tendent à négliger son apport. Ils ont parfaitement tort.

(Blackwood 1935 et 1950)

Tibor Bodrogi — Ethnographe et muséographe hongrois de ma génération. Il a été le premier, après la guerre, se penchant sur le dossier des soi-disant *cargo-cults*, à émettre l'idée qu'il s'agissait de mouvements pré-nationalistes, idée que j'ai vérifiée sur le terrain et reprise, non à titre d'hypothèse, mais de réalité évidente à l'expérience.

Les services de police et les missions établies avait poussé en avant la notion qu'il s'agissait de crises irrationnelles et que les leaders n'étaient que des sortes d'escrocs tentant de chercher des prétextes pour se constituer un harem.

Bodrogi, après avoir été directeur du musée d'Ethnographie de Budapest, perdra son poste à la suite d'un échange imprudent avec un musée américain de Floride, ayant négligé de me demander mon avis, je l'en aurais dissuadé. Il trouvera un refuge à l'Académie des Sciences Hongroises, mais s'était mis à boire lourdement. Je lui avait fait affecter une somme d'argent, ce qui lui permettra son seul voyage en Nouvelle Guinée le long de la Rai Coast (voir ce mot). Il a laissé une œuvre éditoriale importante concernant l'art premier et a fait connaître Ludwig Van Biro et ses collections au public international.

(Bodrogi 1951)

Botanique — L'ensemble du Pacifique Sud comporte deux aspects botaniques, une

flore similaire à celle de l'Asie du Sud, qui s'ajoute à une flore originale, correspondant à la présence et aux conséquences de la ligne de Wallace. La flore asiatique est partiellement venue avec l'homme, partiellement d'introduction ancienne. La Nouvelle Calédonie est le pays qui possède le plus de plantes spécifiques, après l'Australie. De l'ouest à l'est, la flore spécifique diminue jusqu'à presque disparaître.

(Beauvisage 1901)
(Haudricourt et Hédin 1943)
(Treide 1967)
(Haocas 1976)
(Thompson 1982)
(Limousin et Bessières 2006)

Bougainville (le chevalier de) — Peu d'écrivains peuvent se prévaloir comme Louis Antoine de Bougainville (1729-1811) d'avoir changé la face de l'Océanie en un peu plus de cinquante pages. Encore n'eut-il pour lui que le « choc des mots » et l'on imagine mal le succès qui eut été le sien avec le « choc des images » s'il avait embarqué à son bord un vrai peintre de la marine. Son livre de bord fut plus qu'un banal rapport administratif et constitue le premier « grand reportage » sur le Pacifique et ses habitants.

Plusieurs facteurs ont concouru à rendre cet inconnu célèbre, adulé souvent, mais parfois honni pour la postérité. Afin de dissiper ou de rectifier un certain nombre d'âneries colportés à son sujet, ces quelques lignes peuvent apporter un éclairage nouveau sur ce personnage des « Lumières » exceptionnel.

D'abord, il faut signaler qu'il revendique ses origines « plébéiennes » et, si le

destin l'a couronné et couvert d'honneurs jusqu'à sa mort ce n'est un hasard, il ne doit ses titres de noblesses qu'à ses mérites personnels, à sa grande ouverture d'esprit et à ses connaissances encyclopédiques auxquelles il convient d'ajouter une chance presque insolente.

Disciple de d'Alembert et de Clairaut, il publie à 25 ans un traité de calcul intégral qu'il présente à la *Royal Society* de Londres deux ans plus tard et ainsi devient-il l'un des premiers sinon le premier membre français de cette académie royale. Cette récompense pour la reine des sciences, comparable au prix Nobel, lui vaudra la respectueuse admiration des anglo-saxons jusqu'à nos jours.

Paradoxalement de nombreux «paramètres» culturels — pour rester dans le vocabulaire mathématique — le desserviront aux yeux de ses contemporains. Malheur à celui par qui le scandale arrive, mais Bougainville ne fut jamais adepte de la langue de bois. Sa grande rigueur intellectuelle associée à une réelle probité et à un sens du devoir au service de son pays exacerbé en on fait un des hommes des «Lumières» les plus, sinon le plus emblématique de son époque. Le revers de cette médaille dorée lui valut, de son vivant, les avanies de certains milieux mais ce qui est plus désolant, après sa mort, et encore récemment, les critiques acerbes et le dénigrement d'historiens d'autorité et spécialistes de la marine. Aux jugements de cour des puissants de son temps succéderont des publications savantes peu flatteuses et heureusement réservées à un public restreint.

Plusieurs explications peuvent être avancées pour comprendre l'animosité dont il a été victime. La première c'est d'avoir

contribué, par ses témoignages, à la contestation de la philosophie de Rousseau et la seconde c'est d'avoir réussi à faire descendre sur terre l'idée de bonheur en dressant un tableau paradisiaque de Tahiti.

Contre Jean-Jacques Rousseau ! C'est avec une ironie mordante que Bougainville dénonce son opposition au père de «l'homme nature». . .

«Je suis voyageur et marin c'est-à-dire un menteur et un imbécile aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux et superbes qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophe . . . sur le monde et ses habitants, et soumettent impérieusement la nature à leur imagination».

(Philippe Prud'homme)

N. B. Le séjour de Bougainville à Tahiti (1768), après avoir touché Samoa, s'est inséré entre celui de Wallis, le découvreur, et celui de James Cook. Sur son retour, il est passé par le Vanuatu, entre Ratha et Maewo, au nord d'Omba, puis entre Malo, Santo et Malekula puis entre la Nouvelle Bretagne et la Nouvelle Guinée. Il ne s'est arrêté nulle part avant d'arriver à Java, où il aura des pertes dans son équipage du fait de primo-infestations du paludisme. Il les avait protégé des «sauvages» pour les perdre quand même.

British Museum — Ce très grand musée londonien, riche de tout ce qu'il est possible d'imaginer en ce monde, a reçu les collections de sociétés missionnaires et d'autres de toutes sortes d'origines coloniales. Il possède les plus belles collections anciennes de Tahiti. Ses séries portant sur les îles Salomon, le Vanuatu et même la Nouvelle Calédonie sont fort intéressantes (dont une belle collection de bambous gravés anciens).

Le *British Museum* présente une caractéristique inattendue, c'est que la personne qui a été chargée de faire l'inventaire avant une mise en caisse des collections d'Océanie, qui a duré un demi-siècle, par manque de place, a réalisé un inventaire illustré de dessins au trait de grande qualité. On pourrait en tirer un bel ouvrage illustré en choisissant bien. Pendant longtemps, le personnel du *British Museum* chargé de l'ethnographie océanienne a été peu compétent. Il n'avait pas accès aux collections.

Bwaxat — Ou «Bouarate» en transcription française des gendarmes, titulaire d'une chefferie jouant traditionnellement sur ce qui représente exclusivement trois villages actuels et transformée par le pouvoir colonial et la mission catholique en chefferie de toute la vallée de Hienghène, ce qui permettait de la rendre responsable de tout ce qui se passait et par conséquent de la sanctionner en envoyant ses titulaires successifs deux fois de suite en exil à Tahiti, où il devaient résider à l'ombre du fort de la presqu'île et étaient réduits à la mendicité pour manger. Il n'est pas étonnant que le troisième de cette succession ait été à l'origine de l'insurrection de 1917 et se soit suicidé par pendaison, à la façon ancienne, et pas par arme à feu comme il a été écrit par une historienne australienne, lorsque son rôle sera mis en cause au «tribunal criminel» de Nouméa.

Cette réalité signifie que dès que Bwaxat traverse la rivière de Hienghène, au niveau de l'ancien site de sa chefferie, il est obligé de négocier et n'a aucun ordre à donner.

J'ai agi pour que son fils se voit rendre

sa chefferie qui lui avait été retirée avant guerre pour la partie administrative, celle-ci ayant été confiée au représentant de la lignée cadette des *Mweau* que l'on rencontre dans tout le nord de la Nouvelle Calédonie, parallèlement au chef dit *Teâma*, l'aîné de la deuxième lignée parallèle étant dit à son tour à chaque fois *Bula*.

Jean-Marie Tjibaou est le petit-fils de ce *Mweau*, la vraie marionnette locale de l'administration coloniale, que ses supporters veulent absolument confondre avec la lignée aînée des Bwaxat, ce qui est traditionnellement impossible, et montre bien la quantité de mensonges tissée autour de l'image moderne de Tjibaou.

Un autre aspect de la chefferie Bwaxat est qu'elle appartient au réseau qui s'étale dans l'espace, en partie autour du nom des Pwacili, et dont les membres se veulent plus anciens dans le pays que le réseau tissé autour des Xetriwaan, Cidopwaan, Baleowan, Tijit, Tijin, etc. C'est ce réseau qui animera partout la résistance militaire contre nous, y compris celle de Goodu à Koné, et dans les premières affaires où l'on a mêlé Bwaxat, à tort ou à raison, et dans les insurrections de 1878 et de 1917.

Les moitiés non matrimoniales *Hwaap* et *Ohot* étaient plus cérémonielles qu'autre chose et ne semblent en définitive n'avoir joué aucun rôle politico-militaire. Bronwen Douglas n'a pas en main l'inventaire de tout les groupes de descendance impliqués dans l'insurrection de 1917, qu'elle aurait pu tirer de mes publications, puisque je l'indique pour chacun, et conclut hâtivement sur une hypothèse qu'elle ne s'est pas donné les moyens de vérifier.

En 1917, *Hwaap* (Bwaxat) et *Ohot* (Tijit) se retrouvaient ensemble dans une in-

surrection qui dépassait largement l'aire des *Ohot ma Hwaap*, lesquels ne jouaient pas dans la région de langue *paaci*, à laquelle appartenait la plus grande partie des insurgés. Les Tijit de la basse Hienghène resteront en dehors de l'insurrection grâce à Maurice Leenhardt, qui leur avait envoyé le diacre Kiam Gapat, de Wanash, un homme de l'ancien temps, qui refusait de monter à cheval et pouvait marcher toute une journée sans paraître fatigué, ses alliances matrimoniales étaient chez Bwaxat, ce qui le protégera au cours de ses allées et venues en 1917.

(Bronwen Douglas 1979)

(Guiart 2003)

C

Café — La culture du caféier a été introduite en Nouvelle Calédonie par les pères maristes de la mission de Wagap (circonscription de Poindimié), qui ont distribué des plants gratuitement aux Canaques, même venant de fort loin. Avec leur curiosité pour toute nouvelle plante, ces derniers s'y sont mis dans le nord de la Nouvelle Calédonie, à telle enseigne que lorsque des colons français ont été établis au nord-ouest de l'île, à Voh, sur des terres confisquées aux Canaques, à l'intention de faire prospérer ces colons par la culture du caféier, ils iront acheter leurs plants à la tribu canaque, puis revendiqueront qu'on leur attribue aussi les surfaces déjà plantées par ces derniers, de manière à détruire cette concurrence. Les Canaques replanteront un peu plus loin, plus difficilement, dans des terres moins fertiles et plus rocailleuses, qu'ils fécondaient avec des déjections humaines.

Les Canaques s'y sont mis, à la production du café pour la vente, mais aussi pour la consommation. L'ennui est qu'ils se sont mis à en boire beaucoup et du café habituellement très fort.

Un médecin militaire montant à cheval après avoir procédé à la visite médicale de la population du village montagnard de Hwahat, dans la circonscription de Voh en Nouvelle Calédonie, est tombé évanoui de son cheval après avoir bu un bol de café. Né caldoche, il est resté persuadé qu'on avait voulu l'empoisonner.

Quant une personne d'origine canaque se met à présenter des problèmes nerveux ou mentaux, les médecins psychiatres européens ne pensent pas toujours à supprimer le café, ou le thé, qui pose les mêmes problèmes tant ce dernier est lui aussi bu très fort. Ils devraient commencer par là et attendre pour voir.

La gendarmerie a tenté de pousser les gens des îles Loyalty à planter des caféières importantes. L'échec a été complet, du fait de la chlorose, qui tuait les caféiers ne supportant pas le sol entièrement calcaire (corallien). Les caféiers ne survivaient que dans un rayon de 50 m autour des maisons, où les déjections des enfants la nuit changeaient la nature du sol. La gendarmerie n'était pas au courant.

Les caféiers ont été l'objet de cultures importantes au Vanuatu entre les deux guerres, lorsque le prix du coprah avait par trop baissé. Il n'a pas gagné, la population mélanésienne ayant été plutôt convertie à la consommation du thé par les églises d'origine anglaises.

Après 1945, l'administration australienne a lancé la culture du caféier dans les Hautes Terres, les *Highlands*, les hautes

vallées où il a bien pris, mais gêné dans sa commercialisation par la diffusion dans les villes australiennes d'un Nescafé qui se servait ailleurs, du fait d'une décision prise en dehors du pays et en dehors même de l'Australie, sans tenir compte des besoins locaux. Le gouvernement pousse à une production de bonne qualité, mais n'a pas les moyens d'obliger une internationale, Nestlé en l'espèce, à l'acheter, elle qui contrôle le marché australien.

Le meilleur café est le café Arabica, dans sa version locale dite café Leroy. Le café Robusta, dont les plants résistaient mieux au parasite dit *Hémileia vastatrix*, est très chargé en caféine. Une partie du café vendu comme local à Nouméa est en réalité un mélange incorporant un maximum de café d'origine de Nouvelle Guinée, par insuffisance de la production locale.

Les caféiries ont été en effet envahies par une petite fourmi venue d'Amazonie dite fourmi électrique du fait des brûlures insupportables de ses piqûres, insecte catastrophique importé dans des caisses de meubles originaires du Brésil.

Le gouvernement local n'a rien fait pour aider les Canaques en cette affaire, ce qui est inexplicable et choquant. Ni l'IDEC non plus. C'est pour moi le résultat d'une forme de racisme : «N'est-ce pas ! Les Canaques n'ont qu'à se débrouiller !»

Ces derniers voyaient les fourmis, qui descendent profondément dans le sol, puis montent dans les branches des arbres et se laissent tomber sur qui passe, prenant les humains probablement pour des cervidés locaux ou du bétail. Il n'y a qu'un moyen, se jeter à l'eau, à la mer de préférence ou se mettre sous la douche, là où l'on bénéficie

de l'eau courante.

Dans la région de Poindimié, de Touaourou et dans l'île d'Ouvéa, les fourmis électriques entraînent dans les maisons, montaient aux plafonds et se laissaient tomber sur les lits. Dans cette extrémité, les Canaques, abandonnés par les pouvoirs publics, ont dû avoir recours à leurs capacités d'observation.

Un vieux monsieur, à Ouvéa, nota que les fourmis électriques et les fourmis noires traditionnelles en Nouvelle Calédonie, mais qui ne constituaient en rien une gêne pour les humains, ne s'entendaient pas. Les fourmis électriques partaient devant les fourmis noires. Il imagina alors de laisser de grands morceaux de pain trempé dans des fourmilères de fourmis noires, puis lorsqu'ils étaient bien recouverts de fourmis noires, ils allaient les déposer là où les fourmis électriques s'étaient installées. Utilisant parallèlement les produits anti-insectes en grosses quantités pour les chasser des maisons, ils ont réussi à les chasser aussi de leur habitat, puis des périmètres voués aux plantes alimentaires, puis des caféiries et la production se mit à remonter.

Les Tahitiens ont une production de café de bonne qualité, assez fort, pour leur consommation et le tourisme, souvent mélangé à la vanille.

(Kohler et Pillon 1986)

Caldoche — Ce terme railleur est de naissance spontanée. Voici l'histoire, que les Calédoniens ne veulent pas accepter et pour laquelle ils cherchent des origines aussi compliquées que parfaitement illusoires.

Mme Simone Lenormand, la sœur de

mon épouse, et ses trois sœurs, quand elles étaient adolescentes, au cours des années 30, se moquaient des Calédoniens qui ne les aimaient pas, protestant qu'on ne devrait pas adopter des enfants kanak quand il y avait des enfants blancs disponibles, en fait seule ma femme a été adoptée par le couple Calimbre, elles les désignaient, à la mode de l'époque, du terme de «Calédo-choses» (voir machin-chose).

Lorsque son mari sera élu député, des campagnes virulentes ont eu lieu contre elle, issues de Bourail, y compris en distribuant des tracts fondées implicitement sur l'idéologie raciste néo-calédonienne selon laquelle : «les femmes canaques, c'est du bétail», l'accusant de toutes sortes de dépravations sexuelles imaginaires. Elle a alors repris pour ceux qui lui empoisonnaient la vie ce terme de calédo-chose, en plein dans le milieu Union Calédonienne.

Le mot a fini par être répété, mais sous la forme raccourcie de «Caldoche», c'est ce qu'on appelle en linguistique une crase, phénomène courant. C'est aussi simple que cela.

(Guiart 2009)

Canaques — Les Canaques, ou Kanak, de Nouvelle Calédonie se sont appropriés un terme de l'ancêtre du bichelamar parlé sur les baleiniers anglo-saxons et qui, pris à la langue d'Hawai'i, où il signifie homme (*Kanaka*), s'est historiquement appliqué, de manière dépréciative, à tous les habitants des îles du Pacifique Sud, ce qui donnait : *bloody Kanaka*, ou *sale Canaque*.

La jeune génération politisée mélanésienne de Nouvelle Calédonie a imaginé de s'attribuer ce terme, en l'écrivant avec des

k que les Français en général n'aiment pas, on ne sait pourquoi, comme cette même génération au Cameroun s'était appropriée la graphie allemande *Kamerun*, de façon à piquer les Français qui se sont toujours crus meilleurs colonisateurs que les Allemands.

Etant donné l'importance de l'utilisation du terme *Kanaka* dans la littérature anglaise qui couvre le Pacifique, je n'utilise pas la graphie des indépendantistes, ne pouvant accepter parallèlement deux sens différents pour le même mot. En plus, ils n'ont ouvert aucune discussion et n'ont demandé l'avis de personne, ce qui en ce qui concerne les choix de mots, est une erreur. Si j'ai recours à la forme «kanak», c'est qu'il s'agit de toute la population des îles de l'Océanie. La graphie «canaque» pour moi s'arrête aux frontières de la Nouvelle Calédonie et du Vanuatu.

Cannibalisme — Cette pseudo habitude alimentaire a fait l'objet d'accusations, depuis le haut Moyen-Âge, contre toutes les populations de la périphérie du monde habité. Elles pouvaient être chrétiennes avant nous, comme les Ethiopiens et les chrétiens nestoriens mongols de la route de la Soie. Il n'empêchait, il fallait qu'elles soient cannibales.

Les jeunes missionnaires de la *London Missionary Society*, qui n'étaient jamais sortis de chez eux, organisaient sur le navire, le *Duff*, les amenant à Tahiti, des réunions de prières pour être protégés contre les cannibales tahitiens. Il n'y a jamais rien eu de semblable à Tahiti. Le seul dossier, aux Tuamotu, fait état, après un naufrage terminé par la mort de tous les passagers et de l'équipage, de l'utilisation rituelle de la

chevelure blonde d'une adolescente noyée.

La réalité est que dans toutes les colonies de l'Occident, où que ce soit, l'accusation de cannibalisme permettait de justifier de la nécessité d'imposer les règles de la «civilisation» sur des sauvages, et en particulier de justifier de l'action des missionnaires, et du coût de celle-ci, pour la conversion des cannibales.

Le capitaine américain David Porter, commandant la frégate *Essex*, qui s'était établi fortement aux îles Marquises aux temps de la seconde guerre d'indépendance, en en faisant la base d'une activité de corsaire contre les navires marchands britanniques, explique qu'il a poursuivi, à son initiative personnelle, une enquête systématique pour savoir s'il y avait du cannibalisme aux îles Marquise, mais qu'il n'en avait trouvé aucune preuve et qu'il avait conclu que l'anthropophagie n'existait pas dans cet archipel.

C'est le seul auteur à avoir émis un jugement objectif. Tous les autres affirment le contraire, mais ils se basent sur des on-dits, en particulier sur les affirmations des zéloteurs locaux du christianisme, protestants ou catholiques, qui font chorus avec les affirmations des missionnaires, auxquels ils ajoutent le fruit d'une imagination débridée à plaisir, puisque c'est ce discours qu'aiment les blancs par dessus tout.

Au Vanuatu avec les Presbytériens écossais, puis canadiens, mais déjà à Tahiti avec les *L.M. S.*, les insulaires s'étaient aperçus que le meilleur moyen d'obtenir des faveurs matérielles des missionnaires était de se déclarer cannibale en voie de conversion. Les dames missionnaires étaient les plus crédules et les plus sensibles à cette mise en scène. Elles chouchoutaient leurs canni-

bales préférés et se faisaient photographier avec eux. Les Anglais peuvent être bizarres. Ils aiment collectionner toutes sortes d'objets étranges.

En Nouvelle Calédonie aussi, tous les auteurs blancs, et même certains auteurs professionnels, tombent dans le même panneau et affirment avec force l'anthropophagie des natifs, sans apporter la moindre preuve telle qu'on pourrait l'exiger devant un tribunal.

Où que ce soit, les auteurs coloniaux racontent exactement les mêmes histoires sur les mœurs cannibales des chefs canaques, ou autres ailleurs. Il n'y a là rien de vrai.

Même des historiens modernes, cherchant à toute force les moyens d'une histoire documentaire, ne se rendent trop souvent pas compte que les archives coloniales ne cessent de mentir, directement ou indirectement, sur toutes sortes de dossiers. Il faut que les sauvages aient été cannibales, sans cela comment justifierait-on notre intervention et ses abus, sinon ses massacres?

Tous les auteurs coloniaux, colons, missionnaires, administrateurs, affirment l'existence du cannibalisme. Ils mentent tous, parfois sans s'en rendre compte. D'une part ils n'ont jamais rien vu personnellement, mais ont entendu dire. D'autre part il est pour eux inimaginable que les insulaires n'aient pas été et ne soient pas cannibales.

La preuve, c'est que les Océaniens auraient besoin de protéines, dont ils ne mangeraient pas assez, étant donné le peu de faune naturelle de ces îles. En fait, les insulaires mangent beaucoup plus de protéines que nous, mais ce sont des protéines végétales, reçues des ignames, et encore plus des taros, des patates douces et des fruits à pain.

Jusqu'à présent, une certaine littérature populaire nous a persuadé de l'existence de protéines dans le soja, mais les Européens coloniaux, qui en sont encore à la pomme de terre, n'imaginent pas la présence de pareils trésors nutritifs dans l'alimentation insulaire, bien plus équilibrée que n'était la leur à la grande époque, celle justement des cannibales. Ils auraient dû se mettre aux légumes racines canaques, plutôt que d'introduire une pomme de terre qui dégénère aussitôt.

Pendant cinq mois, pour des raisons professionnelles, travaillant dans des villages de montagne, entre 800 et 1200 mètres au centre d'Espiritu Santo, je n'ai mangé que du taro, je ne me suis jamais si bien porté, y compris en ce qui concerne les efforts physiques, descendant et grim pant quotidiennement plusieurs fois par jour jusqu'à 800 à 1.000 mètres pour aller d'un village à l'autre, passant d'une ligne de crêtes à la suivante. Les Océaniens n'avaient même pas besoin de protéines animales en plus de leurs cochons et des poissons et autres animaux de la mer, de lacs ou de rivières, en proportions variables selon le lieu.

J'ai tenté de persuader un gouverneur corse de la Nouvelle Calédonie, de mettre à sa table de l'igname et du taro, de façon à valoriser la production agricole canaque. Je n'ai pas été entendu.

Et puis, chez les Blancs, il y avait l'imagination, nourrie depuis le Moyen-Âge avec le *Livre des merveilles*, qui détaillait tous les monstres qu'on allait trouver au-delà de l'horizon, monstres marins, mais aussi monstres terrestres cannibales.

Un groupe de jeunes prêtres maristes sans expérience avait imaginé de fonder

une mission à Yaté, sur la côte sud-est de la Nouvelle Calédonie. Ils ont débarqué sur la rive nord de l'estuaire. Ils ont entendu la nuit, sur la rive sud, des hurlements et des plaintes qui leur ont fait croire que des cannibales étaient en train de massacrer femmes et enfants. Epouvantés, ils sont repartis le lendemain et n'ont jamais voulu démordre de leur interprétation. En réalité, ce qu'ils avaient entendu, c'étaient les pleureuses à l'occasion d'un deuil.

Je suis allé au Japon et dans une séance du théâtre *nô*, j'ai entendu un acteur, homme, puisqu'il n'y a pas d'acteurs femmes, pousser un cri modulé qui correspondait exactement à ceux de ma belle-mère canaque lorsqu'elle croyait devoir pleurer pour des occasions spéciales. Le cri des pleureuses est fait pour aller au loin annoncer le deuil et il est modulé pour cela et parfaitement efficace. Il porte à des kilomètres s'il n'y a pas d'obstacle physique. Les bons pères se sont complètement trompés.

Un autre dossier, en Nouvelle Calédonie, donne lieu à des interprétations fausses. On s'en est aperçu au cours de l'insurrection de 1878, en rencontrant des guerriers canaques portant des paniers remplis de morceaux de corps humains. On en a déduit qu'ils les portaient pour un festin cannibale. Ce n'est pas la réalité. Bien plutôt que cette histoire inventée dans des cabinets européens selon laquelle on mange la chair du vaincu pour assimiler sa force — quelle est la force d'un vaincu qui justifierait pareille idée ? — la peur du vainqueur est que le corps à terre ne se reconstitue la nuit et ne vienne se venger. C'est la raison pour laquelle, si on en a le loisir, on découpe les cadavres des vaincus pour aller disperser les

fragments à de grandes distances, pour les empêcher de se reconstituer la nuit, les morts étant doué de pouvoirs que n'ont pas les vivants.

Les hommes de science aujourd'hui, ou prétendus tels, s'imaginent encore que les insulaires sont cannibales. Ils en ont besoin de façon à pouvoir les mépriser, sans jamais le dire, et ainsi asseoir un complexe de supériorité qui leur permet d'affirmer l'absence de conscience collective des insulaires, manœuvrés par leur mythes, leurs concepts et des institutions dont ils ne perçoivent ni le mécanisme, ni la rationalité, l'inverse de la réalité quotidienne qui est que les Océaniens sont parfaitement conscients de ce qu'ils font et qu'ils manient parfaitement leurs mécanismes sociaux à leur plus grand avantage, s'ils le désirent, ce qui n'est évidemment pas toujours le cas, comme chez nous (les Européens qui prétendent se marier par amour alors qu'ils épousent soit dans la proximité géographique, soit dans la proximité professionnelle, à leur plus grand avantage économique : un médecin et une infirmière, deux enseignants qui prennent leurs vacances en même temps, etc.).

(Glasse 1968)
(Guidieri 1973)

Cargo-Cults — Ceci est un faux nom, donné de manière à faire passer les mouvements prophétiques mélanésiens, et polynésiens, pour des affaires irrationnelles fondés sur un calcul mythique, et donc superstitieux, ou une malhonnêteté fondamentale. Les prophètes étaient *ipso facto* considérés comme de faux prophètes en train d'escro-

quer leurs fidèles et de vouloir par dessus tout se constituer un harem et vivre au dépens des croyants de la nouvelle religion.

C'était là le point de vue des policiers coloniaux et des missionnaires européens, dont le but était de déconsidérer tout leader qui n'entraînait pas dans leurs cadres de pensée et de classification de l'autre. La profession anthropologique n'aurait jamais dû accepter cet intitulé de manière aussi peu critique.

Moyennant quoi, il est arrivé que se glisse un escroc dans un mouvement légitime, comme Jimmy Stevens à Santo, dont la vision étroite s'est montré plusieurs fois en tentant d'acquérir les terres immenses et vides des plaines côtières nord et de l'isthme nord-est, en se les faisant attribuer personnellement par un pseudo conseil de chefs coutumiers inventé par lui, pour en négocier ensuite l'acquisition par des intérêts américains quelque peu sulfureux.

Voir Tanna
Voir Lawrence
Voir Îles de l'Amirauté
Voir Margaret Mead
(Guiart 1956, 2012a)
(Worsley 1957, 1970)
(Brunton 1971)
(Pouwer 1958)
(Young 1971b)
(Ogan sd)
(Hours 1976)
(Guidieri 1973)
(Lindstrom 1993)
(Jedy-Ballini 1997)

Chasseurs d'hommes — Comme le cannibalisme des Tahitiens n'était vraiment pas évident, les missionnaires et leurs zéloteurs ont imaginé une variante, celle des chasseurs d'hommes qui prenaient par sur-

prise des hommes et emportaient les corps vivants pour les sacrifier au dieu de la guerre Oro. C'est une variante sur le thème des sacrifices humains aux dieux carthaginois de la guerre. Ces chasseurs d'hommes n'ont jamais existé, pas plus que les chasseurs d'hommes en Nouvelle Calédonie au bénéfice de festins cannibales.

Il y a bien eu des chasseurs d'esclaves dans le Pacifique, qui tuaient ceux qui leur résistaient, mais ils étaient tous blancs : Américains, Anglais, Français, Péruviens.

Evelyn Cheesman — Collectrice d'insectes pour le *British Museum* de Londres, Evelyn Cheesman est allée partout en Mélanésie, avant guerre, seule et sans armes et personne ne l'a jamais même ennuyée. Elle avait plus de courage que ses contemporains hommes, qui ne pouvaient aller chez les «primitifs» sans fusils et sans revolvers. Claude Lévi Strauss en Amazonie dormait avec son revolver près de l'oreiller, il n'a jamais expliqué pourquoi, mais c'était évidemment un phénomène de génération. Au département d'anthropologie de l'université de Sydney, le professeur Adolphus Elkin entretenait une provision de fusils et de revolvers qu'il confiait aux étudiants ou étudiantes qui partaient sur le terrain.

Il ne m'est jamais venu à l'idée d'emporter la moindre arme à feu avec moi, y compris dans les zones non administrées. Je me suis toujours félicité de cette précaution négative.

Les ouvrages qu'Evelyn Cheesman a publiés pour le grand public sont fort intéressants, d'autant plus qu'ils sont entièrement véridiques. Ils ne contiennent pas le

moindre romantisme exotique.

(Cheesman 1933)

Chefferies — Sous cet intitulé se présente un des problèmes conceptuels les plus difficiles de l'analyse des sociétés océaniques, la présence ou non d'un système pyramidal patri- ou matrilineaire.

Les administrations coloniales françaises et anglaises ont reconnu l'existence de chefferies, considérées par elles comme devant être forcément patrilinéaires, dans l'ensemble de la Polynésie, des îles Fiji, de la Nouvelle Calédonie, des îles Loyalty, des Salomons orientales, de la Papouasie orientale, de certains points du Vanuatu, chez les Big Nambas au nord-ouest Malekula, dans le systèmes de titres sur Efate (matrilinéaires) et les îles Shepherd (par choix collectif).

Les Anglais ont transformé aux Fiji un système de chefferies parallèles et d'importances inégales, pas toujours intégrées dans un système pyramidal plus large, en système administratif unique où l'on pourrait faire roquer les titulaires. Ils n'y sont parvenus qu'en partie.

Les Français ont transformé un système de chefferies parallèles et d'importances inégales, ou même dont l'existence est parfois incertaine, en système administratif où les nominations était à la fantaisie des responsables expatriés. Ils n'y sont parvenus qu'en partie. Par contre ils ont réussi à détruire le système qui existait en Polynésie Française, au point que les informations disponibles sont extrêmement ambiguës.

Ailleurs, on n'a rien établi, par incapacité matérielle de gérer, par manque de moyens de communications du fait de

l'avarice des budgets officiels. On ne pouvait se rendre là ou tel ou tel problème se posait (une bonne partie du Vanuatu, des Santa-Cruz, des îles Salomons et des îles Bismarck). Une part de la souveraineté blanche sur le Pacifique ne se marquait pas par grand-chose de concret et si les gens étaient tranquilles, on les oubliait facilement. L'ennui est qu'on oubliait aussi de les soigner et encore plus de veiller à établir un système scolaire.

En Nouvelle Calédonie, le village traditionnel le plus haut de l'île, Waèn, n'avait vu aucune personne européenne, ni gendarme, ni colon, ni missionnaire, ni infirmier, ni médecin, depuis quinze ans lorsque je m'y suis rendu, après trois jours de cheval en montagne. On y va aujourd'hui en hélicoptère. Tout cela changera à partir de 1945, lentement, puis plus rapidement en allant vers l'indépendance.

La réalité sociologique est différente, si l'on considère le fonctionnement réel des sociétés insulaires. Je ne traiterais ici que de ce qui ressemble à une «chefferie».

Un premier problème est celui en quelque sorte de l'unité politique minimale, comportant deux lignées parallèles, une aînée, une (ou plusieurs) cadette(s), la première détenant le pouvoir théorique, la seconde assumant la relation avec le monde invisible. Déjà, ce n'est pas un modèle pyramidal, mais un équilibre entre deux fonctions, ce que les Européens n'ont jamais compris, croyant qu'il s'agissait d'une complicité entre le chef et le «sorcier», ce dernier toujours décrit en recourant plutôt à des termes dépréciatifs, sinon injurieux. Les descriptions sont étonnantes de méchanceté, on se croirait au Moyen-Âge où l'on brûlait les

«sorciers» et surtout les «sorcières» en public.

A côté de cette structure minimale viennent se placer, ici et là sur la Grande Terre de Nouvelle Calédonie, des systèmes locaux bien plus complexes où s'ajoutent d'autres lignées parallèles, se réclamant d'autres origines et dont l'autonomie d'action vis à vis de la chefferie aînée à qui est dévolue théoriquement le pouvoir se traduit par des fonctions diverses, symboliques, empiriques, jalousement sauvegardées, différentes dans chaque cas, il n'existe pas de modèle unique auquel se référer (*cf.* l'article de J.-M. Tjibaou au *JSO*). Mais les fonctions les plus courantes sont celles de porteparole et d'orateur, de gardien des richesses, de gardien militaire de la route allant dans telle ou telle direction, ou de maître du chemin allant outremer, ici ou là; de fabricant des pirogues, de constructeur des bâtiments à l'intérieur de la cour de la chefferie, d'exécuteur des hautes œuvres, de devin ou de voyant, de chef de ceux qui appaortent les offrandes d'ignames au chef titulaire à l'occasion des prémices de la récolte ; chacune de ses fonctions, manifestées pas toujours quotidiennement, traduisant autant une allégeance théorique qu'une autonomie défendue s'il le faut avec bec et ongles.

Ces systèmes complexes sont établis en des points stratégiques dont l'importance relative explique leur existence : en Nouvelle Calédonie : les Ketiware de l'île des Pins, les Bwaghea de Canala, les Tijin de Pouébo, les Teê Paa Ma de Bondé, les Bwaxat de Koumac, les Teê Zyadi de Gomèn, les Wabealo de Koné, les Kabwa au nord de la Dumbéa. Ils intègrent les lignées représentant les deux réseaux dans

une synthèse, la synthèse est la chefferie elle même, à chaque fois originale.

Dans l'intervalle, d'autres chefferies moins bien organisées, mais déjà plus complexes que le modèle initial envisagé, jouent, et ont joué, un rôle de premier plan: les Malu Ma de Pêbwa, les Bwaxat de Hienghène, les Pwacili de Belèp, les Tijin de Poum, les Pwei du nord Touho, les Cidopwaan de Pouembout et de la vallée de Pamale (ou Baleowaan), les Naacuwè et les Nebay de Ponérihouen, les Nejë de la basse rivière de Houaïlou, etc., mais certaines lignées dans la vallée de Tchamba paraissent à la fois jouir d'un prestige considérable et être presque totalement désorganisées, tels les Pwanii.

Par contre, les chefferies des îles Loyalty apparaissent stables, malgré les pressions administratives pour les transformer en serviteurs du système colonial. Les quelques fausses chefferies constituées par le régime colonial, surtout à Maré, n'ont pas réussi à faire leur démonstration. Le paysage politique traditionnel joue à la fois de grande entités rivales : les Bula du pays de Lösi, les Zeula du pays de Gaica, les Sihaze du pays de Wetr, et de la superposition historique (mais sans dates précises connues) de chefferies successives qui se sont chassées l'une l'autre, principalement à Wetr, où l'on enregistre une tradition orale porteuses d'événements présentés comme historiques, d'assassinats successifs de «grands chefs». On ne sait s'ils ont été réellement assassinés, mais les assassins, au moins, eux, les Hnaïcèn, décrits comme maudits et voués à disparaître, se portent parfaitement bien à la vérification, du moins leurs descendants, mais sous un autre nom. La tradition joue avec la réalité en nous offrant

des pirouettes.

Sur le lagon d'Ouvéa, les superpositions et les remplacements de chefferies ont eu lieu, mais linéairement le long de la dune qui borde le lagon. Ceux qui se sont remplacés mutuellement sont voisins à quelques dizaines de mètres près. Il leur arrive encore de s'étriper en groupes à la moindre querelle.

A Gaica, c'est une lignée cadette (issue d'une *isola*, épouse première née de grande lignée, venue de la chefferie de Mu), qui a pris de haute lutte la prépondérance. Une autre *isola* venue de Touaourou au sud de la Grande Terre, imposera le catholicisme à cette chefferie, pour contrer l'influence de Mu, chefferie protestante.

A Lösi, on sent encore sourdre la rivalité entre les chefferies *anga haetra*, dites aînées, celles du plateau et de la côte nord du pays, et les *angete Lösi*, celles qui tournent autour de la lignée des Bula et de son site à Mu, plus le complot colonial des Bauc (faux Bula) cherchant à se substituer aux vrais Bula, complot appuyé par le RPCR, le parti de la droite coloniale, et qui tourne court à chaque fois par absence d'appui populaire.

Aux îles Fiji, les luttes pré christianisation et pré prise de possession par l'Angleterre, luttes sur lesquelles soufflaient les commerçants européens qui fournissaient les armes : fusils et artillerie légère, se sont déroulées au cours d'un demi siècle, ont été si intenses qu'on a du mal à voir comment se dessinait, du moins dans le détail, le fonctionnement de l'alliance entre *Tui Dreketi* (Viti Levu), *Tui Mbua* (Ouest Vanua Levu), *Tui Cakau* (Sud Vanua Levu) et *Tui Nayau* (îles Lau), alliance qui sera mise à

mal d'une part du fait de l'intervention militaire et navale tongienne au cours du milieu du XIX^e siècle, d'autre part en conséquence de la montée de la chefferie de *Mbau*, appuyée par l'église méthodiste et une grande partie des Européens, voulant profiter de sa faiblesse fondamentale, le peu de légitimité de son ambition de dominer le pays, pour la manipuler à mort.

Cette alliance s'appuyait sur des sous-systèmes d'alliances locaux, que nous connaissons mal, et s'opposait par ailleurs aux habitants du sud et de l'ouest de Viti Levu, dont les sociétés et les cultures étaient différentes et qui revendiquent jusqu'à aujourd'hui leur autonomie par rapport au reste de l'archipel, se transformant à cet effet par moments en super nationalistes. Ce qui explique le succès du catholicisme dans ces régions.

De la même façon, les îles Samoa servaient de champ clos à la compétition de prestige entre trois lignées : *Tupua*, *Malietoa* et *Mata'afa*, chacune de ces lignées étant appuyées sur des sous-ensembles d'alliances, le tout fluctuant pour toutes sortes de raisons.

Partout, une relative instabilité était la marque de ces systèmes à doubles étages, cette instabilité constituant le dynamisme de ces institutions toujours en cours d'évolution pour changer le fonctionnement de ce qui ne peut nulle part être qualifié de modèle pyramidal, chacun des participants, à quelque niveau que cela soit, cherchant à tirer son épingle du jeu en s'assurant de la plus grande autonomie possible, pour les plus grandes raisons traditionnelles, tout en jouant le jeu essentiellement théâtral des allégeances parfois croisées.

(Krämer 1902)
 (Hocart 1929, 1953a et b)
 (Firth 1951, 1960)
 (Koskinen 1960)
 (Guiart 1964 et 1992)
 (Nayacakalou 1975 et 1978)
 (Tjibaou 1976)
 (Toren 1990)
 (Feinberg et Watson-Gogeo 1996)
 (Wedoye 2001)

Chinois — La diaspora chinoise à touché les îles françaises par deux mouvements successifs. Un premier où ils étaient fort peu nombreux, au nord de la Nouvelle Calédonie où quelques Chinois ont participé à une tentative d'exploiter la perle qui n'a rien donné (les perles sont trop petites et non commerciales). Ils sont restés comme colons et commerçants, ont épousé des blanches locales (ils ne se saoulaient pas et ne battaient pas leurs femmes) au même titre que les Européens et sont aujourd'hui totalement assimilés.

Le second mouvement a reçu l'aval de l'administration coloniale sous Napoléon III. Il s'agissait d'importer de la main-d'œuvre chinoise pour établir une grande plantation de canne à sucre au lieu dit Atimaono, sur une plaine au sud-est de l'île de Tahiti. Comme toutes les tentatives françaises de fonder un développement économique sur la canne à sucre, ici le planteur était anglais, celle-ci n'aboutit pas. La plantation fit faillite et les Chinois restèrent.

Ils avaient deux origines. Une relativement quelconque, la région de Canton, les Chinois dits localement *Punti*, une autre pleine de surprises, les Chinois dits *Hakka*, majoritaires à Tahiti.

Ces derniers constituent en Chine une

minorité culturelle historiquement importante, une sorte de congrégation militaire aux origines lointaines. Ils seraient au départ des Huns, chrétiens nestoriens de la route de la Soie, entrés dans l'armée chinoise et utilisés par l'empire du Nord centré sur Pékin pour la conquête de la Chine du Sud, pas encore entièrement sinisée. Ils sont restés culturellement cohérents et vivaient dans des communautés avec une architecture collective circulaire à finalité de défense, comportant quatre étages, les deux premiers étant voués aux activités militaires, les deux derniers au logement des familles.

Faisant l'objet de mauvais sentiments du fait de leur originalité, ils pouvaient faire l'objet de dénonciations, de persécutions et d'attaques de la part des Han de leur environnement local, ce qui provoquait de leur part de nouvelles migrations et confortait leur tendance à la militarisation.

Ce sont des Hakka qui, au milieu du XIX^e siècle, ont lancé et dirigé l'insurrection Taï Ping, qui ne sera réprimée victorieusement que par une armée internationale dirigée par un général écossais, Gordon, celui qui mourra à Kartoum au Soudan anglo-égyptien.

Depuis, après une période où les cadres ont dû s'expatrier en se faisant passer pour des paysans pauvres alors qu'ils étaient lettrés, participant à la ruée vers l'or en Californie ou venant entre autres à Tahiti, les Hakka survivants ont joué un rôle des plus importants, et en dehors, la famille des banquiers chrétiens Song, et dans l'aventure du parti communiste chinois. Le maréchal Chu Teh, le premier ministre inamovible de Mao Tse Tung : Chou En Lai, Hu Yao Bang, Teng Siao Ping, Li Peng, étaient Hakka, et

bien d'autres.

Au sein de la diaspora, le Hakka le plus connu est le président de la République de Singapour Lee Kwan Yew. Ce qui explique beaucoup de choses, ce dernier ayant joué un rôle de premier plan dans l'organisation et l'orientation, sous certaines conditions qui seront remplies par les réforme de Ten Siao Ping, des investissements de la diaspora dans le développement de l'industrie chinoise, la fermeté politique de Li Peng assurant la sécurité de ces investissements : s'il n'y avait pas eu la répression de Tien An Men, le flot d'argent de la diaspora se serait tari.

Je ne suis pas sûr que cet aspect des choses soit bien compris en Occident, où une floppée d'auteurs, qui se prétendent tous aussi compétents, passent leur temps, mois après mois, à nous expliquer que les Chinois ont fondamentalement tort. Ça marche pour le moment pour des raisons circonstancielles, mais puisqu'ils ont tort, ils ne peuvent qu'aller dans le mur. Le génie des affaires chinois et l'immensité de la nation, plus que le pays, plaident tout au contraire pour la présence d'une capacité de réaction et d'adaptation rationnelles à nulle autre pareille.

L'Occident a passé trois siècles à tenter de subjuguier et de détruire la Chine. Ses idéologues en sont à inonder les Chinois de bons conseils calculés à dessein pour les amener dans de nouvelles impasses. Dans cette guerre des fausses analyses et des jugements peu inspirés par la charité chrétienne, les responsables chinois ont intérêt à s'en tenir à leur propre jugement.

Une partie de ces Hakka établis à Tahiti, où le progrès économique et financier se heurte vite à un plafond, est venu s'établir

en Nouvelle Calédonie après le départ des Nord Vietnamiens, dans le commerce bien sûr. Ils ne sont pas encore réellement intégrés et provoquent beaucoup de jalousies.

Les Hakka constituent dans le Pacifique une des communautés les plus prospères et les plus respectueuses des vertus traditionnelles. On ne les trouve jamais dans des affaires de drogue.

Le réseau Hakka, centré sur Singapour est riche, puissant, mondial et détient en particulier de fortes positions au Canada et en Italie. Son action est bien entendu souterraine, mettant à la disposition de ses membres des capitaux éventuellement importants, sinon même très importants, à des conditions très intéressantes, bien inférieures aux taux bancaires, en échange de la perception d'un impôt. La communauté européenne, dont les officiels, expatriés ou non, est parfaitement ignorante de ces détails.

Les communautés chinoises de la diaspora, établies dans le pourtour du Pacifique, échappent presque entièrement aux gouvernements des pays qui les hébergent, quand elles n'ont pas réussi, tout au contraire, à contrôler les dits gouvernements, comme en Thaïlande où la famille royale est constituée aujourd'hui en réalité de métis chinois. Ces derniers ont inventé «l'entrisme» bien avant les partis communistes ou trozkistes européens.

(Seagrave 1995)

Christianisation — Le passage au christianisme aura été la grande révolution des deux siècles derniers dans le Pacifique Sud, et le moyen indirect d'accéder à un autre niveau culturel et technique, en même

temps qu'assurant une relative protection des personnes contre les abus coloniaux.

Les missions chrétiennes étaient devenues, au cours du XIX^e siècle, des concurrents acharnés se jouant parfois les pires tours, pour se retrouver ensemble, aujourd'hui, dans un climat œcuménique apaisé, dans des Conseils d'Eglises qui, s'appuyant parfois l'une l'autre, ont pu jouer des rôles éminents dans le désamorçage des situations de violence politique, par exemple à Tahiti, au Vanuatu, etc.

Au départ, leurs stratégies étaient les mêmes, pour la plupart d'entre elles, convertir le personnage principal, ou les personnages principaux, en faire de l'un un roi, de façon à ce que ses dépendants, ou leurs dépendants, se christianisent par effet secondaire et loyauté envers leur(s) chef(s).

La qualité de ces conversions laissaient à désirer. Pomaré I à Tahiti avait transformé les missionnaires en secrétaires pour la correspondance concernant la vente de porcs à l'administration britannique du bagne à Sydney et pour l'achat en échange d'armes à feu, utilisées pour la conquête militaire du pouvoir à Tahiti. Les morts en l'affaire bien sûr ne faisaient pas partie des contrats et les missionnaires de la *London Missionary Society*, organisme qui se situait à la gauche de l'église anglicane, ont fermé les yeux sur le sang versé ainsi de leur fait, tant ils devaient pouvoir annoncer des succès à leur maison mère à Londres. Pour eux, cette guerre était légitime, ce qui est une drôle d'idée.

La mission anglicane, malgré tout ce que pouvaient dire à Londres les églises non conformistes, nées d'une opposition à l'église anglicane décrite comme trop

proche du gouvernement, a été, du moins dans le Pacifique, mais il semble bien qu'ailleurs aussi, l'église la plus libérale et la moins destructrice de la culture locale. Elle ne considérait pas tout comme lié au paganisme et devant être détruit, ce qui lui rendait la vie plus facile et nuancait les relations avec la plus vieille génération en chaque lieu. Ce libéralisme, il y a deux siècles déjà, avec son premier prêtre océanien en 1874, un siècle avant tout le monde, était due à une capacité d'observation aiguë de la réalité insulaire, liée à une formation universitaire de grande qualité de tous les missionnaires de l'époque. Codrington, le premier analyste de la société mélanésienne des îles Banks et des Salomons, était anglican et *alumni* de haut niveau de l'université d'Oxford.

La mission anglicane, du coup, reposant sur une hiérarchie solide de prêtres mélanésiens, et le nombre de clercs européens diminuant régulièrement, n'a jamais eu à se plaindre de l'irruption de mouvements prophétiques dans sa zone d'influence.

Les missions catholiques ont oscillé historiquement entre deux tendances, celle qui constituait une sorte d'Etat dans l'Etat d'une église dominant toute la vie sociale et économique et ne permettant aucune intervention de représentants d'autres églises (les protestants aux îles Wallis ont été exilés aux îles Fiji), soit, quand elle était en compétition locale avec une église protestante et qu'elle était en position minoritaire, comme au Vanuatu, étant du coup plus libérale que ses voisines et en particulier autorisant, sur l'île d'Omba (Aoba) l'usage du kava.

En Nouvelle Calédonie, l'église mariste

a recherché la mise sur pied d'églises locales comprenant tous les chrétiens d'une vallée, ou d'un district, et y réussissant largement, tandis qu'aux îles Loyalty elle était obligée de partager le pays avec une église protestante majoritaire, issue de la *LMS*, comme à Tahiti.

L'église luthérienne allemande s'était installée sur la côte nord de la Nouvelle Guinée, elle deviendra en grande partie américaine entre les deux guerres, ce qui mènera à une série intéressante de doctorats en théologie établis sur l'expérience missionnaire, qui était ainsi décrite et analysée de l'intérieur.

Cela n'empêchera pas les problèmes et, juste avant la guerre, la révolte d'une grande partie des chrétiens contre la mission luthérienne, accusée de leur avoir menti en ne les amenant pas à un état de la société où ils seraient les égaux des blancs. Ces chrétiens révoltés tomberont, quelques années plus tard, dans la collaboration avec l'occupant japonais qui, étant au courant de la situation créée par les mouvements prophétiques, les encouragera contre les blancs.

Devant la tendance des premières églises chrétiennes historiques à s'institutionnaliser après la guerre en même temps qu'à indigéniser leurs cadres et à modérer la force de leur témoignage, on se trouvera confronté avec un mécontentement de la population féminine chrétienne, qui voyait d'un bon œil une église dynamique et tenant bien en mains les hommes, en leur interdisant l'usage de l'alcool, mais aussi du tabac, du café, du thé, de la drogue, comme les églises évangéliques plus neuves dans la région, les Baptistes, les *Assembly of God*,

rejoignant l'action plus ancienne des Adventistes du Septième Jour.

L'application des interdits en grande partie inspirés par le Lévitique avait pour conséquence que les hommes ne dépensaient plus l'argent du ménage pour la boisson, le tabac ou le *paka* (le cannabis). Le niveau de vie des femmes et des enfants augmentait d'autant et les épouses étaient satisfaites. L'incapacité des églises installées à interdire avec autant de force, dans une situation qui n'était plus celle de la période coloniale, explique les changements brutaux d'affiliation d'un grand nombre de villages. L'opinion des femmes, fortement exprimée, en est la raison.

Un événement gravissime aux îles Tuamotu a montré jusqu'où pouvait mener le mélange :

a) des idées fausses entretenues portant sur les multiples sacrifices humains d'un passé polynésien qui n'a jamais existé, mais fait l'objet d'une croyance générale portant à fournir la justification, par une sorte d'idéologisation des sacrifices humains, de comportements modernes déviants (les bûchers de Faa'ite, mais aussi l'assassinat de d'Anglejean-Châtillon) ;

b) l'imprudence d'un prêtre catholique, à l'époque co-adjuteur de Mgr Michel Coppenrath et lui-même futur évêque, lançant le mouvement charismatique sans étude préalable des mouvements parallèles, surtout protestants ailleurs, et sans prise de conscience de la nécessité de disposer, au moment des cérémonies collectives, d'un service d'ordre étoffé, bien préparé à son rôle d'intervention en douceur pour faire quitter l'assemblée à tout personne virant à une hystérie dangereuse et peu chrétienne,

service d'ordre capable d'être envoyé là où se produisent des événements douteux pour éviter d'autres dérives, dont l'éventualité est parfaitement connue, aux Etats-Unis, des organisateurs de grands mouvements religieux évangéliques.

Si l'on ne met pas sur pied une structure d'information et d'intervention solide, n'importe quoi peut se passer (voir l'exemple ancien des «Sorcières de Salem»).

A Faa'ite, l'isolement de l'atoll, l'absence du Père missionnaire responsable de la circonscription, l'intervention de femmes extérieures créant volontairement une hystérie collective, puis fuyant leur création, créera l'épouvante, les enfants brûlant leurs parents pour leur faire expier leurs péchés. Et cela dans une toute petite communauté insulaire. Un bon observateur me dit qu'il y avait au fond des problèmes de terres non résolus.

Un siècle auparavant, à Ono i Lau, à l'extrême sud des îles Fiji, un événement semblable, pareillement incontrôlé, mais dans une île non encore christianisée et qui se convertissait spontanément à ce qu'elle ne connaissait pas, en dehors de toute présence ecclésiastique légitime, aboutira à la création provisoire d'une théocratie locale, à partir d'une rumeur, mais sans dérive dans la violence.

Les missionnaires méthodistes installés fort loin, et qui arriveront pour enquêter bien après, et qui connaissaient d'expérience, en Angleterre, le danger de telles situations non maîtrisées, auront eu très peur. Ils agiront prudemment pour organiser une issue à cette urgence.

On me dira que ces incidents, quelques révoltants qu'ils puissent être, sont isolés.

La réalité est que le passage de la situation antérieure au christianisme est empli de violences, guerres entre païens et chrétiens (Tahiti, Futuna), entre chrétiens de diverses dénominations (Fiji, île Wallis), mise sur pied de codes restrictifs qui violaient parfaitement bien les droits de l'homme (Tahiti, îles sous le Vent, Mangareva, Australes, Tonga, Samoa).

D'autres violences sont issues du mécontentement profond, au cours des années trente, des communautés chrétiennes par rapport à leurs espérances de se hisser au niveau des blancs (ce que ces derniers qualifiaient de mimétisme et dont ils se moquaient).

Une autre forme de ce mécontentement sera la tentative, à la même époque, entre les deux guerres, de régler le problème de la démographie en baisse constante depuis deux siècles en éliminant physiquement ceux qui étaient accusés d'avoir introduit de l'extérieur des maléfices responsables des femmes mortes en couches, des enfants morts-nés ou décédés en bas âge. Les hommes et les femmes accusés de posséder de tels maléfices seront systématiquement mis à mort, et souvent dans des conditions cruelles, un peu partout dans les îles, polynésiennes comme mélanésiennes, chrétiennes comme païennes.

La dernière source de violence née de l'apparition du christianisme, sera celle des mouvements messianiques en rupture avec ce dernier justement, violences dans les deux camps, par la révolte des uns et la pression pour qu'on vienne les rejoindre, et la répression policière et judiciaire provoquée par les autres.

(Williams et Calvert 1850)
(Turner 1861)

(Murray 1874)
(Montgomery 1896)
(Delord 1901)
(Leenhardt 1909)
(White 1925)
(Mgr Blanc 1926)
(Don 1927)
(Koskinen 1953)
(De Salinis 1892)
(Rey-Lescure 1929)
(Ramsden 1936)
(O'Reilly & Sedes 1949)
(Goodall 1954)
(Lawrence 1956)
(Maude 1959)
(Pierre Chanel 1960)
(Davies 1961)
(Guiart 1962)
(Wilson 1966)
(Mouly 1969)
(Nerhon 1969)
(Miller 1975)
(R. Leenhardt 1957, 1976)
(Clifford 1980)
(Croccombe & Crocombe 1982)
(Hodee 1983)
(Vasseur 1984)
(Nicole 1988)
(Saura 1990)
(Panoff 1990)
(Garrett 1982 & 1992)
(Regenvanu 2004)
(Verguet 2012)

Climats — Le climat, ou plutôt les climats océaniques sont gouvernés et par les conséquences de l'*El Niño* ou de la *Niña*, au large du Pérou, et par l'alternance de temps secs et de la mousson. A partir de là c'est du plus ou moins, plus ou moins sec, ce qui est une catastrophe en Australie, mais aussi partout ailleurs, plus ou moins humide ce qui est une autre catastrophe en Austra-

lie, mais aussi partout ailleurs.

Le facteur qui s'y ajoute est la fréquence des dépressions cycloniques et des véritables cyclones dans toute la zone inter-tropicale. Les techniques de construction traditionnelles, tout étant attaché avec des lianes ou des cordes végétales et aucun clou, se prêtait à l'effort et tenait le coup, et la forme des toitures était souvent arrondie et calculée pour éviter la prise au vent.

Ces techniques ont été de plus en plus remplacées par des bâtiments aux murs de béton, qui ne tiennent ni les cyclones (les toits en tôles ondulées, meurtrières quand elles sont projetées par le vent), ni aux tremblements de terre (les murs en agglomérés).

Dans l'intervalle, en plusieurs points de l'espace océanien, et grâce aux cadres de la *LMS*, on avait eu recours aux murs en pierres calcaires et en béton à la chaux, bien plus protecteurs contre les écarts de température, ou ailleurs aux murs en pisé, très bon marché à réaliser, qui avaient le même profil, mais plus fragiles.

Ces techniques, les traditionnelles, et celles de la transition, présentaient l'avantage, ou d'être très solides, celles utilisant le béton à la chaux ayant la capacité de tenir plusieurs siècles, ou d'être très économiques à reconstruire.

On peut avancer l'idée que la technologie traditionnelle océanienne était parfaitement adaptée aux circonstances climatiques, et que celles apportées par les Européens ne l'étaient qu'en partie, ou pas du tout, ou très chères pour obtenir le même résultat positif.

L'adaptation des techniques agricoles aux facteurs climatiques était tout aussi re-

marquable, s'agissant alors des micro-climats locaux et de la capacité ou non d'avoir recours à l'irrigation, ou de la nécessité de pallier le trop d'humidité par des techniques sophistiquées de drainage, sans qu'on ait à chercher laquelle est la plus ancienne, du simple fait que la première est l'inverse logique de la seconde, et que par conséquent elles vont ensemble. Je les ai vues utilisées toutes les deux, selon le contexte précis de la géographie physique, terrain de pente contre fond de vallée alpestre marécageux, l'une à côté de l'autre, dans la vallée de la Baliem en Nouvelle Guinée Occidentale.

En Nouvelle Calédonie, les systèmes d'irrigation ont été détruits par la colonisation européenne lâchant son bétail en stabulation libre sur les aires intéressées. Les systèmes de drainage ont été détruits plus tard au bulldozer, stupidement, car ils répondaient dans le bas des vallées à la présence trop proche de la surface du sol de la nappe phréatique.

La technologie occidentale n'a apportée aucune réponse aux conséquences des écarts climatiques de plus en plus graves. L'Australie rurale blanche est en train de s'auto-détruire de ce fait.

R. H. Codrington — Ce prêtre anglican (1830-1922) était doué pour l'éducation, et assura celle des cadres de l'église anglicane en Mélanésie. Dû au climat trop froid d'Auckland, que ne supportait pas les élèves mélanésiens, l'école avait été transférée à l'île Norfolk, au large de l'Australie, puis plus tard aux îles Banks, sur l'île de Mota, ce que bien des lecteurs de Codrington, anthropologues de cabinet, n'ont pas compris, qui ont émis des critiques sur la

validité du matériau.

Sa méthode, due à son occupation professionnelle première, consistait à faire écrire ses élèves, en langue de Mota, qui était devenue la langue de communication enseignée par la Mission Mélanésienne anglicane, pour décrire le fonctionnement de leur société et de leur culture locale (il ne s'agissait pas de répondre à des questions générales, mais de décrire des rites sociaux ou religieux qui avaient vraiment eu lieu). Ensuite, il profitait du passage du navire de la mission rapatriant les garçons chez eux, le *Southern Cross*, pour aller rendre visite aux parents des mêmes élèves et tout vérifier avec eux.

A force, au cours des années, il amassera une documentation importante, qu'il utilisera pour la première étude monumentale des sociétés mélanésiennes. La vérification sur place est aisée. Les gens se reconnaissent parfaitement bien dans ce qu'il écrit.

Codrington refusera d'être élevé au rang d'évêque. Il préférerait sa vie rangée d'éducateur. Il réussira bien à préparer les cadres d'une église, en attendant une nation, un siècle avant tout le monde.

Il sera le découvreur du concept de *mana*, concept qui n'était en rien polynésien, comme on le croit trop souvent, mais rencontré dans une langue parfaitement mélanésienne, présentant même des aspects archaïques, aux îles Banks, nord Vanuatu. Aux îles Loyalty, le *mana* devient *men*, mais c'est le même concept représentant la puissance reçue du monde invisible, des générations de morts divinisés de sa lignée et des dieux mobilisables en parallèles, puissance qui augmente ou diminue selon la qualité du comportement de celui qui en est, à titre provisoire, le réceptacle.

Codrington nous fera connaître les sociétés prétendument secrètes, dites *Tamate*, mais *tamate* est le nom des morts, et le secret ne s'applique qu'à la technologie des masques ou coiffures spécifiques, puisque cette technologie est frappée d'un *copyright*, qui permet de la revendre plus tard et de récupérer son investissement payé en porcs.

Il arrive que les principales sociétés *tamate*, en présence d'un trouble, d'une perturbation, soient amenées à rendre publique une décision, une sanction qui s'impose, le contrevenant, s'il a quelque intelligence, prévoyant à l'avance la chose et prenant la tangente. Il trouvera toujours, quelque part, des parents de son épouse, de sa mère ou de la mère de son père, qui peuvent l'accueillir et lui accorder refuge et sécurité. La multiplicité des adultères est un des cas pendables. Les Don Juan se font facilement détester. Une fois chassés de chez eux, généralement ils se calment.

Les sociétés non secrètes consistent surtout en celle qui préside au fonctionnement de la hiérarchie de grades, placée sous le patronage du demiurge et *trickster* Quat (Kpwat), et qui organise la compétition de prestige entre les individus.

Voir Selwyn
(Codrington 1891)

Confrontations — Le Pacifique Sud navigue entre des pôles, géographiques, mythiques, climatiques, hydrologiques, y compris à l'intérieur d'un même pays. J'en veux pour témoignages deux incidents au Vanuatu la même année, l'un au large de Tanna, sur un navire des Messageries Maritimes, l'autre sur le plateau Big Nambas,

au nord-ouest de Malekula ; l'un dans un monde gouverné par des règles théoriques qui n'étaient pas appliquées, l'autre dans un univers de règles ancestrales qui évoluaient pourtant au rythme des modes et des prises de conscience.

Le *Polynésien* venait de quitter son mouillage de Lenakel, sur la côte ouest de Tanna. J'ai remarqué sur le pont une famille avec des enfants, tous parfaitement habillés à l'anglaise tropicale, dont le mari paraissait mécontent. J'ai subodoré quelque chose et je me suis approché, interrogeant en anglais. L'homme s'est présenté, Il était le *médical practitioner* officiel sur l'île, le complémentaire à l'est du dr Armstrong à l'ouest.

Je n'avais pas besoin de longues explications. Cet homme avait fait ses études médicales à Suva, à l'Ecole médicale de Fiji mise sur pied par la Fondation Rockefeller avant guerre. Il jouait le même rôle que mes ancêtres, officiers de Santé pour le Roy, puis pour l'Empire, puis pour la République, depuis Colbert, pendant trois siècles et demi, à Chézy-sur-Marne et dans la même maison pendant quatre siècles.

Il partait en congé à Port Vila et le commissaire de bord lui avait refusé des cabines pour son couple et ses enfants, sur un navire où presque toutes les cabines étaient vides, alors qu'il était fonctionnaire du gouvernement condominial et qu'il avait poussé ses études supérieures à un niveau que seuls deux planteurs de l'archipel avaient atteints, Jean My, ingénieur de l'Ecole Nationale d'Electricité de Grenoble et Me Gabriel Desgranges, licencié en droit.

C'était un excellent médecin, malgré la faiblesse de ses moyens matériels. Il m'a soigné plus tard avec dévouement d'une

crise de paludisme qui m'avait mis sur le flanc.

J'ai tout de suite compris le topo. Il était kanak donc, malgré ses études supérieures, il était passager de pont. Point à la ligne.

Je suis allé voir le commissaire de bord et je lui ai exposé qu'il se trouvait devant un homme, fonctionnaire du gouvernement condominial, qui avait fait des études supérieures, ce qui le mettait au dessus de 99, 99 % des blancs de la région. Il a soulevé ses sourcils, m'a bien regardé, puis m'a dit: «Ce n'est pas l'habitude ici, mais si vous le voulez ainsi . . .», et il a donné les cabines demandées. Je le voulais ainsi.

J'avais déjà une certaine habitude de la lutte contre les discriminations raciales installées en Nouvelle Calédonie et je savais qu'une intervention rapide, accompagnée d'arguments sans réplique, sur les plans réglementaires ou juridiques, emportaient facilement le morceau, mais il fallait ne pas tergiverser, agir vite et de façon claire et nette. Il n'existait pas encore d'opposition organisée comme dix années plus tard. En ce cas précis, les règles administratives du traitement des fonctionnaires publics à bord d'un navire d'une ligne commerciale relevant de l'Etat français n'avaient pas été respectées. Elles ne l'étaient normalement jamais, mais on ne pouvait les contester. Le Commissaire de bord était dans son tort.

Il aurait eu en face de lui un colonel de l'armée fijiennne, nous aurions eu un incident diplomatique, mais le commissaire de bord ne savait pas que les colonels fijiens existaient. Il aurait agi de la même façon, du moins si le grade de la personne ne lui était pas apparu. L'ignorance d'un archipel à un autre est parfois extraordinaire.

Le second événement est plus tragique. Il se trouvait que j'étais sur le plateau Big Nambas pour un moment. Rien ne me retenait ailleurs.

Un homme est mort brutalement, je ne me souviens pas de quoi. Je suis allé présenter mes condoléances au frère cadet du mort et les événements se sont enclenchés. Je savais que je m'étais fourré dans un piège et je ne savais pas comment en sortir. Mais j'avais bien voulu m'y mettre, par un scrupule de conscience qui m'interdisait de m'éclipser sans bruit. Personne autre que moi-même ne me l'aurait reproché. Mes aides, dans toute cette opération, se sont soigneusement tenus en dehors. Ils avaient disparu.

La scène était la maison du mort, lui-même allongé sur une natte en attendant que le cadavre soit transporté dans la maison des hommes. Il fallait auparavant procéder à une opération considérée comme obligatoire, étrangler sa jeune femme pour qu'elle le suive dans la mort. Une corde était suspendue à la poutre maîtresse, avec un nœud coulant tout prêt. Je me suis installé sur une natte à côté du mort, son frère était de l'autre côté, en face de moi. Je savais qu'il ne serait pas procédé à l'exécution de la jeune veuve tant que je serais présent, ou tant que je n'aurais pas fait comprendre que je laisserais se dérouler ce qui apparaissait inévitable puisque c'était la tradition, une tradition ancienne au moins de quatre siècles, d'après les preuves archéologiques que nous détenons aujourd'hui. Avant, on ne sait pas.

J'avais pris le parti de ne pas laisser se dérouler ce qui était un assassinat. La force n'était pas de mon côté. Je n'avais que ma volonté, ma force de persuasion, et ma ca-

pacité de rester éveillé.

J'étais seul au milieu de dizaines d'hommes faits armés, sinon surarmés, et je n'avais pas la moindre arme à feu. Je n'en ai jamais emporté où que ce soit. J'agissais par principe au contraire absolu de tout ce que les blancs locaux avaient l'habitude de faire.

J'ai commencé, au bout d'un long silence une conversation que je faisais traîner volontairement avec le frère, par dessus le corps de son aîné, à voix basse. Un petit feu jetait des ombres longues sur le dessous du toit en feuilles de palmier sagoutier, *natanggora*.

Il ne fallait pas que j'impose mon point de vue, ni que j'ai l'air de vouloir décider moi, blanc, de ce qui allait se passer. J'étais en position de faiblesse, ce qui faisait ma force dans le moment. Je devais tenir jusqu'au matin.

J'ai entrepris une conversation à bâtons rompus tournant autour de la tradition et de ses nombreux aspects positifs, de la nécessité de les conserver soigneusement pour le bien du peuple du plateau, mais aussi de l'adapter aux circonstances réelles. Les gens qui m'entouraient, entraient et sortaient silencieusement, prêts à aider à l'étranglement, mais ne manifestant par aucun geste un désir de me voir m'en aller tranquillement.

Ils savaient que je n'étais ni un colon, ni un recruteur, ni un planteur, ni un missionnaire, ni un administrateur. Ils savaient que je n'étais aux ordres de personne qu'ils connaissent ou dont ils savaient l'existence dans la société blanche coloniale du Condominium. Ils savaient que Français, je parlais l'anglais comme si je venais d'Angleterre, que je disposais de quelques moyens d'ob-

tenir ce que je voulais quand et si je le voulais. Ils savaient que je n'étais pas une divinité camouflée dans un corps humain et venue à l'intention de leur jouer des tours.

Ils savaient que mon père était médecin et que moi-même, j'étais capable de soigner, puisque j'y passais mes matinées. Ils savaient que j'étais capable de les aider, mais ne savaient pas encore en quoi. Ils savaient aussi que j'étais parfois amené à prendre des initiatives qu'ils n'avaient jamais vu un blanc les tenter.

Ils savaient aussi, je ne sais pas comment, mais probablement par le biais des membres de la milice armée kanak anglaise ou française, qui fourraient leur nez partout pour satisfaire leur curiosité, que je pouvais être écouté par l'administration supérieure à Port Vila, la capitale. Je ne m'étais venté de rien, et je n'avais rien dit à personne dans ce sens, mais il savaient tout, l'animosité de certains blancs déjà à mon égard (des recruteurs de main-d'œuvre qui s'étaient amusés à me jouer des tours que j'avais rendu avec usure (ils avaient perdu leur permis de recrutement). Ils savaient donc que je détestais me faire marcher sur les pieds et qu'on prenne pour un imbécile. Ils avaient noté que les Européens qui, pour eux, détenaient une fraction parfois opposée, parfois complémentaire, dans le pays, les missionnaires et les administrateurs m'accordaient un certain respect.

Tout cela tournait dans les têtes cette nuit là, où je devais réussir ma démonstration. Avec quoi ? Inconsciemment je priais pour devenir, au moins provisoirement, tel saint Jean Chrysostome.

Vers trois heures du matin, j'exprimais mon argument massue. Dans une situation de démographie en péril, tuer une femme en

âge d'enfanter n'était sûrement pas le choix qu'auraient fait leurs ancêtres s'ils avaient été placés dans la même situation. Une jeune femme signifiait des enfants, donc des filles à marier qui enfanteraient à leur tour, et donc des épouses futures alors qu'elles étaient déjà si difficiles à trouver. Combien d'épouses à venir mourraient en même temps que cette jeune femme ? Dans les situations de force majeure, il convenait d'adapter les actes anciens, décidés dans d'autres circonstances à une vision lucide et réfléchie.

Je n'ai pas parlé de morale. Je n'avais pas de leçons à donner. Je n'ai prononcé aucun jugement de valeur portant sur leurs traditions. Je n'ai pas parlé d'assassinat, ni menacé de sanctions éventuelles.

Au petit matin, le frère s'est levé, a décroché la corde et dit qu'il avait décidé de laisser sa belle-sœur en vie. On me l'avait amené au cours de la nuit et elle avait expliqué qu'elle acceptait son sort et acceptait de mourir. Qu'aurait-elle pu dire d'autre ? Je n'en ai pas cru un mot. Mon problème n'était pas de m'entretenir avec elle de son sort, mais de faire fléchir son beau-frère. Elle assista sans rien dire à la conclusion de l'épisode, et sortit tout aussi silencieusement. On ne l'a plus jamais revu dans ce village. Elle était aussitôt partie à vingt kilomètres de là, sans attendre, et sans rien prendre avec elle. Elle savait où elle pouvait aller. Elle doit être devenue, quelque part, une bonne chrétienne pour se protéger. Je ne l'ai pas recherchée, ç'aurait pu être mal interprété.

Par contre, les Big Nambas ont exigé de moi que je leur donne une contre-partie pour mon intervention qu'ils avaient tolé-

rée. Sans l'exprimer ainsi bien sûr, ils sont beaucoup trop intelligents pour agir brutalement. Si j'avais été habile, eux le seront aussi.

Quelques mois plus tard, ils m'ont convoqué de toute urgence sur le plateau, à une heure trois quarts de marche. J'ai trouvé là des dizaines de jeunes hommes peints en guerre et qui brandissaient des fusils dans tous les sens, allant et venant autour de moi avec des gestes mâles. Une vraie scène de cinéma à grand spectacle et là les figurants ne portaient pas au cou la médaille de la mission catholique, comme dans «Les mangeurs d'hommes» ou «Le ciel et la boue». C'étaient de vrais guerriers, prêts au combat. . . mais qui avaient imaginé une alternative.

L'alternative, c'était moi. On me mit le marché en mains. Des Big Nambas étaient allés travailler à la baie du Suroît, *South West Bay*, dans l'ancienne plantation Dilenseger, devenus plantation Ballande et le gérant, Auguste Nicholas, avait donné à boire pour Noël. Ils s'étaient saoulés, s'étaient battus entre eux et il y avait eu deux morts.

Le marché était le suivant. Ou eux allaient partir, et ils étaient prêts, faire la fête à Auguste Nicholas, un bel abruti entre parenthèses, ou c'était moi qui me faisais fort de provoquer l'intervention des Résidences pour qu'Auguste Nicholas soit jugé pour avoir enfreint la loi interdisant de donner de l'alcool aux Kanaks.

Tout cela était fort bien calculé et j'étais pris au piège. J'ai demandé un guide et je suis parti immédiatement pour Norsup à dix heures de marche de là, où je suis arrivé sur les genoux. Il y avait une radio à la planta-

tion. J'ai envoyé un câble détaillé, insistant sur le danger d'une expédition Big Nambas avec toutes leurs conséquences : comment les aurait-on maîtrisés sans riquer encore d'autres morts, etc.

Un navire administratif sera envoyé de Port Vila, Auguste Nicholas sera mis en détentention, au moins pour quelques temps, et les Big Nambas seront contents. Moi, je l'étais moins. Je m'étais fait manipuler, mais j'ai gardé cette opinion pour moi. Cela valait une vie humaine de sauvée.

Le système officiel avait montré pour une fois, qu'il ne jouait pas que le jeu des blancs locaux. Tout le monde était content, excepté les colons établis sur Malekula qui, cette fois, garderont aussi leur opinion pour eux, excepté Auguste Nicholas, qui servira de bouc-émissaire et se fera engueuler de partout, de surcroît licencié par Ballande. Personne ne voulait qu'on donnât aux Big Nambas l'occasion d'intervenir en dehors de leur territoire. On se souvenait du massacre des familles Corlette et Bridges en 1915.

Il n'y aura plus de veuves étranglées au pays Big Nambas. J'étais tombé le bon jour.

Constructions mégalithiques — L'expérience montre que deux cents Kanaks sont capables de vous remuer n'importe quelle masse. Il savent parfaitement ce qu'ils doivent faire, ne se querellent pas comme des Français, et n'ont pas besoin d'un technicien pour venir leur dire comment il convient d'agir. Ils l'ont fait en toutes circonstances dans le passé.

On rencontre un peu partout des masses de roches taillées, d'un poids équivalent à celui des statues de l'île de Pâques, que ce

soit sur Tongatapu, avec le trilithon, ou les masses taillées des îles Mariannes, ou des places de danses dallées (Santa Cruz), des voies dallées (Gaua, îles Banks), des plates-formes dallées supportées par des murs cyclopéens (Merlav, îles Banks ; îles Salomon), les fortifications contre la mer (Tikopia).

En Micronésie on obtient non seulement les poteaux sculptés de maisons collectives en pierre, mais aussi des villes entières sur pilotis de pierre, construites sur le platier récifal, au vent pour se protéger des moustiques, à Pohnpei (*Nan Madol*) et à Chuuk, et qui recevaient à leur apogée une population de plusieurs milliers d'habitants.

Il ne s'agit pas d'une civilisation particulière de la pierre monumentale, mais de la technologie apportée d'Asie du Sud-Est commune à toutes les populations insulaires. On doit noter que la construction de murs en lames de basalte qui se tiennent indéfiniment quand on les pose l'une sur l'autre à angles de 90 °, est la même technique que la construction des maisons en billes de bois par les Indiens du Canada ou les habitants de la Sibérie, technique imités par les blancs aux Etats-Unis ou en Russie.

Le capitaine James Cook — Cet explorateur anglais, monté du rang par la qualité de son travail et ses compétences techniques (1728-1779), se vit confier des missions de plus en plus difficiles et aventureuses en pays inconnus, mais dans le Pacifique Sud où son nom est lié depuis aux pays qu'il a le premier touché ou cartographié en tout ou partie : la côte est de l'Australie (dont Botany Bay), la Nouvelle Zélande, la Nouvelle Calédonie, les îles

Cook, Tonga, Tahiti et les îles Hawai'i.

En conflit pour la fourniture de troncs de pins kauri pour refaire des mâts après une tempête, il été tué sur Oahu, dans ce dernier archipel, au cours d'un affrontement armé avec les insulaires.

Cook a démontré l'inexistence du Continent austral, a mis en évidence l'unité culturelle des insulaires du Pacifique Sud, et a démontré la très grande difficulté de passer le détroit de Behring à la recherche du passage Nord-Ouest contournant l'Amérique par le nord.

Responsable financier des expéditions à lui confiées et obligé de présenter des comptes équilibrés à son retour, il fera partout collection d'objets, dont certains iront en Angleterre à des institutions officielles, mais il en vendra aussi à diverses cours royales ou princières européennes représentées à Londres. Ce que bien des auteurs ne savent pas ou évitent d'en parler.

On célèbrera son humanité, qui était surtout du bon sens et de la prudence, ce qui ne l'empêchera pas de donner à l'occasion l'ordre de tirer quand il fallait faire échapper ses hommes à des situations qui lui apparaissaient évoluer dangereusement.

Ses nombreux passages à Tahiti lui ont posé un problème, il ne trouvait jamais les mêmes rois tahitiens en face de lui. Les présents qu'il laissaient toujours n'étant pas de ceux qui pouvaient être fractionnés facilement, les insulaires se faisaient la guerre dès son départ et les présents changeaient de mains.

Il ne sera pas le premier, mais un de ceux qui ont laissé s'installer des maladies mortifères pour les insulaires qui n'en possédaient pas les anticorps, dans de nombreux points de l'espace océanien qu'il

venait d'ouvrir en grand. Il sera le premier à prendre possession de l'Australie orientale au nom de l'Angleterre, et cette décision sera plus tard à l'origine de la fondation d'une colonie à Botany Bay.

Ce qui n'a pas encore été expliqué, mais apparaît évident, est la façon dont Cook a travaillé à partir des indications géographiques cachées des royautes espagnoles et portugaises. Car comment est-il tombé aussi facilement sur la Nouvelle Zélande, dont il n'était pas censé connaître l'existence ? Et sur l'Australie orientale ?

Parmi les intellectuels et scientifiques brillants qui l'entouraient se situe Joseph Banks, par la suite anobli, qui deviendra un des maîtres à penser de l'Angleterre dans cette époque là, d'une Angleterre ouverte sur l'inconnu et qui avait besoin d'âmes fortes pour servir son dessein planétaire, d'apprendre à connaître ce qui existe, au lieu de rechercher un fantôme imaginé par des cartographes latins, successeurs de Ptolémée.

(Cook 1784)
(Cobbe 1979)
(MacIntyre 1987)

Îles Cook — Les îles Cook constituent un agglomérat artificiel d'îles se situant sur un axe NNO-SSE, entre l'équateur et le tropique sud, proclamées protectorat britannique l'une après l'autre, et dont l'addition a constitué un Etat autonome rattaché à la Nouvelle Zélande.

Les îles autour de Rarotonga comportent, avec cette île, la plus grande partie de la population restée dans l'archipel. Les îles du nord des Cook, qui font partie avec d'autres des îles dites *Line Islands*, sont le sup-

port de populations très faibles, manifestant chacune des caractéristiques décrites par des auteurs divers, chercheurs comme Te Rangi Hiroa (Sir Peter H. Buck pour Tongamea) ou romanciers anglais ou américains (pour Pukapuka). Ces populations proviennent soit de Rarotonga ou des îles avoisnantes, soit directement de Samoa à date ancienne. La population originaire de Rarotonga vient de Samoa aussi, mais plus tôt. Il s'y est ajouté des lignées venues de Tahiti et de Raiatea dans le mouvement ancien vers la Nouvelle Zélande et qui se sont arrêtées ici.

On a parlé des îles Cook comme présentant un modèle de statut politique adaptable pour la Polynésie Française. En fait, il n'en est déjà pas tellement éloigné. Une construction juridique imposante pour une population de +/- 20.000 habitants (autant en Nouvelle Zélande), qui paraît un peu coûteuse pour ce petit nombre d'insulaires.

Mais la géographie oblige, il n'y a guère d'autre solution. Chacun des archipels, et surtout les archipels si éloignés et si dispersés, a besoin d'une métropole pour simplement survivre. Ce dont ils avaient besoin aussi, en un premier temps était d'échapper à l'économie de comptoir où ils étaient un peu trop exploités, comme à Tahiti il n'y a pas si longtemps. C'est fait. Pour le reste, toutes les opinions quant au futur de ces îles sont légitimes.

(Beaglehole & Beaglehole 1938)
(Crocombe 1964)
(Gilson 1980)

Coprah — Le coprah est l'amande de coco cassée en morceaux et séchée au soleil

ou dans un four spécial, pour obtenir la meilleure qualité : le coprah blanc. Le séchage diminue le volume et permet le transport par bateau, transport pas entièrement sécurisé. On le met en vrac dans n'importe quelle cale et s'il chauffe pendant le transport, on obtient des cas de combustion spontanée et d'incendies explosifs de la cargaison.

Le Vanuatu fournissait un coprah de basse qualité, obtenu dans les villages en le plaçant sur une plateforme protégée de la pluie par un toit, le coprah étant séché par de petits feux pratiqués en dessous et qui donnaient beaucoup de fumée. Ce coprah n'était acheté que par une seule usine française Lesieur à Marseille, qui sera achetée et fermée par la société anglo-néerlandaise *Unilever*. On dira alors à Port Vila, qui perdait son marché juste au moment de l'indépendance, que c'était le fait de la méchanceté française, alors que les décisions avait été prises par des gestionnaires anglais.

La solution, qui n'avait pas été envisagée, était de passer du coprah pour la production d'huile à l'amande de coco grattée et séchée pour la pâtisserie, mais personne dans les Territoires français n'a même tenté d'expérimenter ce nouveau marché.

On en est resté à la production d'huile sur place, qui est très difficile à écouler, sinon en équipant spécialement les moteurs diesels pour la consommer, là où l'on investit sur place pour la production et cette utilisation spécifique, l'odeur de l'huile de noix de coco brûlée n'étant pas bien ressentie en ville.

Crânes — Crânes volés et autres abus.

Une très mauvaise habitude occidentale, de la part des médecins militaires dispersés un peu partout dans le monde pendant deux siècles, mais aussi de bien d'autres intellectuels se croyant libéraux et démocrates, était la manie de piller les cimetières des autres et de faire collection de pièces osseuses et surtout de crânes. On aurait volé dans leurs cimetières qu'ils auraient fait un raffut de tous les diables.

Au cours des années d'après guerre, deux personnages ont tenté d'aller voler des crânes au Pic des Morts, à Canala, sur la côte est de la Nouvelle Calédonie. Un membre de la Mission Géologique, Grünwald-de Mortillet, et plus tard un escroc qui se disait cinéaste mais ne l'était nullement. La réponse canaque a été si forte qu'il a fallu expédier les gendarmes dare dare pour leur faire rendre les crânes volés. Mais, la colonie étant ce qu'elle était, il n'ont pas été poursuivis. Si un Canaque s'était attaqué dans un cimetière à une tombe blanche, il aurait aussitôt été dirigé sur la prison moyen-âgeuse du Camp Est à Nouméa. Les règles internationales de l'égalité des personnes devant la loi, quelque soit leur origine, ont eu du mal à entrer dans les mœurs, si elles l'ont encore fait.

Nos musées et laboratoires médicaux d'Anatomie, en Europe ou en Amérique, contiennent des milliers de crânes volés, qui doivent retourner d'où ils sont venus. Cela commence tout doucement. Il y a des personnages politiques qui croient encore qu'il s'agit d'objets culturels que nous devrions garder. On a donné la Légion d'honneur aux collecteurs de crânes. Si c'était le crâne de leur grand-père, que diraient-ils ?

Deux crânes canaques ont surgi dans l'actualité, ou plutôt deux têtes. Une,

conservée dans le formol, la tête du chef Kandjo du Mont Dore, coupée sur le cadavre après qu'il eut été fusillé par les troupes français, en conséquence d'un arrêt du conseil de guerre. Le chef ne parlant pas le français, et aucun militaire ne parlant la moindre langue canaque, l'arrêt de ce tribunal militaire est en droit nul et non avenu. La tête doit être rendu à sa famille. Ce chef est l'arrière-arrière-grand-père du président récent du Congrès de la Nouvelle Calédonie, M. Rock Wamytan.

L'autre tête est un crâne sec, théoriquement celui de l'un des chefs de l'insurrection de 1878, Ataï, le chef pour les Français, mais ces derniers se trompent toujours en ce qui concerne les affaires canaques. Il y avait plusieurs chefs agissant chacun successivement dans sa zone géographique.

A ce moment là, l'armée française, de façon à gérer au mieux ses moyens, distribuait une prime de 5 francs par tête canaque coupée, ayant recours à des irréguliers européens et canaques pour la répression. Ces irréguliers étaient plus efficaces que les troupes régulières, mais ils massacraient plus.

Ces têtes, empilées en pyramides comme agissaient autrefois Gengis Khan ou Tamerlan, sentaient terriblement mauvais. On les a jetés dans la mangrove pour que les crabes les nettoient. Il fallait les récupérer après. Est-ce la vraie tête, je n'en suis pas sûr ? La comptabilité de cette affaire là était plus que primitive. Le personnel militaire européen ne voulait pas y toucher, l'opération crabes a été entièrement confiée aux irréguliers canaques, dont l'intérêt était que la tête d'Ataï, douée d'un pouvoir magique, disparaisse dans l'anonymat de l'ensemble. On a retiré n'importe quel

crâne nettoyé de la mangrove et on l'a baptisé Ataï.

Quoiqu'il en soit, un de ces faux chefs administratifs créés par le génie colonial français s'est imaginé, ce qui est tout aussi faux, qu'il descend de ce dernier chef, sa famille, les Kahwaa, n'était pas dans l'insurrection, mais ayant fait allégeance à la chefferie de Canala, alliée des Français.

Ataï n'a pas laissé de descendants en lignée masculine, ses fils ont été tués, mais sa fille toute petite a survécu et emmenée à Canala, y a été élevée et s'y est mariée, sa mère s'étant suicidée pour ne pas être livrée à un autre homme. Les descendants véritables sont en lignée féminine et à rechercher à Canala.

Ce que veut le chef, fonctionnaire de l'administration coloniale, alcoolique et condamné pour violences contre autrui, c'est revendiquer les terres d'Ataï, étant à l'étroit dans la Réserve où il n'a en réalité aucun droit foncier, les terres qu'il détient ayant été prises au culot sous le régime colonial précédent. La terre qui devrait lui appartenir est juste en aval de la Réserve, chez les blancs. L'opération Ataï, dans son esprit lui permettrait d'avoir mieux.

En plus, étant un adopté, il ne descend même pas de la lignée qu'il représente et donc à fortiori pas d'Ataï. Il parle de se soumettre à des examens de recherche d'ADN, mais c'est de la comédie. Cela ne gênerait personne s'il ne s'était pas lancé dans une opération de relations publiques sur la base d'une revendication sans contenu, où tout est imaginaire. Si l'administration lui donnait d'aventure raison, ce serait une faute majeure.

Une part de ce dossier apparaît sous divers intitulés sur le Net. Une série de deux

dessins animés s'en inspirant relate une histoire vraie, mais dont la traduction en dessins est fautive dans absolument tous les détails, ce qui est dû à l'auteur de romans policiers qui a servi d'inspiration.

J'ai connu tous les acteurs et j'ai eu leur témoignage, ils racontent une histoire différente en ce qui concerne l'exposition Coloniale, où les Canaques ne sont jamais allés, ils ont atterri au Jardin d'Acclimatation.

Ceux qui sont passés en Allemagne témoignent qu'ils ont été mieux traités qu'en France : on ne les obligeait pas à manger de la viande crue et à pousser des cris inarticulés. Ils animaient tranquillement un village construit avec des matériaux venus de Nouvelle Guinée, mais c'était un village papou et pas un village canaque. Le propriétaire du Zoo de Hambourg, un homme d'affaires très connu et apprécié internationalement, les emmenait dans sa propriété de campagne le dimanche où il organisait un grand pique-nique à leur bénéfice. Ce sera peut-être sa dernière action généreuse. Il était juif et disparaîtra du paysage peu après du fait du régime nazi.

A Paris, Maurice Leenhardt n'avait pas de propriété de campagne aux alentours, celle de la famille Leenhardt, Fontfroide est à Montpellier. Il ne pouvait caser chez lui, en plus de son épouse et de ses enfants, dans la petite pièce qui lui servait de salle à manger et de salon, que quatre personnes à tout casser. Il recevra les chefs Waco de Canala et Bauc (faussement dit Bula, mais Leenhardt ne le savait pas) de Lösi à Lifou, et deux diacres protestants entraînés dans cette affaire.

En France, les Canaques étaient tombés aux mains d'un escroc, à la recherche d'ar-

gent facile en parasitant l'Exposition Coloniale, dans une opération privée dont le contrat sera annulé sur les instances de Maurice Leenhardt, soutenu en cette affaire par le Conseil Général entièrement blanc de la Nouvelle Calédonie. Le maréchal Lyautey, responsable de l'Exposition Coloniale, ne disposait d'aucun moyen légal pour intervenir dans un dossier où l'administration de l'exposition coloniale n'était impliquée d'aucune façon.

L'entrepreneur qui avait monté l'affaire refusera de prendre à sa charge le retour des Canaques, qui sera donc financé par le ministère des Colonies. L'administration des Affaires Indigènes à Nouméa, tenue par la gendarmerie, qui avait négocié naïvement le contrat, se montrera très désagréable au retour vis-à-vis des participants du fait du tollé local qui l'avait mis en accusation.

Les Canaques demanderont à être indemnisés du préjudice subi, mais ne l'obtiendront pas, la gendarmerie refusant de se saisir du dossier, les Canaques étant considérés comme des mineurs placés sous sa tutelle légale.

Un chef du service des Affaires Autochtones, administrateur de la France d'Outre-mer de classe exceptionnelle, Compagnon de la Libération, me rétorquait que les Canaques ne pouvaient ester en justice sans passer par lui.

Ce point de vue était visiblement anti constitutionnel, il n'existe pas deux catégories de citoyens dans la République, mais comment, dans le fait du système colonial encore en partie en vigueur, aboutir à faire reconnaître ce point. Le système judiciaire local aurait bloqué le moindre recours.

Toute colonie vit aussi en partie sur des interprétations juridiques fausses, mais que

personne ne conteste. Sinon, si les magistrats faisaient leur métier et appliquaient les principes des droits de l'homme inscrits dans la constitution, tout le système s'effondrerait. Mais la plupart des magistrats sont comme la plupart des enseignants, quand ils sont à Nouméa, ils virent leur cuti. Ils n'ont pas envie de voir la maison qu'ils habitent incendiée parce qu'ils auraient pris une décision favorable aux Canaques. Tout fonctionnaire accusé d'être pro-canaque se voit l'objet de menaces de mort au téléphone, fort mauvaise habitude introduite par les pieds-noirs et qui n'existait pas avant.

Tous les Canaques du Jardin d'Acclimatation ne retourneront pas à Nouméa. Un chef de Maré sera pendant plusieurs années dompteur de lions dans un cirque. Un autre épousera une commerçante française, une très gentille personne, et ne reviendra à Koné qu'après la guerre.

Parmi les ouvrages de mauvaise conscience récents, fondés sur les documents d'archives, les auteurs ne se sont pas méfiés de ce que dans les affaires coloniales, les archives sont toujours incomplètes, mensongères ou manipulées, ou ont disparues. J'en ai vu être entassées et brûlées, d'autres ont été volées par des fonctionnaires coloniaux pour leur valeur de curiosité, le résultat est ainsi que presque aucun dossier n'est entier. Il faut aller aux archives nationales compulsier les rapports des gouverneurs, mais ceux-ci écrivent ce qu'ils veulent et montent leurs propres mises en scène, choisissant soigneusement ce qu'ils disent et ne disent pas ; ce qui est la raison de l'existence des Inspecteurs des Colonies et des rapports qu'ils produisent, malheureusement irrégulièrement.

Il existe une longue liste de crânes volés dans des conditions pour le moins fâcheuses : le crâne de Veidova, détenu par l'*American Museum of Natural History*, décapité et ramené par l'*US Wilkes Expedition*, et les crânes de personnes mortes de faim rapportés par la *Wollaston Expedition* d'Amungme en Nouvelle Guinée occidentale.

D'autres affaires de crânes surgissent régulièrement. Les crânes surmodelés, à l'argile, colorées ensuite, des bords du fleuve Sépik en Nouvelle Guinée, ou surmodelés avec une pâte exclusivement végétale (j'ai été le premier à le vérifier au microscope), au sud-ouest et sud Malekula, au Vanuatu. On en parle peu pour le moment. Les collectionneurs ne se mettent pas en avant.

On a surtout parlé des têtes maoris. Et là il y a un problème. On a des têtes authentiques, en quelque sorte, portant les motifs authentiques profondément gravés dans la peau, il ne s'agit pas de tatouages superficiels, motifs qui peuvent être interprétés et qualifier la personne en cause. Ils doivent être rendus aux ayants droits que l'on peut retrouver justement par les motifs qui sont lisibles pour les intéressés. On les repère par le simple fait que les bords des gravures profondes dans la peau sont entièrement cicatrisés.

Mais il y a des fausses têtes. Le capitaine du navire baleinier, américain le plus souvent, qui voulait une tête choisissait la personne parmi les esclaves, prisonniers de guerre, qu'on lui présentait et indiquait le type de motifs qu'il désirait avoir. On marquait alors sur le visage de l'intéressé *grosso modo* les motifs en question, arrangés pour qu'ils n'aient aucune signification

et ne violent pas les interdits propres à chaque motif signifiant, chaque motif étant réalisé à l'inverse de la règle locale. Puis on coupait la tête peu avant la date prévue pour le retour du capitaine. Ces têtes fausses se caractérisent par le fait que les blessures à la peau ne sont pas cicatrisées. La détermination est facile. Chacune correspond à un assassinat. C'est le cas de la tête du musée de Rouen.

A voir le film consacré à cette affaire de Rouen, le conservateur s'est fait rouler par les Maoris qu'il a vu, qui ont semble-t-il monté une opération privée destinée à bénéficier de crédits publics. Ils ont joué admirablement les personnes compétentes, mais ils sont incapables de déterminer ce type particulier de têtes à partir des motifs, et personne d'ailleurs ne le peut, puisque les têtes ne sauraient parler, les motifs qu'elles portent n'ayant aucune signification.

Dans un très petit nombre de cas, on retrouvera une tradition orale des événements d'alors, qui permettra peut-être d'avancer, mais il faudrait s'adresser à de véritables personnes compétentes et déterminer en premier quel est le vaisseau qui a emporté la tête et où exactement le capitaine l'a obtenue, donc travailler en premier lieu sur tous les journaux de bord des baleiniers de l'époque.

Accessoirement, en Nouvelle Calédonie, mais aussi ailleurs, au cours des années 1900, les crânes volés dans les cimetières finissaient à New York, où les dentistes utilisaient les dents pour confectionner des dentiers, ces dents étant de très bonne qualité, au bénéfice des membres de la meilleure société. C'est pour cela qu'il reste si peu de crânes dans la région.

La cérémonie au musée du quai Braly est une belle hypocrisie, les têtes ou les crânes surchargés ayant été présentés à l'inauguration comme des objets d'art, alors qu'au musée de l'Homme, j'avais fait retirer des vitrines tous les restes humains. Eux les y avaient remis. Ils ont bien dû virer, eux aussi, leur cuti.

Le plus curieux est qu'il reste des personnes pour justifier ces collections de pièces osseuses volées, en prétendant qu'elles ont des choses à nous apprendre concernant la biologie humaine. Cela est parfaitement inexact parce que les pièces ont toutes été mal choisies à cause des *a priori* de l'époque, qui n'ont pas encore disparus. On a pris des pièces typiques, c'est à dire aussi loin que possible de nos canons à nous, celles qui manifestaient des caractères de primitivité, c'était la façon scientifique de l'époque d'exprimer ce que les ivrognes blancs, dans les bars pour Européens, disaient plus crûment en traitant les Mélanésiens et les Aborigènes australiens de «singes».

Ce faisant on créait conceptuellement et sur le papier une race artificielle, décrites par des caractères que l'on ne rencontrait que dans un petit nombre d'individus. Scientifiquement, ces collections ne valent rien.

Par ailleurs l'anthropologie physique était une fausse science, fondée sur des mensurations forcément aléatoires. J'ai appris à mesurer les vivants et les pièces osseuses. Les points du corps ou du squelette sont tous imprécis, parce que le corps est comme cela, les variations des individus sont innombrables et les points classiques bougent aussi constamment. La glabelle, par exemple, au dessus et dans l'axe du nez,

prend toutes sortes de formes et de dimensions selon les individus : si elle est presque plane, il devient impossible de déterminer le point d'où faire partir la mensuration, l'autre point à l'arrière du crâne étant tout aussi imprécis. De ce seul fait, ces mensurations ne signifient rien scientifiquement. D'ailleurs, on n'en a pas besoin pour déterminer si un crâne est brachicéphale ou dolichocéphale. Cela se voit à vue de nez.

Et l'on ne s'occupait pas des déformations de faible importance, mais non nulles, induites par les positions de la vie quotidienne. La flexibilité acquise des articulations, et en particulier du genou, jouent inévitablement sur toute une série d'autres paramètres, dont la taille. Les positions du sommeil aussi et la plus ou moins grande dureté du support de ce sommeil : les appuis-tête en bambou ou en bois dur peuvent provoquer des déformations du cou ou des côtés du crâne. Tout cela fausse les mensurations. Les conséquences de porter sur le bas des reins, chez les femmes, en s'aidant d'un bandeau sur le front, ont inévitablement des conséquences sur le dessin du corps chez l'adulte. En plus de la variabilité extraordinaires des parties molles (les seins soi-disant en pis de chèvres sont provoqués par les massages spécifiques répétés des mères pour que leurs filles puissent donner à têter à leurs enfants portés dans le dos en les basculant sur le côté).

(notes manuscrite par Chris Barnard, 2012)
(Barnard 2001)
(Guiart 2011b)

Ron Crocombe — Crocombe (1929-2009) est un ancien fonctionnaire néo-zélandais du département des Territoires, qui

s'est marié à une polynésienne, historienne des îles Cook. Cela lui a donné l'idée d'étudier, sur le terrain, le système traditionnel de la tenure foncière aux îles Cook et sa transformation sous l'influence occidentale. J'ai été le président de son jury de thèse. Cet ouvrage montrait, cartes exécutées sur le terrain à l'appui, comment les appartenances foncières allaient de la montagne à la mer et jusqu'au récif, ce qui était la règle un peu partout en Polynésie dans les îles hautes. Il était bon de l'avoir vérifié.

Elle montrait aussi que l'intervention européenne avait amené les insulaires à se défendre contre la spoliation en favorisant le statut de terres en indivision, de façon à pouvoir plus facilement résister collectivement aux montages juridiques mis sur pied de façon à nourrir un mécanisme de spoliation foncière au bénéfice d'immigrants européens.

C'était exactement la même analyse proposée par Douglas Oliver et ses collaborateurs pour l'île de Mo'orea et en général les îles de la Société.

La destruction des terres en indivision est une sorte de crime culturel. Elle ne favorise en rien le développement économique (les indivisions n'ont jamais empêché les Tahitiens de produire de la vanille ou du coprah) et ne joue qu'au bénéfice des spéculateurs fonciers, créant pas à pas une société insulaire sans terres et sans racines, qui peut alors rechercher plus facilement dans la violence une issue.

De très nombreuses études foncières ont été publiées à partir de l'université de Fiji sous l'influence de Ron Crocombe, mais malheureusement aucune ne repose sur un travail de levées de terrain parcelle par parcelle, comme je l'ai réalisé personnellement

sur la Grande Terre et à Lifou.

Les auteurs s'improvisent spécialistes parce qu'ils sont de telle ou telle île, et s'en sortent en exposant des principes dont on ne sait s'ils fonctionnent réellement. Ce sont de pas très bons mémoires de maîtrise et finalement on ne sait pas ce qui se passe empiriquement. Le lien entre les systèmes de noms de personnes, le statut social et la tenure foncière n'a pas été vu.

Entre temps, Crocombe et son épouse, après Raymond Leenhardt qui avait été le premier à les sortir de l'ombre, ont mis en valeur les manuscrits de l'évangéliste *London Missionary Society* Ta'unga, de Rarotonga, ayant trait à un séjour de plusieurs années sur la Grande Terre, puis à Lifou et Maré, et enfin à une carrière moins héroïque que celle de pionnier, dans des paroisses polynésiennes aux îles Cook.

L'œuvre essentielle de Ron Crocombe n'est pas écrite. Elle a été d'accompagner, d'abord à Port Moresby, puis plus longtemps à Suva, les étudiants qui affluaient de tous les Territoires coloniaux du Pacifique Sud. Il a formé la plupart des dirigeants actuels. Je les ai vus à Suva comme étudiants. Ils constituaient une collectivité colorée, ouverte, discutant de tout, ayant du mal à concilier la méthodologie historique, géographique ou relevant d'autres sciences sociales avec les réalités insulaires dont ils étaient encore très proches.

Ils ont bien réussi, mais peu ont été capables de résister aux pressions internes à leur société favorisant une vision étroitement parentale au sens large, celui de la parenté classificatoire, et virant trop facilement, dans les conditions modernes de la gestion d'un budget public, à la corrup-

tion, tentation contre laquelle il n'avaient pas été, ou pas assez, mis en garde.

(Crocombe 1977, 2007)

Cuivre et or — L'or isolé est relativement rare. Les mines d'or ont fait l'objet d'une ruée en Australie Occidentale il y a un siècle. Les mines d'or néocalédoniennes ont déçu. De petites masses d'or existent sur Viti Levu, à Fiji et sont exploitées. On connaît une mine d'or sur Guadalcanal aux îles Salomons, là où les prospecteurs espagnols avaient subodoré la présence de ce métal, il y a plusieurs siècles. On s'était moqué d'eux, mais on avait eu tort.

Mais les grandes masses actuellement traitées sont en Nouvelle Guinée orientale côtière (Lihir) ou dans les Highlands, dans des gisements qui combinent le cuivre et l'or à Ok Tedi, comme celui des îles Salomon de Panguna à l'île de Bougainville qui a provoqué une guerre civile et l'abandon de la mine à capitaux en partie français (Rio Tinto). La revendication potentielle de cette société n'est pas reconnue par les nouvelles autorités autonomistes de Bougainville et Buka.

Une énorme mine de cuivre et d'or est exploitée en Nouvelle Guinée Occidentale à Erstberg par la Société *Freeport*, liée au Pentagone, et dont les conséquences de son installation s'additionnent depuis la dictature de Suharto, dont elle a financé le putsch, par le recours à la force militaire massacrant au hasard contre le mouvement pour l'indépendance, par la corruption généralisée de tous les instruments d'Etat indonésiens, dont les forces militaires, par l'atteinte à l'environnement par les décharges polluées

par les dérivés du mercure, qui sont emportés par le système orographique.

Un jour viendra où la situation environnementale ne sera plus contrôlable, ou à des coûts gigantesques que la société ne voudra pas assumer. Elle a déjà fait le coup au Vénézuela. Elle s'en ira en laissant les pouvoirs locaux assumer la suite. Le mouvement clandestin pour l'indépendance a déjà attaqué les installations de la *Freeport* qui est détestée par la population papoue. *Freeport* a déjà subi le contre-coup de deux insurrections mais, impavide, elle continue à engranger des bénéfices énormes et à détruire aussi bien les corps que le pays.

(Ballard 2012)

D

Bengt Danielsson — Marie-Thérèse et Bengt Danielsson 1923-2003 — 1921-1997.

Anthropologue suédois parti étudier les Indiens du Pérou, Bengt Danielsson est l'un six équipiers du *Kon-Tiki* qui échoue sur l'atoll de Raroia le 7 août 1947. En compagnie de sa femme, Marie-Thérèse, il étudie la vie quotidienne de ses 118 habitants entre 1949 et 1951 puis part, en 1952, sur les traces de Thor Heyerdahl à Fatuiva. Tous deux constituent sur leur propriété de Papehue à Paea une des plus grandes bibliothèques privées du Pacifique et sont les maîtres d'œuvre d'une encyclopédie consacrée à l'histoire de Tahiti et des îles, le *Mémorial polynésien*.

Nommé directeur du Musée national d'ethnologie de Stockholm (1967-1971) Bengt Danielsson quitte ce poste pour être

le premier directeur du Musée de Tahiti et des îles.

Le décès de Maruia en 1972 à l'âge de vingt ans renforce l'opposition de Marie-Thérèse et Bengt Danielsson aux essais nucléaires menés par la France dans le Pacifique. *Moruroa, mon amour* (1974) puis *Moruroa, notre bombe coloniale* (1993) ont été traduits en une dizaine de langues.

En 1991 le prix Nobel alternatif, le *Right Livelihood Award*, salue l'action de ce couple exemplaire.

Marie-Thérèse Danielsson a été élue au conseil municipal de Paea, a créé la Section polynésienne de la Ligue internationale des Femmes pour la Paix et la Liberté, et a été membre fondateur de *Ia Ora te Natura* (1974) et de *Moruroa e tatou* (2001).

(Robert Koenig)

Sur le plan du principe, j'étais en entier désaccord avec le couple Danielsson en ce qui concerne la politique atomique du général de Gaulle. Je suis choqué par contre de l'imprudence et de l'insouciance des officiers supérieurs dans la gestion des sites, sinon de la sottise de certains (voir le dossier *Rainbow Warrior*), qu'ils aient été américains, anglais ou français, ils ont tous eu la même indifférence de fait pour la protection des personnes, ce que j'attribue à de graves carences dans leur formation. Les exécutants n'ont pas été à la hauteur.

Cependant j'ai eu l'occasion, avec Pierre Anthonioz et le gouverneur Pierre Angéli, de m'opposer à l'expulsion de Danielsson qui avait été proposée par Régis Debray sous Mitterrand. Elle n'aurait été juridiquement possible que pour lui-même, citoyen étranger sur le territoire national et se mê-

lant de la politique d'Etat du gouvernement français, ce qui est contraire au droit international. Je n'ai jamais réussi à considérer Danielsson comme un personnage politiquement dangereux, il était trop indolent. Et je déteste la franchouillardise, et encore plus échappée à l'Hexagone et transportée en Océanie.

(Jean Guiart)

Danses et musiques canaques — Musique, danses, et chants sont intimement mêlés dans le Pacifique Sud. Il n'existe pas de musique en soi, mais seulement une pratique musicale insérée dans toutes sortes de situations différentes et utilisant toutes sortes de moyens divers.

Les sonnailles et autres instruments de rythmes similaires, sont les mêmes partout, coques de bois de fruits ouverts à demi, accrochées aux chevilles, plus rarement aux poignets.

Ce matériel évolue constamment. Les bambous résonateurs de larges diamètres, frappés au sol, qui servent aussi de flûtes sacrées dans la vallée du Sépik, correspondent à une variété introduite récemment, soit par terre, depuis les côtes de l'Indonésie, soit par mer par les navires de la Compagnie anglaise des Indes Orientales.

La variété traditionnelle de bambou est mince et flexible, elle ne pouvait servir de contenant et son usage musical ne pouvait dépasser le stade de la flûte, pour laquelle on préférerait le roseau. L'introduction de la variété à large diamètre a donc rendu des services matériels considérables, mais on ne saurait dater son intervention, sinon en bout de course, en Nouvelle Calédonie, où elle remonte au tout début du XIX^e siècle.

Hors des danses, les instruments de musique sont affectés à ce qu'on appelle à tort l'initiation, c'est-à-dire les rites entourant l'incision du prépuce des adolescents, ou bien à l'époque où la liane de l'igname est en croissance et doit être encouragée. Ce à quoi les impétrants sont soi-disant initiés est connu de tout le monde, Il s'agit d'une mise en scène destinée entre autres à faire dériver leur attention de leurs blessures et faciliter la cicatrisation.

Les petites musiques des arcs musicaux (Vanuatu, îles Loyalty) et des flûtes nasales, ou pas nasales, sont interprétées alors à la fois comme un appel sexuel adressées aux jeunes filles, appels auxquels on se livre tranquillement le long des sentiers, et en même temps comme un rite individuel de croissance pour les lianes des ignames.

La flûte nasale, dont l'existence n'est pas contestée aux îles Marquise, a été déclarée comme inexistante en Nouvelle Calédonie par Raymond Ammann, un spécialiste suisse ayant travaillé à Nouméa, au centre Jean-Marie Tjibaou, où il était quelque peu prisonnier, n'ayant bénéficié d'aucune formation au terrain et obligé de passer par le personnel dudit centre pour prendre ses contacts. Il parvient à affirmer que Maurice Leenhardt s'est trompé, il n'existe pas de flûte nasale sur la Grande Terre. Or Maurice Leenhardt n'a pas pu se tromper, son information ne vient pas de lui seul, mais du chef Mejê Nejê qui avait tout lieu d'être bien informé, ayant été jeune homme et ayant joué de la flûte à une époque où la culture canaque était encore en bon état. Par contre qu'ici ou là, et en particulier dans la vallée de Hienghène, où l'on ne fait jamais les choses comme tout le monde (voir leurs monnaies, qui séparent

les perles par des nœuds, ce qui est un cas unique en Mélanésie), on souffle par la bouche, est parfaitement possible. Comme beaucoup d'autres avant lui, Ammann tombe dans le piège de la généralisation hâtive.

Toutes les danses ont été décrites et étudiées, parfois brillamment, en particulier pour Tonga, mais la danse systématiquement laissée de côté est la danse assise, celle dont on ne parle pas, qui a lieu la nuit dans une grande maison, hommes et femmes mélangées, sans témoins européens et où l'événement peut aller des contacts sexuels illégitimes à l'expression religieuse traditionnelle intense. C'est dans les intervalles que les mythes principaux sont récités, des éléments de danses et de chants intercalés dans le récitatif.

(Ammann 1997)

(Baldwin 1950)

Arthur Bernard Deacon — Cet anthropologue anglais (1903-1927) est un des rares martyrs médicaux de la discipline, décédé à South-West Bay, Malekula, au Vanuatu, de bilieuse hématurique (*blackwater fever*). Il avait été élevé comme adolescent en Ukraine et y avait pris des habitudes alcooliques. Sur Malekula, il avait des séances de bitures chez le colon français Dillenseger, ce qui n'allait pas avec le paludisme régnant sur place.

Il avait fort bien travaillé et avait laissé une bonne réputation chez les habitants canaques du pays. Ce sont eux qui ont procédé à ses funérailles. La famille, qui avait parlé d'envoyer un monument funéraire, n'a rien fait.

J'ai trouvé en 1951 la tombe en terre en-

tourée de plantes ornementales et rituelles canaques, une tombe soigneusement dés-herbée. J'ai donné de l'argent au pasteur du lieu, pour acheter du ciment et qu'il élève un tombeau, en lui laissant le texte à graver sur la tombe. Le travail a été parfaitement exécuté, gratuitement, en souvenir du chercheur qui s'était penché avec sympathie sur la désespérance démographique des gens de la région, qui avaient bien cru disparaître.

Deacon avait laissé une malle métallique emplie de ses photographies, de ses carnets de notes, mais, confiant dans sa mémoire, il ne localisait pas ni ne datait chaque page, comme il est recommandé de procéder. Camilla Wedgwood, qui était sa fiancée, a reçu la tâche de mettre tout en ordre pour aboutir à une édition. Elle a fait subir à chaque feuille une analyse de contenu, par rapport à toutes les autres, de façon à parvenir à les placer dans un ordre chronologique et intelligible correspondant aux avancées de l'enquête.

Elle aboutira à un texte parfaitement clair, que j'ai vérifié chapitre par chapitre avec le principal informateur de Deacon, Amarantus, celui qui l'avait accompagné presque partout. La seule erreur était d'avoir considéré que les rites *naloan*, prétendument secrets (c'est la technique employée pour la fabrication des objets, qui est sous *copyright* et ne doit pas être dévoilée), se rangeait à l'intérieur d'une hiérarchie comme les rites de prises de grades. En réalité, ils sont pris dans un entier désordre.

Un autre inconvénient est un chapitre sur les Big Nambas du Nord Malekula, chez qui Deacon n'est jamais allé, texte qui est d'une autre main, probablement Corlette, qui protestera, et n'aurait pas dû se glisser là. En plus, ce développement ne

traite pas en fait des Big Nambas, mais de villages dits Small Nambas quelques colines plus au nord.

Après la disparition de Deacon, bien après mon passage sur Malekula, on sera confronté à une sorte de querelle au-delà de la mort entre Camilla Wedgwood, qui entre temps s'était suicidée, et Margaret Gardiner, qui se proclamait la véritable fiancée non officielle de Deacon. J'ai connu les deux et à mon jugement, la Gardiner nous fait profiter d'un grand cinéma.

(Deacon 1934)

Desgranges — Me Gabriel Gomichon Desgranges était le seul habitant européen du Vanuatu qui possédait une culture classique, il était le neveu de l'auteur du *Manuel de Littérature Française* de nos années lycéennes. Il n'avait personne à qui parler dans cet archipel perdu de tout au cours des années de la crise de 1929. Le résultat est qu'il se mettait au champagne dès le petit déjeuner. Il en mourra en définitive, mais tard.

Il était venu à Tahiti dans les années vingt pour prendre en charge la seule étude de notaire. Il s'aperçut alors qu'il fallait épouser la fille dudit notaire, sèche et osseuse. Du coup, il prit le bateau pour Nouméa. La fille du notaire épousera Emory, un collaborateur du *Bernice Pauahi Bishop Museum* à Honolulu et se fera passer pour tahitienne auprès de la bonne société *haole* de Hawai'i.

A Nouméa, l'atmosphère très raréfiée de la bonne société coloniale repliée sur elle même ne tentera pas l'aspirant notaire et il repartira au Vanuatu, où il s'installera avocat-défenseur-notaire à Port-Vila, où au-

cune règle ne venait vraiment gêner la moindre de ses initiatives. Son introduction à sa nouvelle fonction ne sera pas facile. Il devra défendre des Vietnamiens qui avaient massacré leur employeur du fait de ses brutalités et devra assister à leur exécution à Nouméa. Cela lui laissera un jugement peu indulgent sur le système colonial local. Il avait raison. Ces choses là n'auraient jamais dû arriver si la moindre intelligence avait présidé au fonctionnement du système. Lui en était arrivé à d'une part utiliser le système à son avantage, mais aussi à mépriser les représentants de la France à Port Vila.

Il n'avait pas tout à fait tort, mais cela se voyait trop. Le ralliement à la France Libre servira à d'aucuns à se venger, et Desgranges sera expulsé sur l'Indochine restée fidèle au Maréchal. Il arrivera là-bas au moment même où les Japonais imposaient leur présence militaire. Il sentit que «l'affaire était cuite», réussira à passer à Hong Kong, puis aux Philippines, puis en Indonésie, toujours quelques jours avant l'intervention militaire japonaise. Il se retrouvera en Australie, où, dans la pagaie du moment, il réussira à extorquer au ministère de la guerre australien un ordre de mission pour l'examen d'une possibilité d'exploitation des gisements de soufre de Vanua Lava, aux îles Banks. Revenu à Port Vila en brandissant son ordre de mission, il se tiendra absolument tranquille, l'arrivée des forces américains mettant tous les autres dossiers au frigidaire.

C'était un hôte délicat, aimant la bonne chère, à la conversation d'une grande courtoisie et d'une qualité exceptionnelle dans les îles. Il portait des jugements lucides, comprenant la nécessité de s'adapter et in-

trodisant des novations dans sa façon de traiter sa main-d'œuvre canaque, novations que son épouse, fille d'un capitaine de gendarmerie, ne comprenait pas, mais appliquait par obéissance. Il avait acheté et remis en état le *Snark*, le yacht de l'écrivain américain Jack London, qui gisait abandonné à Santo. Il l'utilisait pour ses recrutements de main d'œuvre, la traitant au champagne dès qu'elle avait signé un contrat d'engagement, ce qu'aucun autre colon n'osait imaginer de faire. Arrivé chez lui, il n'y avait plus de champagne, mais il la traitait bien, la payait rubis sur l'ongle et prêtait une attention constante à sa nourriture et à ses conditions de logement.

Ce n'était pas par humanisme, mais par simple intelligence de la situation réelle. Il ne vivait pas dans le monde fantasmagorique de la supériorité, et de la suffisance imbécile de tant de blancs locaux, mais comprenait déjà tous les détours des épreuves de force qui s'annonçaient.

Développement agricole — Ce sera la tarte à la crème d'une bonne moitié de ma carrière professionnelle. On allait envoyer des experts qui diraient aux Océaniens ce qu'il faudrait faire pour devenir prospères en travaillant leur terre, si du moins on leur en avait laissé assez.

Il y a bien eu des développements, mais ils ne se sont pas produits de cette manière, même si les experts étaient de bonne foi, ce qui n'était pas toujours le cas. Toutes les entreprises patronnées par les pouvoirs publics, par exemple au moyen de l'Institut du Café en Nouvelle Calédonie ont été des échecs, tout simplement parce qu'au lieu de procéder à partir de la situation existante, et

des connaissances vernaculaires qui n'étaient pas négligeables, pour améliorer l'état présent, on utilisait les insulaires comme des cobayes dans une expérimentation à grande échelle. Le bon sens était abandonné au bénéfice d'une utopie, dont on rendrait les Kanak responsables de l'échec, l'expert ayant toujours raison. On a ainsi dépensé, et pas seulement nous, des milliards dans des affaires qui étaient dès le début foireuses, puisque les insulaires n'étaient là qu'au titre de mécaniques à deux pattes, devant agir comme on le leur dirait. La population n'a jamais participé à ces entreprises, où elle ne s'est pas investie, puisqu'il s'agissait, une fois encore, de la commander.

A Nimboran, à l'ouest du lac Sentani, les bons Néerlandais, de braves gens parfaitement capables dans leurs capacités professionnelles normales, ont imaginé ce qui ressemblait furieusement à un kolkhoze, puis comme cela ne marchait pas, ils ont monté une ferme d'Etat, tout cela pour produire des cacahouètes dont ils n'avaient pas prévu le marché, qu'ils ont dû acheter aux producteurs papous pour aller les jeter dans le fond de la baie voisine : ils auraient pu au moins faire semblant de les exporter et chercher une baie plus lointaine. Je leur ai dit que le dernier aspect de leur entreprise était un parfait sovkhose. Ils sont tombé des nues.

Parallèlement, les Australiens, après des échecs du même type, ont imaginé de monter une fédération de coopératives qui enlèverait presque tout le marché au commerce de proximité européen ou chinois. Cette idée prendra, d'autant qu'on n'imposera rien, on se contentera de mettre sur pied des niveaux de formation pour les candidats à

la production de cacao, et des services fournis par les coopératives pour le transport du produit, des avances pour construire les installations de traitement. Les Papous ont bien compris qu'au terme de l'entreprise, il s'agissait de niveaux de pouvoir économique à conquérir.

Les cadres militaires formés pendant la guerre par les Japonais, très populaires du fait de leur résistance aux Blancs, feront de l'entrisme dans le système des coopératives, qu'ils finiront par contrôler, dont une flotte de petits bateaux qui allaient chercher le cacao et le transporter aux chefs-lieux. Très pratiques pour organiser les élections.

En un second temps, ils utiliseront le système pour se faire élire au parlement de l'indépendance.

Les Australiens n'avaient pas imaginé cette conclusion. Ils avaient agi efficacement pour que le système marche, en ayant recours à du personnel spécialement préparé pour ce travail, et pas à des amateurs de bonne volonté. Pour une fois, ils avaient joué le jeu, mais ce n'était pas eux qui avaient gagné.

Et en fin de compte l'agriculture n'avait pas grand chose à voir avec les événements. Les coopératives avaient été mises en place pour pallier le problème politique posé par la prolifération des mouvements prophétiques. J'avais été consulté à un stade, visité le système en place dans le détail sur invitation du ministre australien responsable des Territoires, et j'avais fortement appuyé dans ce sens, fort de l'expérience vécue au Vanuatu. Mais je gardais les yeux grands ouverts. Le pouvoir d'achat des paysans papous était la clé de l'opération.

Après l'indépendance, les dirigeants papous des coopératives, ayant intégré tous

les paramètres, s'établiront à leur compte et les coopératives déclinèrent. Ils ont eu ainsi leur heure de gloire et de prospérité, mais ils sont en train de se faire tailler des croupières par des immigrés chinois ou coréens qui reconstituent un nouveau réseau de commerces de proximité et ont accès à une puissance financière, en plus de maîtriser parfaitement les techniques commerciales appropriées. La bourgeoisie rurale papoue est en train de s'effondrer. Ce qui aura, inévitablement, des conséquences politiques.

(Lefort 1955 et 1971)

Différences culturelles — Nous sommes ici en présence d'un concept de maniement délicat. En effet, l'Océanie est à la fois le lieu d'extraordinaires différences culturelles et en même temps celui d'une cohérence évidente à ce même niveau.

Sur un plan global, les habitants des îles de l'Océanie se distinguent plus par les conséquences de leurs situations environnementales (altitude, côtes sans eaux courantes, côtes faiblement arrosées, côtes fortement arrosées, zones désertiques, vallées alpestres, sites au vent ou sous le vent d'un volcan, plateaux calcaires à réseaux souterrains, îles coralliennes exhaussées à lentille d'eau douce, atolls dépourvus d'eau douce, présence ou non d'abris et de ports naturels, etc.) que par des facteurs culturels spécifiques non liés directement à l'environnement.

Sur les côtes sablonneuses, le cocotier, le pandanus, le bois de fer et le *Barringtonia* sont partout, ainsi que l'arbre à pain, le banian et la fleur de Tiaré et la Cordyline. Derrière les mangroves, on trouve toujours des palmiers sagoutiers (excepté en Nou-

velle Calédonie et aux îles Loyalty et le sagoutier ne dépasse pas Samoa vers l'est). L'igname est partout, en dessous de 500 m d'altitude, sauf en Nouvelle Zélande. Le taro et la patate douce ont aujourd'hui le don d'ubiquité, quelque soit l'altitude, et la latitude pour la patate douce. Tout cela couvre la plus grande partie de l'alimentation.

La cuisine n'est pas tellement variée. Tous les insulaires cuisent dans des fours à pierres portées au rouge, dans des paquets enveloppés de feuilles de bananiers qui permettent de conserver les liquides, ou se contentent de faire griller les poissons ou la viande et de faire cuire les taros ou les patates douces et les ignames sur les braises. Chaque région ou chaque île a ses tours de main, qui s'appliquent à un détail des techniques générales.

Dans le domaine de la culture non matérielle, des institutions se retrouvent partout. Dans toutes les régions à langues austronésiennes tout au moins, la fille première-née a le pas sur tous dans la lignée, elle peut choisir son mari et a été élevée à exercer une autorité qui paraît naturelle sur les hommes. Les Européens ont eu le plus grand mal à accepter l'existence de ce trait culturel, sauf les époux blancs éventuels de ces filles, qui s'aperçoivent qu'ils sont constamment dépassés par la situation.

La différence entre la lignée aînée, qui assume des formes de pouvoir quotidiens, et la lignée cadette, qui fournit celui qui jouera le rôle de prêtre, est tout aussi généralisable, excepté que le prêtre peut être choisi dans une lignée cadette classificatoire, dès lors que nous entrons dans une structure complexe.

Les différences ont été mises en valeur

par les observateurs européens, qui ont aussitôt imaginé qu'elles étaient essentielles. Ce qui s'est révélé erroné chaque fois que l'on a pris son temps pour accumuler observations et informations permettant une analyse moins superficielle. Les actions collectives spectaculaires ou théâtrales peuvent disparaître d'un jour à l'autre sans que la société cesse de tourner, quoiqu'elle tende à les remplacer par un ersatz chrétien ou non quelconque (cricket, football, formalisme rituel chrétien, catholique en particulier, interdits alimentaires pris dans le Lévitique par des églises chrétiennes non conformistes). Elle les remplace aussi potentiellement par des rites reconstruits dans le cadre de mouvements prophétiques. Les hommes politiques modernes tentent régulièrement de s'entourer de formes culturelles ritualisées de façon à s'établir au-dessus de la masse de leurs électeurs.

R. P. Marie-Joseph Dubois — Ce missionnaire mariste de Nouvelle-Calédonie est arrivé juste avant la deuxième guerre mondiale.

Les pères maristes, très mal informés sur le reste du monde, tout au contraire des Jésuites, ayant vu le ralliement à la France Libre d'un œil sceptique du fait de leur vénération pour le maréchal Pétain, la plupart des pères plus âgés étant anciens combattants, il sera accusé de pétainisme actif — au sein des tribus de la chaîne montagneuse en amont de la mission de Bondé dont les membres ignoraient l'existence et du général de Gaulle et du maréchal Pétain : lorsque que je suis allé là pour travailler, arrivant à cheval, ces gens n'avaient pas vus un blanc depuis quinze ans, et c'était justement le

père Dubois qui avait été le dernier — il sera donc envoyé en pénitence à l'île de Maré, où il donnera la mesure de ses capacités. Il avait, chose rare chez les missionnaires maristes, trois certificats de licence de biologie, mais pas une licence complète.

Il s'intéressera à la tradition orale, avec la marotte fréquente des bons pères, celle de vouloir y trouver des justifications pour remplacer un chef protestant par un chef catholique. Il s'en prendra ainsi à la chefferie Hnaisilin (Naisseline) et ira jusqu'à apporter à Maurice Leenhardt un long mémoire dactylographié dans ce sens. Le père passait ses nuits à dactylographier.

Leenhardt, quand même inquiet, il était très ami avec les Naisseline, me demandera de faire ce que je pouvais pour ramener le bon père dans le droit chemin. C'était une idée un peu folle, le père Dubois ayant une tête dure comme du caillou.

J'y ai quand même réussi, mais c'est parce que le bon père m'a fourni lui même la corde sur laquelle il fallait tirer. Je suis allé à Maré pour réaliser l'inventaire des groupes de descendance et de tout ce qui les justifiait dans les rites et dans les mythes. Je tenais au courant le père pour lui montrer comment il fallait travailler en ne méprisant aucune source d'information, et en écoutant absolument tout le monde. Il a bien encaissé et nous nous sommes entendus sans conflit. Je lui montrais mes notes et j'enregistrais ses commentaires et ceux des représentants de la chefferie de la Roche que je ne tentais pas de voir en dehors de lui. Il s'agissait alors de faire préciser un certain nombre de points issus de ses notes à lui, par rapport aux informations reçues ailleurs.

Il a quand même fallu lui faire comprendre qu'il n'était pas question de lui recon-

naître un droit de censure sur tout ce qui se publierait sur Maré, devant sa protestation parce que j'avais édité deux textes rédigés par le grand chef Henri Naisseline, le grand-père du chef actuel. Puis j'ai laissé le père avec ses ennuis avec sa hiérarchie.

Il avait ramené de France une assistante volontaire, superbement habillée de rouge, qu'il accompagnera à la mission de Maré. Pour éviter les cancanages des sœurs maristes, il élèvera un mur de séparation jusqu'à six mètres de haut, pour qu'elles ne puissent voir dans sa cour. Puis il s'était lancé dans un travail pharaonique, une galerie creusée dans le corail en pente douce pour atteindre la lentille d'eau douce. Mis en pénitence par l'évêché à la mission de l'île des Pins, il s'enfuira pour retourner à Maré, protégé par le père Guillaume, père procureur, c'est-à-dire intendant de la mission de Nouvelle Calédonie.

Un jour, à Sanary-sur-mer, où mon épouse possède une résidence, j'ai vu afficher à la Mairie un exposé par le père Dubois sur Maré. J'y suis allé et j'ai emmené le père manger à la maison. Il avait été expédié en France parce qu'il prenait trop de libertés avec les règles de son ordre, et vivait dans une maison mariste à Ollioules, dirigée par un de ses frères (de père et de mère, pas de frère en J. C.).

On lui avait fait des promesses d'appui financier de la part de Doumenge à l'université de Montpellier, promesses qui n'avaient pas été tenues. Je l'ai à ce moment pris en mains, il n'avait pas le choix. Je lui ai fait rédiger ses matériaux sur les mythes de Maré, des textes en langue vernaculaire très riches, et dont nous avons fait un mémoire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, V^e section, Sciences religieuses, qui

sera publiée à la Société des Océanistes avec une subvention du Territoire, mais ne se vendra pas. A partir de cela, je l'inscrirais en thèse et il soutiendra un doctorat sur le thème de la chefferie à Maré, qu'il passera haut la main. Entre temps j'utilisais des vacances pour le faire vivre, mais je n'ai jamais trouvé un poste où le mettre et il prenait de l'âge, ce qui ne facilitait rien.

Il retombera sous l'influence de Bernard Brou à la Société Historique de Nouvelle Calédonie, une fausse institution libérale en réalité très à droite dans l'éventail local et de manière cachée très anti canaque. J'avais réussi à l'envoyer en mission du CNRS à l'île des Pins et surtout aux îles Belep d'où il ramènera des matériaux extrêmement intéressants (disponibles sur mon site internet sous sa signature bien sûr).

Mais il retournera à Maré pour aller dire aux gens que ce n'était pas bien d'être indépendantistes, ce qui ne fera ni chaud ni froid aux intéressés, qui en riaient entre eux, ne voulant aucun mal au bon père. Mais du coup les relations devinrent de moins en moins faciles, le père Dubois retombant dans une marotte où l'on ne pouvait le suivre.

Les crédits du CNRS ne sont pas là pour financer une campagne pour ou contre une position politique quelconque et cela commençait à énerver beaucoup de gens, d'autant que Mme Eliane Métails faisait la même chose dans la région de La Foa, ce qui la mettait *ipso facto* en quarantaine, son mari, plus prudent, s'abstenant de tous jugements exprimés dans un sens qui déplairait à la majorité des Canaques.

Croire qu'on peut influencer les insulaires dans leur adaptation à la situation politique qui leur est faite à un moment donné

est une lourde erreur. Croire qu'on peut monter dans un train en marche, celui de leur volonté d'indépendance et en tirer des avantages personnels est une autre erreur. On n'en obtiendra, d'une façon ou de l'autre, aucun respect particulier.

(Dubois 1970 et 1977)

Dunes — Les dunes de sable coquillier représentent un milieu naturel peu favorable aux cultures, en dehors de la plantation par les insulaires de rangées de bois de fer ou de *Barringtonia* pour fixer les dites dunes.

L'expérience montre qu'au bout d'un siècle d'établissement, un habitat en ligne sur le sommet de la dune transforme le sol en terre de culture normale : arbre fruitiers, bananiers, ignames, patates douces, mûrier à papier.

Le sable coquillier des dunes à sable blanc n'est pas favorable à la confection de béton, parce que trop salé par les embruns. Il est nécessaire de le laver, mais néanmoins sa résistance n'est jamais ce qui serait souhaitable.

Le sable noir, d'origine volcanique, et souvent très chargé en magnétite, c'est-à-dire en minerai de fer pur, est un meilleur matériau de construction. Son inconvénient au Vanuatu est qu'il absorbe la chaleur du soleil et que l'on peut se brûler facilement la plante des pieds si l'on ne prend pas la précaution de garder les pieds mouillés, ou couverts, ou de ne marcher pieds nus que sur la partie mouillée de la plage.

La partie arrière de la dune plonge facilement dans un lagon intérieur, ou dans un marais, souvent transformé en cultures de taros en irrigation statique. Pour aboutir à

un niveau de la couche où l'eau, souvent saumâtre, est à la bonne hauteur par rapport aux tubercules de *Colocasia*, la pratique ancienne est d'accumuler des détritux végétaux jusqu'à parvenir au résultat désiré, par fabrication en même temps par ce fait même de sols de culture neufs.

L'arbre donnant les fleurs de tiaré est lié au sable coquillier dans toutes les îles du Pacifique Sud. On en trouve partout, excepté en Nouvelle-Calédonie, au climat plus frais.

Un autre arbre peu connu, mais fort utile, est celui dont les feuilles en décoction soignent les effets de la «gratte» contractée en mangeant des poissons du récif. Comme pour le *noni*, les heureux propriétaires sont obligés de protéger leurs arbres qui risquent de mourir tant on vient voler leurs feuilles.

E

Echanges — La vision des échanges selon Marcel Mauss ne tient pas la route dans le Pacifique Sud, où les échanges sont plutôt du type institutionnel entre les parties, sans commencement ni fin, jamais toujours exactement les mêmes parties, les personnes pouvant se retirer du jeu ou y entrer selon les circonstances.

En effet, il ne s'agit jamais, sur le plan de la société et de la culture fonctionnant collectivement, d'échanges dans l'instant entre deux personnes, mais de l'existence de systèmes d'échanges selon deux axes. L'axe horizontal est assez bien connu, avec les itinéraires d'île en île suivis par les porteurs qui deviendront receveur d'échanges

au cours de la seconde partie de leur périple, et ainsi de suite quand ils repartiront une nouvelle fois, non pas à l'aventure, mais suivant les plans géographiques précis, sur terre ou au-delà de l'horizon maritime, dont ils ont hérités.

L'axe vertical est celui qui entraîne toute la population d'une île, par exemple Lifou aux îles Loyalty, ou le nord de Malekula au Vanuatu, dans un ensemble de situations d'échanges, pour des mariages ou des rites funéraires, chaque individu s'insérant au cours d'une année une bonne dizaine de fois dans l'un ou l'autre événement, donnant ici, recevant là et ne retrouvant son investissement qu'au bout de plusieurs dossiers où il participe, une fois dans le camp des maternels recevant plus à cette occasion, une autre dans le camp des paternels et recevant moins, ce qu'il doit donner et ce qu'il peut recevoir étant déterminé par sa distance de parenté avec l'un ou l'autre des jeunes époux, ou avec le défunt.

Le système d'échanges sans commencement ni fin n'a pas été envisagé par nos auteurs jusqu'à ce que Claude Lévi-Strauss propose la notion «d'échanges généralisés». Il s'agissait pour lui de femmes, mais il ne tenait pas compte de tout ce qui vient ou part avec la femme, ce qui n'est pas sans conséquences, parce que mettant en branle une part de la société qui dépasse la famille de l'épouse *stricto sensu* et même la parenté classificatoire de celle-ci. C'est l'histoire partagée dont témoigne tout un volet de ceux qui tournent autour d'un mariage, ou d'une mort, événements réaffirmés à cette occasion et qui peuvent remonter à plusieurs siècles.

(Elkin 1953)

Guiart 2013)

Ecoles — Les premières écoles occidentales pour enfants des îles recrutaient d'abord des «moniteurs» (*teachers*) parlant peu ou prou la langue européenne et qui se débrouillaient comme ils pouvaient, puis leur donnant une formation primaire, du niveau du certificat d'études, qui restera stable pendant près d'un siècle avant de se mettre à nouveau à progresser. Ces premières écoles ont pu aussi être militaires, lointain écho des écoles d'otages du général Faidherbe au Sénégal (pour les fils aînés de chefferies traditionnelles, ancêtres de futures écoles normales en Afrique et sites de formations des futures élites politiques), mais ça n'a guère duré ici.

La *London Missionary Society* avait mis sur pied un enseignement en tahitien pour les Polynésiens et un collègue spécial pour les enfants des missionnaires où l'enseignement était en anglais. Y introduire des enfants tahitiens a créé une discussion âpre et la décision positive a mis longtemps à être acceptée. L'argument était que la présence d'élèves insulaires baisserait le niveau de la classe.

De même, la mission mariste avait commencé par enseigner dans l'une ou l'autre des langues vernaculaires en Nouvelle Calédonie, puis en 1900, après une grande réunion de tous ses cadres, est passé au français, pour des raisons de politique générale, ne pas entrer en conflit avec des pouvoirs publics laïcisans, qui s'ils ne mettaient encore sur pied aucun enseignement pour les Canaques, auraient fermé d'autorité les écoles continuant à enseigner dans la langue vernaculaire. A Tahiti, la présence française de plus en plus pesante imposait parallèlement de plus en plus de français à

l'école.

La colonisation blanche, où qu'elle s'établissait, ne voulait pas d'écoles pour les insulaires. La gendarmerie française par contre, voulait des Canaques qui parleraient assez de français pour être compris par ses fonctionnaires. Elle a donc monté, entre les deux guerres, un système scolaire en rivalité avec les écoles missionnaires. L'inconvénient de ce système était que les «moniteurs», entièrement livrés à eux mêmes, donnaient facilement dans l'alcool. Il a fallu leur affecter après 1945 un inspecteur primaire mal choisi, qui était un grand paresseux et dont l'épouse avait eu ses parents massacrés par les insurgés canaques en 1917. L'atmosphère de progrès souhaitable n'y était pas. Par contre, le refus de bouger, oui.

Au Vanuatu, la mission presbytérienne avait transformé les épouses de missionnaires en institutrices dépourvues de formation, et les missionnaires qui dirigeaient l'école de cadres de la mission, le *Teachers Training Institute, T.T.I.*, ne disposaient pas des capacités intellectuelles ni de la formation leur permettant de réussir. Ils ont donc formés des moniteurs médiocres, encore plus médiocrement payés.

Il a fallu revoir tout le système après 1950 et une grève de plusieurs mois des aides mélanésiens de la mission qui refusaient de continuer à travailler sans être payés (surtout des femmes). Et recruter de vrais enseignants pour des écoles subventionnées en fonction de leurs résultats, ce qui a permis en fin de compte de former les cadres politiques de l'indépendance, après quelques années d'université à Suva, aux îles Fiji.

Malheureusement, le mimétisme de la

gauche européenne classique à l'université de Suva ne les a pas armés pour lutter contre le clientélisme et la corruption, sur le modèle laissé par les Européens, qu'ils ont amélioré en le rendant encore plus visible et plus scandaleux.

Il en est plus ou moins de même dans tous les Etats pseudo indépendants du Pacifique Sud qui n'ont toujours pas les moyens financiers de prendre des décisions en toute liberté, et dont les gouvernants se consolent en piochant dans la caisse au bénéfice de leur famille directe, mais aussi de tous leurs dépendants traditionnels, le système des salaires et traitements officiels ne permettant pas de répondre au problème. La maxime de la gouvernance insulaire est devenue : «*Sharem laplap !*», Partager le gâteau (d'ignames).

On s'indigne, on critique vertueusement, mais un des derniers Commissaire-Résidents français au Vanuatu prenait un pourcentage sur tous les travaux publics payés sur le budget français, ce qui lui permettait de s'acheter des appartements sur la Promenade des Anglais à Nice. Et j'ai vu un administrateur expérimenté britannique mis à la retraite d'office parce qu'il faisait des affaires avec des commerçants chinois.

Cette situation n'est pas le fait des écoles, mais il est expérimentalement évident que l'éducation dans le cadre colonial manque d'une base éthique solide, d'où les abus qui deviennent de plus en plus sophistiqués au fur et à mesure de l'avancement des élèves à la sortie du processus éducatif qui leur est offert.

L'école missionnaire a fait l'objet d'attaques malintentionnées d'un auteur récent issu des sciences de l'éducation. Ce qui est

déjà un faux titre, l'éducation n'est pas une science, et ne saurait le devenir, mais c'est beaucoup plus simplement d'habitude une adaptation de l'enseignant à des contenus imposés d'en haut, décisions à laquelle il n'a pas de part, et contenus qui varient de plus en plus, en particulier au rythme des inspecteurs généraux de l'Education Nationale voulant s'assurer un revenu confortable par l'édition sous leur signature de manuels de plus en plus coûteux, pour lesquels ils font travailler des «nègres». Adaptation aussi à la qualité des enfants ou des adolescents dans la classe, où le monde extérieur, avec ses problèmes et ses contradictions, pénètre avec chacun d'entre eux.

Les écoles missionnaires avaient les mêmes problèmes. Bien avant d'être subventionnées, elles se devaient de suivre les programmes officiels. En plus, ayant choisi, pour un meilleur rendement pédagogique de leur enseignement, la formule de la pension, d'ailleurs avec le consensus des parents (les filles éduquées à la mission se mariaient mieux, au moins dans l'idée de leur famille), ces écoles avaient un problème financier qu'elles ne maîtrisaient jamais réellement. Elles avaient plus d'élèves qu'elles ne pouvaient raisonnablement accueillir, mais n'osaient jamais dire non pour ne pas faire de peine aux parents qui étaient les soutiens de la mission sur place, et pourraient imaginer de changer d'Eglise.

La nourriture des élèves était très difficile à organiser. Dans les îles où la terre était bonne et les cultures faciles à mettre sur pied, comme au Vanuatu, on pouvait faire travailler les enfants dans les champs pour une partie de leur temps. Là où la situation de ce point de vue n'était pas favorable et la terre infertile, en Nouvelle

Calédonie et sur les atolls coralliens, ou dans les îles au volcanisme jeune et aux sols peu évolués, les choses étaient malaisées, il fallait acheter une part de l'alimentation à des prix pour le moins exagérés, les villages proches de la mission renâclant à des prestations alimentaires, au nom de la solidarité, qu'ils trouvaient trop lourdes et les moyens de communication par terre, en Nouvelle Calédonie, ou par mer, au Vanuatu, entre les villages de naissance de ses élèves et la mission étant très peu organisés.

A moins que la mission (la mission catholique au Vanuatu avec le *Saint-Joseph*, ainsi que les missions adventistes du Septième Jour dans le même archipel), ne dispose d'un navire, à équipage et commandement assurés par des insulaires, permettant ainsi d'importer de l'alimentation directement de l'extérieur sans passer par les fourches caudines du commerce blanc ou chinois local, ainsi que d'assurer soi-même la diffusion des vivres et des fournitures scolaires dans les écoles dispersées dans l'archipel.

Maurice Leenhardt, à la mission de Do Néva, vallée de Houailou en Nouvelle Calédonie, se voyait condamné pour sa politique très libérale vis-à-vis des Canaques par les directeurs à Paris de la Société des Missions de Paris. Favorisant plutôt les missions africaines intéressant des centaines de milliers d'âmes, ces derniers lui coupaient les crédits. Il a donc dû pendant des années faire vivre ses écoles grâce aux maigres subventions que lui obtenaient sa mère, qui avait monté une association de soutien, et s'est lui-même condamné, ainsi que sa famille, à manger exactement les mêmes aliments qu'il pouvait distribuer aux enfants et aux adolescents dont il avait la

charge. Ses successeurs n'ont jamais imaginé d'agir de la même façon.

Les bons pères catholiques avaient les mêmes problèmes. Ils ne recevaient aucune part des subventions de la Congrégation de la Propagation de la Foi envoyées par Rome, placées pour l'essentiel par la province mariste à Sydney et gardées pour les jours difficiles (l'expérience montre qu'il en survient toujours dans le Pacifique). Ils devaient se débrouiller, avec encore plus de bouches à nourrir que le missionnaire protestant. Ils recevaient plus facilement des moyens complémentaires provenant de leurs églises d'origine. On a vu un père mariste américain à Vao, au Vanuatu, le père Lambert, arriver dans l'archipel aux commandes d'un avion privé. Il deviendra évêque et réussira bien en tant que tel.

Les accusations portées contre les missionnaires de volontairement sous-alimenter leurs élèves reposent ainsi sur l'ignorance complète des facteurs matériels du moment. Le système, installé après 1945, des subventions aux écoles privées et aux élèves eux-mêmes a permis d'échapper à ce type de difficultés. Tenir une pension est une activité économique, dont la comptabilité doit être reconstituée, au lieu de préférer des accusations déraisonnables.

(Salaün 2005)

L'école française au Vanuatu — Le Commissaire-Résident de France Pierre Anthonioz, gaulliste de toujours, avait profité de la crise des écoles presbytériennes pour avancer ses pions intelligemment au Vanuatu. Il proposait ainsi à un village protestant, par exemple sur le Nord Malekula,

à Pinalum, ou sur l'ouest Omba (Aoba), de fournir les tôles et le ciment pour la construction d'une école et d'un logement de moniteur. Une fois la construction achevée, il fournissait un moniteur recruté et formé en Nouvelle-Calédonie. Ces moniteurs ne coûtaient pas cher, mais ils étaient cependant bien mieux payés que les moniteurs presbytériens.

Ils n'avaient donc pas la tentation de se consacrer à autre chose que l'enseignement. S'ils réussissaient bien, ils pouvaient grimper les échelons dans une hiérarchie relevant de la fonction publique française et ils étaient assurés d'une retraite convenable. Étant Mélanésiens, ils étaient prudents et capables de faire l'effort de compréhension de la société canaque locale. Ils étaient le plus souvent protestants, s'ils étaient originaires de Lifou.

Pierre Anthonioz obligeait aussi les fils de colons, à Port Vila et à Luganville, et sur Sarmettes à Malekula, à aller à l'école avec les petits Mélanésiens, ce qui avait provoqué un scandale, mais il avait tenu bon devant les protestations. Il fallait un système scolaire pour une nation en devenir et pas restreint à une minorité allogène. Moyennant quoi nous avons aujourd'hui des cadres politiques francophones.

Cette affaire tournait rond quand survint un inspecteur général de l'Éducation Nationale obtus qui mettra tout par terre. Les moniteurs canaques seront mis à la retraite et remplacés par des couples européens, souvent venus d'Algérie, dans des groupes scolaires tout neufs, mal construits par des entrepreneurs européens locaux et qui s'abîmeront vite. Dépourvus de préparation au Vanuatu et aux complexités des situations locales, ayant pour instructions de ne

pas fréquenter les pasteurs mélanésiens qui étaient l'ennemi, les couples d'instituteurs rateront leur affaire, se mettant difficilement au bichelamar du fait qu'ils ne savaient que peu ou pas d'anglais, et développeront des complexes de persécution par incapacité de s'intéresser à la société et à la culture canaques, ainsi qu'un mépris pour les capacités intellectuelles de leurs élèves, mépris que certains m'ont exprimé à Tanna, où leurs élèves étaient, comme toujours au début d'une aventure scolaire dans les îles, trop âgés.

Ils se prendront en chaque endroit pour une forteresse assiégée, donneront foi aux idioties colportées par les colons français sur les Canaques (le danger d'être empoisonné), dormiront mal leurs nuits et, pour compenser, se prendront pour des agents politiques ayant le devoir de combattre l'église presbytérienne, l'église anglicane et tout ce qui représentait l'anglicité dont le plan diabolique était pour eux le projet d'indépendance. Ils n'étaient même pas capables de prendre langue avec les missionnaires catholiques français, qui auraient tenté de les modérer.

Il aura fallu depuis, pour tout simplement que l'école française survive, les remplacer par des moniteurs d'enseignement, puis des instituteurs recrutés et formés sur place et ainsi de nouveau le recours à des Mélanésiens. La meilleure qualité des enseignants européens était une fausse idée, impulsée par une forme cachée de racisme intellectuel.

L'enseignement catholique existe toujours, poursuivant son petit bonhomme de chemin, avec aussi aujourd'hui du personnel mélanésien local remplaçant les sœurs maristes blanches dont le recrutement s'est tari.

Adolphus Elkin — Prêtre anglican ne mettant jamais en avant professionnelle-ment ce statut et le troisième professeur d'anthropologie après Radcliffe-Brown de l'université de Sydney, c'est lui qui sauvera la chaire après la faillite financière que Radcliffe-Brown n'avait pas vu venir, A. P. Elkin (1891-1979) dominera l'anthropologie australienne jusqu'à sa mort.

Il se consacrera à la défense de la population aborigène, militera pour qu'elle acquière les droits de citoyens au même titre que les Blancs et pour l'arrêt des politiques interventionnistes et extraordinairement cruelles par moments s'appliquant au peuple premier d'Australie, que pendant deux siècles on avait réduits à la plus extrême misère, en plus des massacres qui eurent lieu en divers points (par exemple l'empoisonnement des trous d'eau dans le désert au Queensland). Pour en fin de compte séparer systématiquement les enfants des parents, sous prétexte qu'ils étaient, en tant que sauvages, incapables de les élever.

En tant que militant, il était réaliste et travaillait à obtenir ce qui était possible à un moment donné, avant d'aller plus loin. Ses publications avaient pour but d'apporter respect et considération pour le peuple aborigène. Il réussira au-delà de toute espérance, mais ses succès empiriques, soigneusement préparés et exécutés, lui vaudront des attaques de la jeune gauche activiste et intolérante, qui n'avait pas connu la situation impossible qui régnait à un moment, et d'où l'on n'avait pu sortir qu'à pas soigneusement comptés.

Les plus grands soutiens de la ségrégation aux dépens des aborigènes étaient les syndicats, en partie la fraction catholique ir-

landaise de ces syndicats, particulièrement forte au Queensland, qui groupaient des petits blancs dont le seul orgueil possible, dans la misère qu'ils supportaient eux aussi, pendant la crise financière née en 1929, était leur mépris des aborigènes et la brutalité de leurs relations avec ces derniers.

Voir : Australie
(Elkin 1933, 1940)

Erskine — John Elphinstone Erskine (1805-1887), commandant la frégate la *Havannah*, fera un tour de tout le Pacifique sud-ouest dont Samoa, Tonga, Fiji, le Vanuatu et la Nouvelle Calédonie. Il en tirera un ouvrage attrayant écrit avec vivacité et comprenant un grand nombre d'informations utiles à connaître pour l'époque, en particulier pour la région de Nouméa juste avant la prise de possession française.

Pourquoi les historiens blancs français de la colonisation l'utilisent si peu est une question sans réponse. L'auteur avait de la curiosité et relativement peu d'idées *a priori*. Ce qu'il décrit n'a pas grand-chose à voir avec ce qui sera raconté par les militaires français à la fondation de la ville et du port de Nouméa. Lui se contentait d'exprimer ce qu'il voyait. Les Français voulaient chasser les Canaques de la région et il leur fallait des prétextes. De sorte que les Canaques de Erskine ne sont pas exactement ceux vus par nos officiers.

(Erskine 1853)

Espiritu Santo — La plus grande île du Vanuatu et la plus montagneuse, elle contient le point culminant, le *Tabwema-*

sana (1. 879 m), escaladé par peu de personnalités, dont le chef de l'expédition d'Oxford, Baker, en 1934 et plus tard le commissaire résident français Pierre Anthoiz au cours des années 50. Félix Speiser manquera de peu le sommet.

Santo, ce qui est l'appellation courante, se distingue aussi par le fait que tout le centre de l'île a constamment échappé à l'administration du Condominium franco-britannique des Nouvelles Hébrides, sauf pour quelques expéditions anciennes de repêches pour l'assassinat de colons anglais, et pour une traversée par Jean My et le délégué français de Santo, traversée sans conséquences politiques puisqu'il n'y a eu aucun suivi. Ils ne trouveront rien. On cherchait un lac imaginaire que l'avion de la *Jeanne d'Arc* aurait repéré. J'ai apporté plus tard la solution : c'était un coude de la rivière baptisée par les Espagnols le Jourdain, coude où elle s'élargissait et reflétait le soleil.

Si on avait interrogé R. Baker, le chef de l'expédition de 1934 de l'Université d'Oxford à Santo, qui avait remonté la rivière jusqu'à sa source, il aurait pu nous rassurer sur l'inexistence du lac. Mais c'était une affaire franco-française, on n'en parlera pas officiellement aux Anglais, qui ne diront rien et nous laisseront faire. Le délégué français n'avait pas eu en mains les ouvrages, ni les cartes, publiés par les membres de la mission Baker.

On a prétendu que ce centre de l'île était voué à une population de pygmées. Les mensurations corporelles effectuées par Félix Speiser en 1911 (?) et moi-même en 1955, ont montré qu'il s'agissait de Mélanésiens de petite taille, ce qui est fréquent chez les montagnards, très bien proportion-

nés et très clairs de peau. Les femmes ont abandonné l'habitude ancienne, dans toute la région, de masser les seins de leurs filles pour les faire tomber et qu'elles puissent nourrir leurs enfants portés sur le dos, en les balançant sur le côté, le résultat est qu'elles ont des poitrines parfaites (de notre point de vue). Les poitrines en pis de chèvres des classifications d'anthropologie «des parties molles» sont pour la plupart ainsi un *artefact* ethnographique.

Espiritu Santo est le point d'arrivée de l'influence micronésienne au Vanuatu. On s'en aperçoit aux lances à bouquets d'épines de raie du nord-ouest de l'île, péninsule de Cumberland, mais aussi à ce que les poteaux sculptés de maisons des hommes dessinés par Speiser ressemblent fort à ceux représentés par Nevermann pour l'île de Saint-Mathias au nord de la Nouvelle Guinée, île qui doit être classée comme micronésienne.

Le centre économique de l'île est marginal par rapport au reste, en particulier parce qu'il est situé à Luganville, sur le Canal du Second et qu'il n'est relié au reste que par deux routes côtières, une le long de la côte est, déjà ancienne et une le long de la côte sud, plus récente. La fonction économique de Luganville joue surtout comme entrepôt au bénéfice des îles extérieures : Malekula, Ambrym, Paama, Ragha, Omba, Maewo, les îles Torrès et les îles Banks, dont d'ailleurs les ressortissants peuplent les faubourgs de Luganville pour des raisons historiques diverses.

La région de Luganville aura été le lieu d'une énorme base américaine qui nourrissait le front actif aux Salomons, surtout sur Guadalacanal, jusqu'à ce que la stratégie

américaine se déplace vers le nord, appuyée sur des *tasks forces* autonomes, qui recevaient leurs moyens directement des Etats-Unis, ce qui présentait l'avantage d'être moins cher et de mobiliser moins d'hommes à des tâches de soutien.

Elle aura été aussi le lieu, et le prétexte, d'un mouvement anti indépendance européen parfaitement irrationnel, qui tenait d'une sorte de *Cargo Cult* blanc, un *Cargo Cult* très alcoolisé, né en partie dans les bars européens de Luganville, manipulé par un comité secret de huit personnes qui ne se mettaient jamais en avant personnellement, et dont toutes les décisions ont été la traduction d'une entière méconnaissance de la réalité. Quand le système colonial s'effondre, ceux qui en bénéficiaient n'ont jamais la réponse adaptée, et l'on rencontre toujours, dans chaque cas, un groupe qui se réfugie dans une violence qu'il n'a jamais les moyens matériels de soutenir au-delà de quelque mois.

En Asie, on a eu l'assassinat de Gandhi, la tentative de sécession des îles à l'est de Java et le rôle militaire provisoire des sectes du Sud-Vietnam et de la mafia du port de Saïgon, etc.

(Kelly 1966)
(Leder 1981)
(Guiart 2012a)

Ethnohistoire — La définition de cette discipline échappe à l'entendement, tant chaque auteur la voit différemment. En soi, une collaboration entre historiens et ethnologues vaudrait aussi bien que l'initiative spontanée d'un ethnologue, ou d'un historien, isolé. Mais la collaboration entre l'archéologie et l'ethnologie est-elle de

l'ethnohistoire ? A-t-on vraiment intérêt à poser le problème ?

En fait on est forcé de toucher à ce qui ressemble fort à de l'ethnohistoire dans un grand nombre de situations, quand cela ne serait que pour vérifier expérimentalement aujourd'hui les résultats de l'analyse de la société traditionnelle. Un ethnohistorien tout seul, scientifiquement, cela n'existe pas. On a tous, qu'on soit archéologue ou anthropologue, fait de l'ethnohistoire à la marge.

(Marjorie Crocombe & Maude 1961)
(Frimigacci 1990)
(Guiart 1992)

Ethnologie allemande — L'ethnologie dans le Pacifique Sud, vue par les auteurs allemands est une entreprise très particulière en ce que le produit fini, académiquement acceptable, se trouvait confronté à des théories de plus en plus inquiétantes, en ce qu'elles prétendaient justifier une hiérarchie des races, puis sous le Troisième Reich une destruction des races considérées comme inférieures ou dangereuses. Il fallait donc insister sur ce qui allait dans ce sens là, ce qui est quand même difficile pour un ethnographe normalement constitué.

Les travaux de terrain pouvaient être remarquables, ils étaient neutralisés par les théories en vogue. Rares étaient ceux qui parvenaient à séparer les deux niveaux. En effet, s'ils le tentaient, ce qui était éprouvé comme une condamnation implicite des dites théories, ils n'avaient pas accès aux postes universitaires.

L'honnêteté intellectuelle (Augustin Krämer en Nouvelle Irlande et à Samoa) était vue d'un sale œil, puisqu'elle mettait

en évidence et ceux qui lâchaient quelque chose aux théories en vogue, puis s'arrêtaient à mi-chemin en espérant qu'on les laisserait tranquille, et ceux qui allaient jusqu'au bout, trahissant ce faisant tous les principes de la méthode scientifique.

Dans ce naufrage sans noyés, ceux qui avaient sombré dans l'admiration officielle du nazisme, c'est-à-dire tout ce qui comptait avant 1930, se retrouveront présents en 1945 et agiront dès lors comme si rien ne s'était passé : Otto Reche, Richard Thurnwald et son épouse Hilde, Wilhelm Mühlmann (spécialiste du mouvement *Mamaia* à Tahiti), Paul Hambruch, Hans Damm, Hans Nevermann (a publié un article définitif sur l'île de Lifou, à partir des révélations d'un seul homme rencontré à Nouméa).

Reche, Hambruch, Krämer et Damm ont travaillé sur l'ethnographie de la Micronésie (cf. *Ergebnisse des Südsee-Expedition*), Thurnwald (1869-1954) sur celle des îles Salomon et de la rivière Keram, affluent du Sepik (cf. *Gemeinde der Banaro*). En général, les auteurs allemands traitent les éléments des systèmes sociaux comme s'il s'agissait de traits culturels ethnographiables. Moyennant quoi, comme une grande partie des auteurs des ouvrages publiés par le *Bernice Pauahi Bishop Museum*, qui donnent l'impression de répondre à chaque fois à un questionnaire, ils sont incapables d'analyser une société insulaire et de montrer comment elle «tourne».

Richard Parkinson (1844-1909), lui était Danois. Il travaillait pour la Société Godefroy, de Hambourg, pour la collection d'objets et recueillait en même temps de l'information ethnographique, un peu à la diable, sur des endroits où personne n'allait

et personne ne va toujours, ce qui en fait une information précieuse que nous n'avons plus les moyens de vérifier. Bientôt d'ailleurs, ces îles seront sous l'eau et ne survivront plus qu'à titre de souvenir.

(Parkinson 1907)
Thürnwald 1920
(Bernazik 1955)
(Nevermann 1942)

Excitants — On ne compte que trois exemples, le *pituri* des aborigènes d'Australie, et le bétel, qui vient de l'Inde et d'Asie du Sud et l'alcool de palme.

Le *pituri*, *Duboisia* sp., est utilisé en mâchant les feuilles, qui contiennent plusieurs alcaloïdes. Il fait l'objet d'un commerce intense sur les itinéraires d'échanges aborigènes.

Le bétel consiste à mâcher un paquet, composé du contenant, une feuille de poivrier fraîchement cueillie, de la noix du palmier arékier coupée en fine lamelles, et une pincée de chaux retravaillée dans un petit mortier, souvent joliment sculpté, pour mobiliser les alcaloïdes de la noix. Cela provoque une salive rouge qui est crachée au sol. Il vaut mieux ne pas se trouver dans un camion dont le chauffeur vient de chiquer du bétel et en tire un enthousiasme pas très rassurant. Comme pour le kava, toutes les îles ne chiquent pas le bétel, on rencontre des îles avec et des îles sans. Là où l'on boit le kava, on ne chique pas le bétel.

Au contraire du kava, on ne trouve presque pas de références bibliographiques concernant le bétel, pratiqué surtout en Asie et en Indonésie et étudié plutôt dans ces régions. Les seuls articles sont muséographiques et pour le grand public. Aucune

étude sérieuse en Nouvelle Guinée et en Mélanésie. On ne chique le bétel nulle part en Polynésie, et sa diffusion en Micronésie n'est pas clairement définie.

Les habitants des îles Gilbert et ceux des îles de la Ligne boivent volontiers l'alcool de palme qui se produit spontanément quand on l'extrait en enfonçant un morceau de tuyau à la base de l'inflorescence du cocotier. Ce breuvage provoque une ivresse rapide, mais ne laisse aucune séquelle, au contraire, on a dû l'autoriser quand on s'est aperçu qu'en l'interdisant, on obtenait chez les insulaires des marques d'avitaminoses graves.

(Johnston et Cleland 1934)

F

Femmes en Océanie — Il ne s'agit pas ici, comme dans les biobibliographies du père O'Reilly, de l'adaptation des femmes extérieures à l'Océanie, mais du statut et du destin des femmes océaniennes elles mêmes.

Un chœur ancien, composé de missionnaires des diverses obédiences, et un chœur récent, plus professionnel, clame qu'elles sont exploitées, sinon brutalisées par leurs hommes et n'ont qu'un statut de servantes de ceux-ci.

Les autobiographies récentes de personnalités papoues ou autres, importantes, proposent toujours un chapitre consacré à leur mère, qui ne confirme en aucune façon ce point de vue, la montrant comme participant de façon déterminée aux décisions du couple.

Mme Christine Salomon, entre autres, a

recours à un mot dans le dictionnaire de la langue de Houaïlou par Maurice Leenhardt pour affirmer l'existence de sanctions par le feu appliquées sur le sexe féminin en cas d'adultère. Un mot dans un lexique ne suffit pas. Des affirmations contestables peuvent se glisser dans un tel mot dans la situation de contact où de nombreux termes sont issus de l'état de choses colonial, introduisant dans la langue des concepts extérieurs qui finissent par être considérés à tort comme traditionnels, ou sont classés comme tels pour l'apparence quand on parle aux blancs, à qui on renvoie facilement leurs *a priori* pour avoir la paix.

Nous avons autrefois au Musée de l'Homme un sexe de femme adultère canaque. Je ne sais d'où il sortait et il a disparu. Il s'agissait d'un morceau de tissu conjonctif sec ayant la forme d'un triangle, lequel ne portait aucune trace de feu. L'idée que les femmes adultères se voyaient appliquées au sexe un pierre chauffée au four est une idée introduite par les blancs dans le folklore des notions coloniales, et qui peut être reprise de bonne foi par des informateurs chrétiens habitués à décrire l'état ancien comme teinté de barbarie.

Elle est en contradiction avec les comportements observés en cas d'enfants adultérins, quand il y a querelle entre l'amant et le mari, ce dernier voulant conserver et élever l'enfant comme le sien, comportement logique dans une situation démographique dramatique où le problème constant est de disposer d'un descendant qui puisse maintenir en vie une lignée condamnée sans cela à disparaître. Dans ces cas précisément, il n'est bien sûr pas question de pierre chauffée appliquée sur le sexe. Les femmes ayant déjà eu des enfants sont recherchées comme

épouses parce qu'on est sûr ainsi d'avoir une descendance, dans une situation où la blennorragie importée par nos militaires rendait tant de femmes infertiles.

Dans une situation démographique moins tendue, il n'est pas certain que les comportements seraient tout-à-fait les mêmes. Le concept existant de «l'enfant du chemin» aux îles Loyalty le fait penser. Mais je n'ai pas rencontré d'enfant maltraité pour cette raison même. Par contre oui, s'il était gênant dans une stratégie axée vers la prise en mains d'un domaine foncier ou d'un statut social ambitionné (les deux vont ensemble). C'est ce qui pourrait expliquer le suicide du fils du frère aîné de Jean-Marie Tjibaou.

Mon épouse était gênante potentiellement dans un dossier de ce genre, du fait du nom reçu à la naissance, qui était la traduction d'une revendication sur un domaine convoité par ailleurs par une autre chefferie que celle de sa mère et de son oncle utérin. Elle aurait pu s'installer sur ce domaine et obliger au partage. En m'épousant, elle a échappé à cette affaire impossible et qui se déroule au-delà des générations.

L'idée que les femmes n'ont pas accès à la terre est une notion occidentale plaquée sur la réalité insulaire, comme celle qu'elles n'auraient pas accès au pouvoir politique. Les filles premières nées, au moins dans les groupes de langues austronésiennes, sont élevées à commander les hommes et savent fort bien comment s'y prendre. Je n'ai jamais vu un homme tenir tête lorsque l'une d'elle est en colère. Ils filent doux, parce qu'ils ont été élevés à agir ainsi dans ce cas là. C'est une des conséquences de l'hypergamie, si mal comprise par nos meilleurs théoriciens.

Cette hypergamie est répandue dans toute la région et pas seulement à Fiji et Tonga, mais elle fonctionne en quelque sorte à petite vitesse. Elle est si normale que personne n'en parle spontanément, aussi peut-être pour protéger les intéressées des interventions malintentionnées et passablement stupides des blancs, missionnaires compris, qui ne l'ont jamais décrite en bien des lieux, parce qu'on ne leur avait pas expliquée, ils y auraient vu l'empreinte du démon. Le problème des enfants qui héritent d'un statut social supérieur à celui de leur père ne gêne personne et ne suscite pas les conversations chuchotées. De même que le statut de prince consort du mari. Il savait ce qui l'attendait.

En général, c'est l'épouse première-née qui choisit son mari. Quand elle décide de porter son choix sur un blanc, ce qui a pu être considéré localement comme un mariage prestigieux, il est vite évident que ce n'est pas lui qui commande à la maison, une fois qu'elle s'est adaptée aux problèmes nouveaux pour elle que son choix a provoqués.

Un des apports du protestantisme anglo-saxon dans le Pacifique est la notion de la primauté religieuse du chef de famille, qui prononce les prières et serait le seul à pouvoir communiquer directement avec Dieu. Les épouses étaient ainsi moins libres que du temps du paganisme, où elles pouvaient se rebiffer sans voir débarquer le pasteur et son épouse pour la ramener à l'obéissance chrétienne.

Une des premières conquêtes de l'anthropologie sociale en Océanie, à laquelle curieusement les auteurs actuels ne se réfèrent jamais, mais que leurs ancêtres immé-

diats mettaient en tableaux explicites, est la répartition des tâches entre les hommes et les femmes, répartition qui va jusqu'à partager les responsabilités cosmiques, le lien entre les niveaux célestes et celui où s'agglomèrent les humains étant une fonction des divinités femmes, par exemple Hina ou Sina qui vit dans la lune, mais la lune est un panier accroché au ciel. Si Sina devient terrestre ici ou là en Mélanésie orientale, ce sont les femmes aîlées qui jouent ce rôle, venant tous les soirs pêcher de nuit à la torche sur tous les platiers récifaux de la région et retournant au ciel au petit matin, et Sina peut être leur cheffesse.

La complémentarité des responsabilités des hommes et des femmes, en particulier dans les travaux agricoles, est constante, à tel enseigne que Margaret Mead a pu montrer à raison que cela rendait la vie difficile aux célibataires, qui devaient se trouver une parente libre d'attaches pour venir les aider à faire leurs champs, à moins qu'ils ne se mettent à des travaux de femmes et deviennent la risée du village. Une femme qui se résout à des travaux d'homme parce qu'elle ne peut vivre autrement n'est pas l'objet d'un semblable opprobre.

Par contre on doit regarder les choses en face. Le statut des veuves est véritablement tragique, si elles n'ont pas réussi à retourner chez leurs parents ou leurs frères, par exemple si elles n'ont pas d'enfants pour les protéger. Elles sont souvent reléguées à la marge du village, où elles servent de prostituées pour l'initiation sexuelle des adolescents. Cela n'arrive évidemment pas aux filles premières-nées.

(Wedgwood 1933, 1936, 1937)

(Williamson 1979)

Field Museum of Natural History Chicago — A l'époque où les choses étaient possible et les objets de bonne qualité, le *Field Museum* a trouvé le moyen de se constituer des collections nombreuses et à bon marché. Il a affrété, pour plusieurs années un trois-mâts qui a fait le tour du Pacifique, jusque dans les plus petites îles comme Durour où personne ne va, avec un de ses conservateurs. Le manque de compétence de ce conservateur, c'était le cas général à l'époque, a été largement pallié par le fait qu'il photographiait systématiquement tout.

La collection de photographies du Pacifique Sud est encore plus belle que celle des objets, en ce qu'il y a là, devant nos yeux, le témoignage de sociétés locales qui ont disparu depuis, absorbées par la christianisation qui les a rassemblés dans de gros villages ou détruites aussi culturellement que physiquement, par l'état effroyable d'une démographie sous le coup des maladies introduites.

Fiji — Les îles Fiji sont au centre de toute l'Océanie insulaire. Elles ont vécu longtemps pour une grande part sous l'autorité de chefferies de grande importance, mariées génération après génération avec des princesses tongiennes, le sud et l'ouest de Viti Levu cherchant constamment à leur échapper, leurs sociétés particulières étant fondamentalement différentes, à la fois par des liens plus étroits avec les cultures mélanésiennes, que par des sortes d'annonces de ce que deviendront les sociétés de Polynésie orientale (les origines des *marae* polynésiens orientaux sont là, à l'ouest de Viti

Levu, dans les enceintes mégalithiques dites *nanga*) où les degrés de la pyramide allongée se placent au centre.

La conversion au christianisme par le fait de la mission méthodiste venue de Tonga où elle s'était tout d'abord implantée, apportera la notion de la nécessité de disposer d'une royauté pour appuyer la christianisation. Le choix sera encore plus artificiel qu'à Tahiti, mais tout aussi mélangé de trafics d'armes pour constituer une armée permanente et une flotte de grandes pirogues armées en guerre, appuyées sur des contingents et une flotte tongienne, le roi de Tonga se débarrassant ainsi des bataillons de jeunes guerriers issus de la guerre civile terminée et dont il ne savait que faire.

On édifiera une royauté centrée sur la petite île de Mbau, au nord de Viti Levu, qui ne pouvait traditionnellement prétendre à rien de semblable, mais avait su se constituer une phalange de marins blancs abandonnés, mais bien armés, qu'elle utilisait dans toutes ses guerres, et qui lui serviront d'intermédiaires pour importer des armes modernes pour l'époque.

Un homme d'affaires véreux australien réussira à leur vendre un navire de guerre qui ne servira jamais, le prix augmentant constamment et la royauté fijiennne ne pouvant payer les sommes demandées. Cette dette, plus d'autres encourues vis-à-vis de spéculateurs américains tout aussi peu honnêtes, mais soutenus par leur pays, sera une des raisons de l'offre de Fiji à la Grande Bretagne.

La reine Victoria acceptera l'offre, mais obligera la nouvelle colonie à payer elle-même les dettes, en gérant les affaires publiques au plus près. On n'a pas imaginé de

poursuivre les créanciers pour escroquerie.

Auparavant, les îles Fiji, dans leur partie orientale et les côtes est de Viti Levu, étaient plus ou moins dominées par une alliance ancienne, entre *Rewa (Dreketi)* sur Viti Levu, les deux principales chefferies de Vanua Levu et les Îles Lau. Cette alliance, que les Britanniques n'ont jamais connue, eux soutenant la pseudo royauté de Mbau, sera remise au goût du jour à la suite des deux putschs militaires du colonel Sitiveni Rabuka, qui relevait de *Tui Cakau*, le chef du pays, ou royaume comme on voudra, de Cakaudrove au sud de Vanua Levu.

Jusque là, il avait été interdit d'en parler, et un pauvre administrateur, Lester, qui avait publié des données fort intéressantes sur la société particulière de l'ouest de Viti Levu, s'était vu renvoyé du pays suite au courroux du principal soutien de Mbau, Ratu sir Lala Sukuna, colonel de l'armée fijiennne, ancien de la Légion Etrangère, Médaille Militaire française de la guerre de 14-18, secrétaire général adjoint du Territoire et chargé des affaires fijiennes.

Il ne fallait pas que la suprématie de Mbau soit contestée. On n'en parle plus aujourd'hui. Les journalistes locaux de la presse indienne, qui n'étaient au courant de rien, ont été très surpris de ce retour d'un passé qu'ils ignoraient entièrement. La société fijiennne n'aime pas mettre ses affaires les plus intimes sur la place publique.

On avait créé un Office des Terres, *Land Trust Board*, extrêmement puissant, bien financé, qui réglait et traitait de toutes les affaires foncières entre Fijiens et non fijiens, en prenant un pourcentage sur le montant des baux. Le relevé des terres fijiennes, qui a été considéré à tort comme un modèle, avait été mis sur pied par des Commissions

locales dotées d'une présidence et d'un secrétariat nomades venues de la capitale, qui avait obligation d'enregistrer toutes les revendications et contestations en les justifiant dans les seuls termes du système en vigueur à Mbau, en appliquant un questionnaire *a priori* sans s'occuper des variantes locales en ce qui concerne la tenure foncière et il y en avait beaucoup. On aboutira à des abus de pouvoir et des injustices, quoique moins qu'on aurait pu le supposer, du fait de la prudence habituelle des Fijiens en ce genre d'affaires, qui peuvent sinon être facilement à l'origine de révoltes armées locales, l'histoire pré et post coloniale de Fiji en témoignant.

(Brewster 1922 et 1937)
(Mgr Blanc 1926)
(Capell et Lester 1942)
(Derrick 1950)
(Stanner 1953)
(Phillipps 1953)
(Lester 1953)
(Larsson 1960)
(Nayacakalou 1978)
(Sayes 1982)
(Routledge 1985)
(Scarr 1988)
(Newbury 2003, 2006, 20012)

Otto Finsch — C'est le plus grand traître qui soit dans la région. Ce scientifique allemand médiocre, dont les rares publications n'apportent rien, mais collecteur d'objets tôt en Nouvelle Guinée, n'avait pour lui que d'avoir fait connaissance, quelquepart dans une université allemande, du Russe Miklouho-Maclay.

Ce dernier, après un long séjour sur la Rai Coast où jamais aucun Européen ne s'était encore montré, et obligé de rentrer

tant sa santé s'était détériorée, conscient qu'il pourrait être suivi par des gens de sac et de corde, voulut répondre au respect et à la confiance des gens qu'il avait acquis en les mettant en garde contre qui pourrait venir après lui et en imaginant de leur donnant un mot de passe qui indiquerait qui avait sa confiance.

Arrivant à Sydney dans un état de grande fatigue, il rencontrera Otto Finsch, qui s'appretait à partir en expédition soi-disant scientifique sur la côte nord de la Nouvelle Guinée (il y aura de vraies expéditions scientifiques allemandes, mais ce sera plus tard). Ce dernier ne le mettra pas au courant de ce qu'était réellement sa mission, et Miklouho-Maclay le prendra pour un collègue scientifique de bonne foi. Il lui confiera son mot de passe. Otto Finsch s'empressera de l'utiliser pour aller planter le drapeau impérial allemand et prendre possession sans opposition de la Rai Coast au nom du II^e Reich.

Conclusion : ne jamais faire confiance à qui s'appelle Otto.

La rivière Fly — On ne sait pas pourquoi on qualifie le Sépik de fleuve et la Fly de rivière, probablement parce qu'entre les Anglais, qui ont baptisé la Fly rivière et les Allemands, qui ont reconnu le Sépik (*Empress-Augusta-Fluss*) comme fleuve, les expériences vécues de l'échelle des cours d'eau n'était pas la même, entre la Tamise et le Rhin ou le Danube.

La Fly joue un rôle aussi important que le Sépik, drainant un territoire aussi grand avec ses affluents, mais un territoire où la dénivellation est plus importante. Elle draine surtout les hautes vallées restées si longtemps inconnues. Mais elle n'offre pas

la relative unité culturelle du Sépik. Les populations irriguées par elles sont plus diverses et on ne connaît pas de système intégré, de quelque forme que ce soit, le long de ses rives.

La partie basse de la rivière Fly et du fleuve Purari draine des plaines marécageuses à forêt humide et gisements de palmier sagoutiers. Le reste est de la montagne au-delà de 3 000 m et des hautes vallées à patates douces plantées dans des systèmes élaborés de drainage des marécages laissés par la disparition des glaciers anciens. Car, contrairement à ce qu'on imagine, la glaciation a couvert une partie de la Nouvelle Guinée et ces vallées alpestres, classiquement en U, ont été peuplées aussi densément seulement après que les glaciers se soient retirés, il n'y a pas si longtemps.

Les marais d'altitude ont tout d'abord été drainés, plus superficiellement, en faveur de plantations de taros, mais ce dernier a été en partie abandonné en faveur de la patate douce, qui supporte mieux le froid et apporte plus de nourriture d'aussi bonne qualité au mètre carré (jusqu'à trois récoltes par an contre une pour le taro). Quand et par où ont-ils obtenus la patate douce ? On pense que ce sont les Portugais, les plus grands diffuseurs de matériel végétal de l'époque, qui ont aussi diffusés dans le sens contraire la canne à sucre.

Les hivers peuvent être froids en altitude et l'on peut observer la destruction de récoltes par le gel et par conséquent des famines quand des groupes humains s'y sont installés, à la limite écologique de l'habitat humain, souvent échappés de vallées plus basses où ils étaient en minorité et victimes de groupes dynamiques et démographiquement plus importants qui les ont chassés.

Par manque total de voies de communication autres que des routes taillées à la pelle et peu ou pas empierrées, et le long desquelles le pillage des camions est fréquent, on est alors obligé de parachuter de la nourriture et des médicaments. La dépense en essence est plus faible et on est sûr d'arriver. Si on ne commet pas l'erreur de parachuter au milieu d'un rassemblement de groupes antagonistes qui vont s'entretuer pour les vivres.

Le bas de la rivière Fly a été, immédiatement après la dernière guerre, l'aire de diffusion du mouvement se disant des *New Men* en Papouasie, mouvement constitué autour d'un projet économique consistant à faire échapper à la tutelle du commerce européen tout ce qui avait trait au sagou. Ce mouvement fera l'objet d'une répression, après avoir démontré son influence, répression exigée et par les intérêts commerciaux et par les missions protestantes installées, la mission catholique ayant été plus prudente. Le navire acheté au surplus militaires sera incendié, les fonds de la coopérative confisqués ainsi que ses documents comptables tout à fait en ordre. Les membres de la coopérative dispersés dans les villages, refuseront d'accepter le remboursement de leurs apports et la valeur du navire incendié, et cela jusqu'à dix ans après l'indépendance.

G

José Garanger — José Garanger, archéologue océaniste français de grand talent et de grand renom, est le fils d'une actrice du muet qui ne sut pas s'adapter au cinéma parlant et tomba dans une dépres-

sion nerveuse. Elle mit à la porte ses deux enfants, José et une fille et José adolescent dut travailler pour nourrir sa sœur, y compris en travaillant aux halles comme porteur.

Il rencontrera une psychologue, collaboratrice du professeur Henri Wallon, qui avait mis sur pied un cours privé pour remettre dans le circuit des élèves en difficultés. Grâce à elle, José passera son baccalauréat, puis sera enseignant dans ce cours, tout en faisant ses études universitaires et suivant en particulier l'enseignement du professeur André Leroi-Gourhan.

Lorsque j'ai eu besoin d'un archéologue pour un programme international portant sur le Vanuatu, je me suis adressé à Leroi-Gourhan, dont j'appréciais la rationalité qu'il avait introduite dans la préhistoire française.

Il me proposa José Garanger, qui accepta les conditions plutôt originales et novatrices de l'entreprise : ne pas se contenter de fouiller les tas de coquillages sur les plages, mais choisir les sites en fonction de la tradition orale, que je venais de relever, et ne pas introduire de main-d'œuvre européenne, en général des étudiants, comme font tant d'archéologues, mais travailler avec les groupes de descendance à qui les sites appartiennent par tradition et dont les membres ont seuls le droit d'ouvrir les tombes et de toucher aux restes de ceux qui sont leurs ancêtres.

C'est ainsi que se déroulèrent toutes les fouilles au centre sud du Vanuatu, sur les îles d'Efate, de Moso, de Makura et de Tongoa. José Garanger put ainsi mettre à jour ce qui est devenu la célèbre tombe collective de Roy Mata.

Cette révolution dans les méthodes a

renversé la tendance depuis Bronislaw Malinowski et Radcliffe-Brown, par réaction contre Percy Smith, qui était de refuser toute validité scientifique à la tradition orale, qui restait pour eux exclusivement œuvre d'imagination (Radcliffe-Brown n'avait pas la moindre idée de comment on enregistrerait un texte de la tradition orale et, en général, les anthropologues sociaux de tradition britannique n'avaient en mains aucune méthode permettant de traiter convenablement un texte vernaculaire).

José Garanger apportait la preuve que les personnages décrits dans les mythes avaient bien existés. On les trouvaient là où la tradition orale et leurs descendants le disaient, avec dans les tombes les objets qui avaient été indiqués au préalable comme devant se trouver là. Y compris sous la couche de lave du dernier cataclysme volcanique.

En plus, on découvrait la tombe, sortant de l'ordinaire par rapport à tout ce qui avait pu être mis au jour dans le Pacifique Sud, d'un personnage charismatique, Roy Mata, connu pour avoir organisé la transformation radicale de sa propre société, ce qui confirmait mon jugement que les mouvements prophétiques sont des institutions très anciennes dans la région, permettant de répondre aux interrogations de périodes où, pour une raison ou une autre, la tension devenait trop forte et où il fallait trouver une issue.

Voir : Roy Mata.

(Garanger 1972)

(Espirat, Guiart, Lagrange, Renaud 1973)

Godeffroy — Maison commerciale allemande installée à Hambourg et qui se développera dans le Pacifique, tant en

Polynésie qu'en Micronésie et en Nouvelle Guinée. Elle sera à l'origine du remplacement de l'huile de coco, qui se conservait mal, par le coprah et, à partir de cette révolution technique, du système occidental de plantations dans le Pacifique Sud. Quand on commerçait de l'huile de coco, on avait besoin des insulaires pour grimper sur leurs arbres et éventuellement préparer eux mêmes l'huile.

Une fois la décision prise de ne commercialiser que l'amande séchée au soleil, on n'avait plus besoin des insulaires en tant que propriétaires fonciers vendant leurs noix. Le besoin économique était devenu celui de s'approprier les terres de ces derniers, par toutes sortes de moyens pas très honnêtes, sinon cruels, par la force des armes ou une forme de guerre bactériologique en diffusant des vêtements de varioleux, les blancs étant vaccinés, vêtements qui ont provoqué en plusieurs lieux des épidémies meurtrières.

Parallèlement, les insulaires devenaient la main-d'œuvre sur les plantations, pas celle à côté de chez eux, sur leurs anciennes terres où ils refusaient de travailler et où les planteurs craignaient de se faire assassiner par eux, mais la main-d'œuvre cherchée au loin, pour les plantations de Fiji, de Samoa, du Queensland australien ou de Nouvelle-Calédonie, puis des Nouvelles Hébrides (Vanautu). L'inventeur de cette révolution, qui travaillait pour Godeffroy, sera Richard Parkinson, responsable de leur site commercial sur la côte de la péninsule de la Gazelle, du moins jusqu'à ce qu'il se marie avec la sœur cadette de la «reine Emma», quitte alors Godeffroy et travaille pour son compte et celui de sa belle-sœur.

Parallèlement, les Godeffroy seront à

l'origine d'une commercialisation organisée en Allemagne des objets d'art premier, du moins de tout ce qui pouvait attirer une clientèle, les crânes et les ossements humains pour le milieu médical, les masques et statues ou statuettes pour les artistes et les intellectuels. Ils ne rechignaient pas à faire confectionner sur place et à vendre à Hambourg des faux, comme ces ossements faciaux noyés dans une résine végétale noire, masques prétendus qui se vendront pendant une dizaine d'années, jusqu'à ce que les cimetières de la Péninsule de la Gazelle en Nouvelle Bretagne pillés sans vergogne n'aient plus de crânes disponibles. Il en existe encore beaucoup dispersés dans des collections privées et qui, dans le principe, ne valent rien.

Voir R. W. Robson
(Florence Spoehr 1963)
(Parkinson 1907)
(Robson 1979)

Maurice Godelier — Ce normalien qui n'est pas passé par la rue d'Ulm et en a conservé une sorte de complexe d'infériorité qui le pousse à des excès de langage, est insincère dans son *curriculum vitae*. Il dit avoir travaillé pour Braudel. C'est inexact. Il était rattaché administrativement à Braudel, le grand patron de la VI^e Section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, qu'il ne voyait jamais, mais travaillait, en temps qu'économiste, il se voulait marxiste, pour André Siegfried, un personnage alors aussi connu que Braudel.

A la mort d'André Siegfried, il sera proposé à Georges Balandier qui le remettra à la disposition de l'administration, l'ayant entendu exprimer à sa secrétaire que son

projet personnel était la destruction du professeur. On a pas idée d'exprimer devant témoins des sentiments aussi en dehors de toute règle académique. Il me fera d'ailleurs le coup, ayant tenté, sous François Mitterrand, de se faire nommer à ma place au musée de l'Homme, ce qui était légalement impossible. Mais personne ne s'est donné la peine de le lui expliquer, il était, comme à son habitude, si sûr d'avoir raison.

J'en ai connu d'autres imaginant comme lui qu'une ambition normale était la destruction du professeur dont on n'accepte pas l'autorité, quoique ce concept n'ait aucune existence dans notre système de la fonction publique. Ces gens là ne se sont jamais reportés aux textes règlementaires qui gèrent nos carrières et qui leur sont imposables. Ils ne veulent même pas en prendre connaissance.

Claude Lévi-Strauss a dû finalement, après avoir accepté Godelier contre mon avis personnel, étant donné sa capacité de trahison, le mettre à la porte bien des années plus tard.

Son problème est qu'il ne supporte pas que d'autres aient écrit avant lui et par conséquent ne les lit pas et écrit toutes sortes de sottises par rapport à des points du Pacifique où il n'a rien vérifié, se contentant d'approximations dangereuses. Chaque fois qu'il sort des Baruya de Nouvelle Guinée, il se plante.

Pour les Baruya, il a fort bien travaillé, son ethnographie est complète, exhaustive. Mais c'est une ethnographie superficielle en ce sens que Godelier n'a jamais été préparé à l'anthropologie où il est tombé par le hasard des circonstances. Il n'a jamais suivi aucun enseignement qui ait pu le préparer, parce que trop orgueilleux pour accepter de

se placer, même fugitivement, en position de dépendance. Il ne sait rien du long processus d'essais et d'erreurs qui a créé l'anthropologie océanienne. A son avis personnel, tout commence avec lui. Avant, cela n'a aucun intérêt.

Le résultat est que s'il est un bon ethnographe, c'est un déplorable théoricien, parce que, et avant quand il était marxiste, et après avoir répudié le marxisme, c'est fondamentalement dans la réflexion un naïf vaniteux.

D'autres ont travaillé avant lui en Papouasie Nouvelle Guinée, mais il n'en tient jamais compte. Ils ont pourtant réfléchi autant que lui et ont proposé des interprétations tout à fait intéressantes et qui ont pu faire date. Il ne les lit pas. Moyennant quoi, ne sachant pas ce qui s'est écrit avant lui, les interrogations auxquelles des dizaines d'auteurs parfaitement intellectuellement honnêtes ont tenté de répondre, il a tendance, dans ses commentaires, à enfoncer des portes grandes ouvertes.

La domination des hommes sur les femmes, tout le monde en a parlé avant lui, et en particulier les missionnaires, catholiques ou protestants, dont il ne se rend pas compte qu'il répète le discours sur cette même domination pré-supposée des hommes sur les femmes, et l'exploitation de ces dernières par leurs maris et leurs fils. Quand ces derniers écrivent, publient en anglais leurs auto-biographies et parlent de leurs mères, leur discours est à l'antithèse de celui de Godelier. Ce dernier bien sûr n'en tient aucun compte.

Il a oublié que la première conquête de l'ethnologie dans le Pacifique a été la répartition des fonctions, des travaux et des jours entre les femmes et des hommes, par rap-

port à la terre, à la famille, aux enfants et à la société en général. Margaret Mead y est très sensible et décrit les conséquences avec minutie, Mais Godelier ne lit pas les meilleurs passages de cet auteur. A-t-il peur de la contagion ?

Godelier a construit sa carrière scientifique sur l'analyse de ce que l'on appelle le *big man*, concept imaginé par les recruteurs de main-d'œuvre pour les plantations de Fiji ou du Queensland parce qu'ils ne comprenaient pas les situations locales auxquelles ils étaient affrontés. Les *big men* étaient ceux avec qui ils traitaient pour avoir des engagés, quitte à en changer si l'un semblait avoir perdu son autorité, un peu comme le capitaine Cook qui, chaque fois qu'il revenait à Tahiti, se voyait confronté à un nouveau roi ou à une nouvelle reine.

La première description sérieuse de cette institution, dans l'île de Bougainville aux Salomons du nord, chez les Siuai, est due à Douglas Oliver, qui a décortiqué avec un très grand talent les stratégies complexes de cette forme particulière de compétition de prestige entre de gros, très gros, éleveurs de porcs, les *mu'umi*. Godelier ne le cite jamais, mais n'a même pas réussi à pousser son analyse à ce niveau-là de perfection.

Poussé par sa formation d'économiste, Godelier s'imagine qu'il faut classifier. Or, en dépit de l'École Française de Sociologie qui sur ce point s'est trompée lourdement, la classification des données aboutit à les simplifier abusivement et à les figer. Les institutions sociales fonctionnent comme les mythes, de variante en variante. Chaque variante est originale. On ne les classe pas, on les admire dans leurs milliers de facettes, toujours changeantes, toujours évo-

lutes. On ne rencontre pas ceci ou cela, mais des situations indéfiniment renouvelées et flexibles. Opposer le *big man* et le «grand homme», c'est de la simplicité évangélique. La réalité de l'institution est construite de centaines de cas différents. Prétendre vouloir y mettre de l'ordre s'apparente à une tentation prométhéenne sans avenir. L'anthropologue ne saurait prétendre à ce destin. Il doit redescendre sur terre avec humilité.

En passant, il n'a pas réellement compris là où l'analyse structurale selon Lévi-Strauss, et pas le structuralisme qui n'existe pas, apporte une richesse d'analyse au-delà de son point d'ancrage principal, le mythe.

L'analyse du rôle des institutions et phénomènes religieux et rituels par Godelier est d'une autre naïveté, c'est là qu'il enfonce des portes ouvertes par tous les auteurs depuis deux siècles, avec plus ou moins de talent bien sûr, mais très longtemps avant lui.

Ce qu'il nous raconte sur le rite est du Hocart, qu'il ne cite pas. Il fait semblant de l'avoir découvert tout seul. Mais Hocart avait une expérience multiple du rite en Asie, en Europe et en Océanie, ce qui le rend beaucoup plus intéressant.

Le marxisme de voie sans issue de Godelier, sous la forme où il l'avait compris en publiant des essais illisibles parce que ne se fondant sur aucune réalité, un marxisme théorique, suspendu en l'air et sans ancrage dans le réel, l'a bloqué intellectuellement si longtemps qu'il lui est devenu apparemment impossible d'enregistrer des nuances trop fines. Il ne sait pas réfléchir en dehors du recours à son lexique idéologique personnel.

Son discours sur la «tribu», laquelle

n'existe nulle part, puisqu'il s'agit d'un terme latin plaqué sur la réalité insulaire, est sans intérêt scientifique possible. On n'a pas idée de perdre son temps à cette sorte de jeu intellectuel.

Tout cela est de la très bonne information, triturée au point qu'elle est transformée en fausse science, ce qui est le résultat de son manque de formation qu'il n'a jamais cherché à corriger. Professionnellement, c'est un économiste, perdu à la marge de l'anthropologie, où sa réflexion est constamment celle d'un amateur.

Il ne s'est pas aperçu que la logique insulaire tenait parfaitement compte des contradictions, les vraies, pas celles apparentes au primitivisme de l'observateur occidental, et qu'elle les constituait en outils sociaux de ses compétitions de prestige.

Ce qui est inquiétant est que je n'ai encore jamais vu un texte vernaculaire présenté par Godelier, traduit et annoté par lui, malgré ses sept années de fréquentation du terrain montagnard papou. Une explication possible est qu'il n'a pas bénéficié du moindre enseignement de linguistique de terrain. Il ne sait pas comment recueillir une langue.

C'est là un exemple de l'orgueil occidental dans les îles, qui abouti à des enquêtes en partie ratées, ou à de prétendus résultats parfois contraires à la réalité.

Godelier a pourtant de forts bons résultats à présenter. Il m'a montré un jour ses carnets de notes de terrain. Mais il en a en quelque sorte trop. Trop pour ce qu'il a envie de faire. Il faudrait qu'au lieu de se disperser dans des ambitions illusoire, il n'aurait pu entrer au Collège de France parce que Lévi-Strauss ne l'aurait jamais soutenu, il prenne du temps pour véritablement rédiger ses notes, au lieu de recher-

cher des raccourcis impossibles.

Sa campagne pour se faire élire député communiste du 5^e arrondissement de Paris, la circonscription du dr Paul Rivet, fondateur du musée de l'Homme, soutenue par Jacques Barrau, sera un piteux échec. Il n'avait pas imaginé de commencer par une analyse sérieuse de la sociologie de la circonscription.

Godelier a de l'excellent matériau, mais il est incapable, par nature ou devenu à force d'illusions sur lui même, incapable de les interpréter convenablement, avec la prudence et l'humilité nécessaires.

Il n'a pas encore compris qu'il ne convient d'appliquer sur la réalité de terrain aucun critère de classification issu de notre propre culture. Les critères doivent être issus de la culture étudiée elle-même.

Ce n'est pas le seul cas, et les individualités qui lui ressemblent n'ont en général pas la capacité de présenter des données aussi bonnes et finalement aussi utiles, dans la mesure où elles sont accessibles.

Il a construit un excellent enregistrement du système de la tenure foncière *baruya*. Mais qui, s'il ne se consacre pas à ce travail, sera capable d'en tirer un jour quelque chose ?

La simple honnêteté intellectuelle et la simple loyauté vis-à-vis de ceux qui ont financé son travail, c'est-à-dire l'Etat, et le simple respect des engagements pris devrait le pousser à franchir cette étape. Un marxiste qui enregistre les détails d'une tenure foncière, et ne l'exploite pas, qu'est-ce donc ?

Par ailleurs des exemples célèbres ont montré la même distinction entre la qualité du matériau et l'inanité de l'analyse théorique. Tout le monde est plus ou moins

d'accord aujourd'hui pour considérer que si les travaux de terrain de Malinowski sont de première qualité, ses excursions dans la théorie n'ont laissé aucune trace véritablement utile. Il aboutissait à énoncer des platitudes. C'est tout simplement la même chose pour Godelier. Le détail de ses travaux restera, les idées générales qu'il offre à partir d'eux présentent beaucoup moins d'intérêt.

Un autre exemple est celui de Claude Lévi-Strauss, qu'il a tenté d'égaliser, sans jamais y parvenir. Ce dernier a mis sur pied une méthode d'analyse des mythes, dite par lui structurale. Cette méthode est d'un apport révolutionnaire pour l'analyse non seulement des mythes, mais des rites et plus généralement des institutions sociales.

Par contre les lois générales du comportement humain que cet auteur nous a promis ne sont jamais venues. Et quand il tente d'en approcher, il déçoit son lecteur, ne proposant rien qui puisse être considéré comme prouvé, et l'on attend toujours. La vraie découverte de Lévi-Strauss est sa méthode d'analyse, c'est celle là même qui est véritablement géniale. Et l'analyse qui en découle. Au-delà, aucune conclusion évidente ne se profile de manière crédible. Il faudra bien que les adeptes du culte en conviennent.

(Zoleveke 1980)

(Kilage sd)

(Godelier et Bonte 1976)

(Godelier 1982)

(Godelier et Marylin Strathern 1991)

Sir Georges Grey — Explorateur de l'Australie Occidentale, où il sera près d'y

laisser la vie par deux fois, il sera le premier à rendre publique, par un article sorti à Londres, l'existence des grands personnages peints sur les abris sous roche, ou *wondjina*, qui seront étudiés un siècle plus tard par Adolphus Elkin. Il sera gouverneur de la Colonie du Cap, gouverneur de l'Australie du Sud et deux fois Gouverneur de la Nouvelle-Zélande, dont il sera par la suite Premier Ministre. Nous avons, mon épouse et moi, eu le privilège de vivre quelques jours dans son ancienne résidence officielle, devenue propriété de l'université d'Auckland.

La réputation de Grey est ambiguë. On veut qu'il ait été l'ami des Maoris, dont il a publié la tradition orale. Un membre de son cabinet était maori et n'était utilisé qu'à cela, rassembler des textes en langue maori, puis d'en assurer la traduction. Ces textes ont été publiés en anglais, sans notes explicatives.

La réalité était qu'il avait de bonnes relations avec des chefs maoris de la Baie des Îles, dont les guerres contre les Anglais étaient passés et perdues, mais qu'il avait bien traités, les couvrant de promesses qui ne seront pas tenues dans l'avenir, ni par lui, ni par ses successeurs.

Par contre, les gens de la vallée de la Waikato, les soutiens du «roi Maori», le détestent et le maudissent encore aujourd'hui. Il a confisqué leurs terres après une guerre longue et douloureuse, au cours de laquelle il a laissé un aventurier autrichien, ancien officier prussien mis à la porte de l'armée, Ferdinand von Tempski, massacrer, à la tête d'une milice civile armée, femmes et enfants maoris, guerre que Grey avait entreprise après une campagne de dénigrement et d'accusations sans fondement.

(Gorst 1864 et 1956)

*W*aya Gorode — Natif du village de l'Embouchure, au bord de mer de Ponérihouen, fils du pasteur Philippe Gorodé qui servit de scribe pour l'écriture du plus grand mythe *paaci* au bénéfice de Maurice Leenhardt et de moi-même et lui même auteur d'un texte intitulé : «*Discours contre les Blancs qui volent les terres aux Noirs*», Waya Gorodé n'a jamais réussi à se stabiliser, personne ne s'étant rendu compte de ses capacités et de son talent d'écrivain, qu'il mettra en œuvre assez tard dans la vie.

Il a beaucoup écrit. Ses œuvres complètes, incluant celles de son père et de son oncle maternel, le pasteur Eleisha Nebay, sont en train d'être préparés pour la publication.

Il avait ainsi en portefeuille non seulement un ouvrage général portant sur les Canaques de sa région, *Mon école du silence*, qui apporte à la connaissance de nombreux points alors inconnus, mais des manuscrits portant en particulier sur un *Journal* de la dernière partie de sa vie, document d'une précision absolue, mais aussi un dossier concernant la vie à la mission protestante de Do Neva à Houaïlou, après le départ de Maurice Leenhardt, montrant comment une part de la vie des enseignants, des étudiants et du personnel canaques échappait entièrement à la connaissance du missionnaire blanc expatrié.

Un pasteur mélanésien du Vanuatu, de l'église presbytérienne aujourd'hui indépendante, originaire de l'île d'Uripiv à Malekula, a lui aussi écrit sa vie et témoigne de situations de ce genre au cours de sa formation. Pour varier l'alimentation, il mon-

trait des parties de pêche ou de chasse le dimanche.

H

*L'*habitat — L'habitat humain est de toutes sortes. Mais il cherche à créer, dans les conditions locales, un minimum de confort. Il répond à certaines règles, nées du climat, de l'altitude, des variations de température la nuit, fortes ou faibles, etc.

Le feu est l'outil principal de cette recherche de confort. Il apporte la chaleur, la nuit chacun se lève tout à tour pour remettre du bois dans un feu doux ou plus intense selon le besoin, ce qui fait que l'on accumule ou non des provisions de bois selon ce même besoin, accrochés au toit à l'intérieur pour les protéger de la pluie : on dort dessous, c'est impressionnant. La fumée chasse les insectes et en particulier les moustiques, à condition de dormir sur des nattes, au sol et de ne pas lever la tête au dessus d'un mètre de hauteur. On peut à la rigueur disposer un matelas au sol, mais il ne faut pas dormir dans un lit, sinon on respire la fumée.

Les médecins militaires qui, en Nouvelle Calédonie et entre les deux guerres, ont décidé qu'il fallait empêcher les gens de dormir au sol, soi-disant à cause de la fumée et des dangers de maladies pulmonaires, se sont trompés de façon absolue. On a incendié de force les maisons rondes, faciles à chauffer la nuit et confortables, où l'on dormait en dessous d'une faible couche de fumée, il n'était pas nécessaire de chauffer beaucoup étant donné la protection offerte par des murs en écorce de niaoulis. Les gendarmes ont obligé les Canaques à

construire des maisons à l'européenne, où l'on dormait dans des lits à la hauteur exigée par les nouveaux règlements coloniaux, mais en continuant à faire du feu la nuit au sol, le climat n'ayant pas changé et la baisse nocturne de la température, due à un *upwelling* d'eau froide de la fosse océanique entre la Grande Terre et les îles, étant toujours présente.

Le résultat est que l'on dormait cette fois vraiment avec la tête au niveau de la fumée. Il s'y ajoutait le facteur due aux maisons nouvelles, construites à la va vite et sans moyens monétaires, où les portes étaient en planches de caisse et les fenêtres des ouvertures plus ou moins bien fermées par un volet de bois. Il y avait la nuit des courants d'air froid partout. Au lieu de diminuer les maladies pulmonaires, on parviendra à fabriquer ainsi artificiellement, par manque de jugement, une épidémie et on aura beaucoup de morts de personnes âgées et d'enfants.

Ce qui est choquant est qu'on détruisait ainsi des biens au sens juridique de ce mot, les maisons rondes, fruit d'un gros travail de construction, sans aucun droit légal de procéder ainsi, et sans indemniser les habitants de façon à ce qu'ils puissent faire les frais d'huisseries convenables. Quand il veulent faire le bien, les militaires s'y prennent parfois de manière irréfléchie en obtenant le contraire. Ce ne sont pas les seuls.

En Nouvelle Zélande, les médecins anglais, considérant les maisons basses des villages maoris comme des gourbis insalubres, où ils ne rentraient pas debout et ne se couchaient pas, ne se sont pas aperçus que les maisons maories étaient bien plus agréables qu'une maison européenne au sol en ciment. En effet, avant de recouvrir la mai-

son du chaume local, on établissait un feu d'enfer sur l'ensemble du sol, pendant une dizaine de jours, de façon à cuire la terre argileuse en profondeur. Contrairement à ce que croyaient les Européens, on éprouvait un sentiment de bien-être en entrant dans une maison maorie.

Au Vanuatu, aux sols volcaniques comme en Nouvelle Zélande, les insulaires procèdent de même. Il ne fait jamais humide dans une maison canaque, même si elle n'est pas établie sur un tertre, du fait que la terre a été alors cuite et que le petit feu constant chasse l'humidité. Lorsque l'habitat est établi sur une dune de sable coquiller ou sur une terre corallienne, il n'est pas nécessaire de traiter le sol en profondeur dû au drainage naturel de ce dernier.

Le confort au sol est recherché presque partout aussi en surélevant l'habitat, ce qui est le cas non seulement de la Nouvelle Calédonie, mais de Fiji, de Tonga et des Samoa, ainsi que de certaines parties de la Nouvelle Guinée en altitude. Ces tertres peuvent être circulaires sur la Grande Terre et en Nouvelle Guinée, rectangulaires aux îles Fiji, oblongs à Samoa.

Ce que les auteurs ne décrivent jamais, parce qu'ils ne l'ont pas vu faire, est que tous ces tertres sont creusés dans toute la partie correspondant à l'intérieur de l'habitat. On enlève la terre, trop facilement humide dès qu'il pleut, et on la remplace par des pierres, ou des coquillages au bord de mer, qui deviennent de plus en plus petits et fins en allant vers le haut. Puis vient une couche de sable, sur laquelle on établira une couche de palmes de cocotiers travaillées à la façon d'une natte. Cette couche sera changée tous les ans. en même temps que la couche de vraies nattes qui lui fait suite

et sur laquelle on marche le jour. Les nattes sur lesquelles on dort sont roulées le jour et accrochées en hauteur. Au bout d'un an, elles sont changées et servent alors étendues sur le sol pour marcher et l'on dispose de nouvelles nattes pour la réception des gens de passage ou des invités.

Les conséquences de cette technique pour l'évaluation des résultats des fouilles archéologiques ont été peu pris en compte, la plupart des fouilles ayant eu lieu sur la dune de sable côtière.

Aux îles Samoa, il fait chaud la nuit l'été et le problème n'est pas d'avoir un mur de protection contre le froid, mais pas de mur entre les poteaux de façon à ce que l'air circule. Par contre, on aura des rideaux de nattes en palmes de cocotiers roulés vers le toit de jour, que l'on descend le jour ou la nuit dans le sens du vent ou de la pluie pour s'en protéger.

Dans les grandes vallées de Nouvelle Guinée, où le sol dans les villages est couvert d'eau une partie de l'année, on circule alors entre les maisons en pirogues sans balanciers et que l'on pousse à la perche, les maisons sont sur pilotis, très hautes, collectives et comportent un étage hors d'eau, où l'on se protège des moustiques par des petits feux la nuit, sur des parties du plancher recouvert d'une épaisse couche d'argile. Certains villages, où les moustiques sont de grande taille et m'effrayaient, on s'en défend la nuit en dormant à plusieurs, parents et enfants, dans des espèces de moustiquaires rigides.

Un autre facteur de l'habitat insulaire est l'existence ou non d'une division entre grandes maisons monumentales fréquentées par les hommes et interdites aux femmes (au Vanuatu, sur la grande île d'Efate et aux

îles Shepherd, ces grandes maisons sont ouvertes sur deux côtés et les femmes peuvent y pénétrer à loisir), et maisons de plus petite taille, chacune étant affectée à une femme et ses enfants. Les hommes circulent entre la maison de leur épouse, ou les maisons de leurs épouses, et la grande maison des hommes où ils peuvent dormir, et prier leurs ancêtres directs dont les crânes peuvent orner une paroi du mur, posés sur des pierres plates.

(Clay 1972)

(Coiffier 1985, 1992)

(Sand 1997)

Tom Harrison — Cet ornithologue anglais, venu au Vanuatu avec l'expédition de l'université d'Oxford dirigée par J. Baker, est fort compétent dans sa partie mais, pour le reste, c'est un menteur de première par système et par négation de la bonne éducation reçue, comme c'était à la mode entre les deux guerres dans les universités britanniques.

Il a profité du départ en congé de l'agent britannique pour les Nouvelles Hébrides du Centre, Adams, pour se faire recruter temporairement pour le remplacer, se couler dans son personnage, y ajouter ce qu'il croyait être de la flamboyance, et se mettre à jouer les conquérants coloniaux avec une douzaine de miliciens canaques armés de fusils de guerre Lee Enfield. Il ratissait le nord Malekula, vivait aux dépens des populations puisqu'il ne disposait pas de crédits pour ses entreprises, se prenait pour un anthropologue (il publiera un compte-rendu de la région où il mélangeait tout, transformant en un seul paysage social et culturel une floppée de détails différents provenant

chacun de lieux différents. Cela fait une belle image, mais elle est fausse.

Il se fera mettre à la porte du pays Big Nambas et n'osera pas y entrer, alors qu'à l'époque, miss Evelyn Cheesman, naturaliste travaillant pour le *British Museum*, a couru toute la région, non armée, seule et sans problèmes. Les Big Nambas lui avaient fait savoir qu'ils lui feraient la peau et il n'a pas osé s'y frotter. Il avait provoqué leur colère en arbitrant contre eux dans une affaire de main-d'œuvre sur une plantation de la côte orientale de l'île, probablement la plantation Metaven qui est celle décrite dans l'ouvrage célèbre, *Isles of Illusion*. Toutes les autres plantations étaient françaises et ne relevaient pas de lui.

Harrisson, qui avait épuisé rapidement les joies de ce nouveau métier, partira à la cloche de bois sur un yacht américain, laissant en plan des miliciens armés repartir à pied au siège de la délégation britannique, ce qui était une inconséquence qui aurait normalement dû être sanctionnée, mais il n'est jamais revenu au Vanuatu. Il enverra sa démission par la poste.

Il avait entraîné les propriétaires du yacht français la *Korrigane* dans une soi-disant fête coutumière au minuscule port de Matanvat, où le village était alors dans son état traditionnel et pouvait servir de fond légitime à un film, fête où il a fait semblant de prendre un grade dans la hiérarchie traditionnelle, le nom local est *maki*, en empruntant un porc de grande valeur, aux défenses atteignant un cercle complet, aux habitants de l'îlot Atchin qui se plaignent de n'avoir jamais été indemnisés, l'administration britannique refusant de prendre cette dette en compte.

Le film, où l'on voit la comtesse de

Ganay, pompette, danser en jupe de fibres, ce qui était plutôt osé à l'époque, n'est jamais passé en salle nulle part.

Dans son ouvrage sur le voyage de la *Korrigane*, Charlie Van Den Broek d'Obrenan, le beau-frère de la comtesse, s'est bien gardé de laisser trace de cet événement, que j'ai appris des villageois un peu héberlués, mais qui avaient apprécié les dollars et le tabac du yachtman américain.

Harrisson a quitté Matanvat sur le yacht de l'acteur Douglas Fairbanks Jr, le *Caroline*, avec à bord Lady Ashley. Je remercie Lamont Lindstrom pour ce dernier détail que je ne connaissais pas.

Malgré tout cela, sous le titre pré lévi-straussien de *Savage civilisation*, Harrisson écrira la meilleure introduction aux Nouvelles Hébrides de ce temps là. Il était plus à l'aise au plan de la généralisation, où il est plus difficile de mentir.

Il avait fait le pari, à Oxford, dans une de ses soirées arrosées entre étudiants qui ne croyaient à rien, de faire accepter par une société savante un article où tout serait faux. Son article publié par la *Geographical Society*, portant justement sur Malekula, est justement cela, tout est imaginaire, même la carte est erronée.

Harrisson aura plus tard des aventures à Kalimantan (Bornéo), où son imagination débordante jouera le même rôle, mais au décuple, prenant même l'armée britannique en otage. Cela n'est pas de notre propos ici.

(Harrisson 1937)

(Meggitt 1957)

(Coiffier 2001)

(Guiart 2012a)

(Heimann 2005)

André Haudricourt — Sa curiosité d'esprit était extraordinaire et son intelligence toujours en éveil, partant au quart de tour. Fils d'un ingénieur agricole dont il avait conservé une ferme en Picardie, ce qui lui a permis de survivre au cours des dures années de l'occupation (il était tuberculeux et condamné par la faculté), André Haudricourt (1911-1996) aura été un des personnages les plus intéressants du monde des sciences de l'homme de l'après guerre à Paris.

Il a longtemps eu un problème de bégaiement, ce qui l'amenait à ne fréquenter que les personnes qui le respectaient malgré ce défaut, qui d'ailleurs tendait à disparaître dès qu'il notait que l'on était attentif à ce qu'il disait. Il aimait la discussion franche, directe, où il ne prenait pas des chemins de traverse, mais exprimait clairement sa pensée, quitte à évoluer si on lui présentait des arguments solides. Ce jeu intellectuel était avec lui un véritable bonheur, tant il savait de choses dans tous les domaines.

Botaniste, il a créé de toutes pièces l'ethnobotanique en France, puis devenu linguiste structural dans la lignée d'André Martinet, le représentant en France de l'École du Prince Troubetzkoy, il s'est intéressé aux langues à tons en Asie du sud-est. En même temps, il a poussé fort loin l'analyse des liens entre l'ethnographie agricole, dont celle des transports et des méthodes d'utilisation de la force des chevaux. Sa curiosité était encyclopédique et incessamment renouvelée.

Je l'ai emmené en Nouvelle Calédonie. Il travaillait vite et bien et épuisait ses informateurs canaques. Mais il était de santé fragile et ne supportait pas la nourriture

dans les village fondée sur des féculents. Il conservera longtemps sa lucidité, puis à un moment s'effondrera, aura des problèmes de mémoire et sa clarté d'esprit s'effilochera. A ce moment là, il tombera pour quelques années entre les mains d'une petite coterie, ce qu'il avait dit à l'avance détester (il ne voulait pas qu'on «lui mange la soupe sur la tête»).

André Haudricourt est le seul intellectuel français qui pouvait être comparé à Claude Lévi-Strauss pour la qualité et l'acuité de son intelligence.

(Haudricourt et Hédin 1943)

(Haudricourt 1957)

(Haudricourt 1972)

Hawai'i — Un des plus importants archipels polynésiens, où l'information sur la société ancienne est meilleure que pour Tahiti, à condition de ne pas tenir compte des auteurs *haole*, blancs, récents, qui imaginent de se hisser sur ce cadavre culturel sans connaître un mot de la langue et en procédant au culot. Les écrits des auteurs anciens qui, grâce au ciel, ici sont hawai'iens et non européens, sont à prendre prudemment au pied de la lettre, pas à être interprétés de manière à la fois romantique, collectivement, et flamboyante, pour chaque auteur non hawai'ien qui s' imagine être celui qui sait, par vocation naturelle, justement parce qu'il n'est pas hawai'ien.

La pierre de touche est de connaître ce que les Hawai'iens eux mêmes en pensent, réduits par le système colonial américain, qui a bien existé, parfaitement brutal et sans ménagements ni considération pour le peuple premier, à être la couche la plus misérable de l'échelle sociale.

Les îles Hawai'i constituent une étape du cercle de feu du Pacifique encore bien en vie, avec des volcans qui crachent dans la mer des fleuves de lave en fusion. Cette vision de carte postale serait rassurante, quoique pas tout-à-fait pacifique, à chaque fois des terres potentiellement utiles sont détruites, jusqu'à ce que la nature se saisisse à nouveau de ces coulées de lave pour y reconstituer de nouveaux sols, ce qui prend beaucoup plus qu'une vie d'homme.

Là où le passage à la propriété européenne spoliant de toutes sortes de manières les ayants droits du peuple premier, depuis les mariages de la famille missionnaire protestante Bishop avec des filles premières-nées de grandes familles hawai'iennes, jusqu'à la plus simple escroquerie, endettant les Polynésiens de façon à confisquer légalement leurs terres, une population chez elle heureuse et accueillante s'est vue chasser au profit de grands domaines d'élevage aux propriétaires absentéistes, souvent fils de missionnaires, que la lave tue des plaques d'herbes ne présente aucun inconvénient. D'autant que ce type de volcanisme ne présente, nous dit-on, aucun danger réel, ne relevant pas du type explosif strombolien connu en Italie, en Martinique, en Indonésie, en Nouvelle-Guinée, aux îles Salomons, au Vanuatu, et au nord-ouest des Etats-Unis.

L'histoire contemporaine des îles Hawai'i sera marquée par la conquête de l'archipel par les chefs Kamehameha de Honolulu, aidés par les Blancs qui préféreraient un seul système politique centralisé, duquel on pouvait plus facilement obtenir de couvrir des abus, ou de les institutionnaliser, qu'une pléthore de princes plus diffi-

ciles à manipuler et d'où serait issus des corps de lois à chaque fois différents.

Ce processus de conquête n'a rien d'original en soi. Par contre, la décision prise par la reine douairière Kahu'umanu, veuve du Kamehameha conquérant, qui était sa vraie sœur première-née, et de fait possédait un *mana* et bénéficiait d'un *tapu* plus important que lui-même et de celui de qui que ce soit dans l'archipel, de supprimer justement le système des *tapu*, devenu de plus en plus difficilement vivable par une systématisation abusive appuyée par la classe des prêtres qui en tirait profit, est une décision unique, ouvrant une voie royale à la christianisation et en même temps facilitant la vie des petites gens, malheureusement aussi celle des immigrés européens et de leurs projets en fin de compte destructeurs.

C'était encore le bon temps, où l'on croyait au destin de la dynastie des Kamehameha, menacée pourtant comme en Nouvelle Zélande par l'ivrognerie des hommes, aussi par l'incompétence des missionnaires, tout petits bourgeois protestants yankees devenus conseillers des mères et des épouses royales et qui ne pouvaient s'empêcher de protéger les stratégies économiques, financières et foncières de leurs propres enfants, lesquelles ont détruit le système qu'ils parasitaient.

On notera que l'on est moins gêné dans le dossier hawai'ien, par des récits de sacrifices humains que pour Tahiti. On dispose au surplus d'une monographie romancée, *Hawai'i*, par un journaliste américain spécialiste de la guerre dans le Pacifique, monographie fort bien faite, fort bien documentée et au moins aussi proche de la réalité que certains écrits de pseudo-spécialistes récents, que les Hawai'iens eux

mêmes récusent.

La christianisation d'Hawai'i attirera les marchands, puis une catégorie d'hommes à tout faire. Une prise de possession de l'archipel par un amiral anglais ne sera pas confirmée par son gouvernement et les intrigues américaines aboutiront à un coup d'Etat et à la prise de possession de l'archipel par les Etats-Unis, dont il est aujourd'hui un des Etats. Une volonté de mise en valeur à tous crins, à chaque fois à grande échelle, tout d'abord comme partout ailleurs par la canne à sucre, puis par l'ananas, puis par les retombées de la base militaire et navale, enfin par un tourisme de masse centré sur la plage de Waikiki, amènera une immigration nombreuse qui dépassera vite le chiffre de la population hawai'ienne et sera majoritairement japonaise, puis secondairement chinoise et philippine.

Les Polynésiens sont en petite minorité et se battent comme ils peuvent pour éviter de perdre ce qui leur reste de terres. Des avocats issus de leurs rangs les aident et d'autres avocats *haole* participent gratuitement à cette défense constante, à laquelle s'ajoutent des efforts pour retrouver une part des terres volées. Un Hawai'ien a été gouverneur de l'archipel. Pour le principe.

L'attaque par surprise de Pearl Harbour par la flotte et l'aviation embarquée japonaise est un phénomène historique qui n'est pas ici de notre propos, la guerre du Pacifique ayant fait l'objet de très nombreuses publications de grande qualité, même si bien des auteurs négligent d'ouvrir certaines armoires obstinément fermées. Certaines décisions du général MacArthur n'ont pas été des mieux inspirées.

(Varigny 1875)

(Malo 1951)

(I'i 1959)

(Kamakau 1964)

(Dunis 1990)

Albert Henry — Leader syndical paysan et portuaire, aux îles Cook, dans une période où la pression américaine anti communiste dans le Pacifique Sud transformait toute activité de type syndical ou coopératif comme annonçant un passage au marxisme, sur le modèle des accusations portées contre le syndicat portuaire aux îles Hawai'i et en Californie.

En somme, si les syndicats étaient efficaces et obtenaient des avantages intéressants pour leurs membres, c'est qu'ils étaient communistes. L'arrivée à Tahiti d'un petit commando de syndicalistes californiens, après la guerre, provoquera quelques semaines un mini scandale international. On s'arrangera pour les réexpédier chez eux.

Le problème de Henry était de faire échapper la production d'oranges douces et sucrées de Rarotonga et des îles Cook du Sud, aux succursales des maisons de commerce néo-zélandaises sur le port d'Avarua et de les transporter directement en Nouvelle Zélande, de façon à mieux rémunérer les producteurs. Il montera une coopérative, achètera bon marché un ancien bateau utilisé par la flotte américaine et transportera ses oranges à Auckland, où elles seront, d'ordre du gouvernement, bloquées par la douane et les oranges pourriront sur le quai. De la part de la puissance publique, ce n'était vraiment pas une action d'éclat. Le navire sera racheté par le pharmacien Henri Martinet de Nouméa.

Par la suite, Albert Henry gagnera les élections, sera élu premier ministre du gouvernement de l'archipel, anobli par la Reine, puis, au bout de quelques années sera suspendu pour corruption par le juge président la cour suprême, sera condamné, perdra son titre de baronnet, et sera remplacé comme premier ministre par un médecin originaire de Rarotonga, Tom Davies, qui avait travaillé pour la NASA et avait épousé *Pa ariki*, une des deux femmes *ariki*, chef-fesse chacune d'une moitié de Rarotonga.

Par la suite, son neveu, Geoffrey Henry, reprendra le poste de Premier Ministre, le perdra, puis le reprendra à nouveau pour de bon. Lui aussi sera anobli par la reine. Celle-ci est bonne fille, elle anoblit tout le monde. Y compris un de mes grands oncles, médecin chef de la marine britannique au Proche-Orient, anobli par la reine Victoria, le premier qui ait autopsié une momie royale.

Thor Heyerdahl (1914-2002) — Zoologue de formation, Thor Heyerdahl désire quitter la Norvège en 1937 pour étudier, en compagnie de sa femme Liv, un terrain vierge... Son ami Bjarne Kroepelien lui suggère de rencontrer à Tahiti le chef du district de Papenoo, celui qui deviendra son ami tahitien, Teriieroo a Teriierooiterai, qui lui conseille de partir pour les îles Marquises, à Fatuiva.

Fasciné par les récits du vieux chef de l'île et par la houle et les vents d'ouest, Thor Heyerdahl s'intéresse alors aux origines du peuplement des îles océaniques.

Père de l'archéologie expérimentale et du renouveau de la navigation traditionnelle, il met en pratique sa théorie en reliant

en 101 jours la côte du Pérou à l'atoll de Raroia à bord d'un radeau de balsa, le *Kon-Tiki*. C'est en 1947.

Il relie par la suite les côtes africaine et sud-américaine en bateau en papyrus (*Ra II* en 1969), puis le golfe Persique au golfe d'Aden en bateau de roseau (*Tigris* en 1977).

Thor Heyerdahl crée à Oslo le Musée du Kon-Tiki, qui abrite non seulement les témoins de ces exploits nautiques ou les objets archéologiques ramenés des fouilles menées dans les îles du Pacifique (Rapa, île de Pâques, Galapagos) ou sur les continents, mais aussi les bibliothèques de Bjarne Kroepelien et aujourd'hui celle de Bengt Danielsson.

(Robert Koenig)

Les théories défendues par Thor Heyerdahl ont reçu un accueil défavorable ; en effet, il n'y a aucun doute que les populations du Pacifique Sud, et en particulier celles de langues austronésiennes, sont liées, jusqu'à Madagascar, à l'Indonésie et à l'Asie du Sud-Est et que les Pascuans, comme tout les Polynésiens, font partie de cet ensemble. Pour le moment, les preuves de la venue d'Amérindiens en Polynésie n'existent pas, c'est plutôt tout le contraire : les Polynésiens sont certainement parvenus en Amérique (plutôt par la Californie), ce qui était plus facile à partir d'Hawai'i en direction de la Californie, qui connaissait déjà et le maïs et la patate douce, puisqu'ils en ont rapporté cette dernière, et probablement aussi l'arbre à gourdes.

(Jean Guiart)

Hiri — Le *hiri* est un cycle économique annuel, fondé sur l'existence de deux pôles papous et de deux besoins complémentaires. La population de la côte entre Port-Moresby et les îles Trobriands, ou plutôt Samarai, vit dans un environnement sec

où la côte et l'intérieur présentent des étendues jusqu'à 30 km de la mer, parfaitement infertiles, d'une maigre savane où les légumes racines ne poussent pas.

Seules des parcelles le long de la côte sont utilisables, là où cette terre argileuse et pauvre est mélangée à du sable coquillier. Les habitants vivent dans des villages sur pilotis, pour n'utiliser pour l'habitat aucune parcelle où quelque chose d'utile pourrait pousser. Ce type d'habitat n'a, contrairement aux affirmations d'auteurs voulant voir partout des fortifications, aucune fonction militaire.

Par contre, cet argile permet de produire de la poterie, mais tous les villages en font. Ils ne peuvent se les échanger entre eux. Ce dont ils ont besoin, c'est de nourriture pour assurer chaque année la soudure.

De la nourriture, il en existe potentiellement de l'autre côté du golfe de Papouasie, dans les centaines de milliers de palmiers sagoutiers qui peuplent les marécages à n'en plus finir, ils vont jusqu'en Nouvelle Guinée Occidentale, marécages qui constituent cette région du delta à multiples branches de la rivière Fly.

On a donc mis sur pied depuis des siècles un système d'échanges sophistiqué.

Chaque village sur pilotis de la Papouasie orientale possède une relation privilégiée avec un village spécifique du delta occidental. C'est là qu'il apportera sa production de poteries et qu'il recevra en échange une production de sagou.

Avant la période des alizés, les femmes de l'est se mettent à produire des poteries à la chaîne, pendant que les hommes mettent en état leurs pirogues, des *lakatoi* à voiles en pinces de crabes, multicoques, contenant jusqu'à douze coques attachées l'une à l'au-

tre et lancées, non le long de la côte, à la perche, mais en haute mer pour aller tout d'abord longer la côte nord de la péninsule du Cap York en Australie, puis remonter sous le vent pour parvenir au fin fond du golfe de Papouasie. C'est une navigation rapide, dangereuse, qui nécessite des connaissances maritimes étendues et de ne pas se tromper pour arriver exactement où l'on doit, dans les centaines de canaux des deltas mélangés de deux fleuves qui se présentent alors. Il faut aussi éviter les aléas de la navigation qui pourraient aboutir à briser les centaines de poteries qui sont amarrées soigneusement à bord.

A l'arrivée, on enlève les poteries des coques parallèles et on les présente aux hôtes. Commence alors une discussion pour déterminer la quantité de sagou qui devra être apportée en échange. Un fois l'accord obtenu, les habitants du village local, hommes et femmes, partent dans le marécage et la forêt humide pour couper les palmiers, gratter la moelle sous un filet d'eau et préparer le sagou dans des contenants en feuilles de palmiers lataniers.

Pendant ce temps, l'équipage de la pirogue multicoque ne reste pas inactif. Ses hôtes ont repéré à l'avance les troncs d'arbres qui peuvent donner de nouvelles coques de pirogue. Il en faut davantage pour le retour, étant donné que le sagou est plus dense, et donc plus lourd.

On déconstruit la pirogue, on abat les arbres, on creuse les nouvelles coques, puis on part chercher dans la forêt les lianes qui permettront d'amarrer tout cela ensemble. La nouvelle pirogue peut contenir jusqu'à vingt cinq ou trente coques. Elle devra profiter du retournement provisoire du vent qui permettra à la pirogue de revenir en lon-

geant à nouveau l’Australie, de façon à pouvoir remonter au vent si cela est nécessaire. Le retour est plus difficile que l’aller, la pirogue étant plus chargée est moins maniable. On a pu être amené à disposer un mât de plus et une seconde voile en pinces de crabes.

Le retour tant attendu est fêté. Il représente la différence entre la plénitude de nourriture ou la famine, entre la vie et la mort pour toute une communauté. Si la pirogue a pris du retard en mer ou à une de ses étapes, des parents âgés ou des enfants en bas âge pourront être morts de faim entre-temps. Ce n’est pas une mince affaire et le capitaine de la pirogue est aussi le prêtre qui connaît et maîtrise les rites assurant que le vent reste bon et que la mer soit accueillante jusqu’au bout.

Un article se voulant synthétique, d’un spécialiste nord américain établi en Nouvelle Zélande, sur la navigation dans le Pacifique, oublie complètement de mentionner les pirogues *lakatoi*, ce qui est la marque de ces connaissances partielles qui sont la plaie de la science de la région.

On se croit un bon connaisseur alors qu’on ignore entièrement une partie du tout, et par conséquent on dit des sottises à la moindre généralisation. Cet ouvrage est un effort pour échapper à pareil péché majeur contre l’esprit.

(Barton 1910)

Histoire — Les historiens du Pacifique se séparent entre ceux qui défendent le système colonial, il y en a encore malheureusement, et qui mentent constamment parce que les archives coloniales mentent, directement ou par omission, toujours. Et ceux

qui sont préparés par leur formation à exercer un esprit critique normal et à donner son importance à la tradition orale pertinente, que malheureusement trop souvent ils n’ont pas été préparés à recueillir convenablement. Ça ne s’obtient pas en quelques jours, il y faut de longs mois, et parvenir à savoir qui dit quoi et pour quelle raison.

On voit des historiens anglo-saxons venir quelques semaines sur le terrain et s’imaginer qu’ils ont en mains toutes les données, sans avoir été capables d’analyser le fonctionnement de la société insulaire. Ils ne parviennent de ce fait pas toujours à se dépêtrer du piège des archives coloniales, où ils cherchent des détails dont ils ont besoin et trouvent justement ce qu’il ne faudrait pas, surchargé de significations culturelles blanches et de mensonges tout aussi blancs.

Une variante du premier groupe est ceux qui pensent avoir trouvé la pierre philosophale dans l’idée que s’il y a conflit entre les blancs et les noirs, c’est qu’il y aurait eu au départ un conflit entre deux groupes d’insulaires et que les blancs se trouveraient de par les circonstances locales piégés sans y avoir de responsabilité. Ce qui est un moyen de dire que la colonisation européenne, n’étant responsable de rien est blanche comme une colombe. Ceci est du racisme pur et dur bien caché. On rencontre ce point de vue chez certains géographes néo-zélandais et à un moment au département d’anthropologie de l’université de Sydney.

Un excellent auteur d’un excellent livre sur les îles Loyalty, Howe, ne s’est pas aperçu de l’importance historique et des conséquences de la guerre civile de quatre

ans à l'intérieur du pays de Lösi, juste avant la prise de possession de la Nouvelle Calédonie, en présence des premiers blancs qui fournissaient des armes aux deux camps, guerre qui se traduira par des mouvements dans l'espace de certains groupes de descendance et présente des prolongements encore aujourd'hui.

Le problème de l'histoire dans le Pacifique Sud est celui de sa collaboration avec l'anthropologie-ethnologie, pas celui du remplacement de cette dernière par elle. Aucun historien ne passera le temps que nous donnons à une seule micro-civilisation insulaire. Le résultat est qu'ils ignorent un certain nombre de détails pertinents, dont ils ne savent pas qu'ils le sont, et tendent à se satisfaire d'une connaissance superficielle du fonctionnement des sociétés insulaires.

Si je mets en évidence, entre Tikopia aux Salomons et Mota Lava au Vanuatu, la présence d'un géniteur venu de Tikopia à chaque génération, parce que je me suis donné la peine de réaliser une couverture généalogique de l'ensemble des îles Banks, quel est l'historien qui imaginera de se donner ce moyen là de pénétration dans le passé des deux îles ?

Si je relève soigneusement, parcelle par parcelle, la tenure foncière actuelle de plusieurs villages voisins sur l'île de Lifou, au pays de Lösi, et que je mets en évidence par ce moyen plusieurs étapes successives de la constitution de la situation foncière actuelle, quel est l'historien qui tentera pareil effort ?

Et dans l'un et l'autre cas, aucune donnée d'archives ne fournira jamais cette information. Elle indiquera éventuellement les parties en conflit dans une affaire de

quelque importance, mais pas qui sont-elles en dehors d'indications superficielles ou fausses, et pas non plus quelle est la fonction sociale éventuelle de la querelle en cause.

(Mendaña 1901)
(Corney 1913, 1915 et 1919)
(Rey-Lescure 1939)
(Stanner 1953)
(Rowley 1958)
(Maude 1959)
(Davies 1961)
(Van der Veur 1966)
(Crocombe & Crocombe 1968)
(Shineberg 1967 & 1971)
(Guiart 1970)
(Gascher 1974)
(Latukefu 1974)
(Simmons 1976)
(Howe 1977)
(Panoff 1986)
(Faure 1988)
(Saura 1990)
(Lindstrom 1990b)
(Henningham 1994)
(Dauphiné 1995)
(Hezel 1995)
(Gardner 1995)
(Kurtovitch 1997)
(Sack 1997)
(Borofsky 2000)
(Kurtovitch 2001)
(Barbançon 2003)
(Chappell 2003)
(Ballard 2003, 2006, sd, 2010)
(Guiart 2009)

Arthur Maurice Hocart — La famille de Hocart se voulait d'origine française et issue de Domrémy, où un Hocart aurait résidé aux temps de Jeanne d'Arc. De là, ils sont allés sur Guernesey, où ils sont devenus Anglais. Le père de Hocart, un clergy-

man qui avait changé trois fois d'Eglise, était né près de Lille et Hocart lui-même est né à Etterbeck, près de Bruxelles, en 1883. Il fera sa scolarité à Bruxelles, à Guernesey puis à Oxford, où il fera de brillantes études classiques. Il y ajoutera la philosophie et la psychologie à Berlin.

Hocart sera l'assistant de W. H. Rivers, un médecin donnant dans la psychologie, comme Seligmann, dans une expédition aux îles Salomon, puis directeur d'une institution secondaire aux îles Fiji, aux îles Lau. Sa carrière s'arrêtera une première fois en 1914, où il servira dans l'infanterie avec le grade de capitaine. Après la guerre, il sera désigné comme commissaire pour l'archéologie à Sri Lanka, et mis en premier lieu à étudier le Sanscrit, le Pali, le Tamoul et le Sri Lankais à Oxford, puis envoyé en Inde pour se familiariser avec les monuments hindous et bouddhistes et étudier les méthodes de conservation.

Son temps à Sri Lanka, presque sans personnel et sans moyens, sera aussi bien employé que possible, mais sera terminé par une crise de dysenterie dont il ne pourra sortir et qui l'obligera à prendre une retraite anticipée, épousant son infirmière, comme Malinowski et comme Mikluho-Maclay.

En 1934, il sera désigné pour la chaire de sociologie au Caire, succédant à E. E. Evans-Pritchard. Organisant des recherches dans la Haute-Egypte, il succombera à une maladie tropicale en 1939. C'était un chercheur indépendant et timide, dont les opinions originales ne lui ont pas permis de poursuivre une carrière classique, puisqu'il pensait autrement que les ténors du moment. Sa culture diversifiée et approfondie lui ont assuré de se faire apprécier partout où il a servi. Professionnellement, son meil-

leur ami et soutien était Evans-Pritchard, auquel il succédera au Caire.

Marcel Mauss respectait sa connaissance des dossiers et a provoqué la traduction et l'édition d'un petit ouvrage de lui d'anthropologie comparative portant sur *Les Castes*. Sa comparaison entre les castes au Sri Lanka et les systèmes océaniens ne tient pourtant pas la route. La société fijiennne, sur laquelle il a beaucoup écrit, et des choses essentielles quant au sérieux de ses données, est pourtant trop fluctuante pour qu'on puisse parler véritablement de castes. On tombe sur trop de passerelles dans tous les sens pour que le terme soit pertinent

(Hocart 1929; 1936, 1952a et b)

Ian Hogbin — Le professeur en second du département d'anthropologie de l'université de Sydney (1904-1989) par la volonté de Radcliffe-Brown, et qui passera sa vie professionnelle à ne pas s'entendre avec le professeur qui avait succédé à Radcliffe-Brown, Adolphus Elkin, après un interrègne assumé par Raymond Firth. L'un et l'autre se joueront les pires tours, Elkin avant la guerre favorisant Capell, nouveau venu, prêtre anglican comme lui, aux dépens de Hogbin, et Hogbin pendant et après la guerre jouant dans les projets de création d'enseignements parallèles à Sydney ou Canberra, pour en fin de compte se retrouver toujours dans la même relation, Hogbin ne prenant pas les positions offertes ailleurs parce qu'il était confortable à Sydney, parce que ses terrains étaient plus facilement accessibles à partir de là, et aussi et surtout parce qu'il aurait perdu ses annuités de retraite non transférables. Hogbin s'opposera

entre autres à ce que Berndt succède à Elkin.

Un autre problème est que Hogbin s'intéressait par dessus tout à l'évolution et aux conditions de l'adaptation des sociétés océaniques au changement, comme Felix Keesing, et que les institutions qui pouvaient lui offrir un poste voulaient toutes un généraliste qu'il ne désirait pas devenir. Il jouait avec un projet, puis l'abandonnait.

Il était depuis toujours et en particulier pendant la guerre en difficultés avec Stanner, qui était en faveur d'une situation où les insulaires fournissait bon gré mal gré la main-d'œuvre dont l'armée australienne avait besoin, ce qui les empêchait de participer chez eux à la reconstruction de leurs villages bombardés (les aviateurs américains prenaient les villages chrétiens bien ordonnés pour des camps japonais et les strafiaient). Hogbin voyait le mécontentement grandir (il y aura une révolte armée sur la côte nord) et cherchait, d'une part à faire indemniser les villageois pour ce qu'ils avaient pu souffrir, d'autre part à limiter les réquisitions de main-d'œuvre à 5% de la population masculine, au lieu de 40%. Il avait bien sûr raison. Juste en même temps, le général de Gaulle supprimait le travail forcé en Nouvelle Calédonie.

En plus, ces conditions s'appliquaient essentiellement aux régions côtières en grande partie christianisées, on n'a pas osé imposer de telles conditions aux populations mal contrôlées des hautes vallées à peine explorées, trop nombreuses et par conséquent dangereuses (on s'en aperçoit aujourd'hui où ils sont entrés dans le cycle infernal de la kalashnikov) et qui n'ont connu la guerre, excepté pour les combats dans les monts Owen-Stanley, que par les

avions américains abattus dans la montagne.

Je suis tombé innocemment dans le panier de crabes du département d'anthropologie de Sydney. J'avais demandé à Harry Maude de sonder Elkin pour savoir si je pourrais passer quelques semaines à expérimenter mon anglais professionnel en donnant un cours portant sur les sociétés du Vanuatu, de la Nouvelle-Calédonie et des îles Loyalty, ces dernières proches dans leurs formes complexes à celles des Fiji, dont on ne parlait jamais en anthropologie sociale. J'apprendrais par la suite qu'Elkin avait été pour, mais que Ian Hogbin s'y était opposé.

J'étais déjà connu pour être un spécialiste des mouvements prophétiques, que j'avais proposé de qualifier de pré-nationalistes alors que les auteurs anglo-saxons du moment insistaient sur leurs côtés irrationnels, ce qui pouvait ne pas plaire, et cela dans un article en anglais, qui deviendra classique, et que Elkin m'avait publié sans problèmes dans *Oceania*.

Je n'ai pas fait de nouvelles démarches et je ne suis pas allé voir Hogbin. Aller écouter son cours aurait pu être mal pris. J'aurai dû commencer par lui, mais le contexte réel m'était inconnu. Je savais qu'il était homosexuel et cela m'effrayait un peu. Je n'en avais jamais connu aucun depuis mon enfance. Je ne savais par quel bout les prendre. Mon épouse adorait Sydney, où elle avait passé une partie de son adolescence, et elle aurait été contente que cela réussisse, mais Maude ne m'a pas encouragé à poursuivre.

Je ne savais pas que lui aussi avait des relations difficiles avec Hogbin, qui était

par ailleurs un chercheur de grande qualité, bien meilleur que ne le laisse entrevoir son premier ouvrage, qui est sa thèse de doctorat, portant sur l'atoll de Leuangiua, ou Ontong Java, au nord des Salomons : *Law and Order in Polynesia*. En fait le problème était peut-être là. Il était libéral, mais en tenait pour «la loi et l'ordre» et il imaginait que je viendrai parler de révolutions canaques.

(Article Hogbin, parfaitement exact, de Wikipedia)

I

Indonésiens — Ils ont fourni une main-d'œuvre docile aux colons néo-calédoniens et à la bourgeoisie urbaine à Nouméa. Les femmes déniaisaient les fils de famille à la ville et à la campagne et leur collaient des maladies sexuelles.

Ils sont repartis en grand nombre à l'indépendance, mais beaucoup sont revenus. Un consul de la République Indonésienne veille sur eux à Nouméa. Leur culture nationale apparaît encore vivace sur certains points, mais leur islamisme est vacillant devant la civilisation de consommation qui règne sur le pays et le nombre croissant des intermariages.

La population européenne ne s'est pas aperçu qu'il existait une civilisation indonésienne. On ne connaît qu'un cas d'Indonésien devenu rituellement fou furieux, *amok*, dans la vallée de la Dumbéa, au cours des années 50.

(Maurer 2006)

Insurrections, Résistances et Millénarismes — Contrairement à ce qu'on peut penser il y a eu des résistances partout, mais leur ampleur a été fonction du poids imposé par le système colonial. La force de l'opposition a très exactement varié avec l'intensité de la répression. En effet, il est toutes sortes de cas, depuis la non intervention implicite, dans des îles éloignées ou des montagnes imposantes où l'intervention ouverte aurait coûté trop cher, allant jusqu'à l'intervention armée coûteuse en vies humaines, surtout océaniques.

La règle non écrite serait que là où il n'y avait pas de blancs, ou pas de blancs prévoyant de s'installer, ou pas de missionnaire prétendant se mêler de tout, on laisse les insulaires se débrouiller entre eux, à condition qu'ils ne soient pas trop près de la capitale officielle du nouveau Territoire, ce qui ferait désordre. Toute île dépourvue de mouillage où l'on ne pourrait laisser un navire à l'ancre était laissée à fendre les flots toute seule: pas d'école, pas de dispensaire, une christianisation théorique.

Mais d'autres facteurs jouaient. Tikopia n'a jamais été réellement administrée dans le cadre du Protectorat britannique des îles Salomons, mais il a fallu y envoyer de la nourriture aux jours de famine et une partie des hommes de l'île se retrouvent dans la police et la douane à la capitale, comme pour les habitants de l'îlot perdu en mer de Futuna au sud du Vanuatu. Ces comportements civilisés, mais du genre corse, au centre, et de l'administration nationale qui les tolère, et des initiatives intelligentes et adaptées des insulaires, ne compensent pas les actions contraires, mais ils valent d'être notés.

Ils s'opposent en effet aux conceptions utilisant la force armée, elle qui, généralement à l'époque, tirait puis posait les questions après. Les intéressés se souviendront des tirs et des morts, dont ils peuvent donner la liste nominative un siècle plus tard, mais peut-être pas des questions posées.

Les répressions armées étaient intégrées dans le plan de la gouvernance coloniale et l'on en prévoyait les moyens, toujours par le recrutement local d'une milice locale, dont les soldes étaient bon marché, il suffisait qu'elles soient plus élevées que les salaires offerts par les colons, les renforts éventuellement nécessaires étant apportés par le passage annuel de navires de guerre de toutes nationalités.

Un peu partout, un des arguments implicites favorisant le recrutement de ces miliciens était la liberté d'accès sexuel aux condamnées femmes. Les officiers blancs fermaient les yeux et les magistrats blancs fournissaient le nombre de condamnées souhaité pour alimenter cette prostitution quasi officielle.

Il s'ensuivait normalement que la résistance restait passive, pour ne pas provoquer de répression sanglante, la police armée, utilisée très loin de ses lieux de recrutement, massacrant sans état d'âme, de même que la troupe européenne coloniale. Comme on les considérait comme des massacreurs de naissance, les officiers n'avaient pas de scrupules à y pousser leurs miliciens, puis à les couvrir en exagérant dans leurs rapports les dangers de chaque situation. Il fallait que, sur le papier, chaque massacre se présente comme une situation de légitime défense.

Ce qui faisait pencher le fléau de la balance en faveur d'une véritable insurrection

était soit la collection de force de l'impôt de capitation, générale dans la région quoique pas en Papouasie, soit la spoliation des terres au bénéfice d'une colonisation européenne.

Ces insurrections tendaient à prendre la forme classique des Vêpres siciliennes, un jour étant fixé pour le massacre général des blancs (1878 en Nouvelle Calédonie, 1904 en Nouvelle Guinée). Cependant, quelque'un finissait par parler, ou un groupe local se mettait en branle un jour trop tôt. Quelques exécutions, puis l'exil de toute la population à trois cent kilomètres de là, en Nouvelle Guinée allemande en 1904, 1.800 morts canaques contre 200 Européens massacrés en Nouvelle Calédonie en 1878, seront la rançon de certains essais.

La guerre maori contre les *Pakeha*, ou plutôt celle des Blancs contre les Maori, coûtera bien plus cher, le plus gros des pertes étant maories. A Pohnpei, en Micronésie, les Allemands détruiront à coups de canons de marine les insurgés et le fort espagnol où ces derniers avaient cru pouvoir les défier.

Aux îles Marquise, les Français évacueront deux fois l'archipel, ne disposant pas des forces suffisantes pour dominer la résistance locale armée par les baleiniers américains. Ils n'auront qu'à attendre les effets de la dépopulation. Ce seront cependant les anticorps introduits par les colons français qui sauveront les Marquisiens de l'extinction.

Contrairement aux affirmations de tant d'auteurs présumés sérieux et de journalistes, les mouvements prophétiques n'avaient rigoureusement rien d'irrationnel, en tout cas pas plus que le christianisme imposé. Leur but était l'élimination des

moyens locaux de l'administration coloniale, de façon à se retrouver libres. Une fois qu'un mouvement prophétique était passé, les appuis vernaculaires de l'administration coloniale avaient disparu, ils ne voulaient plus, avaient peur et avaient découvert que le système colonial ne les protégeait pas contre la colère de leurs contemporains.

(Guiart 1952, 1959, 2011a)
 (Allan 1951)
 Berndt 1951)
 (Maher 1961)
 (Lawrence 1964)
 (Burrige 1960, 1969)
 (Guiart 1970)
 (Young 1971b)
 (Meggitt 1973)
 (Hours 1974)
 (Laracy 1983)
 (Faure 1983)
 (R. Keesing 1978, 1992)
 (R. Keesing et Corris 1980)
 (Vasseur 1985)
 (Faure 1988)
 (Laracy 1991)
 (Ogan 1001)
 (Sack 1997)
 (Eddowes 2001)
 (Glowczewski 2008)
 (Picard 2010)

Walter Ivens — Missionnaire anglican de la troisième génération dans la *Melanesian Mission*. Auteur d'ouvrages de linguistique locale et d'anthropologie de la grande île de Malaïta au centre des Salomons. Il a en particulier décrit le peuple des Lau, les bâtisseurs d'îles artificielles sur le plâtier récifal. Sa description de la chefferie et de sa généalogie au sud-est de l'île est un classique de l'anthropologie de la ré-

gion.

On le connaît moins bien pour ses «*Hints to missionaries to Melanesia*», manuel professionnel du missionnaire anglican. Les parties les plus intéressantes sont celles qui décrivent l'organisation de la mission anglicane à l'île Norfolk, dont le plan de la journée type, et celle d'où on peut tirer l'organisation développée aux îles Salomons par la génération qui a suivi celle de Codrington. Cela montre l'organisation missionnaire la plus au point de l'époque. Les seuls à pouvoir prétendre à la même qualité de rationalisation serait l'église des Adventistes du Septième jour.

De tels manuels sont extrêmement rares. On n'en connaît pas pour la *London Missionary Society*. Par contre la Nouvelle Calédonie a justifié l'édition d'un *Manuel du colon* et d'un *Vade me cum de la Gendarmerie en Nouvelle Calédonie*. J'ai tenté de pousser à la réécriture et à l'édition d'une nouvelle mouture de ce dernier manuel, je pensais que cela pourrait servir à introduire quelques idées neuves, mais je n'ai pas eu de chance. La gendarmerie est rétive à ce qu'on se mêle de ses affaires.

Après sa vie de missionnaire, Ivens opta pour des années de recherche, toujours sur Malaïta, en relation avec l'université de Melbourne, qui était en rivalité avec Sydney pour l'anthropologie, mais ne réussissait pas à trouver du personnel aussi qualifié qu'à Sydney et cherchait à construire un futur plus brillant à partir de recherches de terrain.

On notera qu'on ne sort pas là de l'église anglicane, Elkin et Capell à Sydney, deux prêtres anglicans, et deux autres, Ivens et Fox à Melbourne. Mais c'est à chaque fois

du travail bien fait. Aucune église non conformiste n'a réussi à fournir des spécialistes d'aussi bonne qualité. On notera que l'église anglicane, qui était *high church* dans la région, recrutait à la sortie de l'université, répérant et suivant les étudiants tout au long de leurs études.

Les églises non conformistes recrutaient dans les milieux de la petite bourgeoisie, des cadres du commerce et de la banque, qui n'avaient à offrir que le *leaving certificate*, l'équivalent du baccalauréat.

J

Japonais — De toutes les tentatives des colons néo-calédoniens d'obtenir de la main-d'œuvre servile qui ne fût pas canaque, celle de la venue de Japonais les a le plus déçus. En effet, ils venaient trop tard, ce n'était plus le temps de la main-d'œuvre japonaise facile dans les plantations de canne à sucre à Hawai'i au milieu du XIX^e siècle.

Les Japonais étaient représentés cette fois sur place par un consul, et on ne rigolait pas avec le gouvernement japonais à cette époque là, entre les deux guerres. Les Japonais viendront en tant que colons, se faisant attribuer des concessions foncières, achetant de la terre et établissant des commerces de proximité, et même épousant des blanches parce qu'ils avaient bonne réputation : ils étaient honnêtes, sobres, ne battaient pas leurs femmes et construisaient des maisons confortables pour leurs familles.

A l'attaque de Pearl Harbour, au bout d'un moment, après l'installation en Nouvelle Calédonie des prémisses d'une occu-

pation militaire américaine du pays, on rassemblera tous les sujets japonais à la demande du commandement U.S.

L'improvisation de l'affaire aura pour conséquence qu'ils seront mal traités, mal nourris et expédiés dans de mauvaises conditions, sur des rafiots inadaptés, dans des camps de concentration en Australie où ils seront enfin traités convenablement, puis rapatriés au Japon par la Croix-Rouge.

Très peu reviendront après 1945. Leurs familles se sont adaptés aux circonstances et sont aujourd'hui parfaitement assimilées, après une période difficile, tous les biens japonais ayant été confisqués, dans des conditions de corruption inconnues jusqu'alors. Le chef du service du domaine responsable sera condamné à de longues années de prison après la guerre.

(Kobayashi 1992)

Martin et Osa Johnson — Le photographe américain Martin Johnson est inconnu en France dans le milieu du cinéma ethnographique. C'est pourtant lui, avant tout le monde, qui a pris des vues extrêmement intéressantes dans le Pacifique Sud, là où personne n'allait encore et pour commencer pas les anthropologues de cabinet. Il a fait le saut du film réellement documentaire à partir d'une situation où les photographes travaillant à partir de Sydney, montaient facilement comme des espèces de romans photos, où l'on voyait des canibales s'étripper et se manger entre eux.

On a vu, grâce à lui, et pour la première fois, des insulaires bouger, manger, parler, dormir, aller aux champs, s'occuper de leurs enfants, faire la démonstration de

techniques entièrement originales, comme le lancer d'une sagaie au moyen d'un propulseur rigide par un aborigène australien. Il est allé partout, aux îles Salomon, au Vanuatu et là partout où il y avait des choses à voir, à photographier ou filmer, et pas dans les missions chrétiennes, il voulait de belles images, non abîmées par des à côtés européens, les a trouvées et les a filmées. Ce serait plus difficile aujourd'hui. En gros, il n'est pas sorti des côtes, poussant dans l'intérieur à moins d'une journée de marche, ce qui l'a amené en pays Big Nambas, au nord Malekula, Vanuatu, où il a été le premier à filmer.

Revenu aux Etats-Unis et ayant mis ses boîtes dans le circuit des salles du moment, il repartira avec son épouse comme assistante et retournera plus ou moins aux mêmes endroits, rapportant des images plus cohérentes dans la présentation et tout aussi intéressantes. Les ouvrages très illustrés publiés par les deux membres du couple ne sont pas des chefs-d'œuvres littéraires, mais ils apportent de l'information ethnographique et parfois historique localisée et datée, ce qui n'est pas si mal.

C'est le seul lieu où l'on trouve une photo du colon anglais Edwin Corlette, avec son beau-frère Bridges et leurs deux femmes samoanes qui les dépassaient chacun d'une tête. Ces deux épouses massacrées en 1916 avec leurs enfants par des exécuteurs venus de l'intérieur de l'île pour se venger des spoliations de terres pratiquées par Corlette, et dont les descendants actuels de ce dernier, issus d'une nouvelle épouse originaire d'Aoba, ne veulent pas regarder cette réalité en face.

Même le père O'Reilly s'y est laissé prendre, à répéter une tradition reconstituée

et qui ne correspond pas à l'événement historique.

Il se trouve que j'ai eu en mains le procès verbal établi par l'administrateur anglais et qui constatait le massacre, notait que les corps des mères et des filles avaient été respectés et que la seule chose qui avait été volée était le grand livre de compte gainé de toile noire du colon, comportant l'énoncé des dettes de ses clients mélanésien, dettes qu'il avait l'habitude de multiplier par un certain pourcentage, habitude courante alors chez les *traders* blancs dans tout le Pacifique insulaire.

On peut ainsi penser que les habitants canaques du village d'à côté ont mis un doigt dans l'organisation du massacre. Corlette se vengera d'eux en favorisant plus tard l'implantation armée de ce qui deviendra les «Plantations réunies» à Norsup, ancien fleuron de la Banque de l'Indochine, qui s'installeront sur les terres du même village.

Le corps de son fils avait été découpé et distribué dans tout le nord de Malekula, y compris chez les villageois officiellement chrétiens, par morceaux de la grandeur de l'ongle, que l'on pouvait faire cuire et manger ou jeter.

(Guiart 2011b)

Journaux et périodiques — La liberté de la presse n'est pas le droit le plus chéri par les pouvoirs publics océaniens. En général, ils détestent la critique, et encore plus si elle est sous la signature d'un journaliste expatrié, sans racines locales, et que l'on n'a par conséquent aucune raison de tolérer. On expulse facilement les journalistes venus de l'extérieur et qui cherchent à ré-

veiller le monde restreint de leurs lecteurs en dénonçant des abus si installés qu'ils paraissent normaux. On en a assassiné un à Tahiti.

Nouméa apparaissait par contre spécialisée dans la formule bizarre d'un journalisme contestataire plus ou moins de gauche qui, une fois solidement établi, se vendait à la droite locale, comme s'il s'agissait d'une spéculation portant sur le nickel.

Si les intéressés ne voulaient pas se laisser acheter, les presses de leur imprimerie étaient brisées à coups de masse par un commando qui bien sûr ne faisait pas l'objet de poursuites judiciaires, quoique chacun savait pour qui il avait travaillé.

A force de ventes successives, Tahiti et Nouméa dépendront entièrement de la presse Hersant, laquelle avait tout racheté. Les fils, incapables de gérer des affaires aussi compliquées, vendent tout à des capitaux locaux, qui seront chinois à Tahiti. La qualité de cette presse ne va pas s'améliorer. Elle ne peut se vendre que si elle écrit pour tout le monde, mais alors elle devient illisible pour l'intelligentsia locale, essentiellement composé de personnels expatriés. Comme cette catégorie instable de citoyens fait l'objet de pressions de plus en plus fortes pour la remplacer par des locaux, la qualité de cette presse n'est pas prête de s'améliorer, les périodiques religieux, catholiques ou protestants, maintenant une certaine qualité, mais éditant souvent dans la langue vernaculaire.

Les rares journaux quotidiens bien installés sont à Suva le *Fiji Times*, déjà centenaire, publié aujourd'hui par des capitaux Indiens, à Port-Moresby le *New Guinea-Post-Courrier*, qui vit des abonnés dans les

districts et les îles extérieures à la capitale ; à Nouméa, les *Nouvelles Calédoniennes*, aucun autre quotidien n'a réussi à s'implanter, les gens ne lisant guère. A Tahiti les *Nouvelles Tahitiennes* et *La Dépêche de Tahiti*, les deux quotidiens, appartiennent au même propriétaire, mais réussissent pour le moment à se différencier.

Les deux seuls périodiques de quelque intérêt, techniquement bien faits, sont le *Island Business*, publié à Suva par des intérêts indiens, et en Polynésie française *Tahiti-Pacifique*, opération artisanale appartenant à un Suisse qui combat avec courage et vigueur les abus des politiciens locaux.

Journaux professionnels — Le principal pendant trois quarts de siècle aura été *Océania*, publié à Sydney et tenu par la poigne ferme d'Adolphus Elkin, le professeur d'anthropologie. Il faisait le pendant avec le *Journal of the Polynesian Society* de Nouvelle Zélande, mais était moins encombré du paternalisme colonial local, ayant pris depuis le départ une position favorable à la libéralisation du statut des Aborigènes, que les auteurs traitaient comme des adultes de plein droit, ce qui était alors nouveau et dans la logique normale de la profession.

La qualité professionnelle était dès le départ meilleure, avec des auteurs comme Elkin ou Raymond Firth, Bill Stanner ou d'autres élèves de Malinowski. Tous ces auteurs des premières décennies constitueront le personnel universitaire des années d'après guerre, du moins ceux qui auront survécu aux conséquences de la crise de 1929 qui avait figé tous les projets de développement académique.

A partir des années 60, *Oceania* a commencé à dépérir devant le nombre de nouveaux journaux professionnels dans la région, *Mankind*, le plus ancien, le journal de l'association professionnelle des anthropologues de Nouvelles Galles du Sud, la revue de l'ASAO, l'association des anthropologues du Pacifique, la revue des anthropologues de l'*Australian National University* à Canberra, *The Journal of Pacific History*, de Canberra aussi, la revue de l'université mormone Brigham Young d'Hawaii, etc.

J'ai participé dès le premier jour à l'aventure du *Journal des Océanistes*, étant membre fondateur de la Société à la Libération (je suis le seul survivant). M. Leenhardt m'avait demandé, avant sa mort, de veiller à freiner la tendance du père o'Reilly à tirer le journal du côté catholique. En fait, il l'a fait moins qu'on ne le craignait, le vrai problème étant que les bons auteurs français se faisait tirer l'oreille pour donner de bons articles. Ils n'étaient pas encore prêts, moi compris, et avaient trop de charges par ailleurs. Ils craignaient d'exprimer trop tôt des points de vue qui les rendraient ouverts à une marée de critiques dangereuses pour leur carrières.

De ce fait, les premières années du *JSO* ne brillent pas par la qualité intellectuelle des articles publiés. Cela s'est amélioré sous ma présidence, puis de manière encore plus évidente sous le règne de Michel Pannoff, secrétaire Général de la Société, qui succédait au Père qui se retira sans crier gare, et que j'ai laissé agir comme il l'entendait : c'est si difficile à trouver quelqu'un qui veut bien donner intelligemment une partie de son temps, intelligemment étant le critère souhaitable.

Actuellement, le journal publie une pléthore d'articles, étrangers aussi bien que français, souvent très minces, les auteurs publiant trop tôt pour se faire connaître : on fait écrire des doctorants, ce qui n'aura d'autre effet que de les rendre insupportables de vanité, et il n'y a personne avec l'expérience nécessaire pour corriger les excès de leurs enthousiasmes. Certains racontent n'importe quoi (un tel inventant à Kouaoua une chefferie qui n'a jamais existé, du moins dans les termes de sa description; Monnerie parlant d'Arama, dont il ne sait pas grand chose, croit tout ce qu'on lui dit, ou interprète très au-delà de la réalité ; une collègue italienne répétant naïvement ce que tout le monde sait déjà sur les robes mission sans connaître l'ensemble du dossier ; des anthropologues sans formations essayant leurs ergots par un discours qui se croit théorique et avalant tout cru ce qu'on leur a raconté pour se moquer d'eux, etc.).

C'est l'inverse de la situation du début. On se retrouve avec des numéros parfois difficilement lisibles tant sont faibles la base factuelle et le contenu des écrits que l'on multiplie pour enfler le numéro. La même chose que sous le règne du bon père. Ce dernier ouvrait trop largement les colonnes du journal. On devrait aujourd'hui les ouvrir plus largement, le milieu professionnel trop étroit aboutissant à un manque d'air évident qui condamne à terme l'existence de la publication. Il ne suffit pas d'imprimer, il faut être lu. Avec tous ses défauts, le Père y parvenait quand même mieux. Par contre, la présentation s'est améliorée, ma décision d'imprimer en deux colonnes ayant tenu.

K

Kava — D'un usage océanien millénaire à l'interdit missionnaire et à «l'interdiction de la mise sur le marché, à titre gratuit ou onéreux, de la délivrance et de l'utilisation à des fins thérapeutique» (décision du 13 mars 2003), sauf à dose homéopathique...

Originaire peut-être comme tant d'autres plantes de Papouasie Nouvelle-Guinée, le kava a été transporté au cours des millénaires migrations maritimes et si bien sélectionné qu'il a pu s'adapter aux multiples contraintes de sols et de climats des îles du grand Pacifique — pour être utilisé au cours des grandes cérémonies traditionnelles...

Dessiné en 1769 par Sydney Parkinson au cours du premier voyage de Cook, il est entré dans la culture occidentale avec une réputation païenne et sauvage ; là où il n'y avait que légère stupeur individuelle, il y a eu ivresse et orgie collectives, de quoi alimenter quelques phantasmes. D'où les premiers interdits et la disparition d'une antique culture, surtout en Polynésie orientale.

La recherche pharmaceutique, principalement allemande en ce cas, toujours à la poursuite de nouveaux produits et de nouveaux profits, n'a jamais cessé de se pencher sur cette racine pacifique pour y trouver, dans les années finissantes d'un XXe siècle angoissé, des vertus antistress fort utiles ; devenu gélule et poudre, le kava a pu envahir les marchés occidentaux, associant la douceur et l'indolence insulaire à la médecine douce et naturelle.

Jusqu'à l'interdiction brutale en 2002 de la mise sur le marché allemand par un ins-

titut de contrôle pharmaceutique du kava, bientôt imité par d'autres agences européennes, interdiction justifiée par des maladies et des décès liés à l'ingestion de produits à base de kava (probablement dû à ce que par avidité commerciale le produit au départ incorporait des parties de la tige).

Cela n'a toutefois pas empêché les insoucieux buveurs des îles du Pacifique de continuer à consommer leur vénérable boisson, mais sous des formes nouvelles, dans les kava shops ou les bars à kava des banlieues des grandes villes mélanésiennes, transformée même en boisson sucrée, véritable kava cola ; consommation individuelle, même les femmes peuvent y prendre part, c'est cela la modernité du kava.

Cependant cette dégustation somme toute marginale ne fait pas l'affaire de certains pays du Pacifique qui avaient pris goût à exporter leurs racines : d'où leur intense lobbying pour garantir une agriculture durable, limiter l'exode insulaire et redresser la balance commerciale.

Après l'interdit missionnaire aisément contournable par l'indigénisation d'une religion importée, après l'interdiction pharmaceutique européenne qui, pour être annulée, nécessiterait un long et coûteux cycle d'expertises et de contre-expertises toxicologiques, comment entrer dans la consommation sans frontières sous les auspices des grandes agences onusiennes que sont l'Organisation de l'alimentation et de l'agriculture ou même l'Organisation mondiale de la santé ?

Transformer le kava en alicament.

Il faut encore, bien sûr, éliminer d'abord les substances toxiques en étudiant et en sélectionnant les centaines de variétés de

kava: il s'agit ensuite de définir, au cours de conférences et de rencontres trans-pacifiques, un véritable code du «bon kava», de garantir par code-barres son origine, sa traçabilité, son conditionnement et jusqu'à sa date de péremption. Et de lui procurer enfin une nouvelle clientèle en lui trouvant, par exemple, des vertus nouvelles pour envahir à la fois les nouveaux marchés des nations émergentes et les vieux marchés des anciennes sociétés industrielles.

(Robert Koenig)

Voir Tanna

(Burrows 1936, 1937)

(Lester 1941)

(Newell 1947)

(Guiart 1956)

(Gaillot 1962)

(Rossille 1986)

(Lebot 1989)

(Lindstrom 1992)

Keesing — Felix Maxwell Keesing (1902-1961) est né en Malaisie Britannique, dans l'Etat de Penang, mais a été éduqué en Nouvelle Zélande. Sa carrière universitaire s'est déroulée aux Etats Unis, mais il a eu l'occasion d'écouter Malinowski à la *London School of Economics*. Il a dirigé les départements d'Anthropologie à Hawai'i, puis à Stanford. Nommé par le président Truman Premier Commissaire américain à la Commission du Pacifique Sud, il a suivi de près l'activité naissante de la CPS, logé à l'Institut Français d'Océanie (ORSTOM), où il acceptait que je vienne lui faire de temps à autre la conversation.

C'était un homme simple et gentil, très consciencieux, toujours en train de rédiger des rapports pour une administration américaine ou une autre. Il était habile et a su

naviguer entre les diverses administrations civiles et militaires américaines qui, à un moment ou un autre, ou pendant la guerre, avaient à intervenir dans la région. Son ouvrage *The South Seas in the modern world*, publié juste avant guerre est une petite merveille de connaissance objective et d'honnêteté intellectuelle. Il a publié des ouvrages devenus classiques sur les Ifugao aux îles Philippines, sur les Maoris, sur Samoa et sur les Indiens Menomini. Il s'était spécialisé dans le contact culturel à travers le Pacifique Sud et c'est le seul auteur anglo-saxon qui, à ce moment là, parvenait à tirer quelque chose d'utile d'un dossier extraordinairement embrouillé, contenant plus de jugements de valeur que de faits vérifiés.

Son fils, Roger Keesing, beaucoup plus extroverti que son père et se voulant flamboyant, buvant beaucoup alors que son père était abstinent, mourra jeune d'un arrêt du cœur, ne s'étant pas méfié d'une hérédité cardiaque. Il aura écrit diverses choses d'un intérêt variable, dont un article parfaitement inutile sur les systèmes matrimoniaux aux îles Banks, où il n'était jamais allé, et un petit livre remarquable sur l'assassinat d'un administrateur britannique en train de collecter l'impôt de capitation à Malaïta entre les deux guerres. Ses manuels d'introduction à l'anthropologie écrits en collaboration ne valent pas grand chose, étant plein de trous pour ce qui n'est pas l'Amérique.

Je m'étais permis d'interroger son père, Félix Keesing, sur la raison qui l'avait amené à adopter, lui, sans crier gare, un langage ultra conceptuel, pour parler de Samoa. Il m'avoua qu'il l'avait fait parce que s'il écrivait comme à son habitude, avec clarté et simplicité, les étudiants le mé-

priserait dans la compétition de prestige entre les universitaires où le gagnant était celui qui utilisait le langage le plus abscons. J'ai retenu la leçon et n'ait pas été tenté d'accepter la chaire qu'on m'offrait bien plus tard en Californie, à l'université de Santa-Cruz, où j'aurais eu à traiter de l'art océanien.

A Paris, cette compétition ridicule se plaçait dans l'entourage de Lévi-Strauss, mais le maître n'a heureusement jamais été atteint par la contagion. Pourquoi il l'a laissé se dérouler est un mystère pour moi.

(F. Keesing 1941)

G. Kingsley Roth — A succédé à Ratu sir Lala Sukuna comme secrétaire général adjoint du gouvernement pour les affaires fijiennes, ce qui n'était pas un très bon choix. Il a commis un ouvrage : *Fijian Way of Life*, qui est une validation des prétentions de Mbau à gouverner l'archipel, prétentions qui seront détruites par les deux putsch successifs du général Rabuka, dirigés autant contre Mbau que contre les chefs politiques hindous.

Son père avait été «protecteur» des aborigènes du Queensland, au nom de quoi il avait signé des articles d'ethnographie qui ne sont pas sans mérite, quoique sa fonction officielle fut autant la destruction culturelle des aborigènes que leur protection.

Kiribati — Prononcé Kiribas, ce terme est la corruption du nom du capitaine anglais Gilbert donné à ces îles, dont le nom vernaculaire serait Tungaru. Qui parmi les habitants reconnaît ce nom de Tungaru pour le sien n'est pas précisé ? Les habitants du

nord de l'archipel, différant culturellement de ceux du Sud à fortes influences samoanes, pourraient ne pas être de cet avis si du moins l'interrogation leur convient.

Les îles et atolls du nord, dont celui de Butaritari décrit par l'écrivain britannique Stevenson, avec les stratégies militaires inquiétantes du «roi» de l'île, sont micronésiennes. Celles du sud ont été recouvertes peu à peu par des apports venus de Samoa, de même qu'ils sont devenus protestants, du fait d'évangélistes samoans de la *London Missionary Society*. Les îles du nord sont catholiques, après l'abandon du pays par une société missionnaire évangélique américaine, celle là même qui avait assumée la conversion des Hawai'iens.

Une caractéristique de ces archipels vraiment éloignés de tout est qu'ils n'ont pas d'histoire connue ou enregistrée avant l'établissement d'Européens, lesquels n'ont même pas pu les protéger des pirates sud-américains transportant dans ces îles équatoriales les méthodes des chasseurs d'esclaves indiens brésiliens ou espagnols du temps des missions jésuites et de leurs «réductions». Des populations entières ont été emmenées au Pérou, d'où elles ne sont jamais revenues.

En opposition, les grandes îles mélanésiennes, par leurs mouvements internes ont eu accès à l'histoire et n'ont pas été attaquées par les pirates péruviens, les recruteurs de main-d'œuvre pour les plantation de cannes à sucre au Queensland, de cannes à sucre et de cocotiers à Fiji ou des employeurs de Nouméa agissant de manières plus détournées pour éviter les ennuis avec les navires de guerre anglais croisant dans la région.

Les conséquences d'une montée de la mer due au réchauffement seraient évidemment la disparition des îles coralliennes constituant l'archipel de Kiribati, transformées en récifs sous-marins. Combien de centaines de milliers d'années seraient nécessaires pour les coraux pour reconstituer des îles abordables ? Dans l'histoire géologique, ces îles ont déjà été submergées, puis sont réapparues, certaines, comme Banaba (Ocean Island), Nauru, Makatea, et les îles Loyalty (excepté Ouvéa), s'exhaussant au point d'être protégées des conséquences du réchauffement, le danger pour elles étant l'avenir de leur lentille d'eau douce.

Des Kiribati ont déjà immigré aux îles Fiji et aux îles Salomon, avant guerre, comme ils l'ont fait aux îles Phœnix (Christmas) du fait de la pression démographique sur des îles aux côtes incompressibles, dans des opérations officielles organisées par Harry Maude.

Mais ces immigrés commencent à éprouver des problèmes d'acceptation dans des archipels où la population ancienne est en expansion rapide. La solution serait l'immigration de la population totale, plus de 70.000 habitants, une misère, en Australie, mais s'ils pourraient se fondre aisément dans la population globale, ils sont chrétiens et se débrouillent en anglais, les établir en un lieu précis pour qu'ils conservent leurs caractéristiques culturelles et nationales poserait des problèmes constitutionnels et politiques insolubles à tout gouvernement à Canberra.

Les Kiribati ont développé à de grandes dimensions la technique des fosses creusées dans le sol dans les îles coralliennes basses, ou des fosses naturelles par effondrement du toit de grottes dans les îles co-

ralliennes exhaussées, pour y établir un sol artificiel à force du dépôt de résidus végétaux qui pourrissent dans une atmosphère plus humide, y cultivant selon la dimension des fosses des taros, des bananiers (dont le *Musa paradisiaca*, ou *fehī* tahitien) et des cannes à sucre.

(Maude 1968)

(Latouche 1984, 1994)

Kula — Découverte par Seligmann, étudiée et décrite par Bronislaw Malinowski, la *kula* est une institution très ancienne dans la région du sud-est de la Papouasie. Elle gouverne aussi les échanges, mais pas en direction de l'ouest, comme le *hiri*, mais en direction de l'est, juqu'à la pointe de la Nouvelle Guinée, pour ensuite s'enrouler sur elle-même en prenant en compte les îles qui prolongent la Papouasie mais aboutissent dans le néant, dans l'immense mer de Corail où même les flottes américaines et japonaises se perdaient sans se rencontrer.

Cette fois-ci, l'échange n'est pas au sens premier économique, ne correspondant pas à une nécessité de survie. On échange des colliers de coquillages, qui proviennent de la région Motu autour de Port Moresby, contre des bracelets, plutôt des brassards, parce que portés au-dessus du coude, et confectionnés dans les îles Trobriands et d'Entrecasteaux au large du cap terminant la Nouvelle Guinée à l'est.

A partir de là, on s'aperçoit que tout le reste de la Mélanésie échange des colliers confectionnés de diverses façons, dont ceux en serpentine ou en jadéite, contre des brassards ou bracelets, eux aussi taillés dans des coquillages, et cela jusqu'en Nouvelle Zé-

lande, mais ces échanges ne jouent jamais exactement en chaque point de l'espace le même rôle institutionnel.

On a insisté, suivant Malinowski reprenant la vision synthétique des insulaires eux-mêmes, sur le fait que les colliers suivent dans le mécanisme de l'échange un itinéraire qui est à l'inverse de celui des brassards. Cela est dû à la disposition des îles autour d'une sorte de mer intérieure, qui ne permet pas d'autre solution pour les échanges qui vont d'une île à sa voisine à partir de points de départ différents.

Mais on rencontre des échanges en diagonale qui n'obéissent pas au schéma, pour des raisons de commodité. En effet, on n'échange pas que des colliers contre des brassards. Cela, c'est le côté cérémoniel, sinon même poétique du jeu.

Toutes sortes d'échanges à fonction parfaitement empirique ont lieu parallèlement, transportant des verres volcaniques, des lames d'herminette ou des herminettes montées, cérémonielles ou véritables outils, du sable de rivière, des légumes racines et même non seulement des porcs, mais aussi des pirogues complètes. Ces échanges correspondent alors, pour les pirogues du moins, à des commandes passées à l'avance. S'il s'agit de pirogues toutes montées, le principal lieu de fabrication étant les îles Marshall-Bennett, placées presque au centre de la mer intérieure, le cycle parfait du schéma théorique se transforme pour l'occasion.

L'existence de cette mer intérieure est la clé de l'affaire. Les pirogues de la *kula* sont relativement basses sur l'eau parce qu'il s'agit d'une mer protégée.

Les objets échangés en même temps que se déroulent les rites de la *kula* sont de pre-

mière importance pour le confort de l'existence.

Les verres volcaniques, provenant des volcans de Nouvelle Bretagne, permettent de couper les cheveux, de se raser pour les hommes, de raser les poils du pubis chez les hommes et chez les femmes, *comme en Asie*, et aussi de scarifier le front dans les cas de migraines, fréquentes chez tous les Océaniens. La difficulté de supporter le poids du conformisme obligatoire, si l'on n'a pas hérité des moyens, et de la volonté, de prendre de la distance, peut se traduire dans des réactions corporelles telles que les migraines fortes, dans une crise forte durant trois jours et se terminant par des vomissements, courantes dans les îles de la région.

Le sable de rivière est utilisé pour polir les objets en pierre ou à base de coquillages importants en volume. Il sert aussi de dégraissant pour que la cuisson des poteries se fasse sans casse.

Les herminettes cérémonielles, qui existent selon deux types de montages, sont présentées en public par les épouses de ceux qui les ont obtenues ou confectionnées, portées sur l'épaule en reposant sur elle ou tenues verticalement à la main debout sur une épaule, selon le style et l'origine de la pièce sculptée.

Les pièces échangées cérémoniellement, remises en état à chaque fois et ornées de fibres colorées et de pendeloques, colliers et brassards, portent des noms connus de tous et se réclament de l'histoire détaillée des échanges auxquels ils ont participé. La qualité des acteurs successifs du cycle de l'échange assure la valeur première de chaque pièce et leurs stratégies, réussies ou non, pour obtenir pour un temps les pièces les plus cotées leur assurant un prestige en

hausse ou le contraire.

(Malinowski 1922)

(Damon 1990)

(Malnik et Kasaipwalova 1998)

L

Jacques Lafleur — Fils de Henri Lafleur, sénateur inamovible de la Nouvelle Calédonie parce qu'il achetait les voix. Ce dernier a été ce qu'on appelle localement un «petit-mineur», exploitant minier individuel en Nouvelle-Calédonie puis, avec son frère Maurice, fonctionnaire, a eu des problèmes au ralliement de la Nouvelle Calédonie à la France Libre en tant que fidèle du maréchal Pétain. Il passera la guerre en tant qu'exploitant forestier à la Baie des Pirogues avec de l'argent prêté par mon beau-père, Jules Calimbre, qu'il remboursera intégralement.

Il reprendra ensuite ses activités de mineur, à Koumac, exploitant un domaine minier nickel et chrome appartenant à des directeurs généraux à Paris de la Banque de l'Indochine, qui ne pouvaient se mettre en avant en noms propres, lesdits directeurs, anciens fidèles aussi du Maréchal, l'ayant choisi pour cette même raison. Il gagnera là beaucoup d'argent, en particulier du fait de la guerre de Corée.

Son fils Jacques héritera de ces activités et de cet argent, sans jamais faire réellement la preuve de ses capacités comme homme d'affaires. Il sera surtout le principal représentant durant vingt ans de la droite coloniale anti canaque en Nouvelle Calédonie, sous le nom choisi de RPCR, Rassemblement du Peuple Calédonien pour la République, mouvement global dont la fondation

s'était négociée sous l'œil vigilant de Jacques Chirac. Il exploitera, avec les collaborateurs de son père, un domaine ne lui appartenant pas, amodiée à la Société le Nickel, qui le neutralisait de cette manière en lui laissant des miettes pour éviter la répétition de l'animosité de son père vis-à-vis de la SLN.

Des mouvements parallèles, organisés par prudence juridique sous d'autres intitulés, illustreront le côté anti-canaque violent sous-jacent du RPCR. Ils n'étaient pas racistes, disaient-ils, et aimaient bien les Canaques, à condition que ces derniers se tiennent tranquilles sous les cocotiers et ne revendiquent pas. L'idée d'une indépendance canaque les révoltait et celle de rendre une grande partie des terres volées aux Canaques leur paraissait une injustice. Ils ne parlaient jamais bien sûr de l'injustice faite aux Canaques du fait de la spoliation de 80 % des terres au profit de la colonisation dans la Nouvelle Calédonie proprement dite.

Il n'y a eu, au moment des «événements», aucune attaque des colons blancs par des Canaques armés, mais seulement résistances canaques aux attaques de leurs villages, à Bondé, à Témala, à Ponérihouen, par des Blancs surarmés, qui repartaient chez eux tenter de se faire passer pour victimes, dès lors qu'il rencontraient une résistance efficace — les Canaques sont de très bons tireurs et connaissent le terrain mieux que les blancs. Après une bonne dizaine de morts dans des affrontements entre Calédoniens blancs et Canaques, toujours provoqués par les premiers, souvent poussés par des éléments pieds-noirs en état de délire raciste, Jacques Lafleur, qui avait évité de pousser au massacre en ne dispersant pas

trop d'armes en milieu européen, il convient de lui reconnaître cette prudence (la contrebande se faisait par le sud-est asiatique et la *Thai Airways*, avec la complicité de certains officiers de l'armée et des douaniers) changea brutalement de politique en prônant ouvertement un large accord avec Jean-Marie Tjibaou.

D'où les accords de Matignon, nécessaires et salvateurs, suivi quelques années plus tard par les accords dits de Nouméa qui sont surtout de la poudre aux yeux et ont été interprétés de toutes sortes de manières contradictoires, sinon conflictuelles. On leur fait dire la même chose et son contraire. Les dernières élections législatives ont scellé le terme de leur utilité politique. S'y référer deviendra vite un archaïsme.

(Lafleur 2000)

Lances et sagaies — Les lances lourdes, à pointes multiples en bois épointé réalisant des motifs étagés et complexes sont micronésiennes et polynésiennes, mais celles de Samoa sont presque identiques à celles d'Efate au Vanuatu, ce qui indiquerait le Vanuatu comme un des lieux d'invention de la lance, à moins qu'il n'ait reçu la tradition de Micronésie et n'ait adapté à son usage en bois les pointes multiples en épines de raie, que l'on trouve au nord-ouest d'Espiritu Santo.

Au Vanuatu, on trouvait aussi des lances chez les Big Nambas du nord-ouest Malekula, lourdes, à hampe en bambou — à Efate elles sont entièrement en bois d'une seule pièce — un visage humain sculpté dans un ovale étant placé juste avant la pointe en bois épointé, en os de raie ou en

os humain. Il faut aller jusqu'aux îles de l'Amirauté pour trouver à nouveau des lances relativement légères, cette fois pouvant être lancées, au corps en bois et à la pointe toujours faite d'une pointe en pierre taillée, jamais polie.

La Micronésie est le lieu des lances à pointes multiples, presque un hérisson en épines de raies, de sabres (où ont-ils pris l'idée sinon de relations lointaines avec les îles Philippines ?) en bois armés dans la longueur de dents de requins solidement attachées avec du *coir*, nom anglais de la ficelle obtenue en tressant de la fibre prise à la coque de noix de coco, de couteaux aussi de la même technique. Aux îles Gilbert (Kiribati) on obtient même une armure couvrant tout le corps en grosses tresses de fibres de coco, le casque étant fourni par un poisson ballon.

Les sagaies sont toujours lancées, et jamais seules en Océanie, mais avec un propulseur rigide ou souple. La sagaie est posée par le bas de la hampe où est aménagée une petite cuvette au premier tiers du propulseur en bois, ou taillé dans le bambou, où elle doit s'insérer tandis qu'avec l'autre main on lui imprime un mouvement de vibrations spectaculaires, de grande amplitude, ce qui oblige à avoir des sagaies minces et souples. Ces vibrations lui donnent plus de portée et une capacité de perforation plus grande. La procédure est la même avec un propulseur souple.

Un pseudo spécialiste vient de nous dire que le terme sagaie était une erreur et qu'il n'y avait que des lances. Comme ignorant, il a le pompon

Langues — Le problème linguistique

essentiel de la région est de mettre sur pied non une liste rapide et superficielles de la totalité des langues, mais des descriptions sérieuses de chacune de celles sur lesquelles on peut travailler, en tenant bien sûr compte des langues dont le destin apparaît scellé par le peu de sujets parlants survivants. Les listes qui circulent actuellement ont été confectionnées trop souvent dans des conditions de trop grande rapidité, sinon de parfaite incompétence. Il n'est que de se pencher sur celles que l'on connaît un peu professionnellement pour mettre le doigt sur les erreurs de caractérisations.

Le travail d'organisation que nous avons mis sur pied, André Haudricourt et moi-même, dans le cadre du C.N.R.S., pour la mise sur pied d'études approfondies de chaque langue de Nouvelle Calédonie, a permis de mettre sur le marché, en quelque sorte, des ouvrages dont personne n'a pu mettre en cause le professionnalisme, ce qui n'est pas toujours le cas des résultats de linguistes extérieurs venus par la marge.

Ce travail est démultiplié aujourd'hui par des linguistes mélanésiens formés à Paris et qui se consacrent à mettre sur pied les instruments pédagogiques nécessaires pour l'enseignement officiel des langues canaques choisies, en même temps qu'ils continuent à participer à l'inventaire approfondi des autres langues.

Parallèlement, l'effort continu au Vanuatu de Jean-Michel Charpentier pour mettre sur pied des Atlas linguistiques régionaux permettant de ne pas voir totalement disparaître un grand nombre de petites langues, complété par un effort semblable qu'il a mis sur pied en Polynésie Française, ouvre la voie à une nouvelle génération de linguistes spécialisés sur les langues ni-Va-

nuatu et océaniques.

- (Rivierre et Rivierre, Moysse-Faurie 1950)
- (Grace 1959)
- (De la Fontinelle 1976)
- (Charpentier 1982)
- (Rivierre 1983)
- (Moysse-Faurie 1983)
- (Ozanne-Rivierre 1984)
- (Hollyman 1987)
- (Rivierre 1994)
- (Sam 1995)
- (Rivierre, Ehrhart, Diela 1995)
- (Aramiou, Euritéin, Kaviwioro sd)
- (Moysse-Faurie 1995)
- (Aramiou, Euritéin 2002)

Peter Lawrence — Auteur d'un ouvrage célèbre, *Road belong Cargo*, mal traduit en français par Mme Dousset-Leenhardt qui ne connaissait pas le dossier, Peter Lawrence (1921-1987), devenu ethnologue après une guerre passée dans les services de renseignements de la Navy britannique, a été le premier à analyser objectivement, froidement, sans *a priori*, les mouvements prophétiques dénommés à tort *cargo-cults* de la côte nord de l'ancienne Nouvelle Guinée allemande.

Son analyse toute en finesse met en évidence tous les dossiers parfois si différents, pour des raisons historiques, de ces mouvements, selon l'état d'acculturation apparente de la population en cause, dont par évidence les jeux contradictoires et si souvent complémentaires de tous les acteurs de ce théâtre, dont les zélés des missions catholiques et luthériennes, dont on ne parle jamais d'habitude dans ces dossiers, et qui cherchaient à manipuler le principal dirigeant Yali qui, tiré à hue et à dia, passait de conseiller non rémunéré de l'administration

coloniale à prophète d'un mouvement mil-lénariste, poussé par sa popularité, et sans avoir toujours choisi la voie où on l'entraînait.

Peter Lawrence se plaignait d'être victime d'une campagne du camp des élèves de Radcliffe-Brown parce qu'il avait montré que les références traditionnelles de l'anthropologie sociale britannique fonctionnaient mal en Nouvelle Guinée, campagne selon lui calculée pour l'empêcher d'assumer une chaire en Grande Bretagne. Très atteint par ce déroulement imprévu, il s'est mis à boire jusqu'à ce qu'un arrêt du cœur mette fin à des tourments qu'il n'arrivait pas à dominer, alors que sa carrière en Australie avait pris un tour positif.

John Layard — Cet ethnologue anglais a passé un an en 1914 sur l'île d'Atchin, moins sur l'île de Vao, plus au nord, au nord-est de la grande île de Malekula.

Il s'est inséré autant qu'il a pu dans la société locale ou du moins a fait semblant, se mettant à porter l'étui pénien, le *nambas*, et dansant avec les gens. Danser, c'était normal, porter l'étui pénien sans avoir été circoncis était de la comédie inutile.

Cet effort l'a pourtant épuisé émotionnellement et il est revenu en Angleterre en mauvais état psychologique, faisant de longs séjours dans des maisons de santé, puis donnant dans la psychanalyse et se mettant à traiter autrui. Il attendra le cours de la dernière guerre pour publier un ouvrage devenu classique sur Vao, et l'on attend toujours son second ouvrage sur Atchin, rédigé avant son décès. Le manuscrit existe.

La précision du détail opérationnel est

une qualité de cet ouvrage, mais ses discours sur la symbolique psychanalytique du labyrinthe ne sont pas passionnants. Il voulait absolument que certains sacrifices de porcs soient des remplacements pour d'anciens sacrifices humains, ce qui illustre plus son mental à lui que celui des Canaques du Vanuatu.

Layard n'a jamais eu accès à un poste universitaire en Angleterre. Son mauvais caractère et son avarice (il m'a fait payer, cher, les photographies qu'il a bien voulu me communiquer pour la documentation du musée de la Porte Dorée), peut-être forcée, ne s'y prêtaient pas. Il a été très désagréable avec Camilla Wedgwood, l'éditrice des travaux d'Arthur Bernard Deacon, obligeant à insérer des notes contestatrices de sa composition un peu partout dans l'ouvrage, notes qui pour la plupart ne présentaient pas grand intérêt.

(Layard 1942)

Maurice Leenhardt — Pasteur protestant, missionnaire en Nouvelle Calédonie, ethnologue d'une valeur internationalement reconnue, détesté par tout ce qui appartenait au système colonial installé en Nouvelle Calédonie, Maurice Leenhardt a marqué son temps, non seulement par ses actions et la politique personnelle qu'il a suivi en dehors des normes coloniales habituelles, mais surtout par la qualité des hommes qu'il a formés, non pour en faire des commis de la mission, obéissant au doigt et à l'œil au *Missi*, ou du moins faisant semblant comme souvent, mais pour être ce qu'il disait vouloir qu'ils soient, des «hommes d'initiatives spontanées», capables de tenir tête dans l'injustice coloniale, les abus de

pouvoir étaient constants, sans demander des instructions avant de bouger de la moindre façon. Capables aussi de contrôler leurs actions et leurs discours de façon à ne pas franchir la ligne rouge qui provoquerait l'intervention du mécanisme habituel de la répression coloniale.

Il fallait se saisir de la légalité républicaine appliquée aux îles, que personne ne respectait chez les Blancs, elle n'était là que pour la parade, à bras le corps pour s'en servir d'outils de résistance imparables, parce qu'acceptés à Paris. C'était là l'ouverture qu'il avait découvert, né du fait que l'administration quotidienne des choses dans la colonie était souvent au rebours de ce que voulait le gouvernement central, les instructions reçues étant silencieusement négligées, et l'information pertinente non transmise, ou bien inapplicables parce que les colons n'en voulaient pas, comme en Algérie. Les successeurs de Leenhardt, personnages médiocres, n'ont pas su manier cet outil là.

Ce sont à ces insulaires ancrés à la fois dans la tradition et dans l'Évangile reçue qu'il a laissé l'église protestante canaque en charge — que ses successeurs ont été incapables de gérer — et qui finalement n'en ont fait qu'à leur tête, laissant le missionnaire en dehors de la plupart des dossiers.

On savait que si ce dernier s'en occupait, il se tromperait au moins une fois sur deux, par ignorance et par indifférence aux problèmes spécifiques de la société canaque dans la situation coloniale. Ces hommes ont porté l'Église à bout de bras, jusqu'à ce que les circonstances obligent la Société des Missions de Paris à lui accorder son indépendance.

Maurice Leenhardt a été le premier mis-

sionnaire de toutes obédiences dans le Pacifique français à obtenir que les Mélanésiens se mettent à écrire, dans leur langue, pour décrire, analyser et expliquer le fonctionnement de la société ancienne. Ce sera aussi le premier à soumettre des textes de la tradition orale, présentés dans un état vernaculaire intouché, sans application d'une forme de censure quelconque, à un appareil de notes à l'égal des textes de la littérature classique.

Toujours disponible à se rendre à cheval là où naissait un problème, où un abus de pouvoir menaçait, il était aux premières loges pour enregistrer une information précieuse donnée parce qu'il y avait urgence et qu'il fallait qu'il soit informé de tout pour être efficace, et il en savait trop déjà pour être manipulé.

Ceux qui le critiquent n'ont pas encore fait preuve de la moindre capacité de dévouement pour la cause canaque (pas la cause représentée par des élus canaques embringués dans toutes sortes de dossiers complexes, dont des dossiers financiers et industriels). Quand favoriser cette cause était physiquement dangereux, on ne les guère vus sur place.

(Leenhardt 1930, 1932, 1935, 1947)

(Clifford 1982)

(Guiart 1997)

Numéro JSO du Centenaire de Maurice

Leenhardt, vol. 34 n° 58-59, 1978.

Maurice Lenormand — Député de la Nouvelle-Calédonie, toujours réélu depuis 1951 jusqu'à une faute tactique qui bloquera sa carrière parlementaire, ingénieur agricole de l'École de Maison Carrée en Algérie, pharmacien diplômé de la Faculté de

Paris, linguiste de l'école structuraliste française formé par André Martinet aux côtés d'André Haudricourt, il parlait, plus ou moins bien, mais parlait en se faisant comprendre, en plus du français, l'arabe, le *bahasa indonesia*, l'anglais, l'allemand et la langue de Lifou. Son dictionnaire de cette langue est un modèle du genre.

Une erreur de jeunesse l'a précipité dans la théorie du communautarisme de type lusitanien. Il a écrit deux ouvrages qu'il a dédié au président d'alors du Portugal et à Mussolini. Au cours de la guerre, son activisme droitier n'a pas dépassé la participation à un banquet de temps à autre et à la participation, pour gagner sa vie, à une institution économique de Vichy, le Comité d'organisation pour les céréales.

Revenu à Nouméa par le *Sagittaire* avec les volontaires du bataillon du Pacifique, il montera une pharmacie en face du commissariat de police, puis s'associera avec Henri Martinet, pharmacien, mais surtout aviateur et casse-cou célèbre, qui avait besoin d'un couverture pour éviter de verser une partie de ses gains à sa première épouse en cours de divorce — il se remariera plus tard avec une demoiselle Cheval.

Jusqu'à se présenter à la députation, et réussir, à la demande des organisations dites sociales catholiques et protestantes, du pasteur Lacheret et du père Guillaume, et à ma suggestion personnelle. On me l'avait proposé, mais je savais que protestant et élève de Leenhardt, je ne risquais pas d'avoir les voix catholiques.

Au plan politique, il présidera, non pas seul, mais entouré et de personnalités mélanésiennes qui le soutenaient, et de personnalités européennes locales qui le trahissaient, à l'intervention de réformes

importantes : le suffrage universel ouvrant la vie politique officielle aux Mélanésiens dans des conditions de presque égalité avec les Blancs (ils n'étaient pourtant jamais têtes de listes) ; l'accès des Mélanésiens aux avantages sociaux : allocations familiales, retraites, puis sécurité sociale. Après avoir un temps hésité, il favorisera le passage de son mouvement politique, l'Union Calédonienne, à la revendication d'indépendance.

Ses activités économiques fondées sur le mimétisme d'Henri Lafleur et d'Edouard Pentecost, lui ont apporté une forme de richesse par des ventes profitables de sites miniers de qualité plutôt que par l'exploitation directe, qui n'était pas vraiment sa vocation.

Il achètera une plantation sur Espiritu Santo, au lieu dit Sarabo, qu'il ne parviendra jamais à gérer convenablement et devra la revendre. Mais ses points de vente de pharmacie à Luganville et Port Vila se révéleront des opérations payantes.

(Houdan 2006)

(Lenormand 1990)

Lamont Lindstrom — Je n'ai pas grand chose sous la main pour décrire cet anthropologue brillant, d'ascendance suédoise (son père est originaire d'Oland), né en Californie, ni quels ont été les professeurs qui l'ont influencé, sinon à l'université de Berkeley où les pionniers de la recherche océaniste venaient de mourir, il y avait à l'époque de tout, en plus des mouvements successifs pour le *Free Speech*, puis pour le *Dirty Speech*, auxquels j'ai assisté, heureusement dans un hôtel confortable à San Francisco, à moitié vide à cause des événements, il est habituellement plein des mois

à l'avance, avant de me retrouver plongé à Paris dans la version française de l'opération. Là, je ne tombais pas des nues et l'expérience de Berkeley m'avait apprise à ne pas prendre au sérieux ce genre d'initiatives estudiantines. J'étais préparé à y résister, tranquillement, sans agressivité.

J'aime beaucoup Lamont Lindstrom pour une raison qu'il connaît bien, c'est qu'il s'est aperçu, en même temps que moi, mais a publié le premier, que la tenure foncière sur l'île de Tanna était gouvernée par le choix des noms individuels donnés à la naissance, ce que j'ai pu vérifier en Nouvelle Calédonie, aux îles Loyalty et dans l'ensemble du Vanuatu.

A mon sens, c'est une révolution conceptuelle, mais les collègues de toutes origines nationales ne se sont pas encore aperçus de l'importance de l'information, qui les gêne parce qu'elle met par terre bien des idioties dites et publiées sur le sujet depuis deux siècles. Comme ils ont toujours traité le dossier, parfaitement à tort, en posant des questions, au lieu de se mettre à relever sur le terrain la tenure foncière réelle parcelle par parcelle, ils ont plus ou moins mauvaise conscience.

(Lindstrom 1982, 1990)

Linguistiques — Il existe deux types d'auteurs en linguistique :

— ceux qui travaillent sur une langue, sérieusement, et peut-être sur les langues voisines, et publient des monographies linguistiques visant à une forme d'exhaustivité;

— ceux qui travaillent sur toutes les langues à la fois, sont toujours à la recherche de raccourcis commodes, qui

n'existent pas : leur travail est en général superficiel et leurs généalogies linguistiques, ou bien enfoncent des portes déjà grandes ouvertes, ou bien ne sont pas convaincantes ; les vues générales sur les langues qu'ils prétendent avoir analysées, ou bien n'apportent rien de très neuf par rapport à des auteurs précédents, ou bien représentent d'une façon ou d'une autre une forme de plagiat.

Leurs théories sur le temps nécessaire, cinq mille ans selon eux, à l'élaboration et à la diffusion des langues austronésiennes, fondées sur des lexiques par trop raccourcis, ne tiennent pas la route par rapport à un phénomène linguistique et culturel étalé depuis Madagascar à l'île de Pâques et qui prend en compte une bonne partie des masses humaines du sud-est asiatique (Vietnam, Malaisie, Indonésie, Philippines). Un tel mouvement, constamment ignoré de nos savants quant à son ampleur, ne se réalise pas en un petit nombre de millénaires. Il convient de le réinsérer dans notre connaissance, en évolution constante, du Néolithique asiatique.

Voir Austronésiens
(P.A.C. 1891)
(Grace 1959)
(Elbert 1967)
(Haudricourt 1972)
(Ozanne-Rivierre 1979)
(Rivierre 1982)
(Lenormand 1990a et b)
(Guiart 1994)
(Bril 2000)

Littérature sur l'Océanie — Jusque dans les années 50 du siècle dernier, la littérature portant sur l'Océanie était à 99 %

occidentale et le fait d'auteurs blancs. Très peu de ces derniers avaient réellement vécu dans le milieu insulaire, ce qu'on n'imaginait pas de tenter, tant la vie des habitants des archipels était considérée comme relevant de formes d'obscurantisme médical et en ce qui concerne l'hygiène.

On critiquait les corps nus souvent en partie recouverts de cendres de bois, que les insulaires ne cherchaient pas à éliminer en attendant l'heure de leurs baignades journalières vespérales, le bain des femmes et des enfants d'un côté, le bain des hommes de l'autre. Le fait que la cendre de bois est un désinfectant qui lutte efficacement contre les odeurs corporelles était ignoré.

Dans bien des îles et même dans les montagnes du Vanuatu, les individus dans les villages présentent des odeurs corporelles moins agressives que les blancs dans leurs forteresses côtières, qui pourtant se douchent au moins deux fois par jour, mais qui mangent souvent une nourriture trop grasse qu'ils éliminent difficilement.

Souvent voisins, mais ne se fréquentant que par les marges, et dans un contexte colonial où la civilisation occidentale dominait, sinon cherchait à détruire une civilisation insulaire qui devait avoir recours à des formes de clandestinité pour survivre, les auteurs, connus ou inconnus, qui parasitaient le Pacifique Sud, vivant chez les administrateurs, les colons ou les planteurs, ne voyaient jamais rien d'authentique se dérouler sous leurs yeux. On leur présentait la culture insulaire que voulaient les blancs, celle justement qui n'existait pas empiriquement, mais emplissait cependant leurs écrits, puisque ceux qui savaient, les blancs locaux, le leur avaient expliqué ainsi.

Le résultat est cette forme de roman-

tisme inversé, en partie d'origine britannique, qui a imaginé la formule célèbre : «le fardeau de l'homme blanc», due à John Galsworthy.

Les thèmes du célèbre romancier polonais Joseph Conrad, traitant de l'Indonésie sous la tutelle hollandaise et des dangers rodant le long de la mer de Chine, dûs aux hommes ou aux imprévus de la nature, sont repris sans grand talent par les uns et par les autres pour les appliquer à l'Océanie.

Comme au cinéma où le film *Les mangeurs d'hommes* nous montre les soi-disant anthropophages dansant, d'ailleurs fort bien (ils dansaient aussi, les mêmes, à chaque passage du paquebot mixte des Messageries Maritimes), avec au cou la médaille de la mission catholique de l'île de Vao, exactement comme les équipages des pirogues descendant le fleuve en une fort belle image dans *Le Ciel et la Boue*, en Nouvelle Guinée Occidentale.

La superstition, la sorcellerie (les «boucans», d'où la formule : emboucaner), les sacrifices humains, les infanticides, le cannibalisme, la sauvagerie de la sexualité locale (en réalité plutôt planplan et centrée sur la nécessité d'une descendance), sont les thèmes constants de cette littérature, où les auteurs ne considèrent pas comme nécessaire une vision objective des insulaires. On sait ce qu'ils sont, et ce qu'ils ont toujours été, ce sont les mêmes *a priori* rabâchés depuis le Haut Moyen-Âge par rapport aux peuples lointains, vivant sur les marges de l'univers connu. Il n'est que de broder sur ces thèmes.

Et, cerise sur le gâteau, les missionnaires, pour justifier leur œuvre, et les subsides de leurs maisons mères, en rajoutent exactement dans le même sens. Ce qui ap-

porte du vraisemblable au dossier ainsi concocté qui, en fait, n'a pas varié d'un iota depuis trois siècles.

On a trouvé, dans le mur, derrière une bibliothèque d'un séminaire protestant, en Australie, un manuscrit écrit à Pohnpei (Ponape), avec une encre obtenue en écrasant du charbon de bois et en le mélangeant avec son urine, par un personnage très connu à l'époque, qui se voulait *Cannibal Jack*, ce qui était compris comme celui qui avait touché à la chair humaine. Lui l'interprétait comme celui qui combattait et dénonçait le cannibalisme.

Ce William Diapea, peut-être issu d'une bonne famille anglaise, était connu aussi sous le surnom de *Silver Eyes*, les yeux d'argent, ce qui expliquerait ses bonnes fortunes, quoiqu'il avait tendance à exagérer sur la vantardise dans ce domaine. Il avait pris la mer tôt, puis s'était joint aux communautés de «peigneurs de plages» (*beach-combers*) qui passaient d'une île ou d'une chefferie à une autre, accumulant les concubines ou les épouses aussi uniques que provisoires et vivant de l'armurerie, réparant les fusils hors d'état de fonctionner. Certains ont accumulé les méfaits, sinon les assassinats et ont fini, tel Charley Savage, fou furieux exécuté sur l'ordre d'un chef fijien.

Pendant une période où il était peu argenté, *Cannibal Jack* s'était réfugié sur Pohnpei, à proximité de la ville mégalthique de Nanmadol, dans l'environnement où, selon son jugement, il vivrait le mieux au moins cher, en attendant de pouvoir vendre le manuscrit qu'il allait rédiger.

Cannibal Jack avait fait partie de la petite bande de *traders* anglais qui, ayant été accusés de fournir des armes à feu aux Canaques, sont passés en conseil de guerre et

ont été fusillés contre un rocher, face à la gendarmerie, à Hienghène, dans le centre-nord-est de la Nouvelle Calédonie. Lui avait réussi à s'enfuir, dans un canot non ponté volé, avait abouti à Samoa, où il prenait la montagne chaque fois qu'un navire de guerre français entrait en rade. Il avait servi d'interprète au commodore anglais Erskine, qui publiera un texte romantisé de lui dans son ouvrage sur la région.

Ce texte avait pour thème le sauveur blanc, lui, d'une Iphigénie canaque que l'on allait sacrifier, et qu'il plaquera pour monter sur le navire de guerre. Il se fera débarquer ailleurs. Il est le premier à avoir brodé sur le thème des pirogues que l'on tire à terre sur les cadavres d'hommes sacrifiés, ce qu'il place à Taveuni, Fiji, thème repris pour le *marae* de Taputapuatea par la trop célèbre Teuira Henry. Apparemment, ce thème tournait chez les conteurs blancs vivant de leurs inventions sur la région et a été repris tel quel pour l'appliquer à Raia-tea. Il n'en est pas plus authentique pour autant.

Les deux cahiers trouvés dans la bibliothèque protestante avaient trait, l'un à un voyage à pied dans le Victoria rural de l'époque. Il est fort intéressant et a été publié nanti d'un excellent appareil de notes. Le second, que j'ai eu en mains, relate un voyage à pied, en Nouvelle Calédonie, l'année précédant la prise de possession française, de la baie de Saint Vincent jusqu'à Hienghène, où il s'établira provisoirement. Les noms de lieux sont exacts à la localisation près. Les noms de personnages rencontrés correspondent bien à l'état de la société canaque pré-européenne telle qu'on peut la connaître aujourd'hui. Il y ajoute des aventures sexuelles, imaginaires ou pas, dont

certaines ressemblent à des viols (mais, bien sûr, elles étaient toutes consentantes), et des combats singuliers d'où il se sort toujours à son avantage. Ce qui est peut être vrai, dans les cas réels, puisqu'il avait survécu.

Son dernier ouvrage a été publié par un missionnaire *L. M. S.*, le révérend Hadfield, qui l'édita après la mort de l'auteur à Maré. Il raconte là des histoires de cannibales, sur Fiji surtout, où une partie de ses références toponymiques et politiques sont parfaitement exactes, étonnamment d'ailleurs, il ne se trompe pas, les autres imaginaires et romantiques à sa façon ; sur Tonga des anecdotes beaucoup plus crédibles. Dans son introduction, le missionnaire énumère lui aussi des histoires de cannibales toutes aussi peu réelles et avec la plus parfaite sincérité.

C'était l'époque où tous les insulaires étaient considérés comme anthropophages, ou l'ayant été. Il n'y a pas si longtemps, les conférenciers Pleyel jouaient encore de cette corde, les plus connus avançant sans vergogne devant le public parisien des faits parfaitement imaginaires ? Dans les textes mythiques à la disposition des Tahitiens d'aujourd'hui, on rencontre des cas de cannibalisme introduits secondairement par les affirmations missionnaires devenues vérité d'Évangile.

Depuis les dernières décennies, des auteurs océaniens sont nés, qui décrivent une autre situation, et parfois une société en transition striée de brutalités et de suicides de jeunes, comme à Samoa, mais c'est bien autre chose que ce que racontaient les auteurs blancs, et même ceux qui avaient subodoré la réalité, comme Robert Louis

Stevenson. Ils décrivent aussi de l'intérieur le système colonial et ce qu'ils racontent n'est pas particulièrement à notre honneur, mais cela présente l'avantage d'être vrai.

J'ai découvert, au petit Musée de Langres, un bambou gravé de Nouvelle Calédonie. Il est unique en son genre. C'est un compendium de toutes les positions sexuelles connues et facilement praticables (les exercices de virtuosité n'y sont pas). Mais il présente cette originalité que les acteurs sont un Canaque et une blanche. D'après les navires blancs dessinés, le bambou est de Canala et préexistait à l'insurrection de 1878, où aucun abus sexuel n'a eu lieu du fait des insurgés.

On doit le considérer comme un exercice d'écriture de ce que les Canaques ont observé, en particulier en envoyant les enfants regarder en se cachant, ce que pratiquent bien des mères océaniennes pour se gausser ensuite, à partir des rapports reçus d'une progéniture à qui on ne l'a fait pas, des exercices pratiqués par les blanches, dont elles font de grands éclats de rire en se les racontant entre elles. Il existe ainsi une littérature orale océanienne portant sur les mœurs sexuelles des blancs, que les Européens ignorent entièrement.

Le bambou était cassé. Je l'ai fait recoller et je l'ai rendu à Langres. Il décrivait en fait les fantasmes de l'homme noir à une époque où le contact sexuel était à sens unique, homme blanc contre femme noire, l'homme noir étant laissé sur le bord de la route, à imaginer ce qui lui était interdit. Mme Déwé Gorodé, ministre de la Culture de la Nouvelle Calédonie, a été le seul auteur à pénétrer dans ce marais là et à raconter le traitement des femmes noires livrées

à la violence sexuelle blanche.

(Grimshaw 1907a et b)
(Turpin de Morel 1957)
(Mitchener 1961)
(Lawrence 1967)
(Harbulot 1995)
(Panoff 1999)
(Guiart 2011c)

Ecrivains calédoniens non océaniens

— La littérature sur la Nouvelle-Calédonie s'établit à partir de la pénétration des blancs dans l'île ou autour de l'île. Quelques récits de voyage sont antérieurs à la prise de possession française, comme ceux de Mary Wallis ou de Philip Doyne Vigors. Leur intérêt est d'offrir un regard non officiel, certes sommaire et extérieur, mais qui ouvre la possibilité de comparaisons avec les correspondances, rapports et autres écrits des prêtres, pasteurs, administrateurs, médecins, juges ou fonctionnaires divers qui se sont essayés à la tâche difficile de rendre compte de ces îles étranges, peuplées d'indigènes ou de naturels (selon les termes de l'époque) d'autant plus étranges qu'ils ne correspondaient pas du tout à l'idée toute faite des Océaniens selon le *Supplément au Voyage de Bougainville* de Diderot. La nouvelle terre sur laquelle va flotter le drapeau tricolore, après avoir été cartographiée (du moins pour les côtes) fait l'objet d'un inventaire de particularités, et le point de vue est évidemment colonial et il le restera jusqu'à Leenhardt, Paul Bloc et même Mariotti. C'est d'abord un espace à conquérir par les armes et à mettre en valeur du point de vue économique. Les Gouverneurs qui se succèdent se rejoignent dans une visée unique : l'exploitation des richesses natu-

relles agricoles, et très vite minières grâce aux découvertes de Jules Garnier. Les textes des civils portent sur ces deux termes : est-ce que c'est possible ? Agriculture ou mines ? Comment s'assurer du calme des premiers habitants ? Qui sont-ils ? Ces îles offrent des peuples à évangéliser, d'où des tensions parfois très vives entre catholiques et protestants. Certes les missionnaires chrétiens peinent à comprendre la religion des Néo-Calédoniens (pas de temples, pas de clergé, pas de cérémonies à dates fixes, pas de mythologie, pas de dogme...). Ils en ont conclu que l'absence de religion justifiait pleinement leur entreprise : amener la Révélation et le Christ au Pacifique. Les quarante premières années littéraires sont donc occupées de ces questions économiques et politiques du côté des civils, et de la tentative de description des *Mœurs et coutumes des Néo-Calédoniens*.

Les langues kanak ont en particulier donné du fil à retordre aux prêtres et protestants linguistes, jusqu'à Leenhardt, qui a étudié de front la linguistique et l'ethnologie kanak avec l'aide de ses informateurs kanak qu'il a encouragés à écrire eux – mêmes leurs tradition orales : contribution considérable à la renaissance et à la fierté kanak.

Avec la mise en place du bagne, d'autres voix se font entendre ; d'abord celles des déportés politiques, principalement les Communards, bien qu'on ait un texte émouvant d'un exilé kabyle. Ils ont créé à l'île des pins les prémices d'une vie littéraire avec une presse variée (*L'Abeille calédonienne, le Raseur calédonien, les Veillées* etc.), de la poésie, du théâtre et d'intenses débats. Parmi les ténors de la Commune, Louise Michel a fait paraître à

Nouméa la première édition des *Légendes et Chansons de gestes canaques* en 1875 dans les Petites Affiches. C'est donc par la presse que la Nouvelle-Calédonie advient à l'écriture, avec les publications de Jules Durand dans *la Vérité*, et plus tard celles de Baudoux dans le *Messenger littéraire*. Louise Michel rêve l'homme kanak plus qu'elle ne le décrit ou l'étudie. Sa documentation semble n'avoir reposé que sur peu d'informateurs (Daoumi et C. Malato). Les médaillons qu'elle propose dans un style énergique et poétique tiennent plus de la reconstitution romantique (on reconnaît des tableaux vaguement druidiques dans la mise en scène d'Idara, la prophétesse) que de l'enquête ethnographiques. Elle fait date cependant par une générosité inégalée à l'époque dans sa représentation du monde kanak, placé à l'origine de la grande marche des peuples vers le progrès de l'humanité par la Révolution.

Le bagne des déportés comme celui des transportés fait entendre les mille souffrances infligées aux corps voués à la grande peine. En prose ou en poésie, les témoignages concordent pour dire que la Calédonie du XXème siècle a accouché dans une double violence : celle des insurrections kanak, résultat des violences faites aux autochtones (villages brûlés, terres spoliées, déplacement des populations, contingentement en réserves...) et celle dont les condamnés ont été les victimes. S'y sont ajoutés les mauvais traitements et autres injustices commises à l'égard des travailleurs sous contrat. Ce thème est à peine effleuré dans un roman de Nething, mais le devoir de mémoire occupera les années 80 avec deux tomes de Jean Vanmaï. Dans ce secteur, la littérature est étroitement liée au té-

moignage, faisant suite à des décennies de silence et de « non dit ».

Au début du XXème siècle, la littérature SUR la Nouvelle-Calédonie devient littérature DE la Nouvelle-Calédonie ; il faudra attendre 2010-2011 pour qu'un autre nom commence à être utilisé : Nouvelle-Calédonie-Kanaky. Les romans de J. Durand, Vermast, Le Gouplis, de J. et M. Nervat suggèrent la naissance d'une identité calédonienne dans une série de clivages marqués par l'idéologie coloniale : Français/étrangers, noirs/blancs, libérés/libres, hommes / femmes... On voit s'opposer la femme-terre avilie par le pourrissement bouraillais (J. Durand) et la femme –terre sensuelle qui s'enfuit d'une terre marâtre pour filer le parfait amour avec un libéré, homme nouveau pour un siècle nouveau (M. et J. Nervat)

Bien que né en France, Georges Baudoux est aujourd'hui encore considéré comme l'écrivain le plus calédonien de tous, et les Calédoniens d'origine européenne semble se retrouver dans ses récits. Ecrits dans un style d'une force certaine, ils sont très lourdement marqués par l'idéologie coloniale. Ils présentent des anecdotes prétendument véridiques, mettant en scène le monde bigarré des exploitations minières et agricoles de la brousse, avec une remarquable attention aux parlures et idiolectes divers. Les Kanak sont vus à travers un prisme systématiquement défavorable : primitifs, stupides, sournois, cruels, vicieux et bien entendu cannibales. On discerne cependant une grande fascination pour cet Autre dont la différence est exaspérée. Les scènes de guerre permettent de déployer des fantasmes d'une rare violence. On peut sans doute estimer que cette littérature satisfait

un public toujours renouvelé : écrite pour des broussards par un ancien stockman, par un «Calédonien» pour des Calédoniens.

Le cas de Jean Mariotti est beaucoup plus singulier : si sa famille est liée au bagne, ce n'est pas du côté des surveillants, comme le père de Baudoux. Son milieu d'enfance, c'est celui de la brousse, la région du centre de la Grande île, du côté de la Foa. Pour autant, il ne s'agit pas d'une littérature de terroir : Mariotti ne cherche pas le pittoresque, bien que ses trois premiers romans soient encore sous l'influence de Baudoux. Il tente d'exprimer le malaise et le double appartenance de celui qui se sent océanien par les paysages, les lumières, les rencontres humaines mais dont les cadres culturels et conceptuels sont ceux de l'Europe. Il évoque dans la série des *Contes* et *Nouveaux Contes de Poindî* un monde kanak quelque peu idéalisé d'avant la colonisation : un guerrier et son fils subissent des épreuves dans la forêt, au service de leur communauté, ils en sortent vainqueurs grâce au courage et à l'endurance de Poindî et à l'astuce de son fils ; un ancêtre de Poindî invente le feu et la hache, : ce sont des héros civilisateurs. Les textes d'après 1945 suggèrent une lecture attentive de Leenhardt, particulièrement dans *La Conquête du Séjour paisible*. Mariotti tente de trouver la place de son île et de ses habitants dans le concert mondial des croyances et des mythologies, et il souligne ce qui dans la spiritualité kanak se rapproche de sa propre quête de l'harmonie, du nombre d'or et d'une éternité paisible, à défaut d'un « séjour paisible », lui qui a été prisonnier dans un stalag et a écrit des pages désespérées sur la cruauté des hommes. Si l'œuvre de Mariotti reçoit une admiration de prin-

cipe en Nouvelle-Calédonie, elle est relativement peu lue en dehors des *Contes de Poindî* et de son roman *A bord de l'Incertaine*, alors que par bien des aspects elle dépasse par sa profondeur et ses qualités esthétiques celle de ses contemporains.

Dans les limites de cet article, on ne peut mentionner tous les poètes des années 1950-1990, on pourra se reporter aux utiles anthologies réalisées grâce à l'énergie de Frédéric Ohlen. A partir des années 1975 apparaît une nouvelle génération d'écrivains sur lesquels les réveils identitaires et les revendications politiques kanak ont une influence décisive. Par rapport au durcissement des oppositions qui perdurent entre Kanak et Calédoniens d'origine européenne, les écrivains, tout en marquant leur propre identité, tendent la main vers l'autre : selon des modalités différentes, en prose, en vers ou au théâtre, Nicolas Kurtovitch, Frédéric Ohlen et Claudine Jacques tentent de retrouver les chemins de la rencontre, que les «Événements» ont effacés ou barrés. On voit ainsi apparaître les thématiques de l'amour entre Kanak/e et blanc ou blanche (N. Kurtovitch, I. Kurtovitch, C. Jacques) ainsi que les histoires et les traumatismes d'une brousse métisse où les auteurs cartographient les carrefours où se croisent Kanak, métis, descendants de Japonais, de Vietnamiens (C. Jacques, I. Kurtovitch, F. Ohlen)... Les romans de Nicolas Kurtovitch et Claudine Jacques, les nouvelles de Frédéric Ohlen conquièrent des territoires jusque alors ignorés par la littérature calédonienne : Camp Est (la prison de Nouméa), squats, musées, bibliothèques... Ces tentatives qui datent des années 2000 et plus sont probablement inspirées par les théories de la créolité ve-

nues des Antilles et du retentissement de l'œuvre de Glissant. Cependant, en l'absence de classe sociale métisse, ces idées se transforment en une recherche de terrains de rencontres entre identités diverses. C'est ainsi que sont nées des œuvres à quatre mains, le recueil de poèmes de Nicolas Kurtovitch et Déwé Gorodé *Dire le vrai*, ainsi que la pièce de théâtre *Les Dieux sont borgnes* due à Pierre Gope et Nicolas Kurtovitch. Le rôle de Nicolas Kurtovitch en tant que «passeur» s'illustre avec éclat dans ces deux œuvres, tandis que les artistes plasticiens organisent des manifestations plurielles comme «Sil y a pas toi, il y a pas moi». Ainsi, la littérature actuelle des auteurs non océaniens en Nouvelle-Calédonie s'engage, plus franchement que naguère, à dépasser les clivages entre l'appartenance ethnique des auteurs.

(Dominique Jouve)

40 ans de poésie calédonienne, 1954-1994, anthologie, éditeur les Amis de la poésie, 1995, 108 p.

Éclairer nos pas, quinze ans de poésie, Nouvelle-Calédonie, 1995-2010, éditeurs Les Amis de la poésie/ L'Herbier de Feu, 2011, 223 p.

Bogliolo, François, 1994, *Paroles et Écritures anthologie de la littérature néo-calédonienne*, éditions du Cagou/ Hachette Calédonie, 264 p.

2000, *Entre langues et terre, Émergence de la littérature néo-calédonienne (écriture et identité d'une île) 1774-1909*, Habilitation à diriger des recherches, Université Paris III Sorbonne Nouvelle, janvier.

Jack London — Ce romancier américain, qui a vécu une vie difficile et aventu-

reuse, est connu pour des œuvres qui ont trait aux déserts arctiques ou aux fièvres de l'or. Il donne là des témoignages souvent poignants de ce qu'il a vécu et nous restera par des histoires d'animaux dont l'originalité ne dépare pas la qualité du témoignage humain.

Mais dans le Pacifique Sud, où il est allé sur un navire construit sur ses plans, le *Snark*, que j'ai eu le privilège d'habiter et parfois de barrer bien plus tard, du fait de l'amitié d'un autre propriétaire qui avait sauvé et remis en état le navire qui gisait dans un coin de Luganville à Espiritu Santo au Vanuatu, Jack London nous raconte des histoires de cannibales entièrement imaginaires. Il a pris pour du bon pain ce que racontaient les colons blancs de partout sur les insulaires et, ce faisant il a commis une bien mauvaise action.

(O'Brien 1922)

(Adams 1974)

Karl Lumholz — Ecrivain, naturaliste et ethnographe suédois (1851-1922), mort de tuberculose comme l'écrivain océaniste écossais Louis Stevenson, il est très connu pour ses travaux au Mexique, mais a aussi travaillé quatre ans au Queensland australien. Son ouvrage relatant cette expérience, au titre accrocheur, *Among Cannibals, an account of four years' travels in Australia and of camp life with the aborigines of Queensland* (1889), les aborigènes australiens n'étant en rien cannibales, sinon dans l'imagination de tous les auteurs blancs de l'époque, il fallait bien avoir une raison de les mépriser, est le seul ouvrage de l'époque racontant comment on avait mis sur pied une police montée aborigène, chargée de

faire la chasse aux «abos» rétifs et de les massacrer au nom des blancs et de leur «civilisation». Il ne fallait pas qu'il survive un seul aborigène vivant sur une propriété européenne, même si c'était là qu'ils avaient toujours vécu.

Voir Images n° 7.

M

Eloi Machoro — Eloi était un homme dur et juste, d'un courage absolu, loyal en toutes choses, honnête et désintéressé, fort ouvert et intelligent, mais gêné aux entourlures par sa formation insuffisante de frère mariste et de moniteur de l'enseignement catholique. Il aurait mérité mieux. C'était l'homme politique que nous aurions dû garder pour la Nouvelle Calédonie. Il aurait mûri. Il avait déjà beaucoup évolué. Mais, contrairement aux Britanniques qui gardent vivants les leaders de la contestation parce qu'ils savent qu'ils en auront besoin après, nous l'avons exécuté. Ce n'est pas une preuve d'intelligence. La barbarie est de notre côté.

L'affaire de Thio, qu'on lui a tant reprochée, a été recouverte d'un tas d'accusations fausses, comme toujours en Nouvelle Calédonie. Dans l'histoire coloniale de la Grande Terre, ce sont les blancs qui ont toujours été les violeurs, pas les Canaques, et à Thio Eloi veillait à ce qu'on ne boive pas et qu'on ne se saouïe pas.

Il a sauvé la vie des deux cent et quelques Européens de la vallée, que les jeunes gens de Canala et de Thio voulaient massacrer en réponse au massacre à Hienghène des frères de Jean-Marie Tjibaou. Il

s'y est opposé. On ne lui en a eu aucune reconnaissance, ce qui est une grande injustice.

Eloi a été exécuté, par deux gendarmes du GIGN (ils étaient trois, mais l'un d'eux n'a pas tiré pour des raisons circonstancielles), venus de France pour ce faire et qui ont été aussitôt exfiltrés. L'ordre était venu de François Mitterrand, sur la proposition d'Edgard Pisani, le haut commissaire socialiste.

Eloi Machoro avait pris très à cœur la prise de conscience de la trahison des siens à Canala et Nakéty en 1878. Je ne sais s'il aurait voulu qu'ils participent à la révolte ou qu'ils restent neutres, ce qui aurait été plus utile. En fait, ils ont participé à la répression, contre les chefs de l'insurrection, et en même temps, ils ont sauvé une grande partie des insurgés et leurs familles en les cachant dans les coins reculés des villages canaques de Canala. J'ai pu en faire le recensement, enquête qui n'avait jamais été tenté. L'administration coloniale de l'époque avait préféré fermer les yeux. Pour une fois, elle avait eu raison.

Pour le moment, le marché intellectuel local étant noyé par l'utilisation des médias pour installer un culte de Jean-Marie Tjibaou imaginé par des manipulateurs parisiens et des hommes politiques locaux dévoyés, acquis en sous-main à la droite coloniale locale, il convient de s'atteler, aussi par une recherche focalisée sur lui, à réintégrer le détail de la figure d'Eloi dans le panthéon national canaque. Il est resté l'icône de la jeunesse, ce que Tjibaou n'est pas.

Le merveilleux canaque s'était déjà prononcé. Comme pour le chef Kandio du Mont-Dore, fusillé par les Français, à la

mort d'Eloi le ciel est devenu noir, la pluie est tombée avec violence, les oiseaux en grand nombre se sont répandus dans le ciel en poussant des cris affreux et la nature calédonienne a participé au deuil de la nation canaque.

Aucune intrusion pareille du merveilleux canaque ne s'est manifestée pour Jean-Marie, exécuté publiquement à Ouvéa parce qu'il avait trahi les jeunes gens qui étaient partis à la mort sur son ordre et sans qu'il intervienne pour éviter la tragédie annoncée. Il avait envoyé Yeiwene Yeiwene trois jours avant, pour s'assurer que l'attaque de la gendarmerie d'Ouvéa aurait bien lieu, puis il déclarera à Paul Néaoutyane qu'il n'était au courant de rien et avait appris l'affaire par la radio.

Le projet était au départ celui de Eloi Machoro, qui avait décidé d'être sur place pour éviter les dérives possibles et qu'il n'y ait pas de pertes en vies humaines. Jean-Marie a donné l'ordre et est allé se cacher chez lui, au fond de la vallée de Hienghène, là où la gendarmerie n'irait pas le chercher. Ma femme a des parents proches à Ouvéa, qui m'ont permis une enquête sur place avec d'autres moyens pour toucher à la vérité que ceux des gendarmes, toujours manipulés en milieu canaque du fait de leur ignorance des données du terrain.

En cette affaire, Tjibaou avait retenu l'idée tactique, monter une action là où le pouvoir colonial ne l'attendait pas, mais pas la méthode, qui était de s'assurer qu'aucune dérive dangereuse n'ait lieu. Par son absence physique, il a ouvert la voie à une aventure sanglante qui a été sa perte.

On ne lance pas une bande de jeunes hommes courageux, mais pas du tout préparés, dans une opération où aucune des

conséquences prévisibles n'avait été envisagée et où les exécutants ne savaient pas à quoi ils s'engageaient. Dans le fin fond de l'atoll d'Ouvéa, personne ne savait les dangers d'une prise d'otages, au surplus improvisée.

Lecteur du *Monde*, Jean-Marie, lui le savait, mais n'a prévenu en rien. Il connaissait les instructions données par Chirac à la gendarmerie, qui étaient de résister à toute attaque par les armes. Il n'a pas transmis cette information. Les acteurs canaques ont été surpris par la réaction des gendarmes et ont dû improviser tout au long de l'événement. Ils n'avaient aucune formation militante, et aucune idée de la manière de maîtriser l'événement qu'ils allaient créer, sur ordre d'un chef inconscient de ce qu'il mettait en route.

(Guiart 1992 et 2010)

(Mokaddem 2011)

Main-d'œuvre — Le problème numéro un des « planteurs » et colons européens, en dehors de leur survie personnelle au travers des aléas médicaux, a toujours été de trouver du monde pour travailler pour eux. Ils étaient coincés en ce sens que s'établissant sur une terre volée, les victimes de leur installation qui ne voulaient que leur départ, refusaient de travailler pour eux et faisaient pression tout à l'entour pour que personne n'aille se mettre au service du blanc.

Ce problème sera le premier au nom de quoi les colons exigeaient une répression sévère contre les représentants des maîtres légitimes du pays, puisque dans leur vision primitive, ces terres leur étaient données par Dieu puisqu'eux seuls pouvaient les mettre en valeur. Les Océaniens étaient des pares-

seux qu'il convenait de mettre au travail de force.

Comme les pouvoirs publics coloniaux en train de s'installer ne disposaient pas de forces du maintien de l'ordre en nombres tels qu'ils puissent aller occuper le district de chaque colon pour obliger les habitants à travailler pour lui, on imaginera d'aller au dehors pour recruter une main-d'œuvre ne connaissant rien au dossier, et qui non seulement travaillerait volontiers pour un salaire, mais se sentant en danger du fait des habitants du lieu, assurerait volontiers par sa seule présence la sécurité de l'employeur.

Le résultat sera qu'on aura recours à diverses sources de main-d'œuvre potentielle.

Les coolies chinois d'abord, disponibles en assez grand nombre du fait des répressions en Chine contre les diverses insurrections qui ont émaillé le XIX^e siècle. C'est ainsi qu'on aura des anciens Tai-ping Hakka sur la plantation d'Atimaono à Tahiti, faux paysans pauvres, mais vrais militants lettrés, ce qui explique leur réussite économique par la suite. En général, les employeurs dans les îles n'étaient pas tellement rassurés par cette main-d'œuvre qui parlait une langue incompréhensible et baragouinaient un anglais presque aussi difficile à comprendre. Ils avaient peur de se faire assassiner dans leur lit. Ils préféraient des insulaires pris ailleurs, au Vanuatu, aux Salomons, pour les plantations européennes des Fidji et de Samoa, en plus de celles du Queensland australien.

Comme dans toutes les situations de ce genre, il y aura des employeurs honnêtes et humains et ceux qui ne l'étaient pas, les seconds pratiquant le vieux système millénaire d'endetter leur main-d'œuvre pour

n'avoir rien à lui verser en fin de contrat, sinon même affirmant que la dette restante était si importante qu'ils reprenaient la personne pour un nouveau bail, et sans plus la payer, transformant ainsi une relation contractuelle en nouvelle forme d'esclavage. C'était là un pari risqué, et cette main-d'œuvre dont on avait espéré la protection pouvait se retourner et s'attaquer au maître blanc. Il y a eu des cas.

Les pouvoirs publics se sont intéressés tout d'abord aux violations du droit par les recruteurs, et il y avait là de quoi faire, une partie des soi-disant engagés ayant été tout simplement enlevés, recrutés de force, la méthode étant de laisser tomber sur les pirogues qui venaient contre le bord des gueuses de fonte pour les couler et on ramassait alors ceux qui nageaient et tentaient d'échapper, ou on les attirait dans la cale pour voir la marchandise et on fermait les écoutes au dessus d'eux pour ne les ouvrir qu'une fois en mer.

Un recruteur venu de Nouméa, ancêtre de la famille Pentecost, examinait alors les enlevés un par un et rejetait à la mer, trop loin pour qu'ils puissent gagner la terre, ceux qui paraissaient trop faibles ou en mauvaise santé. Celui là sera tué là où il était venu une fois de trop.

S'il y avait un mouvement de révolte, on tirait à coups de fusils dans la cale et on jetait après les cadavres et les blessés à la mer. Les premières décennies du trafic ont été en gros de la piraterie organisée. La pression des navires de guerre de toutes nationalités et des autorités nationales, par opposition aux autorités locales en Australie ou ailleurs complices de ces abus, finira par imposer des règles qui seront relativement bien observés au cours de la dernière décennie.

Petit à petit, les colons se rendront compte que les abus de pouvoir jouaient contre eux et que la main-d'œuvre devenait de plus en plus libre de ses décisions et était devenue capable d'organiser une protestation auprès des pouvoirs publics coloniaux en utilisant l'intermédiaire des églises chrétiennes, le plus souvent indignées par ce qui se passait dans leur voisinage, tout en espérant aussi recruter de nouveaux chrétiens en soutenant la protestation. Ce soutien comportait un avantage, même pour les employeurs accusés, puisqu'il y avait une issue, cela leur évitait de se faire assassiner.

Les meurtres de blancs diminueront, au fur et à mesure que ces derniers deviendront moins impossibles à vivre. Les vingt dernières années avant l'indépendance, les relations étaient devenues normales et les planteurs, contrairement à ce qu'ils avaient toujours affirmés, gagnaient tout autant d'argent. Il ne faut jamais croire, nulle part, ce que les colons racontent.

(Panoff 1979)

(Guiart 1983, 2011a et c, 2012a)

Malekula — Soi-disant l'île des mystères au Vanuatu, elle ne se distingue que par son étendue, sa division entre un nord constitué d'un plateau calcaire et de collines basses en partie déboisées, du côté ouest, et un plus grand sud, plus montagneux et plus dépeuplé et où la végétation s'est pour le moment maintenue. Un isthme plat sépare ces deux moitiés.

La «sauvagerie» de l'île est surtout fonction du peu de crédits publics accessibles sous le régime colonial, le budget global étant utilisés à payer à la capitale des fonctionnaires expatriés ou locaux tout aussi in-

dolents les uns et les autres. Un médecin kanak à Norsup, le dr Kalsakau, de l'îlot Vila, fera après la guerre plus de bien sur l'île qu'auparavant un médecin résident français à Port Sandwich, tout simplement entre autres parce qu'il était mieux situé, et qu'ainsi il pouvait toucher plus facilement plus de monde.

(Rallu 1985)

(Guiart 2012a)

Bronislaw Malinowski — L'anthropologue le plus célèbre au monde (1884-1942). Polonais de naissance, mais de la partie de la Pologne gouvernée par l'Autriche, il fera ses études universitaires, en chimie et en biologie à Berlin, où il suivra entre autres les cours de Wundt, et poursuivra des études d'anthropologie chez le professeur Seligmann à Londres, au départ médecin psychologue spécialiste entre autres de la Papouasie. Ce dernier lui trouvera une bourse pour aller à la pointe orientale de la Nouvelle Guinée. Malinowski, une fois arrivé à Sydney, fera des démarches réussies et obtiendra un crédit supplémentaire du gouvernement australien, en plus d'une autorisation de travailler dans la région prévue, quoiqu'il fut sujet autrichien et aurait dû être interné en 1914.

Au cours des quatre années de la guerre, il alternera des séjours à Sydney pour se soigner, il avait tendance à l'hypocondrie, et sur le terrain qu'il avait finalement choisi, aux Îles Trobriands, îles coralliennes légèrement exhaussées, fertiles, peuplées et dans un état proche du leur avant l'installation des Blancs dans la région.

Les îles Trobriands et les autres îles de cet archipel prolongeant la Nouvelle Gui-

née à l'est ne comptait à l'époque que quelques acheteurs de perles, fils de bonnes familles anglaises dévoyés, gaspillant leur éducation raffinée et leur culture dans une vie qui tendait à un repliement végétatif passablement alcoolisé. Leurs maîtresses insulaires avaient plus de tête qu'eux et finissaient par régner, non seulement sur l'homme, mais aussi sur son magasin.

On ne sait ce qu'ils sont devenus, Malinowski n'étant jamais revenu sur son terrain après la guerre et n'ayant jamais eu la curiosité de chercher à savoir, pas plus qu'il n'a cherché à connaître leurs familles en Angleterre. Ces héros inconnus, victimes inversées du contact culturel, n'ont intéressé aucun écrivain, ni aucun historien.

Ce Polonais restera dans les annales de l'anthropologie comme celui qui a accumulé les séjours de terrain les plus longs dans son île de Kiriwina, et qui a ramené les données les plus riches. Il laissera un nombre considérable d'ouvrages dont la multiplicité des détails relevés et la qualité de l'information lui assurera l'admiration universelle. Personne n'avait réussi à obtenir autant de matériaux, et personne de longtemps ne réussira à l'égaliser, en dehors de Raymond Firth à Tikopia. Il sera le premier professeur d'anthropologie de la célèbre *London School of Economics*, à une époque où il était encore censé parler de populations «primitives», terme dont l'emploi ne le gênait absolument pas, ce qui était dans l'air du temps. Raymond Firth lui succédera.

Le fait qu'il couchait dans les villages (dans une tente), ou sur la véranda de ses copains collecteurs de perles, qu'il allait d'île en île sur les pirogues locales, ce qui

n'était pas la façon de faire habituelle, lui vaudra une réputation de baroudeur.

On apprendra plus tard dans son journal de bord qu'il avait peur de tout et qu'il se traitait par des injections de divers produits chimiques qui auraient tué un individu moins résistant, en particulier pour se punir d'avoir eu des pensées troubles vis-à-vis des filles locales, belles, sexuellement agressives, et qu'il voulait bien peloter, mais pas avoir des relations intimes avec, ce qui était pour lui un péché majeur, une violation de son engagement implicite vis-à-vis de celle à Sydney, une infirmière, qui n'était pas encore sa fiancée, mais qu'il épousera.

Selon sa religion personnelle, il ne devait coucher qu'avec une blanche. Les relations sexuelles aisées dépourvues de tous les rites d'approche européens lui faisaient horreur, ce qui à mon sens est du thomisme emprunté à son ancien environnement catholique polonais et qui n'avait pas déteint.

Il ne sera jamais à son aise en Angleterre, la maîtrise de soi qui était la qualité suprême de l'Anglais éduqué, étant justement l'état psychologique qu'il ne parvenait jamais à atteindre, et en faveur duquel il cherchait un appui dans des drogues qu'aucune autre personne sensée n'aurait touché. Il en voulait aux Anglais de cet échec personnel.

Ses ouvrages seront brûlés par les nazis et sa maison de campagne dans les alpes autrichiennes, où il recevait l'été ses étudiants, sera confisquée. On ne sait ce qu'elle est devenue. Personne ne cherchera à savoir.

Malinowski ne pèsera d'aucun poids sur l'évolution des techniques d'administration en Papouasie, le gouverneur anglais le méprisant, le trouvant mal élevé. Ce dernier re-

crutera des «*government anthropologists*» dont aucun n'a été formé par Malinowski, et dont seul le dernier, F. E. Williams, un homme de qualité, prendra langue avec lui sur un certain nombre de sujets.

(Malinowski 1950)

(Firth 1957)

(Laracy 1975)

(Damon 1990)

(Guiart 2011)

Mamaia — Le mouvement *Mamaia*, commencé en 1826, relève de trois chantes, deux chercheurs, un allemand et un anglo-saxon, et un romancier français. L'allemand (Wilhelm Mühlmann) est plus analytique, mais moins précis dans le détail, et peut se tromper, l'anglo-saxon (Neil Gunson) plus empirique et plus précis. Le français, Victor Segalen, est un grand romantique, tout est à la fois inspiré et faux dans sa description. En dehors de l'introduction du supplice du pal qui n'a rien à voir dans le Pacifique, et là il exagère, son propos joue sur la nécessité de réciter les textes sacrés sans se tromper d'un mot, sous peine de mort (supplice du pal justement).

Ceci est le contraire absolu de la réalité océanienne. La tradition orale est éclatée partout entre des groupes de descendance, dont chacun possède et défend une version, qui n'est pas exactement la même que celle de chacun des groupes voisins. Ce qu'on doit réciter, c'est la version appartenant à son groupe de naissance, mais non seulement on peut se tromper, mais on peut ajouter des fioritures, du moins tant que l'auditoire ne proteste pas.

Le problème en effet n'est pas l'exactitude du récit, quoiqu'on puisse se disputer

gravement, entre groupes en compétition de prestige, sur tel ou tel détail, mais c'est alors une sorte de jeu social. Mais la connaissance contenue dans le texte, pas le récit lui-même, c'est-à-dire la liste de tous les noms de lieux-dits cités dans le récit, chacun de ces lieux étant revêtu d'une importance sociale ou religieuse implicite, étant le point dans l'espace de l'apparition de telle ou telle divinité, le lieu d'une revendication foncière, le lieu où est assumé tel titre correspondant à tel statut social spécifique.

Cette connaissance n'a pas été relevée par Claude Lévi-Straus, le matériau qu'il traitait ne comportant jamais des données à ce niveau de précision, les auteurs aussi bons que Boas n'ayant pas l'idée que c'était cela qu'il fallait enregistrer et non le récit plutôt littéraire qu'ils ont reçu, où le côté poétique était ce qui les attachait au texte. Boas ignorant que les variantes locales des mythes, la seule chose qu'il vaille la peine d'enregistrer selon Claude Lévi-Strauss, le mythe authentique étant une fiction, portaient une connaissance très localisée qui recouvrait aussi bien l'insertion des traits religieux dans le paysage que les revendications foncières liées à tel ou tel statut social. Comme Boas ne le savait pas, Lévi-Straus ne s'en est jamais aperçu, les documents sur lesquels il travaillait ne comportant jamais aucun relevé parcelle par parcelle.

J'en ai publié, pour trois villages contrastés de la Grande Terre et pour trois villages groupés à Lifou, que je n'ai pu lui transmettre, n'ayant jamais disposé de tirés à part du fait du coût, et le format allongé de l'*Atlas de la Nouvelle Calédonie*, où elle sont insérées, ne correspondant à celui

d'aucune machine à photocopier disponible dans mon environnement. Mais ma réédition en 1992 de *La chefferie en Mélanésie*, analysant ces mêmes cartes, n'a provoqué aucune réaction.

(Mühlmann 1955)

(Gunson 1962)

(Segalen 1956)

(Guiart 1981a et b, in ORSTOM 1981)

Mana — Les auteurs les plus sérieux et de la meilleure foi du monde, ont peiné devant ce mot qui n'est ni polynésien, ni mélanésien, mais austronésien et qui fait partie du vocabulaire qui s'est affranchi de la Mélanésie orientale pour s'installer en Polynésie occidentale. On me l'a donné à commenter dans un examen écrit en Sorbonne en 1945. Je n'ai pas été très brillant. Je ne savais pas encore qu'il ne fallait pas lui chercher un sens précis, mais relever toutes ses ambiguïtés, justement parce qu'elles étaient fonctionnelles.

La première apparition de ce mot est sous la plume du révérend Codrington, prêtre anglican et un des meilleurs éducateurs qui ait jamais travaillé dans les îles. Je l'ai retrouvé, dans une allitération, *men*, à Lifou, chez mon épouse.

Ce qui nous a tous troublés est que ce concept est affecté d'un fort coefficient de variabilité, ce que les philosophes occidentaux n'aiment pas. Il s'applique aux personnes, mais n'est jamais le même d'une individualité à une autre. Il a tout de l'énigme posée par le Sphinx aux étrangers venus l'interroger. Celui qui ne trouve pas la solution y perdra la vie.

Le *mana* est un attribut reçu à la naissance, où il est déjà fonction à la fois de

l'apport de la lignée paternelle et de la lignée maternelle avec celui de toutes les autres lignées qui se branchent sur elles de part et d'autre. Du frère aîné au frère cadet, et de la fille première née à ses frères et ses sœurs, il n'est pas identique. Cela fait déjà un certain nombre de divinités à l'origine de groupes de descendances différents qui interfèrent, et dont le nouveau-né peut espérer potentiellement la protection, à condition qu'il les respecte et prenne en compte leurs interdits, dans le cadre du statut social et du statut foncier qui lui est imparti du fait du nom choisi pour lui à la naissance, à la suite de longues délibérations précédées de longues négociations.

Ce ne sont pas les deux parents examinant l'un après l'autre les noms des saints du calendrier. La société et la culture tout entières ont été mises en branle par cette naissance attendue et on en a parlé même au-delà de l'horizon. Ce sont des cultures humaines qui tiennent compte du moindre enfant dans le coin le plus obscur. Il aura sa chance et son rôle dans l'univers qui le reçoit.

Ce *mana* n'est pas un facteur solide sur lequel on puisse s'appuyer. Il variera selon votre comportement. On peut lui faire aussi bien perdre que gagner de sa masse, de son poids social. Tout dépend de votre comportement, à la paix comme à la guerre, du mariage, ou des mariages successifs, que vous ferez, ou qu'il vous sera donné de conclure, et des alliés sûrs, ambigus ou inconséquents que vous aurez gagnés.

Vous êtes inévitablement pris, déjà par la naissance, dans des compétitions de prestige. Vos stratégies vous gagneront du *mana* ou vous en feront perdre. Dans le second

cas, la remontée sera difficile. On pourra chercher des raccourcis ou des voies de traverse, des meurtres publics ou des assassins secrets peuvent en être. On pourra avoir recours à la magie, pour se concilier les faveurs d'une femme difficile à atteindre, afin de l'épouser, ou de faire perdre du mana à son époux, ou les deux, mais alors on met sa vie en danger et il convient de s'assurer auparavant que vos alliés seront fidèles.

La compétition de prestige formalisée a ses règles, qui changent d'une île à l'autre, d'une vallée à l'autre, où l'on peut insérer des variations, qui tiendront si l'on gagne, pas si l'on perd. Cette dernière issue peut vous condamner au suicide, moyen de retrouver du *mana* au bénéfice de vos descendants immédiats.

Ces variations sont de toutes sortes, une nouvelle musique pour un chant ancien, de nouveaux textes chantés s'ajoutant aux anciens, de nouveaux pas de danse ou une danse entièrement nouvelle, tous achetés au loin. Des variations inattendues ajoutées aux sculptures habituelles qualifiant un nouveau rang social (si on les a imaginées soi même, cela coûte moins cher et le prestige à en retirer se révélera plus grand. Si on les a volées, et que cela se sait, le résultat sera contraire, à moins qu'on ait réussi à tuer le propriétaire de l'élément stylistique en combat, ou par le fait d'une embuscade bien cachée dont on murmure les tenants et les aboutissants.

Une expédition réussie au loin, sur mer ou sur terre, peut apporter du *mana* supplémentaire. Si elle est bien préparée, bien conduite et se termine par des gains spectaculaires en quantités de porcs de valeur, de vivres et de biens, et d'objets de prestige, le *mana* gagné pourra être durable.

L'échec impliquerait de recommencer d'où l'on est parti, sinon de plus bas. Rester au loin et repartir à partir d'un mariage uxori-local peut être une solution. Les aventuriers en mauvaise passe recherchent les faveurs d'une fille première née, comme partout ailleurs.

(Oliver 1955)

Ratu sir Kamisese Mara — Ce premier ministre inamovible de Fiji était un personnage remarquable à bien des égards. Son destin était inscrit dans les astres qui veillent sur les îles qui peuplent les Mers du Sud.

Lorsque la Grande Bretagne a accepté d'annexer les îles Fiji, à la demande du Conseil des Chefs de l'archipel, il y avait, dans la situation du moment, une royauté parlementaire, le parlement élu par les colons était entièrement blanc, le roi étant fijiien, deux personnages principaux, Ratu Cakobau, *vunivalu i Mbau*, le roi, et Ratu Mara, *Tui Nayau*, c'est-à-dire chef traditionnel des Îles Lau du Sud, qui représentait une forme de rééquilibrage d'un pouvoir par trop centré sur l'île de Mbau, au nord de Viti Levu.

Au moment où la Grande Bretagne rendra aux îles Fiji leur indépendance, on notera la présence de deux personnages principaux, tous deux MA de l'université d'Oxford, tous deux colonels dans l'armée fijiienne, Ratu George Cakobau, qui deviendra Gouverneur général pour la Reine et Ratu Mara, futur *Tui Nayau*, qui deviendra Premier Ministre. Ils avaient été éduqués et préparés à l'avance pour jour leur rôle.

George Cakobau buvait trop et sa santé s'altérait. Il sera mis à la retraite sur la pro-

position de Ratu Mara et remplacé par Ratu sir Penaia Ganilau, lui aussi ancien d'Oxford et colonel dans l'armée, le chef principal de l'île de Vanua Levu, et l'un de ceux dont les ancêtres avaient le pas sur tous les autres au sein de l'alliance qui groupait Rewa à Viti Levu (dont le chef traditionnel était Lady Adi Lala, l'épouse de Ratu Mara, qui était *Tui Dreketi* ou *Tui Rewa*), *Tui Mbua*, le chef de la partie occidentale de Vanua Levu (l'actuel président de la République de Fiji qui vient de décéder), *Tui Cakau*, chef de Cakaudrove, l'autre hiérarque prééminent de Vanua Levu (celui auquel le général putchiste Sitiveni Rabuka devait allégeance) et *Tui Nayau*.

En son temps comme Premier Ministre, puis comme Président de la République, Ratu sir Kamisese Mara a toujours cherché un équilibre et un arrangement politique avec les Indiens, à condition que ce soit lui le responsable suprême.

Lorsque les chefs politiques indiens ont cru, assis sur leur progression démographique, et donc électorale, pouvoir se passer de Ratu Mara et prendre le pouvoir directement eux mêmes, la position de ce dernier devint plus fragile. Il n'apportait plus aux Fijiens une paix qui les protégeait.

Les uns et les autres mettront plusieurs années à se rendre compte que le processus menant à la suprématie démographique, et donc politique, des Indiens, était en train de s'inverser.

Entre temps, George Cakobau, voulant se venger d'avoir été mis de côté, avait fait alliance avec le parti majoritaire Indien, ce qui provoquera le premier, puis le second putch militaire, montés l'un et l'autre par le colonel Sitiveni Rabuka, à qui son temps de service dans les troupes de l'ONU au

Moyen-Orient avait donné des idées.

Jacques Chirac sera à l'origine, passant par Gaston Flosse, d'une mission confiée à Jacques Denis Drollet pour aller à Suva, sonder Rabuka sur ses intentions et lui offrir une aide matérielle. Ils avaient un urgent besoin de camions militaires. On leur livrera une vingtaine de camions Renault.

Îles Marquise(s) — Tout le monde met un *s* aux Marquises, mais c'est une faute, il s'agit de la marquise de Mendoza, l'épouse du vice-roi du Pérou, et non de son mari, ou d'un univers imaginaire peuplé de marquis, comme les jambes Louis XV du chansonnier.

Ces îles jaillies de la mer sont nées d'un volcanisme jeune. Elles n'ont pas eu le temps de voir se constituer une barrière récifale, même pas frangeante. On se demande où sont passées les énormes masses de cendres qui ont forcément existé et ont laissé derrière elles les pics de basalte verticaux, à couper le souffle, qui créent ces paysages somptueux qui écrasent la présence humaine.

Le consensus actuel est que les îles Marquise ont été peuplées à partir de Samoa avant tous les autres archipels de la Polynésie orientale. De là seraient parties les pirogues dont les équipages colonisèrent les archipels du Vent et Sous le Vent des îles de la Société, puis de là de nouveau ceux qui iront aux îles Hawai'i (rejoignant d'autres venues aussi des Marquises), en Nouvelle Zélande et aux îles Cook du sud (Rarotonga).

Ce consensus me convient, non pas tant parce qu'il est si rare entre spécialistes, mais parce que la société traditionnelle des

Marquises, que l'on connaît fort mal en réalité, est très difficile à cerner, apparaissant montrer une capacité de variations de proche en proche qui la met plus aisément en parallèle avec les autres archipels de l'Océan Pacifique

Une spécialisation des Marquises est son art du tatouage, qui paraît avoir systématisé la mise en série hiérarchique des symboles multiples et indéfiniment variables du rang social dessiné sur la peau. Rechercher un seul système de symboles placées en hiérarchie me paraît être une illusion. La hiérarchie traduite par les tatouages était locale, et variait d'un point à un autre, ce qui est la situation normale dans l'ensemble du Pacifique.

La population des îles Marquise a bien failli disparaître. Celle qui a survécu l'est parce qu'elle est fortement métissée, tardivement, et a finalement acquis les anticorps qu'il lui fallait. Elle se reconstitue dans un état d'isolement relatif qui fait que l'effet du métissage est moins fort plus les nombres grandissent, et que par extraordinaire, elle avait conservé plus de sa culture originelle que les îles de la Société.

La plupart des auteurs anciens traitent des Marquises partent d'*a priori* et cherchent faire entrer les institutions locales dans ce cadre. Le résultat est que leurs informations sont biaisées sinon parfaitement inexactes. Il se produit d'ailleurs des choses bizarres, le professeur américain E. Craig-Hilly Handy propose une analyse en partie imaginaire, reconstruction à sa façon de la société ancienne qu'il entre de force dans les cadres qu'il lui présente, mais comme il ne sait pas traiter de la tradition vernaculaire, ce qu'il raconte n'est pas meilleur que ce qu'écrivent aujourd'hui d'autres auteurs

anglo-saxons tout aussi peu réalistes et tout aussi éloignées de ce pouvait être une société ancienne flexible et indéfiniment changeante d'un point à un autre. La recherche de règles et de comportement figés ne correspond jamais à la réalité en Océanie. Par contre, l'épouse de Handy, Willowdean Handy, écrit sur les Marquises des choses plus modestes, mais plus sensées.

Le problème de méthode est toujours le suivant. Venir nous affirmer sans preuves que les affaires se traitent de telle ou telle façon, quelque soient les affaires, est un comportement professionnel déplorable. Ce que nous avons besoin est de savoir comment elles se sont déroulées, tel jour à telle heure, avec quels acteurs, que l'on ait été là pour observer ou qu'on ait recueilli le récit d'un témoin, confronté au fur et à mesure au récit d'autres témoins.

Aucune généralisation assénée ne présente le moindre intérêt. On peut être certain qu'elle ne fonctionne pas et n'a jamais fonctionné. Dans tous les cas, il eut fallu qu'elle ait été appuyée sur des faits et pas sur des hypothèse camouflées comme des faits, qu'on nous présente si souvent comme une vérité d'évidence. Quand les auteurs s'expriment comme s'ils récitaient une évangile, il convient de se méfier et de suspendre son jugement.

C'est la raison pour laquelle nous sommes si ignorants en ce qui concerne les Marquises. Chacun est tout aussi peu informé que son prédécesseur, mais tout aussi persuadé d'avoir raison.

(Handy, E. 1923)
(Rollin 1929)
(Radiguet 1929)
(Suggs 1966)
(Mouly 1969)

(Bailleul 2001)
 (Bull. Soc. Et. Océa. mai 2005)
 (Crook 2007)
 (Testard de Marens 2006)

Massues — Une des armes océaniques les plus courantes est la massue. Elles sont de toutes formes, mais doivent être bien équilibrées dans la répartition des masses de bois dur, pour qu'on les ait bien en mains. Les deux parties fonctionnelles sont la poignée, qui ne doit pas glisser et la tête, la partie la plus lourde, conçue pour faire mal. On les différençiaient en massues tenues en mains jusqu'au bout et massues de jet (Fiji et Tonga), plus petites et lancées. Les massues plus lourdes étaient imaginées par les auteurs européens comme étant des casse-têtes, c'est-à-dire brandies et frappant de haut en bas et visant le crâne, que l'on voulait défoncer. Il n'y a rien de plus difficile à défoncer qu'un crâne canaque.

Et rien de plus facile à éviter que ce mouvement là, qui rend le porteur de la massue ouvert aux coups partant du côté, qu'il n'a plus les moyens de contrer, puisqu'il a les deux mains occupées. Cette description sort directement de l'imagination des Européens.

Toutes les massues sont lancées ou souvent lâchées au dernier moment. Elles visent le sternum et non la tête, qui est plus facile à mettre hors d'atteinte tant les guerriers sont exercés et agiles. On viserait la tempe si ce n'était si difficile. Seule une massue en S, maorie, est confectionnée spécifiquement pour atteindre la tempe. On comprend mieux la forme des diverses massues si elle sont destinées à frapper d'estoc et non de taille. La forme globuleuse de la tête se voit souvent ajouter une pointe, qui

blesse les chairs en plus de l'effet de masse lancée à l'horizontale.

Le soi disant casse-tête canaque en forme d'oiseau de Nouvelle Calédonie ne travaille pas par la pointe, le bec, en pic, qui est fragile et se fendrait, ou glisserait sur le côté en ratant sa cible, mais par l'arrière renforcé de la tête en forme d'oiseau, qui peut supporter n'importe quel choc, c'est-à-dire à l'inverse de ce que les Européens imaginent, la massue elle-même lancée par ce qui nous apparaît à tort être son arrière, pouvant être lâchée au dernier moment, de façon à permettre de frapper le même adversaire avec une sagaie. Si on n'est pas certain de son coup, on ne lâche pas la massue.

La très lourde massue des îles Marquise, si on l'utilisait pour frapper de taille, entraînerait son porteur avec elle, le mettant en grand danger. Utilisée d'estoc, on peut se contenter de la lâcher au dernier moment, après l'avoir lancée, puis de la ramasser au sol ensuite.

En Mélanésie, où les massues sont de formes très variées, l'utilisation varie dans le détail avec la forme. Mais le point visé est toujours le sternum. Si le coup est dévié sur l'épaule, l'atteinte n'en est pas moins grave, médicalement, mais l'adversaire n'est pas mis hors de combat et, étant donné leur résistance au mal, peut rendre en une fraction de seconde un mauvais coup.

Un bon père mariste, assistant à un combat entre guerriers de Gwahma et guerriers de l'est de Maré, s'étonnait que ces jeunes hommes étaient si agiles pour parer les coups qu'au bout de six heures de combat il n'y avait encore ni blessés ni morts.

Il ne savait pas qu'on ne devait frapper en aucun cas une personne qui était vis-à-

vis de vous en relation de parenté par alliance, qu'elle fut directe ou indirecte. On ne pouvait frapper ni son beau-père, ni son beau-frère, ni les mêmes classificatoirement, ni les mêmes parents vrais ou classificatoires par rapport à son père, sa mère, ou à tous ses pères et mères classificatoires. Puisqu'on se mariait entre adversaires traditionnels, une partie du combat était une sorte de danse rituelle.

Une petite massue en pierre polie était utilisée, en frappant par surprise à la nuque, pour les exécutions de condamnés à mort, aussi bien au Vanuatu qu'aux îles Loyalty et dans toute la Polynésie. Le navigateur français Arago a été le premier à décrire un tel incident, observé à Hawaï'i. En général, s'ils avaient la moindre intelligence, les intéressés avaient pris le large depuis longtemps. A Tanna, ces petites massues étaient utilisées aussi au combat.

Sur Romanga (Eromango), les guerriers se lançaient réciproquement au sternum des pierres taillées, et non polies, assez grosses, en forme de croissants de lune.

(Speiser 1932)

Harry Maude — Harry Maude était un personnage fascinant. Il était le seul officier du *Colonial Office* britannique inscrit au parti travailliste. Moyennant quoi, on l'expédia au fin fond du monde, aux îles Gilbert, dans des atolls qui sortaient à peine de l'océan. Il finira sa carrière comme Commissaire Résident de Sa Majesté aux îles Gilbert, après la guerre, puis sera historien du Pacifique Sud à l'Université Nationale Australienne de Canberra. Pendant la guerre, les Gilbert étant occupées par les Ja-

ponais, il travaillera à la Haute Commission pour le Pacifique Occidental, à Fiji, et sera envoyé un peu partout pour traiter les dossiers difficiles.

Après la guerre, il aura la charge de reconstruire les îles Gilbert. Aucune société commerciale du passé de l'archipel ne voulant y retourner, il mettra sur pied un système coopératif qui permettra de gérer les importations et les exportations et d'utiliser les profits de ces opérations et le peu de crédits accessibles pour reconstruire écoles, dispensaires et moyens portuaires, ainsi que de replanter les cocoteraies détruites par les opérations militaires.

Puis il sera directeur du développement social à la Commission du Pacifique Sud où j'ai apprécié et sa connaissance sans rivale de la région et sa disponibilité à donner toutes les informations qui n'étaient disponibles nulle part. J'ai dû agir pour le protéger d'une campagne de calomnies constante de la part du dr Massal, époux d'une demoiselle Martin de Tahiti, qui était lépreuse, qui ne supportait pas qu'on lui soit supérieur intellectuellement. C'est là qu'il passera à l'A. N. U., où il sera plus libre de ses initiatives, tout en faisant très attention de ne pas se faire des ennemis. Cet homme était d'une prudence de Sioux.

Ce qu'il publiera sur la région équatoriale du Pacifique Sud constitue un sommet de la connaissance concernant des îles ou personne ne va jamais.

Il était originaire des îles anglo-normandes, comme son épouse, Honor, qui s'était spécialisée dans la description et l'analyse des jeux de ficelle dans les îles de la région.

J'avais organisé le séjour de cette dernière au sein d'une famille mélanésienne à

Houaïlou pour qu'elle puisse relever de nouveaux jeux de ficelle. La maison, celle d'un futur maire de la vallée, disposait de tout le confort. J'ai été confronté alors à sa panique à l'idée de se trouver seule dans un village canaque. J'ai dû la ramener à la mission protestante de Do Néva. Alors qu'elle avait passé trente ans aux Gilbert et aux îles Fiji, entourée de serviteurs insulaires et dans des îles où personne ne serait venue à son secours s'il s'était passé quelque chose. J'étais bien embarrassé et surtout presque incrédule.

Devant l'apparition aux îles Gilbert d'un mouvement prophétique qu'il n'avait pas les moyens, en forces du maintien de l'ordre, de contrôler s'il se développait, Harry Maude avait eu l'idée, inspirée par des actions du mouvement fasciste en Italie, de faire arrêter le prophète et de lui faire donner une bonne dose d'huile de ricin. Le prophète du coup abandonnera sa vocation et le mouvement s'arrêtera. C'est la seule expérience dans la région d'une telle manière de traiter ceux des hommes de Dieu non inscrits comme tels sur les registres officiels.

(Maude 1968 et 1981)

Margaret Mead — Célèbre par ses trois maris successifs, un prêtre anglican, deux ethnologues — je croyait connaître un quatrième, magistrat, mais il a disparu des biographies officielles — plus deux liaisons homosexuelles, Margaret Mead (1901-1978) est à l'origine en Amérique de la libération sexuelle et du mouvement féministe, en plus d'une transformation vraiment par trop libérale et pas toujours de bon sens des principes de l'éducation des

enfants.

On a appris par sa fille que c'était-elle l'inspiratrice du célèbre dr Spoke, à qui elle imposait ses vues. Elle a toujours voulu utiliser ses données de terrain pour une démonstration facilitant la transformation de sa société de naissance et elle a parfaitement réussi, en quelque sorte à mains nues, ne s'étant jamais intéressée à la mise sur pied d'un mouvement organisé quelconque.

Ceci dit, ses ouvrages contiennent le pire et le meilleur. Le pire quand elle cherche un point à utiliser dans son combat interne à la société yankee (la femme Mundugumor guerrière : les Mundugumor existent, les femmes guerrières sont encore à découvrir). Le meilleur lorsqu'elle applique du simple bon sens à des problèmes ethnographiques, et ça, elle s'y met souvent.

Elle était parfaitement capable de mentir, je l'ai vu faire dans une réunion internationale, mais cela ne signifie nullement qu'elle mentait toujours. En ce qui concerne son livre sur Samoa, le premier, elle n'avait aucune expérience, sa méthode de travail n'est pas évidente, et les psychologues de l'époque avaient encore bien des points de méthode à découvrir. En plus, il n'est pas très enthousiasmant, on y apprend pas grand chose sur le Pacifique.

Gregory Bateson sera plus sérieux chez les Iatmul qu'elle à Samoa. Mais il avait une hérédité scientifique de poids et une meilleure formation universitaire qu'elle. Personne ne parle pourtant de *New Lives for Old*, le meilleur ouvrage anthropologique de Margaret Mead selon moi. Sa description de la grève des policiers papous à Rabaul est un morceau d'anthologie. Le père du président Michaël Somare était dans cette affaire là.

Sa caractéristique était que, bien mieux que ses collègues masculins dont la plupart n'essayaient même pas, elle avait le chic pour décrire les relations de toutes sortes entre les individus sur la place du village le soir. Dans quelle mesure ces «vignettes» étaient véridiques, je suis bien incapable de le dire, mais, dans le contexte, elles étaient parfaitement vraisemblables.

Derek Freeman, son contradicteur, professeur à Canberra, lui, était complètement fou. Mais il n'est pas entré de force dans un musée, mais dans la maison privée de Tom Harrisson, qui était un menteur de première. Il n'a pas détruit des pièces de musée, mais des sculptures toutes récentes réalisées pour ce dernier. Il n'a pas attendu d'être à la retraite pour s'en prendre à Margaret Mead, mais s'est mis sur ce dossier dès son retour de Sarawak, en particulier parce que cela arrangeait l'Université Nationale de Canberra qu'il trouve ainsi un (une) bouc-émissaire. Comme cela ses collègues avaient la paix. Sinon, il était redoutable en tant que débateur, toujours bien persuadé qu'il avait raison. Il terrorisait les étudiants. Il avait été membre du parti communiste néo-zélandais, puis officier de marine pendant la guerre et avait montré là ce trait de caractère dans les punitions qu'il aimait infliger aux membres de l'équipage. L'université en le recrutant, ne s'était pas renseignée, ce qui est courant.

(M. Mead 1956)

(Mary Bateson 1984)

(Foerstel & Gilliam 1992)

Sydney Moko Mead — Sydney Mead est un de ces Maoris qui se sont séparés de l'anthropologie dans les universités de

Nouvelle Zélande, créant des départements d'Etudes Maories, de façon à ne plus être les objets des études des savants *pakeha*, c'est-à-dire européens qui, au cours des deux siècles derniers siècles, ont affirmés, quant à la culture maorie, des choses qui étaient en grande partie inexacts. Il a enseigné à Toronto, au Canada, puis à Wellington. Il a toujours été un militant actif de la cause maorie, enregistrant de ce fait à un moment des menaces de mort au téléphone et se faisant injurier publiquement par un premier ministre de droite. En dehors de sa propre société, ses travaux ont porté sur les îles Salomon, dans la baie de Star Harbour à San Cristobal.

Autour de lui s'est organisée une forme d'édition de documents et d'études portant sur des familles étendues maories, textes qui bénéficiaient d'une édition confidentielle restreinte aux membres du *ha'apu*, de façon à ce que les Européens ne s'en mêlent pas et n'y aient pas accès.

(S. Mead 1975, 1982)

Médecine traditionnelle — En dehors de la Nouvelle Calédonie et de l'Australie, qui comportent une flore originale importante, les plantes médicinales sont les mêmes dans tout l'arc indo-pacifique. Elles sont venues avec les hommes, de l'Asie du Sud et pas de l'aire sino-mongole. Elles sont de moins en moins nombreuses et diversifiées en progressant de l'ouest à l'est. Les plantes médicinales polynésiennes ne sont venues en aucun cas de Taiwan. Ce sont les mêmes qu'aux Indes, mais bien moins nombreuses.

Les maux qui sont soignés par les guérisseurs insulaires avec de bons résultats

sont les problèmes intestinaux, les blessures, y compris par balles et les membres cassés. On obtient avec les remèdes végétaux canaques de meilleures cicatrisations qu'avec les produits européens.

La feuille de faux kava, appliquée par sa partie inférieure velue sur les petites blessures, les empêchent de s'infecter et de se transformer en ulcères tropicaux, qu'ils ne savent pas vraiment soigner. Aucun botaniste ne m'a encore donné son nom scientifique.

Les scarifications au front contre les migraines ont de bons résultats. La cendre de bois qui baigne les corps et se répand dans les habitats est un bon antiseptique. Le kava bu vert est un excellent préventif contre la gonorrhée. La chaux fabriquée à partir de coquillages sert à tuer les poux et les lentes en même temps qu'à décolorer les cheveux. La simple eau de mer, par un bain quotidien, est un préventif contre les mycoses, par l'iode qui y est contenue. Ils tirent aussi tout le parti possible des sources sulfureuses à des températures supportables, ou de celles que l'on découvre à marée basse.

(Spencer 1941)
 (Vienne 1982)
 (Lemaître 1985)
 (Morrison, Geraghty & Crowl, 1994)
 (Suggs 1966)
 (Lewis 1975)
 (Salomon 2000)
 (Limousin et Bessières 2006)

Mégapodes — Cet oiseau maçon a plusieurs tours dans son sac. Il maçonne un nid, pour un ou un petit nombre d'œufs, et y place des éléments végétaux en processus de putréfaction de façon à créer une chaleur

qui entoure l'œuf, ou les œufs. Mais il peut enterrer ses œufs, pour la même raison, dans la cendre volcanique tiède. Un mégapode géant, en Nouvelle Calédonie, construisait un socle maçonné entouré de pierres ferrugineuses qui accumulaient la chaleur du jour et la rendaient à l'œuf la nuit.

Cette capacité technique en a fait un personnage important et constant de la mythologie océanienne, sur lequel Serge Dunis a été le premier à attirer l'attention, après Arthur Bernard Deacon à Malekula. L'oiseau devient une sorte de magicien, capable de créer des objets et de la nourriture en abondance.

(Deacon 1934)
 (Allan 1957, p. 159-161)
 (Dunis 2009)
 (Guiart 2011)

(le mégapodes et leurs œufs dans la cendre volcanique en face du village sinistré de Matupit, film remarquable présenté dans le cadre de l'émission *Thalassa*)

Mélanésiens — La Mélanésie, comme la Polynésie, est un concept occidental de géographie physique, qui ne correspond à rien en géographie humaine, les même gens se retrouvant de part d'autre d'une frontière soi disant culturelle qui n'a pas la moindre existence objective.

La seule différence est que la Polynésie est plus à l'est et que, dans le mouvement du peuplement naturel et humain d'îles ainsi sorties de la mer, mais par archipels plus éloignés les uns des autres et par îles plus petites, d'ouest en est au fur et à mesure que l'on avance, la faune et la flore deviennent plus pauvres, et la différenciation

entre les groupes humains moins évidente, les langues parlées sont plus proches, plus souvent mutuellement intelligibles, et l'apparence physique plus cohérente.

La Mélanésie en tant qu'ensemble humain a eu bien plus de quarante mille ans pour se diversifier. Ce qu'on désigne sous le nom de Polynésie à peine de trois à deux mille selon la position atteinte en direction de l'est. Cela suffit à expliquer la faible différence, très superficielle, très fortement exagérée par les auteurs occidentaux.

Les missionnaires de la *London Missionary Society*, dans leur secondes et troisièmes générations redevenues conquérantes sous l'impulsion de John Williams, qui s'installaient à la fois aux îles Samoa, aux îles Cook, puis au Vanuatu et aux îles Loyalty, avant de se transporter en Papouasie orientale et aux îles du détroit de Torrès, puis à Madagascar, classaient la partie orientale de ce que nous appelons aujourd'hui la Mélanésie dans la Polynésie occidentale.

Ils étaient là au bon moment, voyaient comment les gens vivaient, s'habillaient, comment les hommes, excepté aux Fiji, se coiffaient à ce moment là de la même façon, les cheveux tirés en nattes fines vers l'arrière, comment ils avaient la même nourriture, préparée en gros de la même façon, ornaient leurs maison des mêmes fleurs et feuilles colorées qu'ils piquaient aussi dans leurs cheveux, à leurs bras ou en bas de leurs dos, pêchaient les mêmes poissons, cultivaient les mêmes légumes racines, confectionnaient leurs tissus végétaux avec l'écorce de la même plante, avec la même technique féminine de battage humide, buvaient le soir ou dans les occasions cérémonielles le même kava, et naviguaient dans

les mêmes pirogues à balanciers ou les mêmes pirogues doubles. Des milliers de petits détails différaient, permettant la spécialisation de milliers de groupes de descendance mais, en gros, la civilisation côtière océanienne aux XVII^e et XVIII^e siècles était la même.

Une des différences entre la Polynésie et la Mélanésie est l'aspect physique des gens. Les Mélanésiens sont de tous les genres et différent les uns des autres à l'intérieur des mêmes villages actuels, villages artificiels né de la christianisation et qui ont aujourd'hui tendance à éclater. Ils ne tiennent ensemble que si on leur a apporté l'eau courante et même l'électricité, et encore. La technologie la plus pointue de notre temps va leur permettre de continuer à quitter les villages coloniaux pour réoccuper les terres de leurs ancêtres. Là où sont leurs morts, même si les Blancs ont pillé les cimetières, les défunts sont toujours là en esprit, qui hantent les abords de leurs anciennes demeures livrées aux déprédations du bétail des conquérants.

L'école ne suffit plus à maintenir en vie des agglomérations où le système colonial avait installé de force les groupes qui étaient entre eux en compétition de prestige et préfèrent aujourd'hui se retrouver dans une situation plus paisible, où ils ne sont pas confrontés chaque jour à des antagonismes remontant à l'an Jésus-Christ.

L'apparence physique si multiple des habitants des îles mélanésiennes relève du lien constant conservé avec l'Asie, par l'intermédiaire de l'Indonésie, et d'une diversification génétique sans cesse additionnée de nouveaux facteurs. Plantes, fruits de mer (les «beiches de mer»), *biche la mar* du por-

tuguais, holothuries, pour le marché chinois, et plus à l'ouest les noix de muscade de la Nouvelle Guinée occidentale), fournitures diverses (les assiettes en porcelaine chinoise et les perles de verre de même provenance) n'ont jamais cessé de circuler, avec ceux qui les apportaient et établissaient des mini stations d'échange sur les côtes.

Les micro mouvements de micro groupes humains, constituant un réseau énorme animé d'un mouvement brownien, mais allant en gros vers l'est, ont mis des millénaires pour traverser la Nouvelle Guinée en passant par la montagne. Ils se poursuivent toujours, poussés par la recherche de situations plus confortables que celle dont chacun bénéficie. Les inventions techniques circulaient aussi, sauf que la diffusion du travail du métal était bloqué à la pointe occidentale de la Nouvelle Guinée, toutes les autorités indonésiennes préexistant à la diffusion de l'hindouisme et de celle de l'islam, et celles depuis, étant d'accord pour refuser la connaissance du métal aux Papous, de façon à conserver une marge de supériorité sur ces gens qu'il traitaient de «singes».

Ces derniers, ou du moins les plus proches, se vengeaient par des expéditions annuelles de piraterie, à l'occasion desquelles ils emportaient ce qu'ils voulaient et pas seulement ce que les Indonésiens avaient décidé de leur vendre. Mais ils ne pouvaient voler une technologie qu'on ne leur expliquait pas.

(Brookfield et Hart 1971)

Les mensonges — On rencontre, dans l'immense littérature, surtout anglo-saxon-

ne, sur le Pacifique Sud, toutes sortes de personnages dont la recherche de la vérité n'était vraiment pas le problème. Au XIX^e siècle, les auteurs se permettaient des fantaisies vraiment très grandes, altérant la réalité des îles bien au-delà de ce qui aurait dû être permis. Nul n'y voyait malice et c'est bien dommage parce qu'on a perdu ainsi des témoignages complètement transformés par souci littéraire (ce qui se vend, ce qui ne se vend pas) qui auraient pu être intéressants.

Le premier administrateur colonial australien qui a découvert les populations nombreuses des Hautes Terres, en amont de la rivière Fly, s'est ainsi laissé aller à raconter ce qui n'était pas, des dangers qu'il n'avait pas couru. Il n'a pas relaté les réactions violentes de la part de ses miliciens armés, tirant dans le dos de gens qui s'enfuyaient, qu'il a recouvert de son silence. De même, Leahy, le mineur qui découvrira les Anga, poursuivant sa route, a massacré au-delà de ce que justifiait la faible résistance qu'il rencontra, ce qu'il cachera dans le rapport publié. Mais les populations intéressées ont une mémoire longue.

Les rapports administratifs du gouvernement indonésien quant à sa façon de gérer la Nouvelle Guinée occidentale au profit de la société minière américaine liée au Pentagone *Freeport*, celle qui a financé le coup d'état du général Suharto (l'instrument de ce putsch était la division blindée Siliwangi, équipée de chars français et formée par des officiers français), sont un tissu constant de mensonges, cachant les bombardements de villages papous strafés à la mitrailleuse s'ils sont soupçonnés de cacher les militants du mouvement armé pour l'indépendance, les bombardements de villages

sur l'île de Biak par l'artillerie, les assassinations de cadres papous soupçonnés d'être indépendantistes, mais aussi la destruction de surfaces naturelles énormes du fait de la plus grande exploitation d'or au monde, qui met ses décharges en aval au lieu d'en amont, les livrant à l'érosion par les pluies constantes dans la région, d'où une pollution très au-delà de l'environnement immédiat.

Mais il y a aussi des chercheurs qui mentent. Un linguiste très connu de l'*Australian National University* a volé à la mission protestante de Xepenehe à Lifou, l'état premier d'un dictionnaire de la langue *drehu*, dictionnaire réalisé par Maurice Lenormand qui l'avait confié au missionnaire pour qu'il soit relu sur place. Le linguiste publiera en Australie ce dictionnaire sous son nom à lui, la fraude étant facilement reconnaissable parce que Lenormand, botaniste averti et pharmacien, avait soigné les déterminations botaniques des plantes médicinales, qu'on retrouve intégralement dans la publication australienne, alors que le linguiste de l'ANU n'avait aucune prédisposition, ni préparation, ni compétence, ni ne disposait d'aucune collaboration lui permettant de réaliser ce qui était à cette date là, une première.

Un historien de la Nouvelle-Calédonie, chassé de l'université pour un comportement à l'opposé des règles gouvernant la vie académique, a publié pour son accréditation à diriger les recherches, un ouvrage constitué essentiellement d'attaques et de mensonges me concernant. Tout est inventé. Il a eu son accréditation parce que le manuscrit a été examiné en commission en l'absence du rapporteur souffrant, qui

concluait au refus, ce qui est irrégulier.

J'avais eu, avec Michel Panoff, à refuser l'édition par la société des Océanistes de sa thèse, soumise à un jury ne sachant rien du Pacifique et qui était faite essentiellement d'un collage des textes des bons pères maristes des îles Wallis, sans même mettre les textes entre guillemets. Or nous avions à la société les originaux de ces textes. La comparaison était facile. La thèse sera publiée par la suite à Bordeaux, fortement remaniée, avec moins de citations mais cette fois entre guillemets et un appareil de notes un peu plus consistant. Quelqu'un avait dû lui remonter les bretelles, utilement. Ce garçon ne sait pas travailler et ne publie que des copiers de textes pris par ci ou par là, ou des textes de ses étudiants qu'il publie sous son nom.

Ces mœurs sont plus fréquentes qu'on ne l'imaginerait, à ma grande surprise d'ailleurs, puisque je n'ai pas de cas dans ma génération, ni dans celle de Claude Lévi-Strauss. On connaissait des cas de «mauvaises thèses», mais pas de thèses plagiées. La désintégration de la qualité du personnel universitaire est partie de 1968, dès ce moment on a vu percer des individualités qui faisaient carrière en étant soutenus par les syndicats de chercheurs, ou le syndicat universitaire de gauche, ou celui de droite, alors que dans la situation précédente, où le parti communiste était influent, aucune personnalité scientifiquement discutable ne passait les filtres en place.

L'éclatement de la Sorbonne voulue par les Gaullistes, mais rendu inévitable à cause de l'entrée de masses d'étudiants nouveaux, créera un appel d'air par où passeront des gens qui n'auraient auparavant jamais pu atteindre un rang magistral. En fin de

compte on s'est retrouvé, dans des universités de la couronne, ou en province, avec des professeurs se targuant d'être anthropologues alors qu'ils n'avaient aucune formation dans la discipline. C'est pire aujourd'hui.

En Nouvelle Calédonie, on a vu arriver des psychiatres ou psychothérapeutes se disant dès le premier jour compétents vis-à-vis de la société première, dangereux lorsqu'ils étaient pieds-noirs parce que venant avec un préjugé contre les Canaques, voulant se venger sur eux de ce qu'ils avaient subi, ou croyaient avoir subi en Algérie (ce qui s'était passé à Oran n'avait pas eu lieu à Alger, mais la panique avait été la même). Le pire était quand ils avaient réussi à se faire inscrire comme expert auprès des tribunaux. Ils affirmaient n'importe quoi, et prétendaient conclure à partir des tests psychotechniques cognitifs mis au point pour le public métropolitain et parfaitement inadaptés dans le Pacifique.

Un des menteurs les plus extraordinaires aura été Bernard Brou, ingénieur des Travaux Publics, qui s'était reconverti en Président d'une pseudo association d'Histoire de la Nouvelle Calédonie. Il écrivait et publiait au fur et à mesure de ses inventions. Il avait imaginé que les poteries dites Lapita, au décor sophistiqué, étant si belles, elles ne pouvaient être le fait des Canaques. Il en avait déduit qu'elles avaient été confectionnées par une population blanche, les Aïnous, et que puisqu'il n'en y avait aucune trace, c'est que les méchants Canaques les avaient massacrés. La Nouvelle Calédonie est si profondément raciste que ce mauvais roman a été à un moment enseigné dans le secondaire, en particulier aux élèves

canaques, les enseignants, pour l'essentiel métropolitains, n'ayant opposé à cette obligation aucune tentative de réflexion critique.

Certains de ces derniers n'ont parfois bénéficié d'aucune réelle formation, au sens de l'éducation de l'esprit, un pseudo historien récent ayant publié ce jugement, signe d'une incompétence rare, selon lequel la langue de Touho, *une des trois langues à tons* du Territoire, était «un sabir de guerriers», alors que c'est une des langues les plus anciennes de la Grande Terre.

Sur quelle base a-t-il cru pouvoir offrir une pareille hérésie ? La seule est la constante méchanceté maintenue de l'opinion publique coloniale contre les Canaques. Il ne faut pas qu'ils aient à montrer quoi que ce soit de bien ou de noble. On ira même, conceptuellement, jusqu'à vouloir détruire ce qui est leur bien le plus cher, à part leur terre, leur langue. Pendant deux siècles, dans toute la région, l'enseignement européen s'est attelé à cette tâche.

Un universitaire en renom, Alban Bensa, qui fut un de mes étudiants, entrera dans la même catégorie, le jour où, dans une note en exergue à des textes vernaculaires *paici*, il affirmera que les Canaques de Nouvelle Calédonie procédaient à des sacrifices humains au moment des rites des prémices de la récolte d'ignames. Les prémices sont une affaire symboliquement liée à la vie, pas à la mort, et nulle part dans le Pacifique sont-ils illustrés par un sacrifice humain. Il ne pouvait imaginer plus méchante calomnie. C'est là un remugle de son passé à fréquenter les explorateurs de la salle Pleyel.

(Brou 1977)

(Ballard sd, 2003,2006)

Alfred Métraux — Ethnographe suisse de très grand renom, Métraux était un spécialiste de l'Amérique du Sud et en particulier des Indiens Tupi du Brésil (un collègue américain a méchamment écrit: « *Tupi or not tupi* »), jusqu'à ce que le dr Paul Rivet, directeur du musée d'ethnographie du Trocadéro (qui deviendra musée de l'Homme), lui propose à brûle-pourpoint, trois jours avant le départ du navire de guerre français, de partir en mission d'un an à l'île de Pâques avec Henri Lavachery, un archéologue belge, devant être récupéré par un navire de guerre de la même nationalité. Métraux acceptera ce qui était une affaire montée sur un coup de dés, ce qui en fin de compte affermira sa réputation internationale.

On ira heureusement le chercher avant que n'éclate la dernière guerre. Il passera ensuite un an au *Bernice Pauahi Bishop Museum*, sur une bourse de l'université de Yale, pour rédiger ses matériaux qui seront publiés par ce musée. Rivet n'avait prévu aucun point de chute pour Métraux au retour. Il n'en avait pas les moyens. Les Américains y pallieront et Métraux passera la guerre aux Etats-Unis, retrouvant sa spécialisation sud-américaine. L'intérêt de l'opération est qu'il balayera un certain nombre de notions imaginaires concernant l'île de Pâques.

Métraux présentait un avantage, pas de complexe de la page blanche. Il écrivait régulièrement, sans problèmes de conscience, ce qu'il avait vu, expérimenté sur le terrain et le résultat de la mise en ordre de ses notes. C'était un machine intellectuelle bien huilé qui imposait le respect. Son suicide est un drame pour la connaissance.

(Jausen 1893, 1935-36)
(Métraux 1940, 1941, 1957)
(Laroche 1990)
(McCall 1980, 1994)

Mikluho-Maclay — Prénom Nicolai (1846-1888), chercheur russe ancien de grande qualité, études aux Universités de Heidelberg, Leipzig et Iéna. Voir la *Rai Coast* où il a été le premier blanc à vivre au milieu des Papous.

Micronésie — Longtemps pays japonais, le terme de colonie n'ayant jamais été utilisé, la Micronésie, devenue américaine, puis plus ou moins indépendante, selon l'utilité stratégique des archipels pour la politique internationale des Etats-Unis, aura acquis au moins une vision de la relativité des notions de souveraineté, après avoir été partiellement et plus ou moins espagnole, puis allemande, puis japonaise, puis américaine, dans les trois derniers cas soumise à des maîtres possédant de gros canons de marine dont ils usaient généreusement pour arroser qui ne leur convenait pas.

Cependant, ce sera sous les Japonais que le niveau de vie des habitants premiers de la Micronésie aura été le plus élevé. Elle est réduite aujourd'hui à des structures pseudo étatiques sans consistance et sans moyens monétaires, pour des pays qui ne produisent rien et qui sont trop loin de Washington.

Ces îles sont peu visitées parce que la rupture du transport aérien à Honolulu augmente fortement le coût des voyages et que les infrastructures touristiques sont trop faibles pour le moment, le coût d'approvisionnement les hôtels avec la nourriture préférée par les touristes, qui peuvent venir ou pas, étant

encore plus cher que de faire venir les touristes eux-mêmes.

Excepté pour les catégories particulières bien organisées comme ceux qui veulent plonger au-dessus des navires japonais coulés dans la rade de Chuuk (Truk).

Le vrai tourisme qui rapporte est militaire, mais il traîne avec lui, à proximité immédiate des bases de lancement de fusées les plus modernes, comme autrefois au Vietnam ou aux Philippines, des quartiers improvisés où la misère est aussi choquante qu'inconnue à l'extérieur, ce qui n'est pas le cas d'Agana à Guam, ville de garnison depuis le temps des Espagnols.

Un tourisme japonais se développe, mais soigneusement restreint à des ghettos d'hôtels et de restaurants et commerces japonais, où ces derniers, bien encadrés, ne voient que ce qu'on veut bien leur montrer et surtout pas les sites des combats de la dernière guerre, qui ne sont plus guère visités que par des fonctionnaires nippons chargés de leurs cimetières militaires nationaux, le flot contrôlé des familles des morts se dissolvant avec le temps.

Comme la Polynésie, la Micronésie se répartit entre îles basses, coralliennes, parmi les atolls les plus grands et les plus isolés au monde, et îles hautes, pas très hautes mais de relief chahuté et pas très grandes. La différence est la proximité relative des Îles Philippines et des îles qui prolongent le Japon en direction du sud. La Micronésie n'est pas isolée, elle a constamment reçu des influences culturelles du nord-ouest et du sud-ouest, et cela depuis quarante mille ans au moins. Elle en a répercuté une partie en direction du sud, c'est-à-dire de la Mélanésie, îles de l'Amirauté, îles de l'archipel Bismarck, îles Sa-

lomon et Vanuatu.

Selon la tradition orale, l'arrivée des porcs sur Espiritu Santo au Vanuatu est venue de la pointe nord-ouest de l'île, où l'influence micronésienne est évidente de par les lances à bouquets touffus d'épines de raies. On est généralement d'accord pour penser que l'apport de l'élevage des porcs est un phénomène relativement récent en Mélanésie, puis en Polynésie. Mais est-il venu par le nord ou par l'Indonésie ? Son arrivée par la Micronésie expliquerait qu'il ne soit pas parvenu en Nouvelle Calédonie, alors qu'il s'est retrouvé sans problèmes à Tahiti (Micronésie → Kiribati → Samoa → Marquises → Tahiti ?).

Des systèmes politiques sophistiqués sont nés en Micronésie, dont celui centré sur Yap et sa monnaie de disques de pierres trouées monumentaux, qui fédérait une île multiple à collines relativement hautes et un enchaînement d'atolls qui devaient un hommage à Yap.

La république de Koror (autrefois nommée Palau, déformation du nom espagnol Los Palaos) a exprimé ouvertement ce qui est partout dans la région la volonté des insulaires, à partir de l'expérience de la guerre du Pacifique, de tenter d'échapper à une guerre montée sur leur sol par les Européens (les Américains) et leurs ennemis, guerre où ils n'auraient de nouveau qu'à en pâtir sans y être pour quoi que ce soit. C'est la raison de leur résistance à accepter que les forces U.S. obtiennent l'autorisation de stocker des armes nucléaires sur leur sol (il existe pourtant assez d'îles inhabitées dans la région où les Américains pourraient agir comme ils le voudraient).

La résistance aux volontés américaines

a créé une atmosphère de grand guignol constitutionnel où les insulaires sont les vraies victimes. Un président de la République a été assassiné à un moment où il voulait rendre public des versements illégaux à des hommes politiques dans le cadre d'un contrat extraordinairement cher pour une usine électrique destinée à fournir l'électricité à la future base de sous-marins atomiques, usine que l'on avait imaginé de faire payer par les insulaires, de manière à les endetter à un niveau tel qu'ils seraient amenés à rescipiscence. L'interdiction de la loi américaine contre la corruption industrielle avait été tournée en prenant une société de construction anglaise qui disparaîtra ensuite, ne laissant pas d'archives, mais l'usine est bien là et elle est en faillite constante parce que sur-équipée.

(Wilson 1799)
(Christian 1899)
(Hambruch 1914-1915, 1932)
(Eilers 1933)
(Nevermann 1933)
(Barnett 1949)
(Tetens 1958)
(Lessa 1966)
(Riesenberg 1968)
(Pehaut 1990)
(Hezel 1995)
(Sack 1997)

Migrations — C'est le concept le plus étrange et le plus faux qui ait été introduit par les Occidentaux dans le Pacifique.

L'origine est cette histoire des Helvètes, la première migration touristique de masse, se présentant à plusieurs centaines de milliers, à un passage du Rhône, avec chars à bœufs, femmes et enfants, et exigeant le libre passage pour aller s'installer dans les

plaines au soleil de la Méditerranée, les légions du consul Marius en faisant un grand carnage.

Les gestionnaires des trésors nationaux des pays européens doivent penser que Marius n'a fait le travail qu'à moitié. Il est quand même resté beaucoup d'Helvètes, c'est-à-dire beaucoup de Suisses, leurs banquiers se vengeant du massacre en créant des problèmes à tout le monde. Il aurait mieux valu les laisser passer, ils seraient en train de boire du Fendant sur les plages à Montpellier.

En dehors du fait que Marius a bien mérité son nom dans cette affaire, ce massacre apparaît tout de même très exagéré, il se plaignait que les femmes helvètes se battaient comme des hommes et qu'il avait fallu les tuer une par une. Il en est resté assez heureusement pour venir comme «demoiselles» missionnaires protestantes dans le Pacifique. Elles avaient souvent plus de tête que les missionnaires masculins français.

Depuis cette aventure pionnière, on explique tout par de grandes migrations collectives, ce qui paraît insensé, les problèmes d'intendance posés par une migration collective étant pratiquement impossibles à résoudre. Il n'y en a trace nulle part. Comment nourrir des milliers de gens à l'arrivée dans une île inhabitée ? Alexandre Selkirk a eu assez de mal à survivre tout seul à l'île Juan Fernandez.

Les peuples du Pacifique sont venus tranquillement, par tout petits paquets qui ne gênaient personne, de baie en baie le long des côtes d'Asie puis, à partir du détroit de Malacca, d'île en île, adaptables en toutes circonstances, utilisant des radeaux à double épaisseur propulsés à la godille à

partie d'une ouverture au centre.

Il leur a fallu le temps pour assimiler la connaissance des flores et des faunes, pour eux nouvelles et pour créer la multitude des langues qui les caractérisent aujourd'hui, ainsi que toutes les techniques originales, de pêche, de chasse, de construction et d'agriculture qu'ils ont imaginées, puis améliorées au fur et à mesure des millénaires.

Leur instrument essentiel de conquête a été ce que l'on désigne professionnellement du nom de mariage uxorilocal, c'est-à-dire le mariage avec une fille du cru, autant que possible une fille première-née qui a partout le choix de son mari et trouve du prestige dans un mariage avec un étranger, lequel assure ainsi à ses enfants un accès à la terre. Ce moyen de propulsion sociale d'île en île n'a jamais cessé et se poursuit partout aujourd'hui.

Richard Moench — Elève de Douglas Oliver, Moench avait été choisi pour tout d'abord apprendre le *hakka*, la langue majoritaire chez les immigrés chinois à Tahiti. Ce à quoi personne n'avait pensé jusqu'alors, et même pas la France responsable du Territoire. C'était la condition pour qu'une étude de la population chinoise puisse être réussie. Elle le sera et nous apprendrons bien des choses sur les réseaux internes de financement des commerces et affaires chinoises, toutes choses que nous ne savions pas et que l'administration française ignorait superbement. Par contre, l'information sur le lien avec les réseaux chinois extérieurs au Territoire, dont le réseau *hakka*, restera ignorée. Personne n'en pipera mot.

Le premier jury auquel le travail écrit de Richard Moench sera soumis refusera le financement de son édition, sous prétexte que ce n'était pas de l'anthropologie. Ils devaient penser que c'était là le travail de la CIA. Mais comme on le sait, la CIA ne fait jamais son travail convenablement. On trouvera un autre financement. Mais cette rétraction montre bien la difficulté de faire passer une idée nouvelle, même dans le pays considéré comme le plus intellectuellement ouvert de la planète.

Monnaies — On appelle monnaies, ce qui est une simplification, des objets complexes fabriqués à partir de coquillages, dont des *Conus* ou des bénitiers, récents ou fossiles (dans ce dernier exemple en ce qui concerne les îles Salomon).

Le facteur commun de ces monnaies, du moins celles qui nécessitent un montage utilisant des fibres végétales, est que ce montage a recours à des techniques similaires à celle du tricot, mais sans avoir recours au moindre nœud. Les arrêts utilisent une surliure et jamais de nœuds, dont la symbolique est la mort, alors que celle de la monnaie, que l'on échange au moment des naissances, des deuils et des mariages, est la vie.

Des pseudo monnaies monumentales, taillées dans un calcaire fossile, existent à la fois à Yap, en Micronésie, et sur Romanga (Eromango) au sud du Vanuatu, mais pas dans les îles voisines de chacun de ces exemples qui autour de Yap ne les fabriquent pas, même si elles les utilisent. Elles sont extraites de site particuliers, peu nombreux, où on les découpe dans une roche calcaire particulière à grain fin. De

rare photos allemandes anciennes montrent le travail, les Espagnols qui étaient là avant, à l'esprit peu systématiques, ne s'intéressant pas à l'ethnographie.

Les monnaies taillées dans le bénitier fossile aux Salomons peuvent prendre l'aspect d'un bracelet à large ouverture, difficile à porter comme tel, qui sert donc exclusivement aux échanges ou est porté sur l'épaule ou dans le dos, soutenu par des liens végétaux dans les deux sens. Le travail est exécuté grossièrement avec la perceuse à arc et volant ou à contre-poids, puis on casse entre les trous et l'on polit patiemment, par exemple en utilisant une tresse de fibres d'enveloppe de noix de coco qui entraîne avec elle du sable de rivière, lequel sert au polissage. Des objets du culte des ancêtres sont taillés de la même façon, dans le même matériau, dans les îles occidentales de l'archipel des Salomons.

Les monnaies utilisant des *Comus* de grande taille et de différentes couleurs constituent un travail de femmes aux îles Salomon. Ce travail utilise le même perçoir à archet. Il s'agit de travaux importants, non plus de simples lignes de perles de coquillages, mais de bandes larges qui finissent par être pesantes au point que la jeune mariée qui doit les exposer sur son corps doit être soutenue des deux côtés.

Au Vanuatu du nord, les longueurs simples de perles de coquillages alternent les perles en coquillages, alors seulement blanches, et les perles taillées dans la coque de noix de coco. Ce travail est masculin.

En Nouvelle Calédonie, les lignes de perles de coquillages sont les plus fines, n'utilisant pas les perçoirs à archet, qui servent à la fabrication des perles épaisses

vertes en serpentine, montées en colliers pour les filles premières-nées et les premières épouses légitimes de chefs.

Les *Comus* de petite taille sont cassés par de rares artisans masculins pour n'avoir en mains qu'un disque, le cône enlevé, disque qui est poli et usé jusqu'à faire apparaître un trou, qui correspond à l'amorce naturelle de la spirale du coquillage. Les disques irréguliers sont ensuite enfilés sur la même ficelle végétale et travaillés ensemble par usure sur une pierre de schiste plate humidifiée constamment jusqu'à devenir parfaitement circulaires. Il ne reste plus qu'à accrocher à une extrémité des pendeloques en nacre en forme de poisson, qui sont les jambes et les bras de l'«homme», et une «tête» fine, en sparterie de fibres végétales très minces, souples et solides, prises sur l'a-dos de la nervure centrale d'une palme de cocotiers.

Ces monnaies terminées, où ne se présente aucun nœud, sont repliées sur elles-mêmes dans un étui végétal confectionné avec une étoffe naturelle qui sort du tronc en même temps que les palmes et immédiatement au dessous. Pour la présentation cérémonielle et les échanges, elles sont posées en position parallèle sur une natte fine déroulée, une natte sur laquelle personne n'a couché, sans que la ligne des perles de coquillages ne croise aucune part d'elle-même, ce qui serait signe de mort.

S'il s'agit de la monnaie la plus fine, dite «monnaie noire», *adi* ou *miö BweRe*, et qu'elle est présentée en dessinant une spirale, c'est qu'il s'agit de payer pour un meurtre à réaliser. La «tête» de la monnaie, avec ses quatre pendentifs pisciformes, est censée dessiner une figure humaine et rappeler la présence au-dessus de chaque

échange de la personne du dieu *URupwe*, le maître des monnaies de perles de coquillages, présence qu'évoque aussi, lorsqu'il est déplié, le paquet de nattes fines enroulées à l'intérieur duquel se trouve une «tête de monnaie» plus importante, représentation humaine en sparterie de brins très fins et pratiquement imputrescibles découpés sur l'a-dos de la nervure centrale de la palme de cocotier, ou bien sculptés dans du bois et peintes, à laquelle sont attachés des dizaines de pendentifs pisciformes en nacre.

Cette tête n'est jamais sortie de son paquet, elle est là pour attirer la venue des monnaies normales et représente l'identité du groupe de descendance. Si le paquet est perdu ou détruit dans un incendie ou une fuite éperdue devant l'adversaire qui vient mettre le feu aux maisons, le groupe n'a plus d'existence conceptuelle possible et n'a d'autre recours que se fondre dans un autre plus chanceux.

Un point essentiel est que le terme de «monnaies» est abusif. Les échanges qui utilisent ces objets sophistiquées, si variables de forme sinon de techniques, n'achètent rien, les pièces sont là pour leur valeur symbolique et en tant que représentation imagée du groupe de descendance qui les propose. Globalement, elles en représentent l'identité, quel qu'il soit, puisqu'elles naviguent de l'un à l'autre constamment.

Aux îles Fiji, la «monnaie» cérémonielle est constituée de dents de cachalots polies, *tambua*. J'ai reçu un jour une telle dent, offerte par des pêcheurs canaques du bord de mer de Kouaoua, côte est de la Nouvelle Calédonie. Je n'ai pas imaginé de la garder mais mon épouse représentant la Nouvelle Calédonie à la deuxième conférence du Pa-

cifique à Suva, j'ai emporté cette dent de façon à l'offrir cérémoniellement à un groupe fijien. Je me suis heurté à la méfiance des autorités britanniques qui ne voulaient pas que nous ayons de contacts sur le terrain avec le moindre village fijien. J'ai fini par l'offrir, au nom des Canaques qui me l'avaient donné, à un village fijien du sud de l'île de Viti Levu, au cours d'une réunion vespérale du kava, mais sans l'aval de l'administration anglaise qui m'avait fait dire par Ratu George Cakobau de donner cette dent au musée local.

J'ai pris les contacts tout seul. Je savais que dans le sud de Viti Levu, les gens étaient en froid avec les aristocrates de Mbau qui, à ce moment là, contrôlaient l'administration fijienne. Je n'ai fait aucune allusion à ce facteur historique, mêlé au dossier Apolosi (voir cette rubrique), et j'ai simplement transmis le message de bonne volonté des pêcheurs canaques. Mais j'avais expliqué les circonstances particulières à l'avance. Personne n'a rien dit et ils se sont laissés faire. Mais tout était dans le non dit. Je n'ai jamais eu d'écho. Mais j'ai fait dire après, par l'intermédiaire de Harry Maude, qui les connaissait bien, à l'administration fijienne que leur chef de service ne brillait pas par la tolérance et que monter une réunion internationale en nous interdisant de contacter le moindre village tranquillement n'était pas une brillante opération de relations publiques. Le responsable est mort quelques mois plus tard d'une maladie pulmonaire. Il avait été l'auteur d'un mauvais livre sur la société fijienne. Son père avait été «protecteur» des aborigènes australiens au Queensland, ce qui était une fonction à l'époque extrêmement ambiguë, et il avait commis des arti-

cles de quelque intérêt portant sur l'ethnographie aborigène locale.

Une autre aventure du même genre, mais en mode mineur, m'était déjà arrivée. A la première Conférence du Pacifique Sud à Nouméa, j'ai rencontré dans la rue un Mélanésien pas très grand, aux cheveux décolorés, qui ne savait visiblement quoi faire. Je l'ai abordé, je lui ai parlé anglais, qu'il parlait parfaitement, je l'ai emmené dans une pâtisserie et je lui ai offert une tasse de thé et des gâteaux. C'était un Salomonais.

Il a sorti de son cartable une monnaie de son pays, anneau de grandes dimensions taillé dans une coquille de tridacne fossile, m'expliquant qu'il l'avait apporté (avec la même intention que moi à Fiji) pour la remettre à celui qui aurait l'occasion de le recevoir, mais que, enfermé à l'Anse Vata dans les locaux de la Commission du Pacifique Sud, il n'avait trouvé personne, sinon moi, pour s'intéresser à lui, et que par conséquent il me l'offrait. Je l'ai ramené à l'Anse Vata en voiture et je ne l'ai jamais revu. Il partait le lendemain.

Les officiels coloniaux de l'époque, où qu'ils étaient, avaient quand même des comportements de protection de leur pré carré un peu primitifs.

(Leenhardt 1939)
(Métais 1952)
(Ritzenthaler 1954)
(Davenport 1962)
(Lancaster 1962)
(Cooper 1968)
(De Coppet 1969, 1970)
(Godelier 1969)
(Connell 1977)
(Françoise Rivierre 1986)
(Wedoy 2006)

Mormons — L'église dite mormone ou des «Saints des derniers jours» qui règne sur l'Utah aux Etats-Unis a fait irruption sur la scène publique internationale du fait d'une candidature à la présidence du pays. On sait peu que deux églises mormones se disputent depuis longtemps l'âme des Polynésiens.

Contrairement à la presque totalité des anthropologues qui négligent cet outil imparable que serait une couverture généalogique exhaustive, les Mormons s'y sont mis avec de gros moyens matériels et financiers, seule la filiation légitime les intéressant, de sorte que leurs données sont peu utilisables pour l'anthropologie sinon en tant qu'instrument pour dégrossir une situation locale.

Les *a priori* blancs du siècle dernier ont fort influencés les Mormons, qui ont découvert les Polynésiens comme étant la tribu perdue d'Israël et ont eu beaucoup de mal à reconnaître des âmes à convertir chez les Mélanésiens à peau plus foncée. Ils ont fini par s'y mettre aux îles Fiji, et plus lentement ailleurs.

(Ellsworth 1959)
(Saura 1997)

Musées — On trouve peu de musées dans le Pacifique Sud, mais beaucoup de musées dispersés dans le monde et intéressés, pour une raison historique ou une autre, par les collections venant du Pacifique Sud. Les plus belles séries sont en Allemagne, en Russie, en Angleterre, en Suisse et aux Etats-Unis. Ailleurs aussi, mais en moins grandes quantités.

L'inconvénient est la relation entre les ethnologues et les musées. Les chercheurs

les plus compétents se trouvent en dehors des musées. Ils n'ont pas de temps à consacrer aux collections. Les moins compétents et les moins bien formés et parfois pas formés du tout, se retrouvent à la tête des collections de musées célèbres. Leur ignorance relative les empêche trop souvent d'établir des relations de travail avec les personnalités qui détiennent, non la sagesse, mais plus simplement de la bonne information et parfois de ce fait ils inventent tout simplement, depuis plusieurs générations.

Les circonstances des nominations dans les musées peuvent être aussi complexes qu'inattendues. On trouve aussi bien des nominations politiques, que celle de personnages flamboyants, dont la technicité n'est pas fermement établie et qui ont tendance parfois à confondre leurs collections personnelles et celles du musée dont ils ont la charge.

On a vu ainsi le Museum de la Rochelle faire des échanges avec des musées tchèques, la pièce partant étant du musée et la pièce revenant allant dans la collection privée, que la municipalité sera enfin de compte obligée de racheter à la mort de l'intéressé, sous la forme d'une pension accordée à sa veuve.

Ce qui aboutit à ce que beaucoup de musées d'ethnographie ne réalisent en fait pas le travail pour lequel le personnel est payé. Ils mettent sur pied des expositions intéressantes dès lors qu'ils possèdent des objets d'un certain standing, mais les textes qui accompagnent la présentation des objets sont souvent criticables, parfois même ridicules du fait d'une phraséologie qui ne correspond à rien, parfois parfaitement mal informés, parfois au contraire avec de vraies perles quant à la qualité d'une don-

née jusqu'alors inconnue et qui surgit tout d'un coup du néant.

J'ai mis au musée de l'Homme plusieurs années de patience pour obtenir du personnel des textes qui me donnaient satisfaction, compréhensibles pour le public et pas en jargon.

Quand il s'agit de musées nationaux affectés à une catégories de fonctionnaires passant des concours d'entrée, les dit concours peuvent permettre de recruter du personnel de qualité, formé pour les disciplines classiques, mais qui peuvent présenter des difficultés à s'adapter à d'autres disciplines, où l'analyse critique ne fonctionne pas du tout de la même manière.

Parmi les conservateurs de musées s'intéressant au Pacifique, presque aucun ne peut exciper d'une formation linguistique lui permettant de recueillir des textes de tradition orale. Très peu ont eu la capacité de réussir une recherche traditionnelle, prenant en compte l'ensemble de la vie culturelle d'une nation insulaire.

L'ensemble de ce qu'ils publient est ainsi constitué surtout de textes d'opportunité, liés à des expositions, où ils leur arrive soit de dire un peu n'importe quoi (Charlie Van den Broek d'Obrenan et la comtesse Solange de Ganay au musée de l'Homme avant guerre ; un conservateur d'un musée municipal à Marseille aujourd'hui), soit même de plagier des textes de spécialistes qu'ils ne citent jamais.

Ce qui leur manque est souvent la capacité de critique objective de textes européens anciens qui, comme presque tous les textes coloniaux, peuvent être complètement mensongers ou n'être établis que sur les *a priori* du moment. Prendre ces textes au sérieux sous prétexte qu'ils sont établis

par les acteurs des premiers contacts peut amener à des drames, les personnes originaires de ces pays voyageant maintenant et pouvant se sentir insultées par ce qu'écrit le conservateur d'un musée dans un coin perdu d'Europe ou d'Amérique.

Dans le Pacifique, les musées locaux vivent comme il peuvent, sans argent et presque sans personnel, en dehors du Bernice Pauahi Bishop à Honolulu, grande institution internationale, mais au budget serré parce que la fondation qui est à son origine et son support juridique avait reçu en viatique des fonds financiers qui se sont dévalués, alors qu'une autre fondation Bishop, vouée à l'éducation des jeunes Hawaïiens, ayant reçue en capital des terres est prospère de ce seul fait. Le Bishop Museum n'a pas de caisse de retraites, de sorte que le personnel, s'il ne va pas chercher fortune académique ailleurs et se satisfait entre temps d'un statut transitoire, reste au musée jusqu'à ce que la force physique lui manque.

Les autres musées de quelque importance sont celui de Port Moresby, celui de Suva, celui de Honiara, parfois musée fantôme au personnel réduit à un gardien, celui de Tahiti, celui de Nouméa, et le Centre Culturel de Port Vila. J'ai donné moi-même des objets de bonne qualité à Tahiti, Nouméa et Port Vila.

Celui de Port Vila est celui qui me semble le plus en danger de pressions politiques sur les collections, surtout sur les pièces facilement transportables, étant donné la corruption publique ambiante, mais je subissais déjà ces pressions à Paris, au musée de l'Homme. La gestion d'un musée n'est jamais un chemin de roses. L'Etat a

bien édicté les textes réglementaires nécessaires, mais ses représentants les plus huppés en tiennent parfois bien peu compte.

Le musée de Nouméa fonctionne bien et est financé normalement (il a eu longtemps un conservateur nommé pour des raisons politiques et qui n'avait ni connaissance ni formation et pas même le baccalauréat, apprenant peu à peu en se frottant aux chercheurs métropolitains ou étrangers et leur rendant service en échange), mais dont le personnel présente des trous dans sa connaissance des dossiers (ils ont publié une petite monographie sur l'arc et les flèches sans savoir que ces armes utilisés pour la pêche avaient été introduites par des évangélistes samoans, et leurs achats de pièces ni-Vanuatu ont été catastrophiques. Ils se sont fait avoir par un vendeur blanc volubile, qui ajoutait à ses offres de la mise en scène en invoquant le sacré à tout bout de champ.

Le musée de Port Moresby a des collections fort intéressantes, recueillies à un moment où le conservateur était néerlandais. Il a eu depuis des problèmes de corruption, du fait d'un conservateur issu des îles Trobriands, heureusement mis au jour, mais tentatives de corruption malheureusement françaises.

Le musée de Tahiti et des Îles a une histoire contrastée, son personnel a toujours été compétent sur le plan de la connaissance plus que sur celui de la muséographie, mais il arrive à tenir son rang à peu près convenablement, étant donné le peu d'intérêt que lui consacrent les pouvoirs publics locaux.

Un conflit larvé existe entre le Musée de Tahiti et des îles et la Société des Etudes Océaniques, propriétaire d'une grande par-

tie des collections.

A l'examen du dossier, les conservateurs du Musée se trompent dans leur analyse juridique. Aucun texte n'a supprimé dans des conditions légales la délégation de service public créant la Société des Etudes Océaniques, par conséquent, en application du principe qui veut, en droit administratif, qu'aucune interprétation d'un texte ne saurait avoir lieu, les textes étant appliqués dans leur libellé et seulement dans le cadre de ce dernier, la Société est toujours propriétaire de ses collections et pourraient les retirer s'il se trouvait qu'elles étaient mal gérées (dans l'hypothèse d'un conservateur corrompu qui ferait commerce des collections, ce qui est arrivé ailleurs et en particulier en France, également dans celui de Port Moresby dont le conservateur a fait l'objet d'une condamnation pénale).

Pour abroger cette délégation de service public, il eût convenu qu'une instruction contradictoire ait eu lieu, instruction écrite et versée au dossier. L'administration n'a pas le droit de supprimer ainsi, d'un coup de crayon, une situation qu'elle avait créée un siècle plus tôt, sans respecter une procédure rigoureuse. L'arrêté n'ayant pas respecté cette procédure est par conséquent nul et non avenue, en plus d'être entaché d'excès de pouvoir, autre cas de nullité. L'inaliénabilité et l'imprescriptibilité des collections n'ont rien avoir ici en présence d'une délégation de pouvoir public qui a duré un siècle. Ces deux principes ont toujours été respectés par la Société des Etudes Océaniques, que la délégation de service public n'a jamais supprimés.

Il est à noter aussi que la plupart des collections ont été acquises par la Société après qu'elle ait reçu cette délégation de

service public, elle n'a pas reçu au départ une collection dont on lui confiait la gestion, elle l'a constituée à partir de presque rien.

La délégation de service public s'appliquait aux collections existantes au jour de la signature du texte ancien. En tant que personne de droit public, la Société avait la possibilité de se constituer des collections nouvelles en toute propriété, sauf dissolution de ladite Société et nouvelle affectation de ses biens. C'était d'ailleurs sa vocation officielle.

Nous sommes en présence de textes mal rédigés, apparemment sans véritable concertation et sans qu'ils soient la conclusion de négociations claires. Les conservateurs successifs ont été imprudents. Il n'existe dans les archives de la société aucun procès-verbal de réunion technique, aucune trace d'une concertation, aucun inventaire établi d'accord-parties.

Il y aura intérêt à négocier une sortie honorable de cette situation. Il est bon que le Musée gère, dans la pratique, ces collections, mais il serait bon aussi qu'il subsiste un œil vigilant pour éviter les dérives que tant de musées ont connu, ailleurs, lorsque les politiques, se croyant intouchables, se sont mis à jouer avec les collections. Ce qui est déjà arrivé à Tahiti, M. Gaston Flosse voulant s'approprier des collections de peintures du Musée Gauguin pour ses résidences personnelles.

C'est arrivé à M. Giscard d'Estaing, passant au Musée de Saint Malo, qui s'est fait remettre par le conservateur une marine qui lui plaisait, comme c'est arrivé au président Chirac qui a pillé les collections du musée de l'Homme pour la satisfaction d'un projet personnel mal conçu, comme

c'est arrivé aussi à de nombreuses municipalités.

On a connu un conservateur envoyant une partie des collections préhistoriques placées sous sa responsabilité à la décharge, dossier dont j'ai eu traiter une partie des conséquences, qui touchaient à la robe de mariage en tapa de la reine Pomaré, retrouvée par mon épouse roulée en boule et toute froissée dans un coin du grenier du musée. Je l'ai fait remettre en état et je suis allé présenter au maire d'Alençon, qui n'était au courant de rien, la nécessité de protéger des collections de grande valeur. Cette intervention a été bénéfique.

Je connais des conservateurs fort connus internationalement, grands personnages auprès de l'UNESCO, en Suisse et en Nouvelle Zélande, dont la gestion des collections était catastrophique. Ils participaient à la formation de futurs conservateurs, leur enseignant des méthodes et des techniques qu'ils n'appliquaient pas eux mêmes.

Les rôles de comédie pratiqués quotidiennement par certains intellectuels, un peu partout dans le monde, sont si bien intégrés au paysage socio-culturel que personne ne s'en aperçoit et qu'ils n'y font plus attention eux mêmes, ce qui les rend d'autant plus crédibles. C'est dommage quand il s'agit de la gestion de pièces irremplaçables. Sinon, le spectacle en vaut la peine. La technique est parfaite. Elle cache souvent des compromissions pas très jolies.

Les conservateurs qui vendent les collections, ça existe, ainsi que ceux qui les remplacent à chaque fois par des faux. Des conservateurs d'un musée new-yorkais voué aux Indiens d'Amérique se sont retrouvés avec de lourdes peines de prison

pour cela justement. Le pillage avait duré un demi-siècle, des intellectuels parisiens du plus grand renom en ayant bénéficié en fermant les yeux.

La nomination par les politiques de conservateurs dépourvus de compétence est une occurrence trop fréquente pour qu'on ne prenne pas des précautions pour un avenir inconnu, qui peut devenir brutalement très différent de la réalité actuelle, que je ne conteste nullement.

Le Musée de Saint Pétersbourg est très riche, les officiers de marine ayant des instructions de rapporter des collections depuis Pierre le Grand; fondateur du premier musée public, dit *Kamera Kultura* (un ukase prévoyait de donner à chaque visiteur un morceau de pain, un morceau de viande et un verre de vodka), mais ses objets sont classés par fonction ethnographique et non par localisation, ce qui fait que voir une collection de telle ou telle île est une entreprise complexe et difficile à laquelle renâcle le personnel technique.

Le musée de l'île de Paques bénéficie d'un conservateur pascuan, Sergio Rapu, ayant reçu une bonne formation d'archéologue, qui a acquis un certain renom international, ce qui le protège quelque peu.

(Landtman 1933)

(Koenig 2010)

(Mu et Morillon 2011)

Musée de l'Homme — Contrairement au Field Museum de Chicago, dont les collections océaniques sont le résultat d'un effort rationnel et systématique, le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, devenu en

1937 musée de l'Homme par la grâce du docteur Paul Rivet, son directeur entre les deux guerres, a recueilli pour l'Océanie les objets flottants provenant de l'expansion de la «Royale» au XIX^e siècle, collectant à la va comme je te pousse. Des milliers de massues, de sagaies provenant des résidus des répressions militaires, ou fabriquées tout exprès pour satisfaire les officiers de marine ou ceux des troupes de terre.

Aucune information utile avec les objets, personne de compétent n'ayant jamais collecté.

S'il n'y avait pas eu l'expédition de la *Korrigane* (voir ce mot) au Vanuatu, aux Salomons et en Nouvelle Guinée, le géologue Aubert de la Rüe au Vanuatu (voir ce mot) et le père O'Reilly à Bougainville et Buka, quelques expéditions de naturalistes et quelques dons opportuns par ci par là, ces collections seraient très pauvres.

On se demande pourquoi le musée du quai Branly, dans une opération de pillage inédite (on a changé le statut du Museum d'Histoire Naturelle pour placer à la direction un fonctionnaire aux ordres qui a transféré les collections du musée de l'Homme au Quai Branly).

Que vont-ils faire de tout cela ? Leur personnel n'est pas compétent. On a pris pour les collections océaniques un expert du milieu commerçants spécialisés, puis un réparateur d'objets sans formation adaptée, incapables de recueillir le moindre texte vernaculaire, or c'est dans la tradition orale recueillie dans la langue d'origine, que se trouvent les informations concernant les objets anciens. Mais de cela, les marchands, inspireurs du quai Branly, s'en moquent éperdument. Ne les intéressent que les romans sauvages qu'ils bâtissent et qui leur

permettent de vendre en racontant des histoires à dormir debout à des gogos bobos.

On avait annoncé à grand renfort de trompe qu'on allait mettre les collections sur le Web pour les mettre à la disposition du public intéressé. J'avais prévenu que la documentation n'était pas au point et que les deux tiers des objets, mis sur le web avec des indications fausses ou sans intérêt allaient rendre l'institution ridicule.

On n'a mis sur la toile finalement qu'une sélection, dans des conditions restrictives qui ne permettent pas de proposer des corrections ou d'ajouter de l'information. Je ne peux donc transférer à loisir les données que je possède et que personne d'autre n'a, sans aller à Paris, ce qui n'est pas envisageable. Je ne suis pas à leur disposition. Et personne ne l'est, ce qui est le grand problème, les gens compétents dans ce domaine sont tous en dehors des musées.

Margaret Mead était conservatrice toute sa vie, mais elle ne s'est jamais occupé des collections dont elle était théoriquement responsable, elle occupait son temps autrement. On arrive à mobiliser les compétences extérieures pour une exposition, si du moins l'orgueil et la suffisance du conservateur ne s'y opposent pas. Cela semble être le choix du quai Branly. Mais c'est une solution aléatoire, et coûteuse.

Ces messieurs se sont moqués du monde, et ne veulent visiblement pas faire le travail souhaitable, pas plus qu'il n'était réalisé au musée de l'Homme. En France, personne ne veut s'atteler au travail répétitif et pénible de la documentation des collections, sinon avec un but précis, tel que l'édition d'un ouvrage de luxe ou une exposition. On veut obtenir du prestige et de la renommée.

Faire simplement le travail quotidien pour lequel on est payé ne satisfait personne, on s'en débarrasse sur des étudiants ou sur du personnel technique sans formation scientifique, comme depuis deux siècles où les inventaires successifs ont été réalisés par des scribes administratifs parfaitement ignorants du contexte des objets.

Et dans ce musée construit à la demande des marchands spécialisés et pour leur donner satisfaction, j'avais appris par expérience à m'en méfier et je les avais mis de côté, on se retrouve avec une collection d'ignares, les marchands les plus connus étant les plus ignorants.

A Branly, ils réalisent des expositions, comme au musée de l'Homme, mais avec des moyens que nous n'avions pas. Leur technique de présentation ne présente aucune originalité et même des défauts majeurs. Le principe introduit par Georges-Henri Rivière de placer les objets à la hauteur et dans la position d'utilisation a été abandonné. Ils n'ont même pas l'air d'être au courant.

Une série de pièces, tambours, échelles sculptées du Sépik, qui auraient dû être présentées en biais, comme dans la réalité, en particulier pour les tambours du Vanuatu qui ne sont jamais plantés verticalement parce que la position est mauvaise pour les batteurs, sont placés en parallèle, platement, tout droit, ce qui est affreux. On est revenu cinquante ans en arrière.

Du temps d'André Malraux où j'avais été sollicité, sur la proposition de Claude Lévi-Strauss, pour construire les collections d'Océanie du musée de la Porte Dorée, devenu musée des Arts Africains et Océaniens — les gars du quai Branly se sont installés,

comme des coucou, dans un nid déjà tout prêt — on avait mis sur pied tout d'abord les collections (l'ancien conservateur du Musée des Colonies, un peintre, vendait ce qu'il y avait d'objets de valeur sur le marché international). Je suis allé sur place, au Vanuatu et en Nouvelle Guinée, j'ai mis en avant ma réputation internationale pour acquérir pour l'Etat de quoi nourrir un musée d'art premier, sans recevoir la moindre rémunération.

J'ai bloqué en même temps toutes les tentatives des marchands pour exporter des pièces essentielles en les prenant aux valeurs déclarées, sous-évaluées parce qu'ils nous prenaient pour des imbéciles, j'en ai acheté en vente publique en utilisant les pouvoirs que Malraux nous avait donné, et j'en ai acheté sur le marché européen et chez les quelques marchands honnêtes, il y en a heureusement, ainsi qu'à des collègues britanniques.

J'ai passé trente ans de ma vie dans cette opération et Jacques Chirac a mis l'Etat au service d'intérêts privés fort peu recommandables, par une initiative coûteuse pour l'Etat, dont l'édification d'un bâtiment multiple, espèce de salade russe mal dessinée, mal fichue et mal construite, (les failles dans le ciment aux murs extérieurs se voyaient avant l'inauguration), dont la conclusion évidente depuis le début, aura été de multiplier par trois la valeur de sa collection personnelle, et à partir d'un discours de perroquet répétant à l'infini celui des marchands et les idioties ou mensonges colportées par son inspirateur préféré, qui a eu le bon goût de quitter la scène.

Il faut savoir que toute pièce appartenant à une collection privée double au moins sa valeur, sinon même la triple, lorsqu'elle est

présentée, au moyen d'expositions, dans une institution culturelle publique. C'est cela le mécanisme, par essence privé au service d'intérêts privés, qui est le moteur de l'activité du musée du quai Branly. J'en avais refusé l'introduction au musée de l'Homme.

Il faut espérer que l'Etat, dans son extrémité actuelle et la nécessité de sauver, et le budget de la Nation, et le pouvoir d'achat des Français, mette de l'ordre dans cette antre de spéculation sur la bêtise humaine, et particulièrement celle des bobos parisiens, et coupe le lien avec le monde des marchands spécialisés, un univers en grande partie pourri où l'on tuerait père et mère pour une spéculation réussie, un monde où personne ne cille du regard quand on met sur le marché des faux patents, où les spéculations sur les pièces cachent aujourd'hui une technique devenue internationale pour légitimer de l'argent sale, où toutes les transactions ont une part cachée qui échappe au fisc et où les grandes fortunes ne seront pas frappées parce qu'elle ne sont jamais déclarées.

(Guiart 2006)

(Dupaigne 2006)

(Casaumayou 2007)

Mythes, légendes, contes — «Contes» et «légendes» sont des concepts occidentaux qui ne s'appliquent pas aux îles du grand Océan. C'est le fruit d'un comparatisme peu évolué avec l'œuvre des frères Grimm et les Contes de Perrault. Ni les uns, ni les autres ne méritent ce sort, de se retrouver sans l'avoir voulu dans le même panier.

Il existe tout simplement des textes de la

tradition orale, mêlés normalement à des chants et des danses, en général des danses assises qui existent partout, celles dont on ne parle jamais, qui ont lieu de nuit et auxquelles les blancs ne sont jamais conviés.

Ces textes transportent tous, quand ils sont dans leur état normal, y compris ceux qui sont dits aux enfants, une part de la connaissance traditionnelle, c'est-à-dire d'une part des informations utiles, descriptions détaillées de techniques complexes, éléments d'histoire naturelle et de médecine traditionnelle, ainsi que l'histoire du pays.

Cette dernière part ne suit pas la chronologie, mais des itinéraires où chaque lieu cité est soit le site d'un rituel, petit ou grand rassemblant la foule ou pratiquée dans le silence en passant, mais aussi le point de départ d'une revendication foncière. Et cela même dans le cas des berceuses d'enfants ou surtout des chants mortuaires.

Les textes récités au bénéfice des blancs, baptisés par ces derniers «contes» et «légendes», sont des textes secs, dépourvus de la part de connaissance qu'ils devraient porter, puisque d'une part on sait que les blancs n'y comprendraient rien (s'ils comprendraient, ils verraient les allusions aux revendications foncières sur des terres volées par la colonisation triomphante), d'autre part tout ce qui a trait à l'identité des propriétaires traditionnels de la version récitée est obligatoirement retiré du texte.

Ces textes secs posent un problème pédagogique dont personne ne parle, quand ils sont par exemple utilisés dans des manuels de lecture. Cela peut surprendre les enfants océaniens qui ne savent plus que penser, devant cette façon de triturer ce qui constitue leur identité et que par ailleurs, chez eux, on leur apprend qu'ils sont l'objet d'inter-

dits dangereux à violer.

Leur respect pour l'enseignant n'en est pas accru, loin de là, alors que ce dernier s' imagine, naïvement, comme moi il n'y a pas si longtemps, qu'il est en train simplement d'adapter l'enseignement du français à la tradition locale. Il est de fait en train de commettre un crime culturel, n'imaginant pas que la tradition orale doit être traitée avec autant de précautions que les textes d'Homère ou de Virgile.

Il vaut mieux laisser l'usage de ces textes aux enseignants océaniens, à condition qu'on leur ait expliqué qu'on ne leur demandait pas de réciter par cœur le point de vue occidental sur la littérature orale traditionnelle, mais d'expliquer aux enfants combien doivent être respectés ces textes, dans la version reçue des ancêtres. Il ne faudrait surtout pas que des enseignants expatriés y touchent, ce qui est malheureusement une tentation constante. Beaucoup ont tendance à se croire ominiscients, un peu comme nombre de médecins du fait de leurs longues études.

Maurice Leenhardt a fait l'objet d'attaques de la jeune génération de chercheurs, qui lui reprochent tout ce qui relève de sa génération, comme s'il eut fallu qu'il soit intellectuellement parfait, dans une ethnologie dominée par le dr Paul Rivet, directeur du Musée de l'Homme et incompetent, par Marcel Mauss qui n'était jamais sorti de chez lui (sauf pour son service militaire au Maroc) et par Lucien Lévy-Bruhl, inventeur malheureux de la «mentalité primitive», ce qui est une ânerie. Leenhardt essayait d'introduire un peu de bon sens dans tout cela, mais il était un homme de son temps. Il croyait au cannibalisme ca-

naque, ses contempteurs aussi d'ailleurs. Aucun d'eux n'a encore apporté autant d'information de qualité que Leenhardt.

Je conserve pour la commodité le terme de «mythe», utilisé par des collègues que je respecte infiniment, de façon à ne pas compliquer outre mesure la capacité de compréhension des lecteurs, pour tout ce qui revêt un caractère «sacré», autre concept de blanc, c'est-à-dire fait l'objet de respect de génération en génération et qui est lié à la terre océanienne par de multiples racines; qui doivent être évidentes dans le texte, sinon il s'agira d'un texte censuré de façon à pouvoir le donner sans danger aux blancs, sans danger qu'ils comprennent de quoi il s'agit. Quand ils croient savoir, ils se livrent à des agressions en utilisant les textes comme munitions, ou ils se mettent à vaticiner et à dire des idioties.

Mais, on doit le répéter, un texte de mythe ne signifie rien tout seul, scientifiquement parlant, il convient d'en recueillir toutes les autres variantes. On doit en plus, et c'est cela méthodologiquement le principal (voir Tradition), mettre ses pas dans ceux des ayants droits de ces textes, suivant avec eux leurs sentiers, relevant les lieux précis cités dans le texte, ceux du dépôt d'offrandes ou ceux de murmures de prières, relevant aussi toutes les parcelles le long des sentiers et l'histoire de chacune (les sentiers eux mêmes sont appropriés parce que leur raison d'être est d'aboutir à ces parcelles). Il devrait s'y ajouter une couverture généalogique couvrant toutes les personnes affectées par les différentes variantes des textes en cause. Toute l'information que Claude Lévi-Strauss n'a jamais eu en mains, ce qui introduit une limite artificielle regrettable à son analyse.

Dans un petit livre dédié à la compréhension de la tradition orale à Lifou, signé de Weniko Ihage, ce dernier me reproche de n'avoir pas mis de textes vernaculaires dans mon ouvrage sur la chefferie. D'une part il ne s'en trouve pas dans le sien, qui fournit un compendium de contes secs, non localisés, non identifiés et qui ne correspondent pas à son analyse. D'autre part j'avais deux problèmes, un financier (on soutenait alors une thèse sur exemplaires imprimés), le coût, j'avais déjà dû enlever les chapitres tout prêts portant sur la chefferie au Vanuatu. J'aurais pu, dans l'absolu, mettre les textes vernaculaires portant sur Ouvéa et sur Lifou, mais les textes *paici*, abondants, écrits dans une *langue à tons*, à laquelle je n'étais absolument pas préparé, devaient attendre le linguiste spécialisé recruté pour les mettre en forme. Pour les textes en langue de Houaïlou, j'attendais de voir ce que Mme de la Fontinelle allait vouloir mettre en œuvre et ce qu'elle proposerait. Elle n'a rien proposé et ses propres textes restent en grande partie inédits. J'aurais aimé que sa retraite serve à les mettre à jour. J'ai pu heureusement en utiliser quelques uns. Ces textes auraient augmenté l'ouvrage de plusieurs centaines de pages. La solution technique aujourd'hui est de rendre les textes vernaculaires disponibles sur le net.

(Leenhardt 1930, 1932, 1935 et 1947)
 (Strehlow 1933)
 (Guiart 1953, 1955, 1992, 1994, 2008)
 (Ihage 1992)
 (Dunis 2008)
 (Lohmann 2008)
 (Siikala 2008)
 (Va'a 2008)
 (McPherson 2008)
 (Leslie 2008)

(Ballard 2011a)

N

Naisseine — La chefferie protestante des Hnaisilin de Gwahma, à l'est de l'île de Maré, aux îles Loyalty, s'étend sur une bonne moitié de l'île, sauf que les Si Pula de Cengeite, le groupe de descendance de Yeiwene Yeiwene, ne lui ont jamais été fidèles sous quelque forme que ce soit, et la carte présentée par Howe est inexacte sur ce point.

Je ne crois pas un seul instant que cette chefferie puisse être née au tout début du XIX^e siècle. C'est là une forme de racisme intellectuel inconscient que de vouloir que les institutions les plus sophistiquées soient nées du contact avec les blancs et qu'elles n'aient eu aucune existence avant.

Que cette chefferie ait profité de la christianisation pour tenter de s'agrandir est une évidence, mais la réussite est pleine de nuances, en particulier à Tadin(u), où l'obéissance n'est pas entièrement de règle, et où l'on s'est fait catholique pour pouvoir maintenir une certaine autonomie d'action.

Nous sommes le dos au mur à cause de notre propre idée des chefferies comme pouvoir absolu, et dès lors qu'un fait apparemment contraire se manifeste, nous l'interprétons en termes d'une perte d'influence et de pouvoir.

Il n'y a jamais eu le pouvoir absolu imaginé par tant d'auteurs européens, mais un équilibre précaire entre des groupes de descendance qui se sont rassemblés au sein d'une sorte de fédération lâche par moments, plus cohérente à d'autres, selon le besoin et les circonstances.

Et cette situation est fort ancienne. La chefferie Naisseline, comme les autres grandes chefferies traditionnelles de quelque importance dans les autres îles Loyalty, date de plusieurs siècles, assumant une image différente à chaque génération selon le génie propre de celui que nous désignons comme «grand-chef», et dont le titre vernaculaire est *doku hmaiai*.

Il lui est loisible d'être flamboyant, à condition de réussir. Il ne peut se payer un échec trop important. Mais il doit être au premier rang pour la défense des siens et ne doit pas imaginer détenir le pouvoir de commettre des abus. Des chefs ont été exécutés ou chassés pour ce genre de faiblesses, sur la Grande Terre et à Lifou. La défense des siens est parfois difficile à l'intérieur du système colonial en place et qui se survit de toutes sortes de manières.

La famille Naisseline a été décrite comme anti-française. Henri Naisseline, le père de Nidoish, avait imaginé, pour contrer les effets de cette accusation, après avoir favorisé l'envoi de jeunes gens dans le bataillon du Pacifique pour participer aux combats de la France Libre, d'entretenir une correspondance avec le général de Gaulle, qui lui répondait en personne, ce qui faisait gros effet auprès des gendarmes du poste de l'île.

La réalité est que lorsque la chefferie Naisseline a pris parti pour le protestantisme, avec l'ensemble de Gwahma, sauf Tadin(u), les Français ne s'étaient pas installés en Nouvelle Calédonie et personne ne prévoyait encore cette éventualité. On lui a fait payer durement cette erreur de choix, des membres de cette famille ayant été sanctionnés et exilés.

Voir le Père Marie-Joseph Dubois
(Guiart 1964)
(Dubois 1970, 1977)
(Howe 1978)

Navigation — Les premiers milliers d'années du mouvement de ce qui donnera les Austronésiens et les Indonésiens, avant le recouvrement par l'Hindouisme, puis par l'Islam, utiliseront des radeaux à double épaisseur, percés d'une ouverture centrale qui permettait la propulsion à la godille. Il s'agissait donc d'une navigation d'île en île, qui pouvait attendre un temps favorable et ne posait pas d'autre problème de navigation que de calculer la dérive provoqué par les courants de façon à bien choisir son point de départ. Souvent, la présence de petites îles intermédiaires facilitait le trajet. Les radeaux de plus grandes dimensions n'étaient utiles que par beau temps, mais permettaient une amorce de navigation à la voile, sur de faibles distances.

Les véritables voyages de découverte, jusque là on voyait l'île en face au moins en montant sur le haut de la première colline, ont attendu l'apparition de la pirogue à balancier et à voiles latines ou en pinces de crabes. On en a connu de très grandes dimensions, dans les îles de l'archipel Bismarck et au Vanuatu. Elles étaient conçues portant un mât que l'on transportait de l'avant à l'arrière quand on louvoyait.

Les pirogues à double coque sont apparues en Nouvelle Calédonie, aux îles Loyalty, dans l'archipel des îles Fiji puis en Polynésie occidentale. Elles permettaient le transport de marchandises nombreuses (de quantités importantes de nourriture, de porcs, de nattes fines, de rouleaux d'étoffe d'écorce travaillées par battage humide) et

d'un équipage important et en particulier par conséquent la découverte et le peuplement de la Polynésie occidentale à partir de la Mélanésie orientale, la Nouvelle Calédonie et les Îles Loyalty, le Vanuatu et l'est des îles Salomon.

Les pirogues doubles à voile de la Nouvelle Calédonie, des îles Loyalty, des îles Tonga et de Fiji étaient devenues peu à peu plus sophistiquées que les pirogues doubles tahitiennes, ayant évidemment évolué à partir d'un même modèle plus ancien. La possibilité de godiller est liée aux caractéristiques du lagon néo-calédonien où les «patates», les rochers isolés sont nombreux et rendent dangereuse la navigation à voile trop rapide.

Les *lakatoi*, pirogues à multi-coques du sud-est de la Nouvelle Guinée, tenant la haute mer au large de l'Australie, ont permis l'échange à distance, connu sous le nom de *hiri* (voir ce mot) : poteries du sud-est contre provisions de sagou, fécule tirée de la moelle du palmier sagoutier du golfe de Papouasie, échange qui assurait aux habitants des villages sur pilotis du sud-est, dans un environnement où des étendues entières étaient absolument infertiles, la possibilité de passer le temps de la soudure entre les récoltes.

Ces *lakatoi* étaient les instruments de navigation les plus sophistiqués de la région. On partait à douze coques. On démontait tout à l'arrivée, préparait de nouveaux liens et des coques en surnombre et on repartait à vingt-cinq coques par pirogues de façon à accommoder le poids lourd du sagou.

Les pirogues doubles permettaient des charges importantes, quoique moins que les *lakatoi*, mais étaient plus lentes et adaptées,

sauf constitution d'une flotte armée en guerre, à des conditions de navigation relativement paisibles (aller en nombre à un mariage à Tonga en partant de Samoa).

Les conditions d'insécurité plus grandes aux marges de l'Indonésie, de la Nouvelle Guinée occidentale, des îles Philippines, ont favorisé le développement du *praho*, la pirogue à double balancier, le trimaran des pirates de la région, qui était l'instrument de navigation le plus rapide du monde habité à l'époque (par comparaison, les caravelles se traînaient sur l'horizon). Il s'est développé depuis la Micronésie jusqu'aux îles de la baie de Geelvink qui s'enfoncent profondément au nord de la Nouvelle Guinée occidentale. Les populations de la baie, celle aussi des îles intérieures, Biak et Japen, pratiquaient une partie de l'année, quand le vent était favorable, une activité de piraterie dans les îles proches de l'Indonésie orientale, où ils allaient razzier des femmes et des provisions d'ignames pour la soudure, ainsi que de la vaisselle de porcelaine chinoise qu'ils utilisaient pour les échanges au moment des mariages.

Les techniques de navigation ont été l'objet d'études expérimentales *in vivo*, sur de vraies pirogues doubles, ou de vrais trimarans, dans les conditions du passé et utilisant les moyens de repérages de la tradition. C'est ainsi qu'on s'est aperçu que naviguer par les étoiles ne suffisait pas, il fallait tenir compte de la connaissance de la géographie de la mer selon les saisons et selon les variations de coloration de cette mer, les taches de couleur provoquées par certaines algues unicellulaires. Variations aussi de la géographie des courants. Ces indications sont dispersées par la tradition

orale dans des récits des aventures de personnages humains ou divins, ou les deux à la fois, les récits servant de support mnémotechnique à l'information pertinente.

(Firth 1931)
(F. Williams 1932)
(Haddon & Hornell 1936-38)
(Bauc 1951)
(Hilder 1962, 1965)
(Bechtol 1962)
(Parsonson 1962)
(Davenport 1964)
(Neyret 1964 et 1965)
(Harding 1967)
(Lewis 1972, 1971, 1976)
(Biggs 1974)
(Frankel 1978)
(Hage 1978)
(Doran 1981)
(Ter Keur 1989)
(Feinberg 1995)
(Finney 2008)
(Guiot 2006)

Navosavakadua — «Celui qui ne parle qu'une fois», le nom que s'était donné à Fiji le prophète du *Tuka cult*, le culte remémoré du dieu Ndenggei, le dieu serpent qui vit dans une grotte et provoque le tonnerre en bougeant et le tremblement de terre en se retournant. Le dieu qui reçoit, dans la forteresse en bois, création du dieu charpentier Rokola, au sommet des monts Nakauvandra, les morts fijiens au terme de leur périple haché par des épreuves dangereuses qu'ils doivent subir triomphalement.

Le vrai nom du prophète était Ndugumoi, originaire d'un groupe de descendance de *mbete*, prêtres traditionnels à Ndraunivi, et donc hostiles à la christianisation, dans l'intérieur de Viti Levu. Il se disait le prêtre

de Ndenggei et annonçait le retour des deux frères jumeaux, neveux de Ndenggei, Nacirikaumoli et Nakausambaria, partis en exil outre océan sur la pirogue *Naivakanavanua* (la pirogue de vie) pour s'être révoltés contre Ndenggei. Les dieux se réconciliaient, et Fiji allait voir la défaite des chefs de l'est intermariés avec des femmes de haut rang à Tonga, la religion chrétienne (*lotu*) allait disparaître et le départ des blancs (les *matakilu*) s'ensuivrait.

Ce prophète avait déjà participé à la résistance contre l'opération militaire du gouvernement royal fijien manipulé par les colons blancs, les seuls à être élus au Parlement, juste avant la prise de possession par l'Angleterre, imaginant de faire prisonniers les membres des tribus qui lui étaient hostiles et ne reconnaissaient pas son autorité et de les vendre comme travailleurs forcés aux planteurs de canne à sucre ou de cocotiers européens à Fiji. Ce qui n'était jamais qu'une opération de rezzous et d'introduction d'un système d'esclavage. La résistance à cet abus de pouvoir n'était en rien un mouvement irrationnel de païens.

Le gouvernement de Londres se désolidariserait de cette opération et le premier gouverneur pour la Reine renverrait les travailleurs forcés chez eux, sans indemniser les colons, complices d'une activité interdite depuis un demi siècle par le gouvernement britannique, dont la flotte et l'armée faisait la chasse aux trafiquants d'esclaves en Afrique.

Mais les derniers montagnards avaient subi et n'avaient pas les moyens de comprendre ces nuances. Ils restèrent en opposition à tout ce qui venait de Suva.

Le père de Ndugumoi avait déjà été bastonné, sur les ordres du roi Cakobau, pour

une activité prophétique. Ayant repris cette activité, il avait été assassiné. Dans le prolongement des villages en dissidence, en 1973, au bas de la vallée, le planteur anglais Burns et sa famille avaient été massacrés. La guerre dite de Ba marquera la répression de l'affaire. Une attaque des villages de la moyenne vallée de la Rewa par les montagnards se traduira par l'exécution de quatre chefs.

Ndugumoi disait que le christianisme et la religion ancienne étaient une et même chose cachée par les missionnaires, les frères jumeaux divins qui allaient revenir étant en réalité Jehova et Jésus.

Ndugumoi sera exilé aux îles Lau avec un certain nombre de chefs de la région. A son retour, il met sur pied une nouvelle forme d'organisation, désignant des prophètes adjoints qui vont évangéliser en son nom, le soir à la réunion du kava. On se met à un mélange de danses traditionnelles et de mouvements militaires copiés sur ceux de la gendarmerie fijiienne aux ordres du régime colonial.

Ndugumoi aurait porté sur lui une bouteille contenant une eau assurant l'immortalité dont il faisait boire quelques gorgées contre rémunération, thème constant, sous une forme ou une autre, dans les prophétismes anti blancs des mouvements coloniaux, de sorte que cela peut être une calomnie habituelle, colportée par les blancs et reprise par des Fijiens hostiles au mouvement.

Des temples auraient été édifiés en secret dans les villages, sous le prétexte de construire des maisons en dehors pour les lépreux. Le prophète était entouré d'une garde armée et il avait une suite de jeunes femmes qui lui mâchaient à tout heure son

kava. Comme il s'agissait de kava traditionnel, *yanggona*, préparé avec des racines vertes, qui rendait impuissant, et non le kava préparé avec les racines sèches de Polynésie imposé par la mission méthodiste, l'accusation officielle qu'il s'agissait d'un harem ne tient pas. Ce kava favorise l'apparitions de visions dans la période courte précédant l'engourdissement dans un sommeil sans rêves.

Navosavakadua sera à nouveau exilé, mais plus loin de Fiji, à Rotuma, il y décèdera, non sans avoir fait parvenir à ses co-prophètes une correspondance révélatrice.

Un nouveau prophète, tout aussi lettré, Sailose Ratu, sera interné pour douze années dans un asile de fous, contre l'avis du médecin responsable qui le trouvait parfaitement normal. Il sera interné de nouveau à la fin de la guerre de 14, ce qui montre que ce ne sont pas les Soviétiques qui ont imaginé cette méthode de répression. Il avait annoncé que la Grande Bretagne avait été vaincue par l'Allemagne et qu'il n'était plus besoin de payer les impôts. Il s'agit de l'impôt de capitation qu'on ne réussira jamais à faire réellement accepter par les Fijiens, puisque les Blancs n'y étaient pas assujettis.

Tous les fils de l'affaire menant au village de Draunivi, toute la population sera exilée sur l'île de Kandavu et le village rasé jusqu'aux fondements des tertres des maisons.

(Guiart 1957)

(Kaplan 1995)

Neige — On ne trouve pas la moindre trace de neige dans la plus grande partie de la région. Il en existe cependant, comme on

rencontre des glaciers, mais plus de formations glaciaires que de glaciers vrais, dans les hautes montagnes de Nouvelle Guinée et plus particulièrement du côté occidental, ainsi que dans l'île du Sud de la Nouvelle Zélande et parfois sur un des très rares sommets d'Australie. Mais la plus grande partie de la population des îles n'en a vu qu'à la télévision.

Colin Newbury — Historien anglais de la colonisation. Il s'est consacré en partie à Tahiti et aux îles Fiji. Ses textes sont les plus rigoureux en ce qui concerne l'histoire de ces deux archipels. On peut discuter certains points, non en ce qui concerne l'analyse, mais la validité des sources tahitiennes sur certains points de détail (tout ce qui a trait aux *ari'oi*).

Pour le moment du moins, ses travaux se hissent très au-dessus de tout ce qui a pu être écrit en français au cours des cinquante dernières années. Sa compréhension des mécanismes justement de la société dans leur ensemble n'est pourtant pas tout à fait aussi bonne que celle de Douglas Oliver, plus habitué au fonctionnement de sociétés traditionnelles vivantes d'où peuvent être issues des stratégies tordues (au sens objectif du mot).

Apirana Ngata (sir) — Cet aristocrate maori, anobli par le roi d'Angleterre, était d'une lignée alliée aux Anglais pendant les guerres maories. Contrairement aux vœux de sa famille qui espérait le diriger vers le droit, il se décida pour la médecine et obtint une bourse pour étudier aux Etats-Unis dans le cadre de l'Eglise Adventiste du Septième Jour. Son doctorat en médecine en

poche, il revint en Nouvelle Zélande où il fut envoyé dans une circonscription qui comportait d'anciens adversaires de sa famille au cours des guerres coloniales. Il réussira à les gagner à la cause d'une plus grande hygiène dans les villages éloignés en visitant constamment tous ses villages et en gagnant ainsi, par son dévouement, une popularité de bon aloi.

Quelques années plus tard, il entrera en politique, gagnant à sa première candidature. Il sera ministre chargé du dossier des îles Cook, puis plus tard ministre de la santé.

Il s'intéressera plus particulièrement à créer un mouvement de mise en valeur des terres maories et poussant les groupes de descendance maoris à s'organiser et adopter des méthodes agricoles modernes pour l'élevage des moutons, puis des bovins. Son enthousiasme l'entraînera à soutenir des entreprises trop rapidement montées et il devra démissionner lorsqu'un membre de son cabinet sera condamné pour corruption. Entre les deux guerres, et pendant la crise financière et ses prolongements, l'électorat européen ne voyait pas d'un bon œil que des crédits importants soient utilisés pour le développement économique du peuple maori.

Apirana Ngata, dans son effort, appuyait par principe l'effort parallèle de la princesse Te Pueu, descendante de ceux que son père avait combattu, princesse avec qui il avait établi les meilleures relations.

Un aspect prédominant de son œuvre était sa défense de la culture maorie. Il a donné du temps à la mise sur pied d'un corpus des chants maoris anciens, qui est un des plus beaux dossiers de textes publiés en ce qui concerne la Polynésie, chants qui

parlent souvent dans leur préambule de la tradition ancienne à Tahiti et Raiatea, venant ainsi confirmer le lien, et la détermination de ces deux îles comme constituant le Hawaiki mythique.

(Ngata, 1959, 1974)
(E. R. Simmons 2012)

Nickel — Le minerai de nickel a été découvert en Nouvelle Calédonie en 1870 par l'ingénieur Jules Garnier, d'où le nom de garnièrite donné à ce minerai, à l'époque de très grande qualité (9 % et plus) et d'une belle couleur verte.

Les mines ont été longtemps travaillées à la main, au pic et à la pelle, artisanalement, avec de la main-d'œuvre de couleur, indonésienne, vietnamienne et canaque mais aussi pénale et donc européenne. Les chemins de fer Decauville ont constitué le premier progrès technique, puis des grues amovibles sont entrées en jeu, avant que ne débarquent les bull-dozers et les pelleteuses américaines, ainsi que les tapis roulants remplaçant commodément les camions gigantesques et dangereux sur des routes minières jamais empierrées et glissantes sous la pluie. On trouvait il n'y a pas si longtemps des va et vient en bon état dans des mines abandonnées.

La commercialisation du nickel, sous forme de minerai ou transformé en mattes électro-métallurgiques sur place a été longtemps une affaire cyclique, les crises succédant aux périodes fastes. Les camions miniers pour assurer le roulage étaient achetés à crédit, par des chauffeurs que l'on obligeait à prendre une patente, et qui par conséquent n'était couverts en rien, ni

contre la maladie ni contre les accidents. Ils avaient généralement beaucoup d'enfants et ne touchaient pas les allocations familiales. Personne ne s'occupaient d'eux, les syndicats étaient inefficaces et les employeurs des pirates.

En période de crise, les camions, qui auraient pu servir à permettre aux chauffeurs de vivoter, étaient repris par les vendeurs qui, n'ayant rien à en faire, les laissaient rouiller sur place, dans des camps miniers abandonnés où les bâtiments s'abîmaient. Quand le cycle renaissait, on partait de nouveau de zéro, avec des camions neufs achetés à crédit et des camps miniers neufs, et toujours pas de sécurité pour le personnel.

Aujourd'hui, les chauffeurs sont syndiqués à part et trouvent petit à petit quelques moyens d'accéder aux avantages sociaux. Et tout le monde travaillant pour la Chine, les crises ne sont plus à craindre, quoique l'évidence pointe vers des fluctuations moins importantes, mais réelles, selon l'évolution de l'économie chinoise, que les économistes occidentaux connaissent très mal, en particulier parce qu'ils ne savent rien de la diaspora chinoise et des capitaux qu'elle investit continuellement dans l'économie continentale.

On a trouvé depuis du nickel en grandes quantités en Australie occidentale, où il est exploité dans des conditions plus satisfaisantes pour la main-d'œuvre. Il en existe des concentrations importantes à la fois en Nouvelle Guinée occidentale (Metallgebirge) et aux Salomons (Choiseul). Les sites indonésiens sont en production.

L'usine toute neuve de Goro-Nickel, au sud-est de la Nouvelle Calédonie, exploitant un procédé ayant recours à l'acide sulfurique, présente un danger potentiel pour

tout le monde sans qu'on se rende bien compte jusqu'où peut aller ce danger. Il est visible en ce qui concerne le lagon, où les fuites fréquentes d'acide aboutissent directement.

L'usine plus ancienne de la Société le Nickel, S.L.N., installée à l'époque trop près de Nouméa, pollue la ville et ses environs. Ajouté à la pollution par les gaz d'échappement dans une ville prospère étouffée par la circulation automobile et où l'air ne se renouvelle pas du fait d'une urbanisation trop serrée dans le centre, Nouméa est une des villes les plus polluées au monde. Au fur et à mesure qu'un système de filtration efficace est installé à l'usine, par rapport à la production du moment, celle-ci est poussée à un chiffre plus élevé et il faut alors prévoir un nouveau système de filtration, qui sera lui aussi dépassé, et ainsi de suite.

Si l'on change le site de l'usine, une nouvelle ville se reconstituera inévitablement autour d'elle.

Les habitants de la Nouvelle Calédonie, habitués à vivre directement ou indirectement du nickel, ne se rendent pas compte que ce métal est un poison dangereux déjà sous sa forme de minerai. D'autre part, les gites de ce métal sont constamment découverts en relation avec de l'amiante, ce qui provoque des poussières dont les chauffeurs et les ouvriers sur bulldozers ou pelleteuses ne sont absolument pas protégés, pas plus qu'ils ne sont avertis de cette présence et de ses dangers. On pourrait leur faire porter un masque quand les cabines ne sont pas pressurisées, mais, en Nouvelle Calédonie, le nickel est sacré, il ne saurait mal faire et personne ne pense à ce genre de choses. Les Chinois sont plus conscients des différentes

forme de la pollution et portent plus facilement d'eux-mêmes des masques.

(De Sa 1990)

Nouvelle Bretagne — Anciennement Nouvelle Poméranie (*Neu-Pommern*), à la période allemande de la Nouvelle Guinée. Île connue surtout par sa pointe nord orientale, la presqu'île de la Gazelle, du nom d'un bateau de guerre allemand, où vivent les Tolai, la population la plus progressiste et la plus économiquement dynamique de Nouvelle Guinée, qui avait déjà reçu des leçons à l'époque de l'empire allemand et les avaient appliquées et a poursuivi sa course sous les Australiens souvent peu enclins à ce que les choses bougent et qui n'ont pratiquement pas investi. Les routes, nombreuses, très bien tracées et bonnes, ont été construites sous les Allemands et entretenues par les forces japonaises pendant la guerre.

L'introduction de la culture du cacao par les insulaires, et les coopératives mises sur pied pour le traiter, sont le fait d'une politique officielle plus intelligente après 1945, sous un gouvernement travailliste.

Mais l'ordre donné à la police armée de tirer sur une manifestation politique contre la levée d'une taxe pour financer l'activité de conseils locaux élus a été le fait d'un administrateur membre du parti travailliste, paniqué devant la détermination des manifestants qui voulaient partir à l'assaut des bâtiments officiels. Les Tolai sont le seul peuple de la Nouvelle Guinée à avoir été actif, du moins en termes d'une action politique classique, contre le régime colonial. Ils sont ainsi allés au-delà des messianismes qui sont la forme habituelle de protestation.

On a moins souvent mis en évidence la relation particulière existant entre un groupe de descendance *tolai* et un groupe *baining*, dans les montagnes au sud du plateau *tolai*, les seconds étant dans une relation de dominé à dominant avec les Tolai. Les Baining sont connus pour leurs mannequins en tapa au décor noir et blanc ou de couleur sur une armature légère et qui peuvent faire plusieurs mètres de haut et sont sortis en public au moment des danses.

Les Tolai, par contre, se réclament d'une société secrète des hommes dite *Iniet*, laquelle produisait des personnages et des animaux en pierre sculptée dont certains étaient si bien faits, cela dépend évidemment de la finesse du grain du matériau, qu'on aurait dit parfois des têtes khmères. La société *Iniet*, que les autorités australiennes croyaient avoir réduit à l'état de souvenir, semble avoir joué un rôle organisationnel derrière les troubles qui ont eu lieu au cours des années d'avant l'indépendance.

La relation entre les Tolai et les Baining n'a jamais encore été analysée en détail de manière satisfaisante, de façon à dépasser les simplifications qui avaient cours dans le milieu colon et administratif.

Voir : Gregory Bateson
(Bürger 1925)
(Bateson 1932)
(Robson 1979)
(Jedy-Ballini 1984)
(Epstein 1992)
(Wassmann 1995)

Nouvelle Calédonie — Ce pays d'une beauté parfois sublime dans le cœur de ses montagnes est constitué de deux parties op-

posées en tout, la Grande Terre et les îles Loyalty, plus l'île des Pins au sud-est, prolongée par l'île corallienne exhaussée habitée de Walpole, et les îles Belep au nord-ouest, prolongées par l'archipel lui aussi inhabité de Surprise et Huon.

La Grande Terre s'étale sur près de 500 km du sud-est au nord-ouest. Elle présente une série de massifs montagneux souvent dépassant 1.000 m, disconnectés et séparés par des seuils bas. Les Européens désignent l'ensemble sous le nom de la «chaîne centrale», ce qui est une erreur géographique. Le concept traditionnel canaque est celui de la ligne de partage des eaux, *goro epaté*. Ce sont les Canaques qui ont raison et ce n'est pas le seul cas. Ils sont de naissance et d'expérience meilleurs géographes spontanés que les blancs.

Les îles Loyalty (je conserve, comme le veut la règle internationale, le nom donné par le premier découvreur anglais) sont au nombre de huit, ce que peu de personnes savent, j'ai dû m'y mettre à plusieurs fois pour les compter : du sud au nord, Maré ou *Nengoné* (nom de l'île et nom de la langue parlée), Drodrone, Tiga, Loliexuj, Lifou ou *Drehu* (*idem*), Ouvea ou *Iaai* (nom de l'île et nom de la langue majoritaire), Héo et Motutapu, aujourd'hui inhabitées, on y va une fois l'an pour faire le coprah.

Les trois dernières îles sont des atolls classiques, Ouvéa étant un atoll basculé, avec de hautes falaises protectrices sur la côte orientale exposée à l'océan. Les autres îles sont d'anciens atolls exhaussés verticalement, jusqu'à quarante mètres de hauteur. Elles présentent l'avantage de disposer dans leur masse et au niveau de la mer, sur laquelle elle flotte, d'une lentille d'eau douce

intérieure dite de Gynsberg-Herzberg, accessible par des puits et des forages, un dans chaque village, mais lentille qui risque la destruction si on l'utilise pour arroser les cultures.

La Grande Terre a été livrée à la colonisation, dans des conditions de violences et d'abus de pouvoirs, sinon de massacres (autour de Nouméa à la fondation de la ville, le long de la transversale Koné-Tiwaka, et dans la plaine de Poya en 1878). Aux îles Loyalty, il n'y a jamais eu de colons, les conditions de sols rocheux ne les ayant pas attirés, seules les techniques agricoles canaques étant adaptées à utiliser les cuvettes de corail.

Les Européens dans les îles sont gendarmes, médecins, enseignants ou missionnaires (il n'y a presque plus de ces derniers), et aujourd'hui de très rares commerçants. L'administration de la province, celles des municipalités, fonctionne, et fonctionne bien, avec des agents de recrutement locaux. C'est devenu un univers social exclusivement insulaire, alors que de mon temps il n'y avait qu'un seul secrétaire administratif canaque à Lifou.

L'entreprise coloniale en Nouvelle Calédonie a été un échec économique et social. Echéec économique du fait que les colons ne pouvaient tenir le coup que si l'administration leur fournissait de la main-d'œuvre canaque réquisitionnée, qu'ils cherchaient à ne pas payer et ne pas nourrir, en plus des faveurs sexuelles exigées des femmes, elles aussi réquisitionnées.

Echéec social du fait que l'opposition entre les deux nations, la nation première et les conquérants abusifs, n'a jamais vu naître la moindre passerelle entre les deux. Le

destin commun est pour le moment une fumisterie. En dehors des discours officiels, personne n'agit sérieusement pour le rendre possible, en dehors de déclarations intéressées pour diverses raisons. Les résultats des élections législatives de 2012 viennent de mettre fin à l'illusion, que vient saluer une recrudescence des actions de violence de la plus jeune génération canaque, celle qui ne croit plus en ses chefs politiques officiels.

Bien sûr, les Canaques ne sont plus repoussés dans le fond des églises ou du temple de Nouméa, mais les enfants de ces derniers doivent compter sur le clientélisme canaque, parallèlement au clientélisme blanc, pour trouver des emplois. Nouméa fonctionne pour une grande part comme Port-Vila au Vanuatu, par le clientélisme et la corruption. Les Européens de la ville y sont tellement habitués qu'ils ne se rendent même pas compte.

La prospérité de la Grande Terre, depuis la découverte du nickel, est liée à ce minerai, les autres spéculations minières ont été finalement sans lendemains (charbon au Mont Dore et à Moindou, or dans la vallée du Diahot, ainsi que le cuivre à Pam ; cobalt un peu partout, lié au nickel ; chrome ramassé en sacs sur les plages ou dans une mine souterraine à la Tiébagui ; manganèse dans la vallée de Netea, à Poya).

Le minerai de nickel est travaillé à des pourcentages de plus en plus faibles, impliquant des masses de plus en plus considérables à exporter ou à traiter sur place. Aucun des deux projets pharaoniques en cours, au nord et au sud, n'a encore produit de mattes de nickel aux volumes prévus. Il se confirme que ce sera aux dépens de l'environnement et du gagne-pain des villages

de pêcheurs canaques. On a promis des emplois à leurs enfants, promesse qui ne sera pas tenue, les dits emplois étant recrutés au niveau de bac + 5.

Une fois les usines en marche, l'emploi subsistant sera celui de techniciens supérieurs. On s'est bien gardé de mettre sur pied une formation permettant à de jeunes Mélanésiens d'y aboutir — les hommes politiques canaques du moment, trop indolents, n'ont pas fait leur travail. On n'a formé que des chauffeurs de camions miniers. On fait donc venir des techniciens philippins, disponibles et moins chers. Les usines vont se trouver confrontées à la hargne et à la vindicte de tous ceux à qui l'on avait promis ce qui ne sera pas tenu, ce qui est depuis deux siècles la règle générale dans le Pacifique Sud. Les blancs ont toujours menti et continuent à mentir aux insulaires, qui se mettent à les copier. On peut s'attendre à des sabotages, étant donné la diffusion des armes de haute chasse et des munitions explosives, que l'administration d'Etat laisse importer à grand tort.

(Erskine 1853)
 (Rivière 1881)
 (Conférences ecclésiastiques 1905)
 (M. Leenhardt 1930, 1932, 1935, 1938 et 1947)
 (Noroit 1932)
 (Priday 1944)
 (Schmid 1956)
 (R. Leenhardt 1957)
 (Lodier 1956)
 (Sorin 1956)
 (Guiart et Tercinier 1956)
 (Rocheteau 1970)
 (Gascher 1974)
 (Tjibaou 1976)
 (Tjibaou, Missotte *et alia* 1976)
 (Saussol 1979)

(De la Fontinelle, sd)
 (Ozanne-Rivierre 1979)
 (Guiart 1983)
 (Kasarhèrou 1984)
 (R. Guiart 1988)
 (E. Metais 1988)
 (Rollat 1989)
 (Tristan 1990)
 (Kohler et Shineberg 1992)
 (Dong Sy Hua 1993)
 (Lenormand 1993)
 (Mailhé 1994)
 (Freyss 1995)
 (Kurtovitch 1997b, 2001)
 (Thompson 2000)
 (Anova 2005)
 (ORSTOM, Atlas de la Nouvelle Calédonie)
 (Picard 2010)
 (Verguet 2012)

Nouvelle Guinée — La Nouvelle Guinée, pays immense, est la plus grande île au monde. Elle n'a encore été entièrement gouvernée par personne, et même pas par l'Indonésie pour la partie occidentale, le coût d'administrer ses dimensions étant prohibitif. Le résultat est que l'on promène un peu partout des forces armées relativement faibles par rapport aux besoins, et qu'elles ont de ce fait, qu'elles soient australiennes, papoues ou indonésiennes, tendance à tirer trop facilement, présentées à une foule en colère, pour se donner de l'air.

Les exemples d'incidents sanglants sont légion, depuis la première intervention allemande au nord avec une police armée recrutée à Bougainville et Buka, très foncés de peau et grands, qui déclenchaient la peur chez une population locale plus petite et plus claire de peau.

Entre les deux guerres, un administrateur remarquable de la Papouasie, sir Her-

bert Murray, avait réussi à éviter les incidents sanglants, mais aussi avait rigoureusement contrôlé toute colonisation européenne, toujours à l'origine de ces incidents par son avidité. Au nord, dans le Territoire sous mandat australien, anciennement allemand, les incidents sanglants, pas toujours rapportés aux autorités, étaient le fait des chercheurs d'or en expéditions lourdement armées pour trouver de nouveaux filons et pénétrant dans des territoires alors inconnus.

La Nouvelle Guinée a longtemps été administrée par un peu tout le monde à partir des côtes et dans ses seules parties utiles, les plaines où l'on plantait des cocotiers. Personne n'imaginait d'aller dans les montagnes hautes, elles ont des glaciers et des sommets enneigés du côté occidental. Cette non curiosité a duré un bon siècle. Chacun revendiquait donc une souveraineté là où les siens ne mettaient jamais les pieds. Ce qui était particulièrement le cas pour les Hollandais, qui n'ont tenté de pénétrer à l'intérieur qu'après 1945, encouragés par la réussite d'un maquis anti-japonais dans la région des lacs Wissel sous l'impulsion d'un jeune officier néerlandais, qui s'est suicidé le jour de la main-mise indonésienne sous le couvert de l'ONU, ce qui était un scandale manipulé par le gouvernement Kennedy en échange d'une alliance anti-communiste implicite avec l'Indonésie sous une dictature militaire.

Une des raisons de cette situation était la notion empirique concernant les colonies européennes au XIX^e siècle. Elles n'étaient pas censées coûter à la métropole, mais le contraire. Si on les civilisait, c'était à leurs frais. Ce qui, forcément, réduisait fortement les possibilités. Les pouvoirs coloniaux

cherchaient désespérément des moyens financiers pour parvenir à payer suffisamment bien une police armée de recrutement local, qu'on imaginait sinon pouvant se débarrasser et tuer ses officiers blancs, et quelques fonctionnaires européens, dont un très petit nombre de médecins et de longtemps aucun enseignant.

Un des problèmes annexes aux dimensions physiques de cette entreprise coloniale était la dureté de la pénétration. Des fleuves qui n'en finissaient pas. Des plateaux calcaires karstiques, de calcaire dur, coupant, détruisant bottes et chaussures, invivables et sans eau, sans habitants, entre les grandes vallées de type alpestre et qu'il fallait des jours pour traverser. Il valait mieux les contourner.

Les vallées alpestres présentait un autre problème. Elles fourmillaient d'habitants, des centaines de milliers dans chacune, vivant d'une vie hors du temps, dans un environnement favorable, frais et dépourvu de paludisme. Ces habitants ne craignaient pas le blanc et avaient des réactions de masse dès que leur fureur potentielle était provoquée par un geste malhabile. Il fallait alors les massacrer pour s'en sortir vivants en gagnant aussitôt les lignes de crête qui permettaient de quitter une vallée en passant dans une autre où l'on retrouvait le même problème.

C'est la raison pour laquelle l'administration coloniale, gérant un budget très serré déterminé à la capitale, Berlin, Canberra ou Londres, mettait en avant les missions chrétiennes, puisque leurs «ouvriers», c'est le terme consacré, ne reculaient en principe pas devant le martyre, en quelque sorte gratuitement.

En réalité, les missions étaient prudentes, et ayant l'expérience depuis la *London Missionary Society* dans le Pacifique oriental, mais jusqu'y compris en Papouasie, envoyaient en avant des évangélistes insulaires, choisis si possible pour avoir des relations de parenté dans la première population sauvage — sauvage égal non administrée — et n'introduisait un blanc dans l'affaire qu'une fois les premières réactions dures calmées.

Même les Indonésiens laissent faire les missions protestantes baptistes américaines qui procèdent en taillant des pistes acrobatiques pour petits avions sur les lignes de crêtes elles mêmes, l'avion atterrit en montant et s'envole en descente. Le réseau qu'elles constituent rend service à tout le monde et elles ferment les yeux devant les massacres perpétrés par l'armée indonésienne dans les régions côtières (déjà christianisées par l'église luthérienne néerlandaise) en ayant le sentiment que pour le moment, elles protègent les populations des montagnes où elles sont établies d'un sort bien pire, en attendant un avenir que personne ne connaît, la clé étant bien sûr peut-être la Chine d'après-demain.

L'avenir économique, par la création, directe ou indirecte, d'emplois de plus en plus qualifiés, de la Nouvelle Guinée moderne est dans ses matières premières, or, cuivre, nickel, pétrole lourd, gaz. Ces matières premières sont soit côtières, pour une part de l'or et du cuivre, soit dans l'intérieur pour le reste et pour le pétrole et le gaz. Ce qui implique des centaines de kilomètres de tuyaux, même pour évacuer le minerai mélangé à de l'eau. Les tuyaux, ça se coupe, et les surveiller sur toute la longueur de-

manderait une armée à chaque fois, ce qui mordrait trop fortement sur les bénéfices de l'opération. Les exploitants laissent donc le gouvernement traiter des affaires de droits de passage, et ce dernier s'en sort plus ou moins bien. Il reste toujours des mécontents. Ceux-ci s'adressent au réseau de trafic d'armes entre les mains des marins asiatiques des navires minéraliers japonais, coréens ou chinois ou autres.

A un moment les armes vendues par ce réseau étaient les vieux stocks de la guerre du Vietnam accumulés aux Philippines. Aujourd'hui on voit des fusils d'assaut M 16 tout neufs entre les mains des montagnards dans les zones de conflit. La solution préférée des Papous de la montagne est d'enfermer les techniciens européens en les assiégeant jusqu'à ce que la société minière accepte d'indemniser des groupes de descendance restés en dehors de l'opération officielle. Sinon, il se passerait ce qui advient aux pipelines au Nigéria, transformés par les populations riveraines en passoires.

Les forces du maintien de l'ordre, cela fait trois bataillons indonésiens à l'ouest et trois bataillons papous à l'est. Leur possibilités sont limitées. Les Indonésiens tirent à la mitrailleuse sur les villages papous, mais le gouvernement de l'est ne saurait se payer de telles fantaisies. Il est trop surveillé par les missions chrétiennes et les ONG. Moyennant quoi, lorsque c'est trop compliqué, il s'abstient. Il s'est déjà mal sorti d'une guerre civile à Bougainville, en partie alimentée en armes par la mafia du Queensland australien. Il a fallu une intervention internationale, soutenue par des navires de guerre, pour calmer le jeu.

(McGillivray 1852)

(Moresby 1876)

- (D'Albertis 1880)
(Meyners d'Estrey 1884)
(Zöller 1891)
(Haddon *Headhunters*)
(Meier 1909)
(Vogel-Hamburg 1911)
(Peekel 1910)
(Seligmann 1910)
(Barton 1910)
(Frizzi 1914)
(Behrmann 1922)
(Landtman 1933)
(Nevermann 1933)
(Huxley 1936)
(F. E. Williams 1940)
(Galis sd)
(Hogbin 1951)
(Stanner 1953)
(Montauban et O'Reilly 1952 et 1955)
(Bergman 1956)
(Meggitt 1956, 1957, 1958, 1973)
(Held 1957)
(Meggitt 1958)
(Brookfield and Brown 1959)
(Burridge 1960)
(Saulnier 1961)
(Lawrence 1962)
(Mathiessen 1962)
(Neuhaus 1962)
(Berndt 1962)
(Brongersma et Wenema 1962)
(Pospisil 1963)
(McCarthy 1964)
(Van Baal 1966)
(Haberland 1966)
(Rappaport 1968)
(Koch 1968)
(Girard 1969)
(Panoff 1969, 1985)
(Tiesler 1970)
(Françoise Panoff 1970)
(Strathern 1971)
(Young 1971, 1983)
(Kaniku 1975)
(Barth 1975)
(Lewis 1975)
(Weinert 1976)
(Kilage sd)
(Oliver 1981)
(Hau'ofa 1981)
(Godelier 1982)
(Iteanu 1983)
(Mosko 1985)
(Coiffier 1985)
(Conolly et Robin 1987)
(Damon 1990)
(Pehaut 1990)
(Lemonnier 1981,1990)
(Juillerat 1991)
(Mackenzie 1991)
(Gewerz et Errington 1991)
(Epstein 1969, 1992)
(Smith 1994)
(Wassmann 1995)
(Keek 1995)
(Telban 1998)
(Malnik et Kasaipwalova 1998)
(Strathern et Stewart 2000a, b, c, d, e)
(Ballard, Brown, Bourke & Harwood 2005)
(Bonnemère et Lemonnier 2007)
(Lohmann 2007)

Nouvelle Zélande — Les deux très grandes îles, montagneuses et surtout volcaniques, qui constituent la Nouvelle Zélande, partagent une côte occidentale découpée et souvent sauvage, sinon même si inhospitalière que les premiers découvreurs, venus par l'ouest, les Portugais, se sont enfuis sans imaginer de toucher terre. La côte orientale permet une navigation plus paisible et comprend de nombreuses baies ayant donné naissance à des ports modernes, et qui ont été les portes d'entrées de la colonisation blanche. *North Cape*, une vallée profonde protégée par des avancées rocheuses se prolongeant au loin, présente à l'extrême nord un micro climat doux, qui permet, et là seulement, la survie des

plantes tropicales. De l'une de ses pointes, les morts maoris se lancent dans la mer pour rejoindre l'Hadès local.

A l'extrémité sud de l'île du Sud, le climat est polaire, obligeant de petits groupes maoris parvenus là à réinventer les techniques *inuit* de survie dans l'Arctique.

Cet Etat, construit et gouverné par des Européens, essentiellement des Anglais et des Ecossais protestants, calvinistes, mais beaucoup moins d'Irlandais catholiques, comprend ainsi une forte proportion de gens à l'origine de langue gaëlique, mais pas tout-à-fait les mêmes qu'en Australie. La corruption publique n'est de ce fait pas un problème national. L'église catholique est ici d'origine française, et non irlandaise, par l'intervention de la Société de Marie, qui s'est fourvoyée là, en espérant une colonisation française qui n'a pas eu lieu, et a quand même persisté.

L'interrogation politique essentielle est la place du peuple maori dans un ensemble blanc. L'explosion démographique maorie, qui a succédé à la dépopulation si longtemps le fait et des guerres maories, entre eux, et des autres guerres maories, contre les blancs, et des maladies introduites, en même temps que la population européenne diminuait par vieillissement, par une moindre natalité, et par émigration en Australie et au Canada où les salaires sont plus élevés, a poussé les pouvoirs publics, blancs, à encourager l'immigration asiatique, en même temps que celles d'Indiens éduqués venant de Fiji, de façon à neutraliser la poussée maorie. Craindre les Maoris plus que les Asiatiques, au sommet de l'Etat, est quand même une idée pas entièrement raisonnable.

L'immigration océanienne, en particulier autour de la ville d'Auckland, venant surtout des îles Cook et des îles Samoa, mais aussi de Tonga et des Fiji, est très forte, constituant Auckland comme la véritable capitale du Pacifique Sud. Les motivations de cette population multiple sont au premier chef économiques, échapper au désert du développement de leur pays d'origine, en pleine croissance démographique et sans perspective d'emploi pour les jeunes générations, qui ne se satisfont plus de vivre d'une agriculture vivrière et de la pêche.

Cette immigration n'éprouve aucune solidarité avec les revendications des Maoris, qui lui sont pourtant si proches culturellement. Au contraire, elle est en compétition constante avec eux pour les emplois de faible technicité.

Apparemment aussi, les hommes politiques maoris qui étaient ministres des Territoires avant guerre, c'est-à-dire de Samoa et des îles Cook, n'ont pas laissé un bon souvenir, en particulier au moment de la répression du mouvement autonomiste dit du Mau, à Samoa avant guerre. Il faut préciser que leurs subordonnés sur place étaient des militaires particulièrement obtus.

Spoliés de plus de 80 % des terres émergées, et sans espoir de pouvoir en recouvrer une part suffisamment importante qui permette la construction d'une économie propre parallèle à celle des blancs, les Maoris ont colonisé en grand nombre les principales agglomérations urbaines du pays au cours de la guerre 1939-1945, prenant en charge les emplois salissants et dangereux abandonnés de fait par les blancs mobilisés sur les théâtres d'opérations extérieurs, en particulier dans les usines d'abattage de

moutons et de bétail pour l'exportation de la viande. Ils ont établis des quartiers caractérisés en partie par la paupérisation, l'alcoolisme et la drogue, et par conséquent la violence, quartiers que les *pakeha*, les blancs, n'aiment pas traverser.

La langue maorie a du mal à survivre. Les sujets la parlant ne sont plus qu'un cinquième de la population de cette origine. Les efforts des universitaires et de l'intelligentsia maorie sont cependant parvenus à freiner ce mouvement, on a vu naître des auteurs maoris prolifiques, des poètes, peintres et sculpteurs modernes redonnant vie à une tradition en voie de renouvellement, mais qui parviennent difficilement à inverser cette tendance à l'abandon du maori pour l'anglais. Par contre la culture maorie présente encore une cohérence très forte, quoique les hiérarchies traditionnelles fonctionnent mal dans le nouveau paysage urbain.

L'histoire de la résistance militaire maorie à l'empiètement britannique sur leurs terres est pleine de hauts faits héroïques. Ils ont eu au départ des victoires obtenues entre autres grâce aux armes, modernes pour l'époque, dont de l'artillerie légère, qui leur avaient été vendues par les baleiniers nord-américains.

Une division écossaise, détournée vers la Nouvelle Zélande après la fin de l'insurrection cipaye en Inde, dotée d'une forte artillerie, s'est heurtée dans le centre de l'Île du Nord à une ligne fortifiée en ouvrages de terre, bien avant ceux de Sébastopol, qu'elle a été incapable d'enlever de front, tellement les angles de tir avaient été bien calculés par les Maoris. Ils avaient même prévu des fausses forteresses maories, telles que les *pa*, placées de manière à attirer l'en-

nemi dans une embuscade de tirs croisés. Il faudra aux Anglais remblayer un marécage que les Maoris avaient crus infranchissable, de façon à tourner les fortifications par la côte est.

Par la suite, cette même division, général en tête, se mutinera, refusant de poursuivre des opérations contre un ennemi chevaleresque qu'elle avait appris à estimer, opérations qui se déroulaient au seul profit des spéculateurs fonciers européens qui contrôlaient le gouvernement local élu par les colons, au cours d'élections où les Maoris avaient potentiellement le droit de vote, Londres n'ayant pas permis qu'ils en soient exclus par aucun texte réglementaire, mais où ils avaient été empêchés de voter par des violences européennes systématiques qui ne rencontrèrent aucune opposition de la part du gouverneur représentant la Reine.

Un demi siècle plus tard, on accordera aux Maoris une représentation minoritaire, quatre sièges. Ils réussiront à les augmenter peu à peu grâce à une alliance entre les deux guerres avec le parti travailliste, négociée et mise en place par le pasteur Ratana, chef de l'église du même nom, qui était devenue majoritaire en milieu maori, aux dépens des églises traditionnelles, anglicanes, méthodistes et catholiques. Ratana a été le seul à avoir une vision claire de ce qui était nécessaire, politiquement, pour son peuple.

La Nouvelle Zélande, au cours de la période coloniale, aura été le lieu de la naissance d'un grand nombre de mouvements messianiques successifs, tous partant du parallélisme entre le sort misérable des Maoris et celui du peuple juif en exil à Babylone, s'appropriant en quelque sorte l'Ancien Testament du Livre des Prophètes et l'interprétant par référence à la tradition maorie.

Tous les Océaniens mis en présence de l'Ancien Testament ont eu la même réaction de le prendre à leur compte pour le retourner contre les Blancs.

Voir : Rua Kenana
Sir Apirana Ngata
Te Rangi Hiroa
(Pakeha maori 1876)
(Sherrin et Wallace 1890)
(Grey 1956)
(Grace 1959)
(Firth 1959)
(Ngata 1959, 1974)
(Biggs 1960)
(Caselberg 1975)
(Salmond 1975)
(Angas 1979a et b)
(Best 1976, 1982)
(Simmons 1976, 1981, 1997)
(Best 1974 et 1977)
(Macdonald 1979)
(Stirling 1980)
(Burns 1980)
(Dunis 1984)
(Biersack 1995)
(Kawharu 2003)
(Simmons 2012)

O

Douglas Oliver — Un des très rares anthropologues océanistes américains à avoir été formé en Europe, à l'université de Vienne en Autriche, avant la main-mise nazie, l'*Anschluss*.

Avant guerre, il travaillera sur l'île de Bougainville, dans les Salomons du nord, chez les Siuai, une population considérée comme non austronésienne. Sa description d'un détail constamment vivant des conséquences empiriques des formes prises par la compétition de prestige, une des meil-

leurs descriptions publiées, montre une population qui pourrait tout aussi bien, culturellement, être considérée comme austronésienne. C'est ainsi là, entre autres, une des bonnes analyses permettant de montrer que, contrairement à ce que tant de gens croient, l'appartenance linguistique ne va pas forcément avec l'insertion culturelle.

Sur Ouvéa des Loyalty, les insulaires de langue polynésienne, le *Qèn Uea*, partagent les mêmes structures sociales avec ceux de langue mélanésienne, le *Qèn Iaai*, ce qui est dû aux mariages mixtes depuis plusieurs siècles. Il en est de même pour les descendants d'équipages de pirogues venues de Samoa, et que l'on retrouve à Lifou, à Ouvéa, sur la Grande Terre à Houaïlou et Bourail et sur Tongoa aux îles Shepherd, Vanuatu.

Le facteur le plus important des publications de Douglas Oliver est qu'il est un des tout premiers à montrer comment fonctionne le système foncier, ayant découvert que les itinéraires des personnages mythiques additionnaient des lieux-dits de toutes sortes, cités pour toutes sortes de raisons relevant de la cohérence du récit, mais dont chacun recouvrait une revendication foncière, élément clé dont même Claude Lévi-Strauss ne s'est jamais aperçu.

Pendant la guerre, Douglas Oliver sera le conseiller politique de l'amiral américain Nimitz, à Nouméa. Il publiera un excellent ouvrage général sur le Pacifique Sud, très critique de la politique coloniale française en Nouvelle-Calédonie. Son jugement sur notre présence à Tahiti est beaucoup plus nuancé, tenant compte de tous les facteurs réels du destin d'un archipel qui ne produit rien et a donc besoin d'un soutien extérieur.

Après 1945, on le retrouvera professeur à Harvard. Sous ce patronage prestigieux, il organisera une expédition, que j'ai eu l'honneur de favoriser contre des oppositions particulièrement inintelligentes, en Polynésie Française, nous apportant en conclusion une photographie de la société Tahitienne juste avant les transformations provoquées par l'installation des sites d'expériences atomiques.

Par la suite, il se transférera à l'université d'Hawai'i de manière à écrire plus commodément, subissant moins de pressions professionnelles, son ouvrage maître en 3 volumes : *Ancient Tahitian Society*.

(Oliver 1945, 1949b, 1981)

Patrick O'Reilly — Le R.P. Patrick O'Reilly, un des détenteurs avant guerre du diplôme d'Ethnologie de l'Institut du même nom à Paris, dont les enseignements avaient lieu au musée de l'Homme, avait obtenu une bourse du CNRS naissant pour aller travailler sur Bougainville aux Salomons du Nord. Insuffisamment préparé, malgré le diplôme, et ne sachant en fin de compte comment travailler à partir d'une ou plusieurs missions maristes établies dans cette très grande île, il reviendra avec des morceaux de connaissance sans grand liens entre eux.

Une saison de séminaire sous l'occupation allemande chez Maurice Leenhardt, à l'École Pratique des Hautes Etudes, Sciences Religieuses, où il exposera la collection de textes de la tradition orale prise en dictée par un des missionnaires, et pas par lui, ne lui apportera pas la solution, Leenhardt étant très ignorant du reste de la Mélanésie. C'est d'ailleurs cet échec qui

m'amènera à sortir de la Nouvelle Calédonie de façon à me permettre une vue d'ensemble plus large et mieux informée. Par contre, il avait rapporté de Bougainville un excellent film, qui passionne encore les spectateurs de l'île auxquels on le présente et qui y reconnaissent leurs ancêtres immédiats.

En fin de compte le père O'Reilly se résolut à se consacrer à ce qui lui plaisait, l'histoire anecdotique du Pacifique Sud. Il pensait, d'une certaine façon avec juste raison, qu'à force d'anecdotes additionnées on fait l'histoire et que c'est en tous les cas le cours de l'histoire événementielle qui crée l'histoire avec un grand H.

L'ennui est que ses anecdotes couvraient surtout l'histoire coloniale. Il traitait à la rigueur de la reine Pomaré, de ses enfants, mais ses héros favoris étaient officiers de la Royale, amiraux de préférence, bons pères, bonnes sœurs, administrateurs, commerçants et en passant des brigands qui tombaient par moments victimes de sa machine à remonter le temps.

Par contre, ses bibliographies analytiques sont un modèle du genre. Qu'il y laisse trainer ses points de vue de missionnaire sans expérience de mission ne me gêne pas, cela rend l'ouvrage un peu moins terne.

Son ouvrage sur *Tahiti aux temps de la reine Pomaré* est un modèle du genre. Le problème posé par cet ouvrage, et par ses biobibliographies, est que les Tahitiens n'y apparaissent qu'en tant que figurants anonymes en arrière-plan. 95 % des personnages qu'il désigne comme Tahitiens sont des blancs. L'ennui aussi est que ça n'a pas choqué.

Mais lorsque Mgr Michel Coppenrath a voulu célébrer une messe à la cathédrale de

Tahiti en l'honneur du père O'Reilly, il n'y avait personne, sinon ma femme et moi, Paul Morgate et Monseigneur lui même. Les Tahitiens n'étaient pas venus. Ils rendaient ainsi indifférence pour indifférence. Le Père s'était trompé de public.

P

La paix blanche — Bien des auteurs rêpent à l'infini que les groupes de descendance océaniens, et surtout en Mélanésie, vivaient repliés sur eux-mêmes dans une sorte d'atomisation sociale, dans la crainte de leurs voisins, considérés, à droite ou à gauche, comme leurs ennemis, et contre qui il fallait s'allier pour se protéger. Des relations normales ne seraient devenues possibles qu'une fois la paix établie par le conquérant colonial blanc.

Ceci est une idiotie pour plusieurs raisons, dont la principale est qu'on se marie constamment chez l'adversaire potentiel, quand cela ne serait que pour se protéger. Le mariage préférentiel étant celui par échange de sœurs, les épouses sont là pour informer leurs parenté si jamais leurs maris se mettaient à projeter une attaque contre les leurs.

L'autre conséquence est que sur le champ de bataille, on ne saurait s'attaquer à personne qui soit, vis-à-vis de vous dans une relation d'alliance matrimoniale, ni à votre beau-père, ni à vos beaux-frères, ni à personne qui le soit classificatoirement, ni les mêmes parents par mariage vis-à-vis de votre père ou de vos frères, dont vos pères et frères classificatoires, etc. Cela fait beaucoup de monde ainsi protégé de vos coups, et inversement.

Un autre facteur empirique niant l'atomisation de la société traditionnelle est linguistique. Les Mélanésiens sont multilingues. Ils parlent la langue de leur père, celle de leur mère, celle de chacune de leurs grands-mères, celle de leur épouse. Un Océanien parlant une demi douzaine de langues différentes et en plus une langue européenne, c'est fréquent.

Comme d'ailleurs dans ces montagnes du centre de l'Europe où les anciens empires se touchaient, et où l'on rencontre une grande proportion d'hommes et de femmes polyglottes.

Ils n'avaient donc pas besoin de la langue européenne pour communiquer ensemble d'une aire linguistique à une autre. ce qui décuplait les possibilités relationnelles de tous ceux qui sont normalement, le long des soi-disant frontières linguistiques, assis continuellement sur les deux langues en cause. Malgré les cartes des linguistes, qui sont à leurs marges fondées sur une illusion, une frontière linguistique, ça n'existe pas, comme on peut s'en rendre compte en Alsace et en Suisse.

Paliau — Dirigeant post 1945 aux îles de l'Amirauté, il recherchait un développement économique autonome, impossible dans l'absolu, mais envisageable au niveau du détail local, et une formule de gestion décentralisée plus démocratique. On lui donnera la présidence d'un petit conseil sur une petite île, alors qu'il aurait dû présider la conseil de la grande île de Manus. Des petites trop proches de l'indépendance et par conséquent inutiles.

Voir : îles de l'Amirauté.
(Margaret Mead 1956)

(Schwarz 1962)

Île de Pâques — Île des faux mystères, l'île de Pâques a fini par concentrer sur elle tous les fantasmes que les autres archipels du Pacifique Sud n'avaient pu satisfaire.

Il n'y a pas de mystère pour le transport des statues, le problème n'étant pas d'appliquer la force des bras intelligemment, tous les Océaniens savent comment y procéder, mais ne pas briser le matériau de tuf volcanique fragile, donc prendre son temps et éviter les frottements, ce qui impliquait un lit de roseaux constamment renouvelé au fur et à mesure de l'avancée et des itinéraires à pente constante. On a retrouvé les itinéraires. Evidemment pas les roseaux, mais ils sont tout à côté, dans le lac volcanique du Rano Raraku.

La très grande quantité des champs établis dans des aires protégées par des murets de pierre, contre le vent et contre les embruns, est une tradition connue partout et plus particulièrement dans les atolls et les îles type Makatea. La terre est obtenue pour partie par des couches successives de débris végétaux, en prenant son temps puisqu'il faut utiliser le tout venant, y compris les roseaux, peut-être entassés à côté.

L'écriture de l'Île de Pâques n'a pas été décryptée parce qu'on a cherché des textes à notre modèle. Elle ne peut en réalité correspondre qu'à ce que les Océaniens mettent en écriture spontanément dès qu'il y ont accès, des listes sans commentaires de noms de lieux, de divinités et de personnes.

Le spécialiste allemand qui avait cru parvenir à décrypter cette écriture et avait fondé sa carrière professionnelle sur cette tentative, a fini par reconnaître devant moi,

au cours d'un colloque à Francfort, qu'il s'était trompé. Il prenait sa retraite.

(Métraux 1940, 1941, 1957)

Pédagogie — Comment fait-on l'instruction de gosses océaniens ? Cette interrogation s'est posée, identique, à des personnalités de toutes sortes, dans toutes les îles additionnées constituant le Pacifique Sud.

Missionnaires protestants anglais et français, bons pères catholiques, frères et sœurs maristes, frères des Ecoles chrétiennes, frères franciscains espagnols, demoiselles missionnaires protestantes françaises ou suisses, pères allemands du Verbe Divin, missionnaires français du Sacré Cœur de Jésus, missionnaires et enseignants luthériens allemands, américains ou hollandais, instituteurs laïques de toutes nationalités, dont des Japonais, tous se sont posés les mêmes problèmes et les ont résolus comme ils pouvaient.

Il se trouve que les enseignants japonais n'ont pas été les moins efficaces, au témoignage des Micronésiens qui ont été leurs élèves avant guerre, au témoignage aussi de Michaël Somare, ex Président de la Papouasie-Nouvelle Guinée, qui a regretté enfant le départ de son instituteur japonais de la période de l'occupation militaire nippone.

La première période missionnaire a été celle de l'enseignement dans la langue vernaculaire, que les cadres religieux expatriés étaient bien forcés d'apprendre avant de l'enseigner, puisqu'ils devaient, surtout pour les protestants, mais aussi pour l'enseignement catéchistique catholique, traduire nos textes sacrés dans la langue de

l'île. On y ajouta la traduction fréquente du *Pilgrim's progress*. Devant la concurrence protestante, les catholiques ont dû se mettre à la traduction dans la langue vernaculaire d'une part au moins des textes sacrés.

La période suivante, moins longue, instable, a vécu une expérience d'enseigner en même temps la langue vernaculaire et la langue européenne en train de s'imposer sur le pays, selon la nationalité du colonisateur. L'expérience est très intéressante, mais nous ne disposons presque pas de données pour en évaluer l'impact et la réussite. On y a mis fin partout pour des raisons politiques.

La troisième période sera celle de l'imposition de la seule langue européenne, la langue locale étant interdite d'usage dans le domaine scolaire et interdite de parler même dans les cours de récréation.

Aujourd'hui on reprend la formule de l'enseignement parallèlement dans les deux langues, mais trop souvent sans tenir compte de l'expérience universelle (et en particulier celle des enseignements danois et néerlandais), qui est qu'apprendre à parler, à lire et à écrire dans les deux langues, doit débiter en même temps, très tôt, à partir de quatre ans. Après sept ans, cela vient déjà trop tard. La formule de l'enseignement des langues vivantes dans notre secondaire est de ce fait mauvaise, et cela explique qu'elle ne fonctionne pas.

J'ai appris à lire, écrire, parler, à la fois en français, en anglais et en allemand, entre ma naissance et cinq ans, y compris l'écriture gothique, en plus on m'avait collé au latin (que je détestais) et au grec (qui me passionnait). Je n'ai eu aucun problème de dyslexie ou autre au cours de mon éducation formelle, c'est bien plutôt le contraire,

cela m'a ouvert l'esprit et rendu des services sans nombres. Je fais spontanément des anglicismes et des gallicismes, mais ils sont bien cachés, je les connais, je les repère aussitôt, et je les maîtrise. D'ailleurs, bien des gens qui ne parlent même pas l'anglais, font par snobisme plus d'anglicismes que moi.

L'enseignement du tahitien à l'école a vécu une première période difficile. On avait naïvement cru que des instituteurs tahitiens sauraient naturellement enseigner le tahitien. Il se débrouilleraient. Or, ils ne se sont pas débrouillés du tout. Il a fallu leur faire suivre des stages de préparation à l'enseignement du tahitien et leur fournir des instruments pédagogiques à utiliser en classe, et donc mettre ces derniers au point. Et leur proposer des textes en tahitien, qui ne soient pas pris dans la Bible, pour des écoles laïques, à l'intention d'en assurer la lecture en classe.

L'ennui est que l'on a pris une grande partie de ces textes chez Teuira Henry, ce qui fait que les Tahitiens d'aujourd'hui ont une vision en grande partie faussée de leur passé pré-européen. Ils croient à une tradition authentique, qui n'a jamais existé nulle part dans la région, au lieu de la réalité, qui est l'existence de traditions parallèles, justifiant chacune l'existence d'un groupe de descendance différent. La vérité sociale, religieuse et . . . politique était la compétition entre les variantes.

En Papouasie-Nouvelle Guinée, un très gros effort de mise au point de manuels très élaborés et progressifs pour l'enseignement de l'anglais, en même temps que des éléments de technologie moderne et d'histoire naturelle et physique chimie, aboutira à un

échec, malgré la qualité des enseignants et des auteurs des manuels appuyés par l'université d'Oxford et sa maison d'édition.

La meilleure qualité des manuels n'est ainsi jamais suffisante. La présentation d'éléments de la tradition orale, sans autorisation des ayants droits, et sous l'aspect de contes, et par conséquent dans un contexte qui considère qu'il s'agit d'irrationalité, est une erreur, ou bien les enfants ne savent plus où se situer, s'ils doivent ou non respecter leur tradition orale comme leurs pères et grands-pères, ou bien ils font une réaction antagoniste à l'enseignant, lequel ne comprend pas ces réactions, alors qu'il ne cherche qu'à rendre l'enseignement plus adapté et plus facile d'accès.

Ni lui, ni aucun de ses collègues, n'a été préparé à reconnaître la richesse d'information de la tradition orale, puisqu'ils ne se trouvent qu'en présence de textes résumés et secs, auxquels on a enlevé les éléments de sens avant de les leur remettre, ce dont il ne s'aperçoivent jamais.

On pourrait tirer déjà certaines conclusions.

Les générations scolaires dans le Pacifique Sud sont composés d'Océaniens et d'une faible proportion d'Asiatiques : Chinois, Japonais, Vietnamiens, Hindous, Indonésiens, etc. et presque pas de Latins ni d'Anglo-Saxons, Hollandais ou Allemands. Le passage à la langue européenne implique un saut culturel difficile, encore plus pour ceux dont la langue maternelle est une langue à tons (dont en plus des Asiatiques, Chinois et Vietnamiens, trois langues de Nouvelle Calédonie sont des langues à tons, il y en a certainement d'autres ailleurs). Il importe donc de commencer très tôt.

La réponse à l'interrogation pédagogique se trouve dans l'observation du comportement spontané des enfants insulaires placés devant la langue dominante. Le moyen d'enseignement favorisé depuis des générations est de faire apprendre tout par cœur (*rote learning*). Ce n'est pas entièrement condamnable. On apprend certaines choses ainsi, jusqu'y compris en médecine.

L'élève canaque est ainsi confronté à des enseignants qui ne savent malheureusement trop souvent que cela, lui faire apprendre par cœur. Ils font leur cours mécaniquement, puis rentrent chez eux. Lui conçoit spontanément que certaines données lui soient utiles, en particulier en géographie : les volcans, les atolls, les formations coralliennes exhausées, le mécanisme des tempêtes tropicales et des cyclones, tout ce qu'il rencontre chez lui, si du moins on lui en parle de façon intéressante (l'enseignement de l'histoire qu'on lui donne n'est pas celle de son peuple, mais celle des faux «héroïques pionniers» qui n'avaient qu'un seul but, détruire sa nation).

L'utilité d'apprendre la liste des départements français est contestable. Celle des pays de la région serait plus intéressante, si les enseignants étaient capables d'y poser de la chair. Mais ils n'y sont pas préparés et sont très ignorants en la matière, jusque y compris à l'université. Et les auteurs des manuels officiels encore plus qu'eux. Certains géographes de Bordeaux écrivent des textes fort mal informés sur le Pacifique Sud, d'un superficialité navrante et pleins d'erreurs factuelles.

L'élève canaque finit par entreprendre gentiment tout ce qu'on lui propose. Il apprend par cœur des textes entiers, fort longs.

Puis, livré à lui-même, il agit comme un linguiste structuraliste. Il cherche à installer des repères dans ce qu'il a appris de mémoire, de façon à qualifier des sous-ensembles et pouvoir les placer sans se tromper là où ils doivent s'insérer. Il aboutit, au bout de plusieurs années, à livrer des rédactions qui peuvent tromper leur monde, par lesquelles il colle, l'une après l'autre, des unités sémantiques dont il a repéré à l'expérience qu'elles vont ensemble.

Au fur et à mesure, les unités sémantiques remémorées deviennent de plus en plus petites et de plus en plus nombreuses. L'élève sait les mettre en place, à la vue de repères visuels, mais n'a pas la moindre idée de ce qu'elle signifient exactement, sinon pour sa classification personnelle fondée sur ses repères approximatifs. Il a mémorisé un dictionnaire incompris et incompréhensible.

On obtient ainsi qu'il nous offre des textes à la manière de, qui peuvent passer pour bons aux yeux d'un enseignant peu méfiant, mais dont celui qui les écrit ne sait pas ce qu'ils veulent dire exactement.

L'effort intellectuel de l'élève a été bien plus considérable qu'il ne l'eût été si on lui avait enseigné convenablement le français. Mais personne ne s'en est aperçu. Il est devenu une sorte de comédien consommé, jouant une pièce en une langue dont le sens précis lui échappe.

Arrivé à l'université comme s'il voyageait dans un rêve, il est bloqué, une nouvelle langue lui apparaît, constituée par des arrangements conceptuels qu'il n'a jamais vu fonctionner nulle part. Et là aussi, les enseignants font leur cours mécaniquement, puis s'en vont chez eux, alors qu'il aurait besoin de leçons particulières, de façon à

comprendre ce qu'on lui dit.

A l'université d'Auckland, les linguistes ont eu un trait de génie, ils ont mis sur pied une année préparatoire d'enseignement de l'anglais universitaire. Du coup, les grèves et les émeutes des étudiants maoris se sont arrêtées. Ils se sont mis à travailler et ont réussi leurs examens. Ce qui n'était pas le cas avant. Nos universités françaises transportées ici n'ont pas eu encore cette lucidité.

En 1930, les médecins qui organisaient à Suva l'Ecole de Médecine, financée par la Fondation Rockefeller, qui a dispersé dans les îles tant d'excellents praticiens, s'étaient déjà aperçu qu'il leur avait fallu mettre sur pied en premier lieu une année préparatoire à l'anglais médical.

Un problème manifesté par les enseignants qui sont étrangers à la nationalité de leurs élèves est celui du contact avec les parents. Les enseignants convoquent les parents, au lieu d'aller les voir chez eux. Ils donnent ainsi l'impression de ne pas s'intéresser aux familles des enfants et de refuser d'établir un lien social normal avec elles. Le résultat est dans les violences exercées par certains parents wallisiens à Nouméa contre des enseignants.

J'ai tenté de faire passer le message qu'il fallait créer des relations nouvelles avec les parents en ne donnant pas l'impression qu'on se plaçait dans une relation de type colonial, mais je n'ai pas été écouté. Les enseignants sont paniqués à l'idée de partir à l'aventure pour prendre contact avec les parents de leurs élèves, et leurs familles à eux les poussent dans le sens contraire.

(Williams 1935)

(Ngata 1959, 1974)

(Van Baal, sd)
(Mataira 1975)
(Nemia 1998)
(Mokaddem 1999)

Perçoir à volant ou à contrepoids et à archet — Un axe en bois dur, terminé par une fente où s'enchasse une pierre dure fixée par du ciment végétal. Trois pierres de poids équivalent, hautes, fixées au premier tiers de la longueur de l'axe, remplacées ailleurs par un volant circulaire lourd en bois dur. Une demi coque de noix de coco à l'intérieur de laquelle tourne l'autre extrémité de l'axe, légèrement globuleuse. Sur la plus grande longueur de l'axe joue une cordelette qui en fait le tour, pas serrée, attachée au deux extrémités d'un archet qui, tenu à la main, est le moteur de l'appareil et fait tourner assez vite la tête en pierre dure. Elle produit alors un trou cylindrique, dans le bois, dans la pierre ou dans la masse de la coquille du bénitier, parfois du bénitier fossile dont on trouve des gisements dans les montagnes des grandes îles des Salomons.

Il s'agit ici de l'outil le plus sophistiqué qui existe en Océanie. Il est connu tout au long des îles de l'arc mélanésien et jusqu'en Nouvelle Zélande. D'où est-il issu, et quand, on ne sait. Pour le moment, l'archéologie ne donne pas la réponse. Elle ne s'est pas posé la question. Elle ne reconnaît pas les pointes dures, si elle les trouve. Elle n'en a jamais vu fonctionner, et on n'en a jamais traité dans l'enseignement reçu.

(Williams 1928)

Phosphates — Le développement de l'intérieur des Etats-Unis et l'édification de villes tentaculaires qu'il fallait nourrir,

créera un besoin de phosphates pour l'agriculture, se traduisant par le *Guano Act*, permettant aux USA de s'appropriier toute île vide d'habitants et contenant du guano.

Un certain nombre d'îles équatoriales isolées et jamais visitées deviendront ainsi tout d'un coup intéressantes, du moins certaines dont on tirera en fin de compte deux millions de tonnes de guano. Elles ont été travaillées par des intérêts américains ou britanniques, ou même les deux en succession.

Les conditions sur place étaient difficiles. Pas de mouillages sûrs, des lagons fermés aux approches dangereuses, le guano ensaché étant transporté en canots, parfois par un va et vient. Pas d'eau douce sur place. La fréquence des cyclones détruisant tout ce qu'on pouvait y construire.

Quelques îles ont conservé des installations dues à des sociétés de pose et d'exploitation de câbles internationaux (Canton Island), ou des pistes aériennes de secours ou d'étapes pour la *Panamerican Airways* (Christmas Island), ou des établissements militaires utilisés par la marine américaine ou les gardes-côtes dès avant la dernière guerre.

Mais les grands fournisseurs de phosphates ont été Nauru, colonie allemande reprise par l'Australie sous un pavillon soit disant international et Banaba, ou *Ocean Island*, île anglaise qui relevait des îles Kiribati, ainsi qu'Angaur en Micronésie allemande, puis japonaise, puis américaine, et Makatea en Polynésie française. Ces gisements ont été exploités presque jusqu'à la fin sans s'occuper des ayants droits, les insulaires, qui n'y trouvaient qu'une partie des emplois, le plus grand nombre des ouvriers étant chinois, et même pas de sys-

tème de retraites. Les redevances versées aux propriétaires du sol qui retrouveraient à la fin de l'exploitation une roche mère inutilisable, ont toujours été misérables, le *Colonial Office* à Londres en particulier donnant des instructions à ses fonctionnaires pour qu'il en soit ainsi.

L'indépendance des îles Gilbert et de Nauru a changé la donne, et les bénéfices du phosphate ont été répartis par l'intermédiaire des budgets nationaux. Kiribati s'en est à peu près débrouillé sans scandales majeurs, mais Nauru a gaspillé son capital dans des entreprises que ses responsables n'ont jamais été capables de gérer convenablement (la Polynésie française ne fait pas mieux avec sa compagnie aérienne que Nauru avec la sienne). Une conséquence secondaire, mais dangereuse, a été que ne prenant plus aucun exercice parce qu'ils n'étaient plus obligés de travailler, les Nauruans sont devenus obèses et meurent par centaines de crises cardiaques.

Ce que l'on sait moins est que ne comportant pas de phosphates en quantités commercialisables, un certain nombre d'îles coralliennes exhaussées en comportent pourtant assez pour porter une agriculture réussie où les plantes sont belles sans le moindre besoin d'engrais artificiels. C'est ce qui explique les populations importantes des îles Tonga et des îles Loyalty, ou d'autres encore, Aniwa au Vanuatu, etc.

Mais les îles à phosphates aujourd'hui comme Makatea, Nauru et Banaba (Ocean Island), n'ont même plus de terres, plus que des cuvettes karstiques aux tranches aiguës où il conviendrait de déposer systématiquement les déchets végétaux pendant le prochain siècle pour retrouver de la terre végétale.

La vie sur Makatea, au temps de la Société des Phosphates Français d'Océanie, a été remarquablement décrite par Fletcher, au terme de son ouvrage *Isles of Illusions*.

Il n'a pu révéler, bien sûr, que la direction des Phosphates français de l'Océanie, au cours de la période d'après-guerre, pratiquait systématiquement la corruption des hommes politiques tahitiens. Au RDPT, en dehors de la connaissance de Pouvana'a O'opa, c'était le docteur Florisson, sénateur, qui sollicitait et recevait la contribution financière des Phosphates.

En ce qui concerne Nauru, un milliardaire américain, qui était un homme de bien et apprécié de tous les leaders politiques des indépendances du Pacifique Sud, un peu naïf, s'était laissé entraîner à épouser une jeune femme française, fille de colonel, ambitieuse et sans scrupules, qui s'était fait recruter par la Commission du Pacifique Sud dont il était le Premier Commissaire pour les Etats-Unis, en excipant d'un doctorat qu'elle n'avait pas, la CPS n'a pas vérifié, puis en se faisant plaindre parce que Jacques Barrau lui ferait la guerre pour la faire partir. Je crois que c'était vrai et que Barrau avait senti la présence d'une concurrence dangereuse.

Elle aura son doctorat de 3e cycle, en Psychosociologie, dans la discipline pour la quelle elle avait été formée et en appliquant les méthodes qu'on lui avait enseigné, mais après avoir quitté la CPS. Du coup ce doctorat, considéré comme un galop d'essai, était excellent. Mais lorsqu'elle prétendait s'adonner à l'anthropologie, elle pondait de petits textes sans intérêt, fondés sur un séjour de quelques jours ici et là. Profitant de mon estime pour son mari, elle s'était mis

en tête de se lancer dans une thèse sur Nauru. Elle était tombé sur un thème parfaitement intéressant, les odeurs tels que ressenties par les femmes de Nauru, sujet original. Mais au lieu de s'y tenir, elle a voulu se mettre à la tradition orale.

Or elle n'avait aucune formation linguistique et était incapable de recueillir un texte dans la langue vernaculaire, et aucune formation à l'anthropologie et n'avait pas la moindre idée de comment traiter un texte quelconque. Elle a prétendu ignorer les apports de Claude Lévi Strauss et contrairement à mes instructions de m'apporter les chapitres au fur et à mesure pour que je puis éviter les dérives, je me suis trouvé devant un texte inconnu, elle n'avait suivi ni mon enseignement ni celui de Lévi-Strauss, les seuls où elle aurait reçu une méthode de travail, et avait consacré un tiers de son manuscrit à des considérations archaïques dans la méthode et dans le fond, forcément sans intérêt, sur un corpus de textes reçus en anglais et donc résumées dans l'énoncé enregistré et qu'elle traduisait en français. J'ai refusé la thèse en l'état et j'ai été soutenu pour cela par Mme de la Fontinelle, pourtant une de ses amies. Furieuse, au lieu de réécrire cette part de son manuscrit sous mon œil vigilant, elle est allé le porter à Nanterre, chez Lavondès, qui l'a pris sans barguigner.

Ce dernier était dans la même situation, formé par Leroi-Gourhan qui, lui, était totalement ignorant de la manière d'enregistrer la tradition orale et la traiter, il était tout aussi ignorant et avait soutenu une très mauvaise thèse sur la tradition orale aux Marquises. Il se spécialisera en quelque sorte en reprenant les thèses que je refusais pour leur médiocrité, ce qui n'était pas vrai-

ment convenable au vu des règles non écrites de l'université.

La candidate, forte de son titre de docteur, nous empoisonnera l'existence en se faisant subventionner par les Affaires Étrangères, soutenue par Ratu Mara qui voulait faire une gentillesse à son mari, pour créer un centre de la tradition orale à Fiji qui n'avait aucune consistance, empêchant les crédits d'être affectés à des recherches plus utiles et de bonne qualité. Ce centre a disparu et ses appuis fijiens aussi, avec les putchs militaires.

Son mari avait joué un rôle néfaste en encourageant les Nauru à investir leur argent dans une compagnie d'aviation et une ligne de navigation. Ce qui se terminera en catastrophe financière. Il avait lui-même une compagnie d'aviation en Micronésie.

(Hambruch 1914-15)

(Fletcher 1923)

(Folliet 2009)

Jean-Marc Pidjo — Ancien maire de la municipalité PALIKA, c'est-à-dire indépendantiste de Pouébo, dans le nord-est de la Grande Terre, J.-M. Pidjo (Pidjo, ou Pidjot est un nom individuel, un prénom, transformé en nom de famille par la grâce des gendarmes qui tenaient l'état-civil et n'écoutaient personne), s'était laissé persuader de tenter de passer une maîtrise de sciences sociales, à partir d'un manuscrit qu'il s'était mis à écrire de lui-même.

J'étais dans le jury, mais j'avais eu des contacts auparavant pour aider l'impétrant. Lorsque j'ai eu son manuscrit en mains, je me suis rendu compte de sa valeur potentielle. Ce manuscrit présentait un grave inconvénient, il était écrit en «français

catholique de Pouébo» et incompréhensible aux lecteurs ordinaires dont le président du jury qui venait de France.

J'ai dactylographié en hâte une version compréhensible pour ce dernier, qui a pu comprendre de quoi il s'agissait et la valeur du travail. L'intéressé a eu son diplôme de maîtrise.

Par la suite, voulant publier le travail, j'ai dû négocier avec l'auteur. Je lui rédisais de nouveau son texte phrase par phrase, sans la changer mais en la rendant compréhensible. Le problème était que, dans les communautés catholiques situées en dehors du cours colonial des choses, les mots français tendaient souvent à être utilisés dans des sens dérivés. Je lui soumettais page par page. Après un peu de tirage et d'hésitations, ce dernier s'est rendu compte que je ne lui voulait aucun mal, bien au contraire (son beau-père avait été mon étudiant à Paris, au Collège coopératif).

Cette étude monographique de la chefferie de Pouébo apportait un éclairage nouveau, celui d'un «naïf» parfaitement compétent, sur une institution canaque sur laquelle on a dit beaucoup de sottises. Au surplus, avec son épouse, sur leur ordinateur, dans leur coin, ils avaient réussi à bidouiller un certain nombre de schémas explicatifs de grande qualité, parfaitement clairs dans leur démonstration, et auxquels je n'ai rien eu à changer.

Je suis assez content de cette publication qui a été volontairement ignorée par ceux qui, à Paris, se veulent les seuls à détenir la capacité de discourir sur la société canaque. Si nous étions en Nouvelle Zélande, les Maoris les auraient déjà virés. Lorsque Jean-Marie Tjibaou avait publié un article, tel qu'il avait voulu l'écrire, sans que

s'exerce la moindre censure, dans le *Journal des Océanistes*, on m'avait expédié en leur nom André Haudricourt pour m'expliquer qu'il ne fallait pas considérer les Canaques comme autre chose que des informateurs et par conséquent ne rien publier de leurs écrits, même si, en ce cas précis, Lévi-Strauss avait approuvé la publication. Les mêmes se sont agités après la mort de Jean-Marie pour faire carrière sur ses écrits, ou ses pseudo écrits, qu'ils se permettaient même de censurer.

En somme, les Canaques n'avaient pas le droit d'écrire. . . C'était là du racisme patent, je les ai envoyés promener, Haudricourt s'excusant de cette démarche qu'on l'avait obligé à entreprendre. Ceux qui me l'avaient expédié sont toujours là. Ils ont changé leur fusil d'épaule, mais pas de convictions. Les Canaques sont toujours là pour être exploités. Ils vont très loin dans la théâtralisation de leur volonté de maîtrise du marché de l'édition scientifique. Sous la couverture de comportements très libéraux, c'est dans le fait du racisme pur et dur.

Pieds-Noirs — D'une arrivée récente, après les départs massifs d'Algérie, les pieds-noirs constituent une des dernières semi couches d'immigration en Nouvelle Calédonie. Ils ne sont pas nombreux, mais irritants au possible. On les avait laissés venir en pensant qu'ils auraient compris leur leçon. Ils sont issus d'un échec criant sur la place publique internationale, mais se veulent conquérants et prétendent donner des leçons d'action politique et en particulier de la façon dont il convient de traiter les Canaques. Ils n'ont déjà pas su comment traiter les Arabes et les Kabyles convenablement.

Ils se tiennent entre eux et imaginent des opérations politiques stupides comme celle qui consistait à mettre sur pied une stratégie de la tension en poussant, autour du village catholique de Saint-Louis, à sept kilomètres de Nouméa, les Canaques contre les Wallisiens et inversement, en fournissant des armes et des munitions gratuites aux deux camps sous la forme de balles explosives. Le résultat est qu'il y aura deux morts et des blessés graves, dont un officier de gendarmerie et que leur camp perdra les élections. La manipulation était trop claire, quoique personne n'en parlât ouvertement.

Les jeunes Mélanésiens, ayant compris qu'avec les balles explosives, ils pouvaient couper les lignes à haute tension apportant l'électricité à Nouméa à l'usine de la Société le Nickel, coupèrent par deux fois le système, ce qui obligera la Société le Nickel à intervenir auprès du RPCR, le parti de la droite dite loyaliste à ce moment là manipulé par des pieds-noirs, et à l'obliger à faire évacuer le village wallisien dont ils avaient encouragé l'expansion en amont du village canaque, et l'élevage quasi industriel de cochons dont le lisier descendait sur le village canaque en bas et était à l'origine de l'affaire, mais, bien sûr, on n'en a pas parlé. A Nouméa, dans les moments de tension, on ne publie jamais rien qui soit en faveur des Canaques. Il est convenu implicitement que ce sont toujours de dangereux sauvages.

Mais, à Nouméa, c'est le nickel qui commande, toujours. En ce cas, il a fini par imposer la solution de sens commun, la suppression locale de l'élevage de porcs et le départ des éleveurs. En Bretagne, on en est encore à chercher le moyen de pallier la pollution créée par la production indus-

trielle de lisier porçin. Et là, on ne peut expédier les Bretons ailleurs, ils recommenceraient.

(Zeldine 1967)

Plantes importées par l'homme — L'importation de matériel végétal est une tradition ancienne en Océanie. Le peuplement qui a donné lieu aux habitants des divers archipels a porté partout les mêmes plantes venues de l'Asie du Sud pour la plupart.

Tout d'abord le banian (*Ficus* sp.), arbre jouant un rôle sacré dans tout le sud asiatique. Il est en Océanie une entrée du pays souterrain où vivent les morts et les dieux, par ses racines terrestres qui en constituent une des portes. Chaque banian a été planté par l'homme et constitue une des preuves de la propriété du sol par la population première.

Le roseau de culture sèche, planté lui aussi de main d'homme, dont les habitats protègent les villages anciens en créant une zone de passage difficile et dangereuse, comme en Asie du sud-est, en même temps qu'il est utile à toutes sortes d'activités quotidiennes : cuisine, construction de parois à l'intérieur des maisons, flambeaux pour la pêche de nuit, sommiers pour les lits surélevés, etc.

Le palmier sagoutier, originaire de Kallimantan (Bornéo), dont la moelle du tronc, grattée et traitée à l'eau courante, fournit une fécule, le sagou, mangée par des millions d'hommes en Indonésie et en Mélanésie, jusqu'à Samoa, et qui se conserve bien, en même temps que les feuilles servent à couvrir les toits dans toute la Mélanésie, excepté la Nouvelle Calédonie et les îles

Loyalty.

Les plantes à tubercules, l'igname et le taro, sont de même venues d'Asie du sud-est où elles ont continué à prospérer, parallèlement aux céréales, sans que les Européens établis dans la région n'y fassent toujours attention. Ceux qui vivent encore pour une grande part en les incluant dans leur alimentation quotidienne frisent le milliard d'hommes, essentiellement en Asie. Il n'y a pas qu'en Océanie.

Le mûrier à papier, permettant de confectionner par battage humide, travail des femmes, une étoffe, dite, tapa de couleur claire et pour cela valorisé, est aussi venu d'Asie.

Le curry, *Curcuma longa*, est connu dans tout le Pacifique, il est originaire de l'Inde. Il sert en Océanie comme plante tinctoriale pour la fabrication des nattes fines.

Les seules plantes venues anciennement d'Amérique, l'ont été par l'intermédiaire de l'archipel d'Hawai'i, qui fournit le chemin le plus commode, et le moins dangereux, pour aller en Californie et revenir : il existe un courant ouest-est au nord de l'archipel, un courant nord-sud le long de la côte américaine, et un courant est-ouest à partir de la Baja California, ramenant commodément aux îles Hawai'i.

Ces plantes sont, avant la venue des Européens, la patate douce à chair grise ou jaune (celle à chair rouge est une importation récente), l'arbre à gourdes, auquel on pense rarement mais que l'on trouve jusqu'à l'intérieur d'Espiritu Santo au Vanuatu (peut-être venu là par le moyen de la Micronésie), et beaucoup plus tard, après la venue des Occidentaux, le manioc doux, celui qui ne nécessite pas deux cuissons, qui

présente l'avantage de se satisfaire de terres ingrates, facteur utile là où les blancs tendaient à confisquer à leur bénéfice les meilleures terres. Non compris aussi un nombre considérable d'arbres fruitiers et d'agréments et de plantes à fleurs, mais dans le sens inverse, la Nouvelle Zélande a exporté un certain nombre de plantes à fleurs en Occident.

(Haudricourt et Hédin 1943)

(Treide 1967)

(Barrau 1970)

(Morrison, Geraghty, Crowl 1994)

(Ballard, Brown, Bourke & Harwood 2005)

Plantes utiles autochtones au Pacifique — Elles sont mal connues en tant que telles du public occidental. Elles comprennent la canne à sucre, utilisée pour son sucre obtenu par mastication, dont les feuilles sont souvent utilisées pour la couverture des toits.

Toutes les variétés de bananiers, aux fruits sucrés ou non, mangées crus ou cuits sur les braises, dont une variété sans fruits et ne produisant que des feuilles, utilisées pour la cuisson au four de pierres, et une variété au tronc comestible, cuite au four, premier repas des jeunes mariés sur l'atoll d'Ouvéa.

L'arbre à pain, qui n'est nullement polynésien comme on le croit si souvent, mais se rencontre tout au long des côtes et de la rangée des premières collines tropicales de la Mélanésie et de la Nouvelle Guinée où il est apparu en premier.

La cordyline (*Cordyline terminalis*), plante rencontrée aux abords des maisons, dont les feuilles assouplies au feu présentent des usages rituels ou sont utilisées

comme cache sexe par les femmes. La cuisson au four de la racine provoque une mobilisation de la fécule se transformant en sucres, ce qui en fait une nourriture de famine. La cordyline, arrachée du sol et replantée derrière soi, constitue dans les mythes une des entrées du pays souterrain des morts et des dieux.

Le bourao (*purau*), en général utilisé comme barrière pour les champs et protection contre les déprédations des porcs sauvages ou élevés en stabulation libre, tronc contre tronc, pour sa facilité de pousse et de repousse. Une variété comporte une épaisse écorce qui, cuite au four, voit la mobilisation de sucres, ce qui en fait une friandise appréciée aux îles Loyalty.

Le cocotier (*Cocos nucifera*, si souvent *nu* dans les langues vernaculaires), dont l'aire d'expansion originelle est le Pacifique. La capacité si vantée de ses noix de flotter dans la mer et de conserver leur capacité de germination est certainement liée à la durée de leur exposition à l'eau salée. On voit sur les plages nombre de noix de coco flottées qui n'ont visiblement pas germées. Tombant au sol, l'enveloppe imperméable se fend obligatoirement, même légèrement, et une fois que toutes les fibres sont chargées en eau de mer, ce qui fait éclater le reste de l'enveloppe, la noix de coco coule nécessairement. Le transport du cocotier d'île en île est ainsi plutôt du fait de l'homme et marque son passage.

La variété de cocotier développée en Polynésie présente un volume considérable par rapport à la variété mélanésienne normale. On ne sait pas où elle a été développée, mais elle a existé très tôt aux îles Wallis, qui l'ont amené à Ouvéa. Il existe même une variété dont on mange les fibres

sucrées de l'enveloppe.

Un certain nombre de figuiers, aux fruits pas toujours sucrés et dont on mange certains avec du sel.

Toutes ces plantes sont le résultat d'une recherche expérimentale pratiquée par les cultivateurs mélanésiens dans la zone définie par la côte nord de la Nouvelle Guinée et les îles Bismarck (Nouvelle Irlande, Nouvelle Bretagne), les passages de l'une à l'autre étant facilités par la présence de petites îles intermédiaires, qui se sont révélées archéologiquement et culturellement très riches.

Le *kava*, *nekaïa* à Tanna, Vanuatu, *yanggona* aux îles Fiji, etc., *Piper methysticum*, est connu dans toute la région, mais pas toujours utilisé comme narcotique. A Tikopia, île polynésienne aux Salomons orientales, il est une plante rituelle, mais sa décoction dans de l'eau n'est pas pratiquée, ce qui n'a pas encore été expliqué. En Mélanésie, en dehors du Vanuatu, où il y en a partout, et de la Nouvelle Calédonie, où il est absent, *grosso modo* une île sur deux n'en a pas l'usage. La Polynésie utilise sa racine sèche, qui n'a aucun autre effet excepté un léger engourdissement du palais et de faire fonctionner les reins et le système urinaire.

La racine verte était ce qui était utilisée en Mélanésie et aux îles Fiji. A ce moment là, un engourdissement durant jusqu'au lendemain matin est le fruit d'avoir bu une demi coque de noix de coco de ce breuvage, en plus d'une impuissance qui durera jusqu'à l'après midi suivante, ce qui fait que les relations sexuelles ont lieu à ce moment là et dans les champs. Les femmes, qui ne boivent pas de kava, sont tranquilles pour la nuit. Le kava vert est un excellent

antiseptique des voies urinaires et combat la gonorrhée.

Là où il n'y a pas de kava, on mâche le bétel, grâce à l'amande du fruit du palmier aréquier dont on trouve des bosquets aux abords des villages, depuis l'Indonésie jusqu'aux îles Santa Cruz et pas plus loin.

Il s'y ajoute la présence, aux abords des habitats, de plantes médicinales abortives ou rendant les femmes définitivement stériles, plantes qui font l'objet d'une culture spécifiquement féminine. Leur existence montre l'inanité des accusations d'infanticide portées contre les insulaires. Les femmes océaniques détenaient, entre elles, toutes les connaissances leur permettant de ne pas avoir recours à l'infanticide. En général, ces plantes, comme la plus grande partie des plantes médicinales de l'Océanie, font partie du grand ensemble de la flore indo-pacifique, et pas de la flore sino-mongole. Elles ne viennent pas de Taiwan. En fait, rien n'est venu de Taiwan, pas plus les plantes, que les techniques ou que les hommes.

(Haudricourt et Hédin 1943)
(Guillaumin 1954)
(Barrau 1956, 1959)
(Murai, Pen & Miller 1958)
(Maclet et Barrau 1959)
(Pétard 1960, 1974)
(Holdsworth 1977)
(Macdonald 1979)
(Cuzent 1983)
(Schmid 1985)
(Walter 1989)
(Walter, Sam et Bourdy 1996)
(Lebot 2002)
(Te Reo o te Tuamotu 2006)

Plaques tectoniques — Les frotte-

ments entre les plaques tectoniques constituant la couche terrestre sont à l'origine de la ceinture de feu du Pacifique, laquelle est au fondement d'un certain nombre d'archipels en place, les points chauds sous-marins expliquant par ailleurs d'autres phénomènes, comme par exemple le transport par l'océan de couches successives de pierres ponce qui, jetées sur les côtes, ont transformé des dunes de sable en sols fertiles.

Ce phénomène est particulièrement visible le long de la côte est de la Nouvelle Calédonie. Le résultat sera la guerre sourde entre blancs et Canaques pour le contrôle de cette dune. Les Canaques ont fini par gagner cette guerre, par abandon des blancs des terres qu'ils prétendaient leur appartenir. Ils n'ont pas tenu devant l'explosion démographique canaque.

Politiques coloniales — On a l'habitude d'opposer la politique coloniale britannique (aux îles Fiji), utilisant une formule d'administration indirecte, et celle de la France, qui serait «directe» (en Polynésie Française).

En fait, cela dépend des circonstances.

En Nouvelle Zélande, l'administration indirecte a fait long feu, du fait de l'avidité de la colonisation européenne, en majorité écossaise et presbytérienne. On ne se saisit pas de 80 % des terres émergées en ayant recours à une formule d'administration indirecte. Comme en Nouvelle Calédonie, on a utilisé la puissance de feu blanche pour chasser les gens de chez eux et on ne s'est pas gêné pour les massacrer.

Les militaires refuseront de poursuivre une opération qui leur paraissait de plus en plus condamnable (les simples soldats écossais et irlandais, qui n'étaient pas issus

même de la petite ou moyenne bourgeoisie, mais étaient entrés dans l'armée pour échapper à la misère, savaient ce que c'était que d'être chassé de chez soi par des hommes de loi à la solde d'un propriétaire absentéiste anglais).

Ils seront rappelés en Angleterre et remplacés par une milice recrutée dans les bas-fonds de Sydney et de Melbourne, payée par la promesse de recevoir des terres maories à la fin des hostilités. Ces gens là massacreront femmes et enfants maoris sans problèmes de conscience : ce n'étaient que des «sauvages». En réalité, la sauvagerie, si elle a jamais existé, avait changé de camp, elle était chez les blancs, et de leur seul fait à eux.

L'administration coloniale, une fois la paix revenue, n'aura de cesse que de continuer à gruger les Maoris de leur terres et d'inverser les quelques concessions qu'on avait été obligé de leur consentir. Au cours des années cinquante du siècle précédent, les Maoris qui ne payaient pas l'impôt foncier sur les terres qu'on leur avait laissées, se les voyaient encore confisquer par décision de justice. Il n'est pas étonnant que soit alors né un profond mouvement de revendication des terres perdues, et une pression maori constante qui aboutira à la création du Tribunal dit de Waitangi, instrument d'une politique nouvelle tendant à étaler les concessions foncières inévitables dans le temps, par l'obligation de justifier chaque dossier.

On inversait ainsi le rôle historique confiscatoire du système judiciaire néo-zélandais, mais il jouait encore en faveur d'une politique décidée au plus haut niveau de l'Etat par des hommes politiques blancs, de manière à freiner l'inévitable, devant la

progression démographique spectaculaire des Maoris.

L'évolution des choses en Nouvelle Calédonie est parallèle. Le pouvoir blanc, qu'il soit local ou hexagonal, cherche à freiner, sinon constamment à inverser d'une main ce qu'il est amené à lâcher de l'autre.

Le passé colonial est reconnu en général pour sa dimension négative, mais les dossiers locaux ne le sont pas, et sont niés, dès lors qu'ils mettent en avant des acteurs européens dont on veut conserver l'image d'héroïques pionniers. Ce pouvoir ne sait de ce fait pas prendre les bonnes décisions.

On est encore incapable d'enseigner dans les écoles la vraie histoire du pays, les massacres perpétrés par les militaires, les brutalités quotidiennes des colons et les gendarmes, les incendies sur ordre par les gendarmes d'édifices des cultes reconnus pour faire la place aux blancs : un temple protestant en 1913 à Pamalé, Koné (événement qui est à l'origine de l'insurrection de 1917), une chapelle catholique en 1920 à Tendé, Ouégoa (le colon qui s'y était installé a été chassé depuis après avoir été passé à tabac), les abus de pouvoir et les viols qui étaient le quotidien des Mélanésiens au cours d'un siècle et demi.

Malgré les Accords présentés comme des modèles de libéralisme intelligent, les Mélanésiens sont encore obligés d'arracher décision après décision, comme si ces Accords n'existaient pas, en utilisant la menace ou la réalité de la force des nombres mobilisables dans la rue ou aux lieux des événements. Ils seront amenés à organiser leur présence dans les institutions du pays sous une forme de plus en plus contestataire de cette réalité et sans s'embarrasser de pro-

blèmes juridiques.

L'élimination, au cours des trente dernières années, des colons blancs tout au long de la côte est de l'île, s'est réalisée à pas comptés, sans la moindre décision politique ou administrative prise au chef-lieu, sans la moindre négociation patronnée par Paris, sans le moindre accord écrit à quelque niveau que ce soit, sans la moindre intervention de l'administration de la justice dans une évolution spontanée des choses qui, techniquement, accumulait les illégalités, du moins dans le cadre hérité du système colonial et encore fort peu retouché.

Le simple poids démographique nouveau de la masse canaque a obligé les colons à abandonner leurs domaines, qu'ils prétendaient vouloir défendre au fusil et à s'en aller, ou à rester en tant que commerçants ou techniciens tolérés, à se rendre utiles dans tel ou tel domaine, en reconnaissant silencieusement la prééminence foncière des Mélanésiens. Certains ont poussé le zèle, dans ce nouvel ordre des choses, jusqu'à épouser légitimement leurs concubines canaques, devenant de ce fait les oncles maternels d'un certain nombre de Mélanésiens locaux et bénéficiant ainsi d'une protection de la tradition.

En même temps, aussitôt après les accords de Matignon, les quelques commerçants expatriés qui avaient tenté, au culot, de s'attribuer de la terre à Lifou, en prenant au sérieux les conseils à eux donnés par des Caldoches de Nouméa, seront mis à la porte de l'île, sans que personne n'intervienne en leur faveur. Voler de la terre canaque n'était plus de saison.

Sur les marges des agglomérations urbaines, on voit se constituer une société mé-

tisse qui augmente en nombre et en volume chaque jour, société mixte peu argentée, vivant relativement bien de la prospérité économique ambiante, mais qui ne dispose pas des moyens financiers pour aller s'établir au Queensland australien. Ces gens ne sont plus mobilisables pour une action de force contre les Mélanésiens. Ils pèseront d'un poids de plus en plus lourd.

En Polynésie Française, décrite par tous les auteurs entre les deux guerres comme une minuscule province ensommeillée, la société locale vivait souvent d'expédients tout en se relevant lentement des effets de l'épidémie de 1920 de typhus exanthématique (= grippe dite espagnole), qui avait réduit la population de l'île de Tahiti à 5.000 habitants.

Même les plus riches faisaient des affaires à la limite de la rationalité économique : par exemple pour le père Bambridge aller faire le coprah sur l'atoll de Caroline et aller gratter un peu de phosphate à Malden, relevant des îles Gilbert, devenues Kiribati, prononcées Kiribas, ces deux îles louées à bail par la couronne britannique. Il n'y avait pas de vraies grandes fortunes et la plus grande partie de la population survivait grâce à une agriculture vivrière et d'un peu de vanille vendue aux commerçants chinois.

Au cours de la guerre, réduite à l'occupation d'un coin de Borabora pour une escale aérienne technique, la présence américaine aura peu d'influence sur le devenir des îles. Ce sera encore longtemps le règne maintenu des goelettes, une grande partie appartenant à des hommes d'affaires chinois intéressés au départ par le commerce de la perle aux îles Tuamotu, la mai-

son néo-zélandais Donald, pionnière de ce sous-système économique, ayant fini par disparaître. On attend qu'une thèse porte sur l'histoire de la maison Donald.

Dans l'intervalle et depuis l'installation d'un protectorat que l'on n'avait pas la moindre intention de respecter, et de l'application progressive d'une gomme culturelle maniée sans nuances, la tradition propre aux différents archipels des Etablissements Français de l'Océanie s'effiloçait devant le mépris affiché par l'administration coloniale quotidienne exercée par les gendarmes et de rares administrateurs, le même mépris de la part de la société demie à Pape'ete, et plus insidieusement par le progrès constant, mais lent, des écoles privées ou publiques enseignant exclusivement le français.

La vie publique, inexistante avant, a surgi après 1945, centrée sur les revendications exprimées par le Rassemblement du Peuple Tahitien et la personnalité charismatique de son leader, le *metua* Pouvana'a a O'opa, ancien combattant de 14-18 et gaulliste de la première heure.

L'incompréhension des représentants officiels successifs de la France vis-à-vis d'un personnage hors normes, dont la culture était pour l'essentiel biblique, et donc prophétique, mais l'expérience enracinée dans la vie de tous les jours et les problèmes nés de la misère générale du peuple tahitien, fera que plus de vingt ans seront perdus dans des intrigues sans intérêt pour contrer Pouvana'a et l'empêcher de réaliser quoi que ce soit de durable et d'efficace, parce que la société demie de Pape'ete, liée à l'administration française qu'elle parasitait, s'était mis à paniquer pour la poursuite et la défense de ses maigres prébendes.

Vingt années nouvelles d'établissement et d'exploitation des sites atomiques à Mururoa et Fangataufa, diffusant une prospérité inouïe dans le pays, changeront toutes les données et créeront, à l'expiration de ce bail et au départ des militaires, une situation économiquement et socialement ingérable que personne n'avait envisagé sérieusement, sinon Jacques Chirac, inondant de moyens monétaires l'administration locale présidée par son ami Gaston Flosse. Cette seconde manne évanouie, on ne sait où pour une part, personne ne sait comment agir pour rétablir les équilibres économiques et sociaux nécessaires, à un moment où la métropole aura de moins en moins les moyens financiers d'agir. Il y a bien des conseillers, mais ce ne sont pas les payeurs, ils n'ont aucune expérience de la gestion de la chose publique et ils disent tous le contraire les uns et des autres.

Les Polynésiens devront trancher, mais comment ? Le projet de pousser à l'indépendance n'est jamais qu'une fuite en avant qui institutionnalisera pour longtemps la corruption des hommes politiques locaux. Voir ce qui s'est passé aux îles Cook et au Vanuatu.

Les investissements chinois qui seraient la panacée présentent deux inconvénients. Il s'agit pour le moment de pisciculture et il s'agit là d'une activité polluante que les intérêts chinois cherchent à déplacer parce qu'ils sont confrontés à des problèmes de pollution trop difficiles à résoudre chez eux, le long des côtes de la mer Jaune. Comme ils ne sont pas en affaires pour pratiquer la charité chrétienne et que la limitation des frais de production est leur problème principal, ils vont détruire les lagons des atolls, puis ils s'en iront.

Le second inconvénient est qu'ils ne créent pas d'emplois locaux, trop chers, et qu'ils apportent leur main-d'œuvre, puis ils l'abandonnent sur place. De nouveaux problèmes en perspectives.

L'archipel des îles Fiji est bien mieux placé que Tahiti pour être considéré comme bénéficiant d'une position stratégique. Celle-ci a bien été manifestée lorsque l'aérodrome de Nandi, à l'ouest de Viti Levu, était une escale obligée des avions à long rayon d'action. Elle n'est plus nécessaire et les avions volent désormais au-dessus de l'archipel sans s'y poser jamais.

Fiji est le seul cas d'administration véritablement indirecte, le premier gouverneur anglais en 1874, sir Arthur Gordon, plus tard lord Stanmore, se retrouvant avec instructions que la nouvelle colonie devait payer elle-même pour ses dépenses, la reine Victoria n'étant pas d'une générosité exemplaire pour ses possessions dispersées aux quatre coins de la Terre. Il se verra obligé de mettre sur pied une fonction publique recrutée chez ceux dont les traitements seraient à l'échelle de ses moyens, c'est-à-dire les Fijiens. Il alla au-delà du concept de l'école des otages du général Faidherbe, et organisa une formation, par stages sur le terrain dans des services en voie d'émergence, de ceux des fils de chefs fijiens dont les qualités intellectuelles étaient prometteuses.

L'expérience réussira fort bien. Elle sera progressivement amenée à un niveau d'efficacité moins primitive. On leur apprendra l'anglais, des notions de gestion administrative et comptable (pour recueillir un impôt de capitation qui ne fonctionnera jamais de façon satisfaisante de par la misère

financière constante des paysans fijiens). On obtiendra en fin de compte, au bout d'un siècle, une fonction publique entièrement locale, solide, et qui constitue l'armature de l'Etat fijen moderne, la raison pour laquelle il ne s'est pas effondré.

Cette situation est aussi l'explication de cet avantage historique énorme des Fijiens, l'administration britannique refusant aux planteurs européens de satisfaire leur revendication constante, comme ailleurs, de poursuite de la spoliation foncière. On laissera les planteurs à survivre dans la mesure où ils seront tolérés par les communautés fijiennes voisines. Ils le sont de moins en moins aujourd'hui.

Par contre, soi-disant pour la protection des Fijiens, l'administration anglaise introduira de la main-d'œuvre indienne sous contrats, pour donner au moins une satisfaction aux intérêts européens. Cette main-d'œuvre s'enracinera à l'expiration des contrats, s'installant en tant que métayers théoriques de propriétaires fijiens pour la culture de la canne à sucre, ou comme toujours ailleurs en tant que petits commerçants auprès des villages fijiens.

Cette population indienne, hindoue, musulmane, sikh, avait pour caractéristique d'avoir dû abandonner sur les plantations toutes ses différences ethniques ou religieuses. Le système des castes n'est plus qu'un souvenir ancien à Fiji. Elle était industrielle et croissait en nombre à telle enseigne que l'on croyait qu'elle allait définitivement dominer la population fijiennne.

Persuadés de la chose, des activistes indiens se mirent à organiser des attentats en vue d'aboutir à obtenir la suprématie politique après avoir acquis la suprématie éco-

nomique dans presque tous les domaines.

Les plus grands chefs fijiens, colonels d'une armée qui ne comportait aucun Indien, ils ne réussissaient à entrer que dans la police, et qui disposaient de bataillons fijiens bien préparés et bien armés, lesquels avaient massacré sans états d'âme les Japonais oubliés par le cours de la guerre aux îles Salomon, puis les membre des maquis communistes chinois en Malaisie, avertirent les dirigeants Indiens locaux qu'il allaient les traiter de la même façon si ces violences ne s'arrêtaient pas immédiatement. Le silence s'établit en quelques jours et il n'y aura plus d'attentats. La menace avait été crédible (source : entretien, chez mon épouse, à Nouméa, avec Ratu sir Kamisese Mara venu déjeuner). Cette communication n'était pas passée par la haute administration britannique, qu'il aurait fallu pousser de côté pour exécuter la menace, ce qui signifie que l'idée d'un putsch militaire peut avoir été plus ancienne qu'on ne le suppose généralement.

Parallèlement, la poussée démographique indienne qui motivait les plans pour massacrer ces mêmes Indiens si cela devenait nécessaire, se révéla en train de s'étioiler. La prospérité économique avait abouti à la constitution d'une classe moyenne indienne dont les femmes avaient de moins en moins d'enfants. La supériorité démographique indienne disparut en quelques années et la démographie fijiennne, elle, explosa.

Au surplus, après les putsch militaires successifs de la dernière décennie, ouvertement anti indiens, la nouvelle classe intellectuelle indienne, ayant bénéficiée d'un excellent système scolaire et des ouvertures de l'Université du Pacifique à Suva, se dé-

cida à s'expatrier, non en Inde où elle était devenue incapable de s'insérer, mais en Nouvelle Zélande et au Canada.

Le problème de la rivalité démographique n'existait plus, ce qu'aucun augure n'avait prévu. Non seulement les Indiens diminuaient en nombres, mais ils perdaient leurs leaders naturels. La vieille génération des leaders politiques indiens historiques se déconsidérera dans des affaires de corruption.

Les dirigeants fijiens ont le champ libre, en attendant d'être submergés à nouveau par une nouvelle immigration qui s'installe, chinoise cette fois. Pour le moment, les Fijiens procèdent par expulsion de tous ceux qui cherchent à monter des affaires louches, ou qui sont impliqués dans de la contrebande d'armes. Ils réagissent plus intelligemment que les Australiens.

La politique de mise au ban des nations du pouvoir militaire fijen par l'Australie et la Nouvelle Zélande est inadaptée à la situation, sinon inepte. Il conviendrait bien plutôt de l'aider à avancer, et à se protéger de ceux qui voudraient profiter de la situation. Ils ont quand même infiniment moins de choses à se reprocher que le régime militaire birman, auquel l'Occident s'est mis à faire les yeux doux un peu vite.

Les Espagnols, premiers arrivés dans le Pacifique Sud, n'ont jamais su profiter de leurs découvertes. Peut-être ont-ils su analyser une situation qui indiquait que toute prise de possession dans la région coûterait plus d'argent qu'elle n'en rapporterait. Ils ont donc agi depuis leur base aux Philippines, en direction de la Micronésie qui était la direction normale d'expansion, en s'établissant dans les quelques îles plus im-

portantes telles Guam et Pohnpei (Ponapé), de façon à pouvoir protéger l'action plus largement dispersée des pères franciscains. Leur contrôle même de ces îles ne jouera guère au-delà des agglomérations urbaines qui se constitueront sous la protection des forts qu'ils construiront. Mais de politique cohérente d'approche des insulaires, rien, sinon l'habitude occidentale constante de nommer de soi-disants chefs pour voir s'ils parviendraient à s'imposer, et pour cela de les laisser faire un peu n'importe quoi.

L'impécuniosité de l'Espagne, après avoir gaspillé l'or et l'argent des conquistadores pour tenter de gouverner le monde, amènera l'Espagne à vendre une Micronésie qu'elle contrôlait partiellement à l'Allemagne impériale, en même temps que les Etats-Unis, par des manœuvres foncièrement malhonnêtes, lui enlevaient Cuba et occupaient militairement les Philippines en proie à une insurrection nationaliste qu'ils réprimeront brutalement, comme tout le monde à cette époque, où l'on fusillait facilement qui se levait quelque part pour protester. Ce que nous condamnons en Syrie, nous l'avons pratiqué dans toutes nos colonies, y compris dans les «départements» français d'Algérie. L'histoire coloniale est constituée de campagnes de diffamations additionnées contre ceux que l'on avait soigneusement massacrés. Nous avons bonne mine à protester contre les actions de ceux qui ne font que de copier nos façons d'agir.

L'Allemagne nouvellement unie du II^e Reich se voulait une nation impériale et coloniale. Après avoir saisi en Chine de force Tsin Tao et installé là une base navale pour l'Extrême-Orient, en retard sur les autres puissances européennes, elle se retrouva

face à une insurrection à Pohnpei. Les insurgés ayant commis l'erreur de se retrancher dans un vieux fort espagnol, les Allemands les massacreront à coups de canon de marine, à titre d'avertissement.

A Samoa, la prise de possession de la partie occidentale de l'archipel se heurtera à une résistance armée samoane assez rude, et les Allemands auront des pertes sensibles. Les chefs de la résistance dont Mata'afa, un des prétendants à la couronne royale, seront exilés à Pohnpei justement.

En Nouvelle Guinée ne se posait aucun problème militaire, sinon celui d'obtenir l'abandon de l'habitude de se mettre au moins une fois par jour au *schnaps*, qui n'était pas l'antidote du paludisme qu'on croyait dans les milieux militaires et coloniaux. Les pertes seront médicales et non du fait de la population insulaire.

Une révolte au nord-ouest de la Nouvelle Bretagne (*Neu Pommern*), chez les Tolai, qui s'était traduite par le meurtre de l'épouse d'une colon allemand, avait été réglée, avant l'installation allemande, par une expédition de colons armés sous la direction d'un missionnaire méthodiste anglais, laquelle se conclura par l'arrestation du meurtrier et sa tête piquée pour l'exemple en haut d'un poteau.

L'administration allemande avait été confiée d'abord, en sous-traitance, aux hommes de la *Neu-Guinea-Kompani*. Celle-ci ayant finalement fait faillite, l'administration impériale reprit les territoires à son compte, y incluant les îles des Salomon du nord, Bougainville et Buka, par suite d'un accord avec les Anglais. Elle aura du mal à décider en quel lieu établir définitivement sa capitale, choisissant, après le port de Madang (Herbertshöhe) sur

la côte nord de la Nouvelle Guinée (où ils avaient échappé de peu au massacre des blancs par les habitants de la région exaspérés par la spoliation foncière au profit des colons allemands), Rabaul sur la côte nord de la péninsule de la Gazelle, dans un site magnifique gêné cependant par la présence de plusieurs volcans actifs qui finiront, trois quarts de siècle plus tard, par détruire la ville allemande conservée pour une bonne part dans son état premier.

Le problème politique de l'avant dernier gouverneur avait été de faire respecter par les colons sa décision d'interdire les peines de fouet appliquées dans les plantations.

«Il ne comprenait pas les données réelles de la situation», disait-on alors sur les plantations et l'on s'empressa de présenter l'argument auprès du gouvernement central, qui laissa pourtant le gouverneur aller au terme de sa mission.

La guerre de 1914 amena les Australiens à occuper militairement la Nouvelle Guinée et ils eurent à régler ce même problème issu, dans toutes les colonies de la région, quelque fut le colonisateur, de la notion bizarre que les insulaires étaient du «bétail» (mais alors pourquoi couchait-on avec leurs filles, ce qui impliquait logiquement que les blancs aussi étaient du bétail). On n'osera cependant pas appliquer ce concept à Samoa, ni dans les autres colonies, anglaises ou françaises.

Les Hollandais en Nouvelle Guinée Occidentale brillaient par leur absence, ne s'intéressant en réalité qu'à la région de Mérauke, au sud-ouest, où ils avaient établi un bagne pour les prisonniers politiques indonésiens. Pour le reste, ils laissaient faire les missions catholiques et protestantes. Ils

ne commenceront à vouloir administrer réellement ce qui deviendra l'Irian Barat, qu'après 1945, y réinsérant le personnel obligé de quitter une Indonésie indépendante. En quelques années, ils formeront un personnel papou de qualité, qui ne tiendra pas à la brutalité de la main-mise indonésienne, fondée sur des mises en scènes ubuesques, des chômeurs urbains transformés à la hâte en pseudo parachutistes et qu'on lâchait au hasard, qui étaient ramassés par les Hollandais et réexpédiés chez eux par Singapour ; un pseudo vote en faveur de l'annexion par de pseudo représentants du pays choisis et payés par les Indonésiens, les Nations-Unies ayant patronné cette comédie sous la pression américaine.

Depuis cette prise de possession, calquée sur les techniques coloniales et en particulier la conquête belge du Congo, et favorisée par le président Kennedy en échange d'une alliance militaire anti-communiste non écrite, un mouvement de résistance survit difficilement devant les méthodes indonésiennes, massacrer tous les membres de toute manifestation, assassiner tous les leaders politiques potentiels, dont les intellectuels, bombarder de l'air les villages pas assez soumis ; livrer le pays à une société minière américaine, la *Freeport*, liée au gouvernement des Etats-Unis, qui exploite sans vergogne et sans s'occuper de l'environnement qu'elle détruit par le moyen des techniques habituelles, maniées sans prudence, du traitement du minerai d'or.

Les Japonais avant la guerre avaient pris possession de la plus grande partie de la Micronésie, en plus de Tsin Tao, en chassant

les Allemands au début de la guerre de 14-18. Ils transformeront peu à peu cette Micronésie en un territoire interdit aux étrangers. Ils y installeront une colonisation japonaise et coréenne qui sera rapatriée par la *Navy* américaine à la conclusion des hostilités, profitant de ce qu'elle détenait le *shipping* nécessaire et que le contrôle civil des dépenses ne s'était pas encore réinstallé fortement.

Cependant, le système colonial japonais, d'une grande brutalité devant toute opposition, développait le pays plus intelligemment et plus efficacement que les Occidentaux dans leur partie du Pacifique, faisant accéder les insulaires à la prospérité générale au lieu de les marginaliser, et mettant sur pied un système d'enseignement bien plus efficace que dans les archipels sous domination occidentale.

Il ne reste plus à envisager que les Chiliens à l'île de Pâques, protectorat de la marine chilienne, qui laissait les habitants vivre un peu comme ils voulaient. La construction d'un aérodrome pour la *Cie Lan Chile*, en direction de Tahiti, ouvrira l'île de Pâques à une fraction aisée du tourisme mondial. Il s'ensuivra le passage de l'administration navale à une administration civile, l'organisation d'une municipalité polynésienne autonome élue, et un développement un peu anarchique de l'île, qui attire encore toutes sortes de romantismes échevelés.

Les Français ont eux aussi utilisés un peu partout de vrais et de faux chefs et de plus en plus de ces derniers, en les transformant en petits fonctionnaires aux ordres des gendarmes. Il se trouve que là où joue la distance, aux îles Loyalty, et où aucune co-

lonisation ne s'est installée, la plupart des chefs officiels sont restés légitimes et ont plus ou moins bien réussis à marquer le pays de leur personnalité propre. Ce n'est pas la situation sur la Grande Terre où petits chefs et pseudo grands chefs sont encore trop souvent des marionnettes de l'administration coloniale qu'il faudra bien mettre de côté. Il serait urgent de démettre tous ceux qui sont devenus, ou redevenus, ou le sont de père en fils, des ivrognes et sont dangereux pour leurs propres administrés théoriques, en plus de monter des opérations de relations publiques construites sur d'énormes mensonges.

Là où un préfet mal informé et mal inspiré a voulu intervenir dans la société locale au profit d'un candidat à sa façon pour gouverner l'île Wallis, il s'est trouvé confronté à des barrages armés qu'il n'avait pas vu venir. Il devra déclarer forfait piteusement et quitter le Territoire. Les Wallisiens avaient tiré les conclusions de ce qui s'était passé historiquement en Nouvelle Calédonie et à Tahiti et avaient choisi de montrer les dents, à un moment bien choisi. Ce genre d'événements tendra à se multiplier, et pas que chez nous.

(Neill 1955)
(Barnes 1960)
(Van Baal 1966 et 1969)
(Newbury 1967, 2003, 2006, 2012)
(Keesing & Corris 1980)
(Laracy 1983)
(Howe 1984)
(Lal & Nelson 1995)
(Kurtovitch 1997)
(Guiart 2011)

Politiques foncières — Les divers régimes coloniaux n'ont jamais varié dans

leur ambition de confisquer le plus de terres possibles aux insulaires pour les mettre à la disposition d'une colonisation blanche. Ce sont les proportions qui pouvaient changer, pour toutes sortes de raisons empiriques.

En Nouvelle Guinée allemande, on ne trouvait pas assez de colons pour s'installer, et les colons allemands établis sur la côte mouraient trop vite du fait du mélange détonnant pratiqué entre le *schnaps* et le paludisme. Comme autrefois les colons néerlandais en Indonésie, qui mouraient avant cinq années pour la même raison, le mélange de l'alcool de genièvre et du paludisme, le foie des intéressés ne pouvant supporter ce double choc. On parlait de «miasmes» que l'alcool détruirait. C'était avant la révolution pasteurienne.

Au Vanuatu, les colons français mettaient plus de temps, ils allaient faire des séjours à Nouméa, qui les remettaient en forme provisoirement. Les colons anglais au Vanuatu, aux Salomons et en Papouasie buvaient moins, seulement un whisky, ou deux, le soir, et buvaient beaucoup de thé dans la journée, ce qui était bon pour leur santé.

Quoi qu'il en soit, les emplacements isolés n'étaient pas recherchés et c'était là qu'on obtenait le plus de pertes soit par alcoolisme, soit par problèmes mentaux aggravés par l'isolement, soit par assassinats des intéressés. De sorte que la colonisation avait tendance à s'agglomérer là où il y avait déjà du monde, ce qui augmentait localement le poids de la présence blanche, et de la spoliation foncière qu'elle exigeait, sur le même nombre d'insulaires, par exemple dans la péninsule de la Gazelle, au nord-ouest de la Nouvelle Bretagne. Le poids portait là sur la population Tolai, la plus

progressiste de la région, la plus sophistiquée et, bien naturellement, la plus contestataire et la plus portée à l'insurrection.

Il est constant, dans les archives coloniales ou dans les pages des historiens locaux, ici et ailleurs, que l'on rencontre la remarque que les insurrections ont toujours tendance à partir des mêmes endroits : ceux-là justement où la pression coloniale se fait la plus forte. C'est là où la terre est la meilleure et où les conditions de travail sont les plus faciles, tant pour la production que pour le transport des produits pour l'exportation et les marchandises reçues de l'extérieur. Le pays *tolai*, avec sa merveilleuse qualité d'un réseau de routes allemandes toujours en bon état, concentrait normalement la population blanche de la Nouvelle Bretagne, ce qui finira par détruire celle-là même, son poids étant devenu insupportable.

Le planteur allemand qui s'installera à Star Harbour, aux îles Salomon, prendra la précaution de prendre une épouse locale. Il n'a jamais eu le moindre ennui, protégé par sa belle-famille et ses enfants sont toujours là bas, veillant à la très belle bibliothèque de leur père (les planteurs lisant et faisant régulièrement venir des livres se comptaient dans la région sur les doigts des deux mains).

Par conséquent les pouvoirs publics coloniaux n'étaient pas les maîtres des points de l'espace où devaient s'appliquer leurs décisions. Ils devaient agir où on leur demandait de le faire, même s'ils se rendaient compte qu'ils n'étaient pas certains d'en maîtriser les conséquences.

On doit noter en passant que des missions importantes, telles la mission presbytérienne au Vanuatu, la mission luthérienne

et la mission du Verbe Divin en Nouvelle Guinée et aux îles Bismarck, ont imaginé de penser protéger de grands périmètres fonciers contre la colonisation en se les faisant attribuer en leur nom propre. Mais, plus tard, prises à la gorge elles aussi par les conséquences de la crise de 1929, elles ont succombé à la tentation de passer à des comportements de propriétaires, comportements qui ont amené, après guerre, leurs ouailles à faire pression de plus en plus fort jusqu'à se faire rendre les superficies en cause au moment de l'indépendance.

Un autre résultat, fort peu connu, est que le pouvoir colonial allemand recrutait, pour la répression presque constante en pays Tolai, des policiers armés à Bougainville et Buka, où les hommes sont grands et très noirs, et terrorisaient les Tolai en ne leur faisant pas de quartier. Ils y allaient franco et massacraient joyeusement, puisqu'on les payait pour ça.

Au moment de la récente guerre civile née du mouvement pour l'indépendance de Bougainville et Buka, il a fallu retirer du champ de bataille le bataillon de l'armée papoue de recrutement *tolai*, tant, officiers et soldats, ils s'étaient mis en tête de se venger des massacres dont leurs pères avaient souffert en massacrant aujourd'hui les descendants de ceux qui avaient collaboré autrefois avec les Allemands contre eux.

Les témoins australiens ne comprenaient pas cet acharnement, et c'est moi qui ait dû leur expliquer l'origine de cette situation, ils n'avaient pas lu leurs archives, ni la littérature abondante concernant l'histoire coloniale du pays Tolai, en partie bien sûr en langue allemande. Les anciens pays coloniaux sont encore moins bien informés sur leurs anciens Territoires que lorsqu'ils en

étaient les maîtres.

La condition pour qu'un Européen s'installât quelque part dans le Pacifique Sud à la période coloniale était l'existence d'un port naturel, où il puisse mettre à l'abri un bateau qui serve pour son commerce, le transport de sa main-d'œuvre ou sa fuite éventuelle. S'il n'y avait pas de mouillage pour le bateau, il n'y avait pas de candidat colon. Les îles difficiles d'abord par mer n'ont jamais eu de blanc installé chez elles et donc pas de spoliation foncière.

Une deuxième condition était qu'il y eut un autre colon installé pas loin, un missionnaire, un médecin civil ou missionnaire responsable d'un hôpital même primitif, un poste de police armée sous l'autorité d'un administrateur. Le manque d'écoles ne gênait pas les colons anglo-saxons qui mettaient leurs enfants dans des pensions en Australie ou en Nouvelle Zélande. Les Français les envoyaient à Nouméa, où l'école Jeanne d'Albret les prenaient en charge, ou à Pape'ete.

Ce qui signifiait que dès que trois Européens étaient installés en voisins, ils se mettaient à clamer pour obtenir le bénéfice de services publics, surtout médicaux et de sécurité. Pour augmenter le poids de leurs revendications, ils encourageaient la venue d'autres blancs et l'on avait une machine infernale destinée à organiser efficacement la spoliation foncière qui se mettait en place, essentiellement côtière d'ailleurs, au moins en un premier temps.

Cependant, si la population insulaire de la région était nombreuse, avait passé le temps des épidémies gravissimes et avait acquis les anticorps nécessaires par un métissage partiel avec les blancs, ce poids dé-

mographique avait tendance, surtout s'il s'affirmait, à freiner la spéculation foncière européenne, en particulier là où des assassinats de blancs avaient eu lieu dans le passé.

Il y a des régions où jamais aucun blanc ne s'est installé avec l'intention de prendre de la terre, considérées comme trop dangereuses de par le poids démographique de leur population. Massacrer quelques centaines d'individus à tout casser quand on peut en voir surgir au détour de la route plusieurs dizaines, sinon plusieurs centaines de milliers, ce n'est pas imaginable. Les pays à forte démographie, comme Samoa, Tonga, les hautes vallées de Nouvelle Guinée, ont bénéficié du jeu de ce facteur, comme Tanna, au sud Vanuatu ainsi que les îles Loyalty.

Le fait est malheureusement que là où c'était possible, les terres ont été volées par des moyens juridiques et judiciaires, là où la puissance publique se refusait à confisquer tout simplement par le poids des armes. Les techniques ont varié selon le lieu, toujours avec la complicité de la magistrature.

A Tahiti, on a beaucoup utilisé la «prescription trentenaire». Un Européen s'installait à côté d'une famille polynésienne, se faisait prêter de la terre et au bout de trente ans, la faisait enregistrer à son nom, quand il n'y ajoutait pas la terre de ses bienfaiteurs, qui se trouvaient expulsés de chez eux.

Un autre truc, encore utilisé par un notaire fort connu de ma génération, consistait à fabriquer un faux «dossier de sortie d'indivision», avec un faux indivisaire et une fausse généalogie, pour obliger à la vente à

la barre du tribunal d'une terre familiale qui était rachetée par le notaire, directement ou par l'intermédiaire d'un prête-nom. Il lui fallait arroser le géomètre, sinon même le magistrat instructeur du dossier. Le gouverneur Pierre Angéli a eu raison de l'expulser du Territoire.

En Nouvelle Zélande, c'était une communauté maorie complice qui, pour se venger d'une vieille affaire entre eux, contestait la propriété d'un domaine maori relevant d'un autre groupe, un autre *ha'apu*, obtenait un jugement en sa faveur et revendait immédiatement le domaine au colon européens qui avait monté l'intrigue de toutes pièces. Les vainqueurs maoris de la manœuvre ne s'y seraient pas installés, n'y ayant pas leurs morts et craignant la vengeance des morts du groupe victime de l'opération.

En Nouvelle Calédonie, on a tout d'abord tenté de transférer de grands domaines à des propriétaires nouveaux qui n'étaient que des spéculateurs fonciers et ne tiendront jamais leurs engagements d'apporter à leurs frais une population nouvelle. Il a fallu passer à une petite colonisation qui demandait une attention constante à son bénéfice de la part des amorces de services publics coloniaux.

On a obtenu en échange des émeutes canaques locales, des suicides de chefs traditionnels ou des insurrections plus larges, qui ont permis de justifier de nouvelles confiscations de terres, mais ont aussi freiné, par le simple fait de la peur, l'extension de la colonisation pendant une bonne décennie.

Les temps à venir vont voir le règlement de tous ces dossiers conservés à tort sous le boisseau et qui se traduiront par des solu-

tions moins favorables aux blancs intéressés que si l'administration avait fait son travail et pesé à temps contre les abus de pouvoir et les injustices. L'époque où le colon blanc pouvait se prendre pour le maître absolu est quand même révolue.

Aux îles Loyalty, à Maré, entre les deux guerres, un colon européen avait obtenu, parfaitement illégalement dans une Réserve indigène intégrale, une concession de 50 ha, en tant qu'ancien combattant, sur la terre de Péorawa, un piton volcanique comportant les meilleures terres de l'île. On le maria avec une fille de la chefferie Naisseline et il disparaîtra dans la masse en tant que colon. Ces filles sont grandes, belles, métisses et très bien éduquées. Ce sont pour leur peuple des armes sophistiquées à nulle autre pareilles. Je sais de quoi je parle.

Plus récemment, on a eu une échauffourée justifiée, avec des morts, par une affaire de billets d'avion surévalués dans l'île de Maré. La réalité est tout autre. Il y a un siècle, la querelle foncière entre l'est et l'ouest de l'île, sous son nom ancien de Nengoné, querelle qui s'était transférée au plan ecclésiastique, entre protestants du pays de Gwahma et catholiques de La Roche, ces derniers à un moment chassés et réfugiés à l'île des Pins, s'était terminée par la mise sur pied d'une limite établie d'accords parties sous la surveillance de l'administration officielle.

Les hommes politiques européens locaux, qui veulent toujours intervenir en pays canaque alors qu'ils n'y connaissent rien, ont imaginé de remplacer les gendarmes soi-disant syndics des affaires indigènes, puis autochtones, puis coutumières (ces derniers tenaient beaucoup à cette fonction qui était pourtant à l'évidence in-

constitutionnelle), par des fonctionnaires locaux, recrutés spécialement, mais pas formés du tout à la complexité des affaires canaques. Il n'y avait personne sur place détenant la compétence nécessaire pour les former. S'il y en avait eu un, on n'y aurait pas fait appel.

Ce que voulaient ces hommes politiques européens, ce n'est pas une administration plus efficace et plus équilibrée, mais un moyen d'interférer et de créer des problèmes insolubles à l'intérieur de la société insulaire, de manière à en tirer un profit politique. Toujours diviser pour régner.

Le fonctionnaire nommé à Maré, faussement spécialiste de la chose coutumière (un autre s'est rendu ridicule à Yaté en voulant se mêler de ce qui ne le regardait pas, la transmission de la chefferie traditionnelle), s'est fait manipuler à l'intention de reculer la limite entre l'est et l'ouest, limite à laquelle on n'avait pas touché depuis un siècle.

Il se trouve que les deux anciens lagons disparus depuis l'exhaussement de l'île, dessinant une sorte de huit, se touchent à cette limite, où se trouvent les meilleurs sols de Maré. Repousser la limite vers l'est enlevait au pays de Gwahma, et à la chefferie Naisseline en particulier, les rares sols profonds permettant la culture des ignames longues, dites de chefs, utilisés pour les cérémonies traditionnelle. On a joué du fusil pour de la terre, pas pour des billets d'avion.

Aux îles Tonga, aucun colon ne s'est installé en tant que tel, et les commerçants blancs de la première génération se sont fondus dans la population.

Aux îles Samoa, on note une translation

foncière au profit du gouvernement et des services publics, remontant à la période allemande, qui a provoqué, un siècle durant, les protestations des propriétaires du sol qu'il a bien fallu indemniser.

A Suva, Fiji, la solution aura été le versement d'un bail annuel au profit des propriétaires fijiens traditionnels de l'espace urbain.

Les transferts fonciers autour d'Apia, capitale des Samoa, au bénéfice d'une petite colonisation, en partie commerçante, anglo-allemande au départ, sont intimement mêlés aujourd'hui aux généalogies samoanes locales du fait de mariages qui, à l'époque, avaient été favorisés par l'autorité coloniale allemande, qui avait compris et accepté la règle universelle : s'établir et se faire accepter par le moyen des femmes locales épousées, ce qui assure des transferts fonciers indolores au profit des enfants. Le concubinage provisoire des fonctionnaires expatriés n'est pas la solution, il n'a pas de conséquences politiques.

Samoa, comme Fiji, Tahiti, Hawai'i et la Nouvelle Zélande, présentaient un facteur empirique imparable : les blancs n'y mouraient pas de paludisme et il fallait bien s'arranger de leur présence. S'arranger plutôt du poids parfois insupportable de leur domination.

La connaissance des systèmes fonciers est difficile, en particulier du fait d'une erreur de principe de la méthodologie. En effet, d'une part les anthropologues, ne sachant réaliser une levée de terrain, on ne les a jamais formés à cela, travaillent sur le sujet par la méthode questions réponses, ce qui ne leur apporte qu'une approche généralisante et possiblement erronée, l'enquê-

teur étant trop facilement manipulé par les enquêtés.

D'autre part les géographes se manipulent eux mêmes du fait de leur insistance sur le concept de «territoire», qui correspond à celui de «land owning group» chez les anthropologues anglais, persuadés que la tenure foncière relève du «clan» et pas des individus.

La vérité est qu'il s'agit d'un *a priori* que l'on n'a jamais cherché à vérifier. On trouvait des territoires parce qu'on voulait en trouver. Or la logique empirique veut qu'on ne parte pas d'un concept, mais de la réalité du terrain. On doit donc tout d'abord relever les parcelles une par une et leur sociologie : qui les travaille sur le moment, d'où elles proviennent, qui les recevra des mains du détenteur présent, etc. ? Cette erreur est à l'origine de toutes les difficultés politiques liées à la méconnaissance du fonctionnement des parcelles à l'intérieur du territoire. Si on ne le sait pas, on ne bénéficie que d'une vision partielle, sinon fausse du dossier. C'est le danger d'un cadastre établi dès le départ sur des idées erronées. On n'aboutira qu'à multiplier les cas où les gens prendront leurs fusils pour défendre leurs droits fonciers.

(Oliver 1949b)
(Goodenough 1951)
(Guiart et Tercinier 1956)
(Allan 1957)
(Brookfield et Brown 1963)
(Panoff 1970)
(Ogan 1971)
(Grand 1971)
(Ottino 1972)
(Lundsgaarde 1974)
(Croccombe 1964, 1977)
(Lomas 1979)
(Tiffany 1980)

(Ward 1982)
(Van Trease 1987)
(Guiart 1981a et 1981b)
(Dauphiné 1989)
(Ward & Kingdon 1995)
(Métais 2003)
(Guiart 2012d)
(ORSTOM Atlas de la Nouvelle Calédonie)
(Bambridge 2009)

Politiques modernes — Nous sommes prétendument en train de vivre la période postcoloniale. Ce n'est pas évident au vu des politiques suivies par les Etats européens de la région.

L'Australie et la Nouvelle Zélande considèrent les Etats insulaires indépendants de la région comme des protectorats dont ils ont hérité de l'Angleterre. Ils veulent les contrôler. Pour le moment seule Fiji a réussi à secouer ce carcan. Mais c'est un pays bien organisé, qui n'est pas endetté au-delà de la raison (comme tant d'Etats européens) et qui représente une puissance militaire non négligeable dans son environnement.

La Nouvelle Guinée, voisine de l'Australie, vient de passer par un coup d'Etat constitutionnel destiné à éliminer le premier ministre de l'indépendance, Michaël Somaré, qui se rapprochait trop des pays asiatiques et de la Chine en particulier. L'Australie cherche ainsi à freiner une évolution inévitable, Elle ne fait pourtant pas le poids, ni économiquement, quoiqu'elle soit fort bien gérée, ni militairement, elle dépend de son alliance avec les USA (la dernière fois qu'elle a tenté de construire un navire de guerre dans ses propres arsenaux, un croiseur, l'équipage a réussi à le couler, par incompétence, et l'Australie ne cesse

d'éprouver des problèmes techniques avec le sous-marin qu'elle a voulu construire elle-même).

Ni l'Australie, ni la Nouvelle Zélande ne disposent de personnels adaptés à traiter les problèmes des archipels océaniques. Ceux qui ont été placés de force à la tête de la Commission du Pacifique ou du Forum n'ont pas réussi à se faire accepter : ils ne savent pas établir un lien avec les gens, sinon pour des raisons économiques de la part de ces derniers.

Les hommes et les femmes de qualité que nous avons connu aux îles dans la période précédant l'indépendance sont à la retraite ou sont décédés et n'ont pas eu de successeurs. Il est impératif de former soigneusement ce personnel, sinon les opérations concevables seront toutes ratées et d'autres tireront les marrons du feu. Envoyer dans les îles ou en Nouvelle Guinée du personnel politique lié au parti au pouvoir à Canberra, Wellington ou Paris n'est pas vraiment la solution.

Polynesian outliers — Ce que je traduit par les «retours polynésiens» est un concept tout aussi faux en français qu'en anglais. Raymond Firth l'avait déjà mis à mal en notant qu'une grande partie de ces petites îles au large de la Mélanésie témoignaient d'une influence plus micronésienne que polynésienne. Il savait de quoi il parlait.

Ces îles ou ces communautés au sud et au nord des îles Salomons, au nord de la côte de la Nouvelle Guinée ou des îles Bismarck, à l'est du Vanuatu et des îles Loyalty, sont des étapes, des *stepping stones*, entre la Mélanésie et la Micronésie,

entre la Mélanésie et la Polynésie occidentale, et vice versa.

Elles sont des étapes parce qu'elle l'ont toujours été. Elles ont servi d'étapes aux relations bilatérales très anciennes, remontant à plusieurs milliers d'années, entre la Micronésie et les archipels mélanésien, aussi loin à l'est que le Vanuatu. Elles ont servi d'étapes aux Mélanésien orientaux pour aller coloniser les îles Fiji, puis Tonga et Samoa. Les Polynésien y sont revenus parce qu'ils ne les avaient jamais réellement quittés, parce qu'étapes commodes, peu dangereuses, entre la Polynésie occidentale et les grandes îles de la Mélanésie, les «îles noires».

J'ai eu l'occasion d'ajouter à la liste officielle de ces *outliers*, pour la Nouvelle Calédonie, les îles Loyalty et le Vanuatu, ce à quoi les auteurs anglo-saxons ont peu pensé, qui ne les ont pas cherchés, les groupes minoritaires qui se sont fondus dans la masse mélanésienne, parce que s'établissant sur des grandes îles où ils étaient trop peu nombreux pour faire autre chose que d'adopter les institutions propres aux sociétés environnantes, parfois en traduisant le vocabulaire de celles-ci en polynésien (Ouvéa). Mais trop souvent, ils ont perdu leur langue d'origine quoique que connaissant parfaitement bien ladite origine. Il y en a d'autres à découvrir dans les grandes îles des Salomons.

Mes apports sont des groupes samoans en Nouvelle Calédonie, à Houaïlou et à Bourail, venus du nord d'Ouvéa en suivant leur dieu requin. Des Samoans à Lifou, Ouvéa, mais aussi à Tongoa, au Vanuatu. Les Wallisiens d'Ouvéa ayant laissé à Lifou un premier groupe qui s'enfonça dans l'intérieur à Hunöj. On sait que d'autres, étant

passés par Ouvéa, se retrouveront à Rennell et Bellona au sud des îles Salomons. Des originaires de Rarotonga, aux îles Cook, et non de Tongatapu aux îles Tonga, se sont trouvés entraînés à Maré, aux îles Loyalty, sur Lifou après un passage malheureux à l'île des Pins, à Ouvéa comme tout le monde, mais aussi à Mélé, Fila, Erakor et Eratapu sur la côte sud d'Efate.

L'idée fréquente que ces retours polynésien ont servi en quelque sorte à infiltrer les cultures mélanésiennes pour les influencer est tout aussi erronée. Les grandes îles mélanésiennes parlent des langues mélanésiennes et exposent des cultures parfaitement mélanésiennes. Leurs complexités, par exemple aux îles Loyalty, n'a rien à voir avec une influence polynésienne, les parallèles sont bien plutôt dus à ce que les deux sociétés, la mélanésienne et la polynésienne ont la même origine. Les Polynésien ne sont jamais «revenus» en Mélanésie, ils ne l'ont jamais quitté, pour un certain nombre, justement parce qu'ils en viennent.

Toute la Mélanésie orientale, îles Salomon, Vanuatu, Nouvelle Calédonie, îles Loyalty, est l'origine du peuplement des îles Fiji, puis de celui de la Polynésie occidentale. Les relations dans les deux sens n'ont jamais cessé. C'est au Vanuatu central et aux îles Loyalty que l'on trouve les langues qui apparaissent le plus proches du Polynésien par le nombre de mots communs, le *Namakura* et le *Nakanamanga* sur Efate et aux îles Shepherd, le *Drehu* à Lifou. Si la Mélanésie orientale est emplie, plus ou moins selon la région, de toponymes qui apparaissent presque polynésien, ce n'est pas parce qu'il y a eu une conquête culturelle polynésienne, c'est parce que les Polynésien viennent de là.

Hawaiki, en définitive, c'est la Mélanésie.

Les retours polynésiens doivent, en fin de compte, être différenciés entre ceux dont on connaît bien l'origine, par exemple les arrivées de pirogues de Samoa ou de Rarotonga aux îles Loyalty et au Vanuatu, ou par les liens entre Tikopia aux Salomons et Taumako aux Santa Cruz et les Îles Ellice, et les îles dont on ne connaît pas les origines, ou dont les origines ne s'imposent pas. De ces derniers, on doit retirer de la liste les îles dont les liens sont avec la Micronésie, et donc la partie de celle-ci la plus proche, et qui sont en réalité des aires frontalières de la Micronésie qui ont été annexées par l'histoire coloniale à la Nouvelle Guinée allemande, puis australienne.

Il reste quelques îles dont on se demande d'où les gens viennent, s'ils viennent en réalité de quelque part. Mon jugement est que la question de l'origine des habitants de ces îles n'est pas pertinente. Il sont toujours été là, étapes en direction de la Polynésie et retour, étapes en direction de la Mélanésie, et cela depuis deux ou trois millénaires, ou beaucoup plus quand il s'agit de la Micronésie.

(Woodford 1906, 1916)

(Hogbin 1940)

(Kennedy 1953)

(Roberts 1958)

(Capell 1962)

(Ward, Webb et Levison 1973)

(Yen et Gordon 1973)

(Tickle 1977)

(Kirch et Yen 1982)

(Monberg 1991)

Polynésie Française — Cet ensemble apparemment cohérent est constitué de prises de possession à différents dates, par

des moyens juridiques différents, et ayant provoqué des politiques coloniales différentes, en particulier par l'intérêt que les hommes d'affaires de la société demie à Pape'ete pouvait prendre ou non à tel ou tel groupe d'îles.

Les îles Marquise ont fait l'objet de campagnes militaires pas toujours réussies et qui ont dû être répétées. Tahiti a connu une guerre d'indépendance qui a duré deux ans, au début du règne de la reine Pomaré, puis plus rien depuis. Les îles Sous le Vent sont longtemps restées indépendantes du pouvoir colonial français, protégées par la venue d'un navire de guerre britannique une fois par an, jusqu'à ce que la Grande Bretagne négocie son retrait contre une concession de souveraineté au Cameroun et le navire de guerre annuel a changé de nationalité. Les îles Australes, ralliées au royaume de Pomaré, ont glissé dans la dépendance de la France sans poser de vrais problèmes.

Les Tuamotu, où la survie de chaque île dépend du cyclone ou du tsunami qui la frappera, et de combien de survivants permettront de remettre sur pied ce qui a été détruit, seront annexées dans le fait sans trop le crier sur les toits, petit à petit, au fur et à mesure de l'extension des services publics à partir de Pape'ete, les missions catholiques, et mêmes mormones, y étant les avant-gardes de la «civilisation. Cette civilisation se réduisait souvent à l'assistance aux offices le dimanche et au lien entre le commerçant, qui avance l'argent ou les marchandises, et le producteur de coprah ou le plongeur de perles. L'archipel «Dange-reux» n'était pas encore le lieu où l'on pouvait faire vraiment fortune.

La royauté Pomaré est née parce que les

commandants des vaisseaux de ligne, français ou britanniques, voulaient un roi à qui parler, avec qui passer des traités inégaux, autant que possible un par île. On a donc fabriqué, souvent très artificiellement, comme pour les Pomaré, des rois pour faire plaisir aux étrangers. Ces derniers utiliseront l'institution royale à leur profit exclusif, ne la maintenant en vie que tant que cela les arrangeait. C'est eux qui l'avaient créée, ils se sont mis d'accord pour s'en passer. L'avis des Polynésiens ne comptait pas.

Cet avis compte aujourd'hui, mais c'est un facteur d'incohérence et d'inefficacité, chacun tirant à hue et à dia. Les hommes politiques tahitiens ont été trop gâtés, trop corrompus, et cela autant par la gauche que par la droite françaises. Le pasteur Charles Vernier, le premier député de Tahiti, me disait en 1947 que le problème politique à Tahiti était essentiellement que tout le monde trahissait constamment tout le monde. Les choses n'ont apparemment pas tellement changé de ce point de vue là.

Il n'y a pas que les fantaisies de Gaston Flosse. Sous Mitterrand, on a systématiquement poussé, à partir de Paris, court-circuitant les services du Haut-Commissaire, les municipalités à s'endetter gravement, pour les rendre plus malléables, en les amenant à construire des mairies spectaculaires au point de vue architectural, mais pas en harmonie avec leur poids électoral, ni leurs moyens financiers réels.

Un facteur historique constant, au cours des deux derniers siècles, a été la rivalité entre les églises protestantes et catholiques, à l'origine de la venue des navires de guerre français et de la menace qu'ils faisaient peser de bombarder la ville, le grand village plutôt, de Pape'ete, si la Reine ne consen-

tait pas à donner la libre pratique aux pères de la Congrégation du Saint-Esprit.

Il faudra attendre Mgr Michel Coppens pour que la polémique et les coups fourrés s'apaisent. La vivacité de cette rivalité a ouvert la porte à l'installation des riches églises des Mormons classiques, puis celle des moins prospères et plus rigoureux Sanitos ou des Adventistes du Septième Jour.

Une grande partie du champ de bataille entre les catholiques et les autres églises se déroulaient aux îles Tuamotu, dont les habitants recherchaient des formes d'autonomie par rapport au pouvoir installé à Pape'ete, et qui tendront à échapper à l'église protestante officielle gérée par des pasteurs réformés venus de France, et dont le rigorisme doctrinal, calviniste, autoritaire, s'harmonisait mal avec les églises congrégationalistes laissées derrière eux par les fondateurs de la *London Missionary Society*.

(Rollin 1929)

(Suggs 1966)

(Morrisson 1966)

(Ottino 1972)

(Crocombe, Marjorie 1983)

(Garrett 1982 et 1992)

(Saura 2005)

Polynésiens — Une sorte de sous-culture coloniale veut que les Polynésiens, à la peau claire, soient naturellement, dès avant les blancs, plus civilisés que les Mélanésiens noirs de peau, et par conséquent que chaque fois qu'une institution complexe est décrite en Mélanésie, c'est qu'elle est d'origine polynésienne.

Ceci est faux de toutes sortes de façons. Tout d'abord, il existe des Polynésiens fon-

cés et des Mélanésiens clairs. Les habitants des villages de pêcheurs, qui vivent presque exclusivement de la mer sont toujours foncés, comme les habitants des îles Paumotu. Les filles de chefs que l'on veut garder jusqu'au mariage avec la peau claire sont conservées à l'ombre. Elles ne vont pêcher qu'à la torche la nuit, et le jour confectionnent des nattes à l'intérieur des grandes maisons.

Le peuple le plus clair de peau n'est pas les Polynésiens, mais les Papous du sud-est de la Nouvelle Guinée, qui vivent dans des villages sur pilotis et ne se protègent pas particulièrement du soleil. Ils sont pêcheurs et navigateurs, leurs femmes potières et leurs filles très belles, mais petites.

Les Polynésiens ne sont pas les seuls à avoir su construire des sociétés complexes. La plus grande partie des Mélanésiens vivant à l'intérieur d'institutions multiples et tout aussi complexes sont eux-mêmes responsables de leur édification et n'ont copié personne.

Tout au contraire, les petits groupes polynésiens qui se sont perdus en Mélanésie, en Nouvelle Calédonie, aux îles Loyalty, au Vanuatu, aux Salomons, ont laissé filer leur culture propre et ont adopté celle de ceux qui les environnent majoritairement, conservant parfois quelques mots polynésiens pour qualifier les outils sociaux qu'ils utilisent.

Les Polynésiens d'Ouvéa, aux multiples origines (Samoa, Tonga, Wallis, Futuna), ont gardé leur langue, le *Qèn Uea*, échangeant réciproquement des mots avec la langue mélanésienne majoritaire, le *Qèn Iaai*. Mais leur structure sociale n'est plus celle des archipels d'où ils viennent, mais celle de leurs voisins mélanésiens. Non seu-

lement, ils n'ont pas servi de modèles, mais c'est eux qui ont copié, à force d'intermariages. La plupart seraient venus sans femmes. Accessoirement, leur langue est bourrée de formes archaïques et par conséquent pas une simple copie conforme du Wallisien.

L'évidence est qu'il n'y a pas eu une migration pseudo historique unique, mais un courant constant de voyages dans les deux sens au cours de nombreux siècles, apportant entre autres des gens d'îles différentes, de ces voyageurs, qui, en Polynésie occidentale aussi, allaient d'île en île, se mariant ici et là, et constituaient une marge étroite de populations flottantes en partie du moins disponibles pour des voyages au loin.

A Lifou, dans l'île voisine, des groupes venus de Rarotonga et des îles Wallis sont encore connus comme tels, mais ils ont entièrement perdus leur langue et ne revendiquent plus rien de culturellement polynésien. Ceux d'Ouvéa se réfèrent encore à quelques divinités anciennes, plus ou moins oubliées, qui leur seraient propres, mais qui ne portent aucun des noms classiques auxquels on s'attendrait, tant on est mal informé. Tikopia, île parlant une langue polynésienne, présente un structure religieuse plus rattachée au nord du Vanuatu qu'à la Polynésie classique, la divinité principale dont on ne doit pas prononcer le nom ayant pour forme un serpent plature, *Pusi*, un de ceux qui vivent dans l'éstran.

Il en est de même des Samoans perdus en Nouvelle Calédonie ou au Vanuatu, sur l'île de Tongoa, ils n'ont culturellement plus rien de polynésien, leur culte du requin état répandu en Mélanésie. Les gens de Rarotonga que l'on rencontre sur Efate, à Mele, Fila, Erakor et Eratapu, eux aussi

constructeurs d'îles artificielles, ont conservé leur langue, mais pas leur culture. Ils ont dû assimiler la vision du monde autour d'eux, de façon à se faire reconnaître des droits fonciers par référence aux divinités reconnues localement, dont Maui, son fils et son petit-fils Tamakaia, dieux mélanésiens avant tout.

(Handy 1927)

(Morrison 1966)

(Green 1967)

(Goldman 1970)

(Espirat, Guiart, Lagrange & Renaud, 1973)

(Rotuma, Split Island 1977)

(Crocombe 1999)

Poterie — La poterie, qui alimente de manière qu'on pourrait penser exagérée les jours et les nuits des archéologues, est faite soit au «colombin», en montant les boudins les uns sur les autres en spirale dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre, le sens utilisé par la divinité qui créa la terre au commencement de tout. Soit travaillée en rajoutant de la matière à partir d'une calotte moulée sur le genou.

L'artisan est toujours une femme, ce que les archéologues anglo-saxons ne veulent pas reconnaître (aucun, en dehors de Margaret Mead à Aïbom (Sépik), de José Garanger à Fiji, et de moi sur la côte ouest d'Espiritu Santo, n'a travaillé sur une véritable communauté potière).

Mais les hommes appartenant à des groupes de descendance pratiquant la poterie connaissent les gestes et peuvent les enseigner à leur épouse si leur mère est morte trop tôt pour jouer ce rôle d'introductrice. Le fait que la production soit féminine est protégé par des interdits provisoires, en par-

ticulier sexuels.

Le développement de la poterie et la diffusion des formes et du décor bénéficient des mariages au loin par les femmes issues de ces groupes, ce qui explique la rapidité de diffusion des modes ayant trait à ces poteries. Le décor sophistiqué dit des poteries Lapita, du nom du site éponyme en Nouvelle Calédonie, a été un des plus durables. Mais c'était une mode qui a longtemps plu aux femmes, pas une civilisation tombée de nulle part. Les archéologues australiens et néo-zélandais en ont tiré des conclusions d'un romantisme inattendu qui ne sont pas établies solidement.

Ces poteries, dont les plus nombreuses sont de faibles dimensions, servent à réaliser des sauces au lait de coco, aux coquillages, poissons ou chevrettes de rivière, sauces servies chaudes dans lesquelles on plonge un tubercule de taro épluché et cuit au four, au fur et à mesure des coups de dents de sa manducation. Les poteries de plus grandes dimensions, plus rares, on en ignore l'usage, ne présentent pas de résidus de cuisson lisibles.

Une chose est sûre, ces poteries sont trop peu cuites, et ne supporteraient pas qu'on les utilise pour faire bouillir de l'eau, dont la pression les ferait éclater. De ce fait, les grandes poteries ovales de Nouvelle Calédonie sont placées en diagonale sur trois pierres autour desquelles on dispose un feu. Elles contiennent alors des morceaux de tubercules épluchés et un fond d'eau douce, ou d'eau de mer, et reçoivent un bouchon de feuilles. La cuisson y est à l'étouffée, la partie haute de la poterie inclinée, plus froide recevant la vapeur qui s'y condense et se transforme en gouttelettes qui retombent sur les aliments, se transforment à nou-

veau en vapeur, etc. Des trous pratiqués à la collerette du haut servent de soupapes de sûreté. Les taros ou les ignames y cuisent tranquillement sans que la poterie soit soumise à des pressions destructrices.

Sur la côte nord de la Nouvelle Guinée, les grandes poteries utilisées pour obtenir de l'huile de coco par flottaison dans l'eau bouillante de l'huile extraite par la chaleur des fragments d'amande de noix de coco, sont des poteries à très large ouverture, où la pression de l'eau chauffée se dissipe dans l'atmosphère.

Dans une grande partie du Pacifique, et en particulier en Polynésie occidentale et orientale, mais aussi pour une grande part en Mélanésie où la poterie ne jouait plus qu'un rôle accessoire, elle a été abandonnée pour la cuisson des aliments, remplacée par des cuissons au four sophistiquées de paquets végétaux comportant les aliments épluchés ou râpés, additionnés d'une sauce au lait de coco et à l'eau de mer, portant des noms variables, et souvent paquets à l'intérieur de plus grands paquets, profitant de la mise au point d'une variété de bananiers ne produisant que des feuilles. Les feuilles utilisées sont brûlées ensuite et le système est parfaitement hygiénique.

Depuis les Îles Salomon jusqu'en Polynésie occidentale, des plats monumentaux sculptés ou des coques de pirogue permettaient de cuire des quantités considérables de nourriture pour les grands rassemblement cérémoniels (mariages, deuils), en remplissant le volume maximal de tubercules préparés à la convenance, insérant des pierres de four brûlantes dans l'axe et recouvrant le tout de paquets de feuilles. Les poteries ne permettaient rien de semblable et elles étaient trop fragiles à transporter.

(Schurig 1930)

(Egloff 1977)

(Kaufmann 1999)

(Pétrequin et Pétrequin 1999)

Pouvana'a a O'opa — Ancien combattant de la guerre de 14-18, soutien du Général de Gaulle de la toute première heure, il aura été celui qui a apporté la caution populaire à ce qui, sans cela et sans lui, aurait été un mouvement minoritaire à l'intérieur du personnel expatrié.

Par la suite, la conjonction de hauts fonctionnaires ne comprenant pas où voulait en venir cet homme, plus près du petit peuple que qui que ce soit d'autre, et de membres de la bourgeoisie demie qui le détestaient, aboutira à ce que l'on passe des années perdues à tenter de le détruire, au lieu de travailler à améliorer le sort des gens. Ne goudronner la route que là où le village avait bien voté était de l'inconscience politique de la part des fonctionnaires expatriés qui avaient imaginé cette manœuvre peu subtile.

Ce que Pouvana'a voulait mettre en route, des réformes sociales équivalent à ce que le général de Gaulle avait mis sur pied en France, a été finalement organisé après son exil en France par ses amis politiques, l'accord général s'étant réalisé sur cette nécessité, bénéficiant d'un système de protection sociale généreux et efficace, toujours en place et toujours fonctionnel, et ayant échappé grâce à Dieu à la corruption du système Flosse qui détruisait tout ce qu'il y avait de valable institutionnellement dans ce pays.

Diverses personnes, pas particulièrement bien intentionnées, croient que Pouvana'a mort et sa condamnation, artificielle

et abusive, jamais annulée, pourrait leur servir de tremplin politique. Il s'en prenne à la personne du général de Gaulle qui aurait donné l'ordre d'arrêter le député de Tahiti.

Cette accusation gratuite ne tient pas debout. Si le président Sarkozy a décidé d'ouvrir le dossier, c'est qu'il l'a fait vérifier et qu'on ne trouvera aucun document de ce genre. Ceux qui déraisonnent ainsi n'ont pas vécu ces moments-là, du tout début de la V^e République pas encore proclamée, où le général, avec la guerre d'Algérie sur les bras, et des fascistes militaires au pouvoir par un putsch à Alger, avait autre chose à faire que d'y laisser ajouter une intrigue peu ragoutante à Tahiti.

Il connaissait Pouvana'a depuis le 18 juin 1940 et savait qu'il n'avait jamais mis sur pied d'entreprises dangereuses pour la République. Les manifestations violentes ont toujours été le fait de l'opposition locale à Pouvana'a. Quand il a été arrêté, le commentaire du Général a été : «C'est un coup monté.»

On sait peu que Charles de Gaulle entretenait un lien d'amitié très fort avec tous les individus qui l'avaient rejoint dès le début et lui étaient restés fidèles jusqu'au bout, il suivait leur carrière un par un et se tenait au courant de tout, intervenant volontiers pour donner la main quand c'était possible. Or Pouvana'a était un de ceux là.

J'avais à ce moment là des liens d'amitié avec des personnalités qui lui tenaient de près, dont sa nièce Geneviève de Gaulle. Je suis mieux informé que ces ignorants qui imaginent un général de Gaulle qui n'existait pas.

Le procès de Pouvana'a, reposant sur une accumulation de faux témoignages provenant de membres du personnel de la mai-

rie de Pape'ete, soudoyés pour ce faire, n'arrangeait pas les affaires du Général. Il avait besoin de calme autour de lui, là et à chaque fois où le dossier n'était pas essentiel dans le moment.

S'il y avait eu intrigue à partir de Paris, ils pourraient toujours chercher, ils ne trouveraient pas la moindre preuve documentaire. Jacques Foccart, avec qui j'ai eu des contacts personnels, qui m'ont permis de juger, ne laissait jamais de traces écrites derrière lui qui auraient pu compromettre le Général, en dehors des documents comptables concernant les crédits dont il avait la gestion, le Général insistant pour que tout se déroule dans l'absolue régularité administrative. Il n'y a eu aucun ordre écrit, de la main du général, décrétant l'arrestation de Pouvana'a.

Cette hypothèse est une invention mal-faisante de la part d'ignorants n'ayant aucune connaissance du fonctionnement réel de l'Etat : aucun président de la République ne détient le pouvoir de décréter qui que ce soit d'arrestation, et par conséquent aucun ne signerait un document aussi constitutionnellement stupide.

Hollande intervenant pour promettre une enquête prend naturellement la suite. La responsabilité de l'arrestation de Pouvana'a et de son procès est à chercher à Pape'ete, pas à Paris. Le président du tribunal a jugé comme le désiraient les gens avec qui il dînait en ville à Tahiti.

Un capitaine de marsouins surexcité prétendait manipuler tout cela, donnant des ordres à tout le monde, menaçant des pires choses qui s'opposeraient à l'opération voulue par lui, entre autres, pour se débarrasser d'un vieux monsieur qui n'aurait pas fait de mal à une mouche.

Il était bien oublié de tous, à Paris, au Val de Grâce, Pouvana'a a O'opa, devant le lit où son fils était en train de mourir de tuberculose. J'étais présent tous ces jours là avec sa belle-fille, mon épouse et Jacques Denis Drollet. Nous étions les seuls.

On a eu du mal à se débarrasser du capitaine en question et retrouver un peu de paix à Pape'ete. Je ne sais ce qu'il est devenu. Il avait évidemment partie liée avec les 13 complots du 13 mai. Mais ce n'était certes pas le plus intelligent des comploteurs. Dans le fait, le plus inconscient de la portée de ses actes était Jacques Soustelle.

Je suggère que nos historiens s'intéressent à ce capitaine et recherchent des documents nouveaux à Tahiti même. Il était tellement imprudent qu'il a dû en laisser dans les coins.

La réalité historique était celle-ci, tout au contraire de ce que ces bonnes gens pensent. Nous avons avancé. J'avais multiplié les démarches auprès de la rue Oudinot et de Foccard et le général voyait d'un œil favorable l'idée d'exercer son droit de grâce au bénéfice de Pouvan'a et de le laisser rentrer chez lui après un intervalle de décantation du dossier (même des membre de l'entourage proche de Pouvana'a, dont Te Ariki, le trahissaient et demandaient qu'il restât en France).

Le malheur est que Pouvana'a refusait d'être gracié et d'entrer dans un processus par étapes pour sortir du piège qui le corsetait. Il voulait être réhabilité séance tenante. Or malgré que l'on prétende que les juges sont aux ordres de l'Etat, il n'en est rien du moins à certains niveaux et les magistrats français font bloc contre toute demande de réhabilitation. Ils ne veulent pas toucher le moins du monde à l'autorité de la chose

jugée, même s'il est clair qu'il s'agit d'une erreur judiciaire.

En plus, Pouvan'a, qui à son tour ne comprenait pas bien la situation inflammable née de l'évolution de l'affaire d'Algérie, s'était mis en tête de tenir une conférence de presse clandestine et de demander l'asile politique à la République Fédérale Allemande. Du coup, la prudence d'Etat commandera et on enverra Pouvan'a dans le Vivarais, en haut d'une montagne, dans un hôtel confortable où Vichy avait concentré pendant l'occupation tous les sujets anglais restés coincés en France. Une montagne où les Allemands ne sont jamais allés et où l'approvisionnement alimentaire était resté facile. On y voyait l'après-midi de vieilles dames anglaises en train de prendre le thé. De Gaulle classera le dossier en bas d'une pile, attendant d'y voir plus clair, jusqu'à ce que Mgr Michel apparaisse sur la scène et intervienne avec le bonheur que l'on connaît. Je lui en ait toujours été reconnaissant.

Prinz Frederik-Hendrik Eyland —

L'île du prince Frédéric-Henri (de Nassau) est le nom d'une grande part de l'avancée vers le sud, pile au milieu de la Nouvelle-Guinée, partagée politiquement entre les deux moitiés, mais frontières impossibles à tracer sur le terrain.

En effet, si sur la carte cela ressemble à de la terre, cela n'en est pas. L'entourage donnant sur la mer qui en dessine le pourtour est soit une dune de sable, soit une mangrove, derrière lesquelles il se trouve une énorme étendue d'eau plus ou moins saumâtre, stable, peu profonde, où l'on circule en pirogue à une coque et où l'on pousse à la perche. A la période la plus

sèche de l'année, le niveau de l'eau peut être insuffisant et la couche de boue trop épaisse et une bonne partie des chemineaux devient impossible à suivre.

Des humains arrivent à perdurer dans cette atmosphère irréaliste, sans villages véritables — où les mettre ? — avec une flore et une faune spécifiques adaptées, et beaucoup d'insectes, dont beaucoup de moustiques.

Les hommes construisent des sortes d'îlots, avec des roseaux coupés laissés avec leurs racines couverts d'argile, puis de faisceaux de grandes herbes coupées constituant une nouvelle couche, elle aussi recouverte d'argile, le processus pouvant être répété, et par dessus des déchets végétaux, le marais indéfini n'en manque pas, qui se transforment en terre arable pour cultiver des patates douces sur quelques mètres carrés, multipliés par un certain chiffre. La même chose s'ils veulent planter un arbre fruitier ou un palmier sagoutier.

L'avantage évident est qu'ils utilisent la boue du marais comme fertilisant. C'est en fait la même technique que dans les hautes vallées alpestres où l'on draine les marais, utilisant la boue des canaux de drainage comme fertilisant. Ici le drainage se fait naturellement par le jeu des marées poussant vers le haut et drainant vers le bas la masse d'eau saumâtre.

La présence de palmiers *Metroxylon* de croissance spontanée, là où le marais est hors d'eau une partie de l'année, explique la présence humaine. Il existe là un gisement de fécule presque pour l'éternité. Par ailleurs, les fruits de mer sont abondants sur cette côte et aussi dans le marais.

D'autres mini îlots servent à construire des maisons, où l'on vit sur la natte, dans

des maisons petites, construites sans assemblage de pièce de bois, il n'y en a pas de disponibles, se protégeant des insectes par des feux légers assurant une fumée qui, comme dans tous les habitats en zones à moustiques, s'étage en une couche continue au-dessus d'un mètre. Les parois sont confectionnées de telle façon qu'elles soient imperméables à la pluie et aux moustiques.

Si la vie n'est pas très confortable, la survie alimentaire ne pose pas de problèmes majeurs. La protection contre les tempêtes n'est pas assurée, car la dune est fragile, et la montée des eaux risque de faire disparaître l'ensemble de cette écologie si particulière et alors de raccourcir considérablement la côte sud de la Nouvelle Guinée, laissant un haut fond dangereux pour la navigation.

La tendance depuis un demi-siècle est plus ou moins d'aller construire des villages plus au nord, sur la terre ferme, les habitants résistant cependant aux pressions des missionnaires et de l'administration, ne voulant pas être loin de leurs jardins suspendus, mais de continuer à exploiter les gisements de palmiers sagoutiers qui leur appartiennent, s'il y en a. La savane qui fait immédiatement suite au marais est presque totalement infertile et ne peut servir facilement d'habitat de rechange.

Si ces gisements disparaissent, on aura alors évidemment un problème, d'autant qu'une partie des bas fonds à *Metroxylon* de l'estuaire de la rivière Fly disparaîtront aussi. Ce ne sera là qu'une petite partie des peuples déracinés qui clameront alors leur besoins alimentaires.

On aurait intérêt à mettre au point internationalement, avant qu'il ne soit trop tard, des mesures pour organiser la situation, là

où les Etats sont entièrement incapables de prévoir le nécessaire par manque total de moyens financiers.

(Serpenti 1965)

Problèmes médicaux — Le Pacifique Sud n'est pas un endroit paradisiaque du point de vue médical. Il existe un certain nombre de saletés qui font du dégât, dont au premier chef le paludisme, seules la Nouvelle Calédonie, les Îles Loyalty, la Nouvelle Zélande, les îles Fiji et les îles polynésiennes en sont exemptes.

Pousser au tourisme ailleurs est criminel, en particulier au Vanuatu où la colonisation du pourtour d'Efate par des couples anglo-saxons du troisième âge, va se terminer comme l'affaire des «bronzés» dans les camps de vacances en Casamance, au sud du Sénégal, 30.000 touristes impaludés, dont 3.000 morts. On arrive à démoustiquer Port Vila, mais pas le reste de l'île.

Une plaie ancienne était le pian, qui s'attrapait en marchant pieds-nus, mais qui présentait un avantage inconnu de tous, du fait d'une immunisation croisée entre le pian et la syphilis, découverte par mon père, le professeur Jules Guiart, de la faculté de médecine de Lyon. Les Océaniens ayant plus ou moins tous autrefois contracté le pian, guéri spontanément souvent à l'adolescence, ne pouvaient contracter la syphilis, malgré les auteurs qui affirment le contraire.

Par contre, ils contractaient la blennorragie et la passait à leurs épouses, qui devenaient de ce fait infertiles, la blennorragie bouchant les trompes.

Une campagne en deux fois, à deux ans de distance, de l'Organisation Mondiale de la Santé, à chaque fois une injection de pé-

nicilline-retard, dans un bain d'huile (aujourd'hui Extencilline), dans tous les villages de toutes les îles a réussi à éradiquer le pian, mais en même temps a éradiqué la blennorragie. Du coup les femmes se sont mises à avoir des enfants et les Océaniens, en démographie basse depuis un siècle, se sont mis à doubler de nombre tous les trente ans.

On avait de partout annoncé leur disparition. Ils y avaient pallié, à la première génération du contact, en acceptant les relations sexuelles de leurs femmes et de leurs filles avec tous les blancs, quels qu'ils soient, pour que les enfants aient les anticorps contre les maladies introduites et se mettent à les diffuser à la génération suivante. Ils avaient empiriquement compris le problème.

Les Indiens «bravos», c'est-à-dire refusant le contact, de l'Amazonie, organisent des expéditions au loin, au delà des frontières du Brésil, pour enlever des petites filles de colons misérables et méprisés au Pérou ou en Bolivie, qu'ils élèvent comme des Indiennes, puis épousent pour qu'elle transmettent à leurs enfants les anticorps contre les maladies qui détruiraient leur peuple. Solution plus efficace et plus intelligente que d'accepter le contact.

L'immunisation croisée entre le pian et la syphilis était connue des membres de la *Cambridge Expédition to the New Hebrides* en 1934, mais elle était inconnue de Robert Suggs aux Marquises en 1966. Cela fait partie des questions sans réponses.

Une autre saleté sont les maladies telles le *kuru*. J'ai travaillé avec l'équipe américaine du dr Carleton Gajdusek, prix Nobel

de médecine. Ils avaient commencé à dépenser beaucoup de moyens de toutes sortes, financiers entre autres, sur l'hypothèse qu'il s'agissait d'un problème génétique. Puis un collègue anthropologue américain, Robert Glasse, a fait l'observation de bon sens, que quand la population intéressée, dite des Foré, s'installait dans un village tout proche d'un poste médical et changeait les habitudes gênantes par rapport aux blancs, dont les rites funéraires, l'incidence du *kuru* se mettait à diminuer.

On abandonnera la filière génétique pour passer à l'expérimentation sur les grands singes pour arriver à mettre en évidence le virus, dit retro-virus ou virus lent, qui provoquait la maladie. A partir de ce moment-là, on a eu des résultats. Tous traités, recensés, les malades sont devenus de moins en moins nombreux. On a commencé la pratique de la salivation médicale de cette population par la disparition imprévue des malades en bas âge.

Le rite mortuaire favorisant l'endémie était celui de frotter le corps d'un nouveau-né avec le cerveau de son grand-père. A la réflexion, cela semble insuffisant comme porte d'entrée pour la maladie. L'histoire du cannibalisme mortuaire est une fantaisie, Si cela avait été vrai, il n'y aurait plus de Foré aujourd'hui.

Le dr Gajdusek, avant sa mort, m'a confié qu'à son avis, les mères gardaient sous leurs ongles des fragments de cerveau et quand elles grattaient le crâne de leur enfant, pour nettoyer les cheveux, provoquaient éventuellement de petites blessures qui devenaient la vraie porte de la maladie.

J'ai soigné là où il n'y avait personne d'autre au Vanuatu, y consacrant mes mati-

nées et utilisant les médicaments apportés de Nouméa (à l'époque il y en avait d'usage commode pour les yeux et les oreilles, qui ont été retirés du marché parce qu'ils ne rapportaient pas assez à leurs fabricants, justement parce qu'ils étaient efficaces), et les médicaments que m'avaient fourni le médecin français de l'hôpital de Santo, qui était de la génération formée à la médecine tropicale par mon père l'Ecole de Santé militaire à Lyon et qui par conséquent me prenait au sérieux (j'avais suivi le stage de médecine tropicale chez Brumpt à la Faculté de Médecine de Paris au cours de l'hiver 1943-1944).

On m'apporta un jour une jeune femme qui avait accouché et gardé le placenta. On lisait la panique dans ses yeux et les femmes autour d'elle n'avaient pas la réponse. Ni moi non plus d'ailleurs. J'organisais aussitôt un transport par bateau à l'hôpital français de Luganville, à Santo, le plus proche, à mes frais. En attendant, je fis savoir de bouche à oreille qu'il me fallait un bock. Je jetais une ligne à la mer sans appât et sans savoir ce qui se passerait. Merveille, on m'apporta quelques heures plus tard un bock complet. Je n'ai jamais su d'où il venait, j'étais trop anxieux pour poser des questions. J'organisais aussitôt avec des jeunes femmes de son âge un lavage intérieur de la patiente avec de l'eau bouillie et un désinfectant chirurgical, le Clonazone, présenté en pastilles faciles à transporter en quantité.

Puis nouveau problème, la jeune femme ne voulait pas partir sans son mari. La perspective de se trouver seule à l'hôpital la paniquait autant que le danger d'y passer si elle restait sur place.

J'ai dû prendre dans mes réserves de

l'argent pour permettre au couple de vivre plusieurs semaines à la ville. Heureusement, il y avait des gens du même village ou de villages proches dans les plantations autour de Luganville et ils pourraient se débrouiller avec ce que je leur donnais, que je calculais large. Le médecin qui procéda au curetage me dira qu'il n'avait jamais eu à procéder à une opération qui sentait si mauvais. Mais la jeune femme survécut.

Ce qui me demandera le plus de soins seront les cas d'ulcères tropicaux non soignés ou soignés avec des plantes qui en bloquaient l'expansion, mais le laissait important et stabilisé pendant plusieurs années apparemment. J'imaginai de laver la plaie par un goutte à goutte d'eau bouillie additionnée de Clonazone et de pansements à un Sulfamide en poudre. Les résultats étaient bons, mais lents, la plaie diminuait progressivement, spectaculairement même, mais elle était si ancienne. . .

Ce sera plus facile quand j'entraînerais avec moi le dr Carleton Gajdusek, qui transportait les remèdes les plus récents de la technologie américaine.

Il sera bluffé sur l'île de Tongariki, devant le cas d'un homme tombé en catalepsie parce qu'il avait bu de l'eau de coco (son cœur ne supportait pas le trop plein de phosphates contenus dans cette eau pourtant naturelle et que le malade aimait beaucoup). Le cœur ne présentait aucun battement sensible et le pouls n'était pas perceptible. Il aurait dû être mort, mais était évidemment vivant. Gajdusek ne voulait pas lui donner un toni-cardiaque, ayant peur de le tuer du coup. On attendit de voir ce que ses proches allaient faire. L'un d'eux alluma une cigarette et l'approcha des lèvres du malade, on

vit la fumée bouger, il avait aspiré. Puis on lui mit dans la bouche un fragment d'igname tout juste cuite et l'on vit les maxillaires commencer à bouger lentement. Il mangeait le morceau d'igname. Cinq minutes plus tard, il était assis et buvait un grand bol de thé qu'on lui avait préparé. Je suis aller dévaliser le petit magasin de l'île des cigarettes et de paquets de thé pour qu'il ait une provision suffisante. Il s'en ira du cœur quelques années plus tard. La cigarette lui avait fourni juste l'impulsion nécessaire. Le processus intellectuel pour parvenir à cette solution médicale était remarquable dans une situation où un prix Nobel de médecine n'avait pas eu de solution à proposer.

(Wedgwood 1934)
 (Lambert 1941)
 (Black 1956)
 (Ivinskis, Kooptzoff, Walsh et Dunn 1956)
 (Gajdusek 1957, 1977)
 (Loison 1959)
 (Reay 1960)
 (Alpers 1968)
 (Gajdusek 1972)
 (Nekiriay 1985)
 (Suggs 1966)
 (Lewis 1975)
 (Salomon 2000)
 (Limousin et Bessières 2006)

Prophètes — La société océanienne favorise l'apparition, non seulement des guérisseurs, mais des voyants et des devins. Ces derniers sont nécessaires. On les consulte pour toutes sortes de choses : l'origine d'une maladie, s'il faut contracter une alliance, s'il faut partir en guerre, où doit-on chercher des porcs échappés ou des femmes parties ailleurs avec un amant, et

qui est cet amant.

Les moyens sont divers, depuis l'urine qu'on laisse échapper goutte à goutte jusqu'à la dernière qui donne la solution, au comportement des fourmis noires par rapport à un batonnet introduit dans leur espace, aux séances collectives d'évocation des morts, etc.

Mais le prophète est une autre institution. Il y en existe à chaque génération, à petite échelle ou réussissant à grouper autour d'eux des foules importantes. Ils correspondent à chaque fois à une nécessité, celle d'introduire de la novation dans une situation figée, où les institutions ordinaires se révèlent sans pouvoir réel pour faire bouger les choses. Le Pacifique a connu, mais c'est une institution ancienne, antérieure à la présence européenne, on en a la preuve en Indonésie, des centaines, sinon des milliers de prophètes. Chaque île est capable d'en voir un apparaître un jour.

Les responsables européens ont toujours réagi mal à leur présence, les accusant de toutes sortes de crimes contre «la loi et l'ordre».

Je suis le seul à avoir proposé, et réussi, une politique consistant à parler tranquillement avec eux au lieu de les mettre en prison, de les exiler et d'en faire des martyrs. Nous avons gagné dix années de tranquillité au Vanuatu par l'application de cette politique, qui s'était traduite par la libération de tous les prisonniers politiques et l'annulation de leurs sentences. On n'a jamais eu à le regretter. Les prophètes libérés sont devenus des modérés et des conservateurs. Ils ne nous ont plus posé le moindre problème. L'argument qui a eu le plus de poids est que cette politique était moins coûteuse, financièrement, que la répression, en plus d'être

plus efficace politiquement.

La difficulté était de persuader les fonctionnaires coloniaux qu'ils n'étaient pas là pour mettre les opposants en prison. Les colons n'ont pas aimé, mais ils n'ont rien dit, la tranquillité des esprits les arrangeant quand même quelque part. Mais j'ai commencé à devoir assumer une mauvaise réputation chez certains.

(Greenwood 1942)
(Guiart 1956 et 2012a)
(Pouwer 1958)
(Burridge 1960)
(Gounelle et Pointeau-Pouliquen 1961)
(Burton-Bradley 1970b)
(Françoise Panoff 1970)
(Clark 1975)
(Macdonald 1979)
(Saura 1997)
(Lyons 2003)
(Misur 2003)

Propulseurs —Le Pacifique Sud peut être divisé entre la région où l'on tire à l'arc (Polynésie, Mélanésie du centre et du nord, Nouvelle Guinée orientale et côte septentrionale) et celle où on utilise les propulseurs, soit rigides (en Australie et dans le nord de la Nouvelle Guinée occidentale et la vallée du Sépik), soit souples (Îles Loyalty et Nouvelle Calédonie). Dans les intervalles, on tire à l'arc.

La Polynésie utilise un propulseur souple en tant que jeu d'enfant, et la Nouvelle Calédonie et les îles Loyalty ont appris à utiliser l'arc en même temps que la christianisation, du fait d'évangélistes samoans qui l'ont introduit. Beaucoup ignorent aujourd'hui ce détail et croient l'arc traditionnel.

Le propulseur rigide se retrouve au

Pérou et le propulseur souple de ci de là en Amérique du Nord et en Sibérie. Le lanceur au propulseur implique à la sagaie une vibration caractéristique avant de la lancer, ce qui lui donne plus de force de perforation et une portée plus grande.

Psychiâtrie, psychologies, etc. — Les problèmes psychologiques des insulaires océaniens sont à la fois les mêmes, plus ou moins, que les nôtres, ou très différents, du fait de la structure et du fonctionnement des sociétés locales. Le poids à la fois du conformisme exigé et de la compétition de prestige qui est le moteur du dynamisme social, se traduisent dans la fréquence des migraines dans la région, et dans celle des suicides des perdants ou des jeunes qui parviennent de plus en plus difficilement à s'insérer.

Le problème vu de chez nous, c'est-à-dire de Sirius, est que nos batteries de tests cognitifs sont complètement inadaptés aux situations locales, mais que le personnel psy venant d'Europe ou d'Amérique est si étroitement spécialisé et si peu cultivé internationalement qu'il s'accroche à ses outils et prétend leur conserver leur valeur. Les plus libéraux pataugent cependant autant que les plus conservateurs, par ignorance totale du milieu culturel insulaire, sur lequel une bonne partie de la littérature existante est inutilisable empiriquement, par l'inadaptation des concepts académiques en vogue.

Je suggère que le recours au bon sens peut fournir de bonnes portes de sortie. La vieille solution universelle de changer d'air marche aussi bien dans la région, sous réserve qu'elle s'accompagne d'une forme

d'obligation de travail sur place, pour occuper les esprits.

La suppression des excitants introduits, café et thé, bus très forts dans la région, permet d'obtenir un mieux dans tous les cas. y compris pour la maladie d'Alzheimer (les crises de violence disparaissent ou sont freinées). Les médecins y pensent rarement.

Pour le reste, les médecins psychiatres européens n'ont à aucun moment produit, du moins par écrit, une capacité d'analyse originale permettant de comprendre les états particuliers canaques, au sens de l'ensemble de la région, qui puisse expliquer les épisodes auxquels se livrent certaines personnes des deux sexes (que je suggère sont le résultat d'une impasse, l'intéressé(e) ne sachant comment sortir d'une situation pour lui (elle) insupportable), et qui aboutissent à des mélancolies profondes, non plus que les problèmes comportementaux dramatiques qui aboutissent à des suicides de jeunes en grand nombre à Samoa.

Les soignants les plus bardés de diplômes récents et apparemment les plus progressistes peuvent se révéler par contre incapables de repérer les comédies jouées par des adolescents et leurs familles qui s'amuse à manipuler le spécialiste et apprécie son intérêt, qu'elles cherchent à nourrir par justement tout ce qui est l'objet de sa quête personnelle et qu'elles ont repérées. Ces mésaventures arrivent aux ethnologues, pourquoi pas au psychologue.

Les Océaniens sont très bons dans le mimétisme des comportements suggérés inconsciemment par le spécialiste blanc qui ne maîtrise pas la prudence nécessaire dans le questionnement. Il existe quelques règles de bon sens, valables universellement, et qu'il devrait connaître, mais ignore absolu-

ment.

En particulier, telle que l'avait énoncée à mon bénéfice Mme Denise Paulme, spécialiste internationalement reconnue de la Guinée en AOF, qu'une question ne doit jamais comporter, dans le cadre de son énoncé, ce qui pourrait être une réponse et dont le partenaire du moment se saisit automatiquement pour faire plaisir, et l'exprime dans les termes inconsciemment espérés, avec toutes les inflexions nécessaires pour être instantanément crédible. Le vrai psy n'est pas celui qu'on pense.

(Röheim 1925, réédité 1971, 1945)
(Spiro 1953)
(Cawte 1964, 1966)
(Burton-Bradley 1965, 1970)
(Burton-Bradley et Julius 1965)
(Clarke 1973)
(Juillierat 1975)
(S. Frankel 1976)
(Schieffelin 1977)
(Herdt 1977)
(Wagner 1977)
(Strathern 1977)
(Troadec 1996)
(AFAREP 2007)

R

Racisme — Le racisme est le phénomène social le moins bien étudié dans la région. Il est souvent sous-entendu, mais les auteurs se gardent bien de l'aborder de front. Ce qui me choque profondément. On a récemment publié en Australie une attaque en piqué contre les auteurs à l'origine, directement ou indirectement du racisme prétendument scientifique, nos bons médecins militaires ou civils des deux siècles précédents qui, sous prétexte d'anthropolo-

gie physique, décrivaient des races qui n'existaient pas et leur attribuaient des caractères récessifs archaïques imaginaires, du moins statistiquement. En effet, ils travaillaient non sur des séries osseuses prises au hasard, ce qui est, je le concède, difficile à réaliser, mais sur celles qui offriraient à leur jugement des caractères typiques, en réalité des caractéristiques marginales, le gros de la population se retrouvant à chaque fois dans une moyenne bien différente.

Bien entendu, ces races imaginaires, plaquées sur la réalité insulaire, étaient présentées comme des races inférieures que la race blanche avait vocation de gouverner et d'amener à un niveau plus proche du nôtre, étant bien compris qu'ils ne parviendraient jamais à nous égaler.

Je suis né dans ce milieu médical, dont le racisme naïf et bon enfant, fonctionnant exclusivement sur le papier, n'imaginait absolument pas les conséquences logiques de ses séances d'anthropologie de science fiction. Leurs théories se reversaient sur les interprétations de la préhistoire et de la paléontologie humaine dont les discours ambigus ne sont parfois pas toujours d'aussi bonne compagnie qu'il y paraît.

On y a introduit d'ailleurs des inconséquences logiques, en particulier cet *homo faber* dont la conquête technique n'était que la copie de ce que font déjà un certain nombre d'animaux, dont les corneilles. Il est ainsi évident aujourd'hui que l'homme n'a pas inventé l'outil, mais ce n'est pas ce que mes maîtres m'enseignaient en Sorbonne en 1943-44. Par contre, le langage articulé et pouvant par la suite être écrit, parce qu'on peut séparer les mots, oui.

J'ai connu ces bonnes gens comme adolescent et comme étudiant, ils n'auraient

pas fait de mal à une mouche et pouvaient être dominés par leurs épouses, mais ils étaient malgré tout dangereux. La Shoah est conceptuellement leur enfant, ce qu'ils n'ont jamais compris. Aucun n'a manifesté la moindre prise de conscience, ni le moindre regret. Je crois qu'aucun n'a réellement compris les origines réelles de ce drame planétaire.

Un des principaux d'entre eux, le dr Henri Vallois, à un moment directeur du musée de l'Homme où il avait succédé à son ennemi intime, le dr Paul Rivet, a publié au cours de la guerre un petit livre sur *les Races Humaines* qui est un compendium de ce qu'il ne fallait pas dire, en même temps que plein d'erreurs de détail, apparaissant au fur et à mesure des années, quoique bien sûr, tout n'est pas faux. Il n'avait visiblement pas beaucoup quitté Toulouse, son point de départ.

Sur le terrain dans les îles, par toutes sortes de moyens subtils, cette notion de la supériorité des blancs, pas toujours évidente chez les premiers découvreurs, tout à la satisfaction de leurs curiosités, ni chez les premiers blancs établis et mariés ici et là dans les îles, et le racisme actif, sinon activiste, le plus récent, aboutissaient à une ségrégation entière, globale, touchant tous les aspects de la vie sociale. Cette ségrégation ne devait pas être violée sous peine de sanctions sociales (mise en quarantaine). Elle s'est brutalement installée de façon générale, y compris chez les missionnaires malheureusement, devenus tout d'un coup adeptes de leur propre supériorité (où était passé l'humilité chrétienne des pionniers ?), progressivement vers la fin du XIX^e siècle.

C'est cette progression malfaisante qu'il

conviendrait d'étudier, et les moyens par lesquels elle se diffusait. Et la manière par laquelle elle se survit à elle-même, dans une époque prétendument post coloniale.

(Fink 1967)

(Guiart 2008a)

Radcliffe-Brown — Célèbre anthropologue anglais pour ses talents de théoricien (1881-1955), mais qui devrait l'être aussi pour sa malhonnêteté intellectuelle. Il a publié une étude sur un peuple aborigène, les Kariera, qui n'a jamais existé, où il n'est jamais allé, se contentant de ramasser des aborigènes dans la rue dans les villes minières de l'Australie occidentale et de les amener à son hôtel pour les interroger. C'était quand même une anthropologie bizarre.

On a signalé sa présence aussi dans des exploitations d'élevage côtières de l'Australie de l'Ouest et dans une île portant un lazaret où l'on enfermait alors les aborigènes soupçonnés d'avoir la syphilis et parmi eux ceux qui n'avaient que le pian, maladie courante dans le Pacifique Sud et en Asie, provoquée par un tréponème proche de celui de la syphilis, mais maladie parasitaire contractée en marchant pieds nus et pas du tout maladie sexuelle transmissible. On ne savait pas encore les distinguer.

Ce distingué universitaire britannique discourait ainsi sur les aborigènes, mais n'en a jamais vu un seul dans son environnement naturel. Il parlait comme si. Je l'ai vu faire.

Cela ne l'empêchera pas d'être successivement professeur d'anthropologie à l'université du Cap, puis à Oxford. Les fil-

tres académiques fonctionnent parfois fort mal et des personnalités sont parfois nommées à des postes importants sur une réputation parfaitement imméritée.

(Radcliffe-Brown 1930)

(Elkin 1956)

(White 1981)

Rai coast— La région de Madang, ancienne capitale coloniale allemande à Herbertshöhe, dite *Rai coast* ou *Mickluho-Maclay coast*, le centre des mouvements prophétiques appelés à tort *cargo cults* en Nouvelle Guinée. Ces mouvements présentaient un facteur commun, les rituels recommencés pour parler aux morts et les faire revenir, mais dans le détail ils différaient selon qu'ils relevaient d'une région chrétienne qui se déchristianisait par dépit devant l'incapacité des missionnaires luthériens à apporter un développement social et économique au niveau des blancs, ou qu'il s'agissait d'une région restée traditionnelle et qui n'avait jamais abandonné les rituels anciens. Les catholiques de la région ont souvent joué double jeu, cherchant à profiter des pertes en ligne de l'église luthérienne.

Ces *cargo cults*, qui n'étaient nullement l'attente naïve du *cargo*, des biens européens, comme l'ont prétendu les policiers et les missionnaires blancs, étaient dans une grande mesure parfaitement rationnels, leur ambition fondamentale étant de se débarrasser de la tutelle des blancs. Ils ont même tâté de l'insurrection armée, ayant mis la main sur des stocks japonais, mais ils étaient trop désorganisés militairement en 1944 pour réussir. Il y avait encore trop de troupes australiennes ou américaines pré-

sentes pour qu'ils puissent réussir.

Par contre, sous les Japonais, la région a fourni les volontaires pour la création de bataillons papous armés, avec officiers papous jusqu'au grade de capitaine. Ces officiers étaient si populaires qu'on n'a pas osé les exécuter en 1945. Après avoir subi des peines de prison, ils ont infiltré le mouvement coopératif patronné par l'administration australienne, sont parvenus à le contrôler et ont finalement été élus au parlement de l'indépendance, où une bonne moitié des députés étaient issus des mouvements prophétiques. Il n'y a aucune irrationalité dans tout cela, mais au contraire un sens aigu de l'opportunité à chaque moment de l'histoire coloniale récente. Le discours sur le *cargo* était au bénéfice des blancs, pour les tromper sur ce qui se passait réellement. Derrière le «*cargo*», on réglait des comptes avec les complices séculaires du système colonial.

Les meurtres d'Européens, des bonnes sœurs catholiques noyées sous prétexte de leur faire passer le fleuve Ramu à l'avancée des Japonais, ont été signalés pour la région plus à l'ouest, pas dans la *Rai coast*. Aujourd'hui, les habitants de la vallée du Ramu sont en opposition violente avec les gestionnaires chinois d'une mine de cuivre.

Rébellions blanches — En dehors de la *Rhum rebellion* (voir ci-dessous) les mouvements plus ou moins bien armés de contestation politiques n'ont pas tous été canaques. Ils ont pu être européens aussi.

On en connaît trois, un à Samoa, un à Levuka, Fiji, et un à Luganville, Espiritu Santo, Vanuatu. Ces trois mouvements ont été des échecs, alors que le coup d'état

haole aux îles Hawai'i a réussi. Ce dernier était bien organisé, parfaitement financé (les troupes n'étaient pas tentées de retourner leur veste) et bénéficiait de l'appui ouvert d'un parti important au Congrès des Etats-Unis, qui allait gagner les élections et faire voter l'annexion de l'archipel.

Les trois autres étaient de petites choses, très avinées, discutées dans les bars et qui n'avaient jamais personne de poids pour les appuyer. Elles étaient nées de la crainte de voir des personnalités publiques insulaires accéder à des positions qui leur permettraient de donner des ordres aux blancs, ce qui ne devait pas être permis.

Ces trois mouvements seront réprimés par la police armée en place, c'est-à-dire par une troupe kanak, et par des contingents, à Fiji et Samoa, des troupes de marine britanniques débarqués des navires de guerre de Sa Majesté. Au Vanuatu, un contingent de parachutistes français et britanniques s'effacera, sur ordre de Paris et de Londres, en faveur d'un corps expéditionnaire de l'armée de Papouasie-Nouvelle Guinée transporté par des avions militaires australiens.

A Fiji et Samoa, les dirigeants des mouvements européens rebelles seront bannis de la région sur ordre du gouvernement britannique. Un siècle plus tard, ceux du Vemarana de Luganville soit feront l'objet d'une longue peine d'emprisonnement, soit seront expulsés du pays.

(Guiart 2012a)

Réductions — Peu de gens savent aujourd'hui, ce qui est pourtant expliqué dans la littérature missionnaire catholique portant sur la Nouvelle Calédonie, que les vil-

lages de La Conception et de Saint-Louis près de Nouméa ne sont pas des tribus authentiques, mais un rassemblement de convertis pris à Balade, Pouébo et Touho par les bons pères à leur tout début, auxquels se sont ajoutés des survivants de l'insurrection de 1878, quelques familles de pêcheurs de la côte sud de l'île, et divers individus venus de ci de là plus récemment.

Malgré les affirmations contraires, personne de ces rassemblements ne dispose de la moindre autorité traditionnelle sur qui et quoi que ce soit. Les survivants de la chefferie Kandio du Mont Dore se sont réfugiés de l'autre côté de l'île. Tout ce qui est prétendument coutumier est de la comédie au bénéfice des blancs.

Les chefs catholiques imposés par la mission mariste à Saint-Louis (pas lieu d'habitat traditionnel, mais emplacement de terres de cultures), les Wamytan, constituent une ancienne branche aînée exclue pour sa brutalité et sa cruauté de la lignée des Kabwa du col de la Pirogue et dont les terres sont à Yawé, et ni à La Conception, ni à Saint-Louis.

Le «grand-chef» Rock Déo Pidjo (Déo était un nom ajouté, on ne sait comment, par le père Luneau, pour faire mieux au bénéfice de son protégé), était à ses propres dires, un Teê Bwahn de second rang de Pouébo, au village de Tchambouène.

L'idée était de créer une société mélanésienne entièrement chrétienne parce qu'entièrement coupée de ses racines, selon le modèle des anciennes «réductions» jésuites indiennes au Paraguay.

Les bons pères maristes en connaissaient l'idée, mais le détail de l'organisation complexe mise sur pied par les Jésuites leur échappait complètement, avec des chefs,

des magistrats amérindiens et une police armée locale dans des villages organisés pour la défense avec des bâtiments en dur, pour les Indiens, autour de l'église, en particulier pour la défense contre les Européens chasseurs d'esclaves.

Rhum — Rhum Rébellion (du Rhum ou *Rum rebellion*) : en voulant limiter, une fois de plus, l'usage de l'alcool non pas en tant que boisson mais en tant que monnaie, l'ancien capitaine de la *Bounty* et tout nouveau gouverneur de la Nouvelle Galles-du-Sud (1806), se heurte aux habitudes prises par les notables et, en particulier des officier du *New South Wales Corps*, un régiment tout exprès créé pour faire régner l'ordre dans la colonie pénitentiaire. Le 26 janvier 1808, le major George Johnston met William Bligh aux arrêts pendant plus d'un an dans *Government House*. Bligh accepte de partir en Grande-Bretagne à bord du HMS *Porpoise*, mais revient et tente de reprendre le contrôle de la colonie, ce qui échoue.

En 1809, le gouvernement britannique rappelle Bligh et le nomme contre-amiral de la Navy. Un nouveau gouverneur, le colonel Lachlan Macquarie, dissout le NSWC, bientôt remplacé par un autre régiment. Accusé de mutinerie, Johnston passe en cour martiale en Angleterre, il est condamné à une simple amende et peut retourner dans sa propriété australienne. Bligh travaille dans les bureaux de l'Amirauté jusqu'à son décès en 1817.

(Robert Koenig)

W. H. Rivers — William Halse Rivers (1864-1922) était un médecin, virant à la

psychologie et qui imagina de réaliser la couverture généalogique complète d'une île de quelque importance du détroit de Torrès, entre l'Australie et la Nouvelle Guinée, où il avait accompagné Haddon et Seligmann dans l'expédition organisée par l'université de Cambridge. Il pensait ainsi pouvoir établir des liens génétiques entre tous les individus auxquels il appliquait des tests sensoriels. Il sera déçu sur ce plan, mais imaginera du coup l'anthropologie de la parenté, dont il codifiera les règles d'accès et de description.

Rivers venait chaque année participer à un voyage du *Southern Cross*, le navire ravitailleur de la *Melanesian Mission*, travaillant à chaque escale avec qui était disponible. Il en tirera un ouvrage célèbre, *The History of the Melanesian Society*, qui sera descendu en flammes par Malinowski et Radcliffe-Brown, mais dont les hypothèses ethnohistoriques ne sont pas plus sottes que celles des archéologues modernes du Pacifique. Si l'on détruit les unes, il s'ensuit que les autres ne tiennent pas non plus.

Rivers, qui est plus célèbre en tant que psychologue, sera l'auteur des premières recherches établissant l'hypothèse de l'existence de l'inconscient, avant que les psychanalystes ne s'en emparent. Il travaillera aussi sur un problème que les psychologues de toutes natures n'aiment pas toucher, les traumatismes des anciens combattants, en ce cas ceux de la guerre de 1914. Il militera pour les faire échapper aux traitements à l'électricité, à la mode chez les psychiatres du moment, et qui étaient de véritables tortures. Ce qui était le fait d'un homme de bien.

R. W. Robson — Ce journaliste établi à Sydney en Australie, n'est certes pas de mon bord politique. Il a énergiquement défendu, trois quarts de siècle durant, toutes les entreprises coloniales dans la région et a répercuté le point de vue de ses correspondants locaux, essentiellement européens. Mais il a en même temps mis par écrit des informations qu'auraient cachées les autorités coloniales et fournit ainsi aux chercheurs des entrées dans des dossiers qui sans cela n'auraient jamais laissés de traces. Il n'avait pas prévu les indépendances et son journal mensuel, le *Pacific Islands Monthly*, en mourra d'asphyxie, ses lecteurs dans les îles retournant en peu d'années en Australie ou en Nouvelle Zélande..

Il a laissé une excellente étude sur la métisse samoane-américaine, dite *Queen Emma*, la première sur le sujet. Une publication française sur ce personnage n'a rien apporté de plus. Il y fait preuve d'intéressantes capacités d'information et d'analyse. C'est un essai journalistique brillant.

(Robson 1979)

Roy Mata — Héros de la tradition orale découvert par l'auteur de ces lignes sur Efaté en 1964, dans le cadre du *Tri-Institutionnal Pacific Program*, financé par la Fondation Carnegie. La fouille de son sanctuaire a été le fait de José Garanger, au sein d'un programme CNRS dirigé par J. Guiart.

Le simple fait de passer partout et de recueillir en chaque lieu toute la tradition orale disponible, dans un contexte de compétition de prestige entre les divers lieux valorisés par chaque fraction de cette tradition orale, sinon de rivalité avec la valeur de

l'enseignement chrétien en lui opposant une tradition vérifiable archéologiquement (alors que zélateurs chrétiens et missionnaires taxaient tout cela de mensonge et dont ils se moquaient) fit ressurgir un passé non pas oublié, mais volontairement caché aux missionnaires.

Une histoire charnelle, potentiellement méprisée par les blancs et pour cela conservée silencieusement, apparaissait et validait la société canaque dont on découvrait qu'elle avait une histoire dont les personnages avaient vraiment existé, puisqu'on ouvrait leurs sépultures, avec leurs descendants, les ayant-droits, et de manière exacte trouvant les objets que la tradition orale décrivait comme ayant été déposé dans les tombes.

Roy Mata était le seul, en un millénaire, avant et après sa mort, qui ait eu le bénéfice d'une sorte de monument collectif à forme horizontale, entouré de cadavres comme un chef scythe dans une kourgane ukrainienne. Non seulement trois femmes et son *atavi*, son prêtre devant le protéger jusque dans la mort, mais une douzaine de couples dont l'accompagnement matériel ayant survécu (os de poissons, os de seiches, coquillages) marque (les plantes ou les légumes racines ayant disparu) les appartenances symboliques décidées sous l'égide de Roy Mata, de façon à organiser les institutions assurant une paix entre tous les protagonistes de l'île, en règlementant les mariages devenus indirectement matrilineaires.

Des cycles de quatre ans permettaient, à chaque fois que ce délai était atteint, l'organisation d'une grande cérémonie et fête traditionnelle pour toute l'île sous le nom de *natamwate*, la paix. Comme toutes les fêtes à cette échelle, l'organisation prenait

au moins deux ans, de façon à assurer les provisions de nourriture convenables.

Cela dit, il convient de préciser un fait, Roy Mata n'était pas un immigré polynésien, c'était un chef, et évidemment prophète mélanésien, parlant une langue mélanésienne et certainement au moins deux, les deux langues qui sont parlées localement, le *Namakura* et le *Nakanamanga*. En tant que réformateur, il travaillait au sein d'une culture mélanésienne bien caractérisée. Ce n'était, en aucun cas, et sous aucune forme, un chef polynésien immigré. Ceux qui soutiennent cette thèse poursuivent cette malheureuse tradition de faire passer les Mélanésiens pour d'indécrottables sauvages ayant besoin de prophètes ou d'évangélistes polynésiens pour avancer. Mais sa tradition se raccroche à ce que nous connaissons si peu, les allées et venues de pirogues entre les archipels mélanésiens.

(Garanger 1972)

(Espirat, Guiart, Lagrange & Renaud, 1973)

(Garanger 1979)

Rua Kenana — Prophète maori, *Missaia*, messie, des années 1900 et des années de la guerre 14-18, qui verront la répression s'abattre sur lui du fait des lois d'exception introduites pour de soi-disant raisons militaires. Son mouvement, établi dans la montagne de l'Urewera, était parfaitement pacifique, ne visant qu'à un développement économique autonome d'une fraction du peuple maori.

On pouvait venir travailler avec eux, mais ils ne se livraient à aucune propagande à l'extérieur qui eu pu être taxée de rébellion contre l'autorité en place. Le mouvement sera dissous, son siège, la Nouvelle

Jerusalem, sera livré aux flammes et le prophète condamné à une peine de prison. Il y aura des morts et des blessés, maoris bien sûr. La police néo-zélandaise armée, qui montera une expédition pour l'arrêter, lui fera l'injure de couper ses très longs cheveux, portant ainsi atteinte à son *mana*. Ce sont là des comportements condamnables, dont le parallèle se rencontrera un peu partout dans la région.

(Binney, Chaplin, Wallace, Craig 1979 et 2011)

Rusiate Nayacakalou — Le premier anthropologue social fijien formé en Nouvelle Zélande. Il gagnera un *Master's degree*, M. A., à l'université d'Auckland portant sur la parenté et le mariage à Fiji, travail de qualité qui sera publié dans le *Journal of the Polynesian Society*, puis un doctorat, *Ph.d.*, à Londres, chez Raymond Firth sur le *Leadership à Fiji*, thème qu'il n'aurait pas dû toucher tant il était sensible du fait des prétentions de la chefferie de Mbau, aujourd'hui ramenée à ses dimensions normales à la suite de deux putsch militaires qui s'étaient montés en particulier contre elle, et pas seulement contre les hommes politiques Indiens comme tout le monde croit.

Les précautions que l'auteur est obligé de prendre rendent son discours difficile à suivre par manque d'exemples qu'il ne peut citer. D'autant qu'il était d'une lignée qui avait participé à l'affaire Apolosi, montée en particulier contre la chefferie de Bau par les gens du sud et de l'ouest de Viti Levu.

Quand Rusiate était à Londres, Firth reçut un manuscrit portant sur Fiji de la main de Marshall Sahlins, un jeune anthro-

pologue américain, élève en dernière instance de Margaret Mead chez qui, à Columbia, il avait soutenu un doctorat, Ph.D., de très mauvaise qualité, du fait de sa méconnaissance du terrain. Il ne savait pas que les sols issus d'un volcanisme jeune sont du genre imperméables et inutiles en agriculture. Les seuls sols utiles sont ceux des dunes côtières mélangées de sable coquillier et d'éléments alluvionnaires volcaniques, lesquels sont transformés en sols arables par la présence humaine.

Marshall Sahlins alla s'établir dans une île fijiennne pour son initiation au terrain. Il y resta quatre mois, fit une dépression nerveuse, les Fijiens avaient dû le trouver insupportable et lui rendre subtilement la vie difficile, rentra à New York et ne fera jamais d'autre terrain de sa vie. Il publiera une monographie où, au bout d'un moment ne disposant plus de données originales, il prend celles de Rusiate sans donner la citation, ce qui est non seulement peu honnête, mais idiot, il n'avait qu'à la mettre en note, et personne n'aurait rien dit, d'autant que son discours par la suite est pertinent et plutôt novateur, selon le jugement de Rusiate lui-même.

Firth enverra une lettre recommandant de donner la citation. Sahlins, qui est à la fois fragile et brutal l'ignorera et écrira que les ressemblances étaient fortuites. Il laissera un texte qui est le résumé exact des positions de Rusiate sans le citer.

Ce dernier, désespéré de ce coup, que nous autres avons l'habitude de rencontrer et de contrer, se mit à boire, voyant qu'autour de lui aucun des anthropologues anglosaxons ne voulaient le soutenir contre Sahlins (conséquence du mythe de l'ogre américain). Il abandonnera l'anthropologie

universitaire, prendra un poste important à Fiji, mais continuera à boire et en mourra en quelques années. Il était devenu anti-occidental. Je l'ai retrouvé à un congrès au Japon. Il m'a fait cette remarque : «Au moins ici, on ne sent pas l'odeur du blanc!» C'est en quelque sorte le premier martyr de l'anthropologie océanienne.

S

Sacrifices Humains — L'imagination et des missionnaires et de leurs zéloteurs, mais aussi avant eux celle des divers acteurs de l'exploration navale, a diffusé très tôt l'idée de sacrifices humains dans le Pacifique insulaire, copiée sur les souvenirs d'une éducation latine et des thèmes de la barbarie des cultes orientaux à l'époque classique, sur laquelle insistait l'enseignement en séminaire, protestant ou catholique, pour expliquer la diffusion du christianisme naissant.

Le capitaine James Cook a vu un corps humain sur une plateforme surélevée en bois sur le côté d'un *marae*. On en a conclu qu'il s'agissait d'un sacrifice humain, ce que rien ne venait prouver. Etant donné le lien entre des groupes de descendance de haute naissance et tel ou tel *marae*, l'exposition d'un mort sur le *marae* en découlait. Même si, et cela aussi n'est pas prouvé le moins du monde, mais serait jusqu'à un certain point logique, les yeux du mort étaient voués à la divinité protectrice du *marae*.

Les sacrifices humains dont les insulaires sont accusés sont extrêmement nombreux, ceux pour lesquels nous disposons de preuves de toutes sortes, fort peu fréquents.

Il s'agit surtout, au Vanuatu, mais on a voulu aussi que ce soit une institution fijiienne, du sacrifice de la veuve, et en particulier de la dernière épouse en date, la préférée d'un chef mort, étranglée pour qu'elle accompagne son mari.

Les sacrifices, à l'ouest-nord-ouest (WNW) d'Efate, sur l'îlot Retoka, non seulement des épouses du mort — dans la tombe collective de Roy Mata — mais aussi d'un prêtre, *atavi*, et de plusieurs couples symbolisant les appartenances symboliques des groupes de descendance d'Efate, appartenances choisies sous l'égide de Roy Mata, de manière à les utiliser pour structurer un système matrimonial indirectement matrilineaire à l'intention d'établir la paix entre lignées guerrières en compétition. La fouille montrera que les femmes, comme le précisait la tradition orale, avaient été droguées au kava, puis enterrées vivantes, et les hommes assommés par un coup porté à l'arrière de la tête.

On n'a rien trouvé de semblable nulle part dans les îles, et surtout pas dans les *marae* polynésiens.

Selon des sources *LMS*, la tradition d'étrangler la veuve était en train de se répandre à partir de Maré, reçue depuis Anatom au Sud Vanuatu, juste avant la christianisation. Tanna, juste à côté, ne pratiquait pas cette tradition, dont on ne sait d'où elle a pu venir, sinon que cela rappelle inévitablement le *sutti* indien (voir Phileas Fogg).

Marshall Sahlins — Chercheur américain qui ne sait pas chercher, intelligent, mais qui part constamment sur de fausses pistes. Il est le modèle absolu de ce qu'il ne

faut pas faire, comportementalement et intellectuellement. Il est parti dans une île à Fiji et, au bout de quatre mois, est tombé en dépression nerveuse, est rentré aux Etats-Unis, à son point de départ, l'université de Columbia à New York et le cache depuis, n'étant jamais retourné nulle part sur un terrain quelconque. J'étais chez Margaret Mead, le jour de la réception de ses étudiants, lorsque je l'ai appris.

Il s'est réfugié dans une théorie qui relève d'un marxisme très abâtardi et finalement même pas dans une théorie mais seulement le produit de son imagination et de son ignorance d'un certain nombre de facteurs qui jouent dans le Pacifique Sud.

Sur la base d'un témoignage européen — se méfier des témoignages d'Européens qui ne connaissent pas les dossiers — il affirme que l'intronisation d'un chef *Tui Nayau*, aux îles Lau du Sud, à Fiji, s'est marqué par un empoisonnement du chef.

D'une part cette idée du sacrifice et de la résurrection du chef est du Hocart, que Sahlins ne cite pas ici, d'autre part son témoin a tout simplement assisté à l'effet physiologique du kava bu vert. Sahlins ne connaît visiblement pas le dossier du kava, c'est-à-dire confectionné à partir de la racine verte, juste sortie du sol, qui provoque au bout de vingt minutes un engourdissement qui dure jusqu'au lendemain matin.

Il affirme aussi, à cette même occasion, le sacrifice d'une adolescente lépreuse. La croyance à l'existence ancienne de la lèpre en Océanie est due aussi à l'ignorance. Le capitaine James Cook a nommé Aoba (Omba) au Vanuatu, l'île des Lépreux, du fait de la prévalence de mycoses sur la peau qui desquamaient et de loin donnaient l'apparence d'une couleur blanche de la peau.

Une autre confusion est née de l'existence du pian, connu dans toute l'Océanie et toute l'Asie du sud-est. Dans sa période mature, le pian provoque des atteintes au nez et aux oreilles qui font penser au faciès dit léonin spécifique de la lèpre. Bien des gens ont été enfermés dans des léproseries au XIX^e siècle parce qu'ils avaient le pian à ce stade, et bien sûr ils n'ont jamais pu être soignés pour ce qu'ils avaient réellement.

Le pian a joué un rôle important dans le Pacifique Sud, que Sahlins devrait connaître s'il pratiquait convenablement ses recherches bibliographiques. La volonté de l'éradiquer est à l'origine, avant-guerre, de campagnes de traitements collectifs financées par la fondation Rockefeller et de la mise sur pied de l'École de Médecine de Suva, sur les mêmes fonds, à l'intention de couvrir la région d'un réseau d'officiers de santé combattant le pian parce qu'ils avaient été formés à cela. Les médecins issus de l'école de Suva se sont révélés d'excellents praticiens. J'ai eu à faire à eux et j'en ai été très satisfait.

Une caractéristique intéressante du pian est qu'il est inoculé en marchant pieds nus. Son agent, un tréponème, est presque identique à celui de la syphilis, ce qui a pour conséquence une immunité croisée entre les deux maladies. Si on a, ou on a eu, on observe de nombreuses guérisons spontanés à l'adolescence, le pian, on ne saurait contracter la syphilis et tous les auteurs, surtout missionnaires et ignorants du dossier qui parlent de l'introduction de la syphilis dans le Pacifique se trompent.

Apparemment, le pian, évidemment très ancien en Asie, est passé avec l'homme en Amérique et a viré en Amazonie jusqu'à de-

venir une maladie sexuelle qui a envahi secondairement l'Europe où elle a provoqué des dégâts à tous les niveaux de la société. Le roi de France François I^{er} en est mort, le mari de sa maîtresse, dite la belle Féronnière, un M. Féron, s'étant fait inoculer la syphilis par une putain et l'ayant passé à sa femme pour qu'elle la transmette au roi.

Apparemment, Sahlins ne sait rien de tout cela, ni que le pian, dans le Pacifique Sud, a été éradiqué par une campagne de l'Organisation Mondiale de la Santé au début des années 60 du siècle dernier. J'y ai participé sur Tongoa au Vanuatu. On a injecté deux fois, à deux années de distance, à toutes les personnes, hommes, femmes et enfants, dans tous les villages de toutes les îles, une dose de pénicilline-retard, dite aujourd'hui Extencilline. Le travail a été soigneusement réalisé, avec la collaboration entière de tous les services médicaux territoriaux, mais sans que la population européenne non concernée s'en aperçoive.

La conséquence inattendue, les rapports n'en parlent jamais et les médecins participant à l'opération n'y avaient pas pensé, a été que les femmes ont été en même temps guéries de la blennorragie qui expliquait l'existence de tant de couples stériles, cette maladie bouchant les trompes et rendant les femmes infertiles. J'ai été stupéfait. Les villages vides se sont remplis d'enfants et la démographie est partie à la hausse de manière galopante, après deux siècles de baisse catastrophique. Tous les ennuis politiques sont partis de là, de la pression démographique toute neuve des peuples océaniens, que l'on ne pouvait plus traiter de la même façon. Ils n'étaient plus menacés de disparaître.

Une autre fantaisie de Sahlins est son hypothèse que le capitaine James Cook a été tué parce qu'on l'a pris pour le dieu Lono, qui mourait, puis renaissait à la fin des cérémonies de la saison agraire. Il fallait donc le tuer pour qu'il renaisse. C'est là aussi bien du Frazer que du Hocart qu'il ne cite toujours pas bien sûr. Cette explication ne provient pas directement de la réalité de la religion des anciens Hawai'iens, mais d'une interprétation missionnaire sur le modèle des cultes orientaux dans l'ancienne Rome, dont le dossier était enseigné dans tous les séminaires, aussi bien protestants que catholiques, dans la vieille Europe.

Or Sahlins ne voit pas que le destin de Cook sur une plage d'Hawai'i est parallèle à celui du Français Marion du Fresne en Nouvelle Zélande, lui aussi démâté dans une tempête après avoir quitté la Nouvelle Zélande et revenant pour prendre des mâts à partir des habitats de pins kauri. Pour lui aussi, les Maori ont refusé de le laisser prendre des pins kauri au bord de mer, dans un lieu sous interdit, et on lui a proposé des kauri un peu plus loin. Il y a eu un combat et Marion du Fresne est mort de ses blessures.

Il s'agit là aussi de la croyance, blanche, que les Européens ont été pris pour des dieux par les Océaniens. Cette interprétation n'est pas solide. En effet, les Blancs étaient automatiquement soumis à une observation aiguë à laquelle participaient surtout les femmes et les enfants, les unes s'apercevant, au travers de relations sexuelles plus ou moins imposées, que les nouveaux venus fonctionnaient comme leurs hommes, et les enfants s'intéressant particulièrement aux blancs en train de satisfaire leurs besoins naturels, se penchant

sur le résultat et en tirant des conséquences identiques.

En plus, du fait du courant océanique ouest-est, qui se termine sur les côtes du Canada et de la Californie, qui passe au nord immédiat d'Hawai'i, les habitants de cet archipel ont été les plus en contact avec des étrangers, japonais, espagnols et anglais, russes, amenés sur leurs côtes par des hasards de navigation, qu'ils n'avaient aucune raison de prendre pour des dieux.

Dans les récits de voyages d'explorations, on oublie de traiter des vieux messieurs et des hommes faits, guidés par les enfants, qui se penchent avec le plus grand sérieux sur les étrons européens pour décider de la nature de ces nouveaux-venus. Les étrons européens sont marrons foncés, les étrons kanak sont gris bleus du fait de la consommation du taro. Les Dominicains espagnols n'ont pas pensé à ce test pour déterminer l'humanité de son prochain.

Il ne fallait pas plus d'un jour ou deux pour juger que ces personnages déguisés de peaux multiples étaient aussi des hommes.

D'ailleurs la réaction des Tongiens et des Samoans au premier contact se montre bien dans leurs tentatives de s'approprier les canots de marine, et par le complot qui avait été monté à Tonga pour prendre d'assaut la nuit les navires de Cook, qui partira juste avant le jour fixé pour l'attaque. D'autres navires européens tomberont par la suite victimes de cette réaction et de cette volonté de s'approprier les armes du bord. Le marin anglais James Mariner en aura été le témoin le plus intéressant.

Sahlins avait commencé, sans avoir quitté New York, par lancer une idée simple qui ne correspondait à aucune réalité non

plus. Dans une thèse de doctorat préparé en bibliothèque et que j'avais lue avant sa parution, il prétendait démontrer que les îles hautes correspondaient à des sociétés évoluées alors que les îles basses étaient plus primitives. L'idée de fond, qui traînait dans tous les manuels de géographie de l'enseignement secondaire de mon époque, était que les terres volcaniques étaient plus fertiles que les terres coralliennes, et que par conséquent elles pouvaient supporter des sociétés plus complexes.

Ce qui semblait une conclusion de bon sens était parfaitement erroné, dans les conditions réelles du Pacifique Sud.

Les sociétés les plus complexes se retrouvent sur l'île corallienne de Tongatapu, avec la royauté divine du *Tui Tonga*, et les maîtres de l'organisation séculière qu'étaient les *Tui Takalau'a*, puis les *Tui Kanokupolu*, et les prolongements de l'empire du *Tui Tonga* aux îles Wallis et à Samoa, sans parler plus tard de l'est des îles Fiji.

On rencontre des organisations sociales aussi complexes sur les îles Loyalty, au large de la Nouvelle Calédonie, un atoll de grandes dimensions, Ouvéa, et les îles coralliennes exhausées de Lifou et de Maré. Sahlins ne lit jamais ce qui ne l'arrange pas.

Un autre facteur est qu'il n'est pas prouvé que les îles hautes bénéficient de sols meilleurs que les îles coralliennes. Bien sûr, pour les atolls où la terre végétale manque et doit être confectionnée spécialement dans des fosses creusées tout exprès. Bien sûr, dans les îles Hawai'i, autant qu'on puisse se rendre compte, où le génie rural polynésien a fait des merveilles.

Mais le volcanisme jeune des îles de la Société implique des sols de pente infer-

tiles. Les seuls sols utilisables sont ceux des plaines côtières, pas toujours très développées en surface, et qui ne sont valables que par le mélange de sable coquillier et de terres alluvionnaires. Tout le reste, c'est-à-dire 80 % de la surface d'une île doit être amendé fortement au moins par le mélange avec du sable coquillier et la création de terre végétale en accumulant dessus au cours des années les détritux végétaux dont on dispose au fur et à mesure de la vie quotidienne.

Les meilleures terres, présentant les meilleures caractéristiques se rencontrent dans les îles coralliennes exhausées de type Makatea. Sahlins à qui j'ai expliqué le topo, n'a pas varié, n'a rien cherché à vérifier auprès des spécialistes américains de l'agriculture dans le Pacifique et a continué à plastronner en prétendant que son séjour fijiien lui avait montré qu'il avait raison. Séjour qui avait surtout montré que les Fijiens avaient su se débarrasser d'un blanc difficilement supportable de par un orgueil pas très raisonnable.

(Rusiata Nayacakalou 1955-57)

(Sahlins 1958 et 1962)

(Blackie 1953)

Îles Salomon — Les îles du roi Salomon ont été nommées ainsi par les navigateurs espagnols, qui avaient embarqué des prospecteurs expérimentés, parce qu'ils avaient cru y trouver du minerai d'or. On s'est longtemps moqué d'eux, à cause de cet or qu'on ne retrouvait pas, mais des ingénieurs formés en Afrique du Sud, appliquant des méthodes inconnues en Australie, ont effectivement trouvé de l'or à Guadalcanal. Il n'y a pas que l'or, l'île Choiseul

s'est révélée être une masse de nickel.

Les grandes îles du centre et de l'ouest des Salomons sont enchâssées dans une barrière de corail qui se prolonge autour de Bougainville et Buka et jusqu'aux îles de l'archipel Bismarck, permettant ainsi des relations maritimes inter-îles ne nécessitant pas de pirogues à balancier de grande taille, mais permettant aux très grands pirogues unicoques, rapides, noires et à insertions de motifs de nacre, construites pour les attaques nocturnes aussi bien que les visites cérémonielles, de se maintenir à flots sans problèmes majeurs.

Les contingents militaires des navigateurs espagnols étaient munis, pour la défense et l'attaque, d'arquebuses, qui fonctionnaient mal sous la pluie qui recouvre les îles une partie de la journée. Au bout de quelques semaines de contacts, les Salomoniens attendaient, pour attaquer les Espagnols, qu'il se mette à pleuvoir. Cette capacité d'adaptation montre qu'ils n'ont pas mis longtemps à perdre l'idée qu'il s'agissait de divinités, ces dieux là étaient trop méchants, et que la rationalité a joué presque immédiatement dans la relation.

Bien de l'eau coula sous les ponts avant que l'on ne s'aperçoive, et ce sera le fait du chevalier de Bougainville, puis de Cook, que les îles que l'on découvrait l'une après l'autre en succession, n'étaient autres que celles des Salomons découvertes par les Espagnols. Les acteurs politiques étaient devenus les Anglais et les Allemands. Les seconds prendront en charge Bougainville et Buka.

Les Anglais établiront un protectorat sur le reste de l'archipel, dont les îles Santa Cruz. Ce qui signifiera un grand éteignoir s'abattant sur l'archipel, l'administration

britannique gérant au moindre coût, sans investissement conséquent et avec la plus petite équipe de fonctionnaires possible, laissant aux missions surtout protestantes la charge de l'enseignement et d'au moins une part des services médicaux, contre de maigres subventions.

L'administration vivait des droits d'entrée des marchandises et de l'impôt de capitation, difficile à lever : un administrateur blanc et sa suite de miliciens armés noirs seront massacrés sur Malaïta chez les montagnards Kwaïo du fait du refus de payer l'impôt.

L'argument était double : pourquoi les blancs ne payaient pas l'impôt eux aussi, et les insulaires protestaient qu'ils ne voyaient rien venir comme développement à leur bénéfice des services publics en échange de cet impôt. Il eut fallu, pour répondre à la pertinence de cette interrogation, qu'il fut beaucoup plus élevé, ce qui n'était pas concevable.

La guerre du Pacifique mettra pour une fois les Salomons sur la carte du monde. Puis, une fois la flotte japonaise chassée vers le nord du Pacifique, on n'entendra plus parler de l'archipel. On y utilisait cependant, île après île, les bataillons fijiens pour trancher la gorge des soldats japonais restés derrière, recrutant ce faisant aussi une *Solomon Islands Defence Force* pour augmenter le nombre des «nettoyeurs de tranchées» kanaks. Ces derniers ont protestés après 1945, contre le refus de l'administration coloniale britannique de leur accorder les mêmes avantages financiers qu'aux anciens combattants blancs. Nous avons connu la même protestation de la part des anciens combattants africains et nord-africains.

Le commandement japonais dans les îles restées très en arrière du front global avait fait savoir qu'il serait prêt à accepter la neutralisation pacifique de ses moyens militaires en attendant la fin des hostilités, mais il ne voulait pas que ses forces soient désarmées. La haine des Japonais née de la propagande alliée et des façons de faire brutales des Japonais en arrière immédiat des combats fera qu'on préférera les voir massacrés un par un.

Après 1945, le *Colonial Office* sera amené à consentir des efforts supplémentaires plus en harmonie avec les exigences de l'époque. Il sera confronté avec le mouvement socio-économique du *Ma'asina Rule* (dit *Marching Rule* par les Blancs et accusé d'accointances marxistes par eux) à Malaïta. Ce mouvement, qui voulait remplacer l'administration britannique, favorisait un développement économique autocentré et interdisait d'aller travailler sur les plantations européennes. Après une période de répression sans effet, on se résoudra à proposer un statut d'autonomie régionale à Malaïta, géré par un conseil élu et administré par des magistrats mélanésiens élus. C'était l'annonce de la future indépendance de l'archipel.

On mettra les colons individuellement au courant dix ans auparavant pour qu'ils s'adaptent, mais aussi que les pouvoirs publics n'aient pas à se préoccuper, en particulier financièrement, de leur destin après l'indépendance. Pour bien marquer que les temps coloniaux étaient passés, un planteur qui avait tué un Canaque sera pendu haut et court. La presse des Territoires français ne l'a jamais su et n'a jamais traité de l'événement. C'était la première fois dans le Pacifique Sud, en dehors des Territoires

français, qu'un condamné à mort n'était pas insulaire ou asiatique.

La *Unilever Plantation Cy* vient d'abandonner, dix ans après l'indépendance, son système élaboré de plantations aux îles Russell, en les déclarant non économiques (elle payait à ses ouvriers le dixième du salaire donné au Vanuatu par la toute dernière génération des planteurs). Pourquoi diable étaient-ils venus s'installer là, faisant pression pendant près d'un siècle pour que les Salomons vivent dans la médiocrité, de façon à conserver les coûts de production aussi bas que possible ?

(Mendaña 1901)
 (Ribbe 1903)
 (Fox 1924)
 (Paravicini 1931)
 (Hogbin 1937)
 (Oliver 1945)
 (Macquarrie 1946)
 (De Coppet 1969)
 (S. Mead 1973)
 (Guidieri 1980)
 (Zoleveke 1980)
 (Keesing & Corris 1980)
 (Moore 1982)
 (Laracy 1983)
 (Laracy & White 1988)
 (Maranda 2002)
 (Maranda 2008)

Samoa — Les îles Samoa sont un des archipels les plus peuplés du Pacifique Sud, et même sous les Allemands, un des plus difficiles à gouverner, la compétition de prestige entre les trois principales familles: Tupu'a, Malietoa et Mata'afa, aboutissant facilement à des troubles et à des guerres, dans un premier temps à des guerres fomentées par un camp européen,

anglais, américain ou allemand, fournissant des armes et des instructeurs à un camp, et dont la caractéristique était que les Samoans, bons chrétiens, insistaient pour qu'il n'y ait aucune opération militaire le dimanche.

La rivalité entre les missions chrétiennes: *London Missionary Society*, pionnière de la christianisation à partir de Tahiti, Méthodistes et Catholiques, compliquait les enjeux. Les blancs voulaient un roi unique, ce qui ne facilitait pas les choses, chacun ayant son candidat. Les intrigues européennes locales se sont terminées par des négociations entre Londres, Berlin et Washington, ce qui amènera, à distance de la moitié du globe terrestre, à une journée des dupes à Apia. L'Angleterre avait trahi son camp en obtenant des concessions allemandes aux îles Salomons. Elle ne voulait pas faire la guerre pour Samoa.

Apia est connue dans l'histoire navale pour un épisode héroïque. Les navires de guerre allemands et américains en était à se canonner dans le port. Un cyclone survint. Seul le navire de guerre anglais, qui avait allumé à temps ses chaudières, réussira à gagner la haute mer. Les autres seront coulés dans le port.

Les Américains garderont les Samoa du nord et le port profond de Pagopago, qu'ils n'utilisent plus et ont évacué. Les Allemands prendront les Samoa occidentales, exileront Mata'afa, qu'ils soutenaient auparavant par éclipses, à Pohnpei en Micronésie. Ils seront à leur tour occupés par la marine et des troupes néo-zélandaises en 1914.

Les croiseurs allemands *Sharnhorst* et *Gneisenau*, échappés de la base de Tsin Tao, en Chine, tombée aux mains des Japo-

nais, n'auront plus de port où se ravitailler, bombarderont Pape'ete qui avait refusé, et seront coulés au large du Chili par une flotte anglaise. Les insurgés de Pohnpei, qu'ils avaient canonnés dans un autre temps, étaient vengés.

(Krämer 1902)
(Copp & Pula 1950)
(Stanner 1953)
(Holmes 1974)
(Pehaut 1990)

Santa Cruz — L'archipel des îles Santa Cruz a été découvert par Alvaro de Mendaña en 1595 après son passage sanglant aux îles Marquises. Pourquoi il n'a rien rencontré dans l'intervalle entre les deux est un mystère non expliqué. Les courants et les vents océaniques à ce moment là doivent y être pour quelque chose. Il est passé au nord des Tokelau et au sud des Tuvalu. Les Tuvalu sont basses sur l'horizon et il a pu traverser au large de nuit. Mais il a aussi traversé tout le nord de l'archipel des îles Cook sans voir personne.

Les Santa Cruz sont peuplées de gens parlant une langue polynésienne aux îles Duff (Taumako) et aux Reef Islands, en plus de Tikopia et Anuta.

Les grandes îles, Deni ou Santa Cruz, Utupua et Vanikoro, sont de langues mélanésiennes, quoique cette dernière île comporte depuis quelques décennies une minorité originaire de Tikopia, attirée par la disponibilité foncière dans une île dépeuplée très tôt par les maladies introduites par les marins survivants de l'expédition de La Pérouse, et renforçant ainsi des relations anciennes. Ils paient ce calcul par l'exposition au paludisme à Vanikoro, alors qu'il n'exis-

tait pas sur leur île.

Les relations anciennes entre Vanikoro et Tikopia expliquent qu'un marin prussien établi sur Tikopia ait pu se procurer le pommeau d'épée en argent, provenant des navires de La Pérouse, qu'il avait vendu au capitaine irlandais Peter Dillon, qui en tira de nombreux avantages financiers du gouvernement français, en plus d'une nomination dans la Légion d'Honneur.

Le pauvre marin prussien à l'origine de la découverte, marié à une Fijienne, sera quelques années plus tard exécuté sur l'ordre des chefs de l'île, assommé à coups de massues. Il avait imaginé, pour éviter les vols, d'entourer sa maison de pièges consistant en fosses recouvertes d'un léger couvercle de pièces de bois légères et de terre. Les fils des principaux chefs de l'île, en expédition de fauche pour s'amuser, tombèrent dans les fosses et se cassèrent bras et jambes. Leurs pères se vengèrent pour compenser la perte de prestige. Personne n'a songé à lui donner une tombe convenable. Lui n'a reçu aucune récompense. On n'en parle jamais et la Royale n'a pas pensé à faire le moindre geste. Il n'était ni catholique, ni un allié traditionnel, comme les Irlandais.

Les îles mélanésiennes des Santa Cruz, Utupoa et Ndeni, sont connues pour posséder, cas presque unique en Mélanésie, des métiers à tisser (voir tissage). Une autre de leurs caractéristiques est l'utilisation de monnaies circulaires en fibres végétales, enfermées dans leurs ganses serrées des plumes de perruches de ces îles.

Saussol — Alain Saussol, professeur de géographie à l'Université de Montpellier,

est un spécialiste de la colonisation de la Nouvelle Calédonie, mais pas spécialiste en cabinet. Il est allé partout et a dressé lui-même ses cartes, tant celles de ce qu'il désigne sous le nom de «front pionnier», que de la tenure foncière à l'intérieur de la «réserve» de Couli.

C'est aussi un homme de cœur, qui a réagi devant l'extraordinaire machine à dé-cerveler et à déposséder qu'était devenu la colonisation française. Il prend la colonisation pour le phénomène social historique qu'elle est et pas pour un instrument de la civilisation occidentale, laquelle est si fortement déculturée qu'on ne la reconnaît pas dans le Pacifique, où ses idéaux de liberté et de fraternité ont été dévoyés partout, quelque soit le colonisateur.

L'objectivité et l'honnêteté de ses travaux change agréablement de ces chercheurs de sciences humaines qui croient que leur vocation continue d'être de mentir pour sauvegarder la réputation d'une colonisation qui est, au point de vue agricole, un entier échec économique (elle ne fonctionne qu'avec le bénéfice de subventions directes ou indirectes). L'agriculture et l'élevage canaques ne coûtent jamais rien aux pouvoirs publics locaux, qui s'en désintéressent entièrement.

L'électorat canaque rural a été exclu des élections à la Chambre d'Agriculture, qui de ce fait dispose de ses moyens au seul bénéfice des Européens.

On est en présence aujourd'hui d'un corps social dit européen, mais de plus en plus métissé et qui de ce fait se transforme et dans sa vision de l'avenir, que ses membres ne voient plus tous en entière opposition avec les Canaques, et dans son fonctionnement économique. C'est cette

tendance qu'il conviendrait de favoriser, et non pas le comportement de ceux qui voudraient revenir au beau temps de la coloniale et qui ne représentent plus qu'une fraction de plus en plus minoritaire de la population de statut européen.

De ce point de vue, l'ouverture récente de la vente d'armes à feu et de munitions de guerre à balles explosives est soit une ânerie, soit une très mauvaise action. Quand on retrouvera ces armes entre des mains canaques, on comprendra peut-être l'erreur.

Dans les coins de cette histoire coloniale, il existe tant de dossiers qui ne sont pas ce qu'on a cru pouvoir exprimer, plus historien finalement que géographe, mais excellent dans les deux disciplines, Alain Saussol fait parler et les archives et le terrain, pour aboutir à des synthèses raisonnables et jeter sur un passé combien récent, et combien ancré dans les mémoires, une lumière parfois crue, en général en demi-teinte.

(Saussol 1979)

Victor Segalen — Un écrivain de grand talent (1878-1919), mais dont le respect de la vérité n'était pas plus grand que celui manifesté par Pierre Loti. Ce qu'il a écrit sur la Chine, civilisation énorme qui l'inspirait plus, peut-être par sa cruauté, est bien meilleur que *Les Immémoriaux*, ouvrage d'une écriture somptueuse, mais faux de A à Z, décrivant une société tahitienne ancienne qui n'a jamais existé.

Voir : Tradition
(Segalen 1956)

Seligmann — Médecin donnant aussi,

comme Rivers, dans la psychologie, Charles Gabriel Seligmann (1873-1940) est connu pour un très remarquable inventaire des différents peuples et cultures de la Papouasie (ou Nouvelle Guinée Britannique). C'est lui qui repérera le système de la *Kula* et enverra Malinowski approfondir le dossier. Il publiera aussi une description très détaillée du fonctionnement du système d'échanges dit du *hiri*, de la main du capitaine Barton. On n'a pas fait mieux depuis sur le sujet.

C'est aussi lui qui a posé à Malinowski la question devenue classique : le complexe d'Oedipe existe-t-il en Mélanésie ? Ce dernier conclura par la négative, mais la question reste posée, dans la forme de Seligmann, ou plus globalement : le complexe d'Oedipe existe-t-il sous la forme décrite par Freud, ou faut-il chercher une autre catégorisation ?

Son épouse, Brenda Zara Seligmann, s'est fait un nom dans les études de parenté en cabinet. A la fin de sa carrière, il laissera tomber un des *n* de la fin de son nom, ce qui crée de la confusion en bibliographie.

(Seligmann 1910)

Selwyn — Cet évêque anglican de Nouvelle Zélande, Augustus Selwyn, issu de l'université de Cambridge, lié aux plus grandes familles anglaises et favorisé, en Mélanésie parce qu'elle le pouvait, par l'administration coloniale britannique, mais pas en Nouvelle Zélande parce qu'elle ne le pouvait pas, devant la pression d'une colonisation pour la plus grande part écossaise et presbytérienne intolérante de tout ce qui était océanien, a réussi une opération pour l'époque inouïe, convertir tout le nord du

Vanuatu, le centre et l'est des Salomons, en s'arrangeant pour qu'aucune colonisation européenne ne vienne interférer au plan foncier et aux dépens de ses ouailles.

Il les récompensera de leur fidélité en mettant sur pied une organisation scolaire efficace qui aboutira à l'accession à la prêtrise en 1874 du premier ecclésiastique mélanésien, Philippe Sarawia, un siècle avant qu'aucune des autres églises dans la région n'y pense. C'est dire la patience des insulaires ailleurs.

Selwyn avait tant le souci de la vie ses marins qu'il débarquait seul, devant toute île inconnue, nageant à partir de son navire avec ses vêtements en paquet sur la tête. Il prenait ainsi lui même le risque du premier contact.

(Armstrong 1900)

Se mettre au plein — C'est là une des expressions les plus courantes de l'histoire, en particulier maritime, des îles. Les récifs du Pacifique Sud sont ourlés de perles en train de rouiller, les navires européens qui se mettaient au plein et qui n'avaient pu s'en dépêtrer.

Le capitaine James Cook s'est échoué sur la côte ouest de l'Australie, mettant plusieurs semaines pour se sortir de là et procéder aux réparations nécessaires. Il s'en suivra la prise de possession de l'Australie par l'Angleterre. De ce jour là, Cook deviendra extrêmement prudent, ne se rapprochant jamais de terre la nuit ou mettant en panne plutôt que de s'aventurer de nuit dans des parages inconnus. Il sauvera ainsi tous ses navires.

De notre côté, la leçon ne semble pas avoir porté, sinon sur M. de Bougainville

qui restera en mer sans jamais aller à terre après Tahiti, plutôt que de prendre le moindre risque. On ne sait si c'était la peur de l'échouage ou celle de la mauvaise humeur des «naturels». Mais La Pérouse ira taper de nuit exactement là où il ne fallait pas. On ne nous a pas encore expliqué pourquoi.

Sépik — Le fleuve Sépik est le plus long de Nouvelle Guinée, décrivant une large courbe et faisant près d'un kilomètre de large dans sa partie moyenne. Les habitants de la vallée ont taillé des canaux pour pirogues de façon à raccourcir les distances dans ses larges courbes, établies dans une plaine inondée la moitié de l'année, où les maisons d'habitation, partagées en deux moitiés (sociales) dans la longueur sont établis sur pilotis hauts, comme les *haus tambaran*, les maisons des hommes (*haus*, maison, est le mot allemand introduit dans le pidgin de Nouvelle Guinée).

Celles-ci contiennent à l'étage les masques et les flûtes qui président à l'initiation des adolescents et ne doivent pas être vues par les femmes, dont au moins les plus âgées savent fort bien qu'il ne s'agit, comme dans toute la région, que d'une mise en scène et que le son des flûtes ou du rhombe (*bullroarer*) n'est pas la voix de l'être mythique, porc monstrueux ou crocodile mythique, qui est censé dévorer les novices et les régurgiter tout neufs et habillés en fête après l'incision du prépuce.

Un travail allemand excellent, pré 1914, publié plus tard, a montré que les relations de commerce et d'échange ont lieu de la vallée aux habitants des collines en arrière, et que les relations antagonistes se placent d'amont en aval, ou l'inverse, le long du

fleuve, sauf pour les relations matrimoniales éventuelles. Cet antagonisme se traduit par ce qu'on désigne sous le nom de «chasse aux têtes», le problème étant que l'accès aux femmes et à la reproduction est déterminé par un meurtre le long du fleuve, meurtre d'homme, de femme ou d'enfant, la tête prise étant éventuellement la preuve de l'action.

Des rituels de purification ont lieu au retour, fondés sur la théâtralisation de rôles masculins joués par des femmes et inversement. S'il n'y a pas eu meurtre, les femmes se refuseront à l'homme qui sera condamné à l'opprobre ou à l'exil. Les derniers cas ont été l'assassinat de trainards de l'armée japonaise en déroute. Le témoignage en était en ce cas l'accrochage à la palette en os insérée dans la gourde de chaux vive utilisée pour y prendre une pincée en même temps que pratiquant la mastication de l'amande du fruit du palmier arékier, d'une pièce de monnaies d'aluminium issue par les autorités militaires japonaises, trouée pour l'occasion et passée au niveau de symbole d'un mort. Le symbole normal est une tresse ornée de plumes blanches, symbole de mort, pendant du sommet de la spatule en os.

Dans un environnement fragile, mis en danger par des sécheresses ou des inondations trop fortes, payer la capacité de procréer par un meurtre, suivi d'autres, tend au rééquilibrage de la démographie de manière à en assurer la stabilité.

On note aussi des combats le long du fleuve, où les lances sont utilisées pour précipiter dans le fleuve, pirogue contre pirogue, un adversaire protégé rituellement par ce qu'on appelle un «bouclier de pirogue», qui est une plaque d'écorce échan-crée au milieu et en haut, peinte d'un motif

lié à l'appartenance sociale du porteur, attachée à un cadre et dont le rôle de protection physique reste incertain.

Le lac Chambri, déversoir du haut Sépik, est connu pour ses villages de potières, qui fournissent toute la vallée, en particulier en conteneurs semi sphériques de grandes dimensions pour conserver le sagou, surmontés d'un visage humain. Les potières en expédition d'échanges sont inviolables tant qu'elles n'ont aucun homme à bord de leurs pirogues.

Les affluents du Sépik, le Yuat et le Kowori, sont le lieu de styles différents qui influent constamment sur les styles propres à la vallée. On rencontre toutes les positions intermédiaires que l'on peut mettre en séries, en ordre spatial, mais pas en ordre chronologique. On ne sait dans quel sens les traits culturels voyagent, si du moins on doit privilégier un sens au lieu de conclure à une situation d'échanges culturels dans tous les sens envisageables par la tradition propre des intéressés.

La vallée elle-même est en quelque sorte fédérée par l'existence de deux réseaux d'échanges, qui partent du *Murik Lagoon*, et dont l'un, aux bons soins duquel je me suis confié à raison, pour leur louer une pirogue et un équipage, relevait de la position de premier plan assumée jusqu'à sa mort par le père du premier ministre de l'indépendance de la Nouvelle Guinée Michaël Somaré. Ce dernier lui a succédé. Une des raisons de son succès politique est qu'il a été longtemps speaker de la radio qui couvrait la côte nord de la Nouvelle Guinée. Tout le monde le connaissait.

Voir : Gregory Bateson
(Bateson 1936)

Percy Stevenson Smith (sir) — Il est une sorte de loi du genre dans les colonies dites de peuplement, c'est que d'une part, pour faire la place aux blancs, on confisque la terre du peuple premier selon des modalités variables dans la cruauté, en affirmant constamment que ce dernier est incapable de la mettre en valeur, d'autre part l'instrument visible aux yeux de tous est le géomètre, qui effectue le relevé des surfaces aliénées.

La conséquence est que ce géomètre est cordialement détesté par les membres du peuple premier. En même temps, ce dernier, qui emploie des insulaires pour leur connaissance du terrain et leur force physique, porter les instruments, etc., les traite et les paie par conséquent mieux que les autres employeurs blancs, il en a besoin et dépend d'eux pour sa sécurité, s'imagine être bien vu, capable d'obtenir toutes sortes d'informations, on lui raconte souvent des salades, et se présente au bout de quelques années comme l'autorité savante en ce qui concerne la société première. Les informations transmises par de telles personnalités sont à regarder de très près. Elles peuvent être complètement fausses. Ce qui est valable pour les écrits de Percy Smith comme ceux de ses successeurs.

Frank Stimson — De formation architecte, puis chercheur recruté par le Bishop Museum pour travailler aux îles Tuamotu parallèlement à Kenneth Emory, puis licencié par le Musée du fait d'une cabale montée par ce dernier et appuyée par une lettre de dénonciation de la main du futur Mgr Mazé, il s'établira à Papeete où il représen-

tera des sociétés d'assurances américaines. Il avait encouru l'ire du père Mazé en enlevant une de ses novices, future sœur polynésienne, qu'il a épousée, ce qui aurait dû calmer la sainte fureur du bon missionnaire, qui a montré dans cette affaire ses limitations intellectuelles.

Les travaux de Frank Stimson sont parmi les meilleures choses qui aient été écrites sur les îles polynésiennes. Il m'a montré ses carnets de notes, qu'il dactylographiait sur place, tout en écoutant chaque témoignage, avec ces vieilles machines très lourdes qui faisaient beaucoup de bruit. Sa connaissance du tahitien et des langues locales était bien meilleure que celle d'Emory.

Sociétés savantes — Elles sont quatre, au destin inégal.

La *Polynesian Society*, née d'une initiative privée, longtemps basée à Wellington et aujourd'hui à Auckland, au département d'Anthropologie de l'Université, est connue par un journal, *The Journal of the Polynesian Society* qui, dans les premières années, était fortement paternaliste et colonial, racontant un peu n'importe quoi, mais a fini par se hisser au rang des grands périodiques internationaux de la profession. Certaines de ses publications parallèles sous forme d'ouvrages sont des œuvres remarquables.

Etablie à Pape'ete par la volonté d'un gouverneur, la *Société des Etudes Océaniques* publie depuis sa fondation un bulletin périodique, qui comportait aussi bien des articles peu professionnels, avant guerre, que de véritables perles historiques ou ethnologiques sur des problèmes de détail intéressant localement. Des personnali-

tés de premier plan la président ou participant depuis toujours à ses activités.

La *Société des Etudes Mélanésiennes* a été fondée à Nouméa par le pasteur Maurice Leenhardt. Elle n'a jamais pu se développer normalement tant tout ce qui intéressait les Canaques faisait l'objet d'une rétraction intellectuelle de la part de la population blanche. Quand un article tentait une mise au point d'un point de l'histoire coloniale sans qualifier les Canaques de dangereux cannibales, posant par exemple le problème de leur développement économique, les sociétaires blancs refusaient de régler leur cotisation. Les deux derniers Présidents ont baissé les bras.

La *Fijian Society* est née modestement entre les deux guerres, mais n'a commencé à publier qu'après 1945 des numéros datés pour le premier de 1940. Il y a d'excellentes choses dans ces livraisons. Elle semble avoir disparu avec l'indépendance et le départ des fonctionnaires expatriés.

Sorcellerie — La sorcellerie s'avère être un phénomène récent, vue sous notre angle à nous, c'est-à-dire d'un personnage caché qui manie les maléfices et seulement cela. Alors que les pouvoirs anciens sont toujours ambigus, sont détenus par des personnes parfaitement connues et qui permettent de défaire ce qui a été fait.

Les histoires de sorcellerie sont partout plus ou moins les mêmes. Où que ce soit dans la région, les techniques décrites, jamais par ceux qui sont censés les mettre en pratique, mais par les accusateurs, car la sorcellerie n'existe qu'au travers d'accusations, elle n'a pas d'existence empirique.

Vouloir sanctionner les sorciers, du

point de vue judiciaire colonial, est une énorme naïveté. On condamne à tout coup des innocents, en général accusés parce qu'ils sont quelque peu marginaux, pour des raisons de leur histoire particulière, et que cela gêne.

Un sorcier assassiné à Temala, en Nouvelle Calédonie, n'était qu'un guérisseur, qui s'était mis à soigner les femmes infertiles en pratiquant sur elles des exercices pratiques chez lui, à l'écart du village, il sera tué par des maris jaloux.

La raison des accusations de sorcellerie se découvre facilement si l'on recherche systématiquement les causes de tensions. Ce sont des histoires de femmes, d'adoption ou de terres, de compétition sociale sous une forme ou sous une autre.

Ces accusations sont un sous-produit de la christianisation. Une partie des histoires de sorcellerie que l'on raconte se retrouve dispersée au long de périples étendus, depuis l'Afrique sur les côtes de l'Océan Indien et en particulier le long des itinéraires maritimes contrôlés par les Portugais et la variante d'inquisition transportée par ces derniers, qui portait les accusés à fuir sur le premier bateau venu.

Il s'agit de l'expression d'une sorte de sous-culture naviguant d'un port à l'autre, et faisant l'objet d'un commerce de paquets, soi-disant magiques, auxquels se livrent les membres des équipages, paquets achetés par les membres de sociétés métissées dont la signature culturelle est instable ou ambivalente, aux marges du christianisme ou des autres religions du livre. Ces pratiques ont fini par rejoindre le Pacifique sud et s'y diffuser au travers des activités des marins de la Compagnie Anglaise des Indes Orientales, qui amenaient les familles

des missionnaires protestant, les maris étant passés par l’Australie ou le Canada. Dans toute la région on attribue à la sorcellerie une origine étrangère et récente, expliquant qu’elle est venu en quelque sorte avec les blancs. Ce sont d’ailleurs ces derniers qui y croient souvent le plus, de même qu’ils croient aux autre pouvoirs magiques insulaires.

J’avais à Nouméa une cuisinière qui était une tante éloignée de ma future épouse. Elle fabriquait, pour augmenter ses revenus, en se tordant de rire devant la crédulité des Européens, des paquets magique à mettre sous l’oreiller pour conserver son mari ou son amant, paquets qu’elle vendait aux blanches ou aux métisses locales.

Sur le marché urbain, les paquets dits de sorcellerie se vendaient de la même façon, mais cachée, à partir des marins interlopes qui parcouraient les océans extrêmes orientaux, puis ils suivaient les côtes des îles, au moins en imagination.

(Hogbin 1935)

(E. Métais 1954)

(Braïno Kahwa 2002)

Spéculation foncière — La spéculation foncière a été partout le moteur du régime colonial. Des terres qui ne produisaient encore rien, qui n’avaient pas été levées par un géomètre assermenté, qui n’avaient même pas été visitées, dont les conditions d’acquisition étaient plus que douteuses, représentés seulement par un croquis dont personne ne savait ce qu’il valait, faisaient l’objet d’offres sur des bourses lointaines, au nom de sociétés fantomatiques. On imaginait qu’il y avait de l’or à trouver, sous une forme ou sous une autre, et on créait

une sorte d’or papier avant qu’aucune démarche officielle n’ait été entreprise pour donner corps au dossier.

Les autorités coloniales locales appuyaient par principe ces démarches, sans y mettre beaucoup de zèle, pour qu’on parle de l’archipel qu’elles étaient censées administrer, pour que viennent des colons et qu’une activité économique s’installe sur place. Les insulaires n’avaient à jouer là qu’un seul rôle, s’en aller gentiment et laisser les blancs s’installer sur leurs meilleures terres (il s’agissait toujours de terres côtières).

Le développement économique des sociétés insulaires n’intéressait personne. Kanaks et Papous ne figuraient même pas dans les statistiques médicales allemandes. Ils étaient censés être incapables de développer leur pays.

Pourtant, les premiers gestes menant à une production monétaire ont été des gestes canaques, adoptant par exemple la culture du caféier bien avant que les colons blancs ne s’y mettent, qui iront à Voh, en Nouvelle Calédonie, acheter aux Canaques les plants de caféiers qu’ils étaient censés installer sur les terres canaques qu’on venait de leur donner à cet effet.

Ce sont les Canaques qui ont coupé, sur leurs propres terres, les troncs, les racines et les branches de bois de santal pour le marché chinois, et qui ont contesté les calculs des capitaines européens tentant de les flouer sur la quantité, souvent d’ailleurs contrairement aux instructions reçues des armateurs, qui auraient préféré ne pas prendre de risques et qui se sont trouvés à l’île des Pins, un lieu si touristique depuis, avec des navires coulés, des cargaisons vendues deux fois par les Canaques et des équipages

massacrés pour rien, parce que leur capitaine avait voulu râcler quelques sous à son bénéfice.

Sur l'île d'Espiritu Santo, au Vanuatu, le total des actes soit disant authentiques d'achat de terres aux Kanaks avait fini par faire un tiers en plus que la superficie de l'île, avec des périmètres achetés deux fois par des Européens rivaux, terres que les insulaires n'avaient jamais vendues à personne, s'il y avait sur place quelqu'un capable de vendre quelque chose, quelqu'un que l'épidémie de variole provoquée n'avait pas emporté.

Il a bien fallu que les pouvoirs publics finissent par se désintéresser de ces revendications et de ces contestations qui n'avaient d'autre réalité que des papiers mal dessinés et de soi-disant actes si mal rédigés et si mal présentés qu'ils sentaient la manipulation à des kilomètres.

Pour plus de sûreté, les croix représentant la signature d'insulaires illettrés étaient dessinées par les marins qui juraient de l'authenticité de l'acte. Dans ce fatras là, on en arrivait même à acheter et vendre des lieux qui n'avaient jamais existés. En fin de compte, il y a eu des gens spoliés de leur argent, à vouloir des terres qui n'étaient pas à leur portée, trop isolées, sans mouillage convenable, entourés de trop de Canaques batailleurs. Des Canaques aussi spoliés par un gros contingent de blancs venant s'installer sur des terres qu'ils ne payaient pas (ils les avaient déjà achetées à Londres, Paris ou Hambourg).

Heureusement pour ces derniers, ces blancs, apparemment si puissants, mouraient au bout de quelques années d'un paludisme soigné à l'alcool : schnaps, gin ou absinthe. Le Pacifique Sud, et la Mélanésie

en particulier, sont pleins des vagues restes (tout ce qui est bois pourrit, ou brûle, tout ce qui est métal rouille, et le poteaux en ciment finissent par être couverts par une végétation s'attaquant au ciment, qu'elle éclate en débris) d'une ancienne installation européenne qui n'a pas tenu le millénaire escompté. Les supports de la maison du premier Pentecost de Nouméa se voient encore à Tanna, au bord de mer de Waesisi. Les vrais *Cargo cults* pouvaient être blancs.

Le mieux, rare, était que l'on se retrouve en fin de compte au milieu d'un quartier d'une ville moderne, ce qui décuple la valeur et justifie *a posteriori* les espérances placées dans la première spéculation, celle qui a donné à un périmètre une nouvelle individualité, inconnue jusqu'alors, et une valeur fiduciaire. Sauf si intervient un volcan oublié qui détruit la ville; comme Rabaul. Il faudra attendre que la lave refroidisse et que le volcan s'endorme pour reprendre tout le cycle.

Le moins bon est si l'on est allé si loin dans les prétentions abusives qu'on finit par provoquer la colère canaque. Là où le sang européen a été versé, la spéculation hésite : comment faire pour écarter le danger ? Mais cette spéculation n' imagine même pas d'honorer la mémoire des siens. Ce qui compte est toujours le morceau de papier d'origine, avec le croquis que l'on veut transformer en or. C'est cela le monument qui, par extraordinaire, arrive à passer au travers des générations.

Voir la rubrique concernant l'affaire des deux frères Konhu à l'île des Pins et l'arrière plan foncier du dossier.

Robert Louis Stevenson — Ecrivain de

grand talent et de grand cœur, qui luttera contre la tuberculose toute son existence (1850-1894). Il devra tout d'abord échapper à son sort normal qui était de devenir comme son père ingénieur des Phares et Balises, dans le cadre d'une concession générale pour l'Ecosse affectée à sa famille, puis de faire la preuve qu'il pourrait vivre de sa plume d'écrivain. La mort de son père le libéra de ses soucis d'argent et il entreprit de voyager dans le Pacifique, à Hawai'i, aux îles Gilbert et à Samoa, où il s'installa, guerroyant de sa plume pour éviter la mainmise allemande sur l'archipel. Il s'arrangera pour survivre en pleine guerre civile, et vivra des jours difficiles. Mais les pouvoirs négocieront entre eux, derrière le dos de leurs partisans à Samoa et les Allemands gagneront provisoirement la partie. Après la mort de Stevenson, le *tusitala*, le «raconteur d'histoires» (on doit ajouter «par écrit», *tusi*) que les Samoans eux mêmes porteront sur leurs épaules et installeront sur la montagne dominant Apia, le gouverneur allemand choisira la maison de Stevenson pour sa résidence, faisant ainsi injure au mort, qui sera vengé en quelque sorte par la prise de possession de Samoa par l'armée néo-zélandaise en 1914.

Systèmes d'échanges — En dehors des exemples plus particulièrement spectaculaires du *hiri* de Papouasie et de la *kula* de l'aire culturelle *massim*, où les circonstances géographiques et économiques (une agriculture de subsistance relève de l'économie à partir du moment où s'établissent des échanges) crée un besoin plus intense qu'ailleurs, les échanges font système sur des itinéraires qui n'en finissent plus, sur

terre ou sur mer d'une île à l'autre, selon des modalités formalisées et héritées de manière à assurer la sécurité des participants.

Ces systèmes de proche en proche prennent en compte l'ensemble de la Mélanésie comme ils prennent en compte toute la Polynésie occidentale et les échanges entre les deux. Les distances font que la Polynésie orientale s'intègre mal dans un système global. Par contre Mélanésie et Micronésie sont intimement liées par des itinéraires d'échanges malgré les distances, facilités par la présence d'îles servant d'étapes entre les deux, dont bien sûr les îles au large et de l'archipel Bismarck et de l'archipel des Îles de l'Amirauté, qui ne sont pas, quoiqu'on puisse en dire par erreur, des «Polynesian outliers», mais des «Micronesian outliers». Par les îles du détroit de Torrès, le système global est relié au système d'échanges internes propre aux aborigènes d'Australie.

Cette situation d'échanges tranquilles sur des itinéraires qui vont très au-delà de chaque horizon apparaît, bien sûr, contraire aux affirmations voulant qu'on ait rencontré partout des situations anarchiques où chaque voisin craignait et détestait l'autre, seule la paix blanche permettant de rétablir des relations pacifiques.

La réponse traditionnelle était l'existence de chemins sécurisés où les embuscades et les combats n'étaient pas permis. En compensation, dans les Highlands de Nouvelle Guinée, le long des routes établies par les blancs, les populations locales se livrent en toute bonne conscience à la piraterie, puisqu'il s'agit de routes non sécurisées dans leur tradition propre. Les responsables blancs n'ont pas imaginé organiser une grande concertation pour sécuriser les routes en construction. Certains itinéraires

peuvent coller étroitement à un itinéraire ancien et en bénéficiant, mais ce sont là occurrences locales.

(McCarthy 1939)

(De Coppet 1968, 1970)

T

Tahiti — Île enchanteresse depuis Bougainville mais dont, tout au contraire de ce pré-romantique, le capitaine James Cook disait que, à son expérience de commandant de navires emplis de marins jeunes et ardents, les femmes n'étaient ni plus faciles, ni plus difficiles que dans tel ou tel autre port des Mers du Sud ou d'ailleurs. Personne n'a relevé ce jugement de bon sens. Tout le monde s'est laissé entraîner dans un romantisme sexuel qui est parfaitement sans fondement dans la réalité.

Tahiti est tout à la fois le pays où la vie amoureuse est sans histoires, normale, biologique et sans romantisme, imaginée par le Créateur pour la multiplication comme le sable de la mer, ce que la blennorragie insidieuse, introduite par les blancs, freinait, bloquant les trompes chez les femmes et aboutissant au drame absolu, calme, silencieux, des couples océaniques sans enfants.

Le pays des caprices, du *fiu*, des étreintes brutales alcoolisées et des ruptures se terminant en tragédies, sinon en suicides.

Le pays sans grands riches vraiment, et sans pauvres complets, là du moins, en dehors de Tahiti, où la terre en mains permet encore les arbres fruitiers, les bananiers et l'arbre à pain.

Le pays des favorisés par le sort, roulant en voitures de luxe allemandes, les jeunes

femmes élégantes, minces, en décapotables, mais aussi de la misère absolue, côté montagne, des femmes seules, au corps déformé, entourées d'enfants et sans moyens d'existence, et pas assez de terre pour la cultiver du fait de l'aggravation déjà ancienne de la spéculation foncière.

Le pays des hommes politiques méprisants, assis dans leurs routines corrompues, déclamant des discours où la sincérité est feinte, mettant la main sans vergogne dans les caisses publiques et incapables d'arrêter la machine qui condamne leur pays à de plus en plus de pauvreté, puisqu'il ne produit rien, et qu'ils dépensent aujourd'hui l'argent des générations futures.

Le pays d'un peuple des faubourgs qui se débrouille dans sa misère, plus lucide qu'on ne l'imaginerait, inventif, compétent dans les technologies parfois les plus complexes, capable de construire une maison entre amis et parents, de réparer une voiture pour les uns et les autres, adaptable au-delà des mers, capables d'initiatives et n'attendant rien d'aucun gouvernement, généreux dans la pénurie et fidèle dans l'amitié.

Ce peuple qui fait tourner une économie parallèle efficace, qui échappe aux puissants et le sauve de la servitude.

Le pays aussi de la spontanéité et de la moquerie légère, sans méchanceté, en tant que défense sociale, le pays où les ridicules n'échappent à personne, ceux des *popa'a*, ceux des *tinito*, ceux des «demis», comme ceux des *maohi* eux-mêmes, et structurent les conversations tout au long des décennies. Les meilleurs romans des écrivains locaux en portent témoignage. Le pays où l'on tutoie par principe les blancs, forme subtile de compensation contre leurs mépris.

Tahiti est un pays comme les autres, mais où souvent il fait encore bon vivre et, si l'on s'organise, pas aussi cher qu'il est prétendu.

Il y a tout ce qui choque l'étranger, mais aussi, en regardant dans les coins, ce qui ne choque pas parce que contenant, malgré tout, des facteurs de supériorité sur toute autre île du Pacifique. On peut encore y échapper à beaucoup de facteurs irritants ou même dangereux de la vie moderne.

En fait, il n'existe ni Tahitiens, ni Tahitiennes, mais des personnalités de toutes sortes, si souvent attachantes, qui savent prendre la vie comme elle vient et ne s'embarlificotent pas dans des ambitions déraisonnables.

Ce qui est une honte est la misère que les puissants ne voient pas, qu'ils pourraient aider à faible coût, en tirant un peu sur leur pompes à phynances. Paris ne fait pas son travail.

Le maire de Mahina ayant parasité sa commune un demi-siècle, puis parasitant pour son profit personnel l'Office des Postes et invoquant Dieu en entrant en prison.

L'homme le plus riche, aux dires de tout un chacun, de Tahiti, un *popa'a*, se construisant un palais au-dessus d'un lotissement où il n'avait pas de part et volant l'eau du lotissement. Les intéressés se sont rebiffés. Le palais est en déshérence.

Le président du pays mettant sur pied une compagnie d'aviation nationale vouée à la faillite pour le plaisir de se faire balader gratuitement, lui et ses courtisans, comme il s'invitait à toute une tablée dans les restaurants chinois de la capitale en ne payant jamais son écot.

Les chefs de service mettant la main

dans la caisse pour payer les frais des mariages de leurs enfants.

Ceci est le côté pile, qu'on retrouvera dans toutes les républiques bananières de la terre. Mais heureusement, Tahiti, dans l'ensemble des archipels que ses pouvoirs publics contrôlent et gèrent si mal, conserve un charme indéfinissable, construit en premier lieu de tout ce qui parvient encore à échapper aux dits pouvoirs publics.

(Corney 1913, 1915 et 1919)
 (Moerenhout 1942)
 (Danielsson 1955)
 (Frisbie 1957)
 (Davies 1961)
 (Morrison 1966)
 (Grand 1971)
 (De Bovis 1978)
 (Oliver 1981, 1988)
 (Robineau 1984, 1985)
 (Oliver 1988)
 (Panoff 1989)

Taiwan — Anciennement Formose, cette île contient une population linguistiquement austronésienne, dont récemment on a tiré des sortes de romans ethnohistoriques, officiellement soutenus par le gouvernement local qui cherche à créer une sorte d'idéologie austronésienne le rattachant à l'ensemble du Pacifique Sud. Cette manipulation politique repose sur des bases scientifiques plus que fragiles, les liens historiques et plus anciens de Taiwan se situant logiquement et en réalité plutôt avec l'archipel voisin des Îles Philippines. Les ancêtres des Polynésiens ne sont jamais partis de Taiwan.

Voir Austronésiens.
 (Chang 1989)

Tambours — Mélanésie et Polynésie ont toutes deux des tambours de bois, d'abord circulaires, mais selon le cas posés horizontalement (Salomons, Polynésie), sur des billes de bois, ou verticaux, plantés dans le sol (Vanuatu). Les tambours polynésiens sont à fente large, de sorte qu'on puisse taper sur la lèvre inférieure, tandis que les tambours salomonais et ni-Vanuatu sont frappés à côté de la lèvre de droite s'ils sont presque tout droits (en réalité inclinés à 30% pour la commodité du batteur), ou sur la lèvre inférieure, selon le cas. Les dimensions de la cavité intérieure répondent à des critères précis, transmis de génération en génération. L'arbre choisi est l'arbre à pain, au Vanuatu, sur Ambrym, ailleurs souvent des troncs d'arbres à bois imputrescible. La forme du tambour est dégagée sur place, de manière à disposer d'une masse moins lourde à transporter. La cavité est ensuite creusée à l'emplacement où sera disposé le tambour, en respectant des rites où l'aspersion d'eau de mer joue un rôle. Une fois terminé, pour le mettre en état, on jouera indéfiniment pendant plusieurs jours, les joueurs se succédant les uns aux autres.

Les tambours de Nouvelle Guinée sont horizontaux, mais la forme transversale n'est pas circulaire, elle montre en section un peu celle d'une goutte d'eau dont on aurait coupé le sommet. On frappe le côté du tambour et non pas la lèvre.

La Nouvelle Calédonie ne possède pas de tambour. Ouvéa des Loyalty a des tambours polynésiens, *pata*. Au Vanuatu, à Tanna et aux îles Banks on connaît une variante faite d'un plat sculpté posé sur une fosse rectangulaire taillé dans la terre volcanique. A Tanna le plat est remplacé par

une planche épaisse. On frappe de haut en bas avec un gourdin, à Tanna, ou un pilon à *nalot*, aux Banks. Le son se transmet fort loin. Le *nalot* est le taro cuit au four et transformé ensuite en pâte arrosée de lait de coco.

L'existence du tambour permet un langage codé, en particulier pour convoquer des individus (on tape la sonnerie signifiant son groupe de descendance, puis celui de sa mère, et si cela ne suffit pas à le définir, au Vanuatu, le grade atteint par l'individu dans la hiérarchie (*namanggi*, *mage*, *maki*) à laquelle il appartient. La raison de la convocation correspond à d'autres sonneries. Il s'y ajoute tous les mouvements rythmant les diverses danses, qui permettent aux exécutant des démonstrations de virtuosité.

Les appels aux tambours, peuvent aussi décrire les événements en cours au bénéfice des villages voisins : séances de négociations pour des emprunts à intérêts composés calculés en porcs, et pour chaque bête par la longueur de sa défense, la canine supérieure ayant été ôtée pour laisser pousser la canine inférieure ; négociations pour un mariage ; rituels mortuaires, annonce d'une naissance; annonce de la présence d'un blanc, présence qui peut être inquiétante, pirogue ou navire en rade, etc. La valeur spécifique des porcs négociés n'est pas donnée aux tambours, mais par une sonnerie de conque également codée.

(Deacon 1934)

(Kaufmann et Zemp 1969)

(Guiart 1956b)

Tanna — Tanna est une île bordée sur son côté sud-est par une caldeira où surgit un volcan que l'on croyait assagi, mais qui

a montré récemment une capacité de violence inattendue, par la disparition d'un seuil qui protégeait un lac qui a disparu de ce fait. Ce volcan a toujours été sous-estimé, y compris en amenant des touristes japonais sous le vent immédiat du volcan, qui ont reçu des bombes volcaniques et dont certains sont morts. Il s'agissait de la rivalité entre les villages qui sont au vent ou sous le vent du volcan et qui veulent chacun bénéficier de la manne touristique. Mais les agences à Port Vila auraient pu être plus prudentes.

Tanna est composée aussi d'un massif montagneux, le *Tukosmerë*, au sud-ouest et d'un plateau de cendres volcaniques s'étendant vers le nord et où vit la plus grande partie de la population. Cette population restée nombreuse a réussi, par son simple poids démographique et en montrant sa colère à chaque fois que nécessaire, à se débarrasser de toute colonisation européenne permanente, après avoir exécuté, il y a quand même fort longtemps, le forban américain Ross Lewin qui s'y était installé.

La raison de cette importance démographique maintenue est d'ordre culturel, la conservation, le plus longtemps possible, de l'usage des hommes de boire le kava à la tombée de la nuit, le *nekaiua*, malgré la pression intense de la mission presbytérienne pour son abandon, pression utilisant toutes sortes de moyens parfaitement arbitraires et illégaux.

Or il s'agit d'une décoction préparée à partir de la racine verte, juste tirée du sol. Ce kava présente un énorme avantage, c'est un excellent désinfectant des voies urinaires et par conséquent une protection contre la blennorragie. Les hommes de ce fait transmettant moins cette maladie introduite à

leurs femmes, elles avaient plus d'enfants qu'ailleurs, la blennorragie bloquant les trompes et rendant les femmes infertiles.

J'ai bu de la même façon, pour des raisons professionnelles, du kava tous les jours pendant des mois, je n'en ai eu aucun inconvénient. Contrairement à ce que bien des médecins administratifs, qui ne connaissaient pas le dossier, ont écrit, le kava ne contient aucun alcool.

Quand on a bu du kava vert, une demi-coque de noix de coco, on dispose de vingt minutes. On éprouve d'abord une petite faim, qu'il faut avoir prévue, puis un froid et on se rapproche du feu, puis il faut marcher à pas lents, on rencontre des ombres sur le sentier, et quand on arrive au lieu de la nuit, on s'endort comme une masse jusqu'au lendemain matin. Pendant tout ce temps et jusqu'au milieu de la journée suivante, on est devenu de fait impuissant. Les femmes bénéficient de la tranquillité dans de petites maisons emplies d'enfants. On laisse les enfants à la garde d'une tante ou d'une fille aînée et le couple part dans un champ éloigné l'après-midi, c'est là qu'ont lieu les relations sexuelles.

La mission presbytérienne avait parfaitement tort. La mission méthodiste aux Fiji avait été plus intelligente, ayant milité pour le remplacement du kava vert, le *yanggona*, par une boisson confectionnée comme en Polynésie avec la racine sèche, depuis produite industriellement en poudre, qui est sous cette forme un très léger calmant, à condition de ne pas être mélangée à l'alcool.

On dit que les vrais buveurs de kava présentent des caractéristiques particulières sur la peau qui se met à desquamer. Mais cela n'a rien à voir avec le kava lui-même, mais

avec le fait que l'individu en cause, buvant trop de kava le soir, ne mange pas assez et a des problèmes de santé de ce fait, par manque d'éléments alimentaires essentiels.

Tanna a été par ailleurs le lieu d'un mouvement prophétique dit de John Frum (Frum = *broom*, c'est-à-dire John qui balayera les blancs), qui dure depuis 1941 où, à la suite d'un mot d'ordre toutes les églises catholiques (minoritaires), et les temples protestants (majoritaires) ont été abandonnés, au terme d'un mouvement faisant éclater les villages chrétiens pour que chacun retourne sur sa terre, mouvement qui précédait de plusieurs années l'abandon ouvert du christianisme.

Ce mouvement, ainsi que l'étude de la société traditionnelle, ont fait l'objet d'une monographie sous ma signature à la suite d'une étude village par village, partout, ce qu'aucun de mes successeurs n'a entrepris, réalisée en 1952 à l'occasion d'une nouvelle poussée du mouvement John Frum. Ce travail a été réalisé soigneusement, en appliquant la règle que seuls parlent d'un élément culturel celui, ou ceux, qui en a (ont) reçu le droit par la naissance. Je n'interroge jamais personne sur autrui, c'est le meilleur moyen d'obtenir de fausses informations.

Sur Tanna, le géographe ORSTOM Bonnemaïson n'a pas respecté cette règle et on lui a raconté, et il a de ce fait publié, n'importe quoi. On ne peut rien retenir de son gros ouvrage. Il a été manipulé par un petit groupe d'informateurs se présentant comme multiscients, qui lui ont fabriqué de faux dossiers constituant une manœuvre destinée à s'attribuer un domaine foncier important, dit des *White Grass*, au nord-est de l'île, dossier auquel il a ajouté le produit

de sa propre imagination, qui était grande. Ils ont d'ailleurs échoué dans leur entreprise devant une opposition générale. Je les connaissais et je m'en étais méfié.

Bonnemaïson n'avait aucune formation en anthropologie et n'hésitait pas à s'attribuer le travail des autres, y compris le mien, y ajoutant une énorme sauce qui relevait de l'inconscience et du manque de scrupules des auteurs romantiques du siècle précédent écrivant sur l'Océanie. Au surplus, victime d'un problème cardiaque bien caché, il ne pouvait se déplacer et crapahuter dans tout le paysage, ce qui est une nécessité absolue, car il faut apprendre en marchant, en observant et en comparant sur place, partout, autant qu'en posant des questions dont la plupart ne sont d'ailleurs pas opportunes. Il s'était engagé dans une étude du système foncier, parcelle par parcelle, ce qu'il s'était engagé à mettre sur pied et qu'il n'a pas été capable de réaliser. J'ai eu tort de lui faire confiance officiellement en cette affaire.

De même que Bonnemaïson fait croire qu'il a découvert tout ce que j'avais décrit, trente ans plus tôt à Tanna et dans un plus grand détail que lui (il n'est presque allé nulle part en dehors d'un point au nord-ouest, d'où il nous donne une soi-disant carte foncière, dessinée de chic, et de Sulphur Bay), il s'attaque au fondateur de l'anthropologie sociale britannique, W. H. Rivers, et le pastiche en faisant croire que c'est lui qui a découvert, trois quarts de siècle plus tard que la description originale par Rivers, le mariage d'un homme avec une petite fille *classificatoire* au nord Pentecôte, ce qui est un cas classique de la littérature professionnelle, celui du mariage dit en oblique. Non seulement c'est un plagiat, mais c'est un plagiat imprudent.

Il existe une loi générale, notée à l'expérience, tous ceux qui se mettent à vouloir prétendre exprimer une analyse anthropologique sans formation spécifique à cette discipline se trompent à tous les coups, parce qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont en train de répéter toutes les erreurs de méthode du début de la discipline, il y a près d'un siècle aujourd'hui. Bonnemaïson n'est pas le seul faux truc.

(Guiart 1956 et 1956)
(Bonnemaïson 1986 et 1987)
(Lindstrom 1990)
(Tabani 2008)
(Guiart 2012c)

Technologies océaniques — L'Océanie fourmille de technologies originales, certaines ont été en réalité universelles, mais on les a découvert là alors qu'elle avaient disparu depuis longtemps ailleurs. Ces témoignages précieux ont été trop ignorés.

Le contrôle de la mer est un point peu décrit, un exemple étant les canaux artificiels creusés pour renouveler l'eau de lagons sans ouvertures, que l'on ouvre et que l'on ferme selon le besoin aux grandes marées d'équinoxe.

Le transport de grandes plaques arrachées au récif par les cyclones, dans un filet de lianes entre deux pirogues, permet de les disposer l'une à côté de l'autre, à plat, le long des dunes, face à la mer, pour protéger celles-ci de l'érosion marine.

Dans une configuration moins violente de l'Océan Pacifique, la même technique, ajoutée ou non à la plantation sur le bord de la dune d'arbres destinés à la fixer (bois de fer et *Barringtonia*), permet d'augmenter la

surface d'une île, sur le côté occidental, sous le vent, favorable à cette solution, en ajoutant dune après dune au cours des siècles. Il faut cent ans pour que le sol sableux de la dune soit transformé en terre agricole du fait de l'habitat humain, ce qui implique nécessairement un habitat en ligne.

À l'intérieur des îles, les technologies originales comprennent les ponts suspendus, construits avec des lianes et prenant appui sur un arbre solide à chaque bord. Une sorte de plancher est aménagé pour faciliter le passage de personnes portant des charges lourdes, dont les femmes. Ces ponts peuvent présenter en Nouvelle Guinée un développement considérable sur des fleuves majeurs.

De même la construction de barrages, soit provisoires pour vider l'eau d'une rivière dans un lieu précis et pêcher tout ce qui se trouve pris dans les trous d'eau, soit permanents pour dévier une partie de l'eau dans un système de tarodières irriguées. L'habileté de la construction de ces barrages et leur solidité sont remarquables.

La destruction de rochers, ou le creusement d'un passage pour l'eau, en maintenant un feu d'enfer sur la roche, puis en jetant de l'eau froide sur elle, aboutissant à l'éclatement de la surface, puis on recommence, permet de faire passer des canaux d'irrigation à travers des barrages rocheux.

La même technique, dans les îles coralliennes exhausées, permet d'user la roche côtière pour obtenir des plans inclinés permettant de tirer les pirogues à terre là où n'existe aucune plage de sable utilisable (Xepenehe à Lifou), c'est-à-dire plage aboutissant à une dune surélevée au-dessus du niveau atteint par les plus hautes marées.

Le transport aisé de plaques rocheuses

lourdes laissées par les tempêtes est à la base de la construction d'îles artificielles sur le platier récifal. Le pourtour provisoire de l'île est défini par des étages successifs de lignes de gros rochers, l'intérieur étant rempli par du sable, de la caillasse, des coquillages et du tout venant. On dispose sur un côté un plan incliné dallé pour tirer les pirogues. Le sommet de la construction se transforme en terre arable du fait de l'habitat humain, permettant la culture des bananiers et des arbres fruitiers (dont les arbres à pain) et d'y planter les banians nécessaires à la protection rituelle de l'habitat insulaire et dont les racines terrestres présentent l'avantage de fixer les roches du pourtour de l'île. On augmentera par la suite la superficie de l'île de la même façon au fur et à mesure de la croissance démographique de ses habitants.

On trouve de ces îles artificielles aux Salomons, autour du centre et du nord-ouest de Malaïta, au Vanuatu central (Eratapu, Erakor et Mélé au sud d'Efate) et au nord de Viti Levu aux îles Fiji (Bau). Il semble qu'il y en ait aux îles Tonga, autour de Vavau.

Elles permettent l'installation d'une population allogène, et par conséquent dépourvue de droits fonciers, qui se spécialise dans la fabrication des monnaies en perles de coquillages qu'elle échange contre des nourritures terrestres auprès des anciennes populations côtières, dont elle finit par obtenir des terres de culture à force d'intermariages (et donc de transferts fonciers de l'oncle maternel à ses neveux utérins).

Il s'agit en particulier du transfert de l'ancienne population mélanésienne de Leuangia, ou Ontong Java, après qu'un *tsunami* ait salé les terres de l'île. Après le la-

vage de ces terres par des années de pluies, surveillées régulièrement jusqu'à complétion, ils seront remplacés par une population polynésienne venue de Sikaiana (Stewart Island) beaucoup plus à l'est.

La construction sur terre des tertres monumentaux, par exemple pour soutenir les *mbure*, bâtiments hauts destinés au culte des divinités locales aux îles Fiji, ou aux grandes maisons ovales ouvertes à Samoa, obéit aux mêmes règles techniques, sinon que la dimensions des roches utilisées est plus faible. Elles sont là pour résister à une inondation éventuelle de la plaine où un village est établi.

Sur l'île de Merlav aux îles Banks, nord Vanuatu, le flanc extérieur de ce qui reste d'un cratère éclaté supporte une succession verticale de terrasses construites en pierres volcaniques appareillées de grandes dimensions, les bâtiments présents, dont les maisons des hommes, étant établis sur des tertres de même technologie. Les banians plantés systématiquement sur le bord des terrasses fixent les pierres les unes aux autres par leurs racines terrestres. Une résurgence du volcan semble avoir détruit il y a quelques années la plus grande partie de ce remarquable assemblage.

Des travaux monumentaux de ce genre sont fréquents à l'intérieur montagneux des grandes îles de l'archipel des Salomons, mais ils ont été abandonnés à la christianisation en faveur de villages côtiers, et n'ont pas encore fait l'objet de relevés systématiques.

En Micronésie, au sud-est de l'île de Pohnpei (Ponapé), dans un site protégé de la grande houle, on rencontre une merveille, *Nan Madol*, une ville construite sur le platier récifal et qui contenait, jusqu'au milieu

du siècle dernier, plusieurs centaines d'habitants. Elle n'est pas la seule de son genre dans l'archipel des îles Carolines. Une autre, moins connue, existe à Chuuk (Truk).

Mais les techniques les plus subtiles, précisément adaptées à tous les facteurs environnementaux, sont celles de l'agriculture. Il faudrait des livres pour faire le tour du génie agricole océanien. Jacques Barrau a signé deux introductions techniques rapides, mais utiles, à un dossier fouillé dans un détail jamais égalé de la main de Bronislaw Malinowski.

(Malinowski 1935)
(Bauc 1951)
(Annell 1955)
(Barrau 1956, 1958)
(Bechtol 1962)
(Tippett 1968)
(Bulmer 1968)
(Simmons 1975)
(Kooijman slnd, 1972, 1977)
(Godelier et Garanger 1973)
(Kamma 1973)
(Steensberg 1980)
(Di Piazza 1990)
(Coiffier 2001)

Te Rangī Hiroa — De son nom européen Peter H. Buck (1877-1951), ce *pakeha-maori*, métis maori, a été, à une époque où cela ne se pratiquait guère, capable de revendiquer ouvertement son ascendance maori. Comme d'autres de sa génération, il deviendra médecin et participera à l'éveil de sa nation maternelle.

Il nous intéresse ici à deux titres. L'un très positif, est celui de toutes ses monographies ethnographiques portant sur les îles du Pacifique. Elles sont remarquables quant à la culture matérielle, mais il n'a jamais été

capable d'analyser une situation sociale et de montrer comment les sociétés polynésiennes fonctionnaient. C'est un travail rédigé dans le cadre de son appartenance tardive au *Bernice Pauahi Bishop Museum*, à Honolulu, qu'il a fini par diriger de nombreuses années.

Alfred Métraux a travaillé au *Bishop Museum* après son séjour à l'île de Pâques, et se souvenait des querelles entre Buck et son épouse de caractère difficile et de ses habitudes de consommer des boissons alcooliques au-delà de ce qui aurait été médicalement recommandable.

L'autre intérêt est *Vikings of the Sunrise*, un ouvrage proposant une hypothèse faisant passer les migrations polynésiennes par la Micronésie. On n'a bien sûr jamais trouvé la moindre preuve archéologique de cette vision, dont la raison était de séparer le plus possible les Polynésiens de la Mélanésie, cela pour des raisons politiques internes à la Nouvelle Zélande.

Il ne fallait pas que le renom des Maoris soit sali par la moindre relation avec les sauvages peuplant les îles mélanésiennes. Cet ouvrage est une mauvaise action qui s'explique par les contingences du moment et la crainte d'être freiné dans la remontée difficile des Maoris dans le jugement *pakeha* en Nouvelle Zélande. Son côté maori explique l'intérêt et l'émotion, son côté européen, la recherche d'une solution dans une manipulation intellectuelle risquée.

(Buck 1950)

Sir Basil Thomson — Administrateur colonial aux îles Fiji, où il réussira bien. Il est connu pour avoir réglé une interrogation constante en anthropologie sociale en utili-

sant ses assistants fijiens pour mettre sur pied un recensement des mariages dans plusieurs provinces de Viti Levu.

Le résultat sera que, au lieu d'épouser leur cousine croisée, comme il était affirmé, les Fijiens épousaient qui ils pouvaient, qui ils voulaient ou qui leur groupe de descendance leur désignait et ensuite recomposaient leur généalogie et celle de leur conjoint pour la transformer en une cousine croisée théorique, puisqu'ils devaient la désigner de ce nom là.

Personne ne relèvera que cela pouvait s'interpréter comme l'effet d'une organisation dualiste en ce qu'une organisation matrimoniale en deux moitiés matrilineaires (ici non nommées jusqu'à nouvel ordre) aboutirait au même résultat, comme en Mélanésie voisine (îles Banks, Maewo ou Aurora et la moitié nord de Raga au Nord Vanuatu). Ce recensement restera volontairement ignoré par les anthropologues anglais, mais aussi par Claude Lévi-Strauss.

Tikopia — Très belle île volcanique au lagon fermé à la place du fond de l'ancien cratère, la population de langue polynésienne de Tikopia a fait l'objet d'une étude en profondeur par (sir) Raymond Firth, anthropologue néo-zélandais qui succèdera à Bronislaw Malinowski à la chaire d'anthropologie sociale de la *London School of Economics*. Ses trois principaux ouvrages sont: *We, the Tikopia* ; *The Work of the Gods in Tikopia* et *History and Traditions of Tikopia*.

Il en ressort entre autres, que la polynésianité de Tikopia pourrait être relativement récente, après que des immigrants venus de Tuvalu, les Sa Kafika, aient chassé, vers les

îles mélanésiennes des Santa Cruz, une première chefferie non polynésienne dont les relations traditionnelles étaient avec Mota Lava aux îles Banks, au nord du Vanuatu.

La tradition orale à Mota Lava confirme ce fait et un recensement généalogique exhaustif a permis d'y découvrir des générateurs venus régulièrement à chaque génération de Tikopia.

Il faut trois jours de pirogue, avec un arrêt le deuxième jour à l'îlot volcanique de Vatganay, non habité, et où des plantations de taros et des cocotiers attendent les navigateurs, sous condition qu'ils assurent l'entretien de ces plantations au bénéfice de leurs successeurs potentiels. Le lendemain, on change de cap, de façon à atterrir soit au centre de l'archipel des Banks, soit sur Espiritu Santo.

En me promenant sur l'île de Tikopia les yeux grands ouverts, sans chercher à embêter qui que ce soit avec des questions dont je trouverais la réponse chez Raymond Firth, je suis tombé sur un groupe d'adolescents qui avaient l'air de bien s'amuser. Pourtant ils ne jouaient à aucun jeu visible. Ils m'ont expliqué qu'ils préparaient des saynètes pour présenter aux adultes un certain jour, où ils joueraient, avec force scènes réalistes, ce qu'ils avaient vu faire par les mêmes adultes, et en particulier leurs aventures sexuelles hors mariage. Il m'est apparu que ce théâtre d'adolescents était une forme de pression sociale d'une efficacité redoutable. Il n'est pas étonnant que les adultes aient des migraines, et qu'ils soient obligés de s'infliger à eux mêmes alors des lacerations du front pour calmer la douleur.

Il se trouve que Firth n'a pas parlé de cette institution juvénile, qui rappelle les *luve ni wai* du sud de Viti Levu à Fiji, et qui

pourrait être le modèle d'où est issue l'institution tahitienne sur laquelle les missionnaires et auteurs européens ont construit tant de fantasmes, les *ari'oi*, qu'il conviendrait de ramener à de plus justes proportions. On peut penser que, dans ce cas précis, pour maintenir le sérieux de son statut dans la communauté de l'île, il a craint, en surveillant de trop près les adolescents, de se faire critiquer par ses informateurs adultes. C'est pourtant une affaire de quelque importance, que les adolescents paraissaient contents de me raconter. Ils paraissaient très fiers de ce qui apparaissait comme une fonction sociale de premier plan.

Un autre détail scientifique amusant est que les auteurs américains Kirch et Yen avaient conclu que la technique mégalithique n'appartenait pas à la culture de Tikopia. Je suis venu une semaine sur l'île, couchant dans la maison de Te Arika Kafika, décrite par Firth et qui n'avait pas changée dans son plan intérieur. J'ai trouvé, sur la côte au vent de l'île, d'énormes plaques rocheuses descellées du récif par un cyclone et amenées sur place dans un filet de lianes entre deux pirogues en application du théorème d'Archimède. Elles avaient été placées à plat, au pied vers la mer de la dune de sable, pour protéger justement celle-ci contre les tempêtes.

J'ai trouvé aussi un sentier pavé de pierres de basalte en *opus incertum* construit le long du lagon intérieur et en faisant le tour, là où il y avait précédemment un marais, ce qui facilitait les relations et évitait de traverser les villages établis en succession sur une dune étroite.

De la même façon, environ neuf hectares avaient été gagnés sur le lagon de la

manière suivante. On avait remblayé le lagon, dans sa partie occidentale, avec de magnifiques cristaux de basalte en losanges, le tout séparé en parcelles par des murets, le sol étant juste en dessous de la surface de l'eau. Puis on avait entassé pendant plusieurs années tous les détritux végétaux, jusqu'à ce qu'on obtienne de la terre végétale où l'on avait planté des taros et le long des murets des courges, dont les lianes et les feuilles recouvraient complètement les murets. Les deux américains avaient vu tout ce couvert végétal et n'avaient pas regardé en dessous.

Tout ces travaux avaient été mis sur pied par le pasteur anglican de l'île, né sur Tikopia, et qui réussira à entraîner les membres adultes de sa paroisse, maniant la barre à mine, à rabaisser considérablement le niveau des deux môles en basalte sur lesquels est arrimée justement la dune de sable côtière. Un investissement en travail qui n'avait coûté que la nourriture des travailleurs, à la manière ancienne, et qui avait gagné des années avant une autre solution du problème de l'alimentation du tout nouveau surplus démographique. Une deuxième solution est le départ à la capitale, Honiara, où les Tikopia sont policiers ou douaniers.

Le reste du lagon présentait une caractéristique assez rigolote. Le matin de très bonne heure, on pouvait remarquer des dizaines de têtes dodelinant à la surface du lagon, c'était ces messieurs dames qui faisaient leurs besoins dans l'eau, au lieu de s'y empresser à marée basse comme dans tant d'atolls ou îles mélanésiennes ou polynésiennes. Il s'était ajouté l'introduction de tilapia par un spécialiste hollandais de la CPS passant par là, et dont la marotte était

d'en mettre partout. Les tilapia mangeaient les étrons polynésiens et les insulaires, quelques heures plus tard, prenaient leurs pirogues et pêchaient les tilapia, qu'ils vous servaient à déjeuner. Les poissons étaient parfaitement comestibles, sans goût particulier. La civilisation respectueuse de l'environnement était enfin en marche, au fin fond du Pacifique.

(Firth 1936, 1940, 1951, 1956, 1960, 1961, 1968)

(Kirch et Yen 1982)

Tissage — Ce qui ressemble le plus au tissage sont les nattes fines, exécutées par les femmes avec des brins très minces en particulier à Samoa et Tonga.

Cependant les îles Santa Cruz, à l'est des îles Salomon, découvertes par les Espagnols, dépendant politiquement de ce dernier pays, et qui comportent une importante minorité polynésienne (Anuta, Tikopia, les Reef Islands et les îles Duff), possèdent une technique de tissage présentant deux variantes. Dans l'une, les pièces en bois du métier à tisser sont fixes et fichées en terre, c'est le fil qui est mobile et va de l'un à l'autre. Dans la seconde version, plus sophistiquée, on se trouve en présence d'un métier normal, mobile, fixé en l'air au dessus de l'exécutant et ce sont les pièces de bois qui bougent.

Par contre, ce sont les hommes qui sont les artisans de ces deux formes de tissage, dont l'origine semble être la Micronésie. Les lieux où ce tissage est pratiqué sont les grandes îles mélanésiennes de l'archipel des Santa Cruz, Ndeni et Utupua, et pas les îles polynésiennes dont le contact extérieur traditionnel est le groupe des îles Tuvalu

(îles Ellice).

On trouve aussi des métiers à tisser, ici travail des femmes, à Emirau (*Squally island*), l'île sœur de Saint-Mathias, et à Saint-Mathias elle-même, deux îles sous influence micronésienne très au nord de la Nouvelle Irlande. Elles travaillent assises, le métier à tisser sur leurs jambes, fixé en un point sur un des gros orteils ou par un morceau de bois de section ronde tenu par les deux pieds, en dehors du format de la pièce en cours de tissage.

(Nevermann 1933)

Jean-Marie Tjibaou — Tjibaou est légalement le fils du chef de Tiédanit, village de montagne, au centre de la vallée de Hienghène, au nord-est de la Nouvelle Calédonie. Ce père était le chef traditionnel d'une partie du village et le chef administratif, officiel, de l'autre partie constituée de réfugiés des guerres coloniales provenant de la vallée dite de Pamalé, en réalité haute vallée de la rivière Tipijé, plus longue, mais en gros parallèle à celle de Hienghène, sinon qu'en allant vers la source, elle dessinait un crochet vers le sud, tandis que la rivière de Hienghène faisait un crochet vers le nord.

Cette chefferie était désignée sous le nom de Tijit, un grand nom du Nord, sous la forme de Tijit (Tiédanit, Pukepay, Temala) ou Tijin (Pouébo, Poum et les îles de Baaba et de Yandé). Le nom reçu par chaque chef, à son intronisation, était celui de Ty.

Jean-Marie Tjibaou a donné à son fils aîné le nom de Ty à sa naissance, ce qui était une manipulation contraire à la tradition. Ce garçon tentera de ce fait de succé-

der à son oncle, le frère aîné de Jean-Marie, mais n'y réussira pas. Par contre, le fils de ce dernier, qui devait succéder à la chefferie, se tirera une balle dans la tête on ne sait pourquoi. La justice ne tentera pas de fouiller dans une histoire où elle n'aurait rien trouvé, ni rien compris, sinon en cassant beaucoup de vaisselle symbolique. Il manque trop de morceaux dans le puzzle, depuis que des Européens et métis de Hienghène avaient monté une embuscade, très arrosée de whisky en préalable, et tué le frère aîné de Jean-Marie et trois autres de ses frères, ainsi que six autres jeunes Canaques, achevant les blessés à terre.

Les meurtriers s'enfuirent sans être poursuivis par personne, puis seront ramassés par un hélicoptère peint en blanc, appartenant à une société minière caldoche, de même qu'un groupe comprenant les fils du principal meurtrier de Hienghène, circulant à Voh dans une voiture peinte en blanc, jouaient à écraser des Canaques sur la route et finiront par tuer une jeune fille du village d'Oundjo qu'ils avaient pris en écharpe.

Le conducteur de la voiture sera aussitôt exfiltré par avion, envoyé faire son service militaire dans une caserne perdue du sud-ouest de la France. Il n'y aura pas de poursuites et pas d'enquête de police. Le père de la jeune fille touchera une indemnité de 200.000 frs cfp par l'intermédiaire de la gendarmerie, qui n'avait pas de gants à prendre avec lui, qui était un de ses informateurs connu de tout le monde comme tel dans la région.

A ce moment précis, la Nouvelle Calédonie vidait, dans la folie, ses querelles coloniales, et n'importe quoi pouvait arriver. Trois blancs seront tués dans la vallée ou aux abords pour venger le massacre de

Hienghène, et un quatrième au hasard à Païta, c'était le père du chef du Front National de l'île. Si Rocard n'était pas intervenu, et il a très bien fait, un peu au hasard et en jouant avec des symboles religieux et laïques auxquels il avait accès en tant que protestant, on ne sait comment cet enchaînement se serait terminé.

Le problème de Tjibaou est que son père l'avait confié au missionnaire mariste, le père Rouel, un homme d'autorité qui avait les pieds sur terre, dès l'âge de six ans, et que jusqu'à ce qu'il sorte du grand séminaire, il n'avait pas vraiment pris des vacances à Tiédanité. Il allait habituellement chez ses grands parents maternels, les Mouéau, au bord de mer, qui appartenaient à la chefferie Bwaxat en tant que branche cadette, mais n'avaient pas le droit de se réclamer de ce nom. Des Mouéau existent de la même façon, parallèlement à toutes les chefferies du Nord.

Cet exil de fait d'un enfant n'a jamais été expliqué. On note que le père de Jean-Marie, après sa naissance, s'est éloigné de son épouse, puisqu'elle n'a pas eu d'autres enfants avant juste après la fin de la guerre. Le père Rouel, lui, qui n'avait pas sa langue dans sa poche, n'a jamais parlé, le secret de la confession oblige.

Ce nom de Tjibaou n'a rien à voir avec la chefferie Tijit de Tiédanité, mais c'est un nom emprunté à une autre mouvance traditionnelle, celle qui était liée aux gens de Pamalé. Depuis la mort de son frère aîné, une sorte de complot s'est mis en place pour présenter Jean-Marie comme descendant légitime de la chefferie de Tiédanité. Il ne l'était visiblement pas selon la volonté de son père.

On comprend mieux la volonté de Jean-

Marie de devenir tout d'abord un leader religieux, ambition tuée par son mariage, puis politique, champ d'action où il a bien réussi.

Cependant, petit à petit, en particulier du fait de la flatterie de blancs de toutes sortes, locaux et métropolitains, qui voulaient s'accrocher à son char alors que lorsque c'était dangereux on ne les voyait pas, un orgueil s'est construit qui tendait à le rendre aveugle à certains facteurs.

L'affaire d'Ouvéa, où il a donné les ordres d'attaquer la gendarmerie, envoyant Yeiwene Yeiwene trois jours avant pour être sûr qu'elle aurait lieu, sans avoir pris les précautions nécessaires pour éviter les déraillements (l'opération avait été imaginée par Eloi Machoro, qui avait prévu d'être sur place pour éviter qu'il n'y ait des morts) a montré combien il pouvait être calculateur, en ce cas à mal escient, et pouvait se tromper dans son évaluation des hommes.

Son exécution l'année suivante, devant la population d'Ouvéa rassemblée, dont aucun membre ne fera le moindre geste pour le protéger ou lui dire de ne pas tomber dans le piège tendu, est consécutive à son refus de prendre au téléphone à Hienghène les parents des futurs morts de la grotte, alors qu'il allait presque quotidiennement à la gendarmerie téléphoner à Edgard Pisani à l'Elysée.

Le trouble dans ce dossier est qu'un agent local, né dans l'île, des Renseignements généraux, vivant à Ouvéa, avait prévenu à l'avance son chef de service à Nouméa de la possibilité de l'assassinat d'un leader de l'Union Calédonienne, ce sont ses propres mots. Se sentant abandonnés après avoir reçu et exécuté les ordres,

les parents des morts de la grotte voulaient se venger et ont trouvé un exécuteur, et une cible, puisque Jean-Marie est venu malgré les avis de tous ceux qui lui ont dit de ne pas y aller et le refus de son épouse de l'accompagner. Un autre dirigeant de l'U. C. aurait aussi bien fait l'affaire. Il y serait resté lui aussi. Globalement, Ouvéa voulait se venger de ceux qui l'avaient trahie.

Un autre facteur est la présence d'un second tireur, qui circulait dans une Peugeot bleue, qui sera exfiltrée par avion militaire avec le cadavre de Yeiwene Yeiwene qu'il avait descendu à distance, et emporté dans la confusion, pour quelle raison n'est pas évident, probablement pour éviter une expertise médicale judiciaire, le revolver de Jubéli Wea, ramassé par des enfants au sol dans la grotte après le combat, ne contenant qu'une seule cartouche. C'est l'explication du fait qu'on n'a jamais retrouvé sur le lieu du drame la seconde cartouche. Le cadavre sera rendu à la famille, en mauvais état, sans explications.

L'enquête de justice n'aboutira à rien. L'Elysée, qui avait donné les ordres pour l'exécution d'Eloi Machoro, les gendarmes du GIGN venaient de Paris et agissaient selon les ordres venus de là, avait cette fois pris ses précautions pour ne pas laisser de traces que l'on puisse suivre.

Une heure plus tard, une soi-disant manifestation spontanée à l'aérodrome de Magenta, brutalisera les gens d'Ouvéa revenant à Nouméa, et recherchait en ville les soi-disant opposants à Jean-Marie, qui ont dû se cacher. Puis l'Union Calédonienne, sous le coup de l'émotion, mettra à sa tête un secrétaire-général et un président soi-disant condisciple de Jean-Marie, ce qui était faux, ce président n'ayant jamais été

au séminaire en même temps que Jean-Marie, qui resteront neuf années à sa tête et se révéleront par la suite comme ayant travaillé pour Jacques Lafleur, qui les récompensera publiquement. La gestion du principal mouvement indépendantiste, pendant neuf années, était le fait d'une trahison, parfaitement connue par les pouvoirs publics métropolitains. Si l'on mets tous les faits ensemble, on en arrive à la notion d'une série de mouvements programmés à l'avance. A qui profitait le crime ? Qui a tiré toutes ces ficelles ?

(Guiart 2007)

(Mokaddem 2005, 2011)

(ADCK 2009)

Tonga — L'archipel des îles des Amis, ou Tonga, du nom de Tongatapu, l'île qui a reçu la capitale, Nukulaofa, était l'habitat du *Tui Tonga*, le prêtre roi des îles Tonga, considéré, ou du moins les siens, comme l'ancêtre de tout le peuple insulaire, il y a soixante générations. Le pouvoir de gestion était assumé par le *Tui Kanokupolu*, dont la lignée royale actuelle se réclame aussi, qui avait succédé dans cette fonction au *Tui Kalakaua*, mis de côté il y a fort longtemps.

Cette sorte de séparations des pouvoirs ressemble évidemment à la dualité japonaise du *shogun* et du *mikado*. Un phénomène d'apparence historique, qui reçoit ici un aspect structurel à la Lévi-Strauss.

Tonga, avant l'arrivée des Blancs, avait réussi à dominer d'autres archipels, y établissant des garnisons et y construisant des fortifications, dont les îles Samoa, les îles Wallis et la minuscule île de Futuna, à 60 milles au large de Tanna, au Vanuatu, non impludée, qui se réclame encore au-

jourd'hui de Tonga. Par les mariages de filles du *Tui Tonga* aux chefs de la partie orientale des îles Fiji, Tonga, et plus encore Tonga christianisée, avait pris de l'empire sur cette moitié de Fiji.

Cette belle unité sera brisée à la fin du XVIII^e siècle, par la révolte du personnage principal régnant aux îles Vavau, Finau Ukulala, contre le Tui Tonga. Le premier se donnera un avantage déterminant en prenant d'assaut une belle nuit le navire corsaire anglais le *Port-au-Prince*, dont il fera massacrer les officiers et l'équipage, ne gardant que seize marins pour l'aider à décharger l'artillerie de bord, qui sera mise sur des traîneaux de bois, et des artilleurs tongiens formés par les marins lui assureront des victoires écrasantes. On comprend mieux le complot raté pour prendre d'assaut les navires de Cook, quelques temps auparavant. La guerre civile menaçait déjà.

Un des marins épargnés, William Mariner, sera pris en amitié par Finau et la mère de ce dernier et vivra six ans à sa cour, parlant le tongien et donnant, après son départ sur un navire anglais passant par là, à un éditeur londonien, une des meilleures premières description d'une société polynésienne, bien avant qu'on y parle de christianisation.

Tonga a été placé sous un régime de protectorat par l'Angleterre, dont le consul avait reçu la charge de contrôler les finances royales mal gérées jusqu'alors. Mais l'archipel n'a jamais été occupé militairement. La présence d'un navire de guerre en rade plusieurs fois dans l'année suffisait. Le missionnaire méthodiste dévoyé, qui avait proclamé une église méthodiste autonome contrôlé par la royauté et rédigé la Consti-

tution, et qui était devenu le premier ministre, sera arrêté à terre et expulsé pour avoir poussé le roi à signer un traité d'alliance avec l'Allemagne. Il sera remplacé pour un temps par un fonctionnaire britannique, puis ce dernier cédera ce poste trop prestigieux à un prince cadet de la famille royale, l'Angleterre gardant le contrôle du budget, qu'elle a abandonné aujourd'hui, ce qui a permis des dérives comme la vente de passeports tongiens à des Chinois de Hongkong, et la construction qui a suivi d'une *China Town* qui sera incendiée par les insulaires mécontents.

Il existe tout une littérature d'ouvrages écrits par des personnages officiels britanniques ayant servi à Tonga, ou ayant présidé, en tant que Haut Commissaire, depuis Suva, aux destinées de Tonga, et qui racontent avec une touchante unanimité ce qui plait à la famille royale. On ne les citera pas ici.

(Mariner 1817)

(Gifford 1929)

Tradition — La tradition orale devrait être considérée comme un «fait total», selon l'expression de Marcel Mauss, et étudiée en tant que telle, dans le moment et dans le temps, en mettant en évidence son poids local et ses variations dans l'espace. Claude Lévi-Strauss a construit un dossier impressionnant allant dans ce sens, quoique avec un espace extensible parfois au-delà du raisonnable.

Un certain nombre de collègues, jeunes et vieux, essentiellement américains, qui se distinguent par des travaux de terrain en grande partie médiocres, sinon ratés, et un comportement inconsciemment méprisant

et raciste vis-à-vis des nations du Pacifique Sud, viennent nous raconter que la tradition orale est une «fabrication» provoquée par la venue des Européens, sinon même par la présence de l'anthropologue.

Cette position prouve une chose, c'est qu'ils ne savent pas recueillir une tradition orale. Qui, d'ailleurs, chez eux, est capable de leur enseigner ?

Quand je suis allé, de village en village, sur Efate et les îles Shepherds au Vanuatu, puis que j'ai recruté José Garanger pour fouiller là où la tradition orale indiquait un site potentiel, et que cette tradition a été validée dans tous les cas exploités, il ne faut pas venir me dire que cette tradition est une fabrication. Je n'ai pas tout recueilli, bien sûr, mais j'en ai eu, tranquillement, une bonne part, sans que se soit manifestée la moindre réticence (j'avais mis tout le monde en compétition et j'avais des années d'expérience, allant à pied, ou en pirogue, avec mon rucksack, de village en village), enregistrant une tradition jusqu'alors inconnue du monde professionnel.

Les insulaires s'étaient tus pendant deux siècles, parce qu'on ne savait pas comment leur poser les bonnes questions. Toutes les données recueillies ont été analysées par une équipe d'informaticiens du CNRS, qui conclurent que l'ensemble était parfaitement cohérent et que personne, sur près de trois mille ayant participé à l'enquête, n'avait introduit dans les résultats la moindre contradiction logique.

W. H. Rivers, le fondateur de l'anthropologie sociale en Angleterre, recommandait de ne pas poser de questions, de créer une atmosphère favorable et de favoriser les informations spontanées qui ne soient pas

des réponses à une question, étant donné le danger que les intéressés ne répondent ce qu'ils pensent fera plaisir aux blancs. C'est pourquoi tant de gens ont reçu des histoires de cannibales, parfaitement inventées, alors que moi, ne posant jamais de questions aussi stupides, je n'en ai jamais enregistré aucune, en tant que telle, en dehors de rares allusions que j'enregistrais, mais ne relevais jamais, pour ne pas déclencher la machine à inventer au bénéfice du blanc. Elle est toujours là en pointillé, prête à prendre la relève et à déployer ses charmes pervers.

Contrairement à ce que pensent les étudiants frais émoulus de l'université américaine, la simple question est le pire outil de communication qui soit. Il leur faut tout d'abord apprendre à se taire, alors qu'à l'université on les encourageait à s'exprimer. Certains de ces étudiants, une fois sur le terrain se révèlent insupportables. Comme ils ratent leur affaire, ils sont déçus et cherchent des crosses aux insulaires : il n'y a pas plus injurieux que de leur dire publiquement que leur tradition est une fabrication.

Pour moi, je ne pose pas de questions, mais j'attends patiemment qu'on y réponde, de toutes sortes de façons d'ailleurs et parfois très étalées dans le temps. On peut attendre trente ans pour obtenir une réponse. Si on avait posé la question, on aurait eu des salades ou des faux-fuyants. Il existe toujours des raisons particulières, de détails, mais prégnants de sens pour les intéressés, pour qu'une part de la tradition ne se dévoile pas du premier coup. D'où l'intérêt de créer, sans le dire, une compétition. Cela raccourcit le délai.

C'est en particulier à Hawai'i et pour la tradition hawaïienne, forcément en partie

reconstituée, comme à Tahiti, quoique moins, que la question s'est posée. Avec des conséquences délétères. Dire que la tradition est une fabrication se retrouve alors au niveau des tribunaux ayant à régler des affaires foncières opposant *haole* et Hawai'iens. Cette affirmation prétendue scientifique vient abonder le dossier des spéculateurs fonciers qui cherchent encore aujourd'hui à s'approprier le peu de terres qui subsistent au bénéfice du peuple premier. De la part des soi-disant anthropologues tenants de cette position, c'est un comportement véritablement criminel. Comme de violer le serment d'Hippocrate pour un médecin. L'anthropologie n'est pas là pour détruire l'objet de sa recherche.

Une sous-catégorie dans le camp des opposants à l'authenticité de la tradition orale, qui ne se sont pas aperçus que l'authenticité n'est pas une catégorie scientifique acceptable (voir Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale* : on prend la tradition pour un fait et on l'analyse en tant que telle, chaque variante comparée à toutes les autres variantes), est composée de ceux qui veulent que les Polynésiens soient les seuls authentiques et pas les Mélanésiens, et que les premiers auraient glissé aux marges de la Mélanésie sans s'y perdre. Cette hypothèse romantique ne repose sur aucun fait et tend à faire perdurer l'idée fausse de la barbarie des insulaires des «îles noires» (dont les habitants peuvent être aussi bien noirs de peau, Bougainville et Buka aux Salomons du nord, que très clairs, Papouasie orientale).

Ces contestataires à faux ne savent pas qu'à la limite entre la Polynésie et la Mélanésie, on retrouve une grande partie des to-

ponymes polynésiens classiques, en même temps qu'une partie du lexique courant, dans des langues mélanésiennes parfaitement constituées au centre Vanuatu. A l'arrivée des missionnaires de la *L.M.S.* la coiffure portée par les Tongiens était la même dans tout le centre Sud du Vanuatu et les îles Loyalty, des tresses minces tirées vers l'arrière et nouées dans le cou (*cf.* Murray, *Wonders in the Western Isles*).

Une autre variante est celle de ceux qui affirment que dès que les Mélanésiens présentent une institution complexe et bien organisée, c'est qu'ils l'ont piquée aux Polynésiens.

La réalité est à l'inverse. Travaillant dans plusieurs de ces situations de contact au large immédiat de la Mélanésie, je me suis aperçu que les groupes polynésiens soi-disant culturellement dominants, avaient en réalité adopté la culture et la société mélanésiennes des groupes avec lesquels ils s'intermariaient, en y substituant simplement un vocabulaire polynésien (Ouvéa des Loyalty, Fila, Mele, Erakor sur Efate au Vanuatu, Makata sur Emae aux îles Shepherds).

On doit y ajouter les nombreux groupes polynésiens qui se sont enfoncés dans une grande île mélanésienne et qui n'ont plus culturellement que le souvenir de leur origine : des Wallisiens à Lifou, des Samoans sur la Grande Terre de Nouvelle Calédonie, ou à Tongoa aux îles Shepherd.

Il convient d'y ajouter tous les faux Polynésiens des îles au large de la Nouvelle Guinée et des îles Salomons occidentales et qui constituent en réalité des colonies micronésiennes.

Voir Danses et chants océaniens
(Meier 1909)

Peekel 1910)
(Leenhardt 1930, 1947)
(Laval 1938)
(Emory 1939)
(Berndt 1948)
(Luomala 1949)
(Elbert 1949)
(Emory 1949a et b)
(Beckwith 1949)
(Ngata 1959, 1974)
(Baldwin 1950)
(Montauban et O'Reilly 1955)
(Stimson 1957)
(Elbert and Monberg 1965)
(Garanger 1972)
(Beckwith 1972)
(Kaniku 1975)
(Simmons 1976)
(Girard 1976)
(Mayer et Nau 1976)
(Stirling 1980)
(Coyaud 1980)
(Bensa et Rivierre 1982)
(Lutgehaus 1982)
(Waheo 1989, qui est un faux auteur)
(Ihage 1989)
(Mayer 1989)
(Guiart 1955, 1992, 1994, 2005)
(Iteanu et Schwimmer 1996)
(Gloczewski 1997)
(Maranda 2002)
(Chatelier 2005)
(Von den Steinen 2005)
(Kaloonat sd)
(Ogier-Guindo 2007)

*T*ransport — Les Océaniens ont quitté l'Asie continentale, puis l'Indonésie, bien avant l'apparition de l'élevage des ovins, caprins, bovins, etc., et par conséquent avant l'apparition du métal, de la roue et des chars à bœufs. Leurs moyens de transport était donc par mer, le long des côtes, les groupes de descendance côtiers louant

en quelque sorte leurs moyens à tous les autres. Avant les pirogues à balancier, ils utilisaient des radeaux à double épaisseur, de tailles diverses, avec une ouverture centrale permettant de les propulser à la godille.

On ne sait où est née la pirogue à balancier, qui s'est diffusée, dans ses différentes variantes, de Madagascar à l'île de Pâques. La Nouvelle-Calédonie et les îles Loyalty, puis les îles Fiji, ont été les premiers archipels à construire des pirogues de haute mer à deux coques, à voiles latines, propulsées le long du récif de la Grande Terre également à la godille pour éviter plus facilement les «patates» coralliennes dispersés dans le lagon.

Cette innovation va de pair avec la découverte non du théorème de Pythagore, mais de ses conséquences, ce qui fait que des masses rocheuses considérables ont été transportées sous l'eau et entre deux pirogues, dans un filet de lianes, d'île en île et d'un point d'une île à un autre. Même les ingénieurs égyptiens des pyramides n'ont pas imaginé une solution techniquement aussi élégante.

On a noté, sur terre, des cas de transport de poids lourds sur des sortes de traineaux, ou comme les troncs de pins kaori pour y tailler les coques de pirogue, sur des chemins aménagés pour être toujours à une pente suffisamment régulière pour un transport par gravité utilisant la force humaine pour provoquer un glissement constant (la *schlitte* vosgienne).

Travail du bois — Il n'y a qu'en Nouvelle Zélande où la roche utilisée pour en obtenir, soit des lames polies de grandes dimensions à usage cérémoniel, soit de plus

petites pour les herminettes des sculpteurs, présente des qualités proches de celles de l'acier et par conséquent coupe réellement le bois. Tous les autres types de lames de la région brisent les fibres du bois, mais ne les coupent jamais, du moins quand il s'agit du bois de la qualité nécessaire.

Les conséquences sont doubles. La première est qu'on ne coupe pas un arbre avec ces herminettes, mais on l'abat en conduisant une combustion lente, sans flamme, dans le bois vert, à la base du tronc, l'herminette servant à enlever les parties calcinées. Abattre ainsi un arbre important prend quinze jours.

Ce procédé par le feu est utilisé aussi pour creuser les troncs entiers à l'intention d'en tirer une coque de pirogue, l'utilisation d'un goutte à goutte permettant de contrôler le chemin suivi par la combustion. Cela permet aussi de dégrossir des sculptures, mais à grands traits seulement. Pour les très petits détails, il faudra attendre l'outil métallique, en attendant on a eu recours aux fragments de coquillages aiguisés, aux canines ou aux incisives de chien, aux défenses de cochons sauvages, naturellement aiguisées.

Cependant, certains bois, soit sont faciles à travailler vert et durcissent en séchant (le houp en Nouvelle Calédonie, *Faagrea grandis*), soit permettent pour une part la taille avec les lames d'herminettes locales, comme l'arbre à pain, si souvent utilisé et pour la confection des tambours creux sculptés, présentés à l'horizontale (Nouvelle Guinée, Salomons, Polynésie occidentale) ou à la verticale (Centre nord Vanuatu), et pour celle des coques de pirogue, qui sont ainsi insubmersibles et de ce fait peuvent sauver des vies humaines.

Une autre conséquence est qu'on peut déterminer l'ancienneté des pièces au toucher, du moins si elles ne sont pas parfaitement polies comme bien des pièces polynésiennes de grandes dimensions ou des petits objets comme les mortiers à bétel aux îles Salomon ou en Nouvelle Guinée. Sinon, passer le doigt sur la surface permet de déterminer si les facettes de taille ont été effectuées avec une lame métallique ou de pierre, ces dernières étant alors creuses et non planes.

(Simiutoga 1992)

Tungaru (voir Kiribati)

Tuvalu — Petit archipel de langue polynésienne, dont les habitants sont venus de Samoa et qui faisait partie, sous les Anglais, en tant que Colonie de la Couronne, de Kiribati (*Tungaru* ou îles Gilbert) et qui s'en sont séparés à l'indépendance. Ils font partie de ces archipels de toutes petites îles et atolls équatoriaux sans histoire, aucun des mouvements qui ont traversé le Pacifique Sud n'étant passé par là. Il s'agissait seulement d'occuper des terres émergées et de parvenir à s'y maintenir, ce qui était déjà remarquable.

On notera que l'indépendance pour eux s'est traduite par une disparition des subventions britanniques et par conséquent par une dégradation des services publics et donc de l'hygiène et de l'état médical de la population, livrée en particulier sans véritables défenses aux maladies parasitaires, entre autres par manque d'eau courante.

Leur destin est, devant le réchauffement qui condamne ces îles à être submergées,

elle l'ont déjà été dans leur histoire géologique, puis sont resurgies, à se fondre en Nouvelle Zélande dans la population polynésienne immigrée, dont les Samoans qui y sont majoritaires. Ce sera en quelque sorte un retour aux sources.

U

L' université française du Pacifique Sud — L'hésitation à créer dès le départ deux universités, à Pape'ete et à Nouméa, permettra à une institution duelle fonctionnant mal de survivre, tirant à hue et à dia, jusqu'à ce qu'on se décide à la découpler.

On aura en cette période dès le départ des problèmes de direction, le directeur à Nouméa, d'origine locale, ayant dû démissionner parce qu'il avait favorisé sa fille dans un examen. J'ai assisté à une scène où la fille faisait pression sur son père, soi-disant à cause d'un enseignant qui lui en voulait, le mauvais prétexte donné par tous les étudiants paresseux. Elle était à gifler. J'étais médusé. Le père n'avait aucune autorité.

À Tahiti aussi, les directions ont été médiocres, qu'elles soient de recrutement métropolitain ou local. Les décisions de création de ces établissements avaient été politiques, sans qu'aucune réflexion de fond n'ait été entreprise pour planifier les enseignements à mettre en route, trop classiques en sciences humaines pour que les étudiants, mal conseillés, puissent espérer obtenir de leur formation les moyens de comprendre le monde d'aujourd'hui où ils se trouvent insérés.

On aurait dû imaginer deux premières années communes, où toutes les disciplines

auraient été représentées, destinées à leur apporter un socle solide avant la spécialisation et une meilleure connaissance de l'environnement géographique. Mais on n'avait même pas réussi cela à Paris V devant la volonté des psychologues de faire bande à part depuis le premier jour, constituant ainsi un univers totalement fermé. Le ministère aurait dû les freiner et les raisonner, mais il n'a pas bougé.

A l'expérience, il apparaît que la qualité des étudiants varie fortement selon les filières, certaines bénéficiant d'étudiants qui ne savent ni lire, ni écrire, du moins comme on doit le faire à l'université, ni prendre des notes convenablement. A Nouméa, les étudiants mélanésiens sont quand même moins indolents que certains étudiants tahitiens sur le campus de Fa'a.

On a eu l'expérience à Tahiti d'une présidente tahitienne qui trichait publiquement, dans des conditions d'un manque total de sens commun, moyennant quoi on se retrouvait avec des tentatives de tricherie parallèles de la part de certains étudiants.

Les diverses directions de ces deux universités, manquant de vision, n'ont pas su établir les moyens de collaboration mutuellement satisfaisantes avec l'Université de Fiji et celle de Port Moresby en Papouasie-Nouvelle Guinée. Ils ont établi des collaborations là où ils pensaient en retirer du prestige personnel, au Canada, aux Etats-Unis, en Australie et en Nouvelle-Zélande, et ils ont parfois choisi fort mal leurs partenaires. En Australie, ils traitent avec un linguiste qui est un plagiaire.

Ils n'ont pas pensé à l'université de Singapour, ni à celle de Malaisie, qui leur auraient apporté une porte d'entrée en Asie. Singapour est la porte d'entrée de la dias-

pora chinoise dont le rôle est essentiel dans le financement de l'expansion économique de la mère patrie.

Cela va de pair avec l'inexistence d'enseignements portant sur l'Asie dans nos deux universités. Dans le monde tel qu'il s'annonce aujourd'hui, il s'agit là d'une faute majeure, à corriger d'urgence.

«A propos de l'université de la Nouvelle-Calédonie :

«Bon an mal an, et malgré de nombreux défauts, elle est parvenue à fournir un contingent non négligeable de réussites au CAPES (surtout en anglais et en lettres modernes) ainsi qu'au PLP (le concours pour l'enseignement technique, où l'enseignant est bivalent: lettres/histoire ou lettres/anglais me semble-t-il). Si les étudiants kanak ont énormément de mal avec le CAPES, je crois que quelques jeunes filles métisses, donc assimilées blanches, ont réussi au CAPES de lettres et il y a quelques jeunes Wallisiennes qui ont eu le PLP. Un jeune homme wallisien a obtenu le CAPES de mathématiques et il enseigne à l'IUFM de Wallis. Cela dit, il me semble clair que cette université sert principalement les Calédoniens d'origine européenne. . . sauf dans la filière de langues et cultures océaniques où les étudiants sont 100% kanak. Ce qui est dommage, c'est que ces étudiants n'ont pas beaucoup de débouchés, en dehors de l'enseignement primaire. Sinon, ils sont utilisés par l'Académie des langues kanak, éventuellement le centre Tjibaou, sur des contrats temporaires, à ma connaissance.

«Sur la question de l'approche des textes et récits de la tradition orale en classe, je suis d'accord qu'il vaut mieux se

taire que de raconter n'importe quoi ; cela dit, la question du choix des textes à étudier en classe (les choisir, choisir la ou les versions, distribuer cela selon les classes et les niveaux) est posée aux intellectuels kanak, mais je n'ai pas entendu dire qu'on ait progressé sur ce point !»

(Dominique Jouve)

*L'*université du Pacifique Sud à Suva — La première université du Pacifique Sud (*U.S.P.*, *University of the South Pacific*) sera créée par les Anglais à Suva, aux îles Fiji, parallèlement à l'École de Médecine plus ancienne, fondé en 1930, et qui avait fort bien réussi, à l'intention de préparer pour toute la région les futurs cadres de l'indépendance, garçons et filles, grâce à un système de bourses bien organisé, collant pour les nombres financés avec l'estimation des possibilités réelles d'emplois au retour.

Les professeurs au départ seront d'excellente qualité, remplacés petit à petit par des locaux, Océaniens ou Indiens de Fiji. Ces derniers trouveront à l'université un refuge et une protection leur permettant d'être dans l'opposition sans danger aux autorités fijiennes, militaires en particulier.

Les enseignants de rang magistral océaniens réussiront aussi bien que les Indiens, mais avec une santé plus fragile due à une tendance à l'obésité des Polynésiens. Nous aurons des deuils regrettés, le cœur ayant lâché. Néanmoins la recherche en sciences sociales sera de qualité et de nombreux ouvrages naîtront de cette activité académique, parfois inégaux, mais les ouvrages collectifs sont inégaux de valeur dans toutes les universités du monde.

Le professeur néo-zélandais Ron Cro-

combe, marié à une historienne originaire des îles Cook, marquera de sa personnalité l'effort de formation mis sur pied ainsi à Suva.

On regrettera que cet effort ait été trop classique dans sa vision, et qu'il n'ait en particulier pas mis les étudiants en garde contre la tentation du clientélisme et de la corruption politique. Mais on ne fait pas mieux, de ce point de vue, en France. A l'ENA et dans les Ecoles nationales de Commerce, on ne met, et de loin, pas assez l'accent sur les échecs, et leurs raisons d'être. Les étudiants sont beaucoup trop formés à analyser les réussites économiques et financières, dont on voit aujourd'hui la fragilité.

L'*USP* est en train de subir les conséquences du blocus organisé du régime militaire par l'Australie et la Nouvelle Zélande, en plus de celle de la crise financière internationale. On en est aux intrigues internes et aux difficultés de recrutement d'enseignants de qualité, les conditions n'étant plus aussi attirantes et le contexte politique local étant considéré comme instable, ce qui crée la peur chez les candidats éventuels qui imaginent, à tort, la possibilité d'émeutes.

A mon expérience, les étudiants étaient intellectuellement plus dynamiques que ceux de Nouméa et de Tahiti. Ils réussiront politiquement de retour chez eux, mais n'en seront ni plus honnêtes, ni moins corrompus.

V

Valeur stratégique — Les intellectuels des archipels du Pacifique aiment à l'occa-

sion à penser que leur pays présente une valeur stratégique en soi, une sorte de porte-avion occidental en position stable. Ce point de vue est irréal, l'intérêt du porte-avion est sa mobilité. Aux îles Philippines, les avions américains ont été détruits au sol au tout début de la guerre du Pacifique. A la fin de cette même guerre, ce seront les avions japonais qui auront été détruits au sol aux Philippines. Dans l'un et l'autre cas, ils n'ont servi à rien. Il eût fallu des garages souterrains, mais il eussent été souterrains au pied des volcans voisins, impossible parce que trop dangereux, ces volcans sont actifs. Dès qu'on fouille cette idée de porte-avions à l'ancre, on se rend compte qu'elle ne tient pas la route. C'est comme il y a deux siècles Nouméa en tant que «pistolet visant le cœur de Sydney» . . .

Au surplus, la valeur stratégique ne se démontre que par rapport à un adversaire désigné et aux moyens de la technologie militaire du moment (le rayon d'action des avions, le temps nécessaire pour les navires et les sous-marins avant de devoir être ravitaillés).

Les Américains avaient résolu élégamment le problème, dans le Pacifique Sud, avec leur concept de *task-force* autonomes en tout. La seule chose qu'ils avaient oubliée, et donc négligée, était que l'interprétation des photographies aériennes doit se faire à partir d'une connaissance préalable du terrain aussi bonne que possible.

Après quelques erreurs dramatiques de la part des officiers de marine chargés de diriger un débarquement à partir de photographies aériennes mal interprétées (A Tarawa, ils auraient dû repérer la ligne de la barrière de corail et savoir que les navires de débarquement risquaient des problèmes à cet en-

droit et les faire passer ailleurs, ils ont perdu beaucoup de monde pour l'avoir ignoré), ils se mirent à rechercher systématiquement les fonctionnaires ou simples citoyens anglais, australiens ou néo-zélandais, qui avaient pu servir dans les îles du Pacifique et en connaissaient les abords et les dangers potentiels.

Il aurait été très difficile, au tout début de la guerre, de faire la listes des lieux à qui on pouvait attribuer une valeur stratégique, cela dépendait aussi des mouvements de l'ennemi, ou de ce que l'on savait de ses intentions. Bien sûr toute île comportant une base navale pouvait être considérée comme ayant une valeur stratégique, du moins si on était capable de la défendre contre une attaque par voie de terre.

Le port de Rabaul au nord-ouest de la Nouvelle Bretagne, port civil dépourvu de défenses, avait été pris sans coup férir par les Japonais, qui l'ont transformé en une base navale inexpugnable. Après avoir perdu beaucoup d'hommes à s'en rapprocher, les alliés ont fini par la neutraliser, obligeant la flotte japonaise à partir vers le nord, puis ils s'en sont désintéressés, les forces prises au piège sur place ayant perdu toute utilité stratégique et tactique.

Aujourd'hui, à l'heure du retour de l'Amérique dans le Pacifique, revenant enfin, du moins on peut l'espérer, au conseil sage d'Ike Eisenhower à son successeur : «Ne vous laissez jamais entraîner dans une guerre terrestre en Asie.», l'adversaire est nettement désigné comme étant la Chine, cela signifie que chaque île du Pacifique devra être examinée en fonction de son utilité stratégique ou non dans cette nouvelle configuration.

On va avoir des surprises, d'autant que le jeu de *gô* pratiqué par la Chine a du mal à être intégré dans les plannings yankees. Quelle est la notion de la valeur stratégique ou non de tel ou tel point de l'espace par rapport à un adversaire qui considère que le jeu consiste à gagner sans se battre ? Les calculs à double ou triple détente et les feintes vont être la règle du jeu. On accordera une valeur stratégique de première importance à tel ou telle île ou port pour s'apercevoir trop tard qu'il n'en est rien et qu'il fallait regarder dans une autre direction. Les batteries de missiles chinoises sont mobiles, un jour elle menacent Taïwan, on les retrouvera ailleurs un autre jour, ou des batteries factices, etc. . . On peut tout imaginer. Le jeu est entièrement ouvert aujourd'hui alors que les Occidentaux, une fois de plus, raisonnent en termes classiques, classiques de leur histoire et de leur expérience. Ils risquent de préparer la réponse aux conflits d'hier.

Jan van Baal — Cet universitaire néerlandais (1909-1992) a été un homme politique libéral, appartenant à ce parti précisément sur l'échiquier parlementaire national, et à ce titre nommé gouverneur de la Nouvelle Guinée Occidentale, encore hollandaise.

Il avait été avant guerre *Kontrolleur*, c'est-à-dire administrateur de région, dans différentes parties de l'Indonésie, puis enfermé pendant la guerre dans un camp de concentration japonais, puis de nouveau *kontrolleur* en Nouvelle-Guinée à Merauke, où il s'était penché sur la population connue sous le nom des *Marind-Anim*.

Ces derniers étaient célèbres par un ou-

vrage fort bien illustré de Paul Wirz (1892-1955), qui était un amateur éclairé ayant constitué une fort belle collection déposée au musée d'ethnographie de Bâle, mais ses affirmations laissaient à désirer par manque de formation et d'expérience. Avec la collaboration dans le moindre détail du R.P. Verschuren, Jan Van Baal a mis sur pied un ouvrage définitif sur ces mêmes Marind-Anim, corrigeant au fur et à mesure les simplifications de Wirz, qui étaient en partie celles de son temps.

Ces gens avaient une réputation sulfureuse. Placés dans une situation de déperdition démographique, avec des épouses trop souvent infertiles, ils avaient imaginé des expéditions loin à l'ouest, en Papouasie sous administration britannique, où ils encerclaient un village, tuaient les adultes et enlevaient les enfants en bas âge qu'ils ramenaient chez eux et élevaient, filles ou garçons, comme de véritables Marind-Anim. Leurs femmes participaient aux expéditions, prenant les bébés des mains de leurs mères. Le dernier mot prononcé par le père assassiné de chaque enfant était utilisé comme le nom de l'enfant enlevé.

Ces Marind-Anim étaient connus en Papouasie sous le nom de Tugeri. Ils étaient si redoutés que personne ne touchait jamais aux pirogues qu'ils avaient prépositionnées pour une traversée rapide des fleuves sur leurs itinéraires menant à la Fly River.

La pression britannique et australienne sur le gouvernement néerlandais obligea ce dernier à mettre, avant guerre, les moyens nécessaires à Merauke pour aboutir à la fin de ces expéditions.

Mon hypothèse personnelle est que la mise sur pied, à date relativement ancienne, dans la région de Merauke, d'un bague po-

litique où les autorités néerlandaises enfermaient les dirigeants des mouvements anti-coloniaux, a abouti, du fait des forces de l'ordre comme dans toute ville de garnison coloniale dans un pays du sud, à la diffusion locale de la blennorragie, qui provoque chez les femmes locales l'infertilité. Menacés de disparaître, les Marind Anim ont imaginé une réponse originale, quoique d'une cruauté sophistiquée.

Les rituels Marind-Anim, montrant des objets rituels d'une grande beauté et très colorés, mettent en valeur une vision du monde ouvertement bi-sexualisée, ce qui révoltait bien entendu les missionnaires protestants. Dans la situation de compétition, les missionnaires catholiques faisaient eux avec ce qu'ils trouvaient, sans faire la fine bouche. Il leur fallait quand même fermer fortement les yeux.

Van Baal s'est penché aussi sur le dossier de la réciprocité, mais son interprétation, fort intéressante et proche de la réalité, échappe cependant, comme tous ces points de vue considérés à tort comme théoriques, à toute possibilité de démonstration scientifique. Ce qui existe, ce sont les modalités des comportements collectifs classables sous cet intitulé et la façon dont ils entrent en communication les uns avec les autres. Au-delà, on nage dans le conceptuel, univers aussi fragile qu'infini, et dont la caractéristique est qu'il demeure sans racines concrètes que l'on puisse mettre en évidence.

(Wirz 1925)

(Van Baal 1966)

Van den Broek d'Obrenan — Charlie VDBO était un rentier néerlandais dont l'ar-

gent provenait des pétroles de Sumatra, et qui s'est donc trouvé ruiné dès les premiers jours de la guerre du Pacifique du fait de l'occupation japonaise de l'Indonésie.

Au cours des années trente, avec son beau-frère, le comte Etienne de Ganay, officier de marine, ils avaient racheté un bateau de pêche Terre-Neuva et l'avait transformé en bateau de croisière pour une expédition de rassemblement de collections ethnographiques en Océanie à l'intention du musée de l'Homme. Toute la famille était partie, épouses comprises.

La collection sera tout à fait intéressante, mais je n'ai jamais rien pu faire sur le terrain des fiches rédigées par Mme de Ganay, qui était moins folle que sa sœur, mais n'avait aucune formation muséographique (il n'y avait alors aucune telle formation sur le marché parisien).

Van den Broek avait épousé en effet une demoiselle Schneider, une ravissante idiote qui a raconté des histoires à dormir debout concernant le nord Malekula, où elle a cru voir, en pleine brousse, d'énormes marmites en fonte destinées à faire cuire des victimes humaines, après une marche de trente kilomètres qui, si elle avait existé, l'aurait conduit au-delà de l'île et en pleine mer.

Les grandes marmites en fonte, dans la région, sont celles abandonnées sur les plages par les baleiniers parce qu'elles étaient trop lourdes pour être remontées à bord. Elles ont servi ensuite à cuire les beiches de mer (holothuries), de façon à les faire sécher ensuite au soleil pour le marché chinois, qui en est friand. Personne n'aurait imaginé transporter des marmites intransportables dans l'intérieur de l'île. Et il n'y avait aucun site de baleiniers sur la côte

ouest de Malekula.

En plus les gens de la région, qu'ils soient dits Big Nambas ou Small Nambas selon l'importance de leur étui pénien ne sont absolument pas cannibales. C'est une des inventions constantes de la colonisation européenne de façon à faire croire à la barbarie de nations que nous étions censés civiliser et christianiser mais qui, selon les colons blancs, n'en valaient pas la peine. Il n'y avait qu'à les laisser disparaître, ce qui était leur destin évident. L'avenir se révélera tout au contraire, et ce sont les colons qui ont disparu.

Ces derniers étaient aussi primitifs que les histoires qu'ils inventaient au bénéfice des métropolitains de passage et n'ont pas su regarder les choses en face, et en particulier la remontée de la démographie canaque que personne n'avait prévue, et négocié à temps, en intéressant les insulaires à un développement dont ils auraient bénéficié d'une part. Je n'ai connu au Vanuatu que deux planteurs qui avaient compris qu'il fallait s'adapter ou périr, un Français et un Anglais, qui ne se sont jamais rencontrés.

Le navire, la *Korrigane*, ira dans la vallée du fleuve Sépik en Nouvelle-Guinée où les informations qu'il recueillera seront de meilleure qualité qu'au Vanuatu. Ils avaient été si mal préparés à cette expédition qu'ils avaient emporté un tas de verroterie pour acheter les objets, verroterie qui sera systématiquement refusée par les insulaires, qui voulaient du bon argent. Elle nous encombrait au musée de l'Homme et j'ai dû la faire jeter, elle n'avait d'utilité pour personne.

Van den Broek d'Obrenan, qui publiera un livre presque sans intérêt sur son voyage,

n'avait même pas lu les ouvrages récents, disponibles avant son départ, qui aurait pu l'éclairer sur la situation réelle dans les îles. Son problème était la boisson, comme toute cette génération de gens du monde qui avait adopté l'habitude américaine des cocktails vespéraux.

Mon épouse, adolescente, a visité clandestinement à Nouméa la *Korrigane*, la grande glace de la chambre à coucher était cassée dans toute sa longueur, du fait d'un projectile jeté à la tête de son mari par Mme de Ganay pompette.

Van den Broek a été coincé sans argent à Tahiti pendant la guerre. Il s'intéressera aux vitrines du petit musée local et les fera reconstruire en partie, introduisant des vitrines tables reliées astucieusement à un éclairage naturel extérieur, ce qui était à double entente, positif pour permettre de voir les détails des objets, dangereux parce qu'introduisant directement les rayons ultra-violet. Il fera sculpter de bonnes copies de pièces polynésiennes classiques par un sculpteur français local, de façon à mieux équilibrer la présentation du musée. Ces copies en deviendront en quelque sorte authentiques après avoir été volées et s'être mis à circuler sur le marché international.

Ayant divorcé et remarié à une Anglaise, celle-ci, devenue veuve et sans argent aussi, obligera à la vente publique de la collection déposée au musée de l'Homme, qui ne pourra en conserver qu'une partie. La belle aventure était close dans les querelles des ayants-droits entre eux. Tout avait été obtenu grâce au renom de musée de l'Homme et on en faisait de l'argent. L'Etat aurait dû intervenir. Les responsables ne l'ont pas imaginé. Ils ont traité à leur petit niveau.

(Van den Broek d'Obrenan 1939)
(Coiffier 2001)

Vanuatu — L'ex archipel des Nouvelles Hébrides, devenu Vanuatu, ce qui est un excellent choix lexical, forme une sorte d'Y au nord-est de la Nouvelle Calédonie. Presque toutes les îles sont volcaniques, d'un volcanisme récent et instable : Vanua Lava, Lakon et Mere Lava aux îles Banks, Omba (Aoba), Ambrym, Lopévi, Tongoa, Tanna, Anatom dans l'axe de l'archipel (en plus de Lopévi, évacuée par sa population depuis des décennies, des catastrophes volcaniques ont détruit une grande part des îles de Mere Lava au nord et d'Anatom au sud, des volcans que l'on pensait en sommeil définitif s'étant réveillés inopinément).

Les îles sont de formations plus anciennes dans la branche occidentale de l'Y qui comportent d'importants plateaux calcaires exhaussés et moins de volcanisme visible : Espiritu Santo, Malekula, Epi, Efate, Romanga (Erromango).

Découvertes en ce qui concerne Espiritu Santo par Pedro Hernandez de Quiros en 1606 après la traversée des îles Banks, puis redécouvertes par Louis Antoine de Bougainville qui traversa entre le nord de Ragha (île de la Pentecôte), Omba, et Malekula au sud, Lakon, Espiritu Santo au nord en 1768 (toutes ses visées hydrographiques sont erronées), et enfin nommées par le capitaine James Cook en 1774, qui reconnut l'ensemble de l'archipel, qu'il identifia à la découverte de Quiros, et en dessina la première carte, s'arrêtant à Port Sandwich au sud-est de Malekula et à Port Résolution au sud-est de Tanna.

Comparativement aux terres de la Nou-

velle Calédonie et du Queensland, deux aires géographiques de quelque importance qui joueront un rôle important dans l'histoire coloniale du Vanuatu, les sols de l'archipel sont le plus souvent d'excellente qualité. L'archipel est généralement bien arrosé, souvent quotidiennement, quoique on ait connu de longues périodes de sécheresse, dramatiques pour les habitants. Tremblements de terre de grande puissance (6 et 7 sur l'échelle de Richter) y sont parfois presque quotidiens, mais les maisons canaques à l'ancienne, construites sans clous et flexibles, tenaient parfaitement le coup. Les maisons européennes, en bois et sur pilotis, ont longtemps connu des incendies du fait des frigidaires marchant au pétrole qui se renversaient.

Les cyclones tropicaux dévastent annuellement des parties de l'archipel, couvrant les maisons d'embruns, brûlant les palmes des cocotiers qui n'ont pas été renversés et détruisant les cultures. Les inondations sont beaucoup moins destructrices qu'en Nouvelle Calédonie, du fait de la conservation générale de la forêt.

Les maladies endémiques sont le paludisme (l'archipel est en zone rouge et la colonisation blanche, anglo-saxonne, de troisième âge, installée récemment le long des côtes d'Efate, est inconsciemment en très grand danger), la filariose (en grande partie maîtrisée), diverses autres maladies parasitaires (ankylostomes) et mycoses en général mal soignées.

Le pian a été éradiqué par une action bien coordonnée de l'Organisation mondiale de la Santé au début des années 60 du siècle dernier. Il avait pour conséquence la presque inexistence de la syphilis en milieu insulaire. Un résultat de la campagne de

l'OMS, ayant recours à deux injections de pénicilline-retard (Extencilline) à deux ans de distance, a été parallèlement l'éradication de la blennorragie responsable de l'infertilité fréquente des femmes. Le résultat sera une explosion des naissances et un emballement de la démographie, si longtemps désespérément en baisse continue.

Le régime colonial était d'un type particulier, conséquence de la rivalité franco-britannique, née secondairement des oppositions entre les missions chrétiennes, essentiellement protestantes et anglo-saxonnes, anglicanes, presbytériennes, *Church of Christ*, Adventistes du Septième Jour, plus récemment *Assembly of God*, et d'une colonisation blanche pour l'essentiel française, finalement peu nombreuse par rapport à l'importance qu'elle s'attribuait. Les premiers cherchaient un appui auprès des gouvernements britanniques et australiens, les seconds regardaient vers Paris, utilisant la Nouvelle Calédonie, d'où ils étaient souvent originaires, comme caisse de résonance.

Ce Condominium Franco-Britannique des Nouvelles Hébrides était peu efficace du fait de la difficulté à prendre des décisions conjointes. Cette inefficacité avait une conséquence, chacun n'en faisait qu'à sa tête, les blancs comme les insulaire. Jusqu'au milieu de l'entre deux guerres environ, cette situation favorisait les Européens, qui se payaient les pires turpitudes et abus de pouvoir sans en solder jamais le prix. Puis, peu à peu, la situation se retournera, en particulier du fait de la vente clandestine d'armes à feu aux habitants des îles, qui n'allaient travailler dans les plantations européennes qu'à la condition de repartir

avec un fusil et des munitions en quantité. Après 1945, ils n'accepteront plus les vieilles pétoires allemandes du passé (reliquat des guerres prusso-autrichiennes) et voudront des carabines modernes vendues par la Manufacture d'armes et cycles de Saint-Etienne. Cependant, les vieilles pétoires, très bien entretenues, étaient encore fonctionnelles, les commerçants chinois faisant fabriquer spécialement des munitions en Chine à leur usage, petit commerce qu'ils ne déclaraient pas ouvertement. Les Chinois ont toujours des solutions que personne n'a imaginé.

Ne pouvant de ce fait envoyer des forces expéditionnaires au Vanuatu, qui devraient être trop importantes du fait de cet armement local, les puissances conjointes s'arrangeront d'un programme d'accès à l'indépendance malheureusement entièrement improvisé. Une répression n'était pas envisageable à partir du moment où chaque homme de l'archipel disposait d'un ou plusieurs fusils parfaitement fonctionnels et savait s'en servir efficacement. Chasseurs de bétail et de porcs sauvages, les insulaires sont d'excellents tireurs.

Jeté dans l'activisme politique au sortir de l'Université de Suva, et sans la moindre expérience de quoi que ce soit, chez eux ou ailleurs, les nouveaux cadres mélanésiens copieront les manières des blancs locaux et tomberont dans un clientélisme envahissant. Les cadres francophones feront malheureusement chorus. Comme l'Etat de Papouasie-Nouvelle Guinée, l'Etat indépendant du Vanuatu est un Etat raté (*failed state*), entre autres ici du fait de la corruption des «élites» francophones. Les hommes d'affaires asiatiques s'y retrouvent, pas les citoyens dispersés dans les îles,

dont certaines sont encore inhabitées, désertées du fait de la christianisation et d'une démographie si longtemps en chute libre.

(Fletcher 1923)
 (Higginson 1926)
 (Baker 1929, 1935)
 (Godefroy 1936)
 (Harrisson 1937)
 (Aubert de la Rüe 1955)
 (Hébert 1966)
 (Müller 1971)
 (Allen 1967, 1972)
 (Espirat, Guiart, Lagrange & Renaud, 1973)
 (MacClancy 1980)
 (Dong Sy Hua 1993)
 (Thompson 2000)
 (Regenvanu 2004)
 (Guiart 2011 et 2012)

Villes et ports — Le Pacifique insulaire comporte peu de villes intérieures à un pays, excepté dans les hautes vallées de la Nouvelle Guinée orientale. En dehors de Canberra pour l'Australie, les agglomérations urbaines intérieures ne brillent ni par l'architecture ni par la qualité de l'organisation, ce sont des créations provisoires à rationalité économique qui tiennent debout le temps de la marche de l'usine ou de la mine, ou de l'aérodrome (Nandi à Fiji). On observe l'initiative technologique en fonctionnement et un ramassis d'initiatives individuelles tout autour, commerciales ou de logement de la main-d'œuvre. On rencontre ainsi toutes sortes de villes mortes, y compris en Nouvelle Guinée ou dans les autres grandes îles du Pacifique, ou de camps américains de la dernière guerre recouverts par la végétation tropicale.

Les ports constituent la seule spéculation urbaine solide. Encore présentent-ils

des vies contrastées.

Le port de Pagopago, aux Samoa Américaines, annexé par les Etats-Unis pour ses caractéristiques favorables il y a un siècle et demi, a été abandonné récemment par la marine américaine parce que ses grandes unités ne pouvaient plus y manœuvrer. En même temps, l'usine de conserves de poissons qui y avait vécu longtemps fermait ses portes. Le pays, si américanisé, si accroché à sa fonction de ville de garnison, se retrouvait vide de substance et sans savoir comment payer ses fonctionnaires.

Les Tahitiens qui se plaignent devraient aller constater le marasme là et que la France est plus généreuse avec eux que l'Amérique avec sa parcelle de Samoa, dont la seule solution politique logique serait de quitter les Etats-Unis et de rejoindre le sort médiocre des Samoa Occidentales. Mais on peut parier que ses habitants préféreront la possibilité d'émigrer en masse en Californie ou à Hawai'i. Ils avaient déjà imaginé d'aller à Hawai'i, de s'y installer quelques temps, puis de se déclarer comme chômeurs et de toucher les allocations, cela payait le voyage. Leurs cousins des Samoa occidentales venaient à Pagopago s'y faire enregistrer, puis allaient à Honolulu pour réaliser la même opération. *Hawai'ian Airlines* avait des vols uniquement consacrés ou presque à ce genre de clients.

Les ports hawai'iens, nés à la prospérité du temps des baleiniers américains, de l'émigration chinoise, japonaise et philippine à l'époque des plantations de canne à sucre, abandonnées au profit de l'anas, puis survivant grâce aux installations militaires, à la guerre contre le Japon, puis contre la Corée du Nord et enfin faisant le

pari du tourisme de masse, dans des conditions commerciales et financières en général fort intelligentes et parfaitement agréables et efficaces. La tromperie sur la marchandise n'y est pas tolérée et les banques font la police sur ce point. Les escrocs qui fourmillent dans le reste du Pacifique n'y font pas long feu. Mais la structure d'accueil des touristes est gigantesque, et peut s'adapter mal aux coups du marché financier américain.

Les capitaux asiatiques investis dans le pays servent un peu de volant de sécurité, les réseaux chinois ne pouvant abandonner leurs dépendants dispersés dans l'archipel. Il convient de noter que les Asiatiques tiennent mieux le coup dans une récession que les Européens. Ils savent ce que c'est que d'économiser sou par sou et ils ont toujours des réserves pour les jours difficiles, sachant d'expérience qu'ils doivent compter sur eux-mêmes et pas sur l'Etat.

Honolulu est une ville inintéressante, excepté le quartier le plus ancien autour du palais royal des Kamehameha. On y trouve des robes longues dite *mumu'u*, en très beaux tissus, très bien finies, à moins cher que dans les magasins de Waikiki ou de Californie. Cette dernière plage est étonnante, un petit New York posé le long d'un bord de mer océanien et dominé par une falaise, *Diamond Head*.

Le *Bernice Pauahi Bishop Museum*, du nom d'une princesse hawaïenne, contient les collections polynésiennes les plus belles du Pacifique Sud. Ses archives sont des plus intéressantes pour les spécialistes de la région.

Pape'ete est un ancien village établi sur un marécage, la nappe phréatique est à un

mètre du sol, là où on n'aurait jamais dû établir un port, pour la bonne raison qu'il n'y a pas d'espace maritime suffisant pour les besoins prévisibles du futur. La place disponible est très inférieure à celle de Papeete. En plus, la ville économique et sociale, avec un hôpital tout neuf, dans la plaine, sera détruite par le premier *tsunami* qui imaginera de passer par là.

Rien n'est prévu et rien n'est possible, en réalité, pour s'y préparer. Il faut transférer le port au sud-ouest de l'île. Il y sera en sécurité et bénéficiera d'un espace pour s'agrandir au fur et à mesure des besoins. Mais il y pleut la moitié de l'année et ce n'est pas bon pour le tourisme. Il y aura donc deux ports et le pays sera suréquipé. Celui en place a été construit sur crédits métropolitains, dans le contexte des besoins créés par l'installation de sites atomiques militaires.

Le Général avait dit: «Les Tahitiens sont des gens gentils, il ne faut pas regarder à la dépense.» Quand trouvera-t-on à nouveau un président de la république disposant des mêmes moyens financiers et prêt à dépenser à Tahiti, un pays sans économie et presque sans avenir, puisqu'il ne produit rien ?

Un besoin urgent serait de rationaliser les trottoirs, réalisés par des promoteurs individuels comme ça leur chante, ce qui les rend très dangereux du fait de leurs hauteurs inégales de façon anarchique. La municipalité n'imagine pas le nombre de procès en responsabilité civile qu'on pourrait lui faire à partir des accidents subis.

Apia a longtemps ressemblé au Pape'ete de l'avant guerre, avec un nombre incalculable de cuvettes dans les rues et des bâtiments pour l'essentiel en bois et sur pilotis

datant du temps des Allemands.

Gérant les Samoa Occidentales, la Nouvelle Zélande de la crise financière mondiale n'y avait fait aucun investissement. Ce sera au gouvernement de l'indépendance de s'y mettre, très lentement, par manque de moyens et avec les fonds qu'il réussissait à retirer au cycle du clientélisme jouant au ludion. Comme Tahiti, mais bien plus mal organisées, les Samoa ne produisent pas grand-chose et ne bénéficient que d'un apport touristique encore plus médiocre. Un tiers de la population a émigré en Nouvelle Zélande, à Auckland et envoie des fonds à la famille au pays.

Suva est relativement une ville ancienne, capitale du pays depuis 1874. C'est une ville multiraciale, la seule véritable, c'est-à-dire marchant bien, et affichant des communautés nombreuses et paisibles, avec les villes hawaïennes plus prospères. Si les Fijiens sont des guerriers courageux et redoutables à la guerre, c'est pour le reste une population tranquille et tolérante.

Suva présente des Indiens dans leurs commerces divers, fonctionnaires ou policiers, et des Indiennes en sari, des Sikhs en turbans, des Fijiens majoritaires, civils et militaires (il n'y a qu'eux dans l'armée, les tests organisés pour les volontaires étant physiquement trop durs pour que les Indiens les réussissent), des Tongiens, des Samoans, des Polynésiens de Rotuma, des habitants immigrés de Kiribati, des Chinois en nombre grandissant, pas de Japonais ni de Vietnamiens, quelques Européens. Il n'y a ni minarets, ni madrassas, Dieu soit loué. Le marché municipal au petit jour est un festival de couleurs, de langues et d'odeurs dont aucune n'est agressive.

La municipalité est ancienne et fonctionne à la satisfaction générale. Elle réalise ce qu'elle peut avec des crédits insuffisants. La pauvreté se réfugie dans les quartiers excentriques, construits sans grâce et sans planning le long des lignes de crête, les vallons étant utilisés pour des cultures de taros, ce qui est une bonne idée, et le seul cas d'une telle rationalité dans la région.

Port Moresby est une ville récente, qui s'est développée anarchiquement à partir de l'indépendance, prenant appui sur un quartier européen, un marché papou ouvert aux pirogues venues des autres îles et de tout le long de la côte orientale et un village *motu* sur pilotis. Le calcul australien d'opposer les *Motu*, dont on craignait la domination sur la ville, aux populations venues des premières montagnes, à 30 km de là, s'est révélé déplorable, créant beaucoup trop tôt un chômage institutionnel et introduisant du coup une violence qui en fait la ville la moins sûre de la région. On y tue quotidiennement. La police est souvent corrompue et vendait ses armes il n'y a pas longtemps.

Curieusement, comme à Tananarive à Madagascar et pour les mêmes raisons, tout ce qui bénéficie d'une fonction ou d'un poids dans le système se cache derrière des barrières métalliques fermées la nuit, des projecteurs balayant constamment les abords de la résidence ainsi protégée et des vigiles armés patrouillant la concession.

Honiara est une petite bourgade à bâtiments bas, étalée le long de la côte dans la partie la plus fortement tenu et le plus longtemps par les forces japonaises en position dominante, en haut d'une falaise née d'une faille, perpendiculaire à la côte, du haut de

laquelle ils tiraient à la mitrailleuse en bas sur les marines américains, qui avaient débarqué dans un marécage, plusieurs kilomètres trop à l'est par rapport au point prévu, l'officier de marine commandant les opérations s'étant trompé dans l'interprétation des photographies aériennes collées et se recouvrant l'une l'autre d'un tiers qui lui avaient été fournies.

Cette fragilité semble s'être reportée sur la ville, qui a été déchirée par une guerre civile entre les immigrés de l'île voisine de Malaïta qui avaient pris de force les armes de la police urbaine et se battaient contre les habitants de l'île de Guadalcanal protestant contre le poids trop grand des Malaïta dans la ville et les postes créés dans le cadre de celle-ci, et leur tendance à occuper des terres appartenant aux maîtres traditionnels de l'île. Le développement de la ville en a été bloqué, d'autant que le quartier chinois a été incendié au cours d'une émeute prévisible, les Salomonais ne supportant plus ce qu'ils appelaient l'arrogance des commerçants chinois liés à Taiwan, pire que celle des Anglais, me disait-on, Chinois qui seront évacués par des avions envoyés par Pékin. On m'avait annoncé comme certain l'incendie de *China town* dix ans auparavant. On dit aussi que certains Chinois ont payé des jeunes Mélanésiens pour aller incendier les biens d'autres Chinois.

Tout est possible dans la région. A Nouméa, un des principales maisons de commerce de la place, mal gérée et prêt de la faillite, a été incendiée par de jeunes Mélanésiens avinés, payés par les propriétaires, pour toucher l'argent de l'assurance, récemment négociée avec une maison allemande voulant s'implanter dans la région. Une

maison française se serait méfiée.

Comme le Vanuatu et la Nouvelle Guinée, les îles Salomon sont en zone rouge par rapport au paludisme. Y mettre sur pied un tourisme européen, ou japonais, ou chinois est du point de vue médical criminel et cela se paiera, comme le tourisme au sud du Sénégal, par des centaines de morts de primo-infestation.

Port-Vila est au premier abord une jolie petite ville enchâssée dans la verdure. Si l'on pousse l'investigation plus profond, on tombe sur des quartiers pauvres d'immigrants des diverses îles, au chômage institutionnel. Le port est peu développé, n'étant qu'un des lieux de collecte de produits tropicaux (coprah, cacao, café), l'autre, plus important parce que mieux placé par rapport à un plus grand nombre d'îles, étant Luganville à Espiritu Santo.

Nouméa, anciennement Port de France, puis Port Napoléon, est une création militaire dans l'éventualité d'une guerre avec l'Angleterre, pour disposer d'une base en face de l'Australie. On disait, dans un romantisme militaire peu raisonnable, Nouméa «est un pistolet braqué sur l'Australie», déclaration on ne peut plus ridicule. Mais la France n'a jamais réellement mis les moyens pour rendre cette base crédible, d'autant que la politique vis-à-vis de l'Angleterre est passée de l'antagonisme à l'alliance.

On s'est retrouvé avec une base qui ne servait à rien et Paris à réduit les crédits au strict minimum. La colonisation agricole européenne, introduite pour nourrir la garnison et les établissements pénitentiaires, du coup ne servait plus à rien non plus et dépérisse lentement.

Les deux mamelles de l'économie ont été d'une part la spéculation foncière, les terres extorquées, volées ou confisquées aux Canaques se vendant à des prix sans véritable relation avec leur valeur exacte, dans un pays où seuls 3, 5 % de la surface émergée sont classés comme terres arables. D'autre part l'économie minière, essentiellement fondée sur l'exploitation du nickel.

Une usine a été construite en dehors de la ville, qui a été rattrapée par le développement de l'agglomération urbaine, qui contient aujourd'hui la moitié de la population de l'archipel. L'ennui actuel est qu'elle pollue, surtout la nuit, ce qui s'ajoute à une pollution automobile chaque jour plus pesante, l'un et l'autre facteur aboutissant à une des villes les plus polluées au monde. On devrait organiser le tourisme à distance de la ville, de façon à éviter le retour de bâton quand la pollution urbaine deviendra un fait connu de tous.

La ville elle-même ne présente aucun monument de quelque intérêt architectural que ce soit. Ce sont des bâtiments militaires du XIX^e siècle, solides, fonctionnels et sans charme. La qualité esthétique des bâtiments modernes est meilleure à Pape'ete. On construit des horreurs à Nouméa. La destruction de la plus grande partie des arbres qui avaient fait la réputation des avenues de la ville avant guerre, ce que Pape'ete n'a pas copié heureusement, constitue Nouméa en ville quelconque, où des bâtiments quelconques montent à l'assaut de collines pelées. Le manque d'arbres et de jardins (le parc du gouverneur a été transformé en parking) fausse la perspective dans une rade qui pourrait être belle, si les sols n'étaient si infertiles.

La qualité des relations intercommunau-

tés n'est pas ce qu'on pourrait espérer d'un pays français, même si les mariages entre Européens et Canaques se multiplient aujourd'hui. Les gens de différentes origines tendent trop à ne se frotter entre eux que par les marges. On obtient des communautés plus ou moins imperméables et qui se craignent mutuellement. Heureusement, une communauté métisse est née, qui augmente constamment en nombre et en poids social et politique et dont le seul avenir crédible est dans de meilleures relations inter-communautaires. Mais, pour le moment, le «destin commun» reste un fantôme éloigné et fragile.

(Oram 1968)

(Walsh 1972)

(Coiffier 1985)

(In search of a home 1987)

(Guiart 1996)

(Pabouty 2001)

Vietnamiens — Connus sous les noms de Tonkin, Tonkinois, «Chinois» même pour ne pas dire Indochinois, trop long, les Vietnamiens sont venus par petits groupes très tôt, à Nouméa, puis entre les deux guerres par centaines de soi-disant engagés, ramassés de force, au hasard, dans les rues ou les cafés d'Haïphong, par un recruteur de métier ressuscitant le système ancien de la «presse» de la Marine Royale. Les premiers ont créés des dynasties de commerçants, les suivants ont été utilisés dans les mines de nickel, de chrome ou dans les plantations au Vanuatu. Ils ont souvent été maltraités par des employeurs brutaux, en particulier au Vanuatu où certains planteurs pratiquaient des sévices sexuels vis-à-vis des femmes, ce qui a fait qu'on a dû leur en-

lever leur main-d'œuvre.

Après 1945, les pseudo accords d'engagement n'ayant plus de base légale, ils seront libres de leurs déplacements et de choisir leur activité économique. Ils deviendront souvent de petits commerçants et artisans. Ceux qui resteront à la mine, à leurs conditions cette fois, faisaient passer des fonds en Indochine au bénéfice du Viet-Minh par l'intermédiaire d'une banque californienne, la *Wells Fargo Bank*, une banque en sous main à majorité de capitaux chinois de la diaspora.

Les commerçants à Nouméa, réussissant bien de par leur capacité de travail, commirent l'erreur de prendre comme aides des femmes blanches, ce qui provoquera l'indignation de la part la plus raciste de la population européenne. Leur maintien en Nouvelle Calédonie impliquant leur inscription sur les listes électorales, les hommes politiques de la droite locale, dont le sénateur du moment, financeront un mouvement clandestin pour les chasser au moyen d'une série d'attentats à la dynamite.

Après moultes tergiversations, et des négociations avec Hanoï, on trouvera un navire et on financera le retour au Nord Vietnam de tous les volontaires, c'est-à-dire de toute la vieille génération et presque tous ses enfants. Une petite minorité catholique restera. Ceux qui s'en allaient avaient reçu pour instructions de ramener au Nord Vietnam autant de camionnettes Peugeot bâchées que possible. La vieille génération avait ce qu'elle désirait, mourir dans son pays. La jeune génération s'adaptera et, du fait de son très bon niveau d'instruction, réussira bien.

Après la chute de Saïgon, on aura une nouvelle immigration issue de la bourgeoi-

sie du Sud-Vietnam, Nouméa servant souvent d'étape en direction de la France. Le recrutement de cette immigration a été pour une part le résultat de l'activité du navire l'*Île de Lumière* au large des côtes du Sud Vietnam.

(Robineau 1975)

(Dong Sy Hua 1993)

(Guiart 2012d)

Volcans — L'Océanie est une des régions les plus volcaniques du monde habité, créant une instabilité constante de la croûte terrestre, parce qu'il s'agit d'un volcanisme jeune, et rarement d'un volcanisme éteint. Des îles se trouvent en plein processus d'exhaussement ou le contraire en permanence. Elles éclatent, créant des *caldera* plus ou moins envahies par la mer, ou présentent un volcanisme actif contrôlé, qui augmente constamment la surface des îles sans présenter de danger pour les humains.

Ces derniers s'adaptent, à leur bénéfice ou à leur détriment selon le cas (Rabaul, la capitale de la Nouvelle Bretagne et ancienne capitale de la Nouvelle Guinée allemande, a dû être évacuée après trois quarts de siècle d'existence). Des milliers de vies peuvent ainsi être perdues ici, aucune là. En Papouasie, le mont Lamington a explosé au cours des années 50, au prix de 30.000 morts insulaires.

La côte nord de la Nouvelle Guinée, entre Aitape et l'embouchure du Sépik, est l'objet de *tsunami* à répétitions, provoqués par le volcanisme sous-marin au large.

L'île nord de la Nouvelle Zélande est parsemée de manifestations volcaniques ouvertes, en général prévisibles, qui n'ont pourtant détruits aucune ville. L'île du Sud,

sujette aux tremblements de terre liés à ce volcanisme, connaît des catastrophes destructrices de villes modernes entières, telle Christchurch en 2011, depuis sa fondation une des villes les plus fières de son anglicité et des plus intolérantes vis-à-vis des Maoris.

Une des conséquences de ce volcanisme jeune est que, contrairement à ce qui est enseigné dans les manuels de géographie du primaire et du secondaire, les sols volcaniques «jeunes» sont dits non évolués et sont par conséquent souvent complètement infertiles. Il faut y ajouter, à grands frais et à grand travail, et du sable coquillier et des détritux végétaux pour compenser, et cela pendant fort longtemps. Les engrais modernes ne font d'effet que lentement sur un support aussi peu favorable à la culture, si on ne se donne pas la peine de transformer par ailleurs les qualités physiques de sols trop facilement imperméables.

Un film récent diffusé par l'émission Thalassa, pris à Matupit, à côté de la ville disparue sous la cendre de Rabaul, ville allemande qui avait peu changée comme si l'on hésitait à y investir, montre une adaptation étonnante des hommes et des animaux au conséquences d'un volcanisme strombolien.

Les mégapodes, oiseaux maçons, sont arrivés en masse, considérant apparemment que le volcan avait fait le travail pour eux et enfouissant leurs œufs dans la cendre constamment tiède.

Trois jours par semaine, les habitants revenus, une fraction de la population précédente, envoyait ses hommes de l'autre côté de la baie, au pied du cratère, creuser à leurs risques et périls les trous profonds où les mégapodes avaient enfoui leurs œufs, les

ramenant à leurs femmes qui les commercialisaient à deux niveaux, celui du village où la monnaie courante était en œufs de mégapode, entre femmes, et à la ville nouvelle plus lointaine derrière une ligne de collines la mettant en dehors de l'atteinte du volcan, où elles les vendaient au marché. Les œufs de mégapodes rapportaient plus qu'autrefois le coprah ou le cacao.

C'est ainsi que j'ai trouvé la réponse à la question que je me posais innocemment, qu'étaient devenus les habitants de Matupit, depuis que l'anthropologue anglais Epstein avait décrit leur vie et leur organisation dans le plus grand détail. Le Matupit étudié par lui avait disparu, avec sa tenure foncière écrasée sous la cendre. Un nouveau Matupit, visiblement en situation précaire, regroupait quelques familles aventureuses qui se déclaraient satisfaites de leurs gains financiers actuels. Il n'était plus question de tenure foncière. La terre exploitée appartenait aux mégapodes, qu'il fallait protéger pour qu'ils continuent à enfouir leurs œufs dans la cendre du volcan.

(Aubert de la Rüe 1944)

(Lardy, Wallez et Bani 2009)

Von den Steinen, Karl — Un savant allemand dans toute l'acception du mot, modeste, efficace et entêté dans la poursuite de ce qu'il cherche (1855-1929). Sa carrière scientifique aura été essentiellement Mésopotamienne et Sud-américaine. Il nous intéresse par les Marquises. Il aurait fait un premier séjour océanien aux îles Samoa, Tonga et Fiji.

Il avait compris qu'il fallait recueillir toutes les variantes d'une tradition et pas seulement un seul texte. Mais il analysait en prenant pour système de références les doc

trines solaires du savant allemand Frobenius, ce qui aboutit à des commentaires impossibles à retenir aujourd'hui.

Ses interprétations usant du recours à des facteurs de la sociologie locale sont beaucoup plus intéressantes. Il avait compris qu'un texte complet, comportant les éléments de connaissance traditionnelle qu'il doit comporter, était plus utile scientifiquement qu'une séance de réponses à des questions maladroitement.

L'ensemble des textes qu'il a enregistré aux Marquises constitue le corpus le plus complet pour l'époque, dont une grande partie dans la langue vernaculaire. L'idée qu'il aurait appris la langue marquisienne en vingt jours effraie, on n'apprend pas une langue en un tel laps de temps, même sur un bateau, on apprend à baragouiner, ce qui peut rendre service et n'être, plus rapidement cette fois, que la première étape d'une meilleure connaissance. Selon mon expérience, on apprend d'abord à séparer les mots, puis à comprendre ce qui est dit, par le maniement des substantifs déclinés comme des verbes, au travers de pronoms possessifs qui différencient des classes de mots, ensuite seulement à commencer à parler.

Mais en se reportant à son texte lui-même il s'agit de six mois, cela devient concevable. Ses textes sont aussi bons que possible pour l'époque, quoique inégaux de valeur.

En effet, depuis Adolphus Elkin, Maurice Leenhardt et Douglas Oliver, on sait aujourd'hui que la clé d'un texte vernaculaire de la tradition orale n'est pas le récit littéraire, quelque soit sa qualité selon nos critères, mais la richesse d'information

transportée par le texte, dont au premier chef la toponymie. De ce point de vue, certains textes la comportent, d'autre pas.

Le problème qui naît alors est celui de l'interprétation de cette toponymie, et là les six mois ne suffisent pas. Il faut savoir exactement quel est la valeur de chaque toponyme, par rapport à la tenure foncière (qui détient le droit de cultiver et même de marcher en tel ou tel point, à qui appartient tel sentier ou est-ce une route à valeur plus générale où les membres de plusieurs groupes de descendance sont habilités à passer), par rapport à la valeur des sols et sa traduction dans la technique agricole choisie, par rapport aux prières à prononcer ou aux offrandes à déposer ou aux interdits à respecter, ne pas parler, marcher doucement, marcher courbé, ne pas avoir de femme ou d'enfants avec soi, ou le contraire, danser à un certain endroit, etc.

Ce travail peut encore être entrepris, au moins en partie, ce qui permettrait d'avancer dans la compréhension du texte, pour s'attaquer à la part implicite qui existe toujours à travers les énoncés pratiqués entre les insulaires, qui sont censés connaître la valeur exacte de chaque point dans l'espace. Nous n'arrivons à y toucher de manière sérieuse que de temps à autre.

Les textes de von den Steinen constituent ainsi une étape, une marche déjà nouvelle pour l'époque, vers l'atteinte de la sagesse océanienne, celle qui transporte sa connaissance au fil de récits que nous classons comme œuvres littéraires, elles le sont, mais sont aussi normalement, entre Océaniens, tout-à-fait autre chose. La découverte d'un carnet de notes marquisien de Von den Steinen, conservé dans sa famille, va permettre une nouvelle édition du mythe de

Kena dont le savant lui même donnait le commentaire suivant :

«A propos de plusieurs processus de tatouage, il me semble que la description dont j'ai enregistré mot à mot la traduction à Atuona à propos de la légende de Kena, le héros qui se distinguait par sa magie, en une source plus sûre que l'information obtenue par des questions. Le tatouage de tout le corps ne demande là que sept jours. Nous obtenons là un tableau explicite de la succession des différentes opérations. Nous pouvons mentionner que les noms des personnages principaux de la légende de Kena avec son épouse Tefio et Tiu, se retrouvent dans quelques motifs de tatouage : *vaiokena*, *vaiotefio* (l'eau ou le bain de Kena, de Tefio), *aniatiu* (le ciel de Tiu).»

Pour l'étude remarquable des tatouages, et celle de la sculpture marquisienne, on se reportera en attendant une meilleure traduction à l'édition française imprimée par les soins du gouvernement local.

(Von den Steinen 2005)
(informations de Denise et Robert Koenig, qui suivent de près le dossier de cet illustre océaniste et ont le contact avec sa famille)

W

Wallis et Futuna — Ces îles jouent par rapport à Nouméa, le rôle de Samoa par rapport à Auckland, la moitié de leur population est à Nouméa, où l'adaptation n'a pas été facile et les tensions, sinon les affrontements avec les Mélanésiens et parfois les Européens ont été fréquentes, tensions exploitées par les hommes politiques européens.

Mais, au point de départ, la cérémonie

du kava, dans toute sa splendeur, a fasciné les observateurs occidentaux quels qu'ils soient, depuis le père Patrick O'Reilly jusqu'au moindre gendarme. Chacun a voulu y aller de sa description. Mais aucun homme ou femme de lettres n'a encore imaginé d'y situer le moindre ouvrage.

La complexité proclamée du système du *sau*, dominant l'île par le moyen de pseudo ministres, traduction pauvre d'une réalité traditionnelle chatoyante, a défié les esprits qui se croient cartésiens.

Certains spécialistes auto proclamés qui écrivent des choses répétitives sur ces îles, se contentent de plagier en grosse lettres, cela se voit trop, la description de l'américain Edwin Burrows, qui reste l'auteur classique sur ces îles. La littérature orale wallisienne et futunienne est particulièrement riche, mise au jour par Burrows, puis plus récemment par Raymond Mayer qui en a organisé enfin une collecte raisonnée.

(Burrows 1936, 1937)
(Mayer et Nau 1976)
(Mayer 1989)
(Frimigacci 1990)
(Simiutoga 1992)
(Vienne et Frimigacci 2006)
(Moïse-Faurie 2006)
(Mayer et alia 2006)

F. E. Williams — Le second *government anthropologist* de Papouasie (1893-1943). En dehors de la *Vailala Madness*, qui était la première monographie, ou pseudo monographie, tant cet auteur était un tenant de la loi et de l'ordre, d'un mouvement prophétique papou, il a écrit parmi ce qui reste les meilleures choses portant sur des groupes papous encore en bon état,

bien meilleures que la floppée de monographies américaines de ces dernières années, dont les auteurs font souvent preuve d'une très grande naïveté, alliée à une très grande ignorance du dossier et un manque complet de formation au terrain. Il n'existe pas de formation au terrain où que ce soit aux Etats-Unis.

F. E. Williams avait étudié l'anthropologie à Oxford, ce qui le mettait aux antipodes de Bronislaw Malinowski. Il prendra cependant plus tard contact avec lui, une fois sa carrière affermie, l'administrateur de la Papouasie, sir Herbert Murray, détestant le génial et incommode Polonais. Williams ne cherchera pas de carrière académique, quoique son travail lui vaudra une maîtrise de l'université d'Adelaïde en Australie du Sud, puis un doctorat d'Oxford. Piètres honneurs. La seule Nouvelle Guinée sera sa vie.

Il écrivait de manière objective, de façon claire, sans le moindre jargon, ce qui ne l'empêchait pas de poser sans le dire des problèmes théoriques importants que Malinowski ou Radcliffe-Brown n'avaient pas toujours su voir. Son expérience lui avait fait concevoir qu'aucune culture ne constituait un ensemble globalement cohérent, mais que certaines parties s'autonomisaient en fonctionnant indépendamment du reste de la culture, et par exemple tout ce qui touchait à l'expression dans la langue parlée; ou n'étaient pas vraiment intégrés à la manière dont les «fonctionnalistes» tendaient à le supposer.

Mon expérience de sociétés différentes montre que, d'une part la société insulaire peut entrer en résistance en devenant pour une part souterraine, de façon à ce que ni les missionnaires, ni les officiels blancs ne soient au courant de ce qui se passe, d'autre

part accepte la disparition d'institutions présentées comme essentielles à sa survie, mais qui ne le sont pas, et qui pouvaient être d'introduction relativement récente (les hiérarchies de grades au Vanuatu).

(F. E. Williams 1928, 1930, 1935, 1940)

Révérénd John Williams — La *Légende Dorée* protestante veut que le révérend John Williams, ancien ouvrier d'une fonderie, missionnaire *London Missionary Society* dans le Pacifique, établi dans un premier temps à Raiatea, ait construit lui-même, avec les Tahitiens, le navire missionnaire avec lequel il visitera les îles Cook et Samoa, s'établissant à Rarotonga (1796-1839).

Il semble que le navire construit, le *Messenger of Peace*, ait coulé. Williams retournera en Angleterre pour écrire et publier ses travaux et reviendra sur un navire neuf, plus grand, le *Camden*, avec lequel il poursuivra ses efforts pour la christianisation toujours de nouvelles îles par le moyen d'évangélistes tahitiens à Rarotonga et Samoa, puis d'évangélistes samoans et rarotongiens au Vanuatu, en Nouvelle Calédonie et aux Îles Loyalty. La *LMS* aura recours par la suite à des évangélistes loyaltiens en Papouasie et aux îles du détroit de Torrès, où l'on trouve encore, établies là, des familles de ces missionnaires insulaires.

John Williams sera tué par vengeance pour des assassinats d'insulaires par les équipages de navires santaliers. La tradition missionnaire veut qu'il ait été la victime de cannibales. Ceci est une fausse information.

Le révérend Williams a été assassiné avec un collègue à Eromango, au sud Vanuatu. Il n'y a aucun cannibale dans tout le

Vanuatu. Mais toujours cette volonté constante, depuis le début, de faire passer les insulaires pour des cannibales et en premier lieu les Tahitiens.

Les Européens voulant absolument avoir des cannibales sous la main comme convertis, on leur racontera bien volontiers des histoires de cannibales d'autant qu'un cannibale converti valait plus qu'un insulaire non cannibale, les missionnaires étant plus généreux vis-à-vis des cannibales convertis et en particulier leurs épouses qui se faisaient photographier plus tard près de leur vieux cannibale préféré.

Ces bons missionnaires étaient si faciles à manipuler, ce n'était vraiment pas la peine de les assassiner.

(J. Williams 1838)

(Prout 1846)

BIBLIOGRAPHIE

Abréviations :

JPS : *Journal of the Polynesian Society*

JPH : *Journal of Pacific History*

JSO : *Journal de la Société des Océanistes*

BSEO : *Bulletin de la Société des Etudes Océaniques*

ORSTOM : *Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer*, aujourd'hui : IRD, *Institut de Recherche en Développement*

JATBA *Journal d'Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée*.

NB. Par conscience, le nom polynésien entier Bernice Pauahi, de la princesse hawaïenne qui a donné son nom au Bishop Museum est conservé à chaque fois, le raccourci B. M. risquant de la faire oublier, et en même temps le drame vécu par son peuple.

Je me suis décidé, au bout d'un moment, de chercher à rendre la bibliographie moins sèche, en racontant à chaque fois que possible, en plus d'éléments analytiques s'ils me paraissaient nécessaires, l'histoire qui pouvait aller avec l'auteur ou son texte lorsqu'elle ne nécessitait pas une rubrique particulière, en particulier pour ne pas multiplier les toutes petites rubriques dans les références précédentes. La bibliographie, devenant ainsi analytique chaque fois que possible, je ne peux pas dire à tout bout de champ «excellent article», ou «excellent ouvrage», ce qui est sous-entendu, sinon il s'agit d'un mauvais texte, mais alors j'explique pourquoi lorsque sa présence me paraît nécessaire.

La plupart des mauvais ouvrages ou articles sont miséricordieusement oubliés, à ne pas confondre avec les articles trop pointus, que je ne pouvais accumuler et qui sont beaucoup plus

souvent bons et qui constituent professionnellement la masse d'où émergent les études plus analytiques qui constituent le fer de lance de l'anthropologie sociale, de l'histoire ou de la linguistique. J'ai volontairement laissé de côté les dossiers qui sont ordinairement traité en utilisant un jargon qui n'aurait rien à faire ici.

Je n'ai pas non plus cherché à être exhaustif, mais à fournir, pour chaque thème traité une bibliographie représentative de la qualité de la recherche disponible. Que telle citation ne soit pas présente ne signifie rien de particulier, sinon je l'aurais donnée avec un commentaire.

Pour faire ce travail, j'ai relu un nombre considérable d'articles et les chapitres des livres qui m'intéressaient plus particulièrement. J'ai eu des surprises, tous ne correspondaient pas à mon souvenir; et j'ai réappris des points que j'avais oubliés, ou découvert d'autres qui ne m'avaient pas frappés à première lecture. J'ai ainsi dû faire évoluer mes jugements dans un certain nombre de cas.

J. Guiart.

A

- Adams, Henry, 1974, *Lettres des Mers du Sud*, Publication de la Société des Océanistes n° 34, Paris.
- ADCK, 2009, *Jean-Marie Tjibaou, Biographie illustrée*, Agence de développement de la Culture kanak, Nouméa (une illustration intéressante, mais les faits relatés ne sont souvent pas exacts dans le détail).
- AFAREP, 2007, *Le rôle des grands-parents dans les familles polynésiennes*, Actes du Séminaire d'Ethnopsychiatrie. Papeete (adaptation par les Tahitiens du discours psychologique, un régal par moments).
- Aitken, Robert, 1930, *Ethnology of Tubuai*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 70, Honolulu.
- Alexandru, Anton-Luca, 1998, «Gregory Bateson (1904-1980), *Anthropologist Biographies*, Indiana University, p. 1-9.
- Allan, Colin, 1951, «Marching Rule, A Nativist Cult in the Solomon Islands», *Corona*, Londres (également *South Pacific* vol. 5 n° 5, Sydney, p. 79-85), (le mouvement dit *Marching Rule* par les Blancs ou *Maasina Rule* par les insulaires de Malaita, n'avait rien d'un «culte». Le mot est là pour suggérer qu'il s'agit d'un mouvement irrationnel, ce qu'il n'était pas, qui doit être réprimé, c'était une affaire de pouvoir revendiqué, parfaitement laïque et parfaitement légitime).
- 1957, *Customary Land Tenure in the British Solomon Islands Protectorate*, Report of the Special Lands Commission, Published by order of his Excellency the High Commissioner for the Western Pacific (comme la plupart des études de l'époque, celle-ci repose sur le concept de la propriété collective exercée par des *land owning groups* et n'imagine pas l'existence d'une tenure gérée par les individus dans un cadre plus complexe).
- Allen, Michael, 1967, «Descent groups and Ecology among the Nduindui, New Hebrides», in : Hiatt, L. R. & Jaya Wardena, éd., *Anthropology in Oceania*, Sydney, p. 1-25.
- 1972, «Rank and Leadership in Nduindui, Northern New Hebrides», *Mankind* vol. 8, Sydney, p. 270-282.
- Alpers, Michael P., 1968, «Kuru : Implications of Its Transmissibility for the Interpretation of Its Changing Epidemiological Pattern», in : *The Central Nervous system*, chap. 14 International Academy of Pathology, Monograph n° 9, Baltimore, p. 234-251.
- Ammann, Raymond, 1997, *Danses et Chants Kanak, Une présentation des danses et des musiques mélanésiennes de Nouvelle Calédonie, dans les cérémonies et la vie quotidienne, du XVIII^e siècle à nos jours*, Agence de développement de la Culture Kanak, Nouméa (l'auteur manifeste une volonté quelque peu malfaisante de s'attaquer à la figure de Maurice Leenhardt, qu'il accuse de

se tromper, alors qu'il ne tient aucun compte des parties musicales publiées par ce dernier. On a un peu l'impression qu'il sert ici d'exécuteur pour autrui).

Angas, George French,

1979a, *Early Paintings of the Maori*, Reed, Auckland (un grand talent au service des Maori de l'époque).

1979b, *Maori Scenes and portraits*, Reed, Auckland.

Annell, Bengt, 1955, *Contribution to the History of Fishing in the South Seas*, Studia Ethnographica Uppsaliensa vol. 9, Uppsala.

Anova, Appolinaire, 2005, *Calédonie d'hier, Calédonie d'aujourd'hui, Calédonie de demain*, Expressions-Mairie de Moindou 2005 (on notera que le titre n'est pas de la main de l'auteur, une publication précédente avait un autre titre : «D'Ataï à l'indépendance», lui aussi pas de la main de l'auteur ; ce manuscrit est constitué de deux textes, écrits à des dates différentes et disant plus ou moins le contraire l'un de l'autre, au fur et à mesure de l'avancée de la réflexion de l'auteur : je sers de bouc émissaire à cette réflexion, ce qui n'est pas très gênant et qui protégeait l'auteur de l'accusation de progressisme. On notera cependant que son utopie personnelle rejoint la vision de la tribu canaque par le PALIKA, en lignée directe pour l'un et l'autre du «séjour paisible» de Maurice Leenhardt).

Arago, Jacques, 1822, *Voyage autour du Monde dans la frégate l'Uranie*, 2 vols et atlas, Leblanc, Paris.

Aramiou, Sylvain ; Euritein, Jean et Kavivioro Georges, sd, *Dictionnaire A'jië-Français*, Fédération de l'Enseignement Libre Protestant, Houaïlou.

Aramiou, Sylvain et Euritein, Jean, 2002, *Pèci i Bwêéyouu Èrijivi, Cahiers de Bwesou Eurijisi*, 1915-1920. Fédération de l'Enseignement libre protestant, Houaïlou, 2 vols (il s'agit d'une recherche linguistique poursuivie avec entêtement dans l'isolement, ce qui amène au choix d'un système

de transcription trop compliqué parce que trop systématique, avec trop de signes diacritiques. Il n'ont pas retenu la leçon que donnait André Haudricourt pour qui, puisqu'on pouvait définir à l'avance le son correspondant à un signe, il était inutile de le compliquer si on pouvait s'en passer : ne pas écrire *é*, s'il est caractérisé au départ comme tel sous la forme *e*, comme à l'habitude d'ailleurs dans la région depuis le linguiste allemand Max Müller, qui avait sur ce point servi de consultant à la LMS.).

Armstrong, E. S., 1900, *The History of the Melanesian Mission*, Isbister, Londres.

Aubert de la Rüe, Edgard,

1944, *Les Nouvelles-Hébrides, Îles de Cendres et de Corail*, Editions de l'Arbre, Montréal (combien on doit regretter que cet honnête homme n'ait pas plus écrit).

1956, «La géologie des Nouvelles Hébrides», *JSO* vol. 12, Paris, p. 63-98.

«Austronesian People», *Wikipedia*.

B

Bailleul, Michel, 2001, *Les Îles Marquises, Histoire de la Terre des Hommes, Fenua Enata, du XVIII^e siècle à nos jours*, Cahiers du Patrimoine, Ministère de la Culture de Polynésie Française, Pape'ete.

Baker, John R.,

1929, *Man and Animal in the New Hebrides*, Routledge, Londres.

1935, «Espiritu Santo, New Hebrides», *Journal of the Royal Geographical Society* vol. 85, Londres, p. 111-187.

Baldwin, B. Father, 1950, «Badaguwai, Songs of the Trobriands Sunset Isles», *Oceania* vol. 20 n° 4, Sydney, p. 263-285 (un article remarquable en ce que les textes des chants comportent toute la topographie et toponymie souhaitables, on n'a pas pu les censurer, et le bon père nous fournit toutes les explications nécessaires, il a eu le temps, lui, pour les acquérir et les accumuler, un article

qu'aucun anthropologue n'aurait pu écrire).

Ballard, Chris,

2001, «A.F.R. Wollaston and the 'Utakwa River Mountain Papuan Skulls», *JPH* vol. 36 n° 1; Canberra, p. 117-126, 1 carte (cette expédition inconnue en France montre les dangers pour les insulaires des initiatives des blancs. Les dizaines d'Européens, de coolies et de soldats devaient devenir un poids sur le pays kanak. Ceux des montagnards insulaires qui ont imaginé de venir loin pour voir ces blancs ont été pris de court au point de vue alimentaire, et se voyant refuser de la nourriture par les membres de l'expédition qui n'en avait pas assez pour la distribuer, sont morts de faim sur la route du retour, hommes, femme et enfants. Les membres de l'expédition qui s'en retournaient les ont retrouvés morts le long du chemin et on a coupé leurs têtes pour les ramener à Londres. Les expéditions qui se sont succédées au cours des années d'après la dernière guerre ont montré qu'entre la côte de la mer d'Arafura et la vraie montagne alpestre existe une zone de collines de plus en plus élevées recouvertes de savanes créées par des siècles de chasse au feu, zone où tout ce qui est nourriture sauvage est difficile à trouver et en faibles quantités).

2003, «La Fabrique de l'Histoire, Événement, Mémoire et Récit dans les Hautes Terres de Nouvelle-Guinée, in : *Les Rivages du Temps, Histoire et Anthropologie du Pacifique*, éd. par Isabelle Merle et Michel Naepels, L'Harmattan, Paris, p. 11-134.

1998, «The Sun by Night : Huli Moral Topography and Myths of a Time of Darkness», in : *Fluid Ontologies, Myth, Ritual and Philosophy in the Highlands of New Guinea*, ed. by L. R. Goldman and C. Ballard, Bergin & Garvey, Westport, Conn. & Londres, p. 67-85.

2006, «The last unknown : Gavin Souter and the Historiography of New Guinea», *Texts and Contexts*, in : *Reflections on Pacific Islands Historiography*, ed. by Doug Munro

and Brij Lal, University of Hawai'i Press, Honolulu, p. 238-249.

sd, «The signature of Terror, Violence, Memory and Landscape at Freeport», in : *Inscribed Landscapes : Marking and Making Place*, ed. by Bruno David and Meredith Wilson, Hawai'i University Press, Honolulu, p. 13-26.

2010, «Watching First Contact», *JPH* vol. 45 n° 1, Canberra, p. 21-36.

Ballard, Chris ; Brown, Paula ; Bourke, R. Michaël & Harwood, Tracy, 2005, *The Sweet Potato in Oceania : a Reappraisal*, Oceania Monographs n° 56, Sydney University (un des très rares ouvrages collectifs qui valent constamment la peine de l'ouvrir, en ce que le dossier a vraiment avancé du fait de cette publication).

Ballard, Chris & Banks, Glenn, 2009, «Between a rock and a hard place: corporate strategy at the Freeport mine in Papua, 2001-2006». In Budy Resosudarmo and Frank Jotzo (eds) *Working with Nature against Poverty: Development, Resources and the Environment in Eastern Indonesia*. Singapore: ISEAS, pp.147-177 (la manière dont la Freeport s'arrange encore, malgré de nombreuses enquêtes montrant sa malfaisance, à toujours montrer qu'elle a le gouvernement indonésien bien en mains).

Bambridge, Tamatoa, 2009, éd., *Le Foncier en Polynésie Française*, Univers Polynésiens, Pape'ete.

Banks, Joseph, Sir, 1896, *Journal of Captain Cook First Voyage on HMS Endeavour in 1768-1771*, Macmillan, Londres.

Barbançon, Louis-José,

2003, *L'Archipel des Forçats, Histoire du Bagne de Nouvelle-Calédonie (1863-1931)*, Presses du Septentrion, Lille (une des rares bonnes thèses écrites sur la Nouvelle Calédonie et où apparaît la pâte humaine. L'auteur a parfaitement raison dans tout ce qu'il expose).

2008, *Il y a vingt cinq ans : le gouvernement Tjibaou (18 juillet 1982 —18 novembre*

1884), ADCK, Nouméa.

Barnett, Homer, 1949, *Palauan Society*, University of Oregon Press, Eugene.

Barrau, Jacques,

1956, *L'agriculture vivrière autochtone de Nouvelle Calédonie*, Commission du Pacifique Sud, Nouméa (une enquête réalisée sous ma supervision, j'ai décidé des lieux où il devrait travailler et organisé son séjour à chaque fois ; il n'a pas séjourné plus de dix jours en chacun des trois points choisis, dans des villages canaques et mangeant de la nourriture canaque. Il n'a jamais recommencé, s'arrangeant par la suite pour être logé chez un fonctionnaire ou missionnaire européen et revenir à temps pour le whisky vespéral, ou *la cup of tea*. Je tends à penser qu'il y avait à cela un raison médicale cachée, liée à ses jambes, mais il ne parlait jamais de ses problèmes de santé).

1958, *Subsistence agriculture in Melanesia*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 219, Honolulu (un travail rapide, comme tout ce que tentait Barrau à cette époque, qu'il a utilisé, comme le suivant, pour se faire désigner comme directeur du Bishop Museum : mais sa stratégie a raté, il n'a pas été choisi, de même qu'il n'a jamais réussi à devenir professeur titulaire, il s'était fait trop d'ennemis, résultat pour lequel sa seconde épouse canadienne l'a fortement aidé tant elle était limitée et intolérante. C'était fort dommage, Barrau avait du talent, qu'il n'a pas su mettre en œuvre tant il acceptait la domination de ses épouses successives).

1959, «The Sago Palms and Other Food Plants of Marsh Dwellers in the South Pacific Islands», *Economic Botany* vol. 13 n° 2, sl, p. 151-162 (un article utile à lire).

1961, *Subsistence agriculture in Polynesia and Micronesia*, Bernice Pauahi Bishop Museum 223, Honolulu.

1970, «La région Indo-Pacifique comme centre de mise en culture et de domestication des végétaux», *JATBA* vol. 17 n° 12, Paris, p. 487-503 (tout ce qui est exposé dans cet

article de compilation, où Barrau s'érige en arbitre scientifique, m'avait déjà été expliqué par André Haudricourt, plusieurs années auparavant. Tout cela est archi connu des botanistes spécialistes de la région Asie-Pacifique. C'est dire que de tels articles, qui peuvent tromper des lecteurs non au courant des dossiers, ceux qui sont informés sont en petit nombre à la surface du globe, n'apportent rien de marquant. C'est du journalisme populaire honnête, sans originalité particulière, exploitant les travaux des autres).

Barth, Fredrik, 1975, *Ritual and Knowledge among the Baktaman of New Guinea*, Universitetslagger et Yale University Press, Oslo et New Haven.

Barton, F. R., 1910, «The annual trading expedition to the Papuan Gulf», in : C. G. Seligmann, *The Melanesians of British New Guinea*, Cambridge University Press, p. 96-121 (cette description du *Hiri* est si bien réalisée que personne depuis n'a osé se lancer sur le dossier à nouveau, pourtant le plus beau dossier d'économie traditionnelle, et en fait d'économie tout court, qu'on puisse trouver dans la région).

Bateson, Gregory

1932a, «Further notes on the snake-dance of the Baining», *Oceania* vol. 2, Sydney, p. 334-341 (le témoignage d'un échec).

1932b, «Social Structure of the Iatmul people of the Sepik River», *Oceania* vol. 2, Sydney, p. 245-291, 401-453, 5 et 6 p. pl. photos (un problème de détail, mais lancinant, doit-on écrire Iatmul avec un ü ou Iatmul ? Je n'ai pas la solution).

1936, *Naven, a survey of the problems suggested by a composite picture of the culture of a New Guinea tribe*, Cambridge University Press (un des très grands ouvrages de l'anthropologie océanienne ; la description anthropologique est une des meilleures qui soient, l'interprétation proche du terrain aussi, mais quand il veut se placer à un niveau supérieur de conceptualisation, il a tendance à s'embrouiller entre son épouse Mar-

- garet Mead et les idées fortement exprimées des amies intellectuelles de celle-ci).
- Bateson, Mary Catherine, 1984, *With a Daughter's Eye, A Memoir of Margaret Mead and Gregory Bateson*, William Morrow, New York (on y voit vivre au jour le jour deux des grands personnages de l'anthropologie mondiale, traduisant chacun à sa manière le complexe de la grande coquette).
- Bauc, Trutue, 1951, «Quelques renseignements sur la fabrication d'une nasse *thitr*», (signé : un indigène de Lifou), *Etudes Mélanésiennes* vol. 5, Nouméa, p. 64-68 (le seul texte traitant de l'usage en Océanie des radeaux propulsés à la godille par une ouverture centrale, utilisés pour aller relever les nasses au large ; mais il existe une autre description, d'un auteur européen, celle-ci traitant des radeaux de l'île Melville, au nord-ouest de l'Australie).
- Baudoux, Georges, 1928, *Légendes Canaques*, Préface de Lucien Lévy-Bruhl, Riedert, Paris (le côté canaque est méprisant et colonial, accusant sans preuves, mais l'homme était plutôt gentil et modeste : quand je suis allé le voir sur la recommandation de Maurice Leenhardt, il m'a expliqué qu'il savait trop peu de choses pour que cela vaille la peine que je les écoute ; il ne s'était pas trompé, il voyait le monde changer autour de lui, dans la vallée de Houailou où il s'était retiré, et n'avait pas la réponse).
- Beaglehole, Ernest and Pearl, 1938, *Ethnology of Pukapuka*, Bernice Pauahi Bishop Museum Press Bulletin 150, Honolulu (Ernest Beaglehole est surtout connu pour ses monumentales éditions critiques des journaux de bord du capitaine James Cook).
- Beauvisage, G., 1901, *Genera Montrouzierana Plantarum Nova Caledoniae*, Librairie Bailière et Fils, Paris.
- Bechtol, Charles, 1962, «Sailing Characteristics of Oceanian Canoes», in : *Polynesian Navigation, A Symposium on Andrew Sharp's Theory of Accidental Voyages*, edited by Jack Golson, Polynesian Society Memoir n° 34, Wellington.
- Beckwith, Martha W., 1949, «Function and Meaning of the Kumulipo Birth Chant in Ancient Hawaii», *Journal of American Folklore* vol. 62 n° 245, sl, p. 290-93.
- 1972, *The Kumulipo, A Hawaiian Creation Chant*, University of Hawaii Press, Honolulu (je n'ai jamais eu ce texte entre les mains, un des grands textes de la région).
- Behrmann, Walter, 1922, *Im Stromgebiet des Sépik, Eine Deutsche Forschungsreise in Neuguinea*, August Scherl, Berlin., ill.
- Beier, Uli, ed., 1972, *The Night Warrior and Other Stories from Papua New Guinea*, The Jacaranda Press, Milton, Qu. (le couple allemand Beier a joué un rôle très positif en groupant des vocations autour d'une vision très professionnelle de l'art, et en provoquant d'autres vocations d'écrivains papous. J'ai regretté son départ, dont je ne sais pas la raison).
- 1974, *Niugini lives*, Jacaranda Press, Milton, Qu.
- Bell, F. L. S., 1953, «Land Tenure in Tanga», *Oceania* vol. 24 n° 1, Sydney, p. 28-57.
- Belshaw, Cyril, 1955, *In Search of Wealth, A Study of the Emergence of Commercial Operations in the Melanesian Society of South-eastern Papua*, American Anthropologist vol. 57 n° 1 part 2 Memoir n° 80, sl (le seul bon travail de l'auteur, ancien administrateur britannique sur Malaita, aux Salomons, licencié pour avoir paniqué devant une manifestation des insulaires et évacué son poste. Son père était un économiste néo-zélandais connu internationalement. Accusé d'avoir tué son épouse en Suisse, il sera acquitté pour manque de preuves, une lettre d'appui de Claude Lévi-Strauss en sa faveur étant dans le dossier : on trouve de tout en ethnologie. Le défaut de Belshaw est qu'il n'avait aucune formation en anthropologie, il s'y était mis comme ça, pour retomber sur ses pieds, et cela s'est vu tout au long de sa carrière, certain de ses écrits sont mal informés

- et médiocres, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des prétentions théoriques, toujours insuffisamment documentées).
- Bensa, Alban et Rivierre, Jean-Claude, 1976, «De quelques genres littéraires dans la tradition orale paicî (Nouvelle Calédonie)», *JSO* vol. 32 n° 50, Paris, p. 31-66, 1 carte (excellent article à une période de collaboration aisée à l'intérieur d'une formation CNRS dont j'avais la direction, avec la coopération d'André Haudricourt ; l'essentiel de l'article est constitué de textes vernaculaires nouveaux traduits et commentés).
- 1982, *Les Chemins de l'Alliance, L'organisation sociale et ses représentations en Nouvelle-Calédonie*, SELAF, Paris (cet ouvrage, en dehors de parties portant sur l'île d'Ouvéa où les auteurs ne sont pas allés, moi si, et destinées à m'être désagréables, sans y parvenir, est le résultat d'un travail en séminaire sous ma direction à l'E.P.H.E., Ve Section, et d'un travail de terrain financé par une Recherche Coopérative sur Programme CNRS dont j'avais la direction, ce que les auteurs évitent de préciser, d'autant que c'est moi qui les ait recrutés. Je n'ai jamais su la raison de la volte-face de ces auteurs à mon égard, je l'ai toujours attribué à un orgueil plus fort que la réalité ne le justifiait).
- Bergman, Sten, 1956, *My father is a Cannibal*, Robert Hale, Londres (l'exploration en Nouvelle Guinée Occidentale à la mode suédoise)
- Bernazik, 1955, *Südsee, Travels in the South Seas*, Constable, Londres (écriture trop rapide d'un ethnographe nazi, dont on dit qu'il devait devenir le *Gauleiter* des colonies allemandes d'après-guerre, après le triomphe nazi, mais très belles photographies).
- Berndt, Ronald M., 1948, «Badu, the island of the spirits», *Oceania* vol. 19, Sydney, p. 93-103, 1 p. pl. photos.
- 1951, *Kunapipi, A study of an Australian aboriginal religious cult*, F. W. Cheshire, Melbourne (presque son meilleur ouvrage).
- 1958, «Some methodological considerations in the Study of Australian Aboriginal Art», *Oceania* vol. 29 n° 1, Sydney, p. 26-43, bibliographie.
- 1962, *Excess and Restraint, Social Control among a New Guinea Mountain People*, University of Chicago Press (cet ouvrage a été fortement critiqué, Berndt, spécialiste des aborigènes d'Australie, n'ayant aucune expérience de la Nouvelle Guinée et la communication s'établissant en pidgin que les montagnards parlaient mal et lui aussi, pouvant aboutir à des incompréhensions totales ; Berndt est ici le premier à mettre en avant le cannibalisme mortuaire, mais il travaille chez les Fore et ne traite pas du *kuru*, et même pas de la maladie en général, ce qui est à tout le moins bizarre ; ce texte n'aura pas d'influence).
- Berndt, Ronald & Berndt, Catherine, 1948, «Sacred figures of ancestral beings in Arnhem Land», *Oceania* vol. 18 n° 4, Sydney, p. 309-326, 2 p. pl. photos (le couple Berndt a longtemps été hébergé professionnellement dans un bâtiment préfabriqué relevant de l'université de Sydney. Ils étaient assis l'un en face de l'autre, chacun à sa machine à écrire, chacun fumant et dactylographiant dans le bruit conjoint sans s'occuper de ce que l'autre faisait. On pouvait les regarder, ils continuaient sans s'occuper de vous).
- Best, Elsdon, 1974, *The Maori as he was, A brief account of Maori life as it was in pre-European days*, Dominion Museum, Government printer, Wellington (une mauvaise introduction à la société maori, synthèse des idées coloniales sur la question, Best était un ancien géomètre réalisant les levés topographiques des périmètres retirés successivement aux Maoris).
- 1976 et 1982, *Maori Religion and Mythology*, vol. I et II, Dominion Museum, Wellington (un tenant de la notion de tradition authentique dont il s'estime, à tort, capable de juger).

- 1977, Tuhoë, *The Children of The Mist, A sketch of the origin, history, myths, and beliefs of the Tuhoë tribe of the Maori of New Zealand, with some account of other early tribes of the Bay of Plenty district*, Reed, The Polynesian Society, Wellington (le seul bon ouvrage de l'auteur, parce qu'il y a mis enfin un peu de lui même, émotionnellement parlant).
- Biggs, Bruce,
1960, *Maori Marriage, An Essay in reconstruction*, The Polynesian Society, Wellington.
1974, «A drift voyage from Futuna to Cikobia», (raconté par Sosefo Vaania en Futunien), *JPS* vol 83 n° 3, Wellington, p. 361-365.
- Binney, Judith ; Chaplin, Gillian & Wallace, Craig, 2011, *Mihaia, The Prophet Rua Kēnana and his Community at Maungapotohau*, Bridget Williams Books, Wellington (réédition de 1979 qui était une meilleure mise en page, dans un format plus adéquat, d'un ouvrage attachant, relatant un messianisme maori tranquille, qui fera malgré son absence de prosélytisme l'objet d'une répression policière navrante. Plus tard, le messianisme du pasteur maori Ratana, qui s'envolera comme une trainée de poudre et prendra en compte la majorité électorale du peuple maori (cf. Rongoa Pai 1921), ne fera pas l'objet de répression tant les nombres auraient été importants).
- Black, Robert H., 1956, «The epidemiology of Malaria in the SouthWest Pacific, Changes associated with increasing European Contact», *Oceania* vol. 27 n° 2, Sydney, p. 136-142 (la multiplication des sites de ponte d'anophèles induite par le développement économique).
- Blackie, W. J., 1953, «Soils of the Humid Tropics», *Fiji Society* vol. 3, années 1945, 46 et 47, Suva, p. 14-27 (du bon sens appliqué à un dossier difficile).
- Blackwood, Beatrice,
1935, *Both sides of the Buka passage : an ethnographic study of social, sexual and economic questions in the North-West Solomon islands*, Milford, Londres.
1950, *The technology of a modern stone-age people in New Guinea*, Oxford University Press.
- Blanc, Joseph, Mgr, 1926, *Histoire religieuse de l'archipel fijiien*, Toulon (un ouvrage missionnaire intéressant en ce que le catholicisme mariste, à Viti Levu, s'est superposé à une fracture ancienne de la société fijiienne et a pris en compte tous ceux qui, au sud et à l'ouest de l'île, ne voulaient pas entendre parler de la suprématie de la chefferie établie au nord, sur l'île artificielle de Mbau).
- Bodrogi, Tibor, 1951, «Colonizations and religious movements in Melanesia», *Acta Ethnologica Academiae Scientiarum Hungariae* vol. 2, Budapest, p. 259-292 (article lucide et pionnier).
- Bonnemère, Pascal et Lemonnier, Pierre, 2007, *Les tambours de l'oubli, La vie ordinaire et cérémonielle d'un peuple forestier de Papouasie — Drumming to forget, Ordinary Life and Ceremonies among a Papua New Guinea Group of Forest-Dwellers*, Musée du Quai Branly-Au Vent des îles, Paris (excellent ouvrage, le meilleur à ce jour des deux auteurs).
- Bonnemaison, Joël,
1987, *Tanna, les hommes-lieux*, ORSTOM, Paris (un ouvrage de science-fiction mal ficelé et faux dans tout ce qu'il ne m'a pas emprunté sans donner l'origine de sa connaissance soudaine en ce qui concerne ce qu'il m'a pillé).
- Bonte, Pierre et Godelier, Maurice, 1976, «Le problème des formes et des fondements de la domination masculine. Deux exemples : les Baruya de Nouvelle Guinée, les Bahima d'Ankole», *Les Cahiers du Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes* n° 128, Paris, p. 1-61 (Godelier, qui a brûlé depuis ce qu'il adorait à ce moment là, reprend les accusations des missionnaires de tous ordres, dont les épouses chez les protestants étaient peut-

- être plus dominées que les épouses papoues. Il faudrait au moins donner la parole aux femmes dont on parle. Cette accusation ne présente aucune originalité et ne tient aucun compte de la séparation des tâches entre les sexes qui est la première découverte de l'anthropologie dans la région, mais Godelier n'est pas au courant).
- Borofsky, Robert, 2000, ed., *Remembrance of Pacific Pasts, An Invitation to Remake History*, Hawaii University Press, Honolulu (un des meilleurs ouvrages collectifs de la profession, il y a du très beau linge parmi les auteurs).
- Braïno Kaahwa, Théodore, 2002, *Les cahiers de Theodore Braïno Kaahwa*, présentés par J. Guiart, Le Rocher-à-la-Voile, Nouméa.
- Brewster, A. B.,
1922, *The Hill Tribes of Fiji, A Record of forty years' intimate connection with the Tribes from the Mountain Interior of Fiji, with a Description of their Habits in War and Peace, Methods of Living, Characteristics Mental and Physical, from the Days of Cannibalism to the present time*, Seeley, Ser vice, Londres.
1937, *King of the Cannibal Isles, A tale of early life and adventure in the Fiji islands*, Robert Hale, Londres.
- Bril, Isabelle, 2000, *Dictionnaire nêlêmwanixumwak français-anglais*, LACITO-Peeters, Paris.
- Brongersma, L. D. et Venema, G. F., 1962, *Le cœur inconnu de la Nouvelle Guinée, L'expédition néerlandaise du massif des étoiles*, Plon, Paris (cet ouvrage nous intéresse pas seulement pour l'exploration tardivement réalisée, mais parce que toutes les précautions ont été prises et les hommes équipés, de sorte qu'il n'y a eu aucune perte parmi les porteurs, on les a fait monter à 3.000 mètres sans problèmes alors que l'expédition Gaisseau, par indifférence pour autrui et incompetence, avait eu huit morts de froid : on ne leur avait donné que des sweat-shirts et des couvertures en coton)
- Brookfield, H. C., & Brown, Paula,
1959, «Chimbu Land and Society», *Oceania* vol. 30 n° 1, Sydney, 75 p., 1 carte repl. (cet article contient, enfin, une vraie généalogie)
1963, *Struggle for Land, Agriculture and Group Territories among the Chimbu of the New Guinea Highlands*, Melbourne and Oxford University Press, Londres (ces études successives à cette époque sont traversées d'un facteur d'irréalité parce que fondées sur la notion utopique de *land owning groups*, l'histoire de chaque parcelle n'étant jamais étudiée individuellement, on prend ainsi pour point de départ un *a priori* idéologique).
- Brookfield, H. C. & Hart, Doreen, 1971, *Melanesia, A Geographical Interpretation of an Island World*, Methuen, Londres.
- Brou, Bernard, 1977, *Préhistoire et société traditionnelle de la Nouvelle Calédonie*, Société d'Etudes Historiques de la Nouvelle Calédonie, Nouméa (ce très mauvais livre, le plus mauvais qui ait jamais été écrit sur l'Océanie, par le fait d'une méchanceté volontaire vis-à-vis des Canaques et d'une imagination dépassant toutes les bornes, avait été refusé comme diplôme du CHEAM sur rapport négatif de ma part. Le CHEAM n'étant rattaché à aucune structure universitaire, mais dépendant pour son financement directement du premier ministre, Brou est allé se plaindre auprès de la direction nationale de l'UNR, qui a fait pression sur le cabinet du premier ministre, et l'on a obligé le CHEAM à donner malgré tout son diplôme à Brou, ce qui fait que tous ses autres diplômes successifs, fondés au départ sur un faux, sont dépourvus de valeur réglementaire. Entre autres, Brou avait sali la mémoire de Maurice Leenhardt en prétendant que c'était ce dernier qui l'avait inspiré. A Nouméa, tout le monde l'encourageait dans ses vaticinations historiques pour avoir la paix. On le craignait comme la peste en tant que menteur pathologique : quand il ralliait un groupe politique, il s'empressait

- de provoquer une sécession à son profit).
- Brown, Paul et Cathala, Françoise, 1972, «Le *kuru* : un modèle d'enquête épistémologique pour l'étude des maladies dégénératives du Système nerveux central», *Médecine et maladies infectieuses* vol. 2 n° 12, Paris, p. 459-464 (en m'intéressant au *kuru* et en travaillant sur le terrain au Vanuatu et aux Salomons avec Carleton Gajdusek, j'ai découvert que le dr Françoise Cathala était une de mes cousines éloignées du côté de ma mère, ce dont je me sentais honoré par la qualité de sa recherche).
- Brunton, Ron, 1971, «Cargo Cults and Systems of Exchange in Melanesia», *Mankind* vol. 8, Sydney, p. 115-128 (l'exploitation non achevée d'une idée brillante).
- Buck, Peter H. (Te Rangi Hiroa),
1932a, *Ethnology of Manihiki et Rakahanga*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 99, Honolulu.
1932b, *Ethnology of Tongareva*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 92, Honolulu.
1934, *Mangaian Society*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 122, Honolulu.
1938, *Ethnology of Mangareva*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 157, Honolulu.
1944, *Arts and Crafts of the Cook Islands*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 179, Honolulu.
1950, *The coming of the Maori*, Whitcombe and Tombs, Wellington (ce qui devrait être considéré comme le chef-d'œuvre de l'auteur, mais ne parvient pas entièrement à se hisser à ce niveau).
- Bulmer, Ralph, 1968, «The Strategies of Hunting in New Guinea», *Oceania* vol. 38 n° 4, Sydney, p. 302-318.
- Bulmer, Susan, 1975, «Settlement and Economy in Prehistoric Papua New Guinea, a Review of the Archeological Evidence», *JSO* vol. 31 n° 46, Paris, p. 7-75.
- Bürger, Friedrich, 1925, *Aus Neupommerns dunklen Wälder, Erlebnisse auf einer For- schungreise durch Neu-Guinea, Minden im Wespahlen*.
- Burns, Patricia, 1980, *Te Rauparaha, A New Perspective*, Reed, Wellington.
- Burridge, Kenelm,
1960, *Mambu, A Melanesian Millenium*, Methuen, Londres.
1969, *New Haven, New Earth, A Study of Millenarian Activity*, Basil Blackwell, Oxford (le travail de cet auteur est honnête, sans interprétations imaginatives, il passe bien dans un enseignement universitaire, en l'espèce à l'université de Victoria sur la côte ouest du Canada).
- Burrows, Edwin G.,
1936, *Ethnology of Futuna*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 138, Honolulu.
1937, *Ethnology of Uvea (Wallis Island)*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 145, Honolulu (Burrows est au départ un musicologue, mais c'est aussi un travailleur consciencieux, qui réussit toutes ses enquêtes, mais qui a été beaucoup pillé par des auteurs modernes).
- Burton-Bradley, B. G.,
1965, 1. *L'examen psychiatrique de l'autochtone de Papouasie et de Nouvelle-Guinée*, 2. *Culture et troubles mentaux*, Commission du Pacifique Sud, Nouméa.
1970a, *La psychiatrie et la loi dans les pays en voie de développement, notamment dans le Territoire de Papouasie-Nouvelle-Guinée*, Commission du Pacifique Sud, Nouméa (description de 7 cas que l'auteur assimile à l'*amok* indonésien).
1970b, «The New Guinea prophet, Is the cultist always normal ?», *Medical Journal of Australia* vol 1 n° 17, Sydney, p. 124-129.
- Burton-Bradley, B. G. et Julius, Charles, 1965, *Maladies mentales et Croyances populaires dans certains Villages du District Central de Papouasie*, Commission du Pacifique Sud, Nouméa.

C

- Capell, A, 1962, *The Polynesian language of Mae (Emwae), New Hebrides*, Linguistic Society of New Zealand, Auckland (un exemple de l'activité inlassable de ce bon linguiste, plus facile à vivre que la plupart de ses collègues).
- Capell, A. & Lester, R.H.,
1941-1942, «Local divisions and movements in Fiji», *Oceania* vol. 11, p. 313-341; vol. 12, p. 21-48, Sydney (le texte montrant pour la première fois la non unité culturelle de l'archipel fijien et la position de la partie occidentale, plus proche de la Mélanésie, ayant conservé des institutions matrili-néaires dont la mission méthodiste régnante ne voulait pas entendre parler, les confondant avec un matriarcat aussi théorique qu'inexistant).
1945, «Kinship in Fiji», *Oceania* vol. 15 n° 3, 16 n° 2 et 3, 16 n° 4, Sydney, p. 171-200, 185-195, 234-253, 297-318, 1 carte (il s'agit en réalité d'un inventaire linguistique des termes de parenté couvrant la Mélanésie et la Polynésie occidentale, montrant des parallèles entre Fiji et le Centre des Salomons (Arosi) et le centre du Vanuatu (Efate et les îles Shepherds) et la mise en évidence de l'originalité et des liens mélanésiens de l'ouest de l'archipel et de Viti Levu).
- Caroll, Vern, ed., 1970, *Adoption in Eastern Oceania*, Hawaii University Press, Honolulu (l'adoption comme facteur social de premier plan, on a découvert que les adoptions constituent *grosso modo* un tiers de la population de manière presque constante ; l'étude génétique de la population de l'île de Tongariki, au centre géographique du Vanuatu, a montré que 30 % des adultes et des enfants n'étaient pas les enfants biologiques de leur parents avoués, ce qui pose d'autres questions).
- Caselberg, John, 1975, edited by, *Maori is my name, Historical Maori writings in translation*, John McIndoe, Dunedin (une intéressante et utile compilation).
- Cawte, J. E.,
1964, «Tjimi and Tjagolo, Ethnopsychiatry in the Kalumburu People of West Australia», *Oceania* vol. 34 n° 3, Sydney, p. 170-190.
1966, «Australian Aborigines in mental hospitals», *Oceania* vol. 36 n° 4, Sydney, p. 264-282 (voir Deveureux *infra*).
- Cazaumayou, Sophie, 2007, *Objets d'Océanie, Regards sur le marché de l'art primitif en France*, L'Harmattan, Paris (ce travail utile est incomplet du fait de la nature même du sujet, «opaque» comme le reconnaît l'auteur, qui ne s'est pas entourée de toutes les informations souhaitables, et a dû se fonder plus qu'il ne l'aurait fallu sur des indications documentaires toujours très insuffisantes dans pareil dossier : elle n'a pas réussi à pénétrer le milieu des marchands et des collectionneurs, dont son directeur de thèse ne connaissait pas grand-chose. Le sujet des faux est traité avec très peu d'exemples concrets, et celui des vols dans les collections publiques n'est absolument pas traité).
- Chang, Kwan-Chih, 1989, «Taiwan archeology in Pacific perspective», in : *Anthropology Studies in the Taiwan Area, Accomplishments and Prospects*, ed. by Kwang-Chih Chang, Kwang-Chou Li, Arthur Pl. Wolf, and Alexander Chien Chung Lien, Taiwan National University, Taipei (une de la mer de publications destinée à persuader le monde entier que les Austronésiens viennent de Taïwan, une manipulation politique liée à la volonté taiwanaise d'acheter les gouvernements océaniques (et antillais) pour obtenir leur appui aux Nations-Unies afin que Taïwan y soit réintégrée).
- Chappell, David, 2003, «The Kanak awakening of 1969-1976, Radicalising Anticolonialism in New Caledonia», *JSO* vol. 117, Paris, p. 187-202 (une ambiguïté dans un travail utile fondé en grande partie sur la documentation personnelle du docteur Jean-Paul Caillard, les dates relatives des Foulards Rouges et du mouvement de Yann Celenne Uregei, l'Union Multiraciale, le second à ma connaissance étant antérieur chrono-

- giquement au premier, au lieu du contraire tel que présenté par l'auteur, ce dernier n'est pas au courant de la manipulation qui a eu lieu ce jour là, les statuts de l'Union Multiraciale ont été rédigés par le Trésorier-payeur-général et dactylographiés dans les services du haut-commissariat, Yann Celene étant complètement démuni. Il réussira à regrouper pas mal de monde, y compris la belle famille de Maurice Lenormand, mais perdra cet avantage en agissant exactement comme ce dernier. Personnellement, je n'aurais pas misé un kopeck sur sa carrière politique, et je n'ai rien eu à faire dans cette entreprise quoiqu'on m'en ait accusé).
- Chatelier, Jean, 2005, «La révision toponymique (et cartographique) en Nouvelle Calédonie (1983-1993)», *JSO* vol. 125 n°2, Paris, p. 295-310.
- Charpentier, Jean-Michel, 1979, *Le Pidgin Bislama(n) et le multilinguisme aux Nouvelles-Hébrides*, SELAF, Paris (une étude objective et sans passion d'un dossier qui est parfois sorti dans les temps passés de ses limites naturelles). 1982, *Atlas linguistique du Sud-Malekula*, 2 vols., SELAF-Peteers, Paris.
- Cheesman, Evelyn, 1933, *Backwaters of the Savage South Seas*, Jarrolds, Londres.
- Chevalier, Luc, 1959, «Nouveaux Pétroglyphes du Nord Calédonien», *Etudes Mélanésiennes* vol. 12-13, Nouméa, p. 82-99. 1962, «Le problème des tumuli en Nouvelle Calédonie», *Etudes Mélanésiennes* vol. 14-17, Nouméa, p. 24-42 (je n'ai jamais cru dans cette affaire à une intervention humaine, étant donné l'ancienneté des dates que nous obtenions, je croyais plutôt à un phénomène naturel, sans savoir lequel : la découverte de l'existence ancienne de mégapodes géants en Nouvelle Calédonie éclaire enfin le dossier, le ciment est le travail du mégapode, oiseau maçon et le tumulus est là pour soutenir un ou plusieurs œufs, les pierres ferrugineuse qui constitue l'en-tourage étant là pour accumuler la chaleur du soleil le jour et la rendre la nuit au bénéfice des œufs, exactement comme chez les Maoris de l'île du Sud de la Nouvelle Zélande, les cailloux posés en haut des butées dans les champs de patates douces).
- Chowning, Ann, and Goodenough, Ward, 1971, «Lakalai Political Organisation», in : *Politics in New Guinea*, edited by R. Berndt and P. Lawrence, University of Western Australia Press, Nedlands, p. 113-174.
- Christian, F. W., 1899, *The Caroline Islands, Travels in the Sea of the Little Lands*, Methuen, Londres (les Carolines étaient encore sous administration espagnole, c'est le premier ouvrage à parler de Pohnpei et de Nan Madol, la ville mégalithique sur le platier récifal et à en publier le plan. Christian avait été mis au courant de l'existence de Nan Madol par l'écrivain et *beachcomber* australien Louis Becke (1855-1913) et aidé sur place dans le détail par le scientifique pionnier allemand J. S. Kubary, auteur du plan de Nan Madol).
- Clark, Manning, 1987, *A Short History of Australia*, Mentor Book, New York.
- Clark, Paul, 1975, «Hauhau», *The Pai Marire Search for Maori Identity*, Auckland and Oxford University Press.
- Clarke, William C., 1973, «Temporary Madness as Theatre : Wild-man Behaviour in New Guinea», *Oceania* vol. 43 n° 3, Sydney, p. 198-214.
- Clay, Berle R., 1972, «The Persistence of Traditional Settlement Pattern : An example from Central New Ireland», *Oceania* vol. 43 n° 1, Sydney, p. 40-53, 5 cartes, 1 plan.
- Cleve, H. ; Kirk, R. L. ; Gajdusek, D. C. & Guiart, Jean, 1967, «On the distribution of the G c variant, G c aborigène in Melanesian Populations, Determination of G c-types in Sera from Tongariki Island New Hebrides», *Acta Genetica et Statistica Medica* vol. 1-17, Bâle, p. 511-517, 1 tableau, 1 figure.
- Clifford, James, «The translation of Cultures, Maurice Leen-

- hardt's Evangelism, New Caledonia (1902-1926)», *JPH* vol. 15, part 1, Canberra.
- 1982, *Person and Myth, Maurice Leenhardt in the Melanesian World*, University of California Press, Berkeley (Un travail approfondi sur un auteur sortant de l'ordinaire. il existe une traduction française, due à Mme Raymond Leenhardt.).
- Cobbe, Hugh, ed., 1979, *Cook's Voyages and Peoples of the Pacific*, British Museum, Londres.
- Codrington, R. H.,
1891, *The Melanesians, Studies in their Anthropology and Folklore*, Clarendon Press, Oxford (l'ennui de ce magnifique ouvrage, magnifique par le sérieux et la date de son information, au tout milieu du XIX^e siècle, est son organisation par thèmes, plutôt que par localisation, on est obligé de reconstruire de tête les structures locales et leur fonctionnement. La vérification sur le terrain à laquelle Bernard Vienne et moi nous nous sommes livrés, chacun de notre côté, montre que les données sont au-delà de toute critique).
- 1894, *The Story of a Melanesian Deacon, Clement Marau*, SPCK, Londres (un texte de 80 pages traduit de la langue de Mota, Clement Marau était lui, de l'île de Merlav, aujourd'hui en partie détruite par un retour de flamme du volcan).
- Coiffier, Christian,
1985, «Notes sur l'immigration urbaine des communautés rurales originaires des villages de la vallée du fleuve Sépik : le cas du bidonville de Bumbu (ou Buko) à Lae (Papouasie Nouvelle Guinée)», *JSO* vol. 41, Paris, p. 207-233, illustré de dessins de l'auteur.
- 1992, «Changement des représentations relatives à l'habitat chez les Iatmul de Papouasie Nouvelle-Guinée», *JSO* vol. 94; Paris, p. 45-56, ill.
- éd., 2001, *Le Voyage de la Korrigane dans les mers du Sud*, Hazan, Paris.
- 2002, «Une 'huile' végétale aux multiples usages dans la région du fleuve Sépik (Papouasie-Nouvelle-Guinée)», *JSO* n° 114-115, Paris, p. 187-200.
- 2003, «L'étrange voyage d'une peinture du Sépik : de Kinakatem à Paris», *JSO* n° 116, Paris, p. 77-97.
- 1905, *Compte-rendu des Conférences Ecclésiastiques du Vicariat Apostolique de la Nouvelle Calédonie*, Saint-Louis (un ouvrage essentiel par les témoignages successifs ainsi rassemblés, de tous les bons pères et de toutes les bonnes sœurs de l'époque, chacun apportant sa pierre pour constituer l'image du Canaque tels qu'ils et elles le connaissaient : il y a là de quoi construire aussi bien un bêtisier spécialisé qu'une thèse de doctorat).
- Colombo Dugout, Roberta, éd., 2009, *Une passion de Marguerite Lobsiger-Dellenbach, Bambous kanak*, Musée d'Ethnographie de Genève (les interprétations des bambous gravés figurés, par des auteurs ignorants du dossier, laissent à désirer ; c'est toujours le cas avec les bambous gravés, les auteurs étant incapables de reconnaître quand ils ne savent pas. Mme Dellenbach, une dame d'une grande gentillesse et capable d'un grand enthousiasme, s'est enfermée dans son interprétation parce qu'elle a voulu y voir l'illustration des mythes publiés par Maurice Leenhardt pour la vallée de Houailou, alors que les bambous étant pour le plus grand nombre de la région de Canala, cela se voit au style des façades sculptées figurés, c'est là qu'il fallait chercher l'information : je n'ai pas eu le courage de le lui dire, et je ne l'ai pas écrit tant qu'elle était vivante).
- Connell, John, 1977, «The Bougainville Connection : Changes in the Economic Context of Shell Money Production in Malaita», *Oceania* vol. 48 n° 2, Sydney, p.81-101.
- Connolly, Bob et Anderson, Robin, 1987, *Premier contact, Les Papous découvrent les blancs*, avec une postface de J. Guiart, Gallimard, Paris (voir l'article de Chris Ballard

- portant sur le même film).
- Conte, Eric, 1995, «Dater la Colonisation humaine des Marquises : Problèmes et Perspectives», *BSEO* n° 268, Pape'ete, p. 32-43.
- Cook, James (captain), 1784, *A Voyage to the Pacific Ocean, performed under the direction of Captains Cook, Clerk and Gore in HMS the Resolution and Discovery*, 3 vols, atlas, Nicol & Caddell, Londres.
- Coombs, H. C., 1994, *Aboriginal Autonomy, Issues and Strategies*, Cambridge University Press.
- Cooper, M., 1968, «The Economic Context of Shell Money Production in Malaita», *Oceania* vol. 41 n° 4, Sydney, p. 266-276.
- Copp, John Dixon & Pula, Faafouina I., 1950, *The Samoan Dance of Life, An Anthropological Narrative*, The Beacon Press, Boston.
- Corney, Bolton Glanville, 1913, 1915 & 1919, *The Quest and Occupation of Tahiti by Emissaries of Spain during the Years 1772-1776*, vols I, II & III, For the Hakluyt Society, Londres.
- Coyaud, Maurice, 1980, «Contes et récits du nord de la Grande Terre (Nouvelle Calédonie) : L'expulsion de l'îlot Koniène, 1916-17», *JSO* vol. 36, Paris, p. 223-226 (ce linguiste chevronné, qui ne savait rien de la Nouvelle Calédonie, a pris pour un récit historique ce qui est un récit symbolique haut en couleurs et probablement déjà ancien, visant la façon des éleveurs blancs de chasser les Canaques en poussant leur bétail devant eux. En l'espèce, il n'y avait pas de bétail à Koniène, sinon une vache laitière, plutôt conservée à proximité de la maison, peu mobile donc et deux cent moutons, qui n'ont jamais quitté l'île avant d'être volés, l'un après l'autre, le dimanche, par les colons de Koné. Les gens de Koniène avaient leurs champs sur la Grande Terre en face, de l'autre côté de la baie. La date est inexacte, le départ de Koniène des habitants sera deux années plus tard, en particulier sous la pression des colons blancs de Koné, qui les accusaient de complicité dans l'insurrection de 1917. Ce sera pour eux, bien sûr, une tragédie, mais on n'a pas réussi à les faire revenir sur l'île, du fait du manque d'eau courante, les besoins n'étant plus les mêmes qu'autre fois, et l'absence d'école pour les enfants).
- Crocombe, Ronald G.,
1964, *Land Tenure in the Cook Islands*, Melbourne & Oxford University Press.
1976, «Anthropology, Anthropologists, and Pacific Islanders», *Oceania* vol. 47 n° 1, Sydney, p. 67-74 (réponse bienveillante et proposant un changement de comportement à une attaque forte d'Epeli Hau'ofa contre les anthropologues européens).
1999, «Bases for Belonging to Polynesia», *Anthropological Journal on European Cultures* vol. 8 n° 1, Francfort, p. 31-60.
2007, *Asia in the Pacific Islands : Replacing the West*, University of the South Pacific, Suva.
- Crocombe, R. G., ed., 1977, *Land tenure in the Pacific*, Oxford University Press, Londres (la relation directe entre le système des noms donnés aux personnes à la naissance, le système toponymique, le lexique des mots définissant le monde mythique parallèle au monde vivant, n'a pas été entièrement comprise par Ron Crocombe, ce qui a bloqué de fait la recherche sur le thème du foncier).
- Crocombe, Ron & Marjorie, 1968, *The Works of Ta'unga, Records of a Polynesian Traveller in the South Seas, 1833-1896*, Australian National University Press, Canberra.
- Crocombe, Ron & Marjorie, ed., 1982, *Polynesian Missions in Melanesia, From Samoa, Cook islands and Tonga to Papua New Guinea and New Caledonia*, Institute of Pacific Studies, University of South Pacific, Suva.
- Crocombe, Marjorie Tuainakore,
1961, and Harry Maude, *Rarotongan Sandalwood, An Ethnohistorical Reconstruction*, A Paper prepared for the Symposium on Ethnohistory in the Pacific, at the Pacific Science Congress, Honolulu, Australian National University, Canberra.
ed., 1983, *Cannibals and Converts, Radical*

Change in the Cook Islands, by Maretu, Institute of Pacific Studies, University of the South Pacific, Suva (le cannibalisme au début de la christianisation est le fruit de la pression missionnaire, qui avait besoin de l'affirmation de son existence pour s'auto-justifier. L'auteur n'a pas compris ce point essentiel).

Crook, William Pascoe, 2007, *An Account of the Marquesas Islands, 1797-1799, With Forewords by Greg Denin, H.-M. Le Cleac'h, An Editorial Note, A Short Biography by Douglas Peacock, A Preliminary Discourse by Samuel Groat, and Observations Made During a Voyage to the Marquesas by Captain James Wilson in the Duff (1707), Captain Josiah Roberts in the Hope (1791), Captain Edmund Fanning in the Betsey (1798) and Edward Roberts (1799), With a Letter by Crook, and Instructions and Report by the L.M.S.*, Haere Po, Pape'ete (une version française du même ouvrage a été publiée par le même éditeur, un texte souvent meilleur, parce que plus prudent et naïf à sa façon, que des textes professionnels récents).

Crozet, Julien, 1783, *Nouveau Voyage à la Mer du Sud, commencé sous les ordres de M. Marion du Fresne et achevé sous ceux de M. Duclesmeur*, Barrois l'Ainé, Paris (voyage terminé tragiquement, étrangement parallèle à celui du 3^e voyage du capitaine James Cook, même navire démâté pendant une tempête, même refus des Maoris de laisser prendre des pins kaori proches du bord de mer, dans un lieu sur lequel pesait un interdit, mais offrant des arbres situés un peu plus loin, même combat avec les locaux et même perte de l'officier commandant. L'officier remplaçant de Marion du Fresne a été amené à faire le siège de la fortification maori, le *pa*. Ayant descendu une caronade du bord, les marins ont réussi à démolir une portion de la palissade : successivement, des chefs maoris se sont présentés dans l'ouverture, brandissant leurs armes, dansant et défiant les Français ; au huitième chef abattu

par un tireur d'élite, les Maoris comprirent et évacuèrent la place).

Cuzent, Gilbert, 1983, *Archipel de Tahiti, Recherches sur les productions végétales*, Edition revue, augmentée et illustrée de l'édition de 1860, Haere Po, Pape'ete.

D

D'Albertis, L. M., 1880, *What I did and what I saw*, Sampson Low, Londres (a trait à la Nouvelle Guinée avant les prises de possession allemandes et britanniques).

Damon, Frederick H., 1990, *From Muiyuw to the Trobriands, Transformation along the Northern Side of the Kula Ring*, The University of Arizona Press, Tucson (un excellent chercheur qui méprise malheureusement le témoignage de l'écrivain et homme politique trobriandais John Kasaipwalova, ce qui est une erreur fondamentale de méthode, sinon une forme de racisme inconscient).

Danielsson, Bengt, 1955, *Work and Life on Raroia, An acculturation study from the Tuamotu group, French Oceania*, Saxon and Lindström, Stockholm.

Dauphiné, Joël,

1989, *Les spoliations foncières en Nouvelle Calédonie (1853-1913)*, L'Harmattan, Paris (un ouvrage étonnant, pas de cartes, alors qu'Alain Saussol nous en propose, sur le même sujet, traité différemment, de si précises et si informatives. Le sujet a été traité exclusivement en archives, Dauphiné n'est allé nulle part, selon son habitude, le résultat est que beaucoup de détails cloquent, puisqu'ils les a recopiés intégralement et n'a pas imaginé d'aller vérifier sur le terrain. Cette croyance des historiens à la véracité totale des archives relève d'une naïveté transcendente. Ils ne comprennent presque jamais que les archives coloniales sont constamment manipulées et mensongères, même et surtout dans les détails).

1992, *Pouébo, Histoire d'une tribu canaque*

sous le Second Empire, L'Harmattan, Paris (ce travail a été réalisé exclusivement sur archives. L'auteur, qui a été en fonction en Nouvelle Calédonie, n'est jamais allé à Pouébo. J'y suis allé, ainsi que tout autour, passant des années à traverser la région à cheval dans tous les sens et j'y ai obtenu non seulement des données nouvelles par rapport aux archives officielles, des documents nouveaux, mais aussi une vision de l'environnement qui est inconnue de l'auteur, qui n'a pas apprécié ma critique fondée aussi sur les données anthropologiques auxquelles il n'a pas accès, n'allant jamais sur le terrain nulle part. Il est allé dire après que je ne savais pas ce qu'était une recherche scientifique. On n'a pas idée d'être inconscient à ce point là. . . un historien de bonne volonté pourtant, mais qui ne sait pas travailler en milieu colonial, la découverte de données inédites, mais manuscrites, suffit à son bonheur). 1995, *Les débuts d'une colonisation laborieuse, Le Sud Calédonien, (1853-1860)*, L'Harmattan-ADCK, Paris-Nouméa.

Davenport, William,

1962, «Red Feather Money», *Scientific American* vol. 206, New York, p. 94-104.
1964, «Notes on Santa Cruz Voyaging», *JPS* vol. 73 n° 3, Wellington, p. 134-142, 3 photographies (Davenport a été au cours de la guerre du Pacifique un officier de la marine marchande américaine, allant partout et prenant de ce fait des risques considérables. Il se convertira à l'anthropologie à la fin des hostilités, et épousera une Chinoise, comme beaucoup de nos collègues anglo-saxons : il se spécialisera dans l'étude des Îles Santa Cruz).

Davies, John, 1961, *The History of the Tahitian Mission, 1799-1830*, edited by Colin Newbury, Cambridge University Press.

Deacon, Arthur Bernard, 1934, *Malekula, A vanishing people in the New Hebrides*, ed. by Camilla H. Wedgwood, Routledge, Londres.

De Bovis, Edmond, 1978, *Etat de la société tahitienne à l'arrivée des Européens*, Société

des Etudes Océaniques, publication n° 4, Pape'ete.

De Coppet, Daniel,

1968, «Pour une étude des échanges cérémoniels en Mélanésie», *L'Homme* vol. 8 n° 4, Paris, p. 45-57 (première ébauche du texte suivant).

1970, *La Monnaie : présence des morts e mesure du temps*, ms, Paris (un excellent texte d'un chercheur qui a peu écrit, sous prétexte de respecter la confiance de ses informateurs. La réalité est qu'il relevait d'un double complexe. Son père, le gouverneur général de Coppet, qui refusa de participer à la répression de l'insurrection de Madagascar et demandera à être relevé de ses fonctions, ce qui était du courage, était homosexuel, ce qui avait provoqué une séparation dramatique d'avec sa femme et ses enfants. Le grand-père maternel de Daniel de Coppet était prix Nobel de littérature, ce qui avait créé chez son petit-fils un problème aigu de la feuille blanche. Les collègues qui traitent de la vie de ce chercheur passent toujours sous silence que c'est moi qui l'ai fait entrer au CNRS, qui ai organisé son passage à l'ANU à Canberra et financé sa mission à Malaïta, dans le cadre de la formation CNRS que je dirigeais, il n'a d'ailleurs tenu aucun compte du programme de travail qu'il avait accepté et qui était à l'origine de son recrutement au CNRS et du financement de sa mission. Ce texte est une annexe 4 au rapport annuel du CNRS, envoyé au soussigné qui était son directeur de recherches, multi graphié, 39 p. Ce ms porte le commentaire suivant, de ma main, que je donne ci-dessous, sans changements : «Mieux écrit, mieux présenté, plus nourri de faits explicites, mais trop d'allusions à l'ensemble de l'information recueillie, non encore mise en forme, ce qui fait que certaines phrases sont incompréhensibles. Le cycle des meurtres reste à l'état de schéma, ne faisant toujours pas l'objet d'une mise en évidence à partir de l'information recueillie. On nous donne

- là, et pour la deuxième fois, la conclusion d'une analyse dont on attend toujours la justification»).
- De la Fontinelle, Jacqueline, 1976, *La Langue de Houaïlou (Nouvelle-Calédonie), Description phonologique et description syntaxique*, SELAF, Paris.
- sd, «Sexes, Plantes et Eléments à Houaïlou», in : Jacqueline M. C. Thomas et Lucien Berriot, éd., *Langues et Techniques, Nature et Société*, 1. Approche Linguistique, Klincksieck, Paris, p. 283-293.
- Delord, Philadelphe, 1901, *Mon voyage d'enquête en Nouvelle Calédonie, août-septembre 1899*, Maison des Missions Evangéliques, Paris (un ouvrage d'une clarté évangélique, l'auteur va d'une tribu canaque à une autre, mange et couche chez eux, ce qui a dû leur sembler étonnant, seuls les forcats libérés agissant ainsi en tant que commerçants ambulants. Il raconte exactement ce qu'il voit, ce qui est rafraichissant pour l'époque).
- Derlon, Brigitte, 2002, «Copyrights for Objects of Worship, Land tenure and Filiation in New Ireland», in : Monique Jeudy-Ballini et Bernard Juillerat, éd., *People and Thing, Social Mediations in Oceania*, Carolina Academic Press, Durham, Carolina, p. 211-238, 5 figs.
- Derrick, R. A., 1950, *A History of Fiji*, Printing and Stationary Department, Suva (ouvrage faux et dépassé, fondé sur la légitimité, parfaitement illusoire, de l'affirmation de la suprématie de Mbau sur le reste de Viti Levu : les guerres contre Mbau sont traitées comme des rébellions, même celle du *Tui Dreketi* de la vallée de Rewa, le titre porté par l'épouse de de Ratu sir Kamisese Mara, le premier ministre de l'indépendance).
- Deveureux, George, slnd, «Primitive psychiatric diagnosis, A general theory of the diagnostic process», in : *Man's Image in Medecine and in Anthropology*, p. 337-373 (la discussion tourne autour de cas, exposés par le moyen de résumés qui font de deux à dix lignes, ce qui n'est pas un moyen de prouver quoi que ce soit. L'ethnopsychiatrie repose ainsi sur des bases très faibles, autant dire n'existe pas scientifiquement : ce n'est pour le moment qu'une idée en l'air.)
- De Sa, Paulo, 1990, *Le Nickel*, Economica, Paris.
- De Salinis, A., sm., 1892, *Marins et missionnaires, La conquête de la Nouvelle Calédonie, 1843-1853*, Retaux et Fils, 1892, Tequi, 1927, Paris (avec quelques différences bien intéressantes sur des point de détail touchant l'ethnologue, c'est un récit colonial tout-à-fait classique).
- Diapea, William, 1928, *The True Autobiography of a White Man in the South Seas*, Putnam's Sons, Londres et New York (le mot *true* ne correspond pas réellement à la situation, cet Anglais est un galéjeur de première classe).
- Di Piazza, Anne, 1990, «Les jardins enfouis de Futuna, Une ethno-archéologie de l'horticulture», *JSO* vol. 91 n° 2, Paris, p. 152-162 (les développements de l'auteur sur l'origine de la chefferie sont d'une grande naïveté, ce qui est dû à ce qu'elle ne connaît pas le dossier global. La chefferie n'est pas apparue sur place par création spontanée dans certaines conditions, ce qui est une illusion des archéologues, elle est un facteur culturel austronésien permanent, où que ce soit dans la région, la traduction empirique du principe collant par contre aux conditions locales).
- Don, A., 1927, *Peter Milne (1834-1924), Missionary to Nguna, New Hebrides, 1870 to 1924 from the Presbyterian Church of New Zealand*, Foreign Mission Committee, Dunedin (petit ouvrage fourmillant d'informations essentielles et de confirmations de données anthropologiques).
- Dong Sy Hua, 1993, *De la Mélanésie au Vietnam, Itinéraire d'un colonisé devenu franco-philie*, L'Harmattan, Paris (une auto-biographie étonnante de sincérité, pleine d'informations originales, d'un ancien leader syndical communiste, devenu pro-français. Ce

- qu'il rapporte éclaire des dossiers restés dans une certaine obscurité).
- Doran, Edwin, Jr., 1981, *Wangka, Austronesian Canoe origins*, Texas A & M University Press (un très beau livre par une personne enfin compétente sur le sujet).
- Douglas, Bronwen, 1979, «Bouarate of Hienghène, great chief of New Caledonia», in : Deryck Scarr, *More Pacific Islands Portraits*, Australian National University Press, Canberra, p. 35-58, + notes en fin de volume (l'auteur prend trop peu de temps sur le terrain pour comprendre comment fonctionne vraiment la très complexe société de la vallée de Hienghène).
- Douglas, Norman & Ngaire, 1994, *Pacific Island Yearbook*, The Fiji Times, Suva.
- Dubois, Joseph-Marie,
1949, «Sorcelleries Maréennes : le kaze et le paac», *Etudes Mélanésiennes* vol. 4, Nouméa, p. 5-15 (le mot sorcellerie est de trop, ici terme théologique pas adaptée à l'institution en cause, mais les détails sont passionnants ; que le père Dubois croit aux apparitions n'est ici en rien gênant, les données qu'il rapporte, elles, étant confirmées par l'enquête réalisée à partir de Lifou).
1970, *Les Elétok de Maré, Géographie mythique et traditionnelle de l'île de Maré*, Publications de la Société des Océanistes n° 35, Paris (l'inconvénient des écrits du père Dubois est que, comme ses collègues partout dans la région, il croit aux massacres entre Océaniens, ne voyant pas qu'il s'agit seulement d'un thème de la poésie épique, les descendants des massacrés se portant fort bien, mais ayant été obligés de changer de nom, d'habitat et de tenure foncière).
1971, «Ethnobotanique de Maré, Îles Loyautés (Nouvelle Calédonie)», *JATBA* vol 18, n° 7-10, Paris, p. 2-116.
1977, *Les Chefferies de Maré (Nouvelle-Calédonie)*, Atelier de reproduction des thèses, Lille.
- Dunis, Serge,
1984, *Sans Tabou ni Totem, Inceste et Pouvoir Politique chez les Maori de Nouvelle Zélande*, Fayard, Paris.
1990, *Ethnologie d'Hawai'i, homme de la petite eau, femme de la grande eau*, Presses Universitaires Créole-L'Harmattan, Paris.
2008, éd., *Sexual Snakes, Winged Maidens and Sky Gods*, Le Rocher-à-la-Voile et Haere Po, Nouméa et Pape'ete (compris : Serge Dunis, «Incest and Political Power in New Zealand and Hawai'i», p. 129-140) (Dunis est un auteur flamboyant, qui passe d'une fulgurance à une autre et qui est inclassifiable).
- Dunis, Serge, 2009, *Pacific mythology. Thy name is woman*, Haere Po, Pape'ete.
- Dupaigne, Bernard, 2006, *Le scandale des arts premiers, La véritable histoire du musée du quai Branly*, Mille et une nuits, Arthème Fayard, Paris (un ouvrage courageux).

E

- Eddowes, Mark, 2001, «Transformations des Pratiques Religieuses de la fin du Culte *hui ari'i*. Les Cultes *tutae auri* et *mamaia* et leur Présence dans la Haute Vallée de la Pape'eno'o, de 1815 à 1840», *BSEO* n° 289, 290, 291, Pape'ete, p. 37-75.
- Egloff, Brian, 1977, *Pottery of Papua-New Guinea*, The National Collection, National Arts School, Port Moresby.
- Eilers, Anneliese, 1934, *Inseln um Ponape*, Ergebnisse der Südsee Expedition, 1908-1910, Friederichsen, Hambourg.
- Elbert, Samuel E.,
1949, «Utu-matua and other tales of Kapin-gamarangi», *Journal of American Folklore* vol. 62, sl, p. 240-246 .
1967, «A Linguistic Assessment of the Historical Validity of the Rennelese and Bello-nese Oral Traditions», in : *Polynesian Culture History, Essays in honor of Kenneth P. Emory*, Bishop Museum Press, Honolulu, p. 257-288.

- Elbert, Samuel F., and Monberg, Torben, 1965, *From the Two Canoes, Oral Tradition of Rennell and Bellona Island*, Danish National Museum & University of Hawai'i Press, Honolulu.
- Elkin, Adolphus,
1933, *Totemism in North-Western Australia (The Kimberley Division)*, Oceania, Sydney.
1940, *The Australian Aborigines, How to understand them*, Macmillan, Sydney (le témoignage d'un homme tout dévoué à la cause aborigène et qui sera un pionnier dans les stratégies destinées à leur obtenir l'égalité juridique, cherchant par ses publications à leur obtenir tout d'abord le respect de la part des Européens. Il réussira).
1953, «Delayed Exchange in Wabag-sub district, Central Highlands of New Guinea, with notes on the social organization», *Oceania* vol. 23 n° 3, Sydney .p. 161-201.
1956, «A. R(eginald) Radcliffe-Brown, 1880-1955», *Oceania* vol. 26 n° 4, Sydney, p. 239-251 (Elkin est un maître dans l'art de suggérer qu'un personnage décédé n'a pas été tout à fait parfait).
- Ellsworth, S. George, 1959, *Zion in Paradise*, Utah State University, Logan, Utah.
- Emory, Kenneth,
1939, «The Tuomotuan Creation Charts by Paiore», *JPS* vol. 48, Wellington, p. 1-29.
1949a, «Myth and Tales from Kapingamarangi, A Polynesian inhabited Island in Micronesia», *Journal of American Folklore* vol. 62 n° 245, sl, p. 230-239.
1949b, «The Tuomotuan Tale of the Female Spirit who assumed the the Form of Tu's Wife», *Journal of American Folklore* vol. 62 n°245, sl, p. 312-316.
- Epstein, A. L.,
1969, *Matupit, Land, Politics and Change among the Tolai of New Britain*, Australian National University Press, Canberra.
1992, *In the Midst of Life, Affect and Ideation in the World of the Tolai*, University of California Press, Berkeley (Epstein avait été recruté dans le cadre d'un programme de recherches sur les villes dans le Pacifique, programme que je dirigeais avec Alex Spoehr et d'autres. Il avait accepté de faire le travail à Rabaul, puis abandonnera pour se réfugier sur Matupit, à l'ombre immédiat du volcan, pourquoi, on ne l'a jamais su. La maladie des intellectuels ne pas tenir leurs engagements est bien internationale).
- Erskine, John Elphinstone, 1853, *Journal of a Cruise among the Islands of the Western Pacific, including the Feejees and others inhabited by the Polynesian Negro races in HMS Havannah*, Murray, Londres.
- Espirat, Jean-Jacques ; Guiart, Jean ; Lagrange, Marie-Salomé & Renaud, Monique. 1973, *Système des titres dans les Nouvelles Hébrides Centrales, d'Efate aux Iles Shepherds*, Institut d'Ethnologie, Paris, 491 p., 49 dessins au trait, 14 cartes (les données de terrain de J. Guiart ont fait l'objet d'une évaluation informatique, unique dans l'histoire de la profession).

F

- Faliu, Bernard, 1989, «Les morsures de serpents chez les Mekeo de Papouasie Nouvelle Guinée», *JSO* vol. 88-89 n° 1-2, Paris, p. 19-43 (une étude extrêmement rare).
- Faure, Brigadier de Gendarmerie, 1983, «Rapport sur les débuts de l'insurrection de 1917 en Nouvelle Calédonie», présenté par Alain Saussol, qui avait reçu le manuscrit d'une famille calédonienne qui l'avait conservé. *JSO* vol 39 n° 76, Paris, p. 69-88 (le brigadier Faure sera sanctionné et renvoyé en métropole sans explications).
- Feinberg, Richard, 1995, ed., *Seafaring in the Contemporary Pacific Islands*, Northern Illinois University Press, DeKalb.
- Feinberg, Richard & Watson-Gogeo, Karen Ann, 1996, *Leadership and Change in the Western Pacific, Essays presented to sir Raymond Firth in honor of his Ninetenth Anniversary*, The Athlone Press, Londres.
- Félix, R.P., sm, 1951, «Essai d'établissement

- des missionnaires à Yaté», *Etudes Mélanésiennes* vol. 5, Nouméa, p. 5-39.
- Finney, Ben, 2008, «With Myths as their Inspiration», in : Serge Dunis ed., *Sexual Snakes, Winged Maidens and Sky Gods*, Le Rocher-à-la-Voile et Haere Po, Nouméa and Pape'ete, p. 69-79.
- Fink, Ruth, 1957, «The Caste Barrier— An obstacle to the assimilation of part-aborigines in the North West New South Wales», *Oceania* vol. 28 n° 2, Sydney, p. 100-112 (Ruth Fink est la fille d'un psychanalyste autrichien juif réfugié en Australie, elle épousera Sione Latukefu, historien tongien, fils d'un missionnaire tongien en Papouasie, qui est devenu professeur à l'Université de Papouasie Nouvelle Guinée, mais est récemment décédé, le cœur ayant lâché).
- Firth, Raymond,
1931, «A native voyage to Rennell», *Oceania* vol. 2 n° 2, Sydney, p. 179-190, I fig. (un voyage aller et retour de Tikopia à Rennell.
1936, *We, the Tikopia*, George Allen & Unwin, Londres.
1940, *The Work of the Gods in Tikopia*, The Athlone Press, 2 vols, Londres (réédité en un seul volume en 1967).
1951, «Privilege ceremonies in Tikopia», *Oceania* vol. 21, Sydney, p. 161-177.
1956 «Ceremonies for children and social frequency in Tikopia», *Oceania* vol. 27 n°1, Sydney, p. 12-55.
1959, *Economics of the New Zealand Maori*, Government Printer, Wellington (deuxième édition de *Primitive Economics of the New Zealand Maori*).
1960, «Succession to Chieftainship in Tikopia», *Oceania* vol. 30 n° 3, Sydney, p. 161-180.
1961, *History and Traditions of Tikopia*, The Polynesian Society, Wellington.
1968, «Gods and God, an Anthropologist's Standpoint», *The Humanist Outlook*, Londres, p. 31-44.
- Firth, Raymond, edited by, 1957, *Man and Culture, An evaluation of the work of Bronislaw Malinowski*, Routledge & Kegan Paul, Londres (un remarquable instrument de travail et un rare ouvrage collectif constamment utile et intéressant).
- Fletcher, R. J., 1923, *Isles of Illusion, Letters from the South Seas (1912-1920)*, Small, Maynard and Boston, Londres (l'illusion d'un auteur qui se raconte, veut refuser le destin colonial et s'y plonge entièrement, l'arrosant d'absinthe et de whisky, brûlant ses vaisseaux et agissant selon toutes les manières qu'il disait mépriser ; la plantation où il s'installe est celle de Metaven, à Bushman's Bay, Malekula, mais il a aussi en fait travaillé pour Tibby Hagen à Epi).
- Folliet, Luc, 2009, *Nauru, l'île dévastée*, La Découverte, Paris (enthousiaste, quelque peu naïf, mais bien informé).
- Fortune, Reo, 1935, *Manus Religion : an ethnological Study of the Manus natives of the Admiralty Islands*, American Philosophical Society, Philadelphia (le seul bon ouvrage de l'auteur).
- Fox, C. E., 1924, *The Threshold of the Pacific, An account of the Social Organization, Magic and Religion of the People of San Cristoval in the Solomon Islands*, Kegan Paul, Londres (le missionnaire Fox a bénéficié de funérailles nationales aux Salomons après l'indépendance).
- Frankel, Hermione, 1979, *Canoes of Walomo*, Institute of New Guinea Studies, Port Moresby.
- Freyss, Jean, 1995, *Economie assistée et Changement Social en Nouvelle-Calédonie*, IEDES-Collection Tiers Monde, PUF, Paris (l'analyse globale et pionnière est excellente. Un élément de la méthodologie est erroné : Freyss n'a pas compris que l'état-civil indigène était autre chose et qu'il avait été presque complètement manipulé par la société canaque pour y inclure des données implicites traitant de la tenure foncière ancienne, et y introduisant systématiquement, au départ, de nouveaux titulaires des noms de tous les groupes de descendance précé-

demment sans issue, ce qui rend l'ensemble inutilisable pour ce qu'il espérait en obtenir. Il eut fallu corriger cet état-civil pour rétablir les véritables relations biologiques, dans une société qui pratique déjà l'adoption sur 30 % des naissances. C'était impossible et sur ce plan, il a manié son informatique pour rien, toutes les données tirées de cet état-civil sont fausses, et donc les conclusions aussi).

Frimigacci, Daniel, 1990, *Aux temps de la Terre Noire, ethno archéologie des îles Futuna et Alofi*, SELAF-Peeters, Paris (ce qui dépère cet excellent livre est la croyance naïve à l'existence d'un cannibalisme introduit du fait de la tradition d'un ogre : avec leurs ogres aussi, les Français auraient donc été cannibales ?).

Frimigacci, Daniel et Monnin, Jean, 1980, «Un inventaire des pétroglyphes de Nouvelle Calédonie, Grande Terre et îles», *JSO* vol. 36 n° 66-67, Paris, p. 15-58 (en passant la description de ce que le premier auteur, le célèbre Luquet, arrangeait les sites en y ajoutant dans son inventaire ce qui leur manquait selon lui, à moins que ce soit le résultat d'un mélange aléatoire de fiches).

Frisbie, Robert Dean, 1937, *My Tahiti*, Little & Brown, Boston.

Frizzi, Ernst, 1914, *Ein Beitrag zur Ethnologie von Bougainville und Buka mit spezieller Berücksichtigung der Nasioi*, Baessler-Archiv, Druck und Verlag Von B. G. Teubner, Leipzig und Berlin.

G

Gaillot, Marcel, 1962, «Le rite du kava futunien», *Etudes Mélanésiennes* vol. 14-17, Nouméa, p. 94-105.

Gajdusek, Carleton,
1957, *Kuru epidemiological Patrols from the New Guinea Highlands to Papua, August to November 1957*, NIH, Bethesda, Md.
1977, «Unconventional Viruses and the ori-

gin and disappearance of Kuru», *Science* vol. 197, Washington, p. 923-960, 7 photos, 6 généalogies, 2 cartes.

Gajdusek, Carleton ; Guiart, J., Kirk, R. L. ; Irvine, D. ; Kynoch, P. A. & Lehmann, H., 1967, «Haemoglobin J Tongariki (a 115 ala nine-Aspartic acid) ; The first n Haemoglobin variant found in a Pacific (Melanesian) Population», *Journal of Medical Genetics* vol. 4-1, p. 1-6.

1972, *Journal of a Medical and Population Genetic Survey Expedition of the Research Vessel Alpha Helix To the Banks and Torrès Islands of the New Hebrides, Southern Islands of the British Solomon Islands Protectorate and Pingelap Atoll, Eastern Caroline Islands*, NIH, Bethesda, Md (j'ai participé à ce voyage, ce qui m'a permis un pèlerinage à Tikopia et la réalisation d'une couverture généalogique des îles Banks).

Galipaud, Jean-Christophe, 1992, «Un ou plusieurs peuples potiers en Nouvelle Calédonie», *JSO* vol.95 n° 2, Paris, p. 185-198 (Galipaud présente un avantage, par rapport à Sand, il ne se prétend pas multiscient).

Galipaud, Jean-Christophe, et Lilley, Ian, ed., *Le Pacifique de 5000) 2000 avant le présent, Suppléments à l'histoire d'une colonisation*, IRD Editions, Paris.

Galis, Klaas Wilhelm, sd, *Papua's van den Humboldt Baai, Bijdrage tot een ethnografie*, J. M. Voorhoeve, La Haye.

Garanger, José,
1972, *Archéologie des Nouvelles Hébrides, Contribution à la connaissance des îles du Centre*, Publications de la Société des Océanistes n° 30, Paris.

1979, *Roy Mata*, CNRS RCP n° 259.

Gardner, Helen, 1995, «Reading widow strangling narratives from Vanuatu and from Fiji», in : *Messy Entanglements*, edited by Alaima Talu and Max Quanchi, *The Papers of the 10th Pacific History Association Conference*, Tarawa, Kiribati, Pacific History Association, Brisbane.

Garrett, John,

- 1982, *To live among the Stars, Christian Origins in Oceania*, World Council of Churches, in association with the Institute of Pacific Studies, Suva.
- 1992, *Footsteps in the Sea, Christianity in Oceania to World War II*, World Council of Churches, in association with the Institute of Pacific Studies, Suva.
- Gascher, Pierre, 1974, *La Belle au Bois Dormant, Regards sur l'administration coloniale en Nouvelle Calédonie de 1874 à 1984*, Société d'Etudes Historiques de la Nouvelle Calédonie, Nouméa (Pierre Gascher deviendra député RPR et prendra parti pour les Canaques au moment des événements des années 80, à l'inverse de son parti. Il ne sera pas réélu).
- Gatty, Harold, 1953, «The Use of Fish Poison Plants in the Pacific», *Fiji Society* vol. 3, années 1945, 46 et 47, Suva, p. 152-159.
- Gerbrands, A. A., 1967, *Wow-Ipits : Eight Asmat Wood carvers of New Guinea*, Mouton, La Haye (le travail de sculpture étudié a été exécuté sur des pièces commandées et toutes neuves, il y a là un problème de méthode scientifique).
- Germer, Ernst, 1969, «Kalkspatel aus dem Masim-Gebiet, Neu-Guinea, Zur Stil und Motiven-twicklung», *Abhandlungen und Berichte des Staatlichen Museum zu Dresden* Band 30, Akademie Verlag, Berlin.
- Gewertz, Deborah B. et Errington, Frederick K., 1991, *Twisted histories, altered contexts, Representing the Chambri in a world system*, Cambridge University Press.
- Gifford, Edward Winslow, 1929, *Tongan Society*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 61, Honolulu (la société tongienne vue par les yeux de la reine Saloté et les siens).
- Gifford, E. W. & Shutler, Dick, 1956, *Archaeological Excavations in New Caledonia*, University of California Press, Berkeley & Los Angeles (un titre modeste décrivant exactement ce que fut l'opération, une tentative honnête pour tirer la Nouvelle Calédonie de l'oubli d'un passé jusqu'alors inconnu).
- Gilson, Richard, 1980, *Cook Islands 1820-1950*, edited by Ron Crocombe, Victoria University Press, Wellington (l'auteur est décédé prématurément).
- Girard, Françoise,
1969, «Les notions de nombre et de temps chez les Buang de Nouvelle Guinée (district du Morobe)», *L'Ethnographie*, Paul Geuthner, Paris, p. 160-178 (ce qu'écrit Melle Françoise Girard n'est pas sot, elle est même capable d'une certaine vision. Je l'ai renvoyée en Nouvelle Guinée en espérant qu'on verrait peut être plus rapidement une thèse de doctorat toujours annoncée, mais qui ne venait jamais. Je me suis trompé).
- 1976, «Quelques mythes des Buang de la vallée du Snake (district de Morobe, Nouvelle Guinée orientale)», *L'Ethnographie*, Gabalda, Paris, p. 37-91, 2 p. pl. photos (quelques textes en langue vernaculaire).
- Glasse, Robert M., 1968, «Cannibalisme et *kuru* chez les Foré de Nouvelle Guinée», *L'Homme* vol. 8, Paris.
- Glowczewski, Barbara,
1981, «Affaire de femmes ou femmes d'affaires, Les Walpiri du désert central australien», *JSO* vol. 37 n° 70-71, Paris, p. 77-97.
- 1989, *Les rêveurs du désert, Peuple Warlpiri d'Australie*, Plon, Paris (les ouvrages de cet auteur nous feront pardonner peut-être les idioties si longtemps racontées par nos universitaires parisiens).
- 1991, *Du rêve à la loi chez les aborigènes, Mythes, Rites et Organisation sociale en Australie*, Ethnologies, PUF, Paris (une thèse de doctorat que j'ai eu l'honneur de faire semblant de diriger).
- 1997, «En Australie, aborigène s'écrit avec un grand A, Aboriginalité politiques et nouvelles singularités identitaires», in : Serge Tcherkésoff et Françoise Douaire-Marsaudon, éd., *Le Pacifique-Sud aujourd'hui, Identités et Transformations culturelles*, Editions du CNRS, Paris, p. 160-196.
- 2002, «Culture Cult, Ritual Circulation of Inalienable Objects and the Appropriation of

- Cultural Knowledge (Northwest and Central Australia)», in : Monique Jeudy-Ballini et Bernard Juillerat, éd., *People and Thing, Social Mediations in Oceania*, Carolina Academic Press, Durham, Carolina, p. 265-288, 2 photos, 1 carte.
- 2008, *Guerriers pour la paix, La condition politique des aborigènes vue de Palm Island*, Indigène Edition, Montpellier.
- Godefroy, Jean, sm, 1936, *Une tribu tombée de la lune, ou les indigènes de Vao chez eux*, Emmanuel Vitte, Lyon (une relation dont l'exactitude a été confirmée par l'anthropologue anglais John Layard).
- Godelier, Maurice,
- 1969, «La monnaie de sel chez les Baruya de Nouvelle-Guinée», *L'Homme* vol. 11-2, Paris, p. 5-37.
- 1982, *La production des grands hommes : pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, (nouv. éd. revue et corrigée et augmentée d'une postface et d'un complément bibliographique, Paris, Flammarion, 2003), (la domination masculine en Océanie et en Australie a été décrite par tout le monde depuis trois siècles, elle n'a pas besoin d'être analysée, Godelier fonce dans une porte grande ouverte).
- Godelier, Maurice et Strathern, Marilyn, ed., 1991, *Big Men and Great Men, Personifications of Power in Melanesia*, Cambridge University Press et Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Cambridge et Paris (un exercice d'admiration mutuelle autour de deux concepts artificiels, dont le libellé ne veut rien dire et dont la distinction n'a pas de fondement réel, Godelier n'a pas compris la leçon des variantes de Claude Lévi Strauss : il n'existe que des variantes et il est inutile de chercher à les classer ; la bibliographie en ce qui concerne le Vanuatu fait très attention de ne pas me citer, quoique je sois un des principaux auteurs par rapport au problème de la hiérarchie de grades, la carte proposée pour la diffusion de l'institution est incomplète pour Espiritu Santo ; Codrington, le découvreur de la hiérarchie de grades n'est pas cité, non plus que Bernard Vienne, qui a renouvelé aux îles Banks l'analyse de Codrington).
- Godelier, Maurice et Garanger, José, 1973, «Outils de Pierre, Outils d'acier, chez les Baruya de Nouvelle-Guinée, quelques données ethnographiques et quantitatives», *L'Homme* vol. 13 cahier 3, Paris, p. 187-220 (un texte sans dérives).
- Goldsmith, Michaël & Munro, Doug, 2002, *The Accidental Missionary, Tales of Elekana*. Macmillan Brown Center for Pacific Studies, University of Canterbury, Christchurch.
- Golson Jack, 1962, «Rapport sur les fouilles effectuées à l'île des Pins (Nouvelle Calédonie) de décembre 1959 à février 1960», *Etudes Mélanésiennes* vol. 14-17, Nouméa, p. 11-23 (un des meilleurs archéologues de la région face à un état de choses insoluble sur le moment : les *tumulû* de l'île des Pins).
- 1980, «The Appearance of Plant and Animal Domestication in New Guinea», *JSO* vol. 36, Paris, p. 294-303 (de la difficulté de la preuve en matière archéologique, un article méthodologiquement essentiel).
- Goodall, Norman, 1957, *A History of the London Missionary Society*, Oxford University Press, Londres.
- Goodenough, Ward H.
- 1951, *Property, Kin and Community on Truk*, Yale University Publications in Anthropology n° 46, Yale University Press, Newhaven (une des trois tentatives, après la guerre de voir la tenure foncière sur un plan objectif et non celui idéologique des dérivés du «communisme primitif»).
- 1971, «The Pageantry of Death in Nakanai», in : *Melanesian Readings on a Culture Area*, ed., by L. L. Langness and J. C. Weschler, Chandler Publishing Co, Scranton.
- 1976, «On the origin of Matrilineal clans, A just so story», *Proceedings of the American Philosophical Society* vol. 120 n° 1, sl, p. 21-36 (un anthropologue anglais n'aurait

- jamais osé écrire cet article, dont la volonté historicisante est considérée comme hérétique de l'autre côté de la Manche, cet article se veut une critique voilée de Murdock: *Social Structure*, 1949).
- Gorode, Déwé, 1985, *Sous les cendres des conques*, Edipop, Nouméa (la voix canaque en poésie).
- Gorst, John Eldon (sir),
1864, *The Maori King, or the story of our quarrel with the natives of New Zealand*, Macmillan, Londres.
1959, *The Maori King*, Oxford University Press & Paul Hamilton (un des grands classiques de la littérature océanienne, en particulier du fait de l'honnêteté intellectuelle de l'auteur ; le seul ouvrage crédible de toute cette période néo-zélandaise).
- Goldman, Irvin, 1970, *Ancient Polynesian Society*, University of Chicago Press (le plus mauvais ouvrage moderne pseudo scientifique écrit sur la Polynésie par un universitaire qui n'y est jamais allé et a voulu, très artificiellement, faire la démonstration de sa capacité d'analyse sur un dossier qu'il n'a pu voir que très superficiellement, son expérience personnelle étant chez les Amérindiens. Il termine par offrir des généralisations qui seraient valables plus pour l'ensemble du Pacifique sud que pour les Polynésiens et qui consistent surtout à enfoncer des portes largement ouvertes : cette maladie de certains universitaires de déclarer une découverte sur des points déjà connus de tous).
- Gounelle, H. et Popinteu-Pouliquen, M. A.,
1961, «Les Intoxications alimentaires après consommation de Poisson», *Revue d'Hygiène et de Médecine sociale* vol. 9 n° 7, Paris, p. 603-624.
- Grace, Patricia,
1978, *Mutuwhenua, The moon sleeps*, Longman Paul, Auckland.
1992, *Cousins*, Penguin, Auckland et Londres.
- Grace, George William, 1959, *The position of the Polynesian Languages within the Austronesian (Malayo-Polynesian) Language Family*, Supplement to The International Journal of American Linguistics vol. 25 n° 3, Indiana University, Baltimore (le résultat d'une entreprise de bonne foi de cet excellent linguiste, que j'ai eu plaisir à aider)
- Grand, Alfred, 1971, «L'indivision foncière et le développement économique et social dans les districts de Pueu et de Paéa à Tahiti», *JSO*, Paris (un bon travail d'un auteur qui aurait pu faire encore mieux, s'il ne gardait pas sous le coude son ouvrage sur Pouvana'a a O'opa. Quand il était au cabinet du gouverneur Angeli, il a subtilisé dans les archives officielles tout ce qui avait trait au *Metua*).
- Gray, Geoffrey, sd, «3. H. Ian Hogbin : 'Official adviser on native affairs'», trouvé sur Internet, sans références, p. 73-93 (excellent article, du point de vue de l'histoire du département d'anthropologie de l'université de Sydney).epress.anu.edu.au/wp-content/uploads/.../ch03.pdf.
- Green, Roger C, 1967, «*The Immediate origins of the Polynesians*», in : *Polynesian Culture History, Essays in Honor of Kenneth P. Emory*, Bernice Pauahi Bishop Museum Press, Honolulu, p. 216-240 (dans ses grandes envolées, Green avait toujours tendance à oublier quelque chose).
- Greenwood, William, 1942, *The Upraised Hand, The Spiritual Significance of the Rise of the Ringatu Faith*, The Polynesian Society, Wellington.
- Grey, George (sir), 1956, *Polynesian Mythology, and ancient traditional history of the Maori as told by their priests and chiefs*, Whitcombe and Tombs, Christchurch.
- Grimshaw, Beatrice,
1907a, *From Fiji to the Cannibal Islands*, Eveley Nash, Londres (les a priori sur le Pacifique exprimés par une dame très comme il faut, vivant chez les missionnaires ou les planteurs; son histoire personnelle après ces publications comprend deux versions, entre

lesquelles je ne sais pas choisir).

1907b, *In the South Seas*, Hutchinson, Londres.

Guiart, Jean,

1951a, «Sociétés, rituels et mythes du Nord Ambrym (Nouvelles-Hébrides)», *JSO* vol. 7-7, Paris 1951, p. 5-103, 2 cartes, 7 planches photo. noir et blanc.

1951b, «Forerunners of Melanesian Nationalism», *Oceania* vol. 22 n° 2, Sydney, p. 81-90 (cet article est devenu classique, annonçant une évolution sur le terrain qui n'a pas manqué de se présenter dans les faits, je ne risquais pas grand-chose en le prédisant, pourtant j'ai eu l'impression à l'époque de casser de la vaisselle).

1952, «John Frum Movement in Tanna», *Oceania* vol. 22 n° 3, Sydney, p. 165-177.

1953, «Mythes et Chants Polynésiens d'Ouvéa», *JPS* vol. 62 n° 2, Wellington, p. 1-26.

1955, *Contes et Légendes de la Grande Terre*, Editions des Etudes Mélanésiennes, Nouméa (un texte rédigé pour les Canaques et qui s'est vendu dans ce milieu là, au début de sa carrière laïque, Jean-Marie Tjibaou le diffusait à partir d'un bibliobus que j'avais mis sur pied avec une subvention de la Commission du Pacifique Sud, bibliobus repris ensuite en charge par le Territoire de la Nouvelle Calédonie).

1956, *Un siècle et demi de contacts culturels à Tanna, Nouvelles-Hébrides*, ORSTOM & Publications de la Société des Océanistes n° 5, Paris, 426 p., 5 cartes, 7 planches noir et blanc, biblio.

1956b; «Note sur les tambours d'Ambrym», *JSO* vol. 12, Paris, p. 334-336.

1956c, Culture Contact and the 'John Frum' movement on Tanna, New Hebrides», *Southwestern Journal of Anthropology* vol. 12 n° 1, Albuquerque, p. 105-116.

1957, «Institutions religieuses traditionnelles et Messianismes modernes à Fiji», *Archives de Sociologie des Religions* vol 4, Paris, p. 3-30.

1959, «Naissance et Avortement d'un Messianisme, Colonisation et Décolonisation en Nouvelle Calédonie», *Archives de Sociologie des Religions*, Paris, p. 3-44.

1962, «The Millenarian Aspect of Conversion to Christianity in the South Pacific», in: Sylvia Thrupp, ed., *Millenial Dreams in action*, Mouton, La Haye, p. 122-138.

1963, *Océanie*, L'Univers des Formes, Gallimard, Paris, 462 p., 438 photographies dont 10 en couleur, 5 cartes, bibliographie analytique.

1964, *Structure de la chefferie en Mélanésie du Sud*, Institut d'Ethnologie, Paris.

1967, «Du sorcier imaginé au voyant professionnel», *Revue d'Histoire des Religions*, Paris, p. 173-210 (un dossier analysé dans le détail, traitant de gens normaux embringués dans une affaire à multiple détente, mais qui ne sont en rien des sujets pathologiques comme le veut Mme Eliane Métais, ils réagissent dans le cadre de compétition de pouvoir et de prestige ou de querelles foncières).

1970, «Les événements de 1917 en Nouvelle Calédonie», *JSO* vol. 26 n° 29, Paris, p. 265-282 (les données ont été principalement recueillies sur le terrain auprès des acteurs mélanésiens de l'époque encore vivants, les auteurs, historiens en particulier, qui aujourd'hui ne veulent pas en tenir compte se trompent lourdement, les archives officielles sont très peu sincères sur cette période là).

1971, *Clefs pour l'ethnologie*, Seghers, Paris (cet ouvrage a fait l'objet d'une campagne aussi méchante que cachée par des collègues plus jeunes, qui se voulaient déstabilisés par l'analyse offerte où il n'avait pourtant pas été question d'eux et qui militeront contre une ré-impression; il n'y a qu'à Paris qu'on trouve pareille méchanceté).

1973, «Prescriptions matrimoniales négatives aux Nouvelles Hébrides», *JSO* vol. 29 n° 41, Paris, p. 339-367.

1978a, «Ozeanien», in : *Kunst der Naturvölker*, Propyläen Kunstgeschichte, édité par Elsy Leuzinger, Propyläen Verlag, Berlin,

p. 59-84, 187-215, 90 planches en noir et blanc, 10 en couleurs, 4 dessins au trait, biblio.

1978b, article nécrologique sur la disparition de Margaret Mead, écrit à la demande de Claude Lévi-Strauss, qui la connaissait aussi bien que moi, mais apparemment n'avait pas voulu s'en charger, *Le Monde* n° 10. 513 du 17 novembre 1973, Paris (des souvenirs de la défunte y sont égrenés)

1981a, «Clans autochtones : situation pré-coloniale», *Atlas de la Nouvelle-Calédonie et dépendances*, ORSTOM, Paris, carte n° 18 et texte.

1981b, «La Terre dans la Société Mélanésienne», *Atlas de la Nouvelle-Calédonie et dépendances*, ORSTOM, Paris, carte n° 32 et texte.

1983, *La Terre est le sang des morts, La confrontation entre Blancs et Noirs dans le Pacifique Sud français*, Editions Anthropos, Paris (contient une des toutes premières analyses de la société coloniale européenne, ouvrage réédité en 2012 au Rocher-à-la-Voile, Nouméa et Pape'ete).

1985, «Ethnologie de la Mélanésie, Critiques et autocritiques», *L'Homme*, vol. 25 n° 94, Paris, P. 73-95 (défense et illustration de la notion de «réseaux», article essentiel, présentant la méthode de travail de l'auteur, mettant ensemble toutes les informations, d'où qu'elles viennent, et recherchant les cohérences implicites qu'elles apportent).

1992a, *La Chefferie en Mélanésie*, Institut d'Ethnologie, Paris (utilisation de toutes les informations accumulées pour trouver des pistes analytiques issues du matériau et non d'idées *a priori* élaborées dans un cabinet parisien : mise en évidence d'un système dualiste non nommé gouvernant une partie des mythes et des rites collectifs dans les vallées de Houaïlou ; réécriture de toutes les données accumulées depuis une première présentation de 1963, et renouvelant l'analyse en ayant recours à la notion de réseaux;

réécriture de toutes les données concernant les îles de Lifou et d'Ouvéa, et dans ce dernier cas montrant comment la société de l'île fonctionnait à sa manière au travers des vicissitudes violentes qu'on lui a imposé de l'extérieur dans l'affaire de la grotte).

1992b, «Progress and Regress in New Caledonia, a personal reflexion», *Journal of Pacific History* vol 21 n° 1, Canberra, p. 3-28 (une synthèse de l'évolution des relations, en particulier en ce qui concerne la terre, entre le peuple premier et la colonisation européenne jusqu'à aujourd'hui. La DST de Nouméa m'a téléphoné pour avoir le texte français, je n'ai pu leur donner satisfaction, je l'avais écrit directement en anglais).

1994a, «Fonction du mythe et réalité empirique en Océanie», in : *Comparatismes, Mythologies, Langage, en hommage à Claude Lévi-Strauss*, édité par Christophe Vieille, Pierre Swiggers, Guy Jucquois, Peeters, Louvain-la-Neuve, p. 73-142 (un bon exemple de la méthode de travail de l'auteur).

1994b, «Une dérive de la coutume», *Etudes Mélanésiennes* vol. 29, Nouméa, p. 57-71 (une dérive à partir de la notion de clan, utilisée ici et là pour dépouiller la veuve, et les enfants d'un mort au profit de ses beaux-frères, par une interprétation abusive de la tradition, les magistrats laissant faire, il s'agit surtout de se saisir des voitures automobiles, les cas se sont multipliés sans que la magistrature ne se rende compte de l'abus et ne réagisse).

1996b, «Nouméa, cité métisse», *JSO* vol. 103 n° 2, Paris, p. 231-273 (une des rares tentatives d'analyse du phénomène Nouméa).

1997, *Maurice Leenhardt, le lien d'un homme avec un peuple qui ne voulait pas mourir*, Le Rocher-à-la-Voile, Nouméa.

2003, *Et le masque sorti de la mer. Les pays canaques anciens de Hienghène à Témala, Gomèn et Koumac*, Le Rocher-à-la-Voile, Nouméa.

2004, *Bwesou Eurijisi. Le premier écrivain ca-*

naque, Le Rocher-à-la-Voile, Nouméa, 154 p., 2e édition, 250 p.

2005, «Le temps en Océanie», *BSEO* n° 302, Papeete, p. 126-152.

2006, *Variations sur les Arts Premiers I. La manipulation*, Le Rocher-à-la-Voile, Nouméa, 279 p., 30 photographies couleurs, 21 photographies noir et blanc (comprenant aussi : «De la naissance au grand jour à la mort sans phrases, les Fossoyeurs du musée de l'Homme» (p. 159-235) ; Viatte Germain *et alii*, «le Palais des Colonies, Le Musée national des arts africains et océaniques», recension (p. 235-239) et : Bibliographie I. (p. 241-279).

2007, *Du sang sur le sable, le véritable destin de Jean-Marie Tjibaou*, Le Rocher-à-la-Voile, Nouméa (déconstruction d'un héros canaque en grande partie imaginé de Paris et dont le culte est le résultat d'une décision politique de François Mitterrand et n'a pas de base populaire, en opposition à celui, spontané, d'Eloi Machoro).

2008, «Myth in the Islands of the Central Pacific.» in : Serge Dunis ed., *Sexual Snakes, Winged Maidens and Sky Gods*, Le Rocher-à-la-Voile et Haere Po, Nouméa and Pape'ete, p. 12-49 (une tentative de pallier l'absence de données concernant le Pacifique central mélanésien dans cet ouvrage collectif et de mettre la mythologie nécessaire en exergue).

2009, *Jules Calimbre, Chronique de trois femmes et de trois maisons*, Le Rocher-à-la-Voile, Nouméa (chronique de l'avant-guerre, une période peu connue de la Nouvelle Calédonie, et de l'après guerre immédiat, autour de la vie du beau-père de l'auteur et de la fille adoptive de ce dernier devenue son épouse).

2011a, *Return to Paradise, Les dossiers oubliés : le fardeau de l'homme blanc*, Le Rocher-à-la-Voile, Nouméa et Pape'ete (une synthèse des connaissances anthropologiques peu connues acquises sur le Pacifique

sud et la présentation des mouvements prophétiques, insurrections et autres dans la région, un chapitre novateur concernant Pouv'an'a a O'opa et les Chinois d'origine *hakka* à Tahiti.).

2011b, *La Terre qui s'enfuit, les pays canaques anciens de La Foa, Canala, Kouaoua, Bourail et Poya*, Le Rocher-à-la-Voile, Nouméa.

2011c, *Malekula, l'explosion culturelle*, Le Rocher-à-la-Voile, Nouméa et Tahiti, dessins et aquarelles de Michel Lablais, photographies Aubert de la Rüe, J. Guiart, Kal Müller et Tibby Hagen.

2011c, *Adieu Calédonie, ou le jeu de gô d'un colonel kanak*, roman d'anticipation, Le Rocher-à-la-Voile-Nouméa et Pape'ete.

2012a, *Un royaume canaque dans les nuages, La isla australia del Espiritu Santo*, Le Rocher-à-la-Voile, Nouméa et Pape'ete.

2012b, *Les Religions de l'Océanie*, réédition complétée, Le Rocher-à-la-Voile, Nouméa et Pape'ete.

2012c, *Tanna revisited*, Le Rocher-à-la-Voile, Nouméa et Pape'ete. <http://www.jean_guiart.org>

2012d, *Heurs et malheurs du pays de Numéa, le péché originel d'une capitale*, Le Rocher-à-la-Voile, Nouméa et Pape'ete.

2012e, «Les Océaniens, explorateurs ou colonisateurs ? La vérité est entre les deux», *Bulletin de la Société des Etudes Océaniques* n° 324, Pape'ete, p. 4-66.

2013, *Claude Lévi-Strauss, ou le rocher de Sysiphe*, Le Rocher-à-la-Voile (?), Papeete et Nouméa (texte encore sans éditeur du fait des pressions très fortes exercées par les proches, ou par ceux qui imaginent être proches, de ce grand ami, à qui je dois ma carrière universitaire).

Guiart, Jean et Tercinier, Gérard, 1956, *Inventaire des ressources de trois Réserves autochtones en Nouvelle Calédonie*, Institut Français d'Océanie, Nouméa, multigraphié, 6 cartes repl. (le nombre de cartes et leur développement a été jugé trop cher de publica-

tion par la direction de l'ORSTOM. J'ai réutilisé mes cartes foncières pour l'*Atlas ORSTOM de la Nouvelle Calédonie*, en y ajoutant une carte foncière partielle du pays de Lösi à Lifou, mais je n'ai rien pu faire pour les cartes pédologiques qui pourtant montraient dans chaque cas de quelle proportion de surfaces arables disposaient les habitants de la Réserve et quelle part majoritaire était constituée de sols inutilisables, créant une situation où l'expansion des cultures de rente et des cultures vivrières devenait une impossibilité devant l'explosion démographique, d'où des problèmes de plus en plus aigus de querelles foncières à l'intérieur des réserves et de pression sur l'extérieur pour s'agrandir. Depuis vingt ans, on a déjà eu 6 morts dans des querelles foncières entre Canaques, à Tchambouène de Pouébo, Témalala et Houaïlou, plus quatre à Maré tout récemment. La réponse est une meilleure connaissance de la situation locale, de façon à ne pas se retrouver seulement devant des témoignages conflictuels, ce qui implique de procéder précautionneusement, parcelle par parcelle, pour bâtir l'histoire de chaque parcelle en même temps que la couverture géométrique des groupes sociaux en cause, et faire ce travail devant la population rassemblée, sur place et pas assis à une chaise devant un bol de café.

Guiart, René, 1988, *Le développement mélanésien en situation coloniale*, Atelier Populaire International, Bassecourt.

Guidieri, Remo,

1973, «Pères et Fils, Destin du Cannibalisme», *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, Paris, p. 85-109 (encore un papier de Guidieri, ancien prote de l'imprimerie de l'*Unita*, en Italie, converti au langage conceptuel le plus abscons, qui est sa nouvelle religion, ce qui l'amène à écrire dans un français difficilement compréhensible, en plus le thème choisi est le plus colonial possible).

1980, *La route des Morts*, Le Seuil, Paris.

Guillaumin, A. «Les Plantes Utiles des Nouvelles Hébrides», *JATBA* vol. 1 n° 7-12, Paris, p. 293-297, 453-460 (je cherche toujours la détermination du faux kava, plante médicinale jamais citée).

Guiot, Hélène, 2006, *Les pirogues, reflets de la Polynésie*, Publications de la Société des Océanistes, Paris (ouvrage de compilation qui ne peut malheureusement poser le problème général de la navigation en Océanie, dont les acteurs modernes survivants sont en Mélanésie et en Micronésie, l'auteur traite de gens qui ne sont plus navigateurs à l'ancienne depuis deux bons siècles).

Gunson, Neil,

1962, «An account of the Mamaia or Visionary Heresy of Tahiti, 1826-1841»

JPS vol. 71 n° 2, Auckland, p. 208-243.

1978, *Messengers of Grace, Evangelical Missionaries in the South Seas, 1797-1860*, Oxford University Press, Wellington.

H

Haberland, Eike, 1966, «Zur Ethnographie des Alfendio-Region (Südlicher Sépik Distrikt NeuGuinea)», *Jahrbuch des Museums für Völkerkunde zu Leipzig*, Akademie-Verlag, Berlin. p. 32-67 (Haberland a un sale caractère, il a fait toute une histoire pour un petit opuscule de ma main sur l'art du Sépik, pré tendant, à tort, que je n'y étais jamais allé. Lui, par contre, avait participé à des vols de sculptures dans les grottes funéraires de la vallée du fleuve Korewori).

Haddon, Alfred, sd, *Head Hunters, Black, White and Brown*, The Thinkers Library, Watts, Londres (un essai de popularisation de l'anthropologie sociale britannique première manière).

Haddon, A. C. et Hornell, J., 1936-1938, *Canoes of Oceania*, Bernice Pauahi Bishop Museum Special Publication n° 27-29, Honolulu.

Hadfield, Emma, 1920, *Among the Natives of the Loyalty Group*, Macmillan, Londres.

- Hage, Per, 1978, «Speculations on Pulawatese mnemonic structure», *Oceania* vol. 69 n° 2, Sydney, p. 81-95 (démonstration que les mythes servent de support à des informations techniques essentielles concernant la navigation inter-îles au loin).
- Hambruch, Paul,
1914-15, *Nauru*, 2 vols. Ergebnisse der Südsee-Expedition, 1908-10, Friederichsen, Hambourg.
1932, *Ponape*, Ergebnisse der Südsee Expedition, 1908-1910, Friederichsen, Hambourg.
- Handy, E. S. Craighill,
1923, *The Native Culture in the Marquesas*, Bernice Pauahi Bishop Bulletin 9, Honolulu.
1927, *Polynesian Religion*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 34, Honolulu (la religion polynésienne vue à travers le prisme des *a priori* de l'époque et selon une vision unitaire erronée, ses auteurs pour la religion maorie sont Percy Smith et Elsdon Best et pour Samoa le révérend Williams et pas Kraemer, le seul bon auteur du moment. Il confond la voyance et la divination et crime absolu, imagine une origine aryenne à la culture polynésienne).
1930, *Marquesan Legends*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 60, Honolulu.
- Harbulot, Ginette, 1995, *La lune ne nous quitte pas pour toujours*, sans nom d'éditeur, Nouméa (le livre d'une femme travailleuse, courageuse, avisée, aussi bien au Vanuatu qu'en Nouvelle Calédonie ; à noter : l'arrivée d'une pirogue micronésienne ayant dérivé sur Epi, et l'installation à Kouaoua des opérations minières d'Edouard Pentecost, la description est partielle, les Canaques racontent une autre histoire : Pentecost avait fait passer la conduite d'eau de son établissement sur une portion de la Réserve de bord de mer, mais il a fallu dix ans pour qu'il accepte de poser un robinet pour les habitants de la Réserve, et Pentecost a eu le culot de solliciter électoralement les voix mélanésiennes, qui lui ont manquées, alors que les abus de ses subordonnés ou de ses associés au détriment des tribus canaques ne cessaient de s'accumuler. Sa candidature était l'idée du gouverneur Péchoud qui croyait qu'en tant que métis, il aurait des voix canaques; ce gouverneur avait proposé tout d'abord à Jacques Barrau, qui s'était désisté, il n'avait aucune chance, les Mélanésiens ne l'aimaient pas du fait de sa parenté proche avec des parangons du colonialisme caldoche).
- Haocas, Wamo, 1976, *Ire xeni ka cia xan ma ire xeni hna traane ngöne la Hnapeti Drehu*, *Inventaire sommaire en langue lifou des plantes comestibles indigènes et des plantes alimentaires introduites*, Publications Orientales de France, Paris.
- Harding, Thomas G., 1967, *Voyagers of the Vitiaz Strait, A Study of a New Guinea Trading System*, University of Washington Press, Seattle.
- Harrisson, Tom,
1936a, «Living in Espiritu Santo», *Journal of the Royal Geographical Society* vol. 88, Londres.
1936b, «Living with the People of Malekula», *Journal of the Royal Geographical Society* vol. 88, Londres (tout est faux dans cet article, qui est le résultat d'un pari après boire).
1937, *Savage Civilisation*, Victor Gollancz, Londres (un ouvrage talentueux et dans le mensonge et dans la vérité).
- Hart, C. W. M., 1970, «Fieldwork among the Tiwi, 1928-29», in : George D. Spindler, ed., *Being an Anthropologist, Fieldwork in Eleven Cultures*, Holt, Rinehart & Winston, New York, p. 142-163 .
- Hartfield, James, 2003, «'You are not a white woman !', Apolosi Nawai, the Fiji produce agency and the trial of Stella Spencer in Fiji, 1915», *JPH* June 2003, Canberra (le malheur d'une jeune femme qui avait pris parti pour les Fijiens contre l'administration blanche accouplée avec les abus de pouvoir de la chefferie de Mbau).

Haudricourt, André,

1957, «Les transformations de la Linguistique», *Scientia* 6^e série 51^e année, Hermann, Paris, p. 1-6.

1972, «Une nouvelle classification des langues austronésiennes», *JSO* vol. 38 n° 36, Paris, p. 231-237

Haudricourt, André et Hédin, Louis, 1943,

L'Homme et les Plantes Cultivées, Gallimard, Paris (dans cet ouvrage paru sous l'occupation, on rencontre quelques discours historiquement bizarres que j'attribue à Hédin, et qui pourraient être destinés à tromper la censure allemande, le lecteur de l'ouvrage peut les négliger).

Hau'ofa, Epeli,

1975, «Anthropology and the Pacific Islanders», *Oceania* vol 56 n° 4, Sydney, p. 238-239.

1981, *Mekeo, Inequality and Ambivalence in a village society*, Australian National University Press, Canberra (l'analyse fine et les données d'une précision parfaite sont embrouillées par une interprétation en termes de sorcellerie, ce concept européen introduit qui n'existe jamais à notre sens occidental du mot dans la société traditionnelle, où les pouvoirs sont toujours ambigus, pour faire du mal ou guérir ; il faut lire en oubliant le mot malheureux : Epeli Hau'ofa est né et a été élevé chez les Mekeo où son père tongien était missionnaire méthodiste et par conséquent qualifiait les prêtres traditionnels de sorciers, il est probable que ces derniers ne comprenaient pas la nuance en anglais).
1983, *In Search of the Tikongs*, Longman Paul, Auckland (satire du système politique tongien d'un anthropologue déçu par l'immobilisme du système royal, ce qui ne m'a pas étonné : le prince héritier de l'époque m'avait dit que j'étais un personnage dangereux, lui ayant exprimé qu'ils, lui et ses parents dans la région, ne pourraient indéfiniment siroter leurs whiskys obtenus avec une ordonnance médicale, pendant que l'alcool était interdit au commun des mortels, je

m'étais seulement contenté de lui suggérer qu'ils auraient intérêt à revoir le dossier et à chercher une présentation moins choquante).

Hébert, Bernard, 1966, «Note sur les grandes pirogues à voile de la région de l'île d'Efaté et des îles avoisinantes», *Etudes Mélanésiennes* vol. 21-25, Nouméa, p. 34-71.

Heimann, Judith M., 2005, *Le Dernier des Derniers, La vie extraordinaire de l'anthropologue Tom Harrisson*, Octarès édition, Toulouse (l'auteur et le traducteur sont les deux nouvelles victimes des mensonges de Tom Harrisson ; ils ne connaissent ni le pays ni le dossier et se sont fait avoir, comme de même l'état major anglais de la guerre de Sarawak contre l'Indonésie s'était fait berné, puis a viré Harrisson après l'avoir pris comme conseiller, quand il s'est aperçu que son roman héroïque d'avoir été dans un maquis anti-japonais pendant la guerre à Bornéo avait été entièrement inventé).

Held, G. J., 1957, *The Papuas of Waropen*, Martinus Nijhoff, La Haye.

Henningham, Stephen, 1994, «The French administration, the local population and the American presence in New Caledonia, 1943-1944», *JSO* vol. 98 n° 1, Paris, p. 21-41.

Henry, Teuira, 1928, *Ancient Tahiti, compiled from notes of J. M. Orsmond*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bull. n° 48, Honolulu (traduction française à la Société des Océanistes : j'aurais voulu mettre en route une édition critique de cet ouvrage, de façon à l'assortir d'un appareil de notes convenable, mais je n'ai pas trouvé à ce moment-là la moindre collaboration volontaire : une telle entreprise demande un trop gros travail, tout doit être vérifié).

Herdt, Gilbert H., «The Shaman's 'calling' among the Sambia of New Guinea», *JSO* vol. 33 n° 56-57, Paris, p. 153-167.

Hezel, Francis X., sj, 1995, *Strangers in their own Land, A Century of Colonial Rule in the Caroline and Marshall Islands*, University of Hawaii Press, Honolulu (synthèse his-

- torique fort remarquable, reposant sur des données de terrain inattaquables : les Jésuites savent travailler).
- Higginson, John, 1926, *Les Nouvelles Hébrides*, mémoire de l'auteur, publié par le Dr A. Auvray, Imp. J. Bellée, Coutances (document à valeur historique, tous les arguments étant inacceptables aujourd'hui).
- Hilder, Brett, 1962, «Primitive navigation in the Pacific», in : *Polynesian Navigation, A symposium on Andrew Sharp's theory of Accidental Voyages*, ed. by Jack Golson, Polynesian Society Memoir n° 34, Wellington, p. 81-97 (Brett Hilder a commandé les navires mixtes à vapeur de la Société Burns Philp de Sydney, au Vanuatu et aux Salomons, du coup il s'est intéressé activement aux problèmes techniques de navigation dans la région).
- 1965, «Kau Moala, The Polynesian Navigator», *Journal of the Institute of Navigation* vol. 18 n° 2, Londres, p. 246-249.
- Hipsley, Eben H., 1969, *Metabolic Studies in New Guinea, Oxygen uptake and Carbon Dioxide excretion during fasting-resting and exercising conditions*, Commission du Pacifique Sud, Nouméa (un dossier qui a été traité par les biologistes officiels comme relevant de la science fiction).
- Hocart, Arthur Maurice,
 1929, *Lau Islands, Fiji*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin n° 62, Honolulu.
 1952a, *The Life giving Myth and other Essays*, Methuen, Londres.
 1952b, *The Northern States of Fiji*, Royal Anthropological Institute, Occasional publications n° 11, Londres (un des ouvrages les plus riches en données de détail originales de cette bibliographie, en fait, je tends à travailler comme lui).
- Hodée, Paul, 1983, *Tahiti 1934-1984, 150 de vie chrétienne en Eglise*, Archevêché de Pape'ete, Editions Saint-Paul, Fribourg-Paris (texte d'une thèse à la soutenance de laquelle j'ai eu le privilège de présider, à l'Université de Lyon II).
- Hogbin, Ian,
 1934, *Law and Order in Polynesia. A Study of Primitive Legal Institutions*, The Shoe-String Press, Hamden, Conn (un compendium d'idées occidentales, qui ne s'appliquent pas à la réalité de terrain, l'auteur finira par les abandonner peu à peu).
 1935, «Sorcery and administration», *Oceania* vol. 6, Sydney, p. 1-34, 2 pl. de 4 phot. (un problème artificiel au possible).
 1937, «The Hill tribes of North-Eastern Guadalcanal», *Oceania* vol. 8, Sydney, p. 62-89, 3 p. pl. photos.
 1939, *Experiments in civilisation, The Effect of European Culture on a Native Community in the Solomon Islands*, Routledge, Londres.
 1940, «Polynesian Colonies in Melanesia», *JPS* vol. 9, Wellington, p. 199-220.
 1951, *Transformation Scene, The Changing Culture of a New Guinea Village*, Routledge & Kegan Paul, Londres.
- Hogbin, Ian & Wedgwood, Camilla H., 1953, «Local groupings in Melanesia», *Oceania* vol. 23 n° 4, vol. 24 n° 1, Sydney, p. 241-276, 58-76 (Camilla Wedgwood, qui semble avoir été la tête dans cette opération, y montre l'esprit systématique dont elle avait déjà fait preuve dans l'édition des notes d'Arthur Bernard Deacon. Mais son entreprise me semble vouée à l'échec. Elle consiste à proposer une liste d'items, organisés hiérarchiquement, où l'on n'a qu'à puiser pour définir les caractéristiques d'une société. En réalité, ça ne marche pas, pour la simple raison qu'aucune société insulaire ne peut rentrer ainsi dans des cadres fixés à l'avance à l'extérieur d'elle même. Chacune offre une synthèse différente, qui se traduit par les termes vernaculaires qu'elle a choisie elle même, termes dont il convient de préciser la valeur exacte au travers des réalisations de fait à observer ou à découvrir).
- Holdsworth, David K., 1977, *Medicinal Plants of Papua New Guinea*, South Pacific Commission, Nouméa.
- Hollyman, K. J.,

- 1986, «Les emprunts polynésiens dans les langues de la Nouvelle Calédonie et des Îles Loyautés», *Cahiers du Lacito* I, Paris, p. 67-88 (l'auteur note des emprunts provenant de plusieurs autres langues polynésiennes ainsi que de Fiji, sur la côte est de la Grande Terre et sur Ouvéa, ce que confirme l'enquête ethnographique publiée, mais qu'il ne cite pas).
- 1987, *De Muna Fagaueva, Dictionnaire fagaueva-français*, Te Reo monographs, Linguistic Society of New Zealand, Auckland.
- Holmes, Lowell, 1974, *Samoan Village*, Holt, Rinehart & Winston, New York.
- Houdan, Olivier, 2006, *Maurice Lenormand (1913-2006)*, document diffusé par l'auteur, Nouméa.
- Hours, Bernard, 1976, «Leadership et Cargo Cult, L'irrésistible ascension de J.T.P.S. Moïse», *JSO* vol. 32 n° 51-52, Paris, p. 207-231.
- Howe, K. R.
1977, *The Loyalty Islands, A History of Culture contacts, 1840-1900*, Australian National University Press, Canberra.
1979, «The fortune of the Naisselines, Portrait of a chieftainship», in : Deryck Starr, ed., *More Pacific Islands Portraits*, Australian National University Press, Canberra, p.1-17, + notes à la fin de l'ouvrage.
1984, *Where the Waves Fall, new South Islands history from first settlement to colonial rule*, George Allen and Unwin, Sydney & Londres.
- Howitt, A. W., 1904, *Native Tribes of South-East Australia* (Howitt, le premier auteur sérieux sur les Aborigènes d'Australie, était un magistrat).
- Hulme, Keri, 1983, *The Bone People*, Picador, Londres.
- Huxley, Julian, ed., 1936, *T. H. Huxley's Diary of the Voyage of H.M.S. Rattlesnake*, Doubleday, New York (Huxley était le grand-père de Gregory Bateson).
- I
- Ihage, Weniko,
1989, «Syntaxe du récit dans l'aire Drehu (îles Loyautés)», *JSO* vol. 88-89 n° 1-2, Paris, p. 69-87 (un de mes anciens étudiants, intelligent, charmeur et parfois brillant stratège).
1992, *La tradition orale à Lifou*, Les Editions du Niaouli-ADCK, Nouméa (un livre inachevé, les textes donnés en traduction ne correspondent pas aux conditions de son analyse).
- Ihimaera, Whiti,
1973, *Tangi*, Heinemann, Auckland.
1981, *The new net goes fishing*, Heinemann, Auckland.
- I'i, John Papa, 1959, *Fragments of Hawai'ian History, as recorded by John Papa I'i*, Bernice Pauahi Bishop Museum Press, Honolulu.
- 1987, *In Search of a Home*, Institute of Pacific Studies, University of the South Pacific, Suva.
- Ison, Barry, 1974, «Motu Tattoos from Pari and Hanuabada», *Gigibori* vol. 1 n° 1, Institute of New Guinea Studies, Port Moresby, p. 41-57, ill.
- Iteanu, André, 1983, *La Ronde des Echanges, De la circulation aux valeurs chez les Orokaiva*, Cambridge University Press et Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris (les recherches faites sous le patronage de Louis Dumont donnent à chaque fois des travaux prétentieux et souvent médiocres, le groupe sous sa tutelle intellectuelle ayant été établi en compétition avec le laboratoire de Claude Lévi-Strauss, et par conséquent méprisant toute les avancées de méthode et d'analyse apportées par ce dernier ; l'étude de la parenté sans généalogies vraies et par affirmations additionnées n'est pas convenable, montrant l'influence délétère de Radcliffe-Brown : on a besoin de savoir comment le système de parenté fonctionne pour de vrai et pas dans la théorie abstraite, le fait que le mariage par échange de sœurs est privilégié montre bien que les

Orokaiva, eux, enraccinent leur comportements dans une rationalité empirique).

- Iteanu, André et Schwimmer, Eric, 1996, *Parle et je t'écouterai, Récits et traditions des Orokaiva de Papouasie Nouvelle-Guinée, recueillis, traduits et présentés par*, NRF, Gallimard, Paris (deux chercheurs qui ne savent ni recueillir ni exploiter des textes de la tradition orale ; ceux qu'ils nous donnent ici ont été, apparemment avant de les leur livrer, dépouillés volontairement de leur contenu de connaissance traditionnelle et en particulier de la toponymie qui assure normalement le lien des textes avec la structure sociale ; on leur a donné des textes tels que les blancs le veulent, partout dans la région, et depuis des générations : c'est tout, sauf une avancée scientifique, ces auteurs ne savent pas travailler, du moins dans ce domaine précis : ils n'ont retenu aucune des règles de méthode établies par Claude Lévi-Strauss et ne savent pas qu'on ne saurait analyser un texte isolé, mais qu'il convient d'en avoir recueilli sur le terrain toutes les variantes : cet ouvrage est ainsi un ratage complet, ces auteurs n'ont même pas lu le texte pionnier de Douglas Oliver sur les itinéraires mythiques, qui ont disparu de cet ouvrage ; c'est dommage pour Schwimmer, qui avait bonne réputation et dommage pour l'éditeur).
- Ivens, Walter G., 1907, *Hints to Missionaries to Melanesia*, London, Melanesian Mission, p. 1-25 ((un petit livre époustoufflant, mettant en scène un monde étrange, celui des missionnaires entre eux).
- 1927, *Melanesians of the South-East Solomons*, Kegan Paul, Londres.
- 1930, *Island builders of the Pacific*, Seely, Service, Londres.
- Ivinskis, V. ; Kooptzoff, Olga ; Walsh, R. J. & Dunn, Diane, «A medical and anthropological study of the Chimbu natives of the Central Highlands of New Guinea», *Oceania* vol. 27 n° 2, Sydney, p. 143-157.

J

- Jack-Hilton, Colin, 1969, *The search for the islands of the Solomons, 1567-1838*, Clarendon Press, Oxford (l'ouvrage de référence pour la découverte des îles Salomons. L'auteur a reconstruit expérimentalement les itinéraires des découvreurs espagnols, les a suivis sur mer et s'est présenté en face des mouillages dans la position exacte prise par les navires espagnols).
- Jaussen, Tepano, Mgr,
1893, «L'île de Pâques, historique et écriture», *Bulletin de Géographie Historique et Descriptive* vol. 2, Paris, p. 240-270.
1935-36, «Les bois parlants de l'île de Pâques», *Bulletin de la Société des Etudes Océaniques* n° 5 et 6, Pape'ete, p. 537-542, 583-88 (Mgr Jaussen a enregistré une des clés de la compréhension des textes écrits de l'île de Pâques, mais malheureusement pas toutes ; il faudra attendre Métraux pour en avoir d'autres, il en manque encore).
- Jeudy-Ballini, Monique,
1984, «A propos d'une femme remarquable: le statut de la kheng chez les Sulka de Nouvelle Bretagne (Papouasie-Nouvelle Guinée)», *JSO* vol. 40 n° 78, Paris, p. 17-34 (tout ce qu'écrit Mme Jeudy-Ballini est excellent, c'est un des rares auteurs que je trouve à chaque lecture sans reproche, parce qu'elle au moins sait travailler et ne fait jamais fonctionner par privilège son imagination; elle dispose d'un esprit critique de bonne qualité, qu'elle utilise avec discernement ; elle n'a jamais recours au jargon, qui cache actuellement la misère intellectuelle de tant d'autres auteurs).
- 1997, «Culte du Cargo ou culte du péché ? Un rite mélanésien pour rendre Dieu meilleur», in : Serge Tcherkésoff et Françoise Douaire-Marsaudon, éd., *Le Pacifique-Sud aujourd'hui, Identités et Transformations culturelles*, Editions du CNRS, Paris, p. 111-134 (une analyse très originale).

- 2002, «To Help and to 'Hold', Forms of Co-operation among the Sulka», in : Monique Jeudy-Ballini et Bernard Juillerat, éd., *People and Thing, Social Mediations in Oceania*, Carolina Academic Press, Durham, Carolina, p. 185-209, 3 photos (les réseaux informels qui se font et qui se défont selon l'occasion, on peut participer à plusieurs réseaux à la fois, chacun étant dans un état différent de complétion de son projet particulier).
- Johnson, Martin, 1922, *Cannibal Island, Adventures with a Camera in the New Hebrides*, Mifflin, Boston.
- Johnston, T. Harvey et Cleland, J. Burton, 1934, «The history of the aboriginal narcotic, *Pituri*», *Oceania* vol. 4 n° 2 et 3, Sydney, p. 201-223, 268-289, bibliographie.
- Juillerat, Bernard,
1972, «Communauté et tenure foncière dans trois villages du Sepik occidental», *JSO* vol. 28, n° 35, Paris, p. 103-140 (un des meilleurs articles de Juillerat, fondé sur des relevés sur le terrain et non sur des discours généraux dont la mise évidence échappe toujours au chercheur).
1975, «Trance et langage en Nouvelle Guinée I. La possession médiumnique chez les Amanab ; II. Du symptôme au rite», *JSO* vol. 36 n° 47 et 49, Paris, p.187-212, 379-397 (l'auteur confirme la remarque de Maurice Leenhardt, qu'il ne cite pas, que les énonciations rituelles des voyants, voyantes et devins étaient souvent prononcés dans une langue plus ou moins éloignée géographiquement, différente de la langue de naissance, langue à laquelle la personne pouvait avoir eu accès par des relations matrimoniales).
1991, *Oedipe chasseur, Une mythologie du sujet en Nouvelle Guinée*, PUF, Paris (le lieu de la conversion de Bernard Juillerat à la psychanalyse, ou comment on abîme des mythes en leur appliquant une grille d'analyse non pertinente parce qu'en partie imaginaire, l'explication est à chercher dans les problèmes psychologiques propres de l'auteur : il était claustrophobe).
- ## K
- Kaloonbat, Téin, 1987, *Hwanfalik, Dictons de la vallée de Hienghène*, Office Culturel Kanak, Nouméa.
- Kamakau, Samuel Manaiakalani, 1964, *Ka Po'e Kahiko. The People of old*, Bernice Pauahi Bishop Museum Press, Honolulu.
- Kamma, Frédéric C. et Kooijman, Simon, 1973, *Romawa Forja, Child of Fire*, Brill, Leiden (l'ouvrage qui montre comment les Papous tentent de tourner l'interdiction indonésienne de leur transmettre la technologie du métal)
- Kaniku, John Wills Teloti, 1975, *The Epic of Tauhau*, Institute of Papua New Guinea Studies, Port Morsby, I carte.
- Kaplan, Martha, 1995, *Neither Cargo nor Cult, Ritual Politics and the Colonial Imagination in Fiji*, Duke University Press, Durham.
- Kasarhèrou Christiane, 1984, *Contribution à l'étude de démographie historique de la Nouvelle Calédonie, 1853-1920*, CTRDP, Nouméa (premier jet d'un travail qui la mènera à un doctorat accordé sous condition qu'elle tienne compte des remarques des membres du jury dans toute publication).
- Kaufmann, Christian, 1999, «Research on Sepik Pottery, Tradition and its Implication for Melanesian History», in : Galipaud et Liley, éd., *Le Pacifique de 5000 à 2000 avant le présent, Supplément à l'histoire d'une colonisation*, IRD Editions, Paris, p. 31-47.
- Kaufmann, Christian et Zemp, Hugo, 1969, «Pour une transcription automatique des langages tambourinés mélanésiens, un exemple Kwoma, Nouvelle-Guinée», *L'Homme* vol. 9 cahier 2, Paris, p. 38-88, pl.dépl. enregistrements (les enregistrements pionniers de A. B. Deacon à Malekula ne sont pas indiqués : ne pas citer ses prédécesseurs professionnels est une habitude chez

- Kaufmann).
- Kawharu, Hugh (sir), 2003, *Conflict and Compromise, Essays on the Maori since Colonisation*, Reed, Auckland.
- Keek, Verena, 1995, *Historical Atlas of Ethnic and Linguistic Groups in Papua New Guinea, vol. 1 part 3. Madang*, University of Basel, Institute of Ethnology, Bâle (extrêmement bien fait, ouvrage remarquable de précision).
- Keesing, Félix,
1937, «The *Taupo* system in Samoa, A study of institutional change», *Oceania* vol. 8, Sydney, p. 1-14.
1941, *The South Seas in the Modern World*, John Day, New York.
- Keesing, Roger,
1978, «Politico-Religious Movements and Anticolonialism on Malaita : Maasina Rule in Historical Perspective», *Oceania* vol. 48 n° 4, vol. 49 n° 1, Sydney, p. 241-261 et 46-73.
1992, *Custom and Confrontation : The Kwaio Struggle for Cultural Autonomy*, The University of Chicago Press, Chicago et Londres.
- Keesing, Roger M. & Corris, Peter, 1980, *Lightning meets the West Wind, The Malaita Massacre*, Melbourne & Oxford University Press.
- Keesing, Mary, 1947, «Education in Polynesia», in : *Specialized Studies in Polynesian Anthropology*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 193, Honolulu, p. 47-57.
- Kellum, Marimari, 1971, *Archéologie d'une vallée des îles Marquises, évolution des structures de l'habitat à Hane, Ua Huka*, Publications de la Société des Océanistes n° 26, Paris (cette publication est la réparation d'une injustice : Marimari Kellum avait réalisé le relevé des structures archéologiques de Tubuai aux îles Australes. Sous prétexte que lui représentait l'ORSTOM, et pas elle, Pierre Vérin lui a pris cette carte et l'a intégré dans sa thèse sous son nom à lui, ce qui était un grossier abus de pouvoir. J'ai prévenu le jury, et transmis la plainte écrite de Marimari, mais Condominas, qui soutenait Vérin, s'est opposé à ce qu'on en tienne compte. Vérin sera mis dans le premier avion et expulsé de Madagascar lorsqu'on trouvera dans les archives des renseignements généraux de Tananarive, laissées là on se demande pourquoi, les lettres de dénonciations contre ses étudiants qu'il avait envoyées. Ces étudiants venaient justement de prendre le pouvoir, pour remplacer la génération aimée jugée trop inféodée au général de Gaulle).
- Kelly, Celsius, 1966, *La Australia del Espiritu Santo, The Journal of Fray Martin de Munilla and other documents relating to the Voyage of Pedro Fernandez de Quiros in the South Seas (1605-1606) and the Franciscan Missionary Plan (1617-1627)*, The Hakluyt Society, The University Press, Cambridge, 2 vols.
- Kennedy, D. G., 1953, «The Polynesian Outliers of Melanesia», *Fiji Society* vol. 3, années 1945, 47 et 47, Suva, p. 28-44.
- Kilage, Ignatius, sd, *My Mother calls me Yaltep*, Institute of Papua New Guinea Studies, Port Moresby.
- King, Michaël, ed.,
1977, *Te Ao Hurihuri, The World Moves on, Aspects of Maoritanga*, Methuen, Wellington.
sd, *Tihe Mauri Ora, Aspects of Maoritanga*, Methuen, Wellington (ces deux ouvrages collectifs marquent une date, celle où les auteurs maoris s'affranchissent de la tutelle des conceptions européenne et décrivent la réalité de leur société, celle que les auteurs européens avaient systématiquement travestie. Michael King est reconnu comme ayant été un des héros intellectuels de sa génération, il a joué un rôle central dans l'acceptation de la prise de conscience maorie).
- King, Michaël,
1977, *Te Pueu : A Biography*, Hodder and Stoughton, Londres (l'auteur raconte la vie du principal personnage maori de l'entre-

- deux guerres ; le roi maori officiel étant plongé dans l'alcool, ce sera la princesse Te Pueu qui représentera l'institution et lui donnera le dynamisme qui lui manquait sous le système colonial triomphant. La reine maorie de l'après guerre sera sa nièce Te Ata, au jourd'hui décédée, qui consolidera le travail de sa tante).
- Kirch, Patrick Vinton & Yen. D. E. 1982, *Tikopia, The Prehistory and Ecology of a Polynesian Outlier*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 238, Honolulu (un travail vraiment remarquable dans sa conception et sa réalisation, malgré une curiosité ethnographique pas assez affinée).
- Koce, Léon, 1996, *En cheminant de Hnaenedr à Pakada ou comment écouter les lieux des ancêtres*, Grain de sable et Centre culturel Yeiwene Yeiwene, Nouméa (initiative originale d'un auteur maréen, le texte est plein de détails pertinents).
- Koch, Gerd, 1961, *Die Materielle Kultur des Ellice-Inseln*, Museum für Völkerkunde Berlin, Berlin.
1968, *Kultur der Abelam, Die Berliner Ma prik-Sammlung*, Museum für Völkerkunde, Berlin (Gerd Koch est un ethnographe allemand à l'ancienne mode. Ses monographies sont parfaites en ce qui concerne la culture matérielle, mais il ne faut pas lui demander comment fonctionne une société. Cette monographie est d'autant plus importante que les Tuvalu, à savoir les Ellice, sont menacées d'être emportées par la montée du niveau de la mer).
- Koenig, Robert, 2010, «A propos d'un silence assourdissant», *BSEO* n° 320, Papeete, p. 137-139.
- Kohler, Jean-Marie et Pillon, P., 1986, *Economie domestique mélanésienne et développement, L'opération Cafè*, Office culturel scientifique et technique canaque, Nouméa (l'analyse objective d'une opération de développement ratée, parce que fondée sur de fausses analyses du personnel local, en réalité une manipulation de Paris par des agents européens du service de l'agriculture dont les affirmations n'ont jamais été vérifiées ; dans cette opération, des fonds publics importants ont été entièrement gaspillés. Le haut fonctionnaire socialiste que j'avais mis en garde avant la catastrophe finale et qui m'avait dit qu'il ne me croyait pas, vient d'être nommé président de la Caisse des Dépôts et Consignations).
- Kohler, Jean-Marie et Shineberg, Dorothy, 1992, «Argent, religion et pouvoir en Nouvelle Calédonie, A. Ballande et les Evêques, 1885-1935», *JSO* vol. 95 n° 2, Paris, p. 151-183.
- Kooijman Simon, slnd, *Tapa Techniques and Tapa Patterns in Polynesia, A regional differentiation*, (chapter 6 = tiré à part).
1972, *Tapa in Polynesia*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 234, Honolulu.
1977, *Tapa on Moce Island*, J. Brill, Leiden, 176 p., 100 photos, 43 fig.1 carte.
- Koskinen, Aarne A.
1953, *Missionary Influence as a Political Factor in the Pacific Islands*, *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, série B vol. 18 n° 1, Helsinki.
1960, *Ariki the First-Born, An Analysis of a Polynesian Chieftain Title*, *Akademiae Scientiarum Fennica*, Helsinki.
- Krämer, Augustin, 1902, *Die Samoa Inseln, Entwurf einer Monografie mit besonderer Berücksichtigung Deutsch-Samoas*, 2 vols, Schweizbartsche Verlagsbuchhandlung, Stuttgart (un des principaux ouvrages de la bibliographie océaniste).
- Kupka, Karel, sd (tiré à part), «Le système des sous-sections matrimoniales dans la famille aborigène d'Australie», *JSO*, Paris (essai intéressant et imprudent, étant donné la qualité et le poids des auteurs déjà engagés sur le sujet).
- Kurtovitch, Ismet,
1997a, *Aux origines du FLNKS, l'UICALO et l'AICLF, 1946-1953*, Île de Lumière,

Nouméa.

1997b, «Sortir de l'indigénat, Cinquantième anniversaire de l'abolition du régime de l'indigénat en Nouvelle Calédonie», *JSO* vol. 105 n° 2, Paris, p. 117-139.

2001, «Histoire de l'accord du 17 septembre 1952», *Etudes Mélanésiennes* n°31, Nouméa, p. 21-40 (Ismet Kurtovitch est un des rares bons historiens locaux, on peut lui faire confiance, il a tout vérifié).

L

Lacabanne, Sonia, 1992, *Les premiers romans polynésiens, Naissance d'une littérature de langue anglaise*, Publications de la Société des Océanistes n° 43, Paris (une des rares spécialistes de la littérature océanienne à travailler de manière utile et intéressante).

Lafleur, Jacques, 2000, *L'Assiégé*, Plon, Paris (Jacques Lafleur s'est toujours cru tout permis. Tout ce qu'il raconte sur mon compte est faux, absolument. Il a des moyens financiers, et il aurait pu vérifier ses sources, comme pour ce qu'il raconte sur Lenormand, qu'il confond avec son frère cadet, et dont finalement il ne sait rien, sinon les aventures minières de ce dernier, dont il ne précise pas le détail, ce siennes ne sont pas très héroïques, travaillant sur des morceaux de domaines amodiés à la société le Nickel, ce qui n'a rien du travail d'un pionnier).

Lal, Brij V. & Nelson, Frank, ed., 1995, *Lines across the sea, Colonial Inheritance in the Post Colonial Pacific*, Pacific History Association, Brisbane.

Lamb, Robert, 1905, *Saints and Savages, The Story of Five Years in the New Hebrides*, William Blackwood, Edinburgh et Londres (des notations plus objectives que souvent dans cette littérature, la description de l'éruption d'Ambrym qui a englouti l'hôpital presbytérien à la pointe occidentale de l'île).

Lambert, RP, 1900, *Mœurs et superstitions des Néo-Calédoniens*, Nouméa (il comporte une

illustration où l'on reconnaît parfaitement le passage recouvert des frondaisons d'arbres ceinturant une large route au sol dénudé et sec, où l'on doit parler à voix basse, du fait de la présence des *dodyi*, dont c'est le lieu sacré : ces être mythiques sont invisibles une part du temps, excepté pour leur prêtre, ils sont hommes et femmes, ont la peau claire, les cheveux très longs et les femmes des seins pendants, ils sont très puissants, mais pas toujours intelligents, ils détestent être dérangés et se vengent en jouant des tours aux humains. C'est sur ce terrain que le propriétaire du Relais de Kanumera avait construit au culot des résidences, ce qui ne pouvait être toléré, d'où l'incendie de l'hôtel et la destruction des dites résidences).

Lambert, S. M.,

1934, *The depopulation of Pacific Races*, Bernice Pauahi Bishop Museum Special Publication n° 23, Honolulu.

1941, *A Doctor in Paradise*, Dent & Jaboor, Londres et Melbourne (cet ouvrage contient des notations ethnographiques importantes, par ailleurs inconnues, obtenues de la reine Salote quant aux rites mortuaires des *Tui Tonga*).

Lancaster, Lorraine, 1962, «Crédit, épargne et Investissement dans une économie *non monétaire*», *Archives Européennes de Sociologie* vol. III, sl, p. 149-164 (étude intéressante du système économique de l'île Rossel).

1979, *Land in Solomon Islands*, Institute of Pacific Studies, University of the South Pacific.

Landtman, Gunnar, 1933, *Ethnographical Collection from the Kiwai District of British New Guinea*, The Commission of the Antell Collection, Helsingfors.

Laracy, Hugh,

1975, «Malinowski at War, 1914-1918», *Mankind* vol. 10 n° 4, Sydney, p. 264-267.

1983, ed., «*Pacific Protest, The Maasina Rule Movement, Solomon Islands, 1944-1952*», Institute of Pacific Studies, University of the South Pacific, Suva.

1991, «Bougainville secessionism», *JSO*

- vol. 92-93, Paris, 54-59.
- Laracy, Hugh & White, Geoffrey, ed., 1988, *Taem blong faet : World War II in Melanesia*, 'O'o, a Journal of Solomon Studies, special issue, n° 4, Honiara.
- Lardy, Michel ; Wallez, Sandrine et Bani, Philipson, 2009, «Les risques volcaniques», in: *Atlas du Vanuatu*, Geo-Consulte, Port Vila, p. 155-167.
- Laroche, Marie-Charlotte, 1990, «Alfred Métraux à l'Île de Pâques, de juillet 1934 à janvier 1935», *JSO* vol. 91 n° 2, Paris, p. 176-182 (le meilleur article de l'auteur).
- Larsson, Karl Erik, 1960, *Fijian Studies*, Ethnografiska Museet, Göteborg (un des meilleurs textes sur l'art et l'ethnographie de Fiji).
- Latouche, Jean-Paul,
1984, *Mythistoire tungaru, Cosmologies et généalogies aux îles Gilbert*, SELAF, Paris (un travail long à mettre au point, l'auteur ayant un problème d'adaptation à l'écriture qui n'avait pas été décelé, mais le matériau est excellent, la présentation est un effort inachevé : il n'a pas demandé qu'on l'aide et il a eu tort).
1994, «Conflits et représentations mythiques de l'espace», *JSO* vol. 98 n° 1, Paris, p. 43-54 (excellent article d'un auteur s'exprimant trop peu).
- Latukefu, Sione, 1974, *Church and State in Tonga*, Australian National University Press, Canberra.
- Laval, Honoré, 1938, *Mangareva, L'histoire ancienne d'un peuple polynésien*, Paul Geuthner, Paris (si tous les massacres racontés avaient vraiment eu lieu, il n'y aurait plus de population sur Mangareva).
- Lawrence, Peter,
1955, *Land Tenure among the Garia*, Australian National University Social Science Monographs n° 4, Canberra (la notion de *land owning groups* continue à embrouiller le dossier).
1956, «Lutheran Mission influence on Madang societies», *Oceania* vol. 27 n° 2, Sydney, p. 73-89
- 1964, *Road belong Cargo, A Study of the Cargo Movement in the Southern Madang District, New Guinea*, Manchester University Press (le grand livre de l'étude des mouvements prophétiques après la guerre, il explique comment, à l'indépendance, la moitié des députés du parlement papou étaient issus de ces mouvements).
1964, *Don Juan in Melanesia*, University of Queensland Press, sl.
- Layard, John W. , 1942, *Stone Men of Malekula, Vao*, Chatto and Windus, Londres.
- Lebot, Vincent,
1989, «L'histoire du kava commence par sa découverte», *JSO* vol. 88-89 n° 1-2, Paris, p. 89-114.
2002, «La domestication des plantes en Océanie et les contraintes de la voie asexuée», *JSO* n° 114-115, Paris, p. 45-69.
- Leder, Jean, 1981, *Les cent jours du bout du monde, Autopsie d'une tragédie*, Auto-édition, Nouméa (l'auteur, intelligent, mais imprudent, a dû quitter en catastrophe le barrau de Nouméa et se réfugier en Australie ; son récit du jugement de Jimmy Stevens, après l'affaire du Vemarana à Espiritu Santo au Vanuatu, n'est pas sans intérêt, quoique sa connaissance du dossier soit partielle).
- Leenhardt, Maurice,
1909, *La Grande Terre, Mission de Nouvelle-Calédonie*, Société des Missions Évangéliques de Paris.
1930, *Notes d'ethnologie néo-calédonienne*, Institut d'Ethnologie, Paris (le document fondamental de l'ethnologie canaque, celui où les interprétations, quoique étant celles de son époque, sont les moins gênantes).
1932, *Documents néo-calédoniens*, Institut d'Ethnologie, Paris (un ensemble présenté de façon magistrale, pas toujours égalée aujourd'hui).
1935, *Dictionnaire et grammaire de la langue de Houaïlou*, Institut d'Ethnologie, Paris (la collation des fiches a été le travail de Mme Leenhardt, qui a pu parfois censurer son mari, dont elle n'appréciait pas toujours

- la verueur de ses propos, sur des points de détail).
- 1938, *Gens de la Grande Terre*, Gallimard, Paris (le texte le plus aisément compréhensible, mais aussi celui où quelques simplifications affleurent, la notion de «séjour paisible» demande à être nuancée : l'auteur ne nous dit pas qu'on épouse chez l'adversaire et que, par conséquent, l'oncle maternel n'est pas seulement bénisseur, mais peut faire montre de comportements ambigus).
- 1939, «La fabrication de la perle monnaie calédonienne», *Etudes Mélanésiennes* vol. 2, Nouméa, p. 5-7.
- 1947, *Do Kamo, La personne et le mythe dans le monde mélanésien*, Gallimard, Paris (les développements sur le mythe sont pionniers et en réalité introduisent au discours plus tardif de Claude Lévi-Strauss. Leenhardt a été le premier à parler de pensée mythique, ce qui ne signifie pas que le concept soit entièrement justifié. Le mythe est le support d'une connaissance, connaissance d'où est issue une *praxis*, mais ce n'est pas le mythe qui détermine directement les comportements des acteurs, mais il leur apporte une connaissance).
- Leenhardt, Raymond H.,
 1957, *Au vent de la Grande Terre, Les îles Loyalty de 1840 à 1895*, Encyclopédie d'Outre-mer, Paris.
- 1976, *Le pasteur Joane Nigoth (1866 ?-1919)*, 59 rue Claude Bernard, Paris.
- Lefort, E.,
 1955, «Les conditions du développement agricole en Nouvelle Calédonie», *Etudes Mélanésiennes* vol. 9, Nouméa, p. 40-62.
- 1971, *Les Perspectives et les Conditions du Développement agricole en West-Irian*, Rapport Final, ms, Crop Production and Forage Expert, FAO, FUNDWI 27/28, Manokwari.
- Legge, Christopher C., 1070, «Les faux océaniens de James Edward Little dans la collection Fuller», *JSO* vol. 26 n° 27, Paris, p. 107-119.
- Lemaître, Yves, 1985, *Savoirs et pouvoirs dans la médecine traditionnelle à Tahiti*, Communication au IIIe Congrès International de médecine traditionnelle, IRD, Pape'ete, ms.
- Lemonnier Pierre,
 1981, «Le commerce inter-tribal des Anga de Nouvelle-Guinée», *JSO* vol. 37 n° 70-71, Paris, p. 39-75 (un travail remarquable sur un sujet peu travaillé jusqu'ici, en dehors de l'allemand Tiesler, non cité)
- 1990, *Guerres et festins, Paix, échanges et compétition dans les Highlands de Nouvelle Guinée*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris (cette histoire de «grands hommes» et de *big men* n'est pas sérieuse, elle gêne l'analyse et la compréhension de données excellentes ; la notion de modèle n'est pas comprise et est utilisée hors de toute méthode acceptable, ce qui est l'erreur constante des ethnologues qui n'ont pas compris, ou pas voulu comprendre, le discours très précis de Lévi-Strauss sur le sujet).
- Lenormand, Maurice,
 1990a, *Le Miny, «Langue des Chefs» de l'île de Lifou*, Edipop, Nouméa.
- 1990b, «Correspondances phonétiques et changements parallèles dans les parlers de la famille austronésienne (Mélanésien, Indonésien, Polynésien)», *Etudes Mélanésiennes* vol. 27, Nouméa, p. 9-29 (on ignore généralement que Maurice Lenormand est un linguiste de qualité, et qu'il est titulaire du diplôme de langues indonésiennes de l'IN-LOV, où il a eu le prix du meilleur élève de l'année)
- 1993, «Hommes, clans et dieux», in : M. Le normand et Drilè Sam, *Lifou*, Point d'Histoire, CTRDP, Nouméa.
- 199, *Dictionnaire de la langue de Lifou, Le Qene drehu*, Le Rocher-à-la-Voile, Nouméa (Lenormand, qui est mon beau-frère, nous avons épousé les deux sœurs, m'a apporté son dictionnaire constitué de fiches en papier 7,5 x 12, 5 cm, dans des boîtes à chaussures qui débordaient et auxquelles il ajoutait tous

les jours. J'ai dû saisir le tout en machine, mon épouse voulant que je fasse ce travail, elle avait raison, c'était ce qu'il avait réalisé de mieux dans son existence heurtée. Cela m'a pris plusieurs mois, c'était une BA qui n'en finissait plus. En passant, j'ai vérifié toutes les indications ethnographiques et j'en ai ajouté quelques unes. J'ai peu apprécié le refus des collègues du LACITO de prendre en charge l'édition, ils auraient pu alors corriger les fautes de frappe échappées à la vigilance de l'auteur vieillissant et proposer les arrangements qui leur auraient convenu. J'ai édité le dictionnaire entièrement à mes frais : il est épuisé et disponible sur mon site Web <<http://www.jeanguiard.org>>).

Leslie, Heather Young, 2008, «Hina's Fish and the Tuiha'angana of Tonga, From Samoa with Love», in : Serge Dunis ed., *Sexual Snakes, Winged Maidens and Sky Gods, Le Rocher-à-la-Voile et Haere Po, Nouméa and Pape'ete*, p. 204-224.

Lessa, William A., 1966, *Ulithi. A Micronesian Design for Living*, Holt, New York.

Lester, R. H.

1941, «Kava drinking in Viti Levu, Fiji», *Oceania* vol. XII, Sydney, p. 97-111, 5 p. pl. photos.

1953, «Magico-Religious Secret Societies in Fiji», *Fiji Society* vol. 2, années 1940 à

1944, Suva, p. 117-134.

Levy, Robert L.,

1970, «The teaching of Tahitian language in the school of French Polynesia», *JSO* vol. 26, Paris, p. 79-83 (pourquoi Robert Levy nous a-t-il donné un article aussi mince sur un tel sujet ?).

1975, *Tahitiens, Mind and Experience in the Society Islands*, University of Chicago Press, Chicago (les ms des chapitres diffusés par l'auteur avant la mise au point de cet ouvrage étaient mieux écrits et mieux analysés qu'ici, où l'écriture académique traditionnelle américaine a pris le dessus. Ce n'est de loin pas le seul cas. Bien des auteurs sont plus intéressants dans leurs articles que dans

leurs ouvrages. Son analyse de la relation des Tahitiens avec l'alcool était un petit chef-d'œuvre. Il aurait voulu que les Océanistes publient son ouvrage en français.

J'aurais voulu qu'il nous autorise à laisser tomber les discussions entre psy, sans intérêt scientifique particulier, sinon par un effet de mode, incompréhensibles pour le public français et déjà dans un anglais lourd qui tranchait avec ses premiers essais, et qui auraient donné un français illisible. Ce n'est pas qu'il n'a pas voulu, il n'a tout simplement pas compris ce que je tentais d'expliquer. Probablement poussé par sa mère, dont il était trop proche, il présentait un orgueil professionnel au-delà de la valeur même de ce qu'il exprimait talentueusement, et était de ce fait difficile à vivre. Encore un psy qui aurait eu besoin d'un autre psy. Sa première épouse a déclaré forfait).

Lewis, David,

1971, «A return voyage between Puluwat and Saipan, using Micronesian navigational techniques», *JPS* vol. 80 n° 4, Wellington, p. 437-448.

1972, *We, the Navigators, The Ancient Art of Landfinding in the Pacific*, Reed, Wellington.

1976, «Observations on route finding and spatial orientation among the aboriginal people of the Western desert of Central Australia», *Oceania* vol. 46 n° 4, Sydney, p. 249-282 (une initiative talentueuse portant sur un sujet difficile auquel personne n'avait encore pensé).

Lewis, Gilbert,

1974, «Gnau Anatomy and vocabulary for illnesses», *Oceania* vol.45 n° 1, Sydney, p. 50-78.

1975, *Knowledge of Illness in a Sepik Society, A Study of the Gnau, New Guinea*, The Athlone Press, Londres.

Limousin, Patricia et Bessières, Eric, *Flore de Kanaky*, Oceania Planta Medica, 2006, Poindimié.

Lindstrom, Lamont,

- 1987, *Kwamera Dictionary*, Australian National University, Canberra.
- 1990a, *Knowledge and Power in a South Pacific Society*, Smithsonian Institution Press, Washington.
- 1990b, *Island Encounters : White and Black Memories of the Pacific War*, Smithsonian Institution, Washington.
- 1992, *Kava : The Pacific Drug*, Yale University Press, Newhaven.
- 1993, *Cargo Cult : Strange Stories of Desire from Melanesia and Beyond*, Hawaii University Press, Honolulu.
- 2011, «Naming and Memory on Tanna», ed. by Elfriede Hermann : *Changing Contexts, Shifting Meanings, Transformations of Cultural Traditions in Oceania*, University of Hawai'i Press, Honolulu, p. 141-156.
- Lodier, Edmond, 1956, éditeur, *Annexe 1, Projet d'arrêté sur le régime des concessions domaniales ; annexe 2, Projet de plan économique de M. James Daly ; annexe 3, Le problème agricole néo-calédonien par J. Barrau*, Mission des terres de Nouvelle Calédonie, Paris, multigraphié.
- Loison, Guy, 1959, «Parasitisme intestinal et Amibiase dans la région de La Foa, Nouvelle Calédonie», *Etudes Mélanésiennes* vol. 12-13, Nouméa, p. 64-81 (le dr Loison était en poste à Tahiti, comme il était pétaïniste et qu'on avait besoin de médecins, on l'a envoyé en pénitence en Nouvelle Calédonie, où il a bien réussi professionnellement, son épouse servait de juge pour les concours de miss Calédonie).
- Lohmann, Roger Ivar,
2007, «Souvenir des morts, techniques de gestion de la mémoire dans un village de Nouvelle Guinée», *JSO* vol. 124 n° 1, Paris, p. 45-57.
2008, «Sexual Snakes Strike again, Immortality expressed and explained in a New Guinea myth», in : Serge Dunis ed., *Sexual Snakes, Winged Maidens and Sky Gods*, Le Rocher-à-la-Voile et Haere Po, Nouméa and Pape'ete, p. 113-125.
- Lomas, Peter W., 1979, «Malanggan and Manipulators : Land and Politics in Northern New Ireland», *Oceania* vol. 50 n° 1, Sydney, p. 53-66 (l'auteur confirme mon jugement ancien que les rites *malanggan* sont étroitement liés à la transmission de la tenure foncière).
- Lümholz, Karl, 1889, *Among Cannibals, An Account of Four Years of Travel in Australia and of Camplife with the Aborigines of Queensland*, Scribner, New York.
- Lundsgaarde, Henry P., ed., 1974, *Land Tenure in Oceania*, Hawai'i University Press, Honolulu.
- Luomala, Katherine, 1949, *Maui-of-a-thousand-tricks, His Oceanic and European biographers*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 198, Honolulu (très bien informée, mais l'auteur ne sait pas traiter un texte de tradition orale ; elle s'imagine qu'en éliminant les versions secondaires minoritaires, elle aboutira à un texte authentique, ne sachant pas justement que le texte authentique, cela n'existe pas, il n'existe que des variantes).
- Lutgehaus Nancy, 1982, «Manipulating Myth and History, How the Manam maintain themselves», vol. 3 n° 1, Port Moresby, p. 81-89 (de la différence entre la théorie kanak et la réalité, les lignages qui se superposent et s'inversent dans un ordre différent de la théorie affirmée; j'ai rencontré de pareilles situations tant au Vanuatu qu'en Nouvelle Calédonie et aux îles Loyalty ; l'auteur est une impatiente qui ne sait pas tenir sa langue, elle se précipite pour vérifier là où il n'aurait pas fallu).
- Lyons, Daniel P., 2003, «An Analysis of three Maori Prophet Movements», in : sir Hugh Kawharu, *Conflict and Compromise*, Reed, Wellington, p. 55-79.

M

McCarthy, F. D., 1939, «'Trade' in Aboriginal

- Australia, and 'Trade' relationships with the Torres Straits, New Guinea and Malaya», *Oceania* vol. 9 n° 4, Sydney, p. 405-438, 9 cartes.
- MacClancy, Jeremy, 1980, *To kill a bird with two stones, A short History of Vanuatu*, Vanuatu Cultural Centre Publications n° 1, Port Vila (un petit livre remarquablement intelligent, mais on y trouve des simplifications).
- Macdonald, Christina, 1979, *Medecines of the Maori, From their Trees, Shrubs and other Plants, together with food from the same sources*, Collins, Auckland et Londres.
- Maclet, Jean-Noël et Barrau, Jacques, 1959, *Catalogue des plantes utiles aujourd'hui présentes en Polynésie Française*, JATBA T. VI n° 1-3, Paris, p. 1-21, 161-184.
- MacQuarrie, Hector, 1946, *Vouza and the Solomon Islands*, Angus and Robertson, Sydney & Londres (la biographie d'un policier insulaire devenu un homme politique de premier plan, ce livre l'aura aidé à être anobli par la reine).
- MacIntyre, Kenneth Gordon, 1987, *The Secret Discovery of Australia, Portuguese Ventures 250 Years before Captain Cook*, Pan Books, Sydney et Londres.
- MacNaught, Tim, 1978, «Apolosi R. Nawai : the man from Ra», in : Deryck Starr, ed., *More Pacific Islands Portraits*, Australian National University Press, Canberra.
- McCall, Grant, 1980, *Rapanui, Tradition and Survival on Easter Island*, Gorge Allen & Unwin, Sydney (le meilleur ouvrage récent sur l'île de Pâques, qui a recours à la seule méthode possible aujourd'hui, accumuler les tout petits faits, jusqu'à ce qu'il en naisse une image globale renouvelée ; les carnets de terrain de l'auteur ont été malheureusement perdus dans un incendie).
- 1994, «Little Ice Age : Some proposal for Polynesia and Rapanui (Easter Island)», *JSO* vol. 98 n° 1, Paris, p. 99-104 (la synthèse présentée par Grant McCall est la seule à ce jour qui tienne compte de toutes les données utiles, émanant de tout auteur disposant de la moindre information objective et ne faisant appel à aucun des thèmes de la vaste imagination déployée à propos de l'île de Pâques qui, généralement, sert de prétexte à développer telle ou telle thèse très éloignée de la réalité de l'île).
- McCarthy, J. K., 1964, *Patrol into Yesterday, My New Guinea Years*, Angus & Robertson, Londres (un des très grands livres sur la Nouvelle Guinée coloniale, de la part d'une des rares figures attachantes du système, administrateur colonial du plus haut rang : le titre est excellent).
- McGillivray, J., 1852, *Narrative of the Voyage of HMS Rattlesnake*, 2 vols. Boone, Londres.
- Mackenzie, Maureen, 1991, *Androgynous Objects, String Bags and Gender in Central New Guinea*, Harwood Academic Publishers, Chur, Suisse.
- McPherson, Naomi, 2008, «Galiki, The First born, Mythic Female and feminine Ideal in Bariai, West New Britain Papua New Guinea», in : Serge Dunis ed., *Sexual Snakes, Winged Maidens and Sky Gods*, Le Rocher-à-la-Voile et Haere Po, Nouméa and Pape'ete, p. 183-201 (cet article écrit indépendamment confirme entièrement mon analyse du statut de la fille première née).
- Maher, R. F., 1961, *New Men of Papua : A Study in Culture Change*, University of Wisconsin Press, Madison (ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais l'information est utile et autant que je sache exacte, mais le mouvement de Tommy Kabu aurait mérité mieux que ce journalisme intelligent).
- Mai-Arii, 1987, *Généalogies commentées des ari'i des îles de la Société*, Société des Etudes Océaniennes, Papeete.
- Mailhé, Germaine, 1994, *Déportation en Nouvelle Calédonie des Communards et des Révoltés de la Grande Kabylie (1872-1876)*, L'Harmattan, Paris.
- Malinowski, Bronislaw, 1939, *La vie sexuelle des sauvages du Nord-*

- ouest de la Mélanésie, Description ethnographique des démarches amoureuses, du mariage et de la vie de famille des indigènes des îles Trobriands (Nouvelle Guinée Britannique)*, Payot, Paris (le livre le plus vendu de Malinowski, du fait de sa description des positions de l'amour ; aucun de ses disciples n'a eu le culot d'en faire autant et ceux qui l'ont tenté n'ont pas su écrire avec le même détachement, ni la même précision dans les détails qui ont fait ce succès ; accessoirement la position qu'il décrit comme étant celle pratiquée par les insulaires demande des qualités de souplesse peu communes).
- 1933, *Mœurs et Coutumes des Mélanésien, Le crime et la coutume dans les sociétés sauvages, Le mythe dans la psychologie primitive, La chasse aux esprits dans les mers du Sud*, Payot, Paris, traduit par S. Jankelevitch.
- 1935, *Coral Gardens and their Magic, A Study of the Methods of Tilling the Soil and of Agricultural Rites in the Trobriand Islands*, 2 vols, George Allen and Unwin, Londres.
- 1948, *Magic, Science and Religion and other Essays*, The Free Press, Glencoe, Ill.
- 1950, *Argonauts of the Western Pacific, An Account of Native Enterprise and Adventure in the Archipelagoes of Melanesian New Guinea*, E. P. Dutton, New York.
- 1967, *Journal d'Ethographe*, Le Seuil, Paris.
- Malo, David, 1964, *Mo'olelo Hawai'i, Hawaiian Antiquities*, Bernice Pauahi Bishop Museum Special Publication n° 2, Honolulu.
- Malnik, Jutta, with Kasaipwalova, John, 1998, *Kula, Myth and Magic in the Trobriand Islands*, Cowrie Books, Wharoonga (le meilleur ouvrage sur la *Kula* après celui de Malinowski, parce qu'il fait parler directement les intéressés comme ils en ont décidé et pas en réponse à des questions).
- Maori Kiki, Albert, 1974, «Marupai : an Art form from Orokol», *Gigibori* vol. 1 n° 1, Institute of Maori Studies, Port Moresby, p. 1-11, ill.
- Maranda, Pierre, 2002, «Mythe, métaphore, métamorphoses et marchés : l'igname chez les Lau de Malaita, îles Salomons», *JSO* n° 114-115, Paris, p. 91-114.
- 2008, *Voyage au pays des Lau, (îles Salomon, début du XXI^e siècle), le déclin d'une gynécocratie*, Editions Cartouche, Paris.
- Maranda, Pierre et E. K., 1970, «Le Crâne et l'Utérus : Deux Théorèmes Nord-Malais», in : éd. par P. Maranda et J. Pouillon, *Echanges et Communications*, Mouton, La Haye.
- Mariner, William, 1817, *An Account of the Natives of the Tonga Islands, with a Grammar and a Vocabulary of the Language, compiled from the Communications from W. Mariner to John Martin*, 2 vols, Constable, Londres (c'est finalement le meilleur ouvrage sur les îles Tonga : on n'a pas fait mieux depuis, tous les autres auteurs ayant subi les pressions plus ou moins subtiles de la famille royale).
- Marshall, A. Jock, 1937, *The Black Musketeers, The work and adventure of a scientist on a South Sea Island at war and in peace*, William Heinemann, Londres et Toronto (de l'humour perdu dans la forêt humide).
- Mataira, Katarina, 1975, *Te Aatea, Na Katarina Mataira, Ko ngaa pikitia na para Matchitt*, Department of Education, Wellington.
- Matari'i Daubard, Patrick ; Millaud, Hiriata et Saura, Bruno, 2000, *Histoire et Traditions de Huahine et Porapora*, Puta Tumu, Ministère de la Culture de la Polynésie Française, Pape'ete.
- Mathiessen, Peter, 1962, *Deux saisons à l'âge de Pierre (Under the Mountain Wall)*, Galimard, Paris (c'est l'histoire triste de l'expédition de Michaël Rockefeller et du film *Dead Birds*, où l'on a poussé deux groupes de montagnards l'un contre l'autre, on les a pratiquement payés pour obtenir un vrai combat et on a eu des vrais morts. On n'a jamais autant dévié l'anthropologie de sa

fonction de connaissance pour obtenir un film spectaculaire. Il se trouve que j'ai séjourné dans la Baliem valley avant cette aventure là. Je connais le contexte. Les Hollandais qui ont aidé le groupe américain étaient indignés, mais ne pouvaient rien dire pour des raisons d'opportunité politique internationale. Ils avaient reçu l'ordre de laisser faire et de se taire. L'écriture littéraire du récit, faisant abstraction de la présence lourde de l'équipe américaine, n'est pas de l'anthropologie. L'illustration photographique est par contre très intéressante).

Maude, H. E. ,

1959, «The Tahiti Pork Trade, 1800-1830», *JSO* vol. 15, Paris, p. 55-93 (la honte cachée de la *London Missionary Society* à Tahiti).

1968, *Of Islands and men, Studies in Pacific History*, Melbourne and Oxford University Press.

1981, *Slavers in Paradise*, Australian National University Press, Canberra.

Maurer, Jean-Luc, 2006, *Les Javanais du Caillou, Des affres de l'exil aux aléas de l'intégration, Sociologie historique de la communauté indonésienne de Nouvelle-Calédonie*, Association Archipels, EHESS, Paris.

Mayer, Raymond,

1976, *Les transformations de la tradition narrative à l'île Wallis (Uvéa)*, Publications de la Société des Océanistes n° 38, Paris.

1989, «Un millier de légendes aux îles Wallis et Futuna et divers centres d'intérêt de la tradition orale», *JSO* vol. 88-89 n° 1-2, Paris, p. 69-100.

Mayer, Raymond et Nau, Malino, 1976,

«Chants funèbres de l'île Wallis, Description, Analyse, Commentaires», *JSO* vol. 32 n° 51-52 et 53, Paris, p. 141-183 ; 271-279.

Mayer, Raymond ; Nau, Malino ; Pambrun, Eric et Laurent, Christophe, 2006, «Chanter la guerre à Wallis ('Uvea)», *JSO* vol. 122-123, Paris, p. 153-171.

Mead, Margaret,

1934, *Kinship in the Admiralty Islands*, Pa-

pers of the American Museum of Natural History vol. 34, p. 181-358 (le meilleur ouvrage sur le sujet du moment, exposant une vision empirique et échappant aux discours théoriques dépourvus de racines, sa conclusion, qui révolte les anthropologues persuadés de leur vertu, est que les habitants des îles de l'Amirauté sont tellement intermarriés qu'ils peuvent calculer leurs relations de parenté avec n'importe lequel d'entre eux absolument comme cela leur convient, Firth avait plus tôt émis la même remarque pour les habitants de l'île Pentecôte (Ragha) au Vanuatu : ces notations hérétiques flanquent par terre tous les discours de l'anthropologie sociale britannique, et par conséquent tout ce qui en est inspiré).

1935, *Sex and Temperament in Three Primitive Societies*, Routledge, Londres.

1956, *New Lives for old, Cultural Transformation*, Manus 1928-1954, Morrow, New York.

Mead, Sydney Hirini Moko,

1973, *Material Culture and Art in the Star Harbour Region, Eastern Solomon Islands*, Royal Ontario Museum Monograph, 1, Toronto.

1975, «The origins of Maori Art, Polynesian or Chinese ?», *Oceania* vol 45 n° 3, Sydney, p. 173-211, ill. (plaidoyer pour une origine autonome de l'art maori, Claude Lévi-Strauss ne l'a pas écouté).

1982, *Te One Matua, The Abundant earth, The Centennial of Ruataupare at Kokohi nau, marae Te Teko, 1882-1982*, Ngati Pahipoto and Te Komiti Maori o Kokohinau, Te Teko.

Meier, Joseph, msc,

1909, *Mythen und Erzählungen der Küstenbewohner der Gazelle Halbinseln (Neue Pommern)*, Bibliothek Anthropos, Münster a. W.

1911, «Steinbilder des Iniet-Geheimbundes bei den Eingeborenen des nord-östlichen Teiles der Gazelle-Halbinseln, Neu Pommern», *Anthropos* vol. 6, Vienne, p. 847-

- 867 (la société *Iniet* est surtout secrète du fait du peu que nous savons d'elle).
- Meggitt, M. J.,
 1956, «The valleys of the Upper Wage and Lai rivers, Western Highlands, New Guinea», *Oceania* vol. 27 n° 2, Sydney, p. 90-135.
 1957, «House building among the Mae Enga, Western Highlands, Territory of New Guinea», *Oceania* vol. 27 n° 2, Sydney, p. 161-176, 2 p. pl. photos.
 1958, «The Enga of the New Guinea Highlands, Some preliminary observations», *Oceania* vol. 28 n° 4, Sydney, p. 254-330 (enfin cet auteur nous donne de vraies gé néalogies.)
 1973, «The Sun and the Shakers : A Mil lenarian Cult and its Transformation in the New Guinea Highlands», *Oceania* vol. 44 n°1 et 2, Sydney, p. 109-126.
- Meiners d'Estrey, Comte, *La Papouasie, Nouvelle Guinée Occidentale*, Challamel, Paris.
- Mendaña, Alvaro de, 1901, *The Voyage to the Solomon Islands in 1568*, éd. par lord Amherst et sir Basil Thomson, 2 vols, Hakluyt Society, Londres.
- Métais, Pierre,
 1952, «Une monnaie archaïque, la cordelette de coquillages», *L'année sociologique*, 3^e série, 1940-1950, PUF, Paris, p. 33-142.
 2003, *Le Livre des Terres, Mythe ou réalités économiques, Région de La Foa (Nouvelle-Calédonie)*. Presses Universitaires de Bordeaux (le livre d'un ethnologue formé avant guerre par Marcel Mauss, compétent dans certains dossiers et pas dans d'autres, il ne savait pas faire un relevé de terrain et a utilisé ici une photographie aérienne américaine de la guerre, prise en diagonale, qui lui a été donnée, et qui introduit des déformations dans la perspective, plutôt que les photos prises à la verticale par l'Institut Géographique National, qu'il aurait fallu payer. Il tenait de son origine paysanne directe une propension à être près de ses sous et imaginait de vivre et de manger chez les paysans canaques sans leur donner une compensation financière. La vieille génération, qui l'avait connu instituteur à La Foa, au village blanc, il avait été renvoyé en France à la demande des parents européens parce qu'il fréquentait les Canaques le dimanche, acceptait ses façons de faire, mais ça ne marchait pas avec la jeune génération. Il dépendait donc, pour son travail, des membres de la génération aînée, quand ils avaient le loisir de lui consacrer une journée entière. Il a mis donc très longtemps à mettre sur pied cet ouvrage original où l'imagination ne remplace jamais les faits ; je l'ai constamment soutenu pour lui obtenir, année après année, une subvention du CNRS pour achever ce travail. Dans son introduction, Mme Métais prétend que j'ai plagié son mari, ce qui ne tient pas debout, pour la simple raison que j'ai travaillé dans la même région, par ordre supérieur, plusieurs années avant lui, et que j'ai publié aussi mes résultats, plusieurs années avant lui. Quand il s'est décidé à venir, je me suis retiré de la région où il travaillait, pour ne pas le gêner et ne pas compliquer les relations avec les gens du lieu, qui ne devaient pas se croire pris en quelque sorte entre deux feux. Mme Métais oublie aussi qu'elle a utilisé dans sa thèse un cahier de Théodore Braïno sans préciser que ce cahier m'avait été confié par l'intéressé et que je l'avais fait recopier et transmis à Pierre Métais avec l'accord de son auteur, ce qu'elle n'a pas daigné préciser dans sa thèse).
- Métais, Elyane, 1952, «Quelques symboles de l'art primitif, Etude d'une hache-ostensoir calédonienne», *Cahiers Internationaux de Sociologie* vol. 13, Paris, p.78-93 (c'est cette étude qui est ici primitive, on ne peut rien en retenir, qui ne dit rien de particulièrement nouveau).
 1954, «Destructuration sociale et sorciers dans une tribu indigène», *Cahiers Internationaux de Sociologie* vol. 17, Paris, p. 167-176 (Mme Métais n'était encore jamais allée en Nouvelle Calédonie et travaillait sur les

cahiers de Théodore Braïno : elle est tombée dans le panneau et a cru à l'existence des sorciers imaginés par Théodore Braïno pour des raisons politiques cachées, qui n'avaient rien à voir avec la sorcellerie, c'était pour lui un moyen de neutraliser son opposition locale, en les menaçant de prison pour sorcellerie, quoique, à la différence du Vanuatu, le code colonial local ne reconnaissait pas la sorcellerie comme une activité criminelle). 1988, *Au commencement était la Terre, Réflexions sur un mythe Canaque d'origine*, Presses Universitaires de Bordeaux (depuis son précédent ouvrage, Elyane est devenue Eliane. Mme Métails, qui ne tient compte d'aucune avancée de l'anthropologie, qu'elle soit française ou étrangère, ne sait pas traiter un texte de tradition orale, n'ayant entrepris aucun effort pour en recueillir les variantes, elle ne sait pas qu'il ne faut jamais traiter un texte isolé ; elle ne se confie ici qu'à un seul informateur et prétend être la première à apporter un mythe d'origine, alors que j'en avait déjà publiée une demi douzaine. Curieusement, dans sa bibliographie, elle ne cite aucune publication de son mari, Pierre Métails. Elle sortait d'une crise profonde de refus de maternité).

Métraux, Alfred,

1940, *Ethnology of Easter Island*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 160, Honolulu (le seul ouvrage objectif sur l'île de Pâques de l'époque, fondé sur une enquête tardive par rapport à ce qui subsistait de mémoire collective).

1941, *L'Île de Pâques*, Gallimard, Paris.

1957, *Easter Island, A stone age civilisation in the Pacific*, Oxford University Press & André Deutsch, Paris.

Mitchener, James, 1961, *Hawaii*, Bantam

Books, New York (un chef-d'œuvre de la littérature sur l'Océanie, où tout a été soigneusement vérifié et pesé, l'auteur est un ancien correspondant de guerre dans le Pacifique).

Miklouho-Maclay, Nicolaï, 1982, *Travels to New Guinea, Diaries, Letters, Documents*,

Progress Publishers, Moscou (un des très grands noms de la connaissance du monde océanien).

Miller, R. S., 1975, *Misi Gete, John Geddie, Pioneer missionary to the New Hebrides*, The Presbyterian Church of Tasmania, Launceston.

Milner, G. B., 1952, «A Study of Two Fijian texts», *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* vol. XIV, Part 2, University of London, p. 346-377.

Miroux, Daniel, 1999, «Le monde de l'argent et la fracture sociale en Nouvelle Calédonie», *JSO* vol.108, Paris, p. 20-31.

Misur, Gilda Z., 2003, «From Prophet Cult to Established Church», in : sir Hugh Kawharu, *Conflict and Compromise*, Reed, Wellington, p. 97-115.

Mitten, Robert D., 1979, *The People of Manus*, Record n° 6, National Museum and Art Gallery, Port Moresby.

Moerenhout, J. A. 1942, *Voyages aux Îles du Grand Océan, contenant des documents nouveaux sur la géographie physique et politique, la langue, la littérature, la religion, les mœurs, les usages et les coutumes de leurs habitants et des considérations générales sur leur commerce, leur histoire et leur gouvernement depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, Adrien Maisonneuve, Paris 2 vols (tout est approximatif, sinon faux, vu par des lunettes exclusivement européennes de l'époque).

Mokaddem, Hamid,

1999, *L'échec scolaire calédonien, Essai sur la répétition du même dans l'autre : la reproduction sociale de l'échec scolaire est-elle une fatalité ?* L'Harmattan, Paris.

2005, *Ce souffle venu des ancêtres, L'œuvre politique de Jean-Marie Tjibaou (1936-1989)*, Expressions-Province Nord, Nouméa (ouvrage évaluant entre le conte philosophique, selon son auteur lui-même, et le romantisme d'un héros qu'il n'a pas connu et cherche à reconstruire, dans un mélange de faits avérés et d'autres parfaitement imagi-

naires, mais qui s'insèrent dans une campagne organisée sur place et dont les intentions me paraissent être, non pas de célébrer la mémoire du ou des disparus selon le moment, mais de justifier de la translation de terres mieux placées des mains qui les contrôlent en d'autres mains, ce qui va de pair avec l'amas de mensonges accumulées pour amener tels groupes de descendance qui n'y avaient aucun droit traditionnel, établis anciennement à des dizaines de kilomètres de là, à se faire attribuer un domaine considérable dans la vallée basse de la Tipinje : tout cela mènera progressivement à un nœud de vipères local et à des difficultés considérables ; on a déjà eu un suicide que personne n'a encore expliqué et dont on se garde bien de parler, un jour ce mort va sauter à la gorge des protagonistes, dont l'innocence en cette affaire n'est pas toujours évidente).

2011, *Le discours politique kanak*, Jean-Marie Tjibaou, Rock Deo Pidjot, Eloi Machoro, Raphaël Pidjot. Les Editions de la Province Nord, Nouméa (ce petit texte est important par les documents émanant d'Eloi Machoro).

Monberg, Torben, 1991, *Bellona Islands, Beliefs and Rituals*, Hawai'i University Press, Honolulu.

Monnerie, Denis, 2010, «Symboles et figures, deux modes sociaux de signification, l'exemple de la grande Maison d'Arama (Nouvelle Calédonie)», *JSO* vol. 130-131, Paris, p. 191-207 (cet article est le modèle de ce qu'il ne convient pas de faire en l'espèce : a) les données sont extrêmement minces, elles n'innovent en rien par rapport aux descriptions de Maurice Leenhardt en 1930 et ultérieurement, non citées ; b) tout le reste est du remplissage sans le moindre intérêt, le concept de «maisons», introduit par Claude Lévi-Strauss en fin de carrière n'est pas évoqué ; c) l'auteur ne sait pas que ses Arama ne sont pas de là, mais d'en face, de l'autre côté de la mer, à Pam, d'où ils ont

été chassés à la fin du XIX^e siècle par l'installation d'une mine et d'une usine de fonte de ce minerai de cuivre ; ils ne détiennent aucun droits à Arama même. Les photos sont plus intéressantes, fugitivement, que le texte lui-même. On ne comprend pas comment il a pu passer tant de temps à recueillir si peu de données utiles, quand ses interprétations ne sont pas faussées parce qu'on lui a raconté des histoires à dormir debout, par exemple lorsqu'il célèbre, ailleurs, comme un héros de la résistance contre le colonialisme un vieux monsieur, catholique, grand chef administratif et commerçant prospère, ce qu'il ne dit pas, connu plutôt pour être très près de ses sous et par sa capacité de dire à chaque interlocuteur blanc ce que ce dernier a envie d'entendre).

Monnin, Jean, 1987, «Quelques traditions relatives aux Pétroglyphes de Nouvelle Calédonie», *JSO* vol. 85 n° 2, Paris, p. 221-234 (l'auteur me cite, mais il ne m'a pas bien lu aux endroits où j'ajoute à sa liste d'autres interprétations canaques de pétroglyphes qui ne contredisent pas les siennes, il traite peu des pétroglyphes portatifs, dont un sur une tombe à Tchamba).

Montauban, Paul et O'Reilly, Patrick, 1952, «Mythes de Buka, îles Salomon», *JSO* vol. 8 et 11, Paris, p. 27-80, 37-95 (des textes vernaculaires et des textes en français, un appareil de notes utiles, aucune analyse, des illustrations vernaculaires, le père O'Reilly n'avait pas vraiment cette vocation, d'autant qu'il n'a jamais été missionnaire lui-même).

Montgomery, H. H., 1896, *The Light of Melanesia, A Record of Twenty five Years Mission Work in the South Seas, written after a personal visitation made by request of the Right Reverend John Selwyn, D.D., late Bishop of Melanesia*, Society for promoting Christian Knowledge, Londres.

Moore, Clive, 1982, «Malaita recruiting to Queensland, an oral history approach», *Bikmaus* vol. 3 n° 1, Port Moresby, p. 57-71 (a trait en grande partie au recrutement forcé

- dans le Lau lagoon en bas du Sépik).
- Moresby, John, 1876, *Discoveries and Surveys in New Guinea and the d'Entrecasteaux Islands : a cruise in Polynesia and visits to the pearl-shelling stations in the Torrès Straits of HMS Basilisk*, Murray, Londres.
- Morrison, James, 1966, *Journal de James Morrison, second maître à bord de la Bounty*, Publications de la Société des Océanistes n° 16, Paris (le meilleur ouvrage et le plus honnête sur Tahiti qui ait été jamais publié).
- Morrison, John ; Geraghty, Paul & Crowl, Linda, edit.,
1994a, *Land Use and Agriculture*, Science of Pacific Island Peoples, vol. 2, Institute of Pacific Studies, University of the South Pacific, Suva.
1994b, *Fauna, Flora, Food and Medecine*, Science of Pacific Island Peoples, vol. 3, Institute of Pacific Studies, University of the South Pacific, Suva.
- Mosko, Mark S., 1985, *Quadripartite Structures, Categories, Relations and Homologies in Bush Mekeo Culture*, Cambridge University Press, Londres.
- Mouly, A., 1969, *Aux Îles Marquises (1839-1969), Tribulations et Renaissance*, Lectures missionnaires, 91 Mongeron.
- Moyse-Faurie, Claire,
1983, *Le Drehu, Langue de Lifou (Nouvelle-Calédonie)*, SELAF, Paris.
1995, *Le Xârâciù, Langue de Thio-Canala (Nouvelle-Calédonie), Eléments de syntaxe*, Peeters, Louvain-Paris.
2006, «Histoires de Pulotu», *JSO* vol. 122-123, Paris, p. 141-161 (Pulotu est une île qui n'existe pas, plus on s'en approche en pirogue, plus elle s'éloigne. Les tentatives de trouver une île réelle cachée sous ce nom sont des fantaisies d'ignorants).
- Mu-Lippman, Véronique et Morillon Pierre,
2011, «A propos d'un silence qui rend sourd», *BSEO* n° 321, Papeete, p. 101-105.
- Müller, Kal, 1971, «Le saut du Gol dans le sud de l'île de Pentecôte aux Nouvelles Hébrides», *JSO* vol. 27 n° 32, Paris, p. 219-233
- (l'auteur a mis sa vie en danger pour réaliser cette description, il a sauté aussi).
- Mühlmann, Wilhelm E., 1955, *Arioi und Mamaia : eine ethnologische, religionssoziologische und historische studie über polynesische Kultbünde*, Steiner Verlag, Wiesbaden.
- Murai, Mary, Pen, Florence & Miller, Carey D., 1958, *Some Tropical South Pacific Island Foods, description, history, use, composition and nutritive value*, University of Hawai'i Press, Honolulu.
- Murray, A. W., 1874, *Wonders in the Western Isles, being a Narrative of the Commencement and Progress of Mission Work in Western Polynesia*, Londres

N

- Naepels, Michel, 1998, *Histoires de Terres Kankanes, Conflits fonciers et rapports sociaux dans la région de Houailou (Nouvelle Calédonie)*, Belin, Paris (ce titre est parfaitement trompeur, aucun dossier de conflit foncier n'est étudié dans cet ouvrage, qui prend le sujet par la pire manière de travailler, exclusivement par des interviews, ce qui est une mode récente en anthropologie, venue d'Amérique et qui est au contraire absolu de ce qu'il faudrait faire ; le domaine foncier s'étudie en relevant la tenure sur le terrain, parcelle par parcelle, dans la réalité concrète, ce que j'ai fait, et je suis le premier anthropologue français à l'avoir entrepris naturellement, je n'ai pas imaginé qu'on puisse agir autrement. Aucun collègue américain ou britannique, en dehors de Ron Crocombe aux îles Cook, n'a entrepris de travailler comme moi, champ après champ. Je l'ai fait en particulier à Houailou, l'auteur le sait et n'en tient aucun compte. Procéder par interview n'obtient que des discours généralisants, qu'il n'a pas tenté de vérifier, et des tentatives de manipulations subtiles du blanc ignorant qu'on a devant soi. Un des dossiers fonciers qu'il aurait dû travailler sur

- le terrain s'est traduit déjà depuis par plusieurs morts. L'interview est une technique relevant de la psychosociologie et non de l'anthropologie, qui est une discipline comportementale fondée d'abord sur l'observation, puis l'écoute des gens et pas sur le questionnement systématique, qui est le meilleur moyen d'obtenir de mauvaises réponses).
- Naepels, Michel et Salomon, Christine, 2007, *Terrains et destins de Maurice Leenhardt*, Cahiers de l'Homme, Paris (une mauvaise action, du fait d'auteurs qui n'ont qu'une vision superficielle du dossier et dont certains n'en connaissent rien. Tout est faux dans ce libelle qui n'honore ni ses auteurs, ni ses éditeurs. Maurice Leenhardt s'est battu en faveur des Canaques, qu'il a su protéger dans une grande mesure dans une époque difficile. On attend encore de la plupart de ses critiques un comportement utile à leur prochain au même niveau).
- Narubutau, Chief, 1979, «Eleven Canoe Prows from the Trobriands Islands», *Gigibori* vol. 4 n° 2, Intitute of New Guinea Studies, Port Moresby, p. 40-46, ill..
- Naval Intelligence Division, 1943, vol. II, *Eastern Pacific*, 1944, *Pacific Islands, vol III, Western Pacific (Tonga to the Solomon Islands)*, Geographical Handbook series, Londres (un ensemble éblouissant d'informations utiles et précises, mis en forme sous la direction de Raymond Firth pendant la guerre à Londres).
- Nayacakalou. Rusiate R., 1955-1957, «The Fijian system of kinship and marriage», *JPS* vol. 64, p. 44-55, vol. 66, p. 44-59, Wellington. 1975, *Leadership in Fiji*, Oxford and Melbourne University Press, in association with the University of the South Pacific, Londres. 1978, *Tradition and Change in the Fijian Village*, Institute of Pacific Studies, University of the South Pacific, Suva.
- Neill, J. S. 1955, *Ten Years in Tonga*, Hutchin-son, Londres.
- Nekiriay, Ninie, 1985, «*Approche communautaire en Nouvelle-Calédonie : sensibilisation à l'éducation nutritionnelle dans la région de Poya en milieu kanak*», Ecole Nationale de la Santé Publique, Mémoire en fin de la formation à l'éducation de la Santé, Rennes.
- Nemia, Willy, 1998, *Introduction d'une langue kanak dans le système éducatif pour un bilinguisme équilibré, Aokonenilo ore la nengoc penedridri ri yeno bane thuni roion ore rue la nengoc*, Auteur-editeur, Nouméa (contribution originale et pertinente d'un enseignant expérimenté).
- Nerhon, Acoma, 1969, *Histoire de ma vie*, Le Monde non Chrétien, Figures Mélanésien-nes, Paris, présenté par R. Leenhardt, Paris (le récit d'un combattant canaque pour ce qu'il croit et pour sa place dans la société coloniale, ancien combattant de 14-18 et ancien aumonier militaire non officiel du contingent canaque : il m'a arrêté un jour sur la route, au milieu de son village de Warai, pour que je vienne chez lui et que je travaille avec lui comme il avait travaillé avec Maurice Leenhardt).
- Neuhaus. K., msc, 1962, *Beiträge zur Ethnographie der Pala, Mittel Neu Irland*, Kölner Universitäts Verlag, Köln.
- Nevermann, Hans, 1933, *St-Mathias Gruppe, Ergebnisse des Südsee Expedition 1908-10 vol. II. Ethnographie. A. Melanesien, vol. 2*, Friederichsen, De Gruyter, Hamburg. 1934, *Admiralitäts-Inseln, Ergebnisse des Südsee Expedition 1908-10 vol. II. Ethnographie. A. Melanesien, vol. 3*, Friederichsen, De Gruyter, Hamburg. 1936, «Lifou, Loyalty-Inseln», *Zeitschrift für Ethnologie* vol. 67, Berlin, p. 201-231 (un article rédigé à partir de matériaux obtenus à Nouméa d'une seule personne originaire de l'île, de l'ethnographie comme il ne faut jamais en faire). 1942, *Kulis und Kanaken, Forsherfahrten auf Neu-Kaledonien und in den Neuen He-*

- briden*, Wenzel, Brunswick (ouvrage trop rapide, fondé sur des séjours trop courts pour chaque chapitre, celui intitulé *Der Hauptling Braïno*, est un festival de l'imagination de son informateur, Théodore Braïno Kawa, qui s'amuse à lui raconter des choses ne correspondant pas exactement à la réalité telle que vécue dans sa quotidienneté).
- Newbury, Colin,
1967, «*Te Hau Pahu Rahi*, Pomare II and the concept of Inter-island government in Eastern Polynesia», *JPS* vol. 76 n° 4, p. 477-514.
2003, *Patrons, Clients and Empire : Chieftaincy and Over-rule in Asia, Africa and the Pacific*, Oxford University Press
1980, *Tahiti Nui : Change and Survival in French Polynesia, 1767-1945*, Hawai'i University Press, Honolulu.
2006, «Bose Vakaturanga : Fiji's Great Council of Chiefs, 1875-2000», *Pacific Studies* vol. 29 n°1-2, p. 82-126.
2012, *Patronage and Politics in the Victorian Empire : The Personal Governance of Sir Arthur Hamilton Gordon, Lord Stanmore*, Oxford University Press.
- Newell, W. H., 1947, «The kava ceremony in Tonga», *JPS* vol. 56 n° 4, , Wellington, p. 364-417, 4 figs, 1 carte.
- Neyret, J., sm, 1964 et 1965, «Pirogues océaniques», publié par livraisons successives dans le journal *Triton*, sl.
- Ngata, Apirana (sir),
1950, «The Io cult, Early migration, Puzzle of the Canoes, A Recorded Talk», *JPS* vol. 59 n° 4, Wellington, p. 335-348 (la contribution de l'auteur à la querelle du dieu Io entre Frank Stimson d'une part, Kenneth Emory et le futur Mgr Mazé d'autre part, en ce qui concerne les îles Tuamotu).
1959, 1970 et 1974, *Nga moteatea, The Songs, Scattered pieces from many canoe areas, collected by A. T. Ngata*, 3 vols, Notes of the second volume by Pei Te Hurinui, translation in the third volume by the same, Reed & The Polynesian Society, Wellington.
- Nicole, Jacques, 1988, *Au Pied de l'Ecriture, Histoire de la Traduction de la Bible en Tahitien*, Haere Po, Pape'ete (une thèse remarquable d'honnêteté intellectuelle et par dessus le marché très originale).
- Noroit, Michel, 1932, *Niouli, La plaie calédonienne, Être colonial ou ne pas être*, J. Peyronnet, Paris (une attaque virulente d'un ancien magistrat en Nouvelle Calédonie contre la colonisation blanche de la région de Bourail, ouvrage difficile à trouver, longtemps en vente à Nouméa chez Barrau).
- Norton, Robert, 2002, «Accommodating Indigenous Privilege, Britains's dilemma in decolonising Fiji», *JPH*, vol. 37 n° 2, Canberra, p. 133-156.
- ## O
- O'Brien, Frederic, 1922, *Atolls of the Sun*, Hodder & Stoughton, Londres (les Tuamotu à l'époque héroïque des vrais schooners, l'auteur, ancien soldat américain en France, vivant d'une pension militaire à Tahiti parce que la vie y était moins chère qu'aux Etats-Unis, deviendra le beau-père du regretté Koki Grand).
- Ogan, Eugene,
sd, *Business and cargo, Socio-Economic Change among the Nasioi of Bougainville*, New Guinea Research Bulletin n° 44, Australian National University, Canberra & Port-Moresby.
1971, «Nasioi land tenure : An Extended Case Study», *Oceania* vol. 42 n° 2, Sydney, p. 81-93.
1991, «The cultural background to the Bougainville crisis», *JSO* vol. 92-93, Paris, p. 61-67.
- Ogier-Guindo, Julia, 2007, «Etude d'un genre cérémoniel de la tradition *ajië*, le *vivaa* (Nouvelle Calédonie)», *JSO* vol.125 n° 2, Paris, p. 311-320 (ce titre est trompeur. Les *vivaa* de l'auteur sont marginaux par rapport à la tradition *ajië*, ils sont pour une part de

Kouaoua et pour une autre de Bourail, mais obtenus à Kouaoua. Elle n'a aucunement travaillé sur la tradition des trois vallées parallèles de Houaïlou, et n'a pas pris en compte les textes disponibles. De l'examen du manuscrit de sa thèse, il ressort a) que son directeur de thèse est absolument incompétent par rapport au sujet traité ; b) qu'elle s'est adressée à des personnes compétentes qui ne l'étaient pas réellement par rapport à ce même sujet traité, un des plus difficilees qui soient dans le dossier de la tradition orale: il faut se rendre physiquement aux lieux cités et situer dans le détail les lignées impliquées dans les textes : l'auteur n'a pas cette compétence et ne s'est adressée à personne qui l'avait, excepté au lieu où elle a recueilli ses quelques textes, qui paraissent en partie la répétition l'un de l'autre ; c) qu'elle se croit compétente malgré les très nombreuses fautes de méthode et les affirmations erronées qui émaillent une étude malgré tout intéressante, mais qui ne touche que l'aspect littéraire des textes, l'auteur n'ayant fait aucun effort pour relever et comprendre les noms de personnes, de groupes de descendance et de lieux-dits qui font partie intégrante des textes de *vivaa*, ce qui signifie qu'elle n'a strictement rien compris, parce qu'on ne lui a rien expliqué).

Ohnemus, Sylvia, 1998, *An Ethnology of the Admiralty Islanders, The Alfred Bühler Collection, Museum der Kulturen, Basel*, University of Hawaii Press, Honolulu (très illustré, une somme à la manière allemande sur les îles de l'Amirauté. Bien entendu, il ne s'agit que de l'ethnographie matérielle, pour le reste, la sûreté de l'information est moins grande, il ne faut pas demander à Bühler ce qu'il ne sait pas faire).

Oliver, Douglas,
1945, «The Horomoron concept of Southern Bougainville, A study in Comparative Religion», in : *Papers of the Peabody Museum in Archeology and Ethnology*, vol. XX, *Studies in the Anthropology of Oceania and*

Asia, presented in memory of Roland Burridge Dixon, Cambridge, Mass., p. 50-65.
1949b, «Land tenure in Northern Siuai, Southern Bougainville, Solomon Islands», *Papers of the Peabody Museum in Archeology and Ethnology*, vol. XXIX, n° 4, p. 1-98.
1955, *A Solomon Island Society, Kinship and Leadership among the Siuai of Bougainville*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.

1961, *The Pacific Islands*, American Museum of Natural History & Bantam Books, New York.

1973, *Bougainville, A Personal History*, University of Hawai'i Press, Honolulu.

1974, *Ancient Tahitian Society*, 3 vols., Hawai'i University Press, Honolulu.

1981a, *Aspects of Modernization in Bougainville, New Guinea*, Center for Asian and Pacific Studies, Pacific Islands Studies, Working Papers, Honolulu.

1981b, *Two Tahitian Villages, A Study in Comparisons*, Institute for Polynesian Studies, Honolulu.

1988, *Return to Tahiti, Bligh's Second Breadfruit Voyage*, University of Hawaii Press, Honolulu.

Oomen H. A. P. C. et Corden, Margaret W.,
1970, *Metabolic Studies in New Guinea, Nitrogen metabolism in sweet potato eaters*, Commission du Pacifique Sud, Nouméa.

Oram, Nigel D., 1968, «The Hula in Port Moresby», *Oceania* vol. 39 n° 1, Sydney, p. 1-35, 1 carte, tableaux dont 1 repl.

O'Reilly, Patrick et Sedes, Jean-Marie, 1949, *Jaunes, Noirs et Blancs, Trois années de guerre aux îles Salomon*, Editions Monde Nouveau, Paris.

O'Reilly, Patrick,
1957, *Hébridais, Répertoire Bio-Bibliographique des Nouvelles-Hébrides*, Publications de la Société des Océanistes, Paris.
1962, *Tahitiens, Répertoire bio-bibliographique de la Polynésie Française*, Publications de la Société des Océanistes, Paris.
1967, *Bibliographie de Tahiti et de la Poly-*

nésie Française, Publications de la Société des Océanistes n° 14, Paris (les bibliographies analytiques du père O'Reilly sur la Nouvelle Calédonie ou les Nouvelles Hébrides sont des outils de travail indispensables).

1970, « De la notion de faux dans les collections d'objets océanien », *JSO* vol. 26, Paris, p. 33-38 (un article fort intelligent, bien observé, et qui aurait dû faire date, mais dont les conséquences logiques gênent trop d'intérêts commerciaux).

1980, *Calédoniens, Répertoire bio-bibliographique de la Nouvelle-Calédonie*, Société des Océanistes, Paris, réédition (même dans ce très gros ouvrage, il y a des absences).

Ottino, Paul, 1972, *Rangiroa, parenté étendue, résidence et terres dans un atoll polynésien*, Cujas, Paris (un chercheur qui se voulait flamboyant, agressif, donne ici une monographie tranquille, qui ne renouvelle rien mais confirme un certain nombre de points. Elle est curieusement moins imaginative que la thèse de son collègue Lavondès aux Marquises, heureusement. La revendication d'avoir redécouvert l'*ati* polynésien fait partie du personnage. Ses prédécesseurs américains aux Tuamotu, dont Frank Stimson et Kenneth Emory, en disaient tout autant. Ottino cherche des règles, là où il y a adaptation et fluidité, ce qui l'amène à multiplier le nombre de catégories, dont il n'est pas certain que les comportements des intéressés tiennent toujours compte : il en propose trop et l'on est inévitablement amené à couper au travers).

Ozanne-Rivierre, Françoise, 1979, *Textes Nèmi (Nouvelle Calédonie)*, vol. 1 *Kavatch et Tendo*, vol. 2 *Bas-Coulna et Haut-Coulna, accompagnés d'un lexique Nèmi-Français*, LACITO, Paris (Mme Rivierre, qui a eu du mal à trouver sa voie, a commis là un ensemble presque parfait, sauf quelques erreurs ethnographiques : l'accord passé avec André Haudricourt était que je re-

lirais les textes de façon à vérifier les affirmations ethnographiques d'auteurs non formés à cette discipline, ce qui n'a jamais pu être appliqué, les linguistes voyant cela comme une censure, alors que les chercheurs anglo-saxons cherchent systématiquement des collègues pour relire leurs manuscrits, ce qui est une très bonne idée, mais dont les réalisations, à lire, sont parfois mitigées). 1984, *Dictionnaire Iaaï-Français (Ouvéa, Nouvelle-Calédonie)*, SELAF, Paris (Haudricourt, qui subissait la pression constante de Rivierre aiguillonné par son épouse, de façon à la caser et qu'ils puissent bénéficier de deux traitements de chercheurs, a voulu qu'elle se saisisse de ce dossier, où j'étais le pionnier. J'avais un dictionnaire Iaaï-français en portefeuille que j'ai dû mettre sous cloche pour permettre cette intrusion soudaine, tout cela à partir de mes matériaux, les gens d'Ouvéa ayant refusé de lui donner d'autres textes que ceux que j'avais reçus. A la suite de cette initiative, j'ai abandonné toute idée de mettre ma marque en linguistique).

P

Pabauty, Sylvain, 2001, « Nouméa, pour une ville citoyenne et océanienne », *Études Mélanésiennes* n° 31, Nouméa, p. 75-81 (un texte intelligent, sans conclusion évidente : les leaders indépendantistes ne savent pas très bien quoi faire de la capitale du pays, dont il est peu probable qu'ils puissent jamais prendre le contrôle).

P.A.C., sm, 1891, *Dictionnaire Français-Wagap-Anglais, et Wagap-Français, par les missionnaires maristes*, Librairie Chadenat, Paris (une linguistique très ancienne, mais où André Haudricourt savait tirer des informations utiles, avec une analyse d'une extraordinaire brillance).

Pakeha Maori (by a), 1876, *Old New Zealand, A tale of the Good Old Times and a History*

- of the War in the North against the Chief Heke, 1845, told by an Old Chief of the Ngapuhi Tribe, by a Pakeha Maori*, Richard Bentley, Londres (*pakeha maori* signifie métis de sang maori).
- Panoff, Michel et Françoise, 1968, *L'ethnologue et son ombre*, Payot, Paris.
- Panoff, Michel,
 1969, «Inter tribal Relations of the Maenge People of New Britain», *New Guinea Research Unit Bulletin* n°30, Canberra and Port Moresby, 59 p., 2 cartes.
 1969, «The notion of Time among the Maenge People of New Britain», *Ethnology* vol. 8 n° 2, sl, p. 153-166.
 1970a, *La Terre et l'organisation sociale en Polynésie*, Payot, Paris (un excellent travail, réalisé à ma demande, et dont la qualité rendra de grands services aux Polynésiens eux mêmes).
 1970b, «Land tenure among the Maenge of New Britain», *Oceania* vol 40 n° 3, Sydney, p. 177-194 (une étude sur la tenure foncière sans relevés cartographiés ne saurait être que provisoire, la vérification de l'application des règles théoriques n'ayant pas été entreprise. L'auteur a raison de parler de droits et pas de formes de propriété, mais il n'est pas le premier).
 1972, *Bronislaw Malinowski*, Payot, Paris.
 1979, «Travailleurs, Recruteurs et Planteurs dans l'Archipel Bismarck, de 1885 à 1914», *JSO* vol. 35 n° 64, Paris, p. 159-173.
 1981, «*Farani Taioro*, La première générations de colons français à Tahiti», *JSO* vol. 37 n° 70-71, Paris, p. 3-26.
 1985, «Une figure de l'abjection en Nouvelle-Bretagne : le *rubbish man*», *L'Homme* vol. 25 n° 2, Paris, p. 57-73 (Michel Panoff a le coup pour dénicher des sujets hors de l'ordinaire de l'anthropologie, et pour les traiter avec talent).
 1986, *Les Plantations dans le Pacifique Sud*, rassemblé et édité par M. Panoff, *JSO* vol. 23, n° 82-83, Paris, avec des interventions de J. Guiart (*La conquête et le déclin : les plantations cadre des relations sociales et économiques au Vanuatu*), Ron Adams (*Indentured labour and the development of plantations in Vanuatu, 1867-1922*), Joël Bonnemaïson (*Passions et misères d'une société coloniale : les plantations au Vanuatu entre 1920 et 1980*), Alain Saussol (*Des Créoles sucriers en Nouvelle Calédonie ou l'échec d'une économie de plantations, 1859-1880*), Michel Panoff (*Les planteurs gagnaient-ils beaucoup d'argent ? Le cas de la Nouvelle Bretagne de 1890 à 1914*), Peter Sack (*German New Guinea, a reluctant plantation colony !*), Michel Turner (*Plantations, politics and policy making in New Guinea, 1965-1986*), Ann Chowning (*The development of ethnic identity and ethnic stereotypes on Papua New Guinea plantations*), Roger Keesing (*Plantation networks, plantation culture : the hidden side of colonial Melanesia*), Marc Cariou (*La vie d'un planteur aux Nouvelles-Hébrides*), Jean-Louis Rallu (*Le point de vue d'un démographe sur le recrutement de main-d'œuvre*) (un numéro opportun, rééquilibrant et en tous points utile et positif).
 1989, *Tahiti Métisse*, DeNoël, Paris.
 1990, «Du Mission Boy au Légionnaire de Marie : les premiers catéchistes chez les Maenge (Nouvelle Bretagne)», *JSO* vol. 91 n° 2, Paris, p.163-173.
 1999, *En noir et blanc, Nouvelles*, L'Harmattan, Paris (un essai réussi dans un genre malheureusement confidentiel).
- Panoff, Françoise,
 1970a, «Food and Faeces : a Melanesian rite», *Man* vol. 5 n° 2, Londres, p. 237-252.
 1970b, «Menge remedies and conception of disease», *Ethnology* vol. 9, n°1, sl.
- Paravicini, Eugen, 1931, *Reisen in den britischen Salomonen*, Huber, Leipzig.
- Parkinson, Richard, 1907, *Dreissig Jahre in der Südsee, Land und Leute, Sitte und Gebräuche im Bismarck-Archipel und auf den Deutschen Salomonen*, Shrecker und Schröder, Stuttgart.

- Parsonson, G. S., 1962, «The Settlement of Oceania, An examination of the accidental voyage theory», *JPS* vol.71 n° 3, Wellington.
- Patole-Edoumba, Elise, 1999, «L'archerie en Océanie», *JSO* vol. 108, Paris, p. 58-70 (une mise au point dangereusement utile, menaçant de la résurrection des *Kulturkreise*).
- Peekel, P. G., msc, 1910, *Religion und Zauberei auf dem Mittleren Neu-Mecklemburg, Bis marck-Archipel, Südsee*, Bibliothek Anthropos, Münster i. W.
- Péhaut, Yves, 1990, *Les plantations allemandes des Mers du Sud avant 1914*, CEGET, Îles et Archipels, Université de Bordeaux III, Talence.
- Pétard Paul-Henri,
1960, *Quelques plantes utiles de la Polynésie française, Ptéridophytes et monocotylédones*, Thèse soutenue devant la Faculté de Pharmacie de Marseille.
2011, *Plantes Utiles de Polynésie, ra'au tahiti*, Haere Po, Pape'ete.
- Pétrequin, Pierre et Anne-Marie, 199, «La Poterie en Nouvelle Guinée : savoir-faire et transmission des techniques», *JSO* vol 108, Paris, p. 71-101.
- Picard, Alain (général), 2010, *Ouvéa, Quelle vérité ? Nouvelle Calédonie, Le temps des otages: Tiéti, 22 février 1988) - Ouvéa (22 avril au 5 mai 1988)*, Editions LBM, Paris (l'auteur a tort de mêler l'affaire de Tiéti, où il n'avait jamais été question pour les chefs indépendantistes de conserver le moindre prisonnier ni de s'en servir d'otage, affaire qui a été réglé au mieux, et le piège d'Ouvéa, mal conçu, mal exécuté, improvisé dans tous ses détails. Ce texte est intéressant par son honnêteté intellectuelle mais de la part d'un haut gradé de la gendarmerie lancé dans ce dossier et qui n'en connaissait rien, comme il n'en connaît toujours rien du point de vue de la société autochtone. Il est entré là dedans avec sa bonne volonté et il est un des rares à ne pas y avoir laissé son honneur. Ses interprétations, par l'absence de références pertinentes, en dehors de principes moraux généraux, se ressentent des ignorances accumulées qui sont globalement celles, historiquement, de la gendarmerie en Nouvelle Calédonie).
- Phillipps, W. J., 1953, «The Breast Plates of Fiji», *The Fiji Society*, vol 4, n° 1-3 (1948, 49, 50), Suva, p. 52-54, 7 pl.
- Pospisil, Leopold, 1963, *The Kapauku Papuans of West New Guinea*, Holt, Rinehart & Winston, New York.
- Powdermaker, Hortense,
1933, *Life in Lesu, The study of a Melanesian society in New Ireland*, Williams and Norgate, Londres .
1966, *Stranger and Friend, The Way of an Anthropologist*, Norton, New York (l'autobiographie d'une spécialiste de qualité, formée par Malinowski, sa sincérité permettrait d'ajouter au moins un chapitre aux études portant sur ce dernier, et aux avantages et inconvénients d'une formation reçue d'un personnage aussi complexe).
- Pospisil, Leopold, 1958, *Kapauku Papuans and their law*, Yale University Department of Anthropology, Newhaven (un des très rares spécialistes d'anthropologie juridique ayant accompli un vrai travail de terrain, ouvrage devenu classique).
- Pouwer, Jan, 1958, Lettre à l'éditeur d'*Oceania* (vol. 28 n° 3, p. 247-252) ; (à propos des Cargo cults et de l'article général, pas très bon, signée Inglis. Pouwer nous donne ici, en anglais, et c'est précieux, un résumé de l'apport de Kamma au dossier, et de la façon dont ce dernier montre, à raison à mon sens, que les mouvements prophétiques existaient bien avant la venue des blancs. Un tableau présente les principales caractéristiques du mouvement Koréri à Biak, dont les membres ont eu le courage de s'attaquer aux canonnières japonaises ; plus récemment, Biak a fait l'objet d'une répression sanglante de la part de l'armée indonésienne, qui a utilisé l'artillerie contre les villages).
- Priday, H. E. L., 1944, *Cannibal Island, The tur-*

bulent story of New Caledonia's cannibal coasts, Reed, Wellington (ouvrage rapide d'un journaliste, il y a de fort bons passages).

Prout, Ebenezer, 1846, *Memoirs of the Life of Rev. John Williams*, John Snow, Londres.

Pule, John Puhiaatau, 1992, *The Shark that ate the Sun, Ko e Mâgo ne kai e lâ*, Penguin Books, Auckland et Londres.

Q

Quiros, Pedro Fernandez de, 1904, *The Voyages of Pedro Fernandez de Quiros 1595-1606*, ed. by sir Clement Markham, Hakluyt Society, Londres.

R

Radiguet, Max, *Les derniers sauvages, La vie et les mœurs aux îles Marquises, 1842-1859*, ill. de l'auteur, Duchartre et Van Buggenhoudt, Paris (ce livre vaut par ses illustrations, mais où la technique de dessin gomme les détails).

Radcliffe-Brown, 1930, *Social Structure of the Australian Tribes*, Oceania Monographs n° 1, Sydney.

Rallu, Jean-Louis, 1985, «Géographie des relations matrimoniales dans le nord Malakula», *JSO* vol. 41, Paris, p. 193-205 (illustré de cartes qui sont une novation dans la profession).

Ramsden, Eric, 1936, *Marsden and the Mission, Prelude to Waitangi*, Angus & Robertson, Sydney.

Rappaport, Roy A., 1968, *Pigs for the ancestors, Ritual in the Ecology of a New Guinea People*, Yale University Press, Newhaven.

Read, Kenneth, *The High Valley*, George Allen and Unwin, Londres (un des rares travaux de terrain terminés par une grave maladie, provoquée par les très dures conditions locales, l'auteur, comme Malinowski, s'en est

sorti en détestant les gens chez qui il avait perdu sa santé).

Reay, Mary, 1960, «'Mushroom Madness' in the New Guinea Highlands», *Oceania* vol. 31 n° 2, Sydney, p. 137-139, I p. pl. photos.

Rey-Lescure, Philippe, 1929, *Un brick, une pirogue, Coup d'œil sur la Mission de Nouvelle-Calédonie*, Société des Missions Evangéliques de Paris.

Regenvanu, Sethy John, 2004, *Laef belong Me, From Village to Nation, an autobiography*, Institute of Pacific Studies, University of the South Pacific (l'auteur, pasteur presbytérien au Vanuatu, a épousé son professeur de théologie, une Australienne).

Rey-Lescure, Philippe, 1939, «La tragédie de la Golette Sarah-Ann, Polynésie orientale», *Bulletin de la Société des Etudes Océaniques* vol. 6 n° 6, Pape'ete, p. 222-234 (une belle démonstration de l'inanité des accusations de cannibalisme en Polynésie).

Ribbe, Carl, 1903, *Zwei Jahre unter den Kannibalen des Salomo-Inseln*, Blasewitz, Dresden.

Riesenberg, Saul H., 1968, *The Native Polity of Ponape*, Smithsonian Contributions to Anthropology n° 10, Washington DC.

Rio, Knut, 2007, «Exposer la vie après la mort : du bon usage des prestations mortuaires au Vanuatu», *JSO* vol. 124 n° 1, Paris, p. 67-81.

Ritzenthaler, Robert E., 1954, *Native Money of Palau*, Milwaukee Public Museum, Publications in Anthropology 1, Milwaukee.

Rivers, W. H., 1914, *The History of the Melanesian Society*, 2 vols, Cambridge University Press.

Rivierre, Jean-Claude, 1980, *La langue de Touho, Phonologie et grammaire du cêmuhi (Nouvelle Calédonie)*, SELAF, Paris.

1982, *Dictionnaire thématique des langues de la région de Hienghène (Nouvelle Calédonie)*, Pije, Fwâi, Nêmi, Jawe, SELAF, Paris.

1983, *Dictionnaire Paicî-Français (Nouvelle-Calédonie)*, SELAF-Peteers, Paris.

- 1994, *Dictionnaire Cèmuhi-français, suivi d'un dictionnaire français-cèmuhi*, SELAF-Peeters, Paris.
- Rivierre, Jean-Claude ; Ozanne-Rivierre, Françoise et Moysse-Faurie, Claire, 1980, *Mythes et contes de la Grande Terre et des Îles Loyauté (Nouvelle-Calédonie)*, LACITO-Documents, Asie-Austronésie, SELAF, Paris (le texte en Qèn Iaai de Cia, la fille du chef Bahitr, qui épousa le soleil, texte que j'ai recueilli et dont j'ai assuré la première traduction, a été corrigé de façon fautive, dans le texte vernaculaire écrit par l'auteur, Wadrawa Hnyigotr, et sans que j'en sois averti, ce qui n'est pas admissible : cette correction, dont l'emplacement et la raison d'être ne sont pas indiqués au lecteur, change tout le sens ethnographique du texte, et correspond à une manipulation intentionnelle de celui qui l'a proposé, Jacob Waheo).
- Rivierre, Françoise, 1986, «*Pue thawe*», *Origine de la monnaie traditionnelle*, (récitant: Thimothée Daahma Lewe, Tiédanit 1978), A.D.C.K., Nouméa.
- Rivière, Henri, 1881, *Souvenirs de la Nouvelle Calédonie, L'Insurrection canaque*, Calmann Levy, Paris (un récit au jour le jour par un honnête homme, plongé dans son époque, accomplissant aussi bien que possible et sans passion sa fonction militaire, et qui sera tué au Tonkin à l'assaut de Tourane).
- Rivierre, Jean-Claude ; Ehrhart, Sabine et Diela, Raymond, 2006, *Le Bwato et les dialectes de la région de Koné (Nouvelle-Calédonie)*, Peeters, Paris-Louvain.
- Roberts, R. G., 1958, «The children of Kaitu, The Legend of the First Polynesian Adventurers to settle on the islands of Rennell and Bellona», *JPS* vol. 67 n° 1, Wellington, p. 3-10, 5 photod, 1 carte.
- Robineau, Claude, 1975, *Papeete, Premier marché de Tahiti*, Travaux et Documents de l'ORSTOM n° 44; Paris (une excellente idée pour un premier travail tahitien). 1984 et 1985, *Tradition et Modernité aux îles de la Société, vol. 1 : Du coprah à l'atome, vol. 2 Les Racines*, ORSTOM, Paris (la monographie sur Moorea que personne n'a égalé).
- Robson, R. W., 1979, *Queen Emma, The Samoan-American Girl who founded an Empire in 19th Century New Guinea*, Pacific Publications, Sydney.
- Rocheteau, G., 1970, «Comptes économiques d'Ouvéa, Îles Loyautés (année 1964)», *JSO* vol. 26 n° 28, Paris, p. 235-251 (une recherche poursuivie avec mon appui personnel. Je n'ai trouvé à l'époque ni l'appui politique, ni les moyens financiers pour poursuivre dans ce sens et permettre de tuer la légende des Canaques vivant en dehors de l'économie monétaire et par conséquent inutiles).
- Röheim, Geza, 1925, *Australian Totemism*, Frank Cass, Londres (réédition en 1971 de l'ouvrage de 1925 : ouvrage de compilation. Après une période de terrain dans le centre de l'Australie en 1928, Röheim abandonnera une partie du discours de Freud et de ses successeurs, dont le rôle de la horde primitive). 1945, *The Eternal Ones of the Dream, A Psychoanalytic Interpretation of Australian Myth and Ritual*, International Universities Press, New York (cf. le compte-rendu par Ronald et Catherine Berndt in : *Oceania* vol. 17 n° 1, Sydney, p. 67-78).
- Rollat, Alain, 1889, *Tjibaou le Kanak*, La Manufacture, Lyon (un beau livre dont une partie des informations sont fausses parce qu'on a menti à l'auteur).
- Rollin, Louis, 1929, *Les îles Marquises, Géographie, Ethographie, Histoire, Colonisation et Mise en Valeur*, Société d'Éditions Géographiques, Maritimes et Coloniales, Paris (si certaines informations restent précieuses, cet ouvrage ne constitue pas le meilleur moyen de comprendre la société des îles Marquise).
- Rongoa Pai, 1921, *Ratana, the Maori miracle man* . . ., Geddis & Blomfield, Auckland.
- Rossille, Richard, 1986, *Le Kava à Wallis et*

- Futuna, Survivance d'un breuvage océanien traditionnel*, Îles et Archipels, CRET, Talence.
- Rotuma, *Split Island*, sans nom d'éditeur, probablement Chris Plant, tous les auteurs sont polynésiens, 1977, Institute of Pacific Studies, USP, Suva.
- Routledge, David, 1985, *Matanitu, The Struggle for Power in Early Fiji*, Institute of Pacific Studies, University of the South Pacific, Suva (il faut comprendre *early Fiji* comme compté à partir de l'intervention européenne).
- Rowley, C. D., 1958, *The Australians in German New Guinea, 1914-1921*, Melbourne University Press.
- Rubel, Paula G. and Rosman, Abraham, *Your own Pigs you May not Eat, A comparative Study of New Guinea Societies*, The University of Chicago Press.
- S**
- Sacks, Peter, 1997, «The 'Ponape Rebellion' and the Phantomisation of History», *JSO* vol. 104 n° 1, Paris, p. 23-38 (les nombreuses versions coloniales d'un événement historique).
- Sacks, Peter, sd, ms,
The Australian National University, Canberra (l'insurrection à Pohnpei réprimée par la flotte allemande).
- Sahlins, Marshall D.,
1958, *Social Stratification in Polynesia*, University of Washington Press, Seattle.
1962, *Moala, Culture and Nature in a Fijian Island*, The University of Michigan Press, Ann Arbor.
- Salisbury, R. F., 1962, *From Stone to Steel, Economic Consequences of a Technological Change in New Guinea*, Melbourne and Cambridge University press, Londres et New York (cet ouvrage traite de technologie, mais ne présente aucune illustration des dites technologies qu'on est donc censé connaître depuis le début, mais comment ?).
- Salmond, Anne,
1975, *Hui, A Study of Maori Ceremonial Gatherings*, Reed, Wellington.
- Salomon, Christine, 2000, *Savoirs et pouvoirs thérapeutiques kanaks*, PUF-INSERM, Paris (un ouvrage très précis et de grande qualité).
- Sam, Leonard Drile, 1995, *Dictionnaire Drehu-Français*, CTRDP et CPRDP des Îles, Nouméa (un ouvrage correspondant à une recherche de qualité).
- Sand, Christophe,
1995, «*Le Temps d'Avant*», la préhistoire de la Nouvelle Calédonie, L'Harmattan, Paris (l'archéologie de terrain est excellente, l'interprétation déficiente, l'auteur multipliant les erreurs ethnographiques, pour lesquelles il n'a pas été préparé, mais s'attribue en cette matière une compétence qu'il n'a pas, ce qui est son côté caldoche qui veut tout savoir de naissance).
1997, «Variété de l'habitat ancien en Nouvelle Calédonie, étude de cas sur des vestiges au Centre-Nord de la Grande Terre», *JSO* vol. 104 n° 1, Paris, p. 39-66 (un exercice habile pour faire croire que l'on sait quand on ne sait pas. L'auteur m'avait demandé en passant mon avis, je l'avais renvoyé à la description d'un habitat circulaire par Leenhardt dans la région de Poum, mais il n'en a pas tenu compte).
- Sand, Cristophe et Kirch, Patrick, 20002, éd., *L'expédition archéologique d'Edward W. Gifford et de Richard Shutler Jr en Nouvelle Calédonie au cours de l'année 1952*, Département Archéologie, Service des Musées et du Patrimoine de Nouvelle Calédonie, Nouméa (ce que Sand oublie d'expliquer, parce qu'il s'est bien gardé de le demander, est que Gifford a été aidé et soutenu, sur instructions de l'ORSTOM, par Jean Guiart, assisté de Luc Chevalier, conservateur du Musée de Nouvelle Calédonie. Nous l'avons amené à Koné au site Lapita, qui avait été signalé il y avait plusieurs décen-

- nies par le géologue Piroutet, à la suggestion du pasteur Auguste Wabéalo de Baco, qui a fait le nécessaire pour que Gifford dispose de la main-d'œuvre nécessaire, la tradition orale canaque voulant qu'un atelier de poterie ait survécu là jusqu'à l'arrivée des blancs. Le récit de la traversée par la montagne de Ponérihouen à Poya racontée par Sand ne présente aucune difficulté matérielle en soi, mais il n'y avait pas de route à ce moment là et la camionnette de Gifford, venue de Californie, n'était pas tous terrains, ce récit est parfaitement imaginaire, ce qui arrive constamment avec cet auteur).
- Sarda, Gérard, 2010, *Le procès Konhu en Nouvelle Calédonie : une nouvelle affaire Oustrau* ? L'Harmattan, Paris (le livre sur l'affaire en question, en pratique le récit du dernier passage en jugement des frères, qui se terminera par leur acquittement).
- Saulnier, Tony, 1961, *Les Papous coupeurs de têtes, 187 jours dans la préhistoire*, Editions du Pont Royal, Paris (l'intérêt de cet ouvrage, en dehors d'une illustration riche, est de livrer les dessous de l'expédition Gaisseau et le mépris de la vie des porteurs papous, que l'on a fait monter à près de 3.000 mètres, sans avoir prévu le moindre pullover, ni couverture de laine ou sac de couchage, les blancs étaient équipés, leurs esclaves réquisitionnés pas : il y aura huit morts de froid. Gaisseau ne s'excusera même pas, c'est tout simplement un criminel).
- Saura, Bruno, 1990, *Les bûchers de Faa'ite, Paganisme ancestral ou dérapage chrétien en Polynésie Française*, Cobalt-Les Editions de l'Après-midi, Pape'ete. 1997, «Entre prophétisme autochtone et millénarisme chrétien : le mouvement Pupu Au tahu'ara'a de Tahiti et des Tuamotu (1905-1912)», *JSO* vol. 104 n° 1, Paris, p. 3-22. 2001, «The prophetic and messianic dimension of Pouvanaa a Oopa (1895-1977), The Father of Tahitian Nationalism», *Canadian Review of Studies in Nationalism*, University of Prince Edward Island vol. 28 n° 1-2, p. 45-55. 2005, *Tahiti Ma'ohi, Culture, Identité, religion et nationalisme en Polynésie Française*, Au Vent des Îles, Pape'ete.
- Saura, Bruno et Millaud, Hiriata, 2003, *La lignée royale des Tama-toa de Ra'iatea (Îles-sous-le-Vent), Puta aa'mu bo te 'opu hui ari'i Tama-toa no Ra'iatea*, Ministère de la Culture de la Polynésie Française, Pape'ete.
- Saussol, Alain, 1979, *L'Héritage, Essai sur le système foncier mélanésien en Nouvelle Calédonie*, Publication de la Société des Océanistes n° 40, Paris.
- Sayes, Shelley, Ann, 1982, *Cakaudrove : ideology and reality in a Fijian confederation*, Australian National University, Canberra (ms de thèse de doctorat, non publié malgré sa très grande qualité parce qu'il avait déplu aux chefs fijiens, sentiment qui avait du être transmis aux responsables de l'université. Je l'ai diffusé sous forme de microfiches de l'Institut d'Ethnologie : cf. mon cpte-rendu in *JSO* vol 40 n° 79, p. 294-298. C'est une remarquable analyse du fonctionnement d'une des principales principautés fijiennes).
- Schieffelin, Edward L., 1977, «The Unseen Influence : Tranced Mediums as Historical Innovators», *JSO* vol 33 n° 56-57, Paris, p. 169-178 (rien que le titre montre que l'auteur a compris au moins une part d'une réalité plus complexe qu'il n'apparaît généralement dans les écrits consacrés aux voyants, et aux voyantes, une des principales institutions océaniques, dont presque personne ne parle, comme s'il y avait honte à le reconnaître).
- Schmid, M., 1956, *Note sur les ressources Naturelles, Agricoles et Forestières de la Nouvelle Calédonie et dépendances*, Mission des Terres en Nouvelle Calédonie (1955-1956), Paris, multigraphié.
- Schurig, Margarete, 1930, *Südsee Töpferei*, Schindler, Leipzig.
- Segalen, Victor, 1956, *Les Immémoriaux*, Plon,

- Paris.
- Seligmann, C. G., 1910, *The Melanesians of British New Guinea*, Cambridge University Press (cet ouvrage ancien a servi d'inspiration à Malinowski, l'élève de l'auteur et à bien d'autres. Il reste une mine d'informations en ce qui concerne les traits culturels et l'ethnographie).
- Serpenti, L. M., 1965, *Cultivators in the swamps, Social culture and horticulture in a New Guinea society, Frederik-Hendrik island Western New Guinea*, Van Gorcum, Assen, Nederland.
- Scarr, Deryck, 1988, *Fiji, The Politics of Illusion The Military coups in Fiji*, New South Wales University Press, Sydney.
- Schmid, Maurice, 1981, *Fleurs et plantes de Nouvelle-Calédonie*, Les Editions du Pacifique, Singapour.
- Schütte, Heinz, 1989, «Topulu and his brother, Aspects of societal transition in the Bismarck Archipelago in Papua New Guinea during the 1870's and 1880's», *JSO* vol. 88-89 n° 1-2, Paris, p. 53-68.
- Schwarz, Théodore, 1962, *The Paliau movement in the Admiralty Islands, 1946-1954*, Anthropological Papers of the American Museum of Natural History New York.
- Seagrave, Sterling, 1995, *Lords of the Rim, The Invisible Empire of the Overseas Chinese*, Bantam Press, Londres (l'histoire des réseaux clandestins chinois selon leurs origines géographiques, particulièrement intéressant pour le réseau Hakka, la référence m'a été donné par Ron Crocombe).
- Shelley, Reg., 1978, «Ahuia Ova, New Insights into the Life of a Prominent Papuan», *Oceania* vol. 48 n° 3, Sydney, p. 202-206.
- Sherrin, R. A. A. et Wallace, J. H., 1890, *Early History of New Zealand*, Brett's Historical Series, Brett, Auckland.
- Shineberg, Dorothy, 1967, *They came for Sandalwood, A Study of the Sandalwood Trade in the South-West Pacific, 1830-1865*, Melbourne University Press, Carlton, Vic. (un ouvrage devenu un grand classique).
- 1971, ed., *The Trading Voyages of Andrew Cheyne, 1841-1844*, Australian National University Press, Canberra.
- 1983, «Un nouveau regard sur la démographie historique de la Nouvelle Calédonie», *JSO* vol. 39 n° 76, Paris, p. 33-43 (l'auteur démontre que les recensements anciens en Nouvelle Calédonie, sont faux, ce qui est tout à fait exact, ils continuent d'ailleurs à être faux, en ce qui concerne les Canaques, apparemment volontairement, en ce sens que l'on sait très bien qu'ils sont faux, mais qu'on ne corrige pas la manière de recenser, parce que les chiffres sous-estimés, il le sont partout dans le Pacifique Sud, arrangent les politiciens européens. Dorothy Shineberg en tire la conclusion que les baisses démographiques catastrophiques du XIX^e siècle ont été surestimées. C'est possible, c'est une question de relativité. Elle a raison à mon avis pour les îles Loyautés, mais j'ai encore vu au Nord Malekula en 1951 l'effet désastreux d'épidémies introduites, et un quart de siècle plus tôt, Deacon a eu la même expérience au sud-ouest de l'île).
- Siikala, Jukka, 2008, «The Structure of Becoming, Cosmogonic myths of the Cook Islands», in : Serge Dunis ed., *Sexual Snakes, Winged Maidens and Sky Gods*, Le Rocher-à-la-Voile et Haere Po, Nouméa and Pape'ete, p. 99-109.
- Simiutoga, Pierre Chanel, 1992, *Technologie traditionnelle à Wallis, Essai de sauvegarde de la mémoire collective des charpentiers wallisiens (tufuga) du district de Hihifo*, Publications de la Société des Océanistes n° 44, Paris.
- Simmons, David, ed., 1975, «Cyclical aspect of early Maori agriculture», *Records of the Auckland Museum*, Auckland, p. 83-90.
- 1976, *The Geat New Zealand Myth, A Study of the discovery and origin traditions of the Maori*, Reed, Wellington (David Simmons est un esprit original, formé à Rennes — il a

- une licence de philologie celtique — en France, qui détonne souvent dans le paysage des certitudes si souvent superficielles ou erronées sur la civilisation maori).
- 1981, «Stability and change in the material culture of Queen Charlotte Sound in the 18th century», *Records of the Auckland Museum*, vol. 18, p. 1-61.
- 1986, *Ta Moko, The Art of Maori Tattoo*, Reed Methuen, Auckland.
- 1997, *Te Whare ruunanga, The Maori Meeting House*, Reed, Auckland.
- 2003, *Ngaa Tau Rere, An Anthology of Ancient Maori Poetry*, Reed, Auckland.
- Simmons, Ernest R.,
2009, *The half-caste*, édition numérotée de cent exemplaires, réalisée par son neveu David Simmons.
- Simmons, Ernest Richard, 2012, *Sang mêlé, The Half Caste*, Haere Po et le Rocher-à-la-Voile, Pape'ete (à partir d'une édition confidentielle numérotée de cent exemplaires, réalisée par le neveu de l'auteur, David Simmons, la qualité littéraire de l'œuvre, sa précision des descriptions techniques d'une époque mal connue de l'entre deux guerres d'adaptation à la crise financière, a justifié la proposition d'édition en traduction française faite par Jean Guiart à *Haere Po*, pour préserver au moins en français, dans une remarquable traduction, ce qui aurait autrement été un chef-d'œuvre en péril).
- Simpson, Tony, 1979, *Te Riri Pakeha, The White Man's Anger, The destruction of Maori Identity*, Alister Taylor, Waiaura, NZ.
- Sinoto, Yoshiko H, & McCoy, P. C., 1975, «Report on the preliminary excavation of an early habitation site on Huahine, Society Islands», *JSO* vol. 31 n° 47, Paris, p. 143-186.
- Smith, Michaël, French, 1994, *Hard Times on Kairiru Island : Poverty, Development and Morality in a New Guinea Village*, University of Hawai'i Press, Honolulu.
- Somare, Michaël, 1974, «Initiation at Murik Lakes», *Gigibori* vol. 1 n° 1, Institute of New Guinea Studies, Port Moresby, p. 30-33.
- Sorin, C., 1956, *Considérations sur la situation foncière en Nouvelle Calédonie*, Mission des Terres en Nouvelle Calédonie, Paris, multi-graphié (le gouverneur Sorin, Inspecteur Général des Colonies, était l'ancien gouverneur pour Vichy de la Guadeloupe pendant la guerre, il désirait cesser de passer de ce fait pour un rétrograde et se montrera ouvert à patronner des entreprises peu classiques en application d'une ouverture libérale au bénéfice des Mélanésiens. Je l'emmènerais à Ténamit, où il sera reçu par le chef Ty Tijit, le père de Jean-Marie Tjibaou et juste retour de l'histoire, il nous aidera à faire rendre à la tribu la totalité de son ancienne Réserve, raccourcie en conséquence de l'insurrection de 1917. De même il fera mettre de côté l'ancienne propriété japonaise de la vallée de Tchamba, soi-disant pour un projet de recolonisation ultérieur, ce qui nous permettra de profiter d'une autre circonstance favorable pour la faire rendre en augmentation de Réserve au village de Tchamba, dans le cadre d'un lotissement agricole canaque qui correspondait dans le plus grand détail aux anciennes délimitations traditionnelles entre les groupes de descendance ; la vallée s'est repeuplée, des plantations ont surgi partout, là où elles étaient avant la spoliation : ce développement spontané n'a rien coûté à la puissance publique et il ne s'est pas terminé en catastrophe financière, comme habituellement les initiatives de développement contrôlées par l'administration d'Etat).
- Speiser, Alfred,
1909, «Pfeile von Santa Cruz», *Archiv für Anthropologie* vol. 8, p. 308-311.
1923, *Ethnographische Materialien aus den Neuen Hebriden und den Banks Inseln*, Strecker und Schröder, Stuttgart.
1932, «Über Keulen formen in Melanesien», *Zeitschrift für Ethnologie* vol. 64, Berlin, p. 74-105.
- Spencer, Baldwin, & Gillen, F. J.,
1899, *The Native tribes of Central Australia*,

- Macmillan, Londres.
 1904, *The Western Tribes of Central Australia*, Macmillan, Londres.
- Spencer, Baldwin, sir, 1914, *Native Tribes of the Northern Territory*, Macmillan, Londres.
- Spencer, Dorothy M., 1941, *Disease, Religion and Society in the Fiji Islands*, University of Washington Press, Seattle.
- Spiro, I., 1953, «Ifaluk ghosts : an anthropological enquiry into learning and perception», *Journal of normal and abnormal psychology* p. 376-382 réédité in : R. Hunt, *Personalities and cultures ; readings in psychological anthropology*, 1967, Natural History Press, New York.
- Spoehr, Florence Mann, 1963, *White Falcon, The House of Godeffroy and its Commercial and Scientific Role in the Pacific*, Pacific Books, Palo Alto.
- Spriggs, Mathew, 1981, *Vegetable Kingdoms, taro irrigation and Pacific Prehistory*, Australian National University, Canberra (un remarquable travail de terrain, des interprétations fondées en grande partie sur du vent, les résultats empiriques de l'archéologie ne permettent pas de tirer de pareilles conclusions quant à la société ancienne, dans une île, Anatom, qui a joué un rôle essentiel dans l'évolution de la région, mais cela Spriggs ne le savait pas, on l'a appris depuis tout autour, mais qui pendant les deux siècles derniers est restée à moins de 200 habitants, ce qui implique une perte presque totale de la tradition propre à l'île ; les filles, très recherchée par les Européens comme celles des îles Loyalty auxquelles elles ressemblent, se voyaient constamment réinfectées par la blennorragie par les équipages des navires européens de passage).
- Stanley, David, 1992, *Micronesia Handbook*, Moon Publications, Chico, Cal.
- Stanley, Nick, 2007, *The Future of Indigenous Museums, Perspectives from the South Pacific*, Berghann Books, New York.
- Stanner, William E. H., 1953, *The South Seas in Transition, A Study of Post-War Rehabilitation and Reconstruction in Three British Pacific Dependencies*, Australasia Publishing Cy, Sydney & Londres (un excellent spécialiste, en partie formé auprès de Malinowski, mais très conservateur en matière de politique aborigène ou papou).
- Stensberg, Axel, 1980, *New Guinea Gardens, A Study of Husbandry with Parallels in Prehistory*, Academic Press, Londres et New York (travail comparatif rare entre les techniques mis à jour par l'archéologie et celles connues par l'étude ethnographique en Nouvelle Guinée. Ce travail est ici à la fois honnête et pionnier. Ses propositions relèvent partiellement du souvenir de celles introduites autrefois par l'école des *Kulturkreise*, honnies en anthropologie mais qui inspirent encore la préhistoire de l'Europe du Nord, dont l'auteur est un représentant. Couvrir la Nouvelle Guinée de cartes de répartition ne serait pas sans intérêt, à condition que tous les faits allégués soient soigneusement vérifiés, ce qui serait un effort énorme et coûteux aux résultats incertains, une partie des données obtenues relevant de l'adaptation aux conditions de climat, de géologie, d'hydrologie, de relief et de valeur relative des sols et ne pouvant qualifier culturellement qui que ce soit ou quoi que ce soit).
- Stevenson, Robert Louis, 1892, *A footnote to history, Eight years of trouble in Samoa*, Cassells, Londres.
 1900, *In the South Seas, in the Marquesas, Paumotu, Gilbert Islands, 1888-1889*, Chatto and Windus, Londres (Penguin, 1998).
- Stimson, Frank, 1957, *Songs and Tales of the sea Kings, Interpretations of the Oral Literature of Polynesia*, Ed., by Donald Stanley Marshall, Peabody Museum of Salem (cet ouvrage ne rend pas réellement justice à la qualité des données recueillies par Frank Stimson. Il manque les très beaux chants cosmogoniques recueillis dans la langue polynésienne et que j'ai eu le privilège de lire en manuscrit, chez lui, en décembre 1947).

- Stirling, Eruera, 1980, *Eruera, The teachings of a Maori Elder, as told to Ann Salmond*, Oxford University Press, Wellington.
- Strathern Andrew,
1971, *The Rope of Moka*, Cambridge University Press (ou ouvrage à marquer d'une pierre blanche. Il a ouvert à la recherche une nouvelle voie, où malheureusement Godelier est venu mettre ses gros sabots).
1977, «Souvenirs de 'folie' chez les Wiru (Southern Highlands)», *JSO* vol. 33 n° 56-57, Paris, p. 131-144.
- Strathern, Andrew and Stewart, Pamela,
2000a, *Stories, Strength and Self-Narration, Western Highlands, Papua New Guinea*, Crawford House Publishing, Adelaïde.
2000b, *Arrow Talk Transaction, Transition and Contradiction in New Guinea Highland History*, Kent State University Press, Kent, Ohio.
2000c, *Collaborations and Conflict, A Leader through Time*, Harcourt College Publishers, Fort Worth.
2000d, *Speaking for Life and death : Warfare and Compensation among the Duna of Papua New Guinea*, National Museum of Ethnology, Osaka.
2000e, ed., *Identity Work, Constructing Pacific Lives*, University of Pittsburgh Press.
- Strehlow, T. G. H., 1933, «Akotarinja, An Aranda Myth», *Oceania* vol. 4 n° 2, Sydney, p. 187-200, 1 pl. de 2 photos.
- Suggs, Robert C., 1966, *Marquesan Sexual Behavior*, Constable, Londres.
- plus qu'à la sociologie du mouvement, sur laquelle il n'apporte pas d'éclairage particulier).
- Tattevin, E.,
1928, «Sur les Bords de la Mer Sauvage, Organisation sociale du Sud de l'île de Pentecôte (Nouvelles Hébrides)», *Anthropos* vol. 23, Vienne, p. 448-463.
1929-1931, «Mythes et Légendes de l'île de Pentecôte», *Anthropos* Vienne, vol. 24, p. 983-1004, vol. 26, p. 489-512 et 863-866.
- Telban, Borut, 1998, *Dancing through Time, A Sepik Cosmology*, Clarendon Press, Oxford.
- Te Reo o te Tuamotu, 2006, *Naaku teie hakari, Le cocotier aux Tuamotu*, Haere Po, Pape'ete.
- Ter Keur, Peter, 1989, «Some Remarks on Seafaring, Trade and Canoe Construction of the Siassi of Mandok Island (Papua New Guinea)», *Baessler-Archiv* ns vol. 37, Berlin, p. 373-400.
- Testard de Marens, Alfred, 2006, *Souvenirs des Îles Marquises, groupe sud-est, 1887-1888*, Publications de la Société des Océanistes, Paris.
- Tetens, Alfred, 1958, *Among the Savages of the South Seas, memoirs of Micronesia, 1862-1868*, transl. by Florence Mann Spoehr, Stanford University Press, Palo Alto, Ca.
- Tetiarahi, Gabriel, 1983, «Pape'ete, un exemple de croissance urbaine accélérée», *Cahiers d'Outre-Mer* vol. 36, Bordeaux, p. 343-371, 1 carte repl. couleurs.
- Thomas, Julian, 1886, *Cannibals and Convicts*, Cassell, Londres.
- Thomson, Laura, 1940, *Southern Lau : An Ethnography*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 162, Honolulu.
- Thompson, Anne-Gabrielle, 2000, *John Higginson, Un spéculateur-aventurier à l'assaut du Pacifique, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides*, L'Harmattan, Paris.
- Thompson, Sue, 1982, «*Cyrtosperma Chamissonis*, (Araceae), Ecology, Distribution and Economic Importance in the South Pacific», *JATBA* vol. 29 n° 2, Paris, p. 185-203.

T

- Tabani, Marc, 2008, *Une pirogue pour le Paradis, Le culte de Jon Frum à Tanna (Vanuatu)*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris (mis au point récente d'un dossier auquel tout le monde a touché, plus ou moins utilement, l'auteur s'intéresse à la personnalité des prophètes les plus récents

- Thürnwald, Richard, 1921, *Die Gemeinde der Banaro, Ehe, Verwandtschaft und Gesellschaftsbau eines Stammes im Innern von Neu Guinea*, Ferdinand Enke, Stuttgart (on apprend aujourd'hui que Thürnwald n'est jamais allé chez les Banaro, et qu'il a écrit tout cela de chic, de l'extérieur, je me sens justifié de ne l'avoir jamais lu, mais comment Malinowski a-t-il pu en faire un compte-rendu si enthousiaste ?).
- Tickle, Les, 1977, *Taukuka : A tattooing of the people of Bellona Island*, Cultural Association of the Solomon Islands, Honiara.
- Tiesler, Frank, 1969-70, «Die intertribalen Beziehungen an der Nordküste Neuguineas im Gebiet der Kleinen Schouten-Inseln», *Abhandlungen und Berichte de Staatlichen Museums für Völkerkunde Dresden Band 30 & 31*, Akademie-Verlag, Berlin, p. 1-122, 11-195, 1 carte repl. publiée à part (un travail remarquable et trop négligé).
- Tiffany, Sharon, 1980, «Politics of Land Disputes in Western Samoa», *Oceania* vol. 50 n° 3, Sydney, p. 176-208.
- Tippett, Alan Richard, 1968, *Fijian Material Culture, A Study of Culture, Context, Function and Change*, Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin 232, Honolulu.
- Tjibaou, Jean-Marie, 1976, «Recherche d'identité mélanésienne et société traditionnelle», *JSO*, vol. 32 n° 53, Paris, p. 281-292 (la publication de cet article a posé problème, les linguistes et l'ethnologue Alban Bensa, groupés autour d'Haudricourt dans ce qui deviendra le LACITO, me l'ayant expédié pour s'opposer en leur nom par principe à la publication d'un article par un auteur mélanésien. Cet article était le texte d'une conférence donnée en Suisse, autant que je me souviens, et n'avait aucun aspect politique qu'on puisse lui reprocher. Lévi-Strauss le trouvera très bon. Je suis plus nuancé : il fallait le publier, quand cela ne serait que par simple justice, mais l'auteur parle des fonctions différenciées à la chefferie Bwaxat de la basse rivière de Hienghène, il ne dit pas qui assume chacune de ses fonctions, ni quelles sont les origines de chacun des groupes de descendance qu'il aurait dû nommer ; sur cette seule base, l'analyse est impossible et c'est peut-être le but recherché, mais il se trouve que je peux mettre un nom sur les groupes de descendance ici anonymes).
- Tjibaou, Jean-Marie ; Missotte, Philippe ; Folco Michel et Rives, Claude, 1976, *Kanaké, Mélanésien de Nouvelle Calédonie*, Les Editions du Pacifique, Papeete (un excellent livre, précis, honnête, anthropologiquement sans faute, mais avec une intention, celle de créer un personnage unitaire pour le placer au centre d'une culture populaire mélanésienne en jouant sur l'allitération Kanaké, Kanak. Ça n'a pas très bien fonctionné, plus facilement accepté par les auteurs européens que par les groupes de descendance kanak intéressés, parce que cela changeait l'organisation insérée dans les récits existants. La réalité est que, prisonnier pendant de si longues années du système religieux mariste, Tjibaou connaissait très mal sa propre société, en dehors du bas de la vallée de Hienghène et seulement une fraction, du fait de ses grands-parents maternels, et qu'une grande part de son discours sur la culture kanake est du Leenhardt régurgité).
- Toren, Christina, 1990, *Making Sense of Hierarchy, Cognition as Social Process in Fiji*, The Athlone Press, London.
- Tregear, Edward, 1891, *The Maori-Polynesian Comparative Dictionary*, Lyon & Blair, Wellington (un ouvrage indispensable qui permet de nombreuses vérifications sans peine).
- Treide, Barbara, 1967, *Wildpflanzen in der Ernährung der Grundbevölkerung Melanesiens*, Akademie-Verlag, Berlin.
- Tristan, Anne, 1990, *L'autre monde, Un passage en Kanaky*, Gallimard, Paris (une visite à Ouvéa, juste après les événements, par une jeune femme intelligente, mais qui ne connaît pas bien le dossier de l'île et réagit

- à diverses mises en scène : ce n'est pas une enquête sur les événements, mais une tentative de comprendre, ce qui est déjà bien).
- Troadeac, Bertrand, 1996, «L'enfant de Tahiti : Prémices d'une Psychologie Contemporaine», *JSO* vol.102 n° 1, Paris, p. 47-62.
- Tudor, Judy, 1965, *Handbook of Fiji*, Second Edition, Pacific Publications, Sydney.
- Turner, George, 1861, *Nineteen Years in Polynesia ; missionary life, travels and researches in the islands of the Pacific*, Snow, Londres.
- Turpin de Morel, Louis, 1957, «Le Nord - Souvenirs», *Etudes Mélanésiennes* vol. 10-11, Nouméa, p. 137-163.

V

- Va'a, Unasa Leule Felise, 2008, «Sina and her brother Lupe», in : Serge Dunis ed., *Sexual Snakes, Winged Maidens and Sky Gods*, Le Rocher-à-la-Voile et Haere Po, Nouméa and Pape'ete, p. 158-172 (une belle saga de Samoa où rien ne manque).
- Van Baal, Jan, sd, «The modern school, an imported institution in the developing countries», in : *Educational problems in developing countries*, Woolter-Noordhoff, Groningen, p. 32-42.
- 1966, *Dema, Description and analysis of the Marind-Anim Culture (South New Guinea), with the collaboration of Father J. Verschueren*, MSC, Martinus Nijhoff, The Hague.
- 1969, «The Political Impact of Prophetic Movements», in : *Religion, Kultur und sozialer Wandel, Internationales Jahrbuch für Religionssoziologie*, Westdeutscher Verlag, Köln, p. 68-88.
- 1970, «The part of women in the marriage trade : Objects or behaving as objects ?», *Bijdragen to de Taal, Land-en Volkenkunde*, Martinus Nijhoff, 'S-Gravenhage.
- 1981, *Man's quest for partnership, The anthropological foundations of ethics and religion*, Van Gorcum, Assen (les questions que se posait Claude Lévi-Strauss, vues, dans presque les mêmes mots, mais une autre vision, par un auteur dont l'expérience indonésienne et néo-guinéenne, en plus de celle d'un camp de prisonniers japonais avec son épouse, était aux antipodes de celle de notre grand homme, ses primitifs ne sont donc pas les mêmes que ceux de ce dernier).
- Van den Broek d'Obrenan, 1939, *Le Voyage de la Korrigane*, Payot, Paris.
- Van der Veur, Paul W., 1966, *Search for New Guinea's Boundaries, From Torrès Strait to the Pacific*, Australian National University Press & Martinus Nijhoff, Canberra et La Haye.
- Van Trease, Howard, 1987, *The Politics of Land in Vanuatu, from colony to independance*, University of the South Pacific, Institute of Pacific Studies (la partie sur le Nagriamel est d'un auteur qui s'est fait abuser par Jimmy Stevens par manque d'esprit critique).
- Varigny, C. de, 1875, *Quatorze ans aux Îles Sandwich*, Hachette, Paris (l'auteur était consul de France à Honolulu, parent proche de Mme Maurice Leenhardt qui avait hérité de son appartement parisien).
- Vasseur, Jacques, 1984, «Apou Pwacili Hmae, pasteur mélanésien», *JSO* vol. 40 n° 79, Paris, p. 235-255 (à partir d'un documentation en la possession de Raymond Leenhardt et d'un début de rédaction par ce dernier avant sa mort, une étude bien informée, d'un personnage canaque qui a joué un rôle central pendant des décennies en tant que président des pasteurs de la Grande Terre, Nouvelle Calédonie. J'ai passé de longues journées à l'écouter parler et à répondre à ses questions, le soir à la lumière d'une loupiote tremblotante. C'était un homme de bien dans toute l'acception du mot).
- 1985, «Maurice Leenhardt et la rébellion de 1917 en Nouvelle Calédonie», *JSO* vol. 41, Paris, p. 241-274 (je ne l'aurais pas écrit ainsi, j'y aurais ajouté un certain nombre de

- données, mais c'est un bon article, apportant de l'information nouvelle).
- Verguet, Léopold, 2012, *Histoire de la première mission catholique au vicariat de Mélanésie*, Arts et Traditions Rurales, Montpellier.
- Vienne, Bernard,
1982, «Les usages médicaux de quelques plantes communes de la flore des îles Banks (Vanuatu)», *Cahiers de l'ORSTOM, série Sciences Humaines* vol. XVIII n° 4, Paris, p. 569-589.
1984, *Gens de Motlav, Idéologie et pratique sociale en Mélanésie*, Publications de la Société des Océanistes n° 42, Paris (un ouvrage difficile à lire étant donné le langage conceptuel utilisé, qui s'était développé autour de Claude Lévi-Strauss, mais l'information est de grande qualité, précise et soigneusement vérifiée).
- Vienne, Bernard et Frimigacci, Daniel, 2006, «Les fondations du royaume de 'Uvea, Une histoire à revisiter», *JSO* n° 122-123, Paris, p. 27-60 (un texte assez remarquable par les capacités d'analyse collective des auteurs, un des meilleurs qu'ait jamais publié le JSO).
- Vogel-Hamburg, Hans, 1911, *Eine Forschungsreise im Bismarck-Archipel*, Friederichsen, Hambourg, ill. de dessins de l'auteur.
- Von den Steinen, Karl, 2005, *Mythes marquisiens*, Haere Po, Pape'ete (mise en commun précieuse des textes publiés dans le *Zeitschrift für Ethnologie*, Berlin).
- W**
- Wagner, Roy, 1977, «Speaking for others : Power and Identity as factors in in Daribi Mediumistic Hysteria», *JSO* vol. 33 n° 56-57, Paris, p. 145-178.
- Waheo, Jacob, 1989, *Moju Bongon Kau adreem, Contes et Légendes de Ouvéa*, CTRDP, Nouméa (sous la signature de ce faux auteur sont présentés les textes en Qèn Iaai recueillis par moi dans la langue vernaculaire en 1948 et 1949 et publiés par moi en traduction française en 1963 dans ma thèse de doctorat portant sur la chefferie, en particulier pour Ouvéa ; à la suite d'un accord avec André Haudricourt, ces textes avaient été mis à la disposition des chercheurs en linguistique ; cet ouvrage est le signe du peu de respect pour les règles acceptées internationalement, mon nom n'ayant pas été prononcé, d'autant que l'intéressé s'est permis de corriger le texte original d'une tradition des plus importantes, le simple fait de passer du pluriel au singulier changeant le sens de l'ensemble de l'énoncé, apparemment pour éviter de faire apparaître et de justifier une fonction traditionnelle affectée à une lignée précise et qui n'avait pas l'heur de plaire à ce faux auteur (celle de recueillir et de brûler les mâchures de cannes à sucre dans l'ensemble de la chefferie Bahitr : le choix du singulier faisait disparaître la fonction collective) ; les linguistes devraient faire plus attention à cette possibilité de manipulation et éviter de corriger le moindre texte vernaculaire sans le justifier soigneusement, de manière à ne pas donner un tel mauvais exemple : ils n'auraient pas dû le laisser faire).
- Walter, Annie, 1989, «Notes sur les cultivars d'arbre à pain dans le nord de Vanuatu», *JSO* vol. 88-89 n° 1-2, Paris, p. 4-18.
- Walter, A. ; Sam, C. et Bourdy, G., 1996, «Etude ethnobotanique d'une noix comestible : les *Canarium* du Vanuatu», *JSO* vol. 98, Paris, p. 81-98.
- Walsh, A. C., 1972, *Nulu'alofo, A Study of Urban Life in the Pacific Islands*, Pan-Pacific Books, Reed, Wellington.
- Ward, Allan, 1982, *Land and Politics in New Caledonie*, Australian National University Press, Canberra (un livre de bonne foi sur la tenure foncière, sans cartes, où rien n'est vraiment ni faux ni vrai parce que trop court. *The devil is in the details*).
- Ward, Gerard & Kingdon Elizabeth, 1995, ed., *Land, Custom and Practice in the South Pa-*

- cific*, Cambridge University Press.
- Ward, G. ; Webb, John W. & Levison, M., 1973, «The Settlement of Polynesian Outliers», *JPS* vol. 82 n° 4, Wellington, p. 330-342, 1 carte.
- Wassmann, Jürg,
1982, *Der Gesang an den Fliegenden Hund, Untersuchungen zu den totemische Gesängen und geheimen Namen des Dorfes Kandigei am Mittelsepik (Papua New Guinea) anhand der kirugu-knotenschnüre*, Basler Beiträge zur Ethnologie Band 22 (la référence au terme totem est un archaïsme malheureux).
1995, *Historical Atlas of Ethnic and Linguistic Groups of Papua New Guinea, vol. 3 Part 4 to 6, New Britain, New Ireland, Bougainville*, University of Basel, Institute of ethnology, Bâle (ouvrage remarquable de précision).
- Wedgwood, Camilla H.,
1933, «Girl's Puberty Rites in Manam Island, New Guinea», *Oceania* vol. 4 n° 1, Sydney, p. 132-155.
1934, «Sickness and its treatment in Manam Island, New Guinea», *Oceania* vol.5 n° 1 & n° 3, Sydney p. 64-79, 280-307.
1937, «Women in Manam», *Oceania* vol. 7 n° 4, vol. 8 n° 2, Sydney, p. 401-428, 170-192.
- Wedoye, Bealo-Yves,
1990, «Terminologie de parenté de la Grande Terre et des îles» (signé Jean-Yves Wedoye), *Etudes Mélanésiennes*, Nouméa, p. 48-96.
2001, «L'enfance d'un chef», *Etudes Mélanésiennes* n° 31, Nouméa, p. 15-20.
2006, *La monnaie kanak en Nouvelle Calédonie, Thewe men Jila*, par le même auteur, sous son nouveau nom de Yves Bealo Gony, Expressions, Nouméa (Une étude excellente, mais on doit noter que la monnaie de la vallée de Hienghène, pour une raison qui nous est encore inconnue, est différente de la monnaie du reste du pays, ce travail en est d'autant plus intéressant, il semble que l'usage de cette monnaie se soit propagé jusqu'aux îles Belep).
- Weinert, Annette,
1976, *Women of Value, Men of Renown, New Perspectives in Trobriand Exchange*, University of Texas Press, Austin (un ouvrage remarquable et novateur, resté unique, d'un auteur morte trop tôt).
1982, «Plus précieux que l'or : Relations et Echanges entre Hommes et Femmes dans les Sociétés d'Océanie», *Annales* n° 2, Paris, p. 222-245.
- Wendt, Albert,
1973, *Sons for the return home*, Longman Paul, Auckland.
1977, *Puliuli*, Longman Paul, Auckland.
1979, *Leaves of the banyan tree*, Longman Paul, Auckland.
1987, *The birth and death of the Miracle Man, a collection of short stories*, Penguin, Harmondsworth, Middlesex.
- Wheeler, Gerald Camden, 1926, *Mono-Alu Folklore (Bougainville Strait, Western Solomon Islands)*, Routledge, Londres.
- White, Gilbert, 1925, *Round about the Torres Straits, A Record of Australian Church Missions*, Society for Promoting Christian Knowledge, Londres.
- White, Isobel, 1981, «Mrs Bates and Mr Brown, An Examination of Rodney Needham's Allegations», *Oceania* vol. 51 n° 3, Sydney, p. 193-210 (le dossier se complique de l'accusation par Mrs Bates contre Radcliffe-Brown d'avoir copié une partie de ses matériaux, et selon qui c'est elle qui aurait découvert la première les Kariera, dont Elkin affirme qu'ils n'existent pas, en tout cas sous la forme décrite par Radcliffe-Brown. Une chronologie des événements est plus claire que l'article lui-même).
- William, Thomas & Calvert, James, 1850, *Fiji and the Fijians*, 2 vols, Appleton, Londres (l'ouvrage missionnaire le plus intéressant et le plus complet de la région Pacifique, il est à l'origine d'un certain nombre de thèmes classiques en Anthropologie océa-

- nienne : l'hypergamie, le statut élevé, dominant les hommes, de la fille première-née, dont les enfants sont de statut supérieur à leur père et à leur oncle maternel ; l'histoire d'un avorteur accompagnant au loin la fille première née pour qu'elle n'ait pas de fils qui puisse revendiquer la succession de son oncle maternel est fallacieuse à mon sens, les femmes océaniques pratiquant depuis toujours les avortements qui ne sont jamais une affaire d'hommes).
- Williams, John, 1838, *A narrative of missionary enterprise in the South Sea Islands*, John Snow, Londres.
- Williams, Francis E.,
1928, «A Binandale drill», *Man* vol. 28, p. 12-13.
1930, *Orokaiva society*, Oxford University Press.
1932, «Trading Voyages from the Gulf of Papua», *Oceania* vol.3 n° 2, Sydney, p. 139-166, 1 p.pl. photo (les voyages de commerce d'ouest en est dits *bevaia*, fonctionnant à l'inverse du *hiri*).
1935, *Papuans of the Trans-Fly*, Oxford University Press.
1940, *Drama of Orokololo, The social and ceremonial life of the Elema*, Oxford University Press.
1940, *Natives of Lake Kutubu, Papua*, The Oceania Monographs n° 6, Sydney.
1935, re-issued in 1951, *The Blending of Cultures, An Essay on the Aims of Native Education*, Papua and New Guinea Official Research Publication n° 1 (A re-publication of Territory of Papua Anthropological Report N° 16), Port Moresby.
- Williamson, Margaret Holmes, 1979, «Who does what to the Sago ? A Kwoma Variation of Sepik River Sex Roles», *Oceania* vol. 49 n° 3, Sydney, p. 210-220.
- Wilson, James, 1966, *A Missionary Voyage to the Southern Pacific Ocean, 1796-1798*, Akademische Druck und Verlags Anstalt, Graz.
- Wilson, Henry, Captain, 1799, *An Account of the Pelew Islands*, Dulmer, Londres.
- Wirz, Paul, 1925, *Die Marind-Anim von Süd-Holländisch-Neu Guinea. . . in ihre Feste, ihre Kunst, Kenntnissen und Eigenschaften*, Friedrichsen, Hamburg.
- Woodford, Charles M.,
1906, «Some Account of Sikaiana or Stewart's Island in the British Solomon Islands' Protectorate», *Man* vol. 6, Londres, p. 164-169.
1916, «On some little known Polynesian Settlements in the Neighbourhood of the Solomon Islands», *Geographical Journal* vol. 48, Londres, p. 26-54.
- Worsley, Peter, 1970, *The Trumpet shall sound, A study of Cargo Cults in Melanesia*, Paladin, Londres (la première synthèse, élégante, ouverte et réfléchie d'un dossier difficile ; malgré certaines prétentions d'auteurs qui ne sont jamais allés sur aucun terrain, on n'a pas fait mieux depuis).

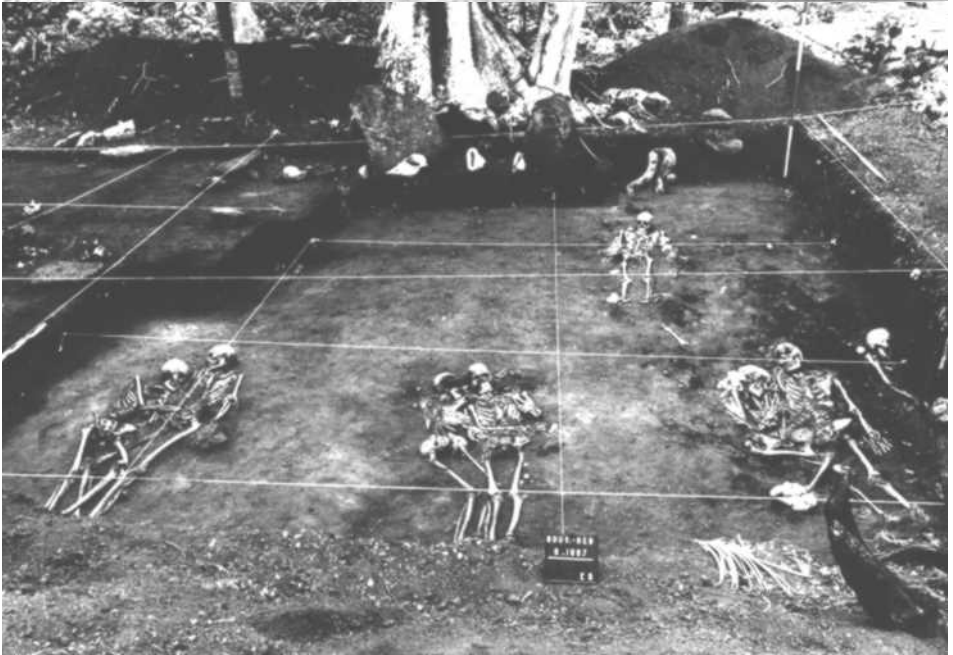
Y

- Yen, Douglas E., 1980, «The South-East Asian foundation of Oceanic Agriculture : a reassessment», *JSO* vol. 36 n° 66-67, Paris, p. 140-147 (une démonstration des infinies difficultés empiriques de la construction du savoir archéologique)
- Yen, D. E. et Gordon, Janet, 1973, *Anuta : A Polynesian Outlier*, Pacific Anthropological Records n° 21, Bernice Pauahi Bishop Museum, Honolulu.
- Young, Michael,
1971a, *Fighting with Food : Leadership, Values and Social Control in a Massim Society*, Cambridge University Press.
1971b, «Goodenough Island Cargo Cults», *Oceania* vol. 42 n° 1, Sydney, p. 42-57.
1983, *Magicians of Manumanua, Living Myth in Kalauna*, University of California Press, Los Angeles, Berkeley, Londres (un ouvrage inspiré par la traduction anglaise du *Do Kamo* de Maurice Leenhardt).

Z

- Zoleveke, Gideon, 1980, *Zoleveke, A man from Choiseul*, Institute of Pacific Studies, University of the South Pacific (l'auteur a été anobli depuis par la reine d'Angleterre).
- Zöller, Hugo, 1891, *Deutsch-Neuguinea und meine Ersteigung des Finisterre-Gebirges*, Union Deutsche Verlagsgesellschaft, Stuttgart.
- Zeldine, G. 1967, «Preliminary opinion survey on urbanization of Melanesians in Nouméa», in: *Mental Health in the South Pacific*, SPC Technical Paper n° 154, Nouméa (existe en français. Ce psychiatre pied-noir est arrivé à Nouméa en proclamant qu'il savait tout des Canaques, ce qui en fait consistait en une réinterprétation à sa manière, c'est-à-dire une déformation, des écrits de Maurice Leenhardt. Il était dangereux dans sa détestation justement des Mélanésiens. Il travaillera tout d'abord à l'hôpital, puis on s'en débarrassera sur le Centre Psychiatrique de Nouville. Au bout de quelques semaines, tout le monde avait compris. Le personnel le détestait et les malades, le jour de sa visite, s'enfermaient à clé dans leurs chambres, refusant de le voir, expliquant qu'il les abrutissait en les transformant en loques humaines à force de doses trop fortes de psychotropes. Il devra repartir en France, personne ne pouvant plus le supporter. Au début, il avait réussi à tromper quelques personnes de bonne foi).

IMAGES











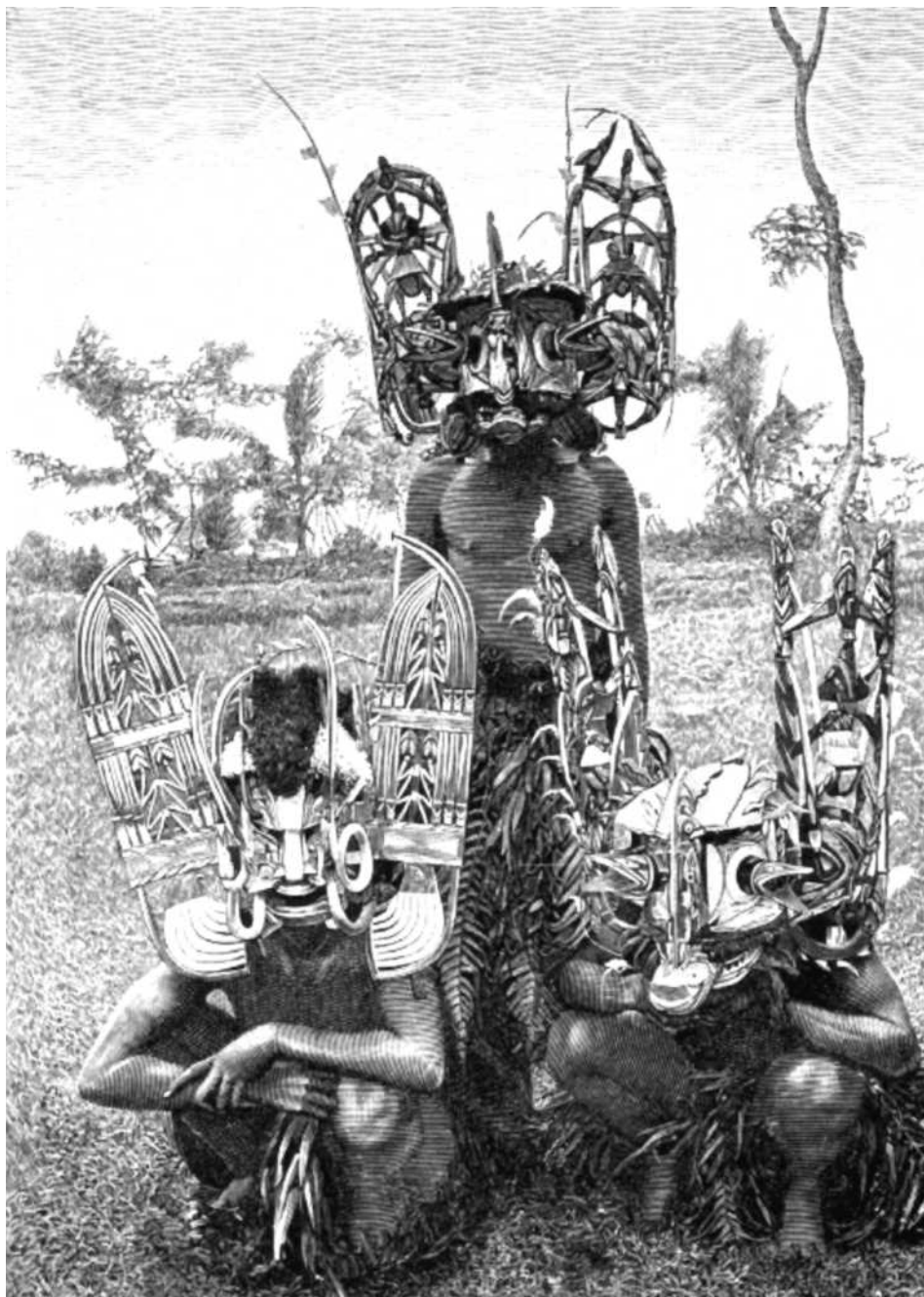










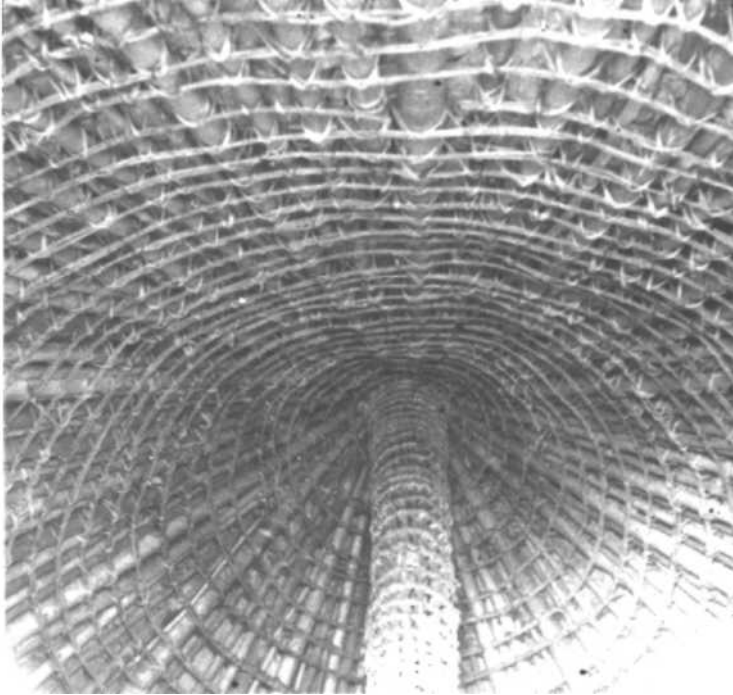






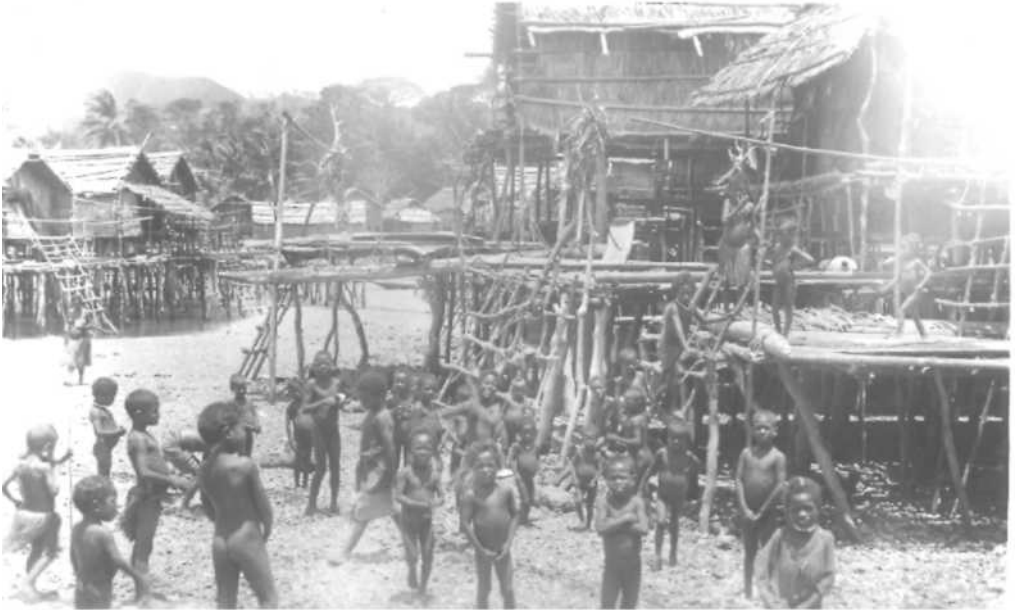




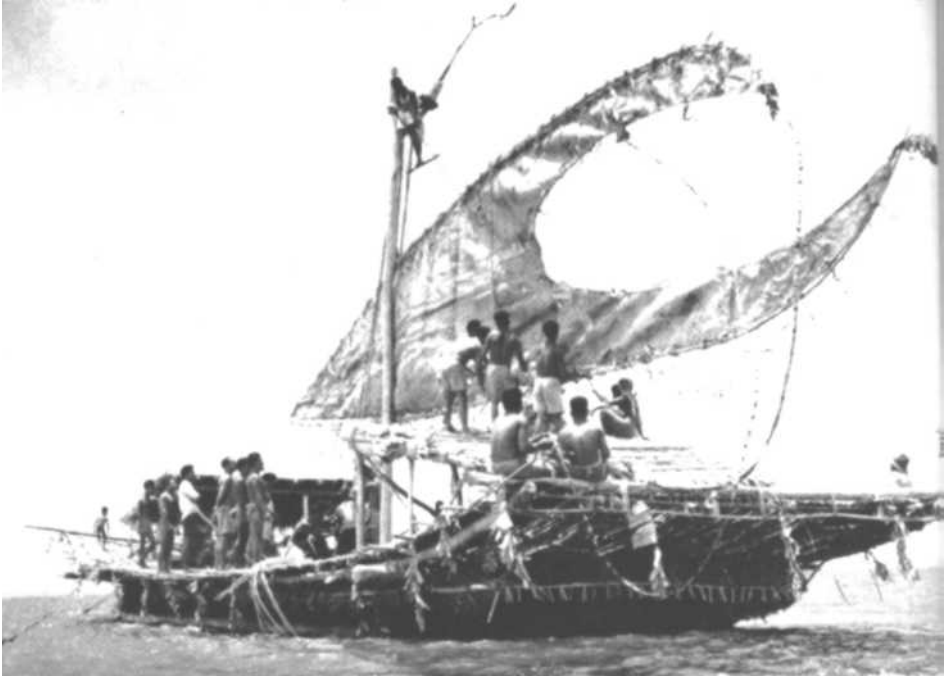












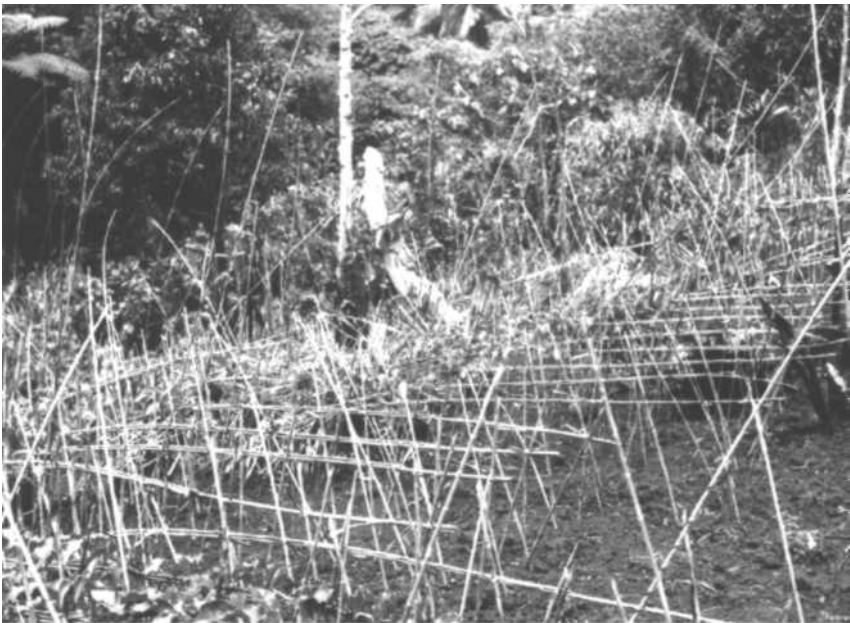
























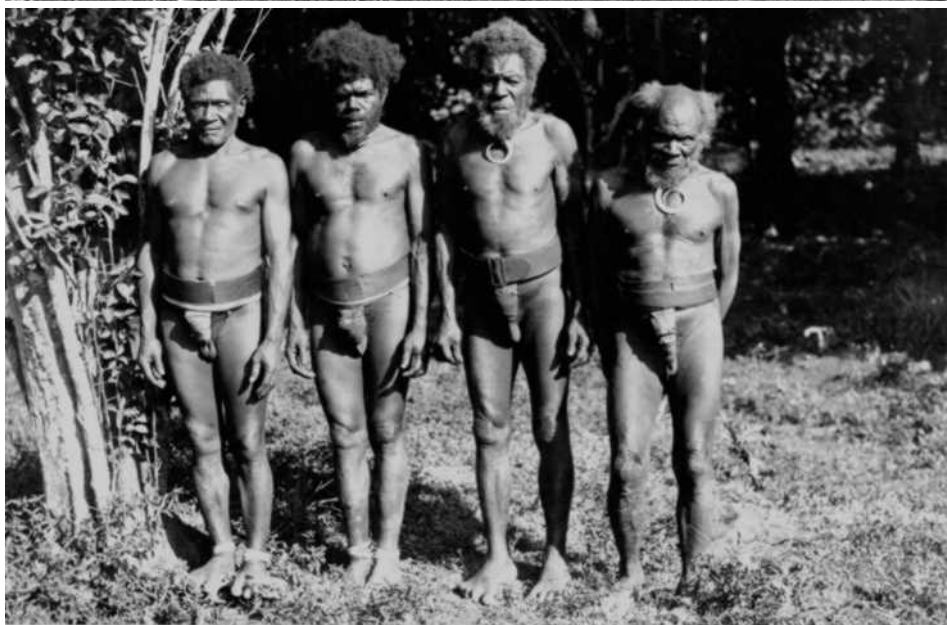












Caillé 2

Popai go pai tapo. ka tēpa jocoro āboro.
 Nōyama yna
 tēpē tēpapa, tara du ēri mā ēriū.
 āra pitura gorōa, ēri mā wadē banara
 puwa, ānara naco, ā ēri mā ēpawē.
 banara puwa pai puawē mā wadē,
 banara parawia. ānaya ticē wari
 wara pa makuru liri, lēa nya
 mē co gē go, pawī āboro capui.

Wadē co, wiana ra i puwa Cēma
 tara āboro, gorōa waki^{ka} mā wadē.
 ē nāc jē puwa diri tara para āboro,
 pi cēma tara jē wās, nāc pitu tara
 jē wās, bana nya tēpa pa ra nya
 waki mā kōmōari.

Popai go pa nya naataga wari
 wara waki kaga, mā wadē, tara jē
 wās, mā para pui nāc, mā paici.

Nāc Cēma ra āboro nāc parawā
 para āboro, gēna ipa.

puwa Cēma tara āboro nāc pitu
 tara jē wās, nagōa waki, gorō puwā gē.
 ka pi cēma tēpa ~~tēpa~~ wāro diri āboro
 wā tēpa wāy, nāc wē, rapu cēma,
 gorō. nūdi da, mā (wā, mā, nōgōa)
 mā Nācāpua (etc)

LEGENDES DES ILLUSTRATIONS





1. Page 375, en haut. Un étalage des richesses échangées pour un mariage, Santa Cruz, dans les îles de tradition mélanésienne, de longueurs en fibres de pandanus sur une âme rigide enserrant des plumes de perruches. Chacune de ces monnaies est une spirale repliée sur elle-même, le tout enfilé sur une perche en bois et présenté en même temps. Photo Tibby Hagen.

2. Page 375, en bas. Le mémorial de *Roy Mata*, tombe collective à nulle autre autre paraille dans la région, dédiée à un personnage prophétique placé au coin nord, et auquel on attribuait la réorganisation de la société locale de façon à multiplier les solidarités automatiques permettant d'éviter le plus possible les guerres intestines. Son existence historique (ce n'est pas un mythe), et sa tombe, ont été entièrement cachées, par tout le peuple d'Efate (Vaté) et des îles avoisinantes, aux missionnaires presbytériens de peur qu'ils ne leur prenne l'envie d'ouvrir la tombe et qu'ils ne viennent à la désacraliser, ce qui aurait provoqué des catastrophes. Les squelettes rangés par deux sont ceux des couples qui entourent sur deux côtés le couple principal et ses serviteurs spécialisés, dont chacun représente et manifeste un élément symbolique de l'appartenance, une espèce animale ou végétale affectée à une lignée d'appartenance indirectement matrilineaire. Photo José Garanger.

3. Page 376. Jeune femme d'Anatom, sud Vanuatu, en train de confectionner un panier à fond carré en rubans taillées dans les feuilles de pandanus. Photo Aubert de la Rüe 1938.

4. Page 377, en haut. Un élément essentiel, très peu connu, de la Mélanésie côtière, et cela jusqu'au nord Malekula, la plate-forme cérémonielle où l'on expose les richesses maniées dans une cérémonie et en particulier parures en perles de coquillages de grands diamètres portées par les jeunes épouses, et qui sont si lourdes que l'on doit soutenir la jeune fille des deux côtés pour l'empêcher de s'effondrer. On y présente aussi

les jeunes circoncis (en réalité qui ont le prépuce incisé et non ôté entièrement, pour éviter l'hémorragie qui peut être provoquée par la section du «frein»). Les dimensions de cette plate-forme, surchargées de motifs sculptés et peints selon chaque tradition locale, qui ne saurait entrer dans une pièce d'une maison occidentale, elle l'emplit, ont pour résultat que seuls de très rares musées occidentaux en possèdent.

5. Page 377, en bas. La «Nouvelle Jérusalem», le village construit par le prophète maori Rua Kenana avant la guerre de 1914, laquelle servit de prétexte à l'arrestation du prophète, auquel on coupera les cheveux pour détruire son *mana*, le faisant bénéficier d'une condamnation abusive pour atteinte à l'ordre public (sa présence silencieuse, sans qu'il fasse de prosélytisme, gênait beaucoup de gens) et la dispersion forcée de son groupe de convertis. Le temple circulaire est sur la gauche, dominant le village.

6. Page 378. Le dimanche à Saint Louis, Sud de la Nouvelle Calédonie. Les pères maristes, jeunes et vieux, au cours d'une promenade, font descendre des noix de coco pour se désaltérer.

7. Page 379. Illustration de l'ouvrage de l'auteur suédois. Karl Lumholz, 1889, montrant comment, au Queensland, on avait mis sur pied une police montée aborigène, en uniforme et armée de carabines, chargé de faire la chasse aux aborigènes qui prétendait continuer leur vie nomade sur leurs terrains de chasse et de cueillette traditionnels et ne pas évacuer les périmètres pris en compte par les grands squatters blancs, c'est-à-dire les éleveurs pratiquant une formule très extensive. En fait, ils étaient payés pour massacrer tout aborigène trouvé sur le terrain d'un blanc.

8. 2. Page 376, en haut. Coiffure traditionnelle avant l'arrivée des blancs, pour toute la région comprenant Tonga, les îles Loyalty, les îles du Sud et du Centre Vanuatu, coiffure constituée de minces tresses attachées derrière le cou. Tanna. Photo Aubert de la Rüe.

minces tresses attachées derrière le cou. Elle ne s'est conservée qu'à Tanna. Photo Aubert de la Rüe.

9. Page 380, en bas. Construction d'une maison aux murs en grandes bandes de bambous éclatés et travaillées alternativement en dessus et en dessous. Le toit est soit constitué de roseaux, lorsqu'on est pressé, soit de feuilles de cannes à sucre. Tanna. Photo J. Guiart 1952.

10. Page 381, en haut. La plantation Rossi à Rannon, au nord Ambrym : le planteur avec sa main-d'œuvre devant sa résidence (la maison est à gauche), sur la plage où l'on voit la végétation de grands arbres descendant jusqu'à la mer. Photo Tibby Hagen, vers les années 1920.

11. Page 381, en bas. Leuangiuia, ou Ontong Java, au nord des îles Salomons. Le village préparé pour une cérémonie d'échanges de noix de coco, en place en tas. L'ancienne population de l'île était mélanésienne et a été chassée par un tsunami qui avait salé toutes les terres de l'île. Ils iront se réfugier au nord et au sud de la côte de Malaïta, construisant des îles artificielles dans ce qui deviendra le pays Lau. L'île abandonnée sera surveillée par des visites régulières de la population de l'île suivante, assez loin à l'est : Sikaiana, dont une partie viendra l'occuper lorsque les terres, lavées par les pluies, redeviendront utilisables. Cette nouvelle population, cette fois de langue polynésienne, étudiée par Ian Hogbin, n'était ainsi pas le moins du monde autochtone à l'île et y avait reconstruit une nouvelle société plutôt floue dans ses formes d'organisation. Photo Tibby Hagen.

12. Page 382. Maison des hommes, *mèl*, en arrière de South West Bay, Malekula, à Mèdu. Photo J. Guiart 1951. Le décor de la paroi avant est constitué avec des palmes de cycas, dont le port où que ce soit signifie un désir de paix. Ces palmes servent aussi de marques d'interdit, La racine du cycas, en décoction, et en application, est un spécifique contre les piqures de raie.

13. Page 383. Un banian sur une place, *yimwayim*, relevant d'un groupe de descendance et servant le soir à boire le kava et à prier les morts tout en expectorant une sorte de pluie fine. A force de brûler l'extrémité des racines aériennes du banian pour en arrêter la croissance au niveau désiré, on a construit une sorte d'abri où se réfugier pour boire le kava en cas de pluie. Il n'existe pas de maisons des hommes de grandes, ni de petites dimensions à Tanna, le *yimwayim* ne comportant qu'un abri pour le rangement de tout ce qui a trait à la consommation du kava, abri dont l'exiguïté ne permet même pas à un homme d'y dormir. Les buveurs de kava doivent donc rentrer dormir chez eux. Tanna. Photo J. Guiart 1952.

14. Page 384. Un faitage sculpté représentant un homme en pied, de la région de Canala. Coll. Musée de l'Homme. Cette pièce a peu servi, et a dû être recueillie avant même que la peinture originelle n'ait eu le temps de partir. Maurice Leenhard a écrit qu'il n'en connaissait aucune en tant que faitage sculpté. Mais il m'a expédié en 1948 avec un camion six roues américain, à Emma, dans le fond de la vallée de La Crouen à Canala, pour en ramener un autre faitage sculpté d'un personnage en pied, qu'il avait retenu en 1938, très usé par les agents atmosphériques et que j'ai déposé au musée de Nouméa avec l'accord de Mme Veuve Maurice Leenhardt. Le nez a été abîmé par frottements, sur un plastique tendu posé sur les ordres d'un responsable d'exposition ignorant, plusieurs pièces ont été ainsi définitivement et gravement abîmées, sur le parcours Paris-Nouméa, sur toutes les protubérances de la sculpture du fait d'un des collaborateurs actuels du musée du quai Branly. La décision était techniquement stupide. Je payais l'intéressé sur vacances comme réparateur d'objets et il s'était introduit dans cette affaire par le fait d'une intrigue que l'on m'avait cachée, il n'avait pas la compétence qu'il s'est attribuée depuis, tout-à-fait gratuitement, au musée du quai Branly. Ce n'était pas un très bon réparateur et ce n'est pas un très bon ethnographe.

15. Page 385. Jeunes hommes présentant à la vente des masques *malanggan* le long de la route qui suit la côte sud de la Nouvelle Irlande, à l'époque allemande. Gravure d'après photo.

16. Page 386. Chambranle sculpté et peint, en dessous du menton, de motifs en ovales rouges sur fond noir représentant l'eau qui coule, *jawe*, qui est l'appartenance symbolique du groupe de descendance *Meëdü*, et qui par cela les rattache au culte du dieu *Gomawe*, maître de l'eau, mais sans que le nom de ce dernier ne soit ainsi prononcé. Maurice Leenhard l'avait retenu en 1938 et m'a envoyé le chercher dix ans plus tard. Cette pièce a été déposée au Musée de Nouméa avec l'accord de Mme Veuve Maurice Leenhardt. J'avais pris ces pièces, comme la précédente, en tant que dépôt du groupe de descendance propriétaire, qui détient ainsi un reçu le précisant et signé de moi, initiative et formule que M. Leenhardt avait bien voulu approuver. Aucune autorité ne détient le pouvoir légal de changer le statut de ces pièces sans l'accord écrit du groupe de descendance (clan) intéressé. Photo J. Guiart.

17. Page 387, en haut. Linteau de porte gravé sur la plus grande partie de la surface et sculpté sur le pourtour de visages humains, qui sont faits pour regarder vers le bas et protéger l'entrée de la grande maison ronde. De la collection ancienne du Musée de Nouvelle Calédonie, le bois dense et lourd explique peut-être qu'il n'ait pas été volé par les officiers de marine américains qui ont occupé le bâtiment du musée pendant la guerre et ont pris ce qui leur plaisait, aucun fonctionnaire local n'ayant été chargé spécifiquement de protéger les collections, dont il n'existait aucun inventaire. Réglementairement, ç'aurait été le rôle du service des Travaux Publics, dont les membres s'adonnaient à du trafic d'essence et de pneus avec leurs homologues américains et n'étaient donc pas disponibles.

Ces représentations de visages humains sont expliquées comme renvoyant au personnage du dieu *URupwe*, forme de *Gomawe*, *URupwe* étant

plus spécifiquement le maître de l'inondation et celui dont l'image est la «tête» des monnaies de perles de coquillages : *miö* ou *adi* (voir le chapitre sur ces divinités *in* : *Waya Gorodé, Mon école du silence*).

18. Page 387, en bas. Rocher porteur d'un pétroglyphe transporté au Musée de la Nouvelle Calédonie. L'indication d'une jupette fait penser à une représentation féminine. D'autres interpréteront cela comme la représentation du sexe féminin développé en plan. De tels motifs complets sont rares. Il a été apparemment recueilli dans le lit de la rivière Dumbéa, où il y en avait encore d'autres à l'époque, dont certains plus maniables.

19. Page 388, en haut. Les monnaies mégalithiques en calcaire fin de Yap, sous forme de disques troués, qui ne sont jamais que l'exagération dans la dimension maximale par rapport aux perles de coquillages si fines de Nouvelle Calédonie. Au lieu de les enfiler, ce qui est inconcevable, on les dispose en rangées le long d'une allée, devant une maison commune surélevée sur un tertre, dominant la double série des monnaies établies de part et d'autre et dominée, au-dessus de l'entrée, par un fronton peint relatant des scènes mythiques. Photo F. W. Christian 1896, îles Carolines, alors encore sous la domination espagnole.

20. Page 388, en bas. Un four aux pierres brûlantes protégé de la pluie par un toit habilement construit sans reposer sur un poteau central impossible à concevoir étant donné la fonction de l'édifice. Sud-est Tanna. Photo Jean Guiart 1952.

21. Page 389. *Gi o kono*, la «massue couleur de vie», verte. Celle qu'on brandit symboliquement et qui ne frappe personne, malgré les prétentions de certains auteurs blancs. Dite par eux hache-ostensoir, parce que la poignée d'en bas, constituée par une demi noix de coco recouverte d'un tissu végétal clair obtenu par battage humide du liber de l'écorce du mûrier à papier,

contient des coquillages qui se font entendre lorsqu'on l'agite.

Ce n'est pas une hache, en ce que sa forme ronde et le travail d'amincissement par polissage pratiqué sur les bords veut que si on la présente au soleil, la lumière filtre par ses bords, qui ne sont pas faits pour couper et d'ailleurs ne coupent pas, s'ils étaient trop minces ils casseraient. Elle est utilisée lorsque les rayons du soleil sont presque à l'horizontale, en fin de journée, soit parce que celui qui la porte et qui est le chef, se voit communément comparer poétiquement au soleil et ses adversaires tout aussi poétiquement comme les hommes de la lune), soit, par opposition, lorsqu'on qu'on la présente à un col à la lune qui vient de se lever en faisant le geste de frapper celle-ci, de façon à déclencher la pluie. Soit encore, pour la même raison, lorsqu'on remonte une rivière à sa source et qu'on l'introduit entre les rochers.

Il s'agit en chaque cas d'une chefferie appartenant au réseau Xetriwaan-Cidopwaan, dont la caractéristique est que chaque chef local est considéré comme étant maître de la pluie ou du soleil, *karè ma kwa*, ou comme ayant dans sa suite un prêtre qui assure la pratique des rites illustrant ce pouvoir.

Dans le réseau opposé, connu aussi par le nom des chefferies qui en font partie, Pwacili et Bwaxat entre autres, la maîtrise de la pluie est assurée par les rites dont les prêtres sont considérés comme les maîtres du ou des tonnerres, lesquels peuvent exister par familles et dont l'habitat est généralement le massif de calcaire ruiniforme le plus proche —ces derniers, nombreux, sont disposés sur une ligne diagonale traversant la Nouvelle Calédonie dans la longueur depuis Canala jusqu'à Koumac.

L'ancienneté de la hache-ostensoir peut être mise en doute. Elle semble parallèle à l'installation des chefferies venues de Kiamu (Anatom du Sud Vanuatu), et qui se sont référées aux îles Loyalty par le nom de Xetriwaan, ceux dont la lignée aînée se rencontre à Inangoj et Wasany, sur la côte sud-est du pays de Lösi à Lifou.

Il existe les Xetriwaan qui proclament ou-

vertement ce nom, dont la chefferie de l'île des Pins et celle de Tuauru sur la Grande Terre, et ceux, beaucoup plus nombreux, qui ont reçu et assumé de nouveaux noms (s'indigénisant en quelque sorte) au fur et à mesure qu'ils changeaient de zone linguistiques, dont les Cidopwaan de Pouembout, Koné et Touho, les Baleowan de la vallée de la Tipije, les Tijit de Hienghène (lignée du père et du frère aîné de Jean-Marie Tjibaou) et Temala, les Tijin de Pouébo et de Poum.

On connaît de rares exemples d'une autre tradition représentée par une herminette à grande lame ornementale, plus conforme à la tradition générale depuis la Mélanésie jusqu'en Nouvelle Zélande, et de la même façon inutilisable autrement que pour des gestes symboliques et rituels, mais qui reçoit au moins la même fonction, celle d'être un objet d'échanges à l'occasion du mariage d'un fils aîné ou d'une fille première née d'une chefferie.

Aucune de ces deux qualités de pièces à usage rituel et cérémoniel à la fois, selon qui la brandit, le chef dans un discours public, dit «discours sur le bois», ou le prêtre dans le rituel de la pluie ou du soleil, n'est un trésor transmis au cours des générations, elles ne cessent de bouger et de changer de propriétaires, de sorte qu'aucune n'a, en tant que telle, une tradition fortement enracinée où que ce soit. Les auteurs qui le disent n'ont pas travaillé convenablement le dossier, enrichi grâce à Maurice Leenhardt par les textes de l'auteur canaque Bwesou Eurijisi.

Les éléments de la construction de la hache-ostensoir sont soit de fabrication féminine, l'étoffe végétale obtenue par battage humide, (le battoir en bois dur confectionnée par les hommes à l'usage des femmes sert aussi de plantoir à taros), soit de fabrication masculine, la pierre elle-même, les tresses végétales teintées rouge brique foncé entremêlées de paquets de poils pris au bas ventre de la roussette, laquelle est censée, quand elle est au repos repliée, représenter l'image du sexe féminin.

Le montage de l'objet lui-même est fragile, il ne saurait sans rompre ni couper l'index des

morts sur Ouvéa, ni ouvrir la poitrine des cadavres pour en retirer le cœur, ni couper la tête, comme il a pu être affirmé. Ce sont là fantômes de blancs, que les Canaques n'ont pas démenti parce qu'il s'en fichent. Mais ils écrivent bien autre chose. Photo Ina Bandy. MNAAO (musée de la Porte Dorée).

22. Page 390, en haut. Le sommet du toit de la grande maison ronde vue de l'intérieur. Photo posée. On notera qu'elle est imperméable d'accès de l'intérieur justement, le travail est très serré. Le panier qui la termine en coupe est peu visible ici, là où l'on plante la base de la flèche faîtière sculptée, celle à l'oiseau (le notou dans le centre nord et la région parlant le *cèmuhi*, le motif de l'oiseau à Canala est différent et représenterait l'aigle pêcheur), ou l'arbre symbole de guerre les racines en l'air. Ce panier est aussi très serrée parce qu'il est un des habitats de l'appartenance et par conséquent de ce fait dangereux à approcher pour tout étranger. On y rencontrerait le lézard, le rat, le serpent tricot rayé, ou le vent, la tempête, etc., une présence impalpable accrochée au sommet du toit de cette façon, comme elle est considérée aussi être à l'ados de la grande maison ronde, du moins soit quant elle le désire spontanément, c'est son droit de s'y promener, soit lorsqu'on l'y appelle. Koné. Photo J. Guiart.

23. Page 390, en bas. Île artificielle du pays Lau, Malaïta. Photo Tibby Hagen. On note la géométrie irrégulière d'une île constituée de tas coniques posés l'un contre l'autre et que l'on n'a pas imaginé de ratisser au sommet. Le jeu de la marée empêche que le bord ne se recouvre de plantes, par contre le sommet de l'île, ainsi inégal, est l'habitat de nombreux arbres utiles qui ont pris sur un sol artificiel fait de détritux végétaux entassés pendant une période assez longue, au moins deux ans.

24. Page 391, en haut. Couverture d'une maison de réunion à Ouvéa, Îles Loyalty. Les dépassements en bas seront coupés au sabre

d'abattis. Les paquets d'herbes longues sont aplatis et régularisés au moyen de barres horizontales cousues au toit par des lianes passées dans le chais d'une grosse aiguille en bois dur de couleur claire. Photo J. Guiart 1948.

25. Page 391, en bas. Une succession d'îles artificielles dans le pays Lau, Malaïta. Photo Tibby Hagen. Dans l'île au premier plan on a régularisé le niveau du sol. L'île en arrière-plan a visiblement à peu près l'âge de ses cocotiers.

26. Page 392. une échelle en place sur un sentier dans la petite île polynésienne de Futuna (se réclamant du Tui Tonga à Tongatapu), au Vanuatu, où les parties planes ne sont pas fréquentes, et conservées pour la culture du taro s'il y a du sol, en particulier sur le plateau surélevé au sommet de l'île. Les maisons sont construites sur les rochers. La maison missionnaire, posée sur une avancée rocheuse, était encore debout, ouverte avec des documents traînant qui dataient de l'époque du Dr Gunn. Photo J. Guiart 1953. D'une manière inattendue, les Futuna présentent des comportements corses : on les retrouve au chef lieu à Guadalcanal dans des emplois de douaniers ou de policiers.

27. Page 393, en haut. Les maisons sur pilotis dans l'île de Taumako aux Santa Cruz, reconstituant avec les enfants exactement la scène décrite par le découvreur espagnol Quiros, pour une fois une scène pacifique. Il s'agit du seul village, établi sur le plâtier récifal à cause du relief du reste de l'île. Les habitants vivaient de la qualité des pirogues de haute mer qu'ils construisaient pour les habitants des îles voisines. Photo Tibby Hagen.

28. Page 393, en bas. L'intérieur d'un *namèl*, la maison des hommes en pays Big Nambas, nord-ouest Malekula. Les plats à kava étaient autrefois sculptés en forme de tortue, mais ils ont abandonné la fabrication à cause des blancs qui les prenaient, pour avoir la paix, se contentant depuis d'une spathe de palmier retournée, pliée

et fixée par une grande aiguille de bois, on en voit une accroché sous le toit. En utilisation, elle est posée sur les piquets dont la hauteur est organisée pour correspondre à la forme du plat végétal plié. Le préposé à la préparation et au filtrage du kava est assis sur la bille de bois. La longue perche sert à accrocher l'étoffe végétale qui sert au filtrage du kava. En arrière plan, à droite, un lit de bambous posés sur les billes de bois. Avant la couverture du toit, le sol a été cuit en profondeur par un feu d'enfer une dizaine de jours, de façon à empêcher l'humidité de remonter par capillarité. Tout au fond du bâtiment, des pierres plates sur lesquelles sont posés les crânes des morts, enterrés dans la deuxième partie de la maison, l'emplacement des tombes étant connu mais sans marques extérieures sur place. On marche dessus sans problèmes, mais le moins souvent possible. On prie ces morts en mâchant le kava et en expectorant en pluie fine dans leur direction. La prière est à voix haute, à mi voix ou en silence selon son contenu et l'échelle et le nombre des personnes concernées. Photo J. Guiart 1961.

29. Page 394, en haut. La main-d'œuvre semi servile d'un planteur de caféiers à Koné, avant guerre. Les Vietnamiens sont à l'arrière plan, reconnaissables par leur large chapeau conique. Il leur était interdit, sous peine de prison, de quitter leur employeur. Les femmes canaques, couchées dans un bâtiment à part sur des bâts-flancs, étaient soumises à des viols en batterie nocturnes organisés par les jeunes gens européens de la région. Elles ne pouvaient aller se plaindre, les gendarmes ne prenant pas leurs déclarations en compte. Photo Dillenseger.

30. Page 394, en bas. Aux îles Trobriands, sur l'île de Kiriwina. On est en train de faire frire des beignets de taros râpés dans une marmite en terre cuite. Un homme tient un large éventail en feuilles de cocotier au dessus de la marmite pour éviter les sauts d'huile bouillante, tandis qu'un autre remue les beignets. Ils seront sortis de la marmite avec une louche en bois et au manche

sculpté et peint, profonde, ouverte à l'extrémité antérieure pour faire couler l'huile. Cette dernière est obtenue par une première cuisson de noix de coco râpée dans de l'eau bouillante, l'huile flottant à la surface étant ramassée avec de grandes cuillères constituées d'un manche fixé sur une noix de coco vide, coupée aux deux tiers de sa hauteur. Photo Bronislaw Malinowski, aux alentours de 1916.

31. Page 395, en haut. Une pirogue multiple *lakatoi* au départ, à une voile en pince de crabes. Publiée par Maslyn Williams qui ne donne pas l'origine exacte de la photo.

32. Page 395, en bas. L'intérieur d'une *lakatoi*, les contenants en feuilles de palmes de lataniers remplis de fécule de palmier sagoutier (*Metroxilon* sp.).

33. Page 396, en haut. Deux pirogues de Leuanguia partant à la pêche. Photo Ian Hogbin.

34. Page 396, en bas. Une pirogue mono-coque sans balancier ornée d'insertions de nacre collées par un ciment végétal. Iles Santa Cruz. Ndeni (?). Photo Tibby Hagen.

35. Page 397, en haut. Adolescent mâchant une racine de kava pour un adulte. District centre, Tanna, de nuit. Photo J. Guiart 1952.

36. Page 397, en bas. Chef (assesseur) Niere buvant sa dose de kava dans une noix de coco, gêné par la lumière. District Centre, Tanna, de nuit. Photo J. Guiart 1952.

37. Page 398, en haut. Enfants près d'une pirogue de haute mer, le motif apparemment géométrique à l'avant signifie l'oiseau frégate. Tikopia. La pirogue est soigneusement garée à l'ombre. Photo J. Guiart 1974.

38. Page 398, en bas. Une table de pierre à l'îlot Laman, au nord de la grande île d'Epi, elle

servait à mettre à mort sur elle le porc de grande valeur, aux défenses atteignant le cercle complet, sacrifié en même temps qu'était prononcé le nouveau nom qu'assumait le nouveau gradé dans la hiérarchie du *manggi*. Photo Aubert de la Rüe.

39. Page 399. Le mur de pierre, affermi par des poteaux de bois dur, séparant le village habité par les hommes de la zone de stabulation libre des porcs, Laman, au nord d'Epi. Photo Aubert de la Rüe.

40. Page 400, en haut. Murs de pierre des pièges à poissons séculaires, sinon millénaires, à la pointe sud de Tanna, à Kwamera. Photo J. Guiart 1952.

41. Page 400, en bas. Jeune champ où les ignames semences viennent d'être plantées, on les voit sortir de terre, plusieurs par butée. Quelques roseaux ont été disposés pour guider les premières tiges afin qu'elles s'enroulent autour. Tanna. Photo Jean Guiart 1952.

42. Page 401, en haut. Champs de patates douces sur le flanc d'une montagne. Le quadrillage est celui des fossés de drainage, seulement amorcé et peu profond le long de la pente, Aux endroits plus abrupts, il peut être soutenu par un muret de pierres sèches, pour éviter que la terre ne parte avec la pluie. Hautes Terres de Nouvelle Guinée.

43. Page 401, en bas. Champ d'ignames en état de marche. Le réseau des roseaux de soutien, liés entre eux à quelques décimètres du sol, commence à être en place. Tanna. Photo J. Guiart 1952.

44. Page 402. Les présents étalés sur le *yi-mayim* à Tanna, en l'honneur de l'incision du prépuce de pré-adolescents, présents venant des parents des garçons à ceux qui ont organisé l'affaire et assuré les opérations sur les prépuces. La vraie circoncision est très rare (au Vanuatu au

nord Malekula et au nord Ragha). Les présents sont constitués de grandes racines de kava, de porcs immolés, de laplap (gateaux d'ignames râpées enveloppés dans des feuilles de bananier, puis dans des plaques d'écorce et cuits au four de pierre, et d'intestins de porcs lavés et à demi séchés. Photo J. Guiart 1953.

45. Page 403, en haut. Le village de pêcheurs protestants d'Oundjo, à Voh, vu de la montagne proche, sur les approches du mont où se construit une mine de nickel gigantesque et une usine de fusion dans la plaine. Installé là en 1920, sur un site funéraire où ne vivait qu'une seule famille, après avoir été chassés de l'îlot Koniène, le village est propre, mais le sol constitué de roches chromifères n'a pas été favorable à l'implantation d'arbres fruitiers. L'établissement d'un gazon autour des maisons a déjà été difficile. Le temple blanc est tout en haut de la colline. Au premier plan, le maquis serpentineux de la ligne de crêtes qui s'amorce. Photo Jacques Barrau 1949.

46. Page 403, en bas. Fabrication du feu par friction linéaire à Tanna. Ils ont des allumettes, mais savent encore comment y procéder. Photo J. Guiart 1953.

47. Page 404. «Boire la mer», séance d'épuration du corps. L'eau de mer est ramassée dans un paquet de plantes médicinales et bue de cette façon, pour déclencher une purge générale. La mer acceptera les conséquences, d'autant qu'elle y est habituée, les besoins corporels sont satisfaits à marée basse, la marée haute emportant tout. Ouvéa. Photo Mrs Emma Hadfield (avant 1920), épouse du dernier missionnaire protestant anglais.

48. Page 405, en haut. Kongulö, le «maître du vent». Le lieu où il pratique le rite pour faire le vent et venir la pluie est un pointement karsitique surélevé qui domine la plaine côtière de Fayawe, et où une anfractuosité contient les restes osseux d'un enfant. Le rite consiste à prier

sur ces restes tout en les remettant en ordre, dérangés justement par le vent. Ouvéa. Photo Mrs Emma Hadfield (avant 1920 : elle n'était pas au courant de ces détails).

49. Page 405, en bas. Le chef de l'île polynésienne d'Aniwa, atoll surélevé au large de Tanna vers l'est. Le lien de cette île serait avec Samoa, tandis que l'îlot rocheux de Futuna, plus loin, se réclame de Tonga. Photo J. Guiart 1953.

50. Page 406. Lieu d'invocation pour le rat, pour protéger les cultures de ses déprédations et éventuellement l'envoyer vers ceux d'un adversaire. Îlot Yedyeban, district et chefferie Tijin de Poum, nord de la Nouvelle Calédonie. On notera que ce lieu est laissé à pousser les plantes qui veulent et comme elles veulent, ce qui est la caractéristique des lieux votifs interdits à tout autre que le prêtre en Océanie. Photo Maurice Leenhardt 1938.

51. Page 407. La cascade de Nimiraunu (Ifefe ou Ifekal selon l'auteur) au sud-est de Tanna, dans l'intérieur par rapport au volcan, dont elle est protégée par la présence du mont Mèlèn. La tradition veut qu'en plongeant au pied de la cascade, on trouve des paquets contenant les pendentifs circulaires en pierre polie, minces et troués, qui sont l'apanage des femmes de chefs sur Tanna. Bien sûr, seuls les membres mâles de la lignée concernée peuvent effectuer des plongées réussies, où ils trouvent ce qu'ils y avaient placé préalablement. Le géologue français Aubert de la Rüe avait examiné ces pendentifs en 1934. Une partie étaient en serpentine venue de Nouvelle Calédonie. Il avait émis l'hypothèse qu'il s'agissait de chutes de la fabrication ratée de hache-ostensoirs. Les relations de Tanna et d'Anatom, ou Kiamu, avec les îles Loyalty étaient étroites avant l'arrivée des blancs qui ont interdit ces voyages de façon à privilégier les bateaux européens (il suffisait d'un jour et demi de pirogue) et ce commerce était parfaitement compréhensible. Les pendentifs que j'ai examinés étaient en pierre noire polie

et aucun n'était en serpentine. Mais Aubert de la Rüe avait pu en ramener au musée de l'Homme. Photo J. Guiart 1953.

52. Page 408. Joueur de flûte de Pan, la nuit, à Tanna. Photo J. Guiart 1953. La flûte de Pan existe partout au Vanuatu. Comme les autres instruments, flûtes, arcs musicaux, ils sont joués à la période de croissance de la liane de l'igname, pour l'encourager en créant une atmosphère légèrement festive. Il s'agit en même temps de manœuvres d'approches des jeunes femmes disponibles, pour les mettre en état réceptif des avances masculines.

53. Page 409. Un pied de *natanggora*, palmier sagoutier, *Metroxilon* sp., aux îles Salomons. Photo Tibby Hagen. Les feuilles de la palme permettent aux femmes de confectionner des sortes de grandes tuiles plates, de la dimension de la moitié des feuilles repliées autour d'un roseau toujours de la même longueur, et punaisées l'une à l'autre, se recouvrant chacune d'un tiers sur l'autre, avec les épines prises à l'ados de la nervure centrale de la palme de croissance spontanée (les palmiers sagoutiers plantés par l'homme n'ont pas d'épines). Les fruits, très durs, étaient autrefois connus sous le nom de noix d'ivoire et faisaient l'objet d'un commerce au bénéfice des *traders* européens. Le centre du tronc est occupé par une moelle, qui réduite en fragments et poudre par un travail de force au moyen d'un outil en bois coudé ressemblant à une herminette, est lavée par un filet d'eau qui entraîne la fécule dans un récipient muni d'un filtre qui recueille cette fécule. Elle est soit séchée dans des bambous au dessus du feu (Vanuatu), soit conservée en atmosphère humide dans des contenants en feuilles de latanier (Papouasie) ou en grandes poteries surmontées d'un visage humain (Sépik). On notera le fusil, accessoire indispensable du blanc colonial entouré de dangers de toutes sortes, dont la plupart étaient imaginaires : aux Salomons et sur la côte nord de la Nouvelle Guinée, la présence de crocodiles d'estuaires, de fleuves et de haute mer, pouvait

justifier cette précaution, que ne prenait jamais les insulaires, qui se contentaient de ne pas aller là où ils savaient que ces prédateurs étaient en attente et de ne pas établir leurs villages à proximité. Photo Tibby Hagen.

54. Page 410. Femme d'Omba (Aoba), portant en colliers des enfilades de perles taillées dans du tridacne au moyen du perçoir à archet, ou dans des coquillages de trocas. Photo Tibby Hagen.

55. Page 411. Artisans papous de la pointe extrême de la Nouvelle Guinée Occidentale travaillant des outils à eux vendus par les Indonésiens et dont la qualité n'est pas satisfaisante. La technologie des soufflets en cylindres et soupapes de bois aboutissant à un bec pour accélérer le feu est indonésienne. Mais les mêmes n'ont jamais appris à travailler le minerai pour obtenir du métal. L'interdit de leur transmettre cette connaissance technique est resté absolu au cours des millénaires.

56. Page 412. Batteur à deux tambours. Nord Ambrym. Contrairement à ce qu'on suppose généralement, les tambours ne se présentent pas à la verticale, mais penchés vers l'arrière pour la commodité du batteur. Photo J. Guiart.

57. Page 413, en haut. Femmes à Rannon, contre une pirogue, avec Mme Aubert de la Rüe, venues chercher de l'eau de mer, mise dans des contenants en bambou, pour saler les aliments. Photo Edgard Aubert de la Rüe 1934.

58. Page 413, en bas. Hommes de Banghul, en arrière de Rannon. Photo Edgard Aubert de la Rüe 1934.

59. Page 414. Une feuille d'un cahier rédigé par le pasteur Philippe Gorode, père du ministre de la Culture de Nouvelle Calédonie Mme Déwey Gorode.

60. Page 415. La famille d'un trader travail-

lant pour la Société Commerciale des Nouvelles-Hébrides, c'est-à-dire la maison Ballande de Bordeaux, sur la côte ouest de Tanna. Le lien avec le passé est que le grand-père de ces enfants Dillenseger est celui qui était propriétaire de la plantation de South West Bay, où il recevait Arthur Bernard Deacon pour des séances de biture qui sont à l'origine, en s'ajoutant au paludisme, de la mort sur place de ce dernier. La crise de 1929, crise déjà de dettes dépassant les possibilités de remboursement, avaient transformé Dillenseger en employé de la maison Ballande qui avait racheté sa plantation. Son fils lui succédera en tant qu'employé de Ballande, qui le placera ailleurs qu'à South West Bay. Je n'ai pas de critiques à formuler vis-à-vis de telles décisions, correspondant à la vision sociale d'une entreprise catholique à l'époque, sinon pour constater que c'était une politique dépourvue d'avenir, puisque se déroulant exclusivement entre Européens dans une situation coloniale. Noël 1952. Photo Jean Guiart.

61. Page 412. Organisation de la répartition de la viande de porc dans une fête dans la haute rivière Fly, dans un village catholique. Photo R. P. Morand, Mission du Sacré Cœur d'Issoudun. Papouasie.

POSTFACE

Ce travail a beau vouloir se prétendre à la fois sérieux et par moments railleur, il n'est pas œuvre anthropologique, mais une présentation de ce que l'on a appris, en partie grâce aux sciences humaines depuis deux siècles, vu à travers un regard critique et parfois désabusé.

L'Océanie, malgré ses dimensions terrestres toujours plus faibles qu'en Europe ou en Asie, excepté dans les hautes vallées glaciaires de la Nouvelle Guinée, a joué un rôle non négligeable dans l'histoire culturelle et politique du monde au cours des trois derniers siècles, sinon même bien avant. Au néolithique, elle a été un des lieux d'inventions techniques et de création d'un nombre important de plantes utiles ou ornementales nouvelles.

Etant donné l'inexistence d'un Etat où que ce soit dans la région, remplacé par une conjonction de systèmes horizontaux et verticaux, matrilineaires et patrilinéaires en même temps, puis la présence parfois exagérément lourde, sinon cruelle, mais parfois aussi très légère, sinon inexistante, d'une autorité occidentale qui détestait avoir à s'occuper des affaires au niveau des villages, laissant souvent les missions chrétiennes en faire leur chose, convertissant, enseignant et soignant, nombre d'intermédiaires européens, de toutes sortes d'origines et d'éducation, se sont proposés pour assurer la jonction nécessaire.

Ils étaient plus ou moins dévoués, plus

ou moins désintéressés, ou intéressés, plus ou moins patients ou coléreux, sinon même parfois complètement fous, ou criminels.

D'extraordinaires escrocs se sont installés dans la région. Escrocs intellectuels aussi, qui gagnaient une réputation flatteuse dans leur pays d'origine en racontant les pires inventions sur les nations océaniques, certains même sans être sortis de Paris, Londres ou Berlin. C'est l'histoire de la Vénus Hottentote, mais appliquée à des cultures impalpables pour les envahisseurs de toutes nationalités, dont y compris les fils de peuples par ailleurs dominés et qui ne se sont pas toujours montrés plus miséricordieux, qu'ils soient Corses ou Irlandais. Les Ecossais se sont montrés à la fois les pires des colonisateurs ou exactement le contraire.

Petit à petit pourtant, les personnages embarqués pour une forme de débarquement à Cythère, et pas seulement en Polynésie, les filles belles selon nos critères se retrouvent partout dans la région aux endroits les plus inattendus contrairement à nos *a priori*, sont devenus plus vivables, souvent plus honnêtes, et ont laissé des familles de plus en plus nombreuses derrière eux, dont les racines étaient à moitié océaniques. Ils sont de toutes nationalités actuelles et de toutes origines.

Dans les marges de ces mouvements, de loin imperceptibles, quelques personnages, hommes et femmes, ont imaginé, construit ou raté des carrières de toutes sortes, souvent en écrivant. On trouve le meilleur et le pire. Une partie de la littérature, comprenant plusieurs milliers de titres est à laisser de côté, si du moins on désire y trouver une connaissance objective et approfondie. Sinon, elle serait amusante, si ce n'était son

côté répétitif, les auteurs à chaque génération se contentant de recopier ce que leurs prédécesseurs avaient écrit. Et cela continue, même et surtout chez les auteurs les plus flamboyants.

J'ai cherché à mettre en évidence et le côté aventureux ou sortant de l'ordinaire des uns et des autres, qui ont réussi à nous transmettre une part de connaissance sérieuse. J'ai aussi indiqué ceux qui agissent tout au contraire, et dont les écrits et les mémoires ne sont pas à prendre au sérieux. Certaines réputations méritent largement d'être égratignées. D'autres valent d'être mises en exergue.

Le Pacifique Sud n'a pas seulement attiré les tempéraments aventureux, mais aussi ceux qui d'une manière ou d'une autre, par une erreur de calcul, une faute légère ou grave, s'étaient marginalisés dans leur milieu d'origine.

Un médecin de la région de Mâcon s'est installé à Tahiti, non pour exercer la médecine, mais pour écrire des livres parfois assez charmants sur les insulaires et le pays, mais livres absolument vides. A tout le moins pourra-t-on y trouver des textes de dictées pour les écoles primaires.

Ce médecin n'avait pas le droit d'exercer la médecine. Il avait fait ses études à la Faculté de Lyon, où mon père et mon grand-père étaient professeurs, ce qui fait que ma mère savait tout ce qui se passait là.

Ce médecin avait triché au concours de l'internat. D'où l'interdiction qui lui avait évité des suites judiciaires beaucoup plus encombrantes et dangereuses, et pour lui et pour sa famille de la grande bourgeoisie de Saone-et-Loire.

Ma mère s'était intéressé à son cas pour

une raison inattendue. Le père de ce médecin en exil avait entamé, dans sa jeunesse dorée, des démarches pour la demander en mariage. On organisera une rencontre. Ma mère déclinera, elle ne voulait pas quitter Lyon et le garçon ne lui plaisait pas trop. Mais elle s'était tenue au courant de tout ce qui avait pu suivre.

La vie européenne dans la région est construite par ces petits détails, qui finissent par «faire système» et qui expliquent les comportements légèrement marginaux de tant de blancs installés, ou de passage régulièrement. Il est rare qu'un personnage inséré dans le système colonial, ou post colonial, ne transporte avec lui une armoire soigneusement fermée. Si on l'ouvre, on comprend mieux. Il y a de tout dans ces armoires. Des vétilles, de l'imagination mal contrôlée, de ces poussées de fièvre qui vous font monter, adolescent, sur un bateau en tant que mousse, des vocations religieuses parfois instables, des affaires plus sérieuses et parfois très sérieuses. Le Pacifique sud, c'est un peu comme la Légion Etrangère, si vous vous tenez tranquille, on oublie tout. L'histoire objective d'un certain nombre de situations insulaires consiste entre autres à ouvrir les armoires des blancs. Les Océaniens, eux, ont du mal à cacher quoi que ce soit, mais ils savent tout des blancs, et en particulier leurs vies sexuelles qui les amusent beaucoup.

On trouve des armoires grandes ouvertes, de par la naïveté et la sottise du blanc. Le trop célèbre norvégien Thor Heyerdahl, dont il est impossible de jauger la sincérité de ses discours, tant il est toujours au-delà de ce qui serait normalement

crédible, s'est fait tromper, dans les grandes longueurs, par les Pascuans. Alfred Métraux, avant son suicide provoqué par un tout autre dossier, m'a confié qu'il avait trouvé au Chili, dans une librairie d'occasion, le livre d'archéologie péruvienne où les Pascuans avaient trouvé les modèles exacts des objets qu'ils ont fait découvrir, dans des grottes côtières, avec toute la mise en scène souhaitable, par Thor Heyerdahl.

Si un restaurateur était milicien pendant l'occupation nazie de la France, on comprend mieux la constellation des personnes qu'il fréquentait ou qui le finançaient. Une gentille dame tahitienne de Borabora, excellente cuisinière, demi chinoise, en avait épousé un sans rien savoir. Elle finira par être *fiu* et par divorcer toujours sans rien connaître de ce qui motivait son mari, sans qu'elle comprenne jamais le pourquoi. Il portait le même nom que moi, écrit différemment, ce qui m'a gêné quelque peu, du moins lorsqu'il intervenait à tort et à travers sur l'île de Lifou. A la fin des fins, il s'est réfugié dans la religion à Tahiti. Il copiait là le comportement d'un personnage beaucoup plus considérable.

Combien d'histoires plus ou moins parallèles ont-elles été vécues dans le Pacifique Sud ? J'ai vu débarquer, à la fin des années 40, les réfugiés de la collaboration, qui cachaient la gravité éventuelle de leur cas, il y avait ainsi des miliciens, qui se transformaient en journalistes locaux et dont la méchanceté gratuite, et l'imprudence, et l'impudence, étonnaient. Un architecte à Nouméa se suicidera lorsque son passé sera connu exactement.

On aura plus tard les réfugiés de l'Indo-

chine, dont des policiers de Saïgon qu'on devait surveiller à Nouméa pour les empêcher de pratiquer spontanément et naturellement la torture sur qui leur tombait sous la main. Il fallait les empêcher d'utiliser leurs cigarettes sur la peau de la moindre personne interrogée.

Puis les pieds-noirs, dont un garçon qui deviendra enseignant puis policier, révoqué pour une affaire de mœurs, qui se transformera en journaliste pour le sénateur local et qui pissait hebdomadairement une copie dirigée contre moi. Je ne gênais pourtant en rien les affaires de son patron. Mais je travaillais pour les Canaques, j'étais le seul fonctionnaire payé pour cela.

Un journaliste ancien milicien s'attaquait à mon fils René et appelait à sa mise hors d'état de nuire, ce qui aurait pu mal se terminer. Il finira par aller se cacher en Australie et reconnaîtra d'aventure qu'il avait exagéré, il se croyait encore sous l'occupation et obéissait encore aux ordres des conquérants disparus dans les poubelles de l'histoire. Il aurait dû s'exiler au Pérou ou en Bolivie. Le Pacifique Sud ne lui convenait pas.

Un autre pied-noir organisera, sous prétexte de manifestation loyaliste, le cambriolage de la maison de mon épouse et volera toute l'argenterie anglaise ancienne de ma belle-mère avant de mettre le feu à la maison. Il a été amnistié, mais on ne l'a pas obligé à rendre ce qu'il avait volé. Dans la colonie, l'amour proclamé du drapeau français cache des marchandises peu ragoutantes.

Tel avocat tahitien UNR ne pourra se présenter à la députation parce qu'il était accusé, à raison, de captation d'héritage aux dépens de la succession d'un citoyen amé-

ricain tout à côté d'Atimaono.

L'anthropologie pratiquée honnêtement, en accompagnant les nations océaniques dans leur évolution, peut aussi mener à des situations dramatiques.

Un de mes fils sera pris en otage à Bourail. Il sera sorti de là par la gendarmerie en hélicoptère, mais souffrira pendant des mois des conséquences d'une cuisine innomable qu'on lui avait donnée. Son preneur d'otages était un fils de gendarme un peu braqué, qui tentera l'année suivante un hold-up dans une banque à l'Anse Vata, et dont le fils, dix ans plus tard, recommencera un nouveau hold-up à la même agence bancaire.

On rencontre vraiment des individus expatriés dont le bon sens n'est pas ce qui les caractérise. Ils arrivent à s'insérer en partie parce que l'entreprise coloniale n'est pas celle qui fait le plus honneur à notre intelligence. Quand ils sont fonctionnaires, cela peut se révéler très gênant. J'ai vu des administrateurs de la France d'Outre-Mer renvoyés en France parce qu'ils ne tournaient pas rond. L'un d'eux s'est suicidé dans sa douche pour des raisons non déclarées, il jouait au Cercle civil, avec les grosses fortunes de Nouméa, et avait perdu une somme dont il ne disposait pas.

Il existait tant de moyens d'établir une relation mutuellement bénéficiaire en dehors de mettre la main sur le pays et les terres de ses habitants, et de transformer ces derniers en main-d'œuvre corvéable à merci. La solution que nous avons choisie consistait à se rendre insupportable et cela finit toujours mal.

Les Grecs étaient plus intelligents que

nous, en construisant des villes et des ports sans prendre possession de l'ensemble du pays, où ils venaient essentiellement commercer. Dans cette formule sage, tout le monde y trouvait son intérêt, y compris jusqu'aux confins du monde connu (de Marseille à la Crimée, point de départ de la route de la soie).

Mais les sociétés insulaires n'étaient pas que l'arrière plan de tous ces mini événements. Elles ont toujours été réactives, créatrices, sous le joug le plus pesant et ont su s'adapter et survivre. D'elles sont issus aussi des personnages charismatiques, ou parfaitement raisonnables, les uns et les autres ayant des stratégies différentes, mais visant au même but, repousser le blanc un tout petit peu plus loin, puis encore un peu plus loin, de façon à pouvoir respirer et déterminer soi-même au moins le détail de sa vie quotidienne sans se référer à chaque fois au missionnaire et au gendarme.

Ils n'ont pas trop mal réussi, reprenant lentement une part notable de la terre volée, condamnant à l'obsolescence les institutions coloniales assurant le contrôle local des communautés de ceux que l'on croyait voués à disparaître (résultat positif des mouvements prophétiques), en fin de compte reprenant la maîtrise de leur démographie.

Ce qui a été moins réussi aura été les indépendances, striées de complots policiers (Vanuatu, Salomons) ou militaires (Fiji, Nouvelle Guinée), les budgets publics absorbés par la corruption, selon le modèle que leur avaient offerts les blancs dans leur pratique quotidienne précédente (ce dont personne ne parle jamais).

Dans la période menant à l'indépendance, depuis la fin de la guerre du Pacifique, aucune nation occidentale n'a imaginé de mettre en formation le nombre de fonctionnaires issus des îles qui devraient remplacer les blancs le jour où le drapeau national serait hissé sur le palais du gouverneur, petits palais souvent médiocres d'architecture et peu commodes à vivre. Ceux de Pape'ete et de Nouméa concentrent pour leurs habitants provisoires la pollution urbaine. Il faudra bien qu'ils déménagent.

On poursuivra comme si rien ne devait se passer, puis on se réveillera au tout dernier moment pour organiser des formations et des stages en catastrophe, sur ordre supérieur, lorsque la nation souveraine par droit de conquête d'une part de l'Océan Pacifique s'apercevra que le contrôle direct était devenu trop cher à vivre et que le développement des îles et archipels ne pouvait que coûter de plus en plus. On évacuera en catastrophe, laissant sur le carreau des fonctionnaires blancs pris sur contrats locaux que la nouvelle nation ne reconnaissait pas, et on remplacera la présence par un chèque annuel négocié durement.

On n'imaginera pas bien sûr d'indemniser les peuples pour deux ou trois siècles d'abus de pouvoir si souvent extrêmes, ni pour les massacres pratiqués en Nouvelle Guinée, ici et là, à petite échelle mais multipliés, massacres plus grands en quelques instances bien cadrées en Nouvelle Zélande, en Nouvelle Calédonie, et à Pohnpei. Le colonisateur qui s'en allait pouvait n'être pas celui qui avait le premier envahi, et il ne reconnaissait par conséquent pas la responsabilité des fautes de ses prédécesseurs.

Chacun se targuait d'avoir administré au mieux pour le bien du pays, laissant des villages sans électricité, sans eau courante, souvent sans écoles et sans dispensaires, évacuant son personnel sanitaire et condamnant les insulaires à une vie de peu de confort, après leur avoir fait la démonstration des bénéfices que le progrès pouvait apporter.

Mais bien sûr, sur instructions venant de Londres, de Paris ou de Berlin, ou d'ailleurs, on avait en réalité administré au moindre coût, faisant régner l'ordre au moyen d'une police armée qui tirait sans sommation dès qu'elle rencontrait une résistance.

Au bout de quelques décennies, tous les colonisateurs avaient bien fini par s'apercevoir que les bénéfices obtenus ailleurs des grands systèmes de colonisation, n'avaient pas leur pareil dans le Pacifique Sud, où les bénéfices n'étaient possibles que si la main-d'œuvre était la moins chère possible. Si on la traitait bien, on pouvait espérer une vie moins dangereuse et une honnête aisance, mais les fortunes trouvées dans les grandes spéculations coloniales n'étaient jamais au rendez-vous.

A force, les nations colonisatrices continuaient à administrer aux moindres frais, mais tendaient à se désintéresser de leurs possessions, livrées à une armée de mini spéculateurs locaux endettés à mort et qui se battaient les flancs pour continuer à ronger quelques bénéfices aux dépens des insulaires.

Pendant ce temps, les colonisés apprenaient la langue européenne pour commencer, qui donnait accès à des emplois nouveaux si elle était bien maîtrisée, ce qui prendra des décennies.

Les techniques modernes de travail du bois et du métal, l'artisanat du transport de l'eau (les Océaniens avaient eu leurs propres solutions, ingénieuses et efficaces, mais les colonisateurs les avaient soigneusement détruites), de l'électricité, de la mécanique, puis de la communication. Ils y réussirent partout, mais les Tahitiens sont ceux qui l'ont fait le plus tôt et le mieux, transformant toutes ces technologies en instrument de la survie d'une économie parallèle qui les protège quelque peu des aléas des crises économiques qui secouent les nations riches.

Cette économie parallèle que les administrateurs blancs voudraient détruire mais que, s'ils ont quelque intelligence, ils préférèrent souvent ignorer. La nation polynésienne s'y réfugie pour se protéger. Les économistes n'aiment pas cela parce qu'ils se voient privés de chiffres au lieu d'en être gavés comme à l'ordinaire. Mais comme ils vivent habituellement de chiffres à chaque fois périmés, cela n'a guère d'importance.

On pourra se demander pourquoi je n'ai pas inclus un tel ou un tel, ou tel dossier, telle institution et telle entreprise humaine parmi d'autres. Ou bien je n'y ai pas pensé, ou bien la place m'a manquée en fin de compte, ou bien encore je ne l'ai pas jugée essentielle, ou bien encore le sujet était trop connu et cela relativement bien. Je n'avais pas besoin d'y toucher (les scandales dans les Offices des Postes à Tahiti et à Nouméa). Je ne cherche pas à enfoncer les portes grandes ouvertes. Je ne me suis pas intéressé aux hommes politiques actuels. Ils sont sous le feu de l'actualité et je n'ai rien à y apporter.

Devais-je traiter des escargots géants, devenus une plaie un peu partout dans le Pacifique, introduits en Nouvelle Guinée par l'armée japonaise pour assurer une nourriture carnée à ses troupes de Nouvelle Guinée coupées de leurs bases de ravitaillement nippones ? On avait envoyé un sous-marin japonais sur la côte orientale de l'Afrique, pour faire la cueillette des escargots géants voués ensuite à une multiplication rapide. Ils ont ensuite été dispersés, soit les œufs d'escargots par les pneus des petits avions interinsulaires, soit par des idiots qui ont imaginé faire de l'argent avec un élevage d'escargots.

J'ai dû choisir dans la bibliographie, plusieurs milliers de titres depuis 1945, pourtant déjà ici importante, ce qui ne relevait pas d'un détail secondaire par rapport à mon entreprise. Enormément de ces publications sont à la fois prétentieuses et vides. On pourra me reprocher des oublis.

En réalité, je n'ai rien laissé accidentellement de côté, j'ai choisi les références les plus utiles aux lecteurs éventuels de cet essai d'approcher une certaine vérité. J'ai souvent tenté de les divertir, sinon même de les étonner.

J'ai cherché dans les coins ceux qui se cachaient et les armoires encore trop fermées, en plus de l'information qu'il pouvait être utile de connaître. Les auteurs qui répètent inlassablement les mêmes poncifs, y compris les plus récents et les plus à la fois flamboyants et... vides, je les ai laissés de côté. Je pourrais en faire une liste, mais je serais obligé de justifier pour chacun et j'aurais alors des pages et des pages de répétitions pour relever les mêmes calomnies contre les Océaniens, parfois cachées sous

des discours pseudo scientifiques. Je ne vais pas me laisser entraîner là dedans.

Ce qui m'amuse en passant, c'est de montrer que nous sommes tous faillibles, malgré les apparences, et les scientifiques autant que les autres. Ce n'est pas mon rôle de porter des jugements sur moi-même, il y en a assez pour s'y mettre et donner aussi de ce fait dans l'imagination la plus vicieuse. Ce qu'on a pu raconter, imaginer. . est à la fois étonnant, j'ai survécu, et sans le moindre intérêt. Presque tous ceux qui ont tenté de me détruire en me calomniant jour après jour ont disparu. C'étaient tous de gros fumeurs.

Mais, dans les coins, on rencontre aussi des hommes de bien, des auteurs honnêtes, qui ne sont pas tous professionnels, et qui écrivent des choses utiles et que personne ne connaît. On trouve aussi des histoires intéressantes à connaître, ou divertissantes à partager, en plus des histoires tristes qui colorent tout le vécu océanien. et dont le public n'a jamais entendu parler. Et il y a quelques héros inconnus, dont la génération actuelle pourrait s'inspirer. De certains, je peux écrire, mais pour d'autres je n'ai pas assez de matière, tel Mgr Tepano Jaussen.

Et j'éprouve des problèmes de conscience, aussi curieux que cela puisse paraître à certains. Dois-je parler du pasteur Rey-Lescure, le neveu de Maurice Leenhardt, victime en Nouvelle Calédonie d'une cabale de ses collègues, en particulier des demoiselles missionnaires, et qui a été transféré à Tahiti pour cette raison ? Sa seconde carrière n'offre pas un intérêt des plus évidents. C'était un homme de bien, mais il avait déjà donné, et il était moralement épuisé. Sous sa barbe se cachait un grand vide.

La résurgence, ici même, voir la couverture et les pages internes de couverture, du personnage de Maui (on avait mal lu Cook et Banks), est fort intéressante. On nous a bassiné pendant deux siècles du rôle du dieu de la guerre Oro et des sacrifices humains qu'on devait lui apporter. Je tends à penser que tout cela est très exagéré et fait partie de la littérature missionnaire en grande partie imaginaire par recherche d'auto-justification.

Maui est le personnage divin le plus ancien, apporté de Mélanésie orientale où les différentes variantes de son mythe sont toutes aussi riches qu'en Polynésie, utilisant les mêmes thèmes jusque dans le détail, puis d'autres qui n'ont pas passé la frontière polynésienne. On le retrouve à Tonga comme dieu premier. Le réduire au rang de héros ou de demi dieu n'est pas sérieux, ce qui est la copie des classifications appliquées à la Grèce antique, méthode à rejeter absolument.

La fonction de démiurge en Océanie peut être affectée à un dieu unique chargé de ce rôle, ou partagée entre plusieurs personnages divins. Maui est, partout et toujours, affecté d'une fonction de démiurge au moins partielle : l'émergence des terres et l'envahissement par la mer. Pour Tahiti, il était là sous la main, et personne en deux siècles ne s'en était aperçu, alors qu'il a tenu à survivre dans le cadre de la toponymie du lieu même où Banks et Cook l'avaient découvert. Ce jour est à marquer d'une pierre blanche, tant des auteurs comme Henry Willowdean Handy ont dit de sottises concernant les systèmes divins de la Polynésie orientale.

De même ais-je évité de reprendre l'une

après l'autre toutes les tentatives d'échafauder une vision générale du peuplement du Pacifique Sud. Ce sont à chaque fois des essais inutiles, qui ne tiennent compte que d'une fraction des faits connus. Je crois que j'en sais au moins autant que la plupart des auteurs, y réfléchissant, sous l'impulsion de Maurice Leenhardt, puis de André Haudricourt, depuis que je suis entré au musée de l'Homme à l'âge avancé de dix-huit ans.

Mais cela me bloque justement, j'attends toujours de nouveaux éléments d'information et je ne tiens pas compte des interprétations romantiques où des gens apparemment parmi les plus sérieux se laissent entraîner. A chaque fois que de nouveaux éléments de quelque poids apparaissent, ils me posent de nouvelles questions, que les auteurs n'imaginent pas toujours dans leur enthousiasme d'avoir parfois entre-ouvert une porte.

Mais je combats, et cela depuis trois-quarts de siècle, tous les sous-produits de l'hypothèse voulant séparer, dans leurs passés réciproques, les Mélanésiens des Polynésiens.

Je combats aussi cette idée de chauvinisme masculin voulant que les poteries Lapita soient l'œuvre des hommes et non de femmes potières comme partout dans la région, comme si les femmes n'étaient pas capables d'imaginer une décoration sortant de l'ordinaire et soient condamnées à répéter indéfiniment les mêmes formes et décors alors que seuls les hommes seraient capables d'innover. Il n'y a pas le moindre fait vérifié qui justifie ce roman.

Les poteries Lapita, dessinées non avec un peigne, mais quelques brins d'herbe entre deux doigts, sont une affaire de femmes, la forme courante des poteries qui les porte

est celle qui permet de faire cuire des sauces au lait de coco dans lesquelles on trempe des morceaux de taros cuits au four et tenus à la main. Rien ne prouve que les dessins représentent des modèles de tatouages.

Nos collègues archéologues ont du mal à accepter l'idée qu'il existe une limite à leur savoir, celle introduite par l'absence à leurs côtés des hommes et des femmes responsables de ce qu'ils trouvent, morts depuis trop longtemps. C'est comme cela. Ils ne peuvent plus parler et l'on n'a pas le droit d'inventer à leur place. Seuls leurs descendants savent parfois les interroger, à partir des bribes de connaissance qui leur sont restés, parfois d'une étonnante précision.

Jusqu'à nouvel ordre, les femmes ont aimé orner leurs pots avec les motifs Lapita, et quand elles s'en sont fatiguées, elles ont imaginé d'autres motifs et d'autres techniques. Il n'existe aucune raison d'accrocher des phénomènes de modes à des migrations dont l'existence est impossible à démontrer. Le jeu des phénomènes de mode existe par contre ethnographiquement, on en a de nombreux exemples, par exemple dans la variation indéfinie des rites mortuaires.

Doit-on se plonger dans les détails, et les arcanes de l'affaire d'Ouvéa, où le secret d'Etat, qui n'en est pas un ici, repose sur les raisons officielles et cachées d'un massacre auquel personne ne s'attendait. Il n'était nécessaire, ni d'un côté ni de l'autre, et les principaux acteurs ont fini par payer de leur vie des initiatives aventurées auxquelles il n'auraient jamais dû se livrer.

De quelque côté qu'on la prenne, cette affaire constitue un des sommets de la stu-

pidité politique, vue du point de vue canaque aussi bien que de celui de l'Etat. Elle est aussi le summum de l'ignorance, ni Jean-Marie Tjibaou, ni le président Mitterrand qui, chacun de leur côté, ont donné les ordres, ne sachant rien de cette société insulaire si particulière. La République gouverne des îles dont elle ne connaît pas grand-chose, d'autant que ses hiérarques ne lisent pas l'information convenable, même quand elle existe et elle est publiée. On les a formés à l'E. N.A. à croire que tout peut-être résumé en deux pages.

Que les militaires expédiés là aient été ignorants du dossier, on peut le comprendre, je ne leur fait pas de reproches, ils ont agi selon les instructions reçues et il faut s'en prendre à ceux qui les donnaient, pas aux exécutants.

Mais la gendarmerie représentée dans le dossier si bien décrit par un futur général, était en dehors de ses pompes, pour parler crûment. Elle ne savait rien des acteurs, ou des non acteurs, et cherchait à embringuer tout le monde, procès-verbal après procès-verbal, dans un dossier qui s'embrouillait de jour en jour, parce qu'elle agissait entièrement à l'aveugle et dominée par ses émotions légitimes du fait qu'elle y avait laissé quatre morts.

Avoir accusé le père mariste, missionnaire de l'île, ancien officier des troupes de marine, d'être partie au complot, est la plus belle ânerie qu'ait jamais exprimé en Nouvelle Calédonie ce corps par ailleurs si digne de respect, mais qui n'a jamais compris, en près de trois siècles, comment fonctionnait la société océanienne.

Sur la pression des colons qui les trouvaient trop libéraux par rapport aux Ca-

naques, on avait éliminé, après 1878, dans le personnel administrant le pays, les officiers de marine dont l'éducation leur permettait parfois de voir les choses dans leur relativité, pour les remplacer par des gendarmes aux ordres et dont les capacités d'analyse de situations complexes étaient toujours dépassées. On ne les a jamais formé pour ce qu'ils allaient rencontrer. Résultat, ou ils étaient manipulés par les colons, qui leur racontaient strictement n'importe quoi en ce qui concerne les Mélanésiens, ou ils l'étaient par les Canaques qui, au fil des années, avaient appris quels étaient les ressorts secrets permettant d'amener les gendarmes à agir comme on le voulait.

Le résultat, un pays indéfiniment mal administré, où les finances publiques ne servaient souvent à rien de particulièrement utile, et où l'inégalité de traitement entre les communautés principales était si criante qu'elle poussait aux insurrections, une par génération, la prochaine est en préparation.

Je ne pouvais y toucher ici que par les marges. Je n'ai donc pas entrepris de raconter dans le détail l'histoire coloniale de chaque archipel. Petit à petit, d'autres s'y sont mis, certains à tort, pour célébrer une entreprise coloniale injustifiable, même pour des raisons de grande stratégie (toutes les bases militaires ou navales dans la région finissent par être abandonnées, excepté celles qui ont été détruites, comme Chuuk, auparavant dénommée Truk), certainement pas pour des raisons économiques (tout ce qui se profilait dans ces pays comme richesse coloniale était en fin de compte marginal au plan mondial), la seule raison objective étant la maladie universelle de

vouloir prendre de force ce qui appartient à autrui.

Les frontières en Europe étant plus ou moins figées, en dehors de bandes de quelques kilomètres de profondeur, sur des positions acquise depuis des siècles, on a imaginé d'aller les faire bouger chez les autres, au bout du monde. On n'a même pas supputé que justement, ces autres trouveraient la plaisanterie amère, servir d'objets aux manœuvres d'étrangers sans scrupules.

Cette fois, bien sûr, grâce à Dieu, on n'a pas perdu des millions de morts à faire semblant de se disputer quelques milliers de mètres carrés, qui passent d'une main à l'autre. Mais tout cela n'a pas servi à grand-chose. Et la civilisation que nous apportions, fondée sur des spéculations déraisonnables, dans leur échelle et dans leurs intentions, a quand même laissé partout des victimes sur le bord de la route, dans la mort hier ou dans la misère aujourd'hui.

Une prise de conscience est nécessaire, qui puisse nourrir une voie différente, détricotant lentement les abus de pouvoir déjà tricentenaires pour réinsérer un peu d'harmonie sociale et de charité chrétienne. Ce sera la fonction de la génération de mes petits-enfants. Qu'ils se gardent bien des modèles offerts par les *popa'a*, mais continuent à choisir ce qui les arrange et à adapter, sinon même à pervertir, les solutions toutes faites importées de l'Occident.

Les donneurs de leçons venus des capitales historiques des empires finissants sont à regarder avec bienveillance, mais jamais à prendre au sérieux. Ils n'apportent avec eux que de nouveaux pièges à cons.

De ce point de vue, après une mini invasion de pieds-noirs, nous avons une micro

invasion de sujets pensant en tifinar, mais écrivant en français. De nouvelles machines à donner des conseils. Curieusement, comme les pieds-noirs, ils ont la maladie de se mettre en avant, sans rien avoir démontré. Ils donnent seulement dans le verbalisme, parfois dans un jargon incompréhensible, mais au contraire des-pieds-noirs, pas dans celui des armes à feu, ils sont les descendants des Pères de l'Eglise, ce qui pourrait expliquer une tendance au remplissage, hérité alors d'un discours théologique ancien d'un millénaire

Mais ils ont les mêmes caractéristiques et la même production, à Pape'ete et Nouméa : se mêler des affaires de ceux qui ne leur demandent rien, l'un au nom de l'Histoire, l'autre à celui de la Philosophie, sans expérience longue du pays et en sachant fort peu de choses de l'environnement humain. Ils jugent et analysent à toute vitesse tout en étant piégés par leurs ignorances. Etrange ! Pourquoi faut-il constamment que les gens venus d'ailleurs vous expliquent comment il convient d'agir ? On avait réussi à se débarrasser des experts de l'UNESCO, en les ignorant. . . Ceux-là sont plus accrocheurs. Travailler tranquillement pour construire une œuvre de poids n'est évidemment pas leur vocation.

Tels les idiots qui préconisent la sécession d'une partie de la Polynésie. Ces gens là ne sont même pas de bonne foi. Ils ont leur calculs à eux, qui entraîneraient le pays dans la catastrophe. Mais qui paie leur revue de luxe sur papier glacé, que personne ne semble acheter ni lire, heureusement ?

Les îles du Grand Océan continuent vi-

siblement à nourrir des fantasmes. Du chevalier de Bougainville aux idéologues de Taïwan, on est servi. Un président d'une République assassiné en Micronésie, un ministre tué à coups de fusils par un collègue à Samoa, Eloi Machoro et Jean-Marie Tjibaou exécutés en Nouvelle Calédonie, les morts de Saint-Louis, de Témala, de Houailou, d'Oubatche, les habitants des Highlands de Nouvelle Guinée qui règlent leurs comptes au fusil-mitrailleur, ou avec des armes à feu étranges de leur fabrication, ce sont les sacrifices humains des temps nouveaux.

On se contentait de les évoquer, et ainsi de les multiplier idéalement sans risques, aujourd'hui on passe à l'acte, ce qui est passablement dangereux. Comme les suicides publics, cela provoque des imitations et des répétitions en chaînes.

Il se peut que nos lendemains océaniens ne chantent guère. Combien y a-t-il eu de morts aux dernières élections en Papouasie Nouvelle Guinée ? Combien de Papous éduqués l'armée indonésienne a-t-elle fusillé cette année, comme en Syrie, ici des musulmans sunnites exécutant des chrétiens, sans que nulle grande âme occidentale ne s'en inquiète, en Nouvelle Guinée Occidentale (West Irian) ?

Le paradis s'est envolé plus d'une fois, en divers lieux et en divers temps. Où sera-ce le cas la prochaine fois ? Il y a deux candidats, Port Moresby et Nouméa ? Les autres points de l'espace envisageables sont, pour le moment, de la petite bière. Mais ça peut changer, plus ou moins sans prévenir. Comme depuis trois siècles, les vrais décideurs sont à l'extérieur. Mais ils

sont plus nombreux, et ils ne sont de nouveau plus tous blancs. Les hypothèses crédibles sont difficiles à imaginer tant nous manquons de données utiles.

Jean Guiart
septembre 2012

Imprimé sur les presses de la société Fastprint, à Pape'ete, Tahiti,
en l'an de grâce 2012